Bruce
Sterling
Les mailles du réseau

folio
SF

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Bienvenue dans les années 2020 !Multinationales toutes-puissantes, complots terroristes, réseaux informatiques, réveil du tiers-monde, ingénierie génétique, retour en force de l'irrationnel, sida, torture, intox, chantage atomique… Toute ressemblance avec la Terre que vous connaissez n'est pas une pure coïncidence.Citoyenne de ce monde dément, Laura Webster a su s'adapter, trouver l'équilibre entre réalité et virtuel. Mais quand elle se retrouve impliquée malgré elle dans le meurtre du représentant d'un État-pirate, une course contre la mort s'engage pour échapper aux mailles du réseau.

- Bruce Sterling
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8
  - 9
  - 10
  - 11
- notes
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8
  - 9
  - 10

Bruce Sterling
Les mailles du réseau

1

La mer étale frémissait sans un bruit, potage ardoise assaisonné de boue tiède. Des crevettiers chalutaient à l'horizon.

Des pilotis se dressaient par grappes, doigts noircis, à quelques mètres dans le ressac nonchalant. Jadis, les cabanons de plage de Galveston étaient posés sur ces béquilles tachées de goudron. À présent, les bigorneaux s'y accrochaient, les mouettes tournoyaient dans leur voisinage en piaillant. C'était un beau générateur d'ouragans, ce calme golfe du Mexique.

Laura consulta sa distance et son temps d'un bref coup d'œil vers le bas. À la pointe de ses chaussures, des afficheurs verts clignotaient au rythme de ses foulées, comptant le kilométrage. Laura pressa le pas. Les ombres matinales la balayaient comme un stroboscope tandis qu'elle courait.

Quand elle eut fini de longer les derniers pilotis, elle avisa sa maison, tout au bout de la plage. Elle sourit, sa fatigue se volatilisa dans une bouffée d'énergie.

Tout lui semblait valoir le coup. Quand elle eut pris son second souffle, elle eut l'impression qu'elle pourrait courir éternellement, la promesse d'une confiance indestructible bouillonnait dans la moelle de ses os. Elle courait avec une pure aisance animale, comme une antilope.

La grève bondit vers elle et vint la frapper.

Laura resta un moment étourdie. Elle releva la tête puis reprit son souffle et grogna. Elle avait la joue encroûtée de sable, les deux coudes engourdis par l'impact de la chute. Ses bras tremblaient quand elle se releva sur les genoux. Elle regarda derrière elle.

Elle s'était pris le pied dans quelque chose. Un tronçon de câble électrique noir, effiloché. Épave rejetée par l'ouragan, enterrée dans le sable. Le fil s'était enroulé comme un fouet autour de sa cheville gauche, l'entravant aussi franchement qu'un lasso.

Elle roula sur le dos, s'assit, haletante, et d'un geste sec dégagea son pied de la boucle détendue. Juste au-dessus de la chaussette, la peau écorchée s'était mise à saigner, et le premier choc glacé céda la place à une douleur cuisante.

Elle se releva, domina son tremblement en essuyant le sable sur sa joue, ses bras. Les grains avaient rayé l'écran en plastique de son multiphone. Le bracelet en était tout incrusté.

« Super », dit Laura. Un sursaut de colère à retardement lui rendit ses forces. Elle se pencha, tira sur le câble, fort. Un sillon d'un mètre vingt s'ouvrit dans le sable humide.

Elle regarda autour d'elle à la recherche d'une branche, d'un bout

de bois pour creuser. La plage, comme de juste, était d'une propreté remarquable. Mais Laura refusait de laisser cette boucle traîtresse entraver un touriste. Ce serait inconcevable – pas sur sa plage. Entêtée, elle s'agenouilla et creusa avec les mains.

Elle suivit le cordon effiloché sur une vingtaine de centimètres de profondeur, jusqu'à l'angle au chrome craquelé d'un quelconque appareil domestique. Sous ses doigts, le grain du simili-bois en plastique s'effrita comme une vieille dalle de lino. Laura donna plusieurs coups de pied dans l'appareil pour l'ébranler. Puis, grognant et soufflant, elle le dégagea de sa gangue de sable humide. Il finit par venir, rétif comme une dent cariée.

C'était un magnétoscope. Vingt ans de sable et d'embruns salés en avaient fait un bloc de rouille compact. Un fin brouet de sable et de coquillages brisés s'écoula de la trappe à cassette vide.

Le modèle était ancien. Lourd et encombrant. Clopin-clopant, Laura le traîna derrière elle par son cordon. Du regard, elle chercha la poubelle de plage du secteur.

Elle en avisa une, près d'un couple de pêcheurs en cuissardes debout dans le ressac. Elle lança : « Poubelle ! »

La poubelle pivota sur ses larges chenilles en caoutchouc et roula en direction de sa voix. L'engin traversa la plage en reniflant, traçant son itinéraire par salves d'infrasons. Il repéra Laura et s'immobilisa près d'elle en crissant.

Laura souleva l'épave de magnétoscope et la lâcha dans le récipient ouvert où elle tomba avec un grand bruit caverneux.

« Merci de préserver la propreté de nos plages, entonna la poubelle. Galveston apprécie le civisme. Voulez-vous vous inscrire pour recevoir peut-être un prix important en espèces ?

— Garde-les pour les touristes », dit Laura. Elle repartit vers sa maison, au petit trot, la cheville douloureuse.

Sa maison dominait la laisse de haute mer, perchée sur vingt piliers couleur sable.

La Loge était un lisse demi-cylindre de béton au sable compacté, affectant plus ou moins la forme et la couleur d'un pain brûlé. Une tour ronde de deux étages s'élevait en son centre. De lourdes arches en béton la maintenaient à quelque trois mètres au-dessus de la plage.

Un large dais rayé rouge et blanc comme un berlingot abritait les murs de la Loge. Dans son ombre, une galerie de bois blanchi par le soleil ceignait l'édifice. Derrière sa balustrade, la lumière du matin se reflétait sur les portes vitrées d'une demi-douzaine de chambres d'amis qui donnaient vers l'est, sur l'océan.

Un trio de gosses d'invités étaient déjà sur la plage. Leurs parents appartenaient à une filiale canadienne de Rizome et ils étaient tous en vacances aux frais de la compagnie. Les gamins portaient des costumes

marins bleus et des chapeaux *lord Fountleroy* à large bord et longs rubans, très XIXe. Les costumes étaient des souvenirs du district historique de Galveston.

Le plus grand, dix ans, courait droit vers Laura, tenant un long bâton levé au-dessus de sa tête. Derrière lui, un cerf-volant moderne s'échappa des bras des deux autres, effeuillant une à une ses ailes de pastel rose et bleu. Libérée, chaque pièce de toile se gonflait, prenait le vent et s'envolait. Le gamin ralentit et se retourna, aux prises avec sa résistance. Le long cerf-volant rua comme un serpent avec des mouvements étrangement sinueux. Les enfants poussèrent des cris d'allégresse.

Laura leva les yeux vers le toit de la tour. Les drapeaux du Texas et du groupe industriel Rizome montaient aux mâts. Le vieux M. Rodriguez lui adressa un bref signe de main puis disparut derrière l'antenne-satellite. Le vieillard rendait les honneurs comme d'habitude, pour démarrer une nouvelle journée.

Laura gravit en clopinant les degrés de bois menant à la galerie. Elle franchit les lourdes portes de l'entrée. Dedans, les murs massifs de la Loge conservaient encore la fraîcheur de la nuit. Et les relents chaleureux de la cuisine tex-mex – poivrons, farine de maïs et fromage.

Mme Rodriguez n'était pas encore à l'accueil – c'était une lève-tard, moins alerte que son époux. Laura traversa la salle à manger déserte et gravit l'escalier de la tour.

La trappe coulissante de celle-ci s'ouvrit à son approche. Elle émergea par le plancher du premier, au centre d'une salle de conférence circulaire garnie d'équipements de bureaux ultra-modernes et de sièges tournants rembourrés. Derrière elle, la trappe se replia en accordéon.

David, son mari, était étendu sur un canapé d'osier, le bébé posé sur la poitrine. Tous deux dormaient à poings fermés. L'une des mains de David était douillettement plaquée sur le fond de pyjama de la petite Loretta.

Les rayons du soleil matinal entraient à flots par les gros hublots épais de la tour, traversant la pièce en oblique et donnant à leur visage un étrange éclat Renaissance. David avait la tête appuyée sur un coussin et son profil, toujours saisissant, évoquait une pièce à l'effigie d'un Médicis. Le visage du bébé, paisible et détendu, avec sa peau de damas, respirait une étonnante fraîcheur. Comme si elle venait de sortir d'un emballage de cellophane.

Dans son sommeil, David avait repoussé l'édredon de laine qui reposait en boule à ses pieds. Laura le prit et, délicatement, l'étendit sur ses cuisses et le dos du bébé.

Elle tira une chaise et s'assit auprès d'eux en étirant les jambes.

Une bouffée d'agréable fatigue la submergea. Elle la savoura quelques instants puis donna une petite tape sur l'épaule nue de David. « Debout. »

Il tressaillit. Puis se redressa, serrant contre lui Loretta qui dormait avec cette omnipotence propre aux bébés. « À présent elle roupille, observa-t-il. Mais c'était pas le cas à trois heures du matin. Au beau milieu de la nuit.

— La prochaine fois, c'est moi qui me lèverai, dit Laura. Promis.

— Merde, on devrait la fourrer dans la chambre avec ta mère. » David écarta de ses yeux ses longs cheveux bruns puis bâilla derrière ses phalanges. « J'ai rêvé cette nuit que je voyais mon personnage optimal.

— Oh ? fit Laura, surprise. Et à quoi ressemblait-il ?

— Ch'sais pas. À peu près à l'image que je m'en faisais, d'après ce que j'avais pu en lire. Ailé, vaporeux et cosmique. J'étais sur la plage. À poil, je pense. Le soleil se levait. C'était hypnotique. J'éprouvais ce fantastique sentiment de soulagement total. Comme si j'avais découvert quelque pur élément de l'âme. »

Laura fronça les sourcils. « Tu crois quand même pas à ces conneries ? »

Il haussa les épaules. « Non. Voir son P.O.… c'est le dernier truc à la mode. Comme les ovnis, dans le temps, tu sais ? Un tordu quelconque dans l'Oregon raconte qu'il a rencontré son archétype personnel. Aussitôt, tout un chacun a ses visions. Hystérie générale, inconscient collectif ou équivalent. Stupide. Mais moderne, au moins. Très nouveau millénaire. » Il semblait obscurément ravi.

« Des conneries mystiques, lui dit Laura. Si c'était vraiment ton Moi optimal, tu te serais vu en train de bâtir quelque chose, pas vrai ? Pas de ratisser la plage en quête du nirvana. »

David prit un air penaud : « Ce n'était qu'un rêve. Tu te rappelles ce documentaire, vendredi dernier ? Le type qui croisait son P.O. dans la rue, vêtu comme lui, utilisant sa propre carte de crédit ? J'en suis encore loin. » Il baissa les yeux vers sa cheville et sursauta. « Qu'est-ce que tu t'es fait à la jambe ? »

Elle la regarda. « J'ai buté sur un fragment d'épave rejetée par la tempête. Enterrée dans le sable. Un magnétoscope, en fait. » Loretta s'éveilla, son petit visage se chiffonna en un vaste bâillement édenté.

« Vraiment ? Devait être là depuis la grande de 2002. Vingt ans ! Seigneur, tu pourrais attraper le tétanos. » Il lui passa le bébé pour aller chercher dans la salle de bains la trousse de premiers secours. Au retour, il effleura un bouton sur une console. Au mur, l'un des écrans plats s'illumina.

David s'assit par terre avec une grâce fluide et posa sur lui le pied de Laura. Il délaça la chaussure, avisa le chrono. « Un temps vraiment

nul. T'as sacrément dû boiter, chou. »

Il retira la chaussette. Laura tenait le bébé gigotant plaqué contre son épaule, les yeux fixés sur l'écran pour se distraire tandis que David tamponnait l'épiderme à vif.

Sur l'écran défilait le jeu de David Gestion mondiale, une simulation globale. Gestion mondiale avait été conçu à l'origine comme un outil prévisionnel pour les agences de développement, mais une version populaire du programme avait trouvé son chemin dans le grand public. David, facilement enclin à l'enthousiasme, y jouait depuis des jours.

De longues bandes de surface terrestre défilaient sur une simulation d'image-satellite. Des villes scintillaient, vertes de santé ou rouges de perturbations sociales. Des légendes cabalistiques défilaient en bas de l'écran. L'Afrique était dans un triste état. « C'est toujours l'Afrique, hein ? demanda-t-elle.

— Ouais. » Il referma un tube de gel antiseptique. « On dirait une brûlure faite par une corde. Ça n'a pas beaucoup saigné. Y aura une cicatrice.

— Pas grave. » Elle se leva, soulevant Loretta et dissimulant sa douleur pour ne pas inquiéter son compagnon. La brûlure se dissipait avec l'imprégnation du gel. Elle sourit.

« Je vais prendre une douche. »

Le multiphone de David bipa. C'était la mère de Laura, qui appelait de sa chambre d'amis, au rez-de-chaussée de la Loge. « *Gomen nasai*, tout le monde ! Ça vous dit d'aider Mamie à attaquer un petit déjeuner ? »

David était amusé. « Je descends dans une minute, Margaret. Vous pensez que vous pourriez tenir ? » Ils montèrent dans leur chambre.

Laura lui confia le bébé et pénétra dans la salle de bains qui se referma derrière elle.

Laura n'arrivait pas à comprendre pourquoi David aimait à ce point sa mère. Il avait fait valoir son droit à voir sa petite-fille, alors que Laura n'avait pas revu sa mère depuis des années. David prenait un plaisir naïf au séjour de sa belle-mère, comme si un week-end prolongé pouvait aplanir des années de mépris non formulé.

Pour lui, les liens de famille étaient quelque chose de naturel, de solide, de normal. Ses propres parents bêtifiaient d'admiration devant le bébé. Mais ceux de Laura s'étaient séparés quand elle avait neuf ans et c'était sa grand-mère qui l'avait élevée. Laura savait que la famille était un luxe, une plante de serre.

Elle entra dans le bac à douche et le rideau se referma. L'eau chauffée par le soleil la lava de sa tension ; elle chassa les histoires de famille de son esprit. Elle sortit et se sécha les cheveux. L'air chaud les

remit en place – elle avait une coupe simple en courtes bouclettes duveteuses. Puis elle se confronta à la glace.

Au bout de trois mois, la mollesse postnatale avait en grande partie cédé à sa campagne de jogging. Les jours interminables de sa grossesse étaient un souvenir qui se dissipait, même si l'image boursouflée de son corps revenait encore parfois dans ses rêves. Elle avait été heureuse, pour l'essentiel – énorme et douloureuse, mais elle marchait alors aux hormones maternelles. Elle en avait fait voir à David. « Simples sautes d'humeur », disait-il avec un sourire fat de tolérance masculine.

Les dernières semaines, ils avaient été l'un et l'autre inquiets et nerveux, comme des animaux de ferme avant un séisme. À vouloir prendre sur eux, ils échangeaient des platitudes. La grossesse était une de ces situations archétypiques qui semblaient engendrer les clichés.

Mais c'était la bonne décision. Et le bon moment. À présent, ils avaient le foyer qu'ils avaient bâti, l'enfant qu'ils désiraient. Cadeaux rares, cadeaux précieux, trésors.

Cela avait ramené sa mère dans son existence mais cela passerait. Fondamentalement, la situation était saine, ils étaient heureux. Pas le délire extatique, songea Laura, mais un bonheur solide, une forme de bonheur qu'elle jugeait mérité.

Laura sépara sa raie en regardant la glace. Ces minces fils gris – il n'y en avait pas tant que ça avant le bébé. Elle avait trente-deux ans aujourd'hui, et huit ans de mariage. Elle toucha les fines pattes d'oie au coin des yeux, songeant au visage de sa mère. Elles avaient les mêmes yeux – écartés, bleus avec des reflets vert-jaune. « Des yeux de coyote », disait sa grand-mère. Laura avait hérité de feu son père le nez long et rectiligne, la bouche grande, à la lèvre supérieure un peu courte. Elle avait les incisives un peu trop larges et carrées.

Les gènes, songea-t-elle. On les repasse à la génération suivante. Puis ils s'épanchent et commencent à vous retomber dessus. Fatalement. Faut simplement payer un petit supplément pour les droits d'exploitation.

Elle se fit les yeux, mit une touche de rouge à lèvres et de rouge vidéo. Elle enfila une jupe fourreau descendant au genou, un corsage à manches longues en soie chinée, puis une jaquette bleu marine au revers de laquelle elle agrafa l'insigne de Rizome.

Elle rejoignit David et sa mère dans la salle à manger de la Loge. Les Canadiens, arrivés de la veille, jouaient avec le bébé. La mère de Laura mangeait son petit déjeuner chinois, des petits gâteaux de riz pressé accompagné de minuscules poissons aux yeux exorbités qui sentaient le kérosène. De son côté, David avait préparé les trucs habituels : produits alimentoïdes habilement déguisés. Faux œufs brouillés cotonneux, crêpes à base d'un gruau de prom épais et jaune.

David était fondu de bouffe diététique et grand adepte des préparations synthétiques. Après huit ans de mariage, Laura s'y était faite. Au moins la technique avait-elle fait des progrès. Le goût était parfait, à condition de parvenir à oublier les cuves à protéines grouillant de bactéries.

David avait mis sa salopette en toile. Il allait faire de la démolition, aujourd'hui. Il avait sa lourde caisse à outils et la vieille casquette de son grand-père à l'emblème d'une compagnie pétrolière. La perspective de démolir des maisons – travail de force, poussière et pied-de-biche – l'emplissait toujours d'une allégresse enfantine. Son accent était plus traînant et il avait nappé ses œufs de sauce épicée, signes infaillibles de sa bonne humeur.

La mère de Laura, Margaret Alice Day Garfield Nakamura Simpson, portait un authentique kimono de Tokyo, en crêpe de Chine bleu, avec une large ceinture traînante. Son chapeau de paille tressée, grand comme une roue de bicyclette, était attaché dans son dos. Elle se faisait appeler Margaret Day, car elle avait récemment divorcé de Simpson, un homme que Laura connaissait à peine.

« Ce n'est plus le Galveston de mes souvenirs », observa la mère de Laura.

David acquiesça. « Vous savez ce que je regrette ? Je regrette les décombres. Je veux dire, j'avais dix ans au moment de la catastrophe. J'ai grandi parmi les décombres au bout de l'île. Toutes ces maisons de plage, rasées, balayées, renversées comme de vulgaires dés… Tout cela semblait infini, plein de surprises. »

La mère de Laura sourit. « C'est pour ça que vous êtes resté ? »

David sirotait sa boisson de petit déjeuner, qui provenait d'une mixture en poudre et était d'une couleur introuvable dans la nature. « Eh bien, après 2002, tous les gens ayant un minimum de bons sens se sont tirés. Ce qui laissait d'autant plus de place pour les durs à cuire dans notre genre. Nous autres insulaires, nous sommes une sacrée race. » David sourit avec fierté. « Pour vivre ici, il faut avoir une espèce d'amour obtus pour la déveine. Isla Malhaldo, c'était le premier nom de Galveston, vous savez. L'île de la Malchance.

— Pourquoi ? » demanda obligeamment la mère de Laura. Elle voulait lui faire plaisir.

« C'est Cabez de Vaca qui l'a baptisée ainsi, son galion s'y était échoué en 1528. Il a failli se faire dévorer par les cannibales. Des Indiens Karankawa.

— Oh ? Eh bien, les Indiens devaient avoir eux aussi un nom pour cette île.

— Nul ne le sait. Ils ont tous été décimés par la variole. C'étaient eux, les authentiques Galvestoniens, je suppose… pas de veine. » Il réfléchit à la question. « Une tribu bien étrange ces Karankawas. Ils

avaient coutume de se tartiner de graisse d'alligator rance – ils étaient réputés pour leur puanteur.

— Jamais entendu parler d'eux, nota Margaret Day.

— Ils étaient extrêmement primitifs », répondit David en piochant une nouvelle bouchée de crêpe de prom. « Ils mangeaient de la terre ! Ils ensevelissaient un daim fraîchement tué pendant trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les chairs ramollissent et puis…

— David ! l'interrompit Laura.

— Oh !… pardon. » Il changea de sujet. « Vous devriez sortir avec nous aujourd'hui, Margaret. Rizome a trouvé un boulot d'appoint sympa avec la municipalité. Ils condamnent, on gratte, et tout le monde se marre bien. Je veux dire, ce n'est pas des sommes folles, à l'échelle de *zaibatsus,* mais enfin c'est toujours mieux que d'être dans la dèche.

— « La Cité de la Joie », dit Margaret.

— Je vois que tu as écouté notre nouveau maire, observa Laura.

— Tu ne t'es jamais inquiétée de tous ces gens qui viennent échouer à Galveston ces temps derniers ? dit soudain sa mère.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai lu des trucs à propos de ton fameux maire. C'est un drôle de bonhomme, pas vrai ? Un ancien tenancier de bar, avec une grande barbe blanche et qui porte des chemises hawaïennes même au bureau. À croire qu'il se décarcasse pour attirer – quel est son mot, déjà ? – les éléments marginaux.

— Eh bien, ce n'est plus une vraie cité, n'est-ce pas ? remarqua David. Plus d'industrie. Le coton a disparu, la navigation aussi, le pétrole est épuisé depuis belle lurette. Tout ce qui reste, c'est la vente de colliers de verroterie aux touristes. Pas vrai ? Et un peu de, euh… d'exotisme dans la population, c'est bon pour le tourisme. Un patelin touristique, ça doit avoir une vie un peu échevelée.

— Alors comme ça, vous aimez bien votre maire ? Je crois savoir que Rizome aurait financé sa campagne. Cela veut-il dire que votre firme approuve sa politique ?

— Qui pose la question ? intervint Laura, agacée. Maman, tu es ici en vacances. À la compagnie Marubeni de trouver elle-même ses réponses. »

Toutes deux se dévisagèrent un long moment. « *Ahumasen,* dit enfin sa mère. Je suis vraiment désolée si je t'ai paru indiscrète. Mais j'ai passé trop de temps aux Affaires étrangères. J'en ai gardé les réflexes. Maintenant que je suis dans ce qu'on qualifie, par dérision, le secteur privé. » Elle croisa les baguettes dans son assiette et tendit la main pour saisir son chapeau. « Aujourd'hui, j'ai décidé de louer un voilier. On m'a dit qu'il y avait une plate-forme au large, une OPEP ou je ne sais quoi.

— OPET, rectifia David, machinalement. La centrale. Ouais, c'est chouette, de ce côté.

— Eh bien, je vous reverrai au dîner. Soyez sages, vous deux. »

Quatre nouveaux Canadiens débarquèrent en bâillant pour prendre leur petit déjeuner. Margaret Day se faufila entre eux et quitta la salle à manger.

« Il a fallu que tu lui marches sur les pieds, dit tranquillement David. Qu'est-ce que tu reproches à Marubeni ? Encore une société commerciale japonaise antique et branlante. Tu crois peut-être qu'ils nous ont envoyé la mamie de Loretta pour nous piquer des micro-puces ou quoi ?

— Elle est l'invitée de Rizome, dit Laura. Je n'aime pas la voir critiquer notre boîte.

— Elle part demain. Tu pourrais lui lâcher un peu la grappe. » Il se leva, souleva sa caisse à outils.

« Bon, d'accord, excuse-moi. » Ce n'était plus le moment de discuter de ça. C'était le boulot.

Elle salua les Canadiens et récupéra le bébé. Ils faisaient partie de la branche production d'une filiale de Rizome à Toronto et se trouvaient là en vacances au titre d'une prime de productivité. Ils étaient pleins de coups de soleil mais chaleureux.

Un autre couple d'invités entra : señor et señora Kurosawa, venus du Brésil. C'étaient des Brésiliens de la quatrième génération, employés de Rizome-Unitika, une branche textile du groupe. Ils ne parlaient pas anglais et leur japonais était incroyablement mauvais, truffé d'emprunts portugais et de moulinets de bras très latins. Ils complimentèrent Laura pour la nourriture. C'était également leur dernier jour.

Puis les ennuis arrivèrent. Les Européens étaient levés. Il y en avait trois et ils n'étaient pas de Rizome ; c'étaient des banquiers luxembourgeois. Il y avait une conférence bancaire prévue le lendemain, tout un tralala aux dires de tous. Les Européens étaient arrivés avec un jour d'avance. Laura le regrettait bien.

Les Luxembourgeois s'attablèrent, l'air morose. Leur chef et principal négociateur était un certain M. Karageorgiu, la cinquantaine basanée, des yeux tirant sur le vert et le cheveu soigneusement ondulé. Le nom indiquait un Turc européanisé ; ses grands-parents avaient sans doute été « travailleurs invités » en Allemagne ou au Benelux. Karageorgiu portait un complet superbement taillé, en lin italien crème.

Ses chaussures fines, impeccables, parfaites, étaient de vrais objets d'art, songea Laura. Des chaussures conçues avec la haute précision d'un moteur de Mercedes. Cela faisait presque mal de le voir se balader ainsi chaussé. Personne à Rizome n'aurait osé les porter ;

les commentaires justement railleurs auraient été sans pitié. Il lui rappelait les diplomates qu'elle avait vus étant gosse, étalons perdus d'une élégance étudiée.

Il était flanqué d'une paire de compagnons en complet noir qui ne se souriaient jamais : de jeunes cadres, c'est du moins ce qu'il prétendait. Difficile de déceler leurs origines ; désormais les Européens se ressemblaient de plus en plus. L'un avait un air vaguement méridional, français de la côte d'Azur ou corse ; l'autre était blond. Ils paraissaient jouir d'une telle forme physique que c'en était inquiétant. Des multiphones suisses élaborés dépassaient de leurs manchettes.

Ils commencèrent à se plaindre. Ils n'aimaient pas la chaleur. Leurs chambres sentaient et l'eau avait un goût de sel. Ils trouvaient les toilettes bizarres. Laura promit de monter la pompe à chaleur et de commander plus de Perrier.

Rien n'y fit. Ils en avaient après ces arriérés. Tout particulièrement ces Yankees doctrinaires qui vivaient dans leurs drôles de châteaux de sable et pratiquaient la démocratie économique. Elle pressentait déjà que la journée du lendemain serait épineuse.

Laura prit leur commande de petit déjeuner et laissa les trois banquiers échanger des regards moroses avec les invités de Rizome. Elle emmena le bébé aux cuisines avec elle. Le personnel s'affairait déjà dans un fracas de casseroles. Le personnel était composé de la septuagénaire Mme Delrosario et de ses deux petites-filles.

Mme Delrosario était une perle, même si elle avait facilement tendance à s'emporter chaque fois que l'on n'écoutait pas son avis avec le plus grand sérieux et la plus totale attention. Ses petites-filles traînassaient dans la cuisine avec un air résigné et soumis. Laura les plaignait et tâchait de les laisser souffler chaque fois que possible. La vie d'adolescente n'était pas facile par les temps qui couraient.

Laura donna au bébé sa mixture. Loretta l'engloutit avec enthousiasme. De ce côté, elle tenait bien de son père : complètement dingue d'une tambouille que refuserait tout individu sain d'esprit.

Puis son multiphone bipa. C'était la réception. Laura laissa le bébé à Mme Delrosario et regagna le hall en passant par les salles du personnel et le bureau du rez-de-chaussée. Elle émergea derrière le comptoir. Soulagée, Mme Rodriguez leva les yeux de derrière ses doubles foyers.

Elle était en conversation avec une inconnue – genre Anglaise aux alentours de la cinquantaine, en robe de soie noire et foulard orné de perles. La femme avait une lourde crinière d'épais cheveux bruns et les yeux outrageusement maquillés. Laura se demanda par quel bout la prendre. On aurait dit la veuve d'un pharaon. « C'est elle, dit à Mme Rodriguez l'inconnue. Laura, notre directrice.

— Coordinatrice, rectifia Laura. Je suis Laura Webster.

— Je suis la révérende Morgan. J'ai appelé tout à l'heure.

— Oui. Au sujet de la course au conseil municipal ? » Laura effleura sa montre, consultant son agenda. La femme avait une demi-heure d'avance. « Eh bien, dit-elle, voulez-vous faire le tour par ici ? Nous pouvons parler dans mon bureau. »

Laura conduisit la femme dans le petit bureau encombré sans fenêtre. C'était avant tout une cafétéria pour le personnel, munie d'un terminal relié à l'ordinateur principal à l'étage. C'est ici que Laura conduisait les gens qu'elle s'attendait à voir faire la quête. La pièce avait l'aspect pauvre et modeste qui convenait. David l'avait décorée grâce au butin de ses expéditions : d'antiques sièges de voiture en vinyle et d'un bureau modulaire en plastique beige accusant son âge. Le plafonnier éclairait à travers un enjoliveur de roue perforé.

« Café ? demanda Laura.

— Non, merci. Je ne consomme jamais de caféine.

— Je vois. » Laura écarta la cafetière. « Que pouvons-nous pour vous, révérende ?

— Vous et moi avons bien des points en commun, commença la révérende Morgan. Nous partageons la confiance en l'avenir de Galveston. Et nous avons vous et moi des intérêts dans l'industrie du tourisme. » Elle marqua un temps d'arrêt. « Je crois savoir que votre mari a dessiné ce bâtiment.

— Oui, c'est exact.

— C'est du baroque organique, n'est-ce pas ? Un style qui respecte notre Mère la Terre. Voilà qui dénote une absence de préjugés de votre part. Un esprit tourné vers l'avenir et le progrès.

— Merci beaucoup. » Et nous y voilà, songea Laura.

« Notre Église aimerait vous aider à développer ses services auprès de vos hôtes. Connaissez-vous l'Église d'Ishtar ?

— Je ne suis pas sûre de vous suivre, dit prudemment Laura. Chez Rizome, nous considérons la religion comme une affaire personnelle.

— Nous autres, femmes du Temple, croyons au caractère divin de l'acte sexuel. » La révérende Morgan se carra dans un siège baquet, et caressa ses cheveux à deux mains. « Le pouvoir érotique de la Déesse est capable de détruire le mal. »

Le slogan trouva une niche dans la mémoire de Laura. « Je vois, dit poliment celle-ci. L'Église d'Ishtar. Je connais votre mouvement mais je n'avais pas reconnu le nom.

— Le nom est nouveau… et les principes anciens. Vous êtes trop jeune pour vous rappeler la guerre froide. » Comme bien des gens de sa génération, la révérende semblait éprouver une réelle nostalgie de cette époque – le bon vieux temps de la bilatérale. Quand les choses étaient plus simples et que chaque matin pouvait être votre dernier. « Parce que nous y avons mis fin. Nous avons invoqué la Déesse pour

qu'elle extirpe la guerre du cœur des hommes. Nous avons fait fondre la guerre froide par la chaleur du corps divin. » La révérende renifla. « Les marchands du pouvoir mâle s'en attribuent le mérite, évidemment. Mais le triomphe revenait à notre Déesse. Elle a sauvé notre Mère la Terre de la folie nucléaire. Et elle continue aujourd'hui à soigner la société. »

Laura acquiesça avec obligeance.

« Galveston vit du tourisme, madame Webster. Et les touristes espèrent certains agréments. Notre Église est parvenue à un arrangement avec la ville et la police. Nous aimerions de même parvenir à un accord avec votre groupe. »

Laura se frotta le menton. « Je crois pouvoir suivre votre raisonnement, révérende.

— Nulle civilisation n'a jamais existé sans nous, remarqua calmement la révérende. La Prostituée sacrée est une figure antique, universelle. Le patriarcat l'a dégradée et opprimée. Mais nous restaurons son rôle ancien de réconfort mental et physique.

— J'allais justement évoquer le problème médical, dit Laura.

— Ah oui ! Nous prenons toutes les précautions souhaitables. Les clients subissent des tests de dépistage pour la syphilis, la blennorragie, l'herpès et les infections à chlamydia ainsi que celles à rétrovirus. Tous nos temples possèdent une clinique parfaitement équipée. Le taux de MST décroît dans des proportions phénoménales chaque fois que nous pratiquons notre art – je puis vous montrer des statistiques. Nous offrons également une assurance santé. Et nous garantissons la plus absolue discrétion, bien entendu.

— C'est une proposition fort intéressante, dit Laura en tapotant le bureau avec un crayon. Mais la décision ne m'appartient pas. Je serai toutefois ravie de transmettre vos idées à notre comité central. » Elle inspira. L'atmosphère de la pièce exiguë était imprégnée du relent de fumée que dégageait le patchouli de la révérende. L'odeur de la folie, songea brusquement Laura. « Vous devez comprendre que la question peut soulever certaines difficultés auprès de Rizome. Celle-ci privilégie le resserrement des liens sociaux parmi ses associés. C'est un élément de la philosophie de notre entreprise. D'aucuns pourraient considérer la prostitution comme un signe de déliquescence sociale. »

La révérende ouvrit les mains et sourit. « Je suis au courant de la politique de Rizome. Vous êtes des démocrates économiques – j'admire cela. En tant qu'Église, entreprise et mouvement politique, nous sommes également un groupe de nouveau millénaire. Mais Rizome ne peut changer la nature de l'animal humain. Nous avons déjà procuré nos services à plusieurs de vos associés masculins. Cela vous surprend-il ? » Elle haussa les épaules. « Pourquoi risquer leur santé avec des amateurs ou des groupes criminels ? Nous autres

femmes du Temple sommes des éléments sains, dignes de confiance, et économiquement rentables. L'Église est toute prête à faire des affaires. »

Laura piocha dans son bureau. « Permettez-moi de vous offrir une de nos brochures. »

La révérende ouvrit son sac. « Prenez également quelques-unes des nôtres. J'ai ici quelques tracts électoraux – je me présente au conseil municipal. »

Laura examina les tracts. Ils étaient habilement imprimés. Les marges étaient décorées de symboles, croix ansées, yin-yangs et ciboires. Elle parcourut le texte dense, ponctué d'italiques et de mots en rouge. « Je vois que vous êtes en faveur d'une politique libérale en matière de drogue.

— Les crimes sans victimes sont l'instrument de l'oppression patriarcale. » La révérende fouilla dans son sac pour en extraire une boîte à pilules émaillée. « Ces quelques échantillons plaideront la cause mieux que je ne pourrais le faire. » Elle fit tomber trois capsules rouges sur le bureau. « Essayez-les, madame Webster. À titre de don de l'Église. Étonnez votre mari.

— Je vous demande pardon ?

— Vous vous rappelez le vertige du premier amour ? L'impression que l'univers entier vient d'acquérir un sens nouveau, grâce à lui ? N'aimeriez-vous pas retrouver ces instants ? La majorité des femmes aimeraient bien. C'est une sensation grisante, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà de quoi vous griser. »

Laura fixa les pilules. « Êtes-vous en train de me dire qu'il s'agit de philtres d'amour ? »

La révérende se tortilla, mal à l'aise, dans un murmure de soie noire frottée contre le vinyle. « Madame Webster, je vous en prie, ne me prenez pas pour une sorcière. C'est l'Église de Wicca qui est composée de réactionnaires. Et non, il ne s'agit pas de philtres d'amour, pas au sens folklorique du terme. Ces comprimés ne font que stimuler la bouffée d'émotion – sans pouvoir l'orienter vers quelqu'un de précis. Cela relève entièrement de vous.

— Ça me paraît risqué.

— Alors, c'est le genre de danger pour lequel les femmes sont faites ! Avez-vous jamais lu des romans à l'eau de rose ? Des millions de femmes en lisent, pour éprouver le même frisson. Ou mangé du chocolat ? Le chocolat est un don des amants et il y a une raison derrière la tradition. Interrogez un chimiste sur le chocolat et les précurseurs de la sérotonine un de ces jours. » La révérende se toucha le front. « Tout revient au même, à ce niveau. Neurochimie. » Elle indiqua la table. « De la chimie, voilà ce qu'il y a dans ces pilules. Ce sont des substances naturelles, des créations de la Déesse. Un élément

de l'âme féminine. »

Quelque part en cours de route, songea Laura, la conversation avait doucement dévié du rationnel. C'était comme de s'endormir sur un aérodériveur et de se réveiller perdu au large. L'important était de ne pas paniquer. « Sont-elles légales ? » demanda-t-elle.

La révérende Morgan saisit une pilule du bout de ses ongles vernis et l'avala. « Aucun examen de sang ne décèlerait quoi que ce soit. On ne peut pas vous poursuivre pour le contenu naturel de votre propre cerveau. Et non, elles ne sont pas illégales. Pas encore. Louée soit la Déesse, les lois du patriarcat sont encore à la traîne des progrès de la chimie.

— Je ne puis les accepter, dit Laura. Elles doivent revenir fort cher. C'est un conflit d'intérêts. » Laura les ramassa et se leva, penchée au-dessus du bureau.

« C'est l'ère du modernisme, madame Webster. Les bactéries issues de l'ingénierie génétique peuvent fabriquer des drogues à la tonne. Des amis à nous peuvent vous en produire pour trente cents pièce. » La révérende Morgan se leva à son tour. « Vous êtes sûre de vous ? » Elle remit les pilules dans son sac. « Venez nous voir si jamais vous changez d'avis. La vie avec un seul homme a tôt fait de perdre son attrait. Croyez-moi, nous savons. Et si cela arrive, nous pouvons vous aider. » Elle observa un silence méditatif. « De plusieurs manières fort diverses. »

Laura eut un sourire crispé. « Bonne chance pour votre campagne, révérende.

— Merci. J'apprécie vos souhaits. Comme dit toujours notre maire, Galveston est la Cité de la Joie. Il ne tient qu'à chacun de nous qu'elle le reste. »

Laura la raccompagna dehors. Elle la regarda depuis l'allée se glisser dans une fourgonnette autopilotée. Le monocorps s'éloigna en ronronnant. Une compagnie de pélicans bruns traversa le ciel de l'île, en direction de la baie de Karankawa. Le soleil d'automne était éblouissant. C'étaient toujours le même soleil et les mêmes nuages. Le soleil se moquait bien du paysage que les gens avaient dans la tête.

Elle revint à l'intérieur. Mme Rodriguez leva la tête de derrière son bureau, clignant des yeux. « Je suis bien contente que mon homme ne soit plus tout jeune, observa-t-elle. *La puta,* hein ? Une putain. Ce n'est pas une amie pour des femmes mariées comme nous, Laurita.

— Je suppose que non. » Laura s'appuya contre le bureau. Elle se sentait déjà lasse, et il n'était que dix heures.

« Je vais à l'église dimanche, décida Mme Rodriguez. *Qué brujería,* hein ? Une sorcière. Vous avez vu ces yeux ? Un vrai serpent. » Elle se signa. « Ne riez pas, Laura.

— Rire, moi ? Pensez-vous, je suis déjà prête à suspendre des gousses d'ail. » Elle entendit le bébé pleurer dans la cuisine. Soudain, une phrase japonaise lui vint à l'esprit. « *Nakitsura ni hachi,* bafouilla-t-elle. Ce n'est jamais de la pluie mais une averse. Sauf qu'elle vaut mieux en version originale : "Une abeille pour un visage en larmes." Pourquoi ne suis-je jamais capable de m'en souvenir quand j'en ai besoin ? »

Laura monta le bébé avec elle dans le bureau de la tour pour s'occuper du courrier quotidien.

Sa spécialité dans l'entreprise était les relations publiques. Quand David avait dessiné la Loge, Laura avait réservé cette pièce pour le travail. Elle était équipée pour les conférences importantes ; c'était un nœud essentiel dans le maillage général du Réseau.

La Loge servait pour l'essentiel de station de télex, transmettant par écrit des renseignements tels que les dossiers d'invités ou les horaires d'arrivées. La majeure partie de la planète, jusqu'à l'Afrique, était raccordée au réseau de télex. C'était le mode de transmission le plus simple et le moins coûteux aujourd'hui, aussi avait-il la faveur de Rizome.

Le fax ou télécopie était plus élaboré : la reproduction intégrale de documents était, après photographie, transmise sur les lignes téléphoniques sous la forme de flots de données. La télécopie convenait à merveille aux graphiques et aux photos ; le télécopieur était en gros un photocopieur avec un téléphone. C'était super à manipuler.

La Loge accueillait également un important trafic téléphonique traditionnel : la voix sans l'image, en direct ou enregistrée. Mais aussi la voix et l'image : le visiophone. Rizome préférait les transmissions préenregistrées à sens unique, jugées plus efficaces. Il y avait moins de risque de brouillage coûteux des données avec un appel préenregistré. Et la vidéo enregistrée pouvait être sous-titrée dans toutes les langues principales de Rizome, avantage essentiel pour une multinationale.

La Loge était en outre équipée pour la téléconférence : l'interconnexion de multiples appels téléphoniques. La téléconférence était la frontière coûteuse où le téléphone chevauchait la télévision. Diriger une téléconférence était un art qui valait d'être connu, en particulier dans le domaine des relations publiques. C'était à mi-chemin entre présider une réunion et mener une émission d'informations télévisées, et Laura avait pratiqué la chose bien des fois.

D'année en année, depuis sa naissance, songea Laura, le Réseau avait étendu son maillage, de plus en plus homogène et serré. Grâce aux ordinateurs. Les ordinateurs réunissaient les autres machines, les

faisaient fusionner. Télévision-téléphone-télex. Magnétophone-vidéocassette-disque laser. Pylône hertzien relié à la parabole reliée au satellite. Ligne téléphonique, télévision par câble, fibres optiques crachant paroles et images en torrents de pure lumière. L'ensemble tissait un réseau qui recouvrait le monde, système nerveux global, pieuvre de données. On avait beaucoup glosé là-dessus. Il était facile de rendre la chose suprêmement incroyable.

Elle y avait vu plus clair en participant à son élaboration. Et pour l'heure, il lui semblait infiniment plus remarquable que Loretta se tienne bien plus droite sur ses genoux. « Hou ! regardez-moi cette petite Loretta ! Comme on tient bien droit sa tête ! Regardez-moi ce petit ange… Zip-la, youp la-la… »

Le Réseau était fort analogue à la télévision, autre prodige d'une époque plus ancienne. Le Réseau était un vaste miroir. Il reflétait ce qu'on lui montrait. La banalité humaine pour l'essentiel.

D'une main, Laura zooma sur son courrier publicitaire électronique. Catalogues de téléachat, campagnes d'élections municipales, souscriptions aux bonnes œuvres, assurances médicales.

Laura effaça les messages inutiles et passa aux choses sérieuses. Un message l'attendait, émanant d'Emily Donato.

Emily était la principale source d'informations de Laura pour ses actions en sous-main au comité central de Rizome. Emily Donato en était membre depuis la première heure.

L'alliance de Laura et d'Emily datait de douze ans. Elles avaient fait connaissance à l'université, en cours d'affaires internationales. Leurs origines communes facilitaient le contact. Laura, « diplomioche », avait vécu au Japon, dans les milieux diplomatiques. Pour Emily, l'enfance était synonyme de gros projets industriels au Koweït et à Abu Dhabi. Elles avaient partagé la même chambre au collège universitaire.

Après le diplôme, elles avaient examiné les offres d'emploi et opté l'une et l'autre pour le groupe industriel Rizome. Rizome offrait une image de modernité, d'ouverture, il avait des idées. Le groupe était assez gros pour avoir du poids mais restait assez souple pour réagir vite.

Depuis, elles avaient toujours travaillé en équipe.

Laura appela le message et l'image d'Emily s'inscrivit sur l'écran. Emily était installée derrière son antique bureau, à son domicile d'Atlanta, le quartier général de Rizome. Le domicile en question était un appartement dans une tour du centre-ville, une cellule dans une imposante ruche moderne de céramique et de composites.

Air filtré, eau filtrée, des couloirs comme des rues, des ascenseurs comme des métros verticaux. Une ville posée à la verticale, pour un monde bondé.

Naturellement, tout dans l'appartement d'Emily s'efforçait d'obscurcir la réalité. Les lieux abondaient en fioritures accueillantes et touches discrètes de solidité victorienne : corniches, encadrements de portes baroques, somptueux éclairages tamisés. Le mur derrière Emily était couvert d'un papier cachemire à arabesques dorées sur fond bordeaux. Le plateau de bois poli de son bureau était arrangé avec le même soin qu'une scène de théâtre : clavier plat à main droite, porte-crayons et porte-plumes – avec une plume d'oie inclinée –, étincelant presse-papiers en cristal de roche.

Le synthétique chinois de son corsage gris à jabot avait de vagues reflets de nacre. Ses cheveux châtains avaient été coiffés à la machine en tresses élaborées et bouclettes à la Dickens sur les tempes. Elle portait de longues boucles d'oreilles en malachite et un camée rond, en hologramme, autour du cou. L'image vidéo d'Emily était très années 20, réaction moderne contre l'allure austère, conquérante de générations de femmes d'affaires. Aux yeux de Laura, le style évoquait une reine du vieux Sud d'avant-guerre débordante de grâce féminine.

« J'ai reçu les premières épreuves du *Rapport*, annonça Emily. C'est quasiment ce que l'on avait escompté. »

Emily sortit d'un tiroir son exemplaire du *Rapport trimestriel.*

Elle feuilleta les pages. « Venons-en au point crucial. L'élection au comité. Nous avons douze candidats, ce qui est de la blague, mais trois favoris. Pereira est un type honnête, tu pourrais faire un poker avec lui par télex, mais il ne réussira pas à faire oublier cette débâcle au Brésil. Tanaka a réussi un vrai coup avec ce marché de bois d'œuvre à Osaka. Il est plutôt souple pour un salarié à l'ancienne mode, mais je l'ai rencontré à Osaka l'an dernier. Grand buveur, et pressé de me peloter. Au surplus, il est dans les marchés de compensation, et ça, c'est mon domaine.

« Il nous faudra donc soutenir Suvendra. Elle a effectué son ascension par le bureau de Djakarta, aussi tout le contingent d'Asie orientale est-il derrière elle. Elle n'est plus toute jeune, malgré tout. » Emily fronça les sourcils. « Et elle fume. Sale habitude, et qui tend à prendre les gens à rebrousse-poil. Ces injecteurs de cancer indonésiens parfumés à la girofle… une bouffée et t'es déjà bonne pour une biopsie. » Elle frissonna.

« Malgré tout, Suvendra reste notre meilleure carte. Au moins, elle appréciera notre soutien. Malheureusement, ce crétin de Jensen est reparti sur sa plate-forme "place aux jeunes", ce qui va taper dans la réserve de voix que l'on peut faire basculer. Mais qu'il aille se faire voir ! » Elle déroula une de ses boucles de cheveux. « Je suis fatiguée de jouer les jeunes ingénues de toute manière. Quand je me représenterai en 25, je pense qu'il faudra tabler sur les voix des Anglos et des féministes. »

Elle continua de feuilleter le rapport, les sourcils froncés. « Bien, bref résumé de la ligne du parti. Tu me préviens si tu as besoin de plus de détails sur les arguments. Projet d'exploitation agricole aux Philippines : pas question. L'agriculture est un trou noir et les garants des prix à Manille sont sur le point de s'effondrer. Projet commun de Kymera : oui. Vente de logiciels aux Russes : oui. Les Soviets ont encore des problèmes de liquidités mais on a un bon marché de compensation avec leur gaz naturel. Projet d'urbanisme au Koweït : non. République islamique : les conditions sont bonnes, mais politiquement ça sent mauvais. Non. »

Elle marqua un temps d'arrêt. « À présent, voici un truc que t'ignorais. La Banque unie de la Grenade. Le comité est en train de s'y glisser en douce. » Pour la première fois, Emily parut gênée. « C'est une banque *offshore,* hors des circuits financiers traditionnels. Pas trop ragoûtante. Mais le comité estime qu'il est temps de faire un geste amical. Notre réputation risque d'en prendre un coup si jamais la chose s'ébruite. Mais c'est relativement inoffensif – on peut laisser courir. »

D'une secousse, Emily ouvrit un tiroir grinçant dans lequel elle jeta le *rapport.* « Et voilà pour le trimestre. Bref, dans les grandes lignes, ça s'annonce plutôt bien. » Elle sourit. « Salut, David, si jamais tu regardes. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais à présent avoir un mot en privé avec Laura. »

L'écran s'éteignit durant un bon moment. Mais le temps écoulé ne coûtait pas grand-chose. Les messages préenregistrés ne revenaient pas cher. Celui d'Emily avait été compressé sous la forme d'une salve accélérée transmise d'une machine à l'autre au tarif de nuit.

Emily réapparut sur l'écran, cette fois dans sa chambre. Elle portait à présent une chemise de nuit de satin rose et blanc, et ses cheveux étaient brossés. Elle se tenait assise en tailleur au milieu de son lit à baldaquin, une antiquité victorienne. Emily avait recouvert le cadre en bois antique et craquelé d'une résine-laque dure. Cette pellicule transparente était si impitoyablement rigide qu'elle emprisonnait l'ensemble de la structure comme dans une gangue de fer.

Elle avait fixé la caméra du visiophone à l'un des montants. Fini de parler affaires. Il s'agissait maintenant de questions personnelles. L'étiquette vidéo avait changé en même temps que son expression. Elle arborait à présent un air de chien battu. Un nouvel angle de prise de vue, en légère plongée, contribuait à transmettre cette impression. Elle avait un air pitoyable.

Avec un soupir, Laura mit en pause. Elle changea Loretta de position sur ses genoux et la cajola distraitement. Elle avait l'habitude d'entendre Emily se plaindre mais c'était quand même dur avant le

déjeuner. Surtout aujourd'hui. Un étrange malaise commençait à monter. Elle leva de nouveau le doigt.

« Eh bien, me revoilà, psalmodia Emily. Je suppose que tu devines de quoi il s'agit. Toujours Arthur. On s'est encore bagarrés. Violemment. Ça a débuté sur une bêtise, à propos de rien, en fait. Oh ! sur le sexe, je suppose, ou en tout cas c'est ce qu'il a dit, je tombais des nues. Je crois qu'il se conduisait en salaud sans raison précise. Il a commencé à me lancer des piques, avec ce fameux ton, tu sais. Une fois lancé, il devient impossible.

« Il a haussé la voix, je me suis mise à crier, et c'est devenu tout de suite infernal. Il m'a presque frappée. Les poings serrés et tout. » Emily marqua une pause dramatique. « Je me suis carapatée ici et je lui ai bouclé la porte sous le nez. Et il n'a-pas-dit-un-seul-mot ! Il m'a simplement plantée là. Quand je suis ressortie, il était parti. Et il avait emporté… » Sa voix s'étrangla et elle dut attendre que ça se passe, en tiraillant une longue mèche de cheveux. « Il a emporté la photo de moi qu'il avait prise, celle en noir et blanc en robe de l'époque, et que j'aimais tant. Ça fait maintenant deux jours et il ne répond toujours pas à ce putain de téléphone. »

Elle semblait au bord des larmes. « Je ne sais plus, Laura. J'ai tout essayé. J'ai essayé des hommes dans la boîte, en dehors de la boîte, et ça n'a jamais marché. Je veux dire, soit ils te considèrent comme leur propriété et veulent être le centre de l'univers, soit ils te traitent comme une espèce de service hôtelier et t'exposent à Dieu sait quelles maladies. Et ça n'a fait qu'empirer depuis que je suis entrée au comité. Je peux tirer un trait sur les cadres de Rizome. Ils m'évitent à pas feutrés, comme si j'étais une mine, merde ! »

Elle regarda en dehors du champ. « Allez, viens minet. » Un persan sauta sur le lit. « C'est peut-être moi, Laura. Les autres femmes arrivent à s'arranger avec les hommes. Toi, certainement. Peut-être que, moi, j'ai besoin d'une aide extérieure. » Elle hésita. « Quelqu'un a déposé un courrier anonyme auprès du conseil de la division commerciale. Au sujet d'une substance utilisée en psychiatrie. Les conseillers conjugaux l'utilisent. La Romance, c'est ainsi qu'ils l'appellent. T'en as déjà entendu parler ? Je crois que c'est illégal, ou je ne sais quoi. » Elle caressa machinalement le chat.

Soupir. « Enfin, tout ça n'est pas nouveau. Emily et sa lamentable histoire, trente-deuxième année. Je crois bien qu'Arthur et moi, c'est terminé, maintenant. C'est un artiste. Un photographe. Pas du tout l'esprit concret. J'ai cru que ça pourrait marcher. Mais je me trompais, comme d'habitude. » Elle haussa les épaules. « Je devrais regarder le côté positif, pas vrai ? Il ne m'a pas réclamé d'argent et ne m'a pas refilé de rétrovirus. Et il n'était pas marié. Un vrai prince. »

Elle s'adossa contre la tête de lit en acajou ; elle semblait lasse et

sans défense. « Je ne devrais pas te dire ça, Laura, alors pense bien à l'effacer tout de suite après. Le marché avec la Banque de la Grenade – cette réunion que tu dois organiser, ça fait partie de l'ensemble. Rizome patronne une réunion sur le stockage et le piratage des données. Rien de bien nouveau en apparence, seulement écoute voir : ça doit se passer avec d'authentiques pirates. Des espèces de minables qui opèrent au large depuis leurs paradis informatiques. Tu te rappelles notre bagarre pour obtenir que ta Loge soit équipée pour les réunions importantes ? »

Emily grimaça et ouvrit les mains. « Eh bien, les Européens devraient être déjà là. Ce sont les mieux dressés du lot, les plus à cheval sur la loi. Mais tu peux t'attendre à voir débarquer quelques Grenadins, demain, accompagnés d'un de nos gorilles. Le comité a déjà dû t'envoyer le programme mais pas tous les détails. Pour ce qui te concerne, ce sont tous des banquiers parfaitement honnêtes. Alors, sois aimable avec eux, d'accord ? Ils nous escroquent peut-être, mais ce qu'ils font est parfaitement légal dans leurs petites enclaves. »

Elle fronça les sourcils. Hors champ, on entendit le chat sauter par terre avec un bruit sourd. « Ça fait des années qu'ils nous plument et il serait temps de leur mettre du plomb dans la tête. Ça la fout mal pour Rizome de fricoter avec des pirates, alors tu la joues en douceur, vu ? Enfin, je suis stupide, moi qui voulais t'offrir un répit. Seulement, si l'on apprend que je suis à l'origine de la fuite, le comité va me tomber dessus à bras raccourcis. Alors t'as intérêt à être un peu plus discrète que moi. Bon, fin du message. Envoie-moi une cassette du bébé, d'accord ? Et fais la bise à David. » L'écran vira au noir.

Eh bien voilà, maintenant elle savait tout. Elle effaça la bande. Merci, Em. Des banquiers pirates informatiques, pas moins. De sales petits bidouilleurs dans leur planque de données, au large – le genre de mecs qui mâchonnaient des allumettes et portaient des costumes en galuchat. Ça expliquait la présence des Européens. Banquiers, mon œil. Tous des artistes de l'arnaque, oui. Des escrocs.

Ils étaient nerveux, voilà l'explication. Inquiets. Rien d'étonnant. Les ennuis potentiels dans une telle situation étaient considérables. Un simple coup de fil à la police de Galveston et ils pouvaient se retrouver tous dans une panade *muchissimo* bouillante.

Elle en voulait un peu au comité de s'être montré aussi peu communicatif. Mais elle discernait sans peine leurs raisons. Et plus elle y pensait, plus elle y voyait un geste de confiance. Sa Loge allait se retrouver au beau milieu d'une situation fort délicate. Ils auraient pu sans problème en choisir une autre – comme celle des Warburton, dans les Ozarks. De sorte qu'ils allaient devoir être francs avec elle. Et elle ferait tout pour y veiller.

Après un déjeuner tardif, elle conduisit les Canadiens à la salle de

conférences dans la tour. Ils se connectèrent avec Atlanta et recueillirent leurs derniers messages. Ils tuèrent le temps, les deux heures précédant le départ, à bavarder et sourire devant les visiophones. L'une des femmes, à court de rouge vidéo, avait dû emprunter celui de Laura.

À quatre heures, le *Rapport trimestriel* de l'automne était diffusé, avec un peu d'avance. Les imprimantes cliquetèrent leur copie papier. Les Kurosawa prirent leur traduction en portugais et s'en allèrent.

David apparut à cinq heures, accompagné de son équipe de démolisseurs. Ils débarquèrent dans le bar, firent la razzia sur la bière et foncèrent à l'étage voir le bébé. La mère de Laura arriva, rapportant des coups de soleil de sa sortie en bateau jusqu'à l'OPET. La station océanique de pompage d'énergie thermique de Galveston faisait le bonheur et la fierté de la municipalité, et l'un des collaborateurs de David avait travaillé au projet. Tout le monde semblait ravi d'échanger des notes.

David était saupoudré de la tête aux pieds de sable et de sciure. *Idem* pour ses quatre potes. Avec leurs chemises, leurs salopettes et leurs lourdes bottes, on aurait dit des clodos du temps de la Dépression. En réalité, les amis de David étaient un dentiste, deux ingénieurs de marine et un professeur de biologie, mais les apparences avaient leur importance. Elle le tira par sa bretelle de salopette. « Est-ce que les banquiers européens t'ont vu entrer ? »

David embrassa d'un sourire paternel ses amis en train d'admirer les étonnants progrès de Loretta qui était à présent capable de serrer ses petits poings moites. « Ouais. Et après ?

— David, tu pues.

— Une brave petite suée ! dit l'intéressé. Que sommes-nous, des marxistes ? Merde, ils nous envient ! Ces brasseurs de paperasse luxembourgeois meurent d'envie de connaître une bonne journée de travail honnête. »

Le dîner avec les amis de David fut un grand succès. David enfreignit ses principes en mangeant les crevettes, mais il refusa de toucher aux légumes. « Les légumes sont bourrés de poisons ! insista-t-il avec force. Ils sont pleins d'insecticides naturels ! Les plantes pratiquent la guerre chimique. Demandez à n'importe quel botaniste ! »

Par chance, personne ne poursuivit sur cette voie. L'équipe de démolition appela des monocorps et chacun rentra chez soi. Laura boucla pour la nuit pendant que le personnel ramassait la vaisselle. David prit une douche.

Boitillant, Laura monta le rejoindre à l'étage. La nuit tombait. M. Rodriguez amena les couleurs sur le toit et redescendit à petits pas

les trois volées de marches pour rejoindre les quartiers du personnel. C'était un vieillard stoïque, mais Laura lui trouvait l'air fatigué. Il avait eu une mission de garde du corps. Et les accès d'humeur des Canadiens l'avaient épuisé.

D'une secousse, Laura se débarrassa de ses sandales, puis elle alla ranger jupe et jaquette dans la penderie de la chambre. D'un mouvement d'épaules, elle se défit de son corsage puis s'assit sur le lit et retira son collant. La cheville blessée avait gonflé, elle était à présent d'un bleu impressionnant. Elle étendit les jambes bien droit et s'appuya contre la tête de lit. Au plafond, une bouche d'aération se mit à lui souffler de l'air frais. Assis en sous-vêtements, Laura se sentait lasse et vaguement minable.

David traversa la chambre tout nu et disparut dans celle du bébé. Elle l'entendit bêtifier à voix basse. Laura révisa son programme du lendemain sur son multiphone. Sa mère partait demain. Son vol pour Dallas était prévu juste avant l'arrivée des Grenadins. Laura grimaça. Toujours de nouveaux problèmes.

David émergea de la chambre du bébé. Ses longs cheveux, séparés par une raie au milieu, étaient peignés, encore humides et tombaient raides sur les oreilles et dans le cou. On aurait dit quelque prêtre russe dément.

Il se laissa tomber sur le lit et lui lança un grand sourire entendu. Disons, un prêtre russe dément avec un faible pour les dames, songea Laura en se sentant fondre.

« Sacrée journée, hein ? » Il s'étira. « Bon sang, je me suis vraiment défoncé. Demain, je serai rompu. Mais pour l'heure, je me sens en super-forme. Plein d'ardeur. » Il la regarda en plissant les yeux.

Mais Laura n'était pas d'attaque. Un sens du rituel les habitait tous deux, une sorte de marchandage informulé. Le but était que votre humeur donne le ton de la soirée. La gâcher était considéré comme une pratique déloyale.

Il y avait de multiples niveaux de jeu. Les deux camps gagnaient gros s'ils parvenaient ensemble et vite au même état d'esprit, par pure contagion charismatique. Vous gagniez un petit peu moins si vous faisiez valoir votre point de vue sans en éprouver de remords. L'inverse débouchait sur une victoire à la Pyrrhus. Venaient ensuite plusieurs niveaux de défaite : Gracieuse, Résignée et en Martyr-de-la-Cause.

Les pratiques déloyales étaient plus faciles, auquel cas les deux camps perdaient. Plus le rituel se prolongeait et plus il y avait de risques de tout gâcher. C'était un jeu difficile, même après huit ans de pratique.

Laura se demanda si elle devant lui parler de l'Église d'Ishtar.

Repenser à l'entretien raviva son sentiment de répulsion sexuelle, comme l'impression de dégoût qu'elle éprouvait à un spectacle pornographique. Elle décida de ne pas en faire mention ce soir. Il risquait de le prendre très mal s'il pensait que devant ses manœuvres d'approche elle se sentait l'air d'une pute.

Elle enfouit l'idée et en chercha une autre. Le premier pincement de culpabilité entama sa résolution. Peut-être qu'il vaudrait mieux céder. Elle regarda ses pieds. « J'ai mal aux jambes, dit-elle.

— Pauvre bébé. » Il se pencha pour l'examiner de plus près. Ses yeux s'agrandirent. « Seigneur. » Tout soudain, elle était devenue une invalide. Le climat bascula du tout au tout, la partie était terminée. Il embrassa le bout de son doigt avec lequel il tapota doucement l'ecchymose.

« Ça va déjà mieux », sourit-elle. Il s'allongea de nouveau et se glissa sous les draps, l'air paisible et résigné. C'était facile. Victoire de première classe pour la Pauvre Petite Fille Estropiée.

À présent, ça tournait au massacre, mais elle décida malgré tout de mentionner sa mère. « Ça ira tout à fait bien quand les choses auront repris leur cours normal. Maman part demain.

— Elle retourne à Dallas, hein ? Pas de veine, juste quand je commençais à me faire à la vieille. »

Jouant des pieds, Laura se faufila sous le drap. « Enfin, elle ne nous aura pas imposé un de ses insupportables compagnons. »

David soupira. « T'es si dure avec elle, Laura. C'est une ambitieuse de la vieille école, voilà tout. Il y en a eu des millions comme elle – et des hommes aussi. Elle est d'une génération qui a la bougeotte. Une génération de célibataires, qui coupent les ponts, restent immédiatement disponibles. Où ces femmes passent, les familles trépassent. » Il haussa les épaules. « Alors comme ça, elle a eu trois maris. Avec son allure, elle aurait pu en avoir vingt.

— Tu as toujours pris sa défense. Simplement parce qu'elle t'aime bien. » Parce que tu ressembles à papa, songea-t-elle, avant de chasser cette pensée.

« Parce qu'elle a tes yeux », dit-il en la pinçant furtivement.

Elle sursauta, outrée : « Espèce de rat !

— De gros rat, rectifia-t-il en bâillant.

— De gros rat, d'accord. » Il avait réussi à la tirer de sa déprime. Elle se sentait mieux.

« De gros rat dont je ne peux pas me passer.

— Tu l'as dit.

— Éteins la lumière. » Il se mit de côté, lui tournant le dos.

Elle tendit la main, pour lui ébouriffer une dernière fois les cheveux. Effleurant son poignet, elle éteignit. Puis elle posa le bras sur son corps déjà endormi et se glissa contre lui dans le noir. C'était bon.

2

Après le petit déjeuner, Laura aida sa mère à faire ses bagages. Elle fut surprise de voir l'incroyable bric-à-brac qu'elle pouvait trimbaler : cartons à chapeaux, flacons de laque, de vitamines et de liquide pour lentilles de contact, un caméscope, une presse à vêtements, un fer de voyage, des bigoudis, un masque de nuit, six paires de chaussures avec des embauchoirs spécifiques en bois pour leur éviter de s'écraser dans les valises. Elle avait même un écrin gravé rien que pour les boucles d'oreilles.

Laura brandit un agenda de voyage relié de cuir rouge. « Maman, pourquoi as-tu besoin de ça ? Tu ne peux pas simplement appeler le Réseau ?

— Je ne sais pas, ma chérie. Je passe tellement de temps en déplacement… c'est comme mon chez-moi, tous ces objets. » Elle rangea ses robes dans un froissement d'étoffe. « En outre, je n'aime pas le Réseau. Je n'ai même jamais aimé la télévision câblée. » Elle hésita. « Ton père et moi, nous nous bagarrions toujours à ce sujet. Ce serait un vrai branché du Réseau, s'il était encore en vie. »

L'idée parut stupide à Laura. « Oh ! maman, allons donc !

— Il détestait le fouillis, ton père. Il se désintéressait des jolies choses – lampes, tapis, porcelaine. C'était un rêveur, il aimait les abstractions. Il me traitait de matérialiste. » Elle haussa les épaules. « Ma génération a toujours eu mauvaise presse à cause de cela. »

Laura embrassa la chambre d'un mouvement de bras. « Mais, maman, regarde tous ces objets.

— Laura, j'aime mes possessions et je les ai toutes payées de ma poche. Peut-être les gens n'estimaient-ils plus les biens personnels autant que nous au prémillénaire. Comme le pourraient-ils ? Tout leur argent va au Réseau. Dans les jeux, le travail, la télé – tout ce que transmet le câble. » Elle tira la fermeture à glissière de son sac. « Les jeunes d'aujourd'hui, peut-être qu'ils n'ont plus envie d'avoir une Mercedes ou un jacuzzi. Mais ils sont fiers comme des poux de leur port de données. »

L'impatience gagnait Laura. « C'est idiot, maman. Il n'y a rien de mal à être fier de ce qu'on sait. Une Mercedes n'est qu'une machine. Elle ne révèle rien de ta qualité d'individu. » Son multiphone retentit ; le monocorps était arrivé en bas.

Elle aida sa mère à descendre ses bagages. Il lui fallut trois aller et retour. Laura savait qu'elle devrait attendre à l'aéroport, aussi emmena-t-elle le bébé, calé dans un sac en toile.

« Laisse, c'est pour moi », dit sa mère. Elle glissa sa carte dans la fente de paiement du taxi. La porte s'ouvrit avec un déclic, elles

chargèrent les bagages et montèrent.

« Comment va ? dit le véhicule. Indiquez votre destination clairement dans le micro, je vous prie. *Anunce usted su destinacion claramente en el microfono por favor*.

— À l'aéroport, dit Laura d'une voix lasse.

— Meeer-ci ! Le temps de parcours estimé est de douze minutes. Merci d'utiliser le Réseau de Transport de Galveston. Alfred A. Magruder, maire. » le monocorps accéléra mollement, dans le gémissement de son modeste moteur. Laura haussa les sourcils. Le laïus de l'engin avait été changé. « Alfred A. Magruder, maire ? murmura-t-elle.

— Galveston est la Cité de la Joie ! » répondit la machine. Laura et sa mère échangèrent un regard. Laura haussa les sourcils.

L'autoroute 3005 était l'artère principale pour traverser l'île. Ses jours de gloire étaient depuis longtemps enfuis ; la hantaient les souvenirs d'un temps où l'essence n'était pas chère et où les voitures particulières roulaient à cent à l'heure. Criblées de nids-de-poule, de longues sections de bitume avaient été remplacées par de la toile plastifiée. Ce revêtement crissait bruyamment sous les pneus.

Sur leur gauche, vers l'ouest, des plaques de béton fissuré bordaient la route comme autant de dominos renversés. Les fondations d'édifices n'avaient aucune valeur de récupération. Elles étaient toujours les dernières à disparaître. La végétation des plages régnait partout : herbe de pré-salé, tapis envahissants de salicorne croquante, amas d'algues parcheminées. Sur leur droite, le long du rivage, le ressac balayait les pilotis de cabanons disparus. Ils s'inclinaient selon des angles bizarres, pattes de flamants en train de patauger.

Sa mère effleura les fines boucles de Loretta et le bébé se mit à gazouiller. « Ça ne te pèse jamais, cet endroit, Laura ? Toutes ces ruines…

— David adore ce coin. »

Sa mère reprit, avec un effort : « Te traite-t-il bien, ma chérie ? Tu sembles heureuse avec lui. J'espère que c'est vrai.

— David est très bien, maman. » Laura avait redouté cette conversation. « Tu as vu comment nous vivons, maintenant. Nous n'avons rien à cacher.

— La dernière fois que nous nous sommes vues, Laura, tu travaillais à Atlanta. Au siège central de Rizome. Aujourd'hui, tu es une espèce d'aubergiste. » Elle hésita. « Je ne nie pas que ce soit un endroit agréable mais enfin…

— Tu estimes que c'est un recul dans le déroulement de ma carrière. » Laura hocha la tête. « Maman, Rizome est une démocratie. Si tu veux le pouvoir, tu dois l'acquérir par un vote. Cela veut dire que tu dois connaître les gens. Le contact personnel est primordial chez

nous. Et tenir une auberge, pour reprendre ton terme, multiplie les contacts. Les meilleurs éléments de notre entreprise résident en invités dans les Loges. Et c'est là qu'ils ont l'occasion de nous voir.

— Cela ne correspond pas au souvenir que j'en garde, releva sa mère. Le pouvoir se trouve là où est l'action.

— Maman, l'action est partout de nos jours. C'est pour cela que nous avons le Réseau. » Laura se forçait à rester polie. « Ce n'est pas un piège où nous nous serions laissés enfermer, David et moi. Pour nous, c'est une vitrine. Nous savions que nous aurions besoin d'un point d'ancrage, tant que le bébé serait petit, alors nous avons dessiné les plans de cette Loge, nous les avons concrétisés par l'entremise de la compagnie, nous avons fait preuve d'initiative, d'adaptabilité… C'était notre premier gros projet en équipe. Aujourd'hui, les gens nous connaissent.

— Très bien, dit lentement sa mère. Tu as tout parfaitement mis au point. Tu as de l'ambition et un bébé. La carrière et la famille. Un mari et un boulot. C'est vraiment trop parfait, Laura. Je n'arrive pas à croire que ce soit si simple.

— C'était évident que tu dirais ça, n'est-ce pas ? » rétorqua Laura, glaciale.

Silence pesant. Sa mère tira sur l'ourlet de sa jupe. « Laura, je sais que ma visite n'a pas été facile pour toi. Cela fait un bout de temps que nous sommes parties chacune de notre côté, toi et moi. J'aimerais qu'il en aille autrement désormais. »

Laura ne dit rien. Sa mère s'obstina : « Les choses ont changé depuis que ta grand-mère a disparu. Cela fait deux ans et elle n'est plus là, ni pour toi ni pour moi. Laura, je veux t'aider, si je le peux. Si tu as besoin de quelque chose. N'importe quoi. Si tu dois voyager – tu pourrais me confier Loretta sans problème. Ou si tu as simplement besoin de quelqu'un à qui parler. »

Elle hésita, tendant le bras pour caresser le bébé, geste de désir manifeste. Pour la première fois, Laura vit réellement les mains de sa mère. Les mains ridées d'une vieille dame. « Je sais que ta grand-mère te manque. Tu as donné son prénom au bébé. Loretta. » Elle caressa la joue de celle-ci. « Je ne peux pas prendre sa place. Mais je veux faire quelque chose, Laura. Par amour pour ma petite-fille. »

Pour Laura, voilà qui semblait un geste familial obligeant, un peu démodé. Mais c'était une faveur importune. Car elle savait qu'elle devrait rembourser son aide à sa mère – par des obligations, une plus grande intimité. Laura n'avait pas réclamé cela et elle n'en voulait pas. Et elle n'en avait même pas besoin : elle et David avaient derrière eux la compagnie, la bonne et solide *Gemeinschaft* de Rizome. « C'est très gentil à toi, maman. Merci de ton offre. Nous l'apprécions, David et moi. » Elle détourna le visage vers la vitre.

La chaussée s'améliora comme le véhicule parvenait à une zone en cours d'aménagement. Elles longèrent une marina encombrée de voiliers autopilotés à louer. Puis une galerie marchande aux allures de forteresse, bâtie, comme la Loge, en béton au sable de plage. Les monocorps avaient envahi le parking. Éclair cru des publicités lumineuses : T-SHIRTS BIÈRE VIN VIDÉO Entrée libre, Galerie climatisée !

« Les affaires marchent, pour un jour de semaine », remarqua Laura. La foule était pour l'essentiel composée de Houstoniens d'âge mûr, échappés pour la journée de leurs empilements de clapiers. Par douzaines, ils arpentaient le bord de mer, désœuvrés, le regard perdu vers le large, ravis par la seule vue d'un horizon dégagé.

Sa mère insistait toujours : « Laura, je me fais du souci pour toi. Je n'ai pas l'intention de diriger ton existence à ta place, si c'est cela que tu crains. Tu as toujours fort bien su te débrouiller toute seule, et j'en suis ravie, franchement. Mais il y a des choses qui peuvent arriver sans que tu en sois responsable. » Elle hésita. « Je veux que notre expérience te serve – la mienne, celle de ma mère. Ni l'une ni l'autre n'avons eu beaucoup de chance – avec nos hommes, avec nos enfants. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé. »

La patience de Laura commençait à s'émousser. L'expérience de sa mère – voilà une chose qui l'avait hantée chaque jour de sa vie. Que sa mère y fasse à présent allusion, comme s'il était possible que cela ait pu sortir de l'esprit de sa fille, la frappa comme une attitude aussi bête qu'irréfléchie. « Il ne suffit pas d'essayer, maman. Il faut aussi savoir préparer l'avenir. Et ça, ça n'a jamais été le fort de ta génération. » Elle indiqua le paysage, derrière la vitre. « Ça ne te paraît pas flagrant ? »

Le monocorps avait atteint l'extrémité sud de la barrière marine de Galveston. Elles étaient en train de traverser un faubourg, jadis havre pour banlieusards avec gazon bien vert et terrain de golf. À présent, c'était un barrio, une prolifération de maisons subdivisées, converties en bars et en épiceries latines.

« Les gens qui ont bâti ces banlieues savaient qu'ils allaient être à court de pétrole, dit Laura, mais ils ont refusé de faire des plans en conséquence. Ils ont tout conçu autour de leurs précieuses voitures, même s'ils étaient conscients de transformer les centres-villes en ghettos. Aujourd'hui, les voitures particulières ont disparu et tous les gens fortunés se sont empressés de regagner le centre. Et ce sont les pauvres qui se sont retrouvés propulsés ici. Seulement, ils ne peuvent pas payer les quittances d'eau, alors les pelouses sont remplies de broussailles. Et ils n'ont pas de quoi se payer la climatisation, alors ils étouffent de chaleur. Pas un n'a même eu la jugeote de bâtir des vérandas. Même si tous les bâtiments édifiés au Texas en sont pourvus

depuis plus de deux siècles ! »

Sa mère regarda docilement par la vitre. Il était midi et toutes les fenêtres étaient grandes ouvertes. À l'intérieur, les chômeurs suaient devant leurs téléviseurs subventionnés. Les pauvres vivaient chichement par les temps qui couraient. La prom de qualité standard, en sortie directe des cuves, simplement séchée comme de la farine de maïs, ne coûtait que quelques cents la livre. Dans les banlieues-ghettos, tout le monde mangeait de la prom, de la protéine monocellulaire. Le plat national du Tiers Monde.

« Mais c'est ce que j'essaie de te dire, ma chérie, rétorqua sa mère. Le monde change. Tu ne peux pas le contrôler. Et le malheur arrive. »

Laura prit un ton sévère : « Maman, ce sont des gens qui ont construit ces lotissements merdiques, ils ne sont pas sortis de terre tout seuls. On les a bâtis pour en extorquer un profit immédiat, sans songer au long terme. Je connais ces baraques, j'ai aidé David à les foutre en l'air. Regarde-moi ça ! »

Sa mère avait l'air peiné : « Je ne comprends pas. Ce sont des maisons modestes où vivent des pauvres. Au moins ils ont un toit, non ?

— Maman, ce sont des gouffres énergétiques ! Des cloisons en papier, des murs en carton-pâte, de vulgaires boîtes à sardines ! »

Sa mère hocha la tête. « Je ne suis pas femme d'architecte, ma chérie. Je vois bien que ces maisons te chagrinent, mais tu en parles comme si c'était de ma faute. »

Le monocorps tourna vers l'ouest pour remonter la 83e Rue, en direction de l'aéroport. La petite était endormie contre sa poitrine ; Laura l'étreignit plus fort, elle se sentait déprimée et furieuse. Elle ne voyait pas comment faire comprendre la chose à sa mère sans se montrer rude et brutale. Pouvoir lui dire : Maman, ton mariage était comme une de ces cages à lapins ; on l'use jusqu'à la corde et puis on se tire… Tu as jeté mon père hors de ton existence comme la voiture de l'an passé, et tu m'as donnée à élever à grand-mère, comme une plante verte qui ne collerait plus dans ton décor… Mais elle ne pouvait pas dire ça. Les mots ne pouvaient pas sortir.

Une ombre basse les survola, sans bruit. Un Boeing intercontinental, avec la queue rayée bleu et rouge d'Aéro Cubana. Laura songea à un albatros, avec ses larges ailes en lames de rasoir, inclinées vers le bas, attachées à un corps étroit et allongé. Ses moteurs ronronnaient.

La vue des avions provoquait toujours en elle des accès de nostalgie. Enfant, elle avait passé des heures dans les aérogares, au temps heureux avant que ne se désagrège sa vie de gosse de diplomate. L'appareil descendait doucement, avec la précision du guidage par ordinateur, déployant les pellicules jaunes de ses

aérofreins. Laura l'observait en admirant le modernisme de sa conception. Les fines ailes de céramique paraissaient bien frêles. Mais elles auraient pu couper en deux n'importe quel tract comme un rasoir une tranche de fromage.

Elles entrèrent dans l'aéroport en franchissant un portail ouvert dans une clôture en treillis de plastique rouge. Devant le terminal, les monocorps faisaient la queue dans la file réservée aux taxis.

Laura aida sa mère à transférer ses bagages sur le chariot qui attendait. Le terminal était de style baroque organique, avec des murs isolés, épais comme ceux d'une forteresse, et des doubles portes coulissantes. À l'intérieur, l'atmosphère était d'une fraîcheur bénie, avec de forts relents de nettoyant pour sols. Accrochés au plafond, des écrans plats battaient les lettres annonçant départs et arrivées. Le chariot à bagages leur collait aux talons.

La foule était clairsemée. Scholes Field n'était pas un aéroport important, quoi que pût prétendre la ville de Galveston. Le conseil municipal l'avait fait agrandir après le dernier cyclone, dans une ultime tentative pour regonfler le moral de ses administrés. Une bonne quantité de ceux-ci s'étaient empressés d'en faire usage pour quitter définitivement la cité.

Elles enregistrèrent les bagages de sa mère. Laura regarda celle-ci bavarder avec l'employée du guichet. Une fois encore, elle était la femme dont Laura avait gardé le souvenir : calme, bien mise, immaculée, réservée sous une coquille diplomatique en téflon. Margaret Day : toujours séduisante à soixante-deux ans. Les gens duraient éternellement aujourd'hui. Avec un peu de chance, sa mère pouvait tenir encore une quarantaine d'années.

Elles gagnèrent ensemble la salle de départ. « Laisse-moi la prendre une fois encore dans mes bras », dit sa mère. Laura lui passa le bébé. Elle le tint comme si c'était un sachet d'émeraudes. « Si jamais j'ai dit quelque chose de blessant, tu me pardonneras, n'est-ce pas ? Je ne suis plus toute jeune et il y a des choses qui m'échappent. »

Sa voix était calme, mais durant un instant le tremblement de son visage dévoila comme un étrange air de supplication. Pour la première fois, Laura se rendit compte à quel point il en avait coûté à sa mère de vivre cette épreuve – combien elle s'était impitoyablement humiliée. Laura en ressentit une soudaine compassion, comme si elle découvrait brutalement un inconnu blessé sur le pas de sa porte. « Non, non, pas du tout, marmonna-t-elle sans s'arrêter, tout s'est très bien passé.

— Vous êtes un couple moderne, David et toi, poursuivait sa mère. En un sens, vous nous paraissez tellement innocents, à nous autres, euh, décadents du prémillénaire. » Elle sourit, désabusée. « Vous êtes si dénués de doutes. »

Laura réfléchit à la remarque alors qu'elles pénétraient dans la

salle d'embarquement. Pour la première fois, elle avait une vague intuition du point de vue de sa mère. Elle resta debout près de son fauteuil, hors de portée de voix des quelques autres passagers en partance pour Dallas. « On te fait l'effet d'être dogmatiques. Suffisants. C'est ça ?

— Oh ! non, se hâta de répondre sa mère. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. »

Laura inspira profondément. « Nous ne vivons pas sous le règne de la terreur, maman. C'est ça la vraie différence. Personne ne braque de missiles sur ma génération. C'est pour cela que nous pensons au long terme, à l'avenir. Parce que nous savons que nous en aurons un. » Elle étendit les mains. « Et nous n'avons pas gagné ce luxe. Ce luxe de paraître suffisants. C'est vous qui nous l'avez donné. » Laura se détendit légèrement, elle se sentait vertueuse.

« Eh bien… » Sa mère cherchait ses mots. « C'est quelque chose comme ça mais… Le monde dans lequel tu as grandi – d'une année sur l'autre il est plus lisse, mieux maîtrisé. Comme si vous aviez jeté un filet sur les Parques. Mais Laura, ce n'est pas le cas, pas vraiment. Et je m'inquiète pour vous. »

Laura était surprise. Elle n'aurait jamais cru sa mère d'un fatalisme aussi morbide. Cela lui semblait un comportement étrangement démodé. D'autant qu'elle le vivait avec conviction : comme si elle était prête à se mettre à ferrer des chevaux ou compter des grains de chapelet. Et puis, les choses se passaient plutôt bizarrement ces derniers temps, malgré elle, Laura éprouva un fugitif picotement de crainte superstitieuse.

Elle secoua la tête. « Très bien, maman. David et moi… nous savons que nous pouvons compter sur toi.

— Je n'en demande pas plus. » Sa mère sourit. « David a été merveilleux… tu l'embrasseras de ma part. » Les autres passagers se levaient, traînant mallettes et sacs de voyage. Sa mère embrassa le bébé, puis se leva et le lui rendit. Le visage de Loretta s'assombrit et elle se mit à nasiller un début de vagissement.

« Eh-oh », fit Laura d'un ton léger. Elle accepta la brève étreinte, un peu empruntée, de sa mère. « Salut.

— Appelle-moi.

— D'accord. » Faisant sauter Loretta pour l'apaiser, Laura regarda sa mère partir, se fondre dans la foule à la rampe de sortie. Une étrangère parmi d'autres. Quelle ironie, songea Laura. Cela faisait huit jours qu'elle avait attendu ce moment, et maintenant qu'il était arrivé, quelque part, ça lui faisait mal.

Laura consulta son multiphone. Elle avait une heure à tuer avant l'arrivée des Grenadins. Elle se rendit à la cafétéria. Les gens la dévisageaient, avec son bébé. Dans ce monde si encombré de

vieillards, les bébés avaient valeur de nouveauté. Même les parfaits inconnus se mettaient à bêtifier, faire des grimaces et agiter le bout des doigts.

Laura s'assit et sirota l'infect café de l'aérogare, laissant se dissiper la tension. Elle était contente que sa mère soit partie. Elle sentait les fragments réprimés de sa personnalité se remettre lentement en place. Comme autant de plates-formes continentales remontant après une période glaciaire.

Deux tables plus loin, une jeune femme s'intéressait au bébé. Ses yeux brillaient et elle ne cessait de grimacer à Loretta à grand renfort de larges sourires niais. Laura l'observa, fascinée. Quelque chose dans ces pommettes larges, ces taches de son, évoquait la Texane typique. Peut-être ce côté rude, desséché, hérité de quelque ancêtre aux yeux durs vêtue d'une robe d'Indienne, de celles qui traversaient le pays comanche au triple galop et donnaient naissance à six gosses sans anesthésie. Cela transparaissait même à travers son maquillage vulgaire : les lèvres peintes en rouge sang, les yeux outrageusement fardés, l'épaisse crinière de la chevelure… Laura se rendit compte avec un sursaut que la femme était une prostituée de l'Église d'Ishtar.

Le vol des Grenadins était annoncé, en correspondance de Miami. La pute de l'Église bondit aussitôt, soudain rouge d'excitation. Laura lui emboîta le pas. Elle fonçait vers la salle d'embarquement.

Laura la rejoignit alors que l'avion se vidait. Cherchant ses hôtes parmi les passagers, elle les catalogua d'un regard. Une famille de pêcheurs de crevettes vietnamiens. Une douzaine de Cubains dépenaillés mais optimistes, avec leurs sacs en plastique. Un groupe de collégiens sérieux et tirés à quatre épingles, arborant le chandail de leur confrérie. Trois ouvriers de plates-formes pétrolières, vieux et ridés, portant chapeau de cow-boy et bottes de chantier.

Soudain, la femme d'Ishtar s'approcha pour lui parler : « Vous êtes chez Rizome, n'est-ce pas ?

— Raï-zome, dit Laura en rectifiant la prononciation.

— Dans ce cas, vous devez attendre Sticky et le vieux ? » Ses yeux pétillaient. Cela donnait à son visage osseux une étrange vivacité. « Est-ce que la rév'rende Morgan vous a causé ?

— J'ai fait sa connaissance, oui », hasarda prudemment Laura. Elle n'avait pas entendu parler de ce Sticky.

La femme sourit. « C'qu'il est chou, c'bébé… Oh ! tenez, les v'là ! » Elle leva les bras au-dessus de sa tête et les agita frénétiquement, le profond décolleté de son corsage révélant la ganse d'un soutien-gorge rouge. « You-ouh ! Sticky ! »

Un vieux rasta portant nattes fendit la foule dans leur direction. Le vieillard portait un dashiki à manches longues en synthétique bon marché, flottant sur un pantalon de toile trop grand. Il avait des

sandales aux pieds.

Son jeune compagnon était en blouson de nylon, lunettes noires et jean. La femme se précipita pour l'embrasser.

« Sticky ! » Le jeune homme, dans un sursaut d'énergie, souleva la femme et lui fit décrire un demi-tour. Son visage sombre et régulier resta inexpressif derrière les lunettes noires.

« Laura ? » Sans bruit, une femme était apparue au côté de Laura. C'était Debra Emerson, une des coordinatrices de la sécurité de Rizome. Emerson était une Anglo-Saxonne à l'air triste, la soixantaine, des traits fins et délicats, le cheveu clairsemé. Laura l'avait souvent eue sur le Réseau et l'avait déjà rencontrée une fois, à Atlanta.

Brève étreinte compassée, échange de baisers sur la joue, selon l'usage en vigueur chez Rizome. « Où sont les banquiers ? » demanda Laura.

De la tête, Emerson indiqua le rasta et son compagnon. Laura se sentit défaillir. « C'est eux ?

— Ces banquiers insulaires ne suivent pas nos traditions, expliqua Emerson en les observant.

— Savez-vous qui est cette femme ? demanda Laura. À quel groupe elle appartient ?

— L'Église d'Ishtar », répondit Emerson. Ça n'avait pas l'air de la réjouir. Elle regarda Laura dans les yeux. « Nous ne vous avons pas encore dit tout ce qu'il aurait fallu, pour des raisons de discrétion. Mais je sais que vous n'êtes pas naïve. Vous avez de bonnes relations dans le Réseau, Laura. Vous devez savoir comment ça se passe à la Grenade.

— Je sais que la Grenade est un paradis informatique », hasarda prudemment Laura. Elle ne savait trop jusqu'où aller.

Debra Emerson avait été naguère un gros bonnet de la CIA, du temps où il y avait encore une CIA et où les gros bonnets étaient encore en vogue. Les tâches de sécurité n'avaient plus aussi bonne presse désormais. Emerson avait la tête de quelqu'un qui a souffert en silence, ce quelque chose de translucide autour des yeux. Elle affectionnait les jupes de velours gris et les corsages à manches longues dans des tons discrets de brun ou de beige.

Le vieux rasta déboulait, tout sourire : « Winston Stubbs », se présenta-t-il. Il avait l'accent chantant des Antilles, voyelles adoucies entrecoupées des sèches consonnes de l'anglais. Il serra la main de Laura. « Et Sticky Thompson. Enfin, Michael Thompson. » Il se retourna : « Sticky ! »

Celui-ci arriva, le bras ceignant la taille de la fille de l'Église. « Je suis Laura Webster, dit Laura.

— Nous savons, dit Sticky. Et voici Carlotta.

— J'suis leur liaison », lança Carlotta, sur un ton traînant. Elle

repoussa ses cheveux des deux mains et Laura aperçut une croix ansée tatouée à son poignet droit. « Z'avez beaucoup de bagages ? J'ai pris mon monocorps.

— Moi-et-moi, on a affaire au centre de l'île, expliqua Stubbs. Nous arriver à ta Loge plus tard dans la soirée, te prévenir par le Réseau, vu ? »

Emerson intervint : « C'est comme il vous plaira, monsieur Stubbs. »

Stubbs acquiesça. « À plus tard. » Tous trois s'éloignèrent, hélant un chariot à bagages.

Laura les regarda s'éloigner, interdite. « Sont-ils censés se promener à leur guise ? »

Emerson soupira : « C'est une situation délicate. Je suis désolée qu'on vous ait fait venir pour rien, mais ce n'est jamais qu'une de leurs petites fantaisies. » Elle prit son lourd sac à dos par la bretelle. « Appelons un taxi. »

Sitôt arrivée, Emerson disparut à l'étage, dans la salle de conférences de la Loge. D'habitude, David et Laura prenaient leur repas dans la salle à manger, ce qui leur permettait de bavarder avec les invités. Ce soir-là, toutefois, ils dînèrent avec Emerson dans la tour, avec la désagréable impression d'être des conspirateurs.

David mit la table. Laura ouvrit une barquette de piments farcis avec du riz à l'espagnole. David avait sa bouffe bio.

« Je veux être aussi franche et directe avec vous qu'il me sera possible, murmura Emerson. À l'heure qu'il est, vous devez avoir compris la nature de vos nouveaux hôtes.

— Oui », dit David. C'était loin de le réjouir.

« Alors, vous pouvez comprendre la nécessité d'une surveillance. Naturellement, nous comptons sur votre discrétion et celle de votre personnel. »

David esquissa un sourire. « Ça fait toujours plaisir de l'apprendre. »

Emerson semblait gênée. « Le comité avait prévu cette rencontre depuis déjà un certain temps. Ces Européens que vous avez accueillis ne sont pas des banquiers ordinaires. Ils appartiennent à l'EFT Commerzbank du Luxembourg. Et demain soir arrive un troisième groupe. La banque islamique Yung Soo Chim de Singapour. »

David se figea, la fourchette à mi-distance de la bouche. « Et ce sont également…

— Des pirates informatiques ? Oui.

— Je vois », dit Laura. Elle ressentit une bouffée soudaine d'excitation glacée. « C'est le gros truc…

— Très gros », confirma Emerson. Elle laissa l'information faire son effet puis reprit : « Nous leur avons proposé six endroits possibles

pour la rencontre. Elle aurait aussi bien pu se tenir chez les Valenzuela à Puerto Vallarta. Ou les Warburton, dans l'Arkansas.

— Combien de temps doit-elle, durer, selon vous ? s'enquit David.

— Cinq jours. Peut-être une semaine, grand maximum. » Elle but une gorgée de thé glacé. « C'est à vous d'assurer une sécurité absolue, une fois qu'auront débuté les entretiens. Vous comprenez ? Portes bouclées, rideaux tirés. Plus la moindre allée et venue. »

David fronça les sourcils. « Nous allons avoir besoin de provisions. Je vais prévenir Mme Delrosario.

— Je peux m'en charger.

— Mme Delrosario est très pointilleuse sur le choix des approvisionnements, remarqua David.

— Ô mon Dieu ! dit Emerson, sans aucune raillerie. Enfin, l'épicerie n'est pas un problème majeur. » Elle trancha délicatement la peau de son poivron farci. « Il se peut que certains participants apportent leur propre nourriture. »

David était abasourdi. « Vous voulez dire qu'ils ont peur de manger ce qu'on leur donne ? Ils croient qu'on va les empoisonner, c'est ça ?

— David, c'est un signe de leur grande confiance en Rizome que ces trois banques aient déjà accepté de se rencontrer ici. Ce n'est pas de nous que chacune se méfie. Mais des deux autres. »

David était alarmé : « Dans quoi sommes-nous en train de nous fourrer, au juste ? Nous avons un bébé ici ! Sans parler de notre personnel ! »

Emerson prit un air blessé. « Vous sentiriez-vous mieux si cette Loge était truffée de gardes armés de Rizome ? Ou même si Rizome avait des gardes armés ? Nous ne pouvons nous mesurer à ces gens par la force, et nous ne devrions même pas essayer. C'est là notre avantage. »

Laura prit la parole. « Vous êtes en train de nous dire que parce que nous sommes inoffensifs, on ne nous fera pas de mal ?

— Ce que nous voulons, c'est réduire la tension. Nous n'avons pas l'intention d'arrêter ces pirates, de les poursuivre en justice, de les écraser. Nous avons décidé de négocier. C'est une solution moderne. Après tout, elle a marché pour la course aux armements. Et elle marche encore pour le Tiers Monde.

— L'Afrique exceptée », observa David.

Emerson haussa les épaules. « C'est un effort à long terme. La vieille guerre froide Est-Ouest, l'affrontement Nord-Sud… Tous ces combats appartenaient au passé. Nous les avons reçus en héritage. Mais aujourd'hui, nous voici confrontés à un défi réellement moderne. Cette réunion en est un élément. »

David parut surpris. « Allons donc. Il ne s'agit pas de pourparlers

sur les armements nucléaires. J'ai lu des trucs sur ces planques de données. Ce sont des pirates miteux. De pauvres artistes de l'arnaque incapables de se faire eux-mêmes une place au soleil. Alors, ils se baptisent banquiers, alors ils s'habillent de costumes trois-pièces. Merde, ils peuvent bien piloter leur jet privé et tirer le sanglier dans les forêts de Toscane. Ce sont toujours de petits truands au rabais.

— C'est une attitude très correcte, dit Emerson. Mais ne sous-estimez pas les planques. Jusqu'à présent, comme vous dites, ce ne sont que des parasites. Ils volent des logiciels, piratent vidéo-disques et cassettes, envahissent l'intimité des gens. C'est une plaie, mais encore supportable par le système. Seulement, jusqu'à quand ? Il existe des marchés noirs potentiels pour l'ingénierie génétique, les transplantations d'organes, les substances neurochimiques… Toute une galaxie de produits modernes de haute technologie. Des pirates lâchés sur le Réseau, c'est déjà bien assez ennuyeux. Qu'arrivera-t-il si un spécialiste en ingénierie génétique décide de prendre un raccourci de trop ? »

David frémit. « Enfin, on ne peut pas laisser faire ça.

— Mais ce sont des gouvernements nationaux souverains, objecta Emerson. Un petit État du Tiers Monde comme la Grenade peut tirer son épingle du jeu avec ces nouvelles technologies. Ils peuvent fort bien espérer devenir un centre d'innovation, tout comme les îles Caïman et Panama sont devenus des places financières. Les règlements sont un fardeau et les multinationales ont toujours eu la tentation de s'en affranchir. Qu'adviendra-t-il de Rizome si nos concurrents s'en vont au large échapper à la réglementation ? »

Elle leur laissa le temps de ruminer la question. « Et il y a des problèmes plus profonds encore qui affectent toute la structure du monde moderne. Qu'adviendra-t-il quand les industries de demain seront défrichées par des criminels ? Nous vivons sur une planète surpeuplée et nous avons besoin de garde-fous, de contrôles étroits. Sinon, la corruption s'infiltre comme une eau trouble.

— Dur programme, observa David, réfléchissant au problème. En fait, ça paraît sans espoir.

— Ce fut pareil pour l'Abolition, fit remarquer Emerson. Pourtant, les arsenaux ont disparu. » Elle sourit. Toujours la même rengaine, songea Laura. L'ancienne génération du baby-boom la serinait depuis des années. Peut-être pensaient-ils qu'elle pouvait contribuer à expliquer pourquoi ils continuaient à tout diriger. « Seulement, l'histoire ne s'arrête jamais. La société moderne est confrontée à une nouvelle crise centrale. Allons-nous maîtriser la voie du développement vers des objectifs sensés, humains ? Ou bien va-t-on assister à l'anarchie du laisser-faire ? »

Emerson sauça son reste de *chile relleno*. « Tels sont les vrais

enjeux. Si nous voulons à l'avenir vivre dans un monde reconnaissable, il nous faudra nous battre pour préserver ce privilège. Nous autres, à Rizome, nous avons notre rôle à jouer. C'est ce que nous sommes en train de faire. Ici et maintenant.

— Vous êtes fort convaincante, observa David. Mais j'imagine que les pirates voient les choses d'un autre œil.

— Oh ! nous entendrons leur son de cloche bien assez tôt ! » Elle sourit. « Il se peut toutefois qu'ils nous réservent quelques surprises. Les paradis sont utilisés par des multinationales à l'ancienne mode. Mais une démocratie économique, c'est une autre paire de manches. Nous devons les laisser découvrir ça tout seuls. Même si cela représente un certain risque pour nous. »

David fronça les sourcils. « Vous ne croyez pas sérieusement qu'ils tenteront quelque chose ?

— Non, je ne pense pas. Dans le cas contraire, nous appellerons simplement la police locale. Ce serait un scandale pour nous – il s'agit après tout d'une rencontre confidentielle – mais le scandale, je crois, serait pire pour eux. » Elle croisa soigneusement fourchette et couteau dans son assiette. « Nous sommes conscients de l'existence d'un risque minime. Mais Rizome n'a pas de milice privée. Pas de types à lunettes noires avec une mallette pleine de billets et de pistolets. C'est démodé. » Un éclair illumina brièvement ses yeux. « Ce luxe de l'innocence, nous devons toutefois en payer le prix. Parce que nous n'avons personne pour prendre les risques à notre place. Nous devons répartir le danger entre nous, entre tous les associés de Rizome. À présent, c'est votre tour. Vous le comprenez. N'est-ce pas ? »

Laura y réfléchit, tranquillement. « C'est notre numéro qui est sorti, dit-elle enfin.

— Absolument.

— Un truc tout bête, quoi », dit David. Et c'était exactement ça.

Les négociateurs auraient dû débarquer à la Loge tous en même temps, sur un pied d'égalité. Mais ils n'eurent pas ce minimum de bon sens. Au lieu de cela, ils avaient choisi de tergiverser en tentant de se doubler mutuellement.

Les Européens étaient arrivés en avance – c'était leur manière de montrer aux autres qu'ils étaient proches des arbitres de Rizome et partaient en position de force. Mais ils ne tardèrent pas à se lasser, se révélant pleins de hargne et de suspicion.

Emerson tentait encore de les apaiser quand débarqua le contingent de Singapour. Ils étaient également trois : un antique Chinois répondant au nom de M. Shaw et ses deux compatriotes malais. M. Shaw portait lunettes, il avait une calvitie naissante, un costume trop grand et il parlait fort peu. Les deux Malais portaient des

chapeaux songkak noirs, pointus devant et derrière avec, cousu dessus, l'emblème de leur groupe, la Banque islamique Yung Soo Chim. Les Malais étaient des hommes dans la force de l'âge, très sobres, très dignes. En tout cas, pas du tout l'air de banquiers. Mais de soldats. Ils marchaient bien droits, les épaules raides, et leurs yeux bougeaient sans arrêt.

Les accompagnaient des montagnes de bagages, y compris leurs téléphones personnels et une armoire frigorifique bourrée de barquettes scellées de nourriture.

Emerson fit les présentations. Karageorgiu fulminait, l'œil brillant ; Sham resta de marbre. Leurs escortes respectives semblaient prêtes à en venir aux mains. Emerson conduisit les Singapouriens à la salle de conférences du premier, d'où ils purent se connecter et prévenir leur siège qu'ils étaient arrivés en une seule pièce.

Personne n'avait vu les Grenadins depuis la veille, à l'aéroport. Ils n'avaient pas appelé non plus, malgré leurs vagues promesses. Le temps passait. Les autres y voyaient une insulte délibérée et maugréaient derrière leurs verres. Enfin, ils se séparèrent pour le dîner. Les Singapouriens mangèrent leur propre nourriture, dans leurs chambres. Les Européens se plaignirent avec vigueur de la cuisine tex-mex, la qualifiant de barbare. Mme Delrosario, qui s'était surpassée, était au bord des larmes.

Finalement, les Grenadins se montrèrent après le crépuscule. Tout comme Mme Emerson, Laura commençait sérieusement à s'inquiéter. Elle les accueillit dans le hall d'entrée. « Je suis si contente de vous voir. Vous avez eu des problèmes ?

— Non », dit Winston Stubbs, révélant sa denture dans un sourire radieux. « Moi-et-moi, on était en ville, voyez. En haut d'l'île. » Le vieux rasta avait planté un chapeau souvenir de cow-boy sur ses nattes grises qui lui arrivaient aux épaules. Il était en sandales et portait une chemise hawaïenne aux couleurs explosives.

Son compagnon, Sticky Thompson, avait une coupe de cheveux moderne. Il avait opté pour le pantalon, la chemise à manches longues et le gilet strict, comme un associé de Rizome. Ça ne lui allait toutefois pas si bien que ça ; Sticky avait l'air presque agressivement conventionnel. Carlotta, la militante de l'Église, portait un boléro de plage écarlate, une jupe courte, et elle était lourdement fardée. Un calice flamboyant était tatoué sur son épaule nue couverte de taches de rousseur.

Laura présenta son mari et le personnel de la Loge aux Grenadins. David gratifia le vieux pirate de son plus beau sourire d'hôte : amical et tolérant, on est tous potes à Rizome. En en rajoutant peut-être un peu, parce que Winston Smith offrait l'image classique du pirate. L'air canaille. « Comment va ? dit David. S'père que vous apprécierez tous

votre séjour en notre compagnie. »

Le vieux parut sceptique. David laissa tomber l'accent traînant. « Cool, mec ! hasarda-t-il.

— Cool, mec, répéta Winston Stubbs, songeur. Plus entendu ça depuis quarante ans. Vous aimez bien ces vieux albums de reggae, monsieur Webster ? »

David sourit. « Mes parents les passaient toujours quand j'étais gosse.

— Oh ! vu ! ça s'rait pas le Dr Martin Webster et Grace Webster de Galveston ?

— C'est exact », admit David. Son sourire s'évanouit.

« Z'avez dessiné cette Loge, reprit Stubbs. En béton-sable, extrait de la plage, hein ? » il toisa David. « La technologie appropriée en salade. On pourrait t'utiliser dans les îles, mac.

— Merci, dit David, nerveux. C'est très flatteur.

— On aurait peut-être aussi besoin d'une attachée de presse », ajouta Stubbs avec un sourire torve à Laura. Ses yeux étaient veinés de rouge, comme des calots marbrés. « La réputation d'moi-et-moi mériterait d'être améliorée. La pression dégringole sur moi-et-moi. La pression des Luddites de Babylone.

— Montons tous dans la salle de conférences, proposa Emerson. Il n'est pas trop tard. On a encore le temps de discuter. »

Ils discutèrent pendant deux jours pleins. Laura assistait aux réunions au titre d'assistante de Debra Emerson et elle eut tôt fait de se rendre compte que Rizome était un intermédiaire tout juste toléré. Les pirates informatiques se fichaient éperdument d'une éventuelle reconversion dans la carrière de postindustriels bien-pensants. Si les trois groupes s'étaient retrouvés, c'était pour répondre à une menace.

On les faisait chanter.

Les maîtres chanteurs, quels qu'ils fussent, révélaient une parfaite maîtrise de la dynamique des planques de données. Ils avaient habilement joué des divisions et des rivalités en leur sein ; menaçant telle banque, puis déposant l'argent ainsi soutiré dans une autre. Les planques, qui par nature détestaient la publicité, avaient dissimulé les attaques. Elles restaient délibérément vagues sur la nature des déprédations. Elles craignaient qu'on n'ébruite leurs faiblesses. Il était clair, en outre, qu'elles se soupçonnaient mutuellement.

Laura, qui n'avait jamais imaginé la nature exacte ou l'ampleur des opérations effectuées par ces officines, resta sagement assise, attentive et silencieuse, et elle apprenait très vite.

Les pirates copiaient des vidéocassettes du commerce par centaines de milliers, pour les vendre sur les marchés mal surveillés du Tiers Monde. Et leurs équipes de craqueurs de programmes avaient

un créneau tout prêt pour les logiciels débarrassés de leur protection. Ce genre de piraterie n'avait rien de nouveau ; elle remontait aux premiers temps de l'industrie informatique.

Mais Laura n'avait jamais compris les profits qu'on pouvait tirer à contourner les lois protégeant la vie privée dans le monde développé. Des milliers d'entreprises déclarées possédaient des fichiers sur les individus : curriculum, dossier médical, archives bancaires. Dans l'économie du Réseau, aucun travail n'était possible sans de telles informations. Dans le monde officiel, les entreprises vidaient ces fichiers périodiquement, comme l'exigeait la loi.

Mais tout n'était pas effacé. Tout un tas de données échouaient dans les planques des paradis informatiques, transmises grâce à la corruption d'employés, au détournement de lignes de transmission, ou carrément par voie d'espionnage commercial. Les firmes régulières opéraient à partir de tranches d'information spécifiques. Mais les planques faisaient commerce de leur collecte en gros, hors de la réglementation. Les mémoires ne coûtaient pas cher et leurs banques de données, déjà vastes, grandissaient sans cesse.

Et puis, ce n'étaient pas les clients qui manquaient : les organismes de crédit, par exemple, cherchaient à éviter les contrats à risques et à traquer les débiteurs. Les assureurs connaissaient des problèmes similaires. Les enquêteurs de marchés étaient avides de données précises sur les individus. *Idem* pour les collecteurs de fonds. Le marché des fichiers d'adresses spécialisés était florissant. Les éditeurs de journaux rachetaient les listes d'abonnés et un petit coup de fil discret à une banque de données pouvait déterrer ces rumeurs douloureuses que gouvernements et sociétés s'acharnaient à taire.

Les agences de sécurité privées étaient chez elles dans le demi-monde informatique. Depuis l'effondrement des services de renseignements issus de la guerre froide, c'était par légions que des agents plus tout jeunes gagnaient leur vie tant bien que mal dans le secteur privé. Une ligne téléphonique protégée reliée aux planques de données constituait une aubaine pour un détective privé.

Jusqu'aux services de messagerie télématique qui prenaient leur part du gâteau.

Les planques étaient en train d'acquérir l'envergure de Big Brother, à force de traquer des fragments épars d'information, puis de les collationner pour les revendre – sous la forme d'un ensemble nouveau et particulièrement sinistre.

Elles faisaient commerce du résumé, du condensé, de l'indexation et de la vérification – comme n'importe quelle autre base de données modernes. À cette nuance près, bien sûr, que les pirates étaient carnivores. Ils dévoraient les autres bases de données chaque fois que possible, ignorant souverainement les droits d'auteur, emmagasinant

simplement tout ce qu'ils pouvaient étouffer. Pas besoin pour cela d'être expert ès systèmes pointus. Des tonnes de mémoire et un culot monstre suffisaient.

Contrairement aux trafiquants d'autrefois, les pirates des planques n'avaient pas besoin de contact physique avec leur butin. Les données n'avaient pas de substance. L'EFT Commerzbank, par exemple, était une entreprise luxembourgeoise parfaitement légale. Ses centres nerveux illégaux étaient tranquillement planqués à Chypre, en secteur turc. *Idem* pour les Singapouriens : ils avaient l'honorable couverture d'une raison sociale sise à Bencoolen Street, tandis que la machinerie ronronnait gaiement sur l'île de Nauru, État souverain du Pacifique, peuplé de douze mille âmes. Pour leur part, les Grenadins ne se gênaient pas et crânaient sans vergogne.

Les trois groupes étaient également des banques d'affaires. C'était bien pratique pour blanchir les fonds des clients, et le moyen idéal de financer les pots-de-vin toujours nécessaires. Depuis l'invention des transferts de fonds électroniques, l'argent lui-même était devenu une forme de donnée comme une autre. Les gouvernements qui abritaient ces organismes n'étaient guère enclins à pinailler.

De sorte, estima Laura, que les principes de base mis en œuvre étaient parfaitement clairs. Seulement, ils engendraient non pas la solidarité mais une âpre rivalité.

On n'hésitait pas à se lancer des épithètes à la figure durant les moments les plus chauds. La généalogie de ces officines les affligeait parfois d'un héritage inutile et souvent encombrant. Lors d'accès occasionnels de franchise, c'était par pans entiers que ces faits gênants, profondément enfouis, refaisaient surface, au grand étonnement de Laura.

L'EFT Commerzbank, apprit-elle ainsi, trouvait principalement ses origines dans les anciens réseaux d'héroïne du midi de la France et dans la Main noire corse. Après l'Abolition, ces méthodes crapoteuses avaient été modernisées par d'anciens membres français de la Piscine, la légendaire école de sabotage paramilitaire installée en Corse. Ces commandos d'extrême droite, exécuteurs traditionnels des services d'espionnage européens, avaient tout naturellement dévié vers le crime de droit commun après que le gouvernement français leur eut coupé les fonds.

Des renforts étaient venus d'une galaxie mineure de groupes français d'activistes d'extrême droite qui avaient renoncé aux plasticages de trains et aux incendies de synagogues pour entrer à leur tour dans le jeu télématique. D'autres alliés étaient venus des familles criminelles de la minorité turque d'Europe, ces trafiquants d'héroïne accomplis qui avaient conservé des liens peu orthodoxes avec les milieux fascistes clandestins dans leur pays.

Tous ces gens s'étaient regroupés au Luxembourg où, depuis vingt ans, on leur avait permis de s'installer et de former cette espèce d'horrible nid de vipères. Dans l'intervalle, une sorte de croûte de respectabilité s'était formée, et l'EFT Commerzbank essayait plus ou moins aujourd'hui de renier son passé.

Les autres refusaient bien sûr de leur faciliter la tâche. Poussé par Winston Stubbs, qui se rappelait les faits, M. Karageorgiu fut bien obligé d'admettre qu'un membre des Loups gris turcs avait un jour tiré sur un pape.

Karageorgiu défendit les Loups en soutenant que l'action entrait dans le cadre d'un « contrat ». Il prétendait qu'il s'agissait d'une vengeance, la contrepartie d'une attaque menée par la Banco Ambrosiano. La banque vaticane corrompue, expliquait-il, avait été l'une des premières authentiques banques « clandestines » en Europe, avant même l'instauration du système actuel. Les règles étaient différentes à l'époque – en ces temps glorieux et troublés du terrorisme italien.

Par ailleurs, remarqua benoîtement Karageorgiu, le tireur turc n'avait fait que blesser le pape Jean-Paul II. Un simple avertissement, sans plus. Au contraire de la Mafia sicilienne – tellement gênée par les bévues de la Banco qu'elle n'avait pas hésité à empoisonner son prédécesseur, Jean-Paul Ier.

Laura n'en croyait pas grand-chose (elle avait noté le sourire tranquille de Mme Emerson, dans son coin) mais il était clair que les autres pirates avaient peu de doutes. L'histoire collait parfaitement avec la mythologie folklorique de leur activité. Tous hochaient lugubrement la tête avec une espèce de nostalgie. Jusqu'à M. Shaw qui semblait vaguement impressionné.

Les antécédents de la banque islamique étaient tout aussi troubles. Les syndicats de Triades en constituaient l'ingrédient essentiel. En plus d'être des associations criminelles, les Triades avaient toujours eu un aspect politique, quasiment depuis la nuit de leurs origines, quand elles regroupaient des rebelles antimandchous dans la Chine du XVIIe siècle.

Les Triades avaient tant bien que mal traversé les siècles grâce à la prostitution, à la drogue et au jeu, avec à l'occasion des intermèdes révolutionnaires, comme la République chinoise de 1912. Mais leurs rangs s'étaient considérablement renforcés après l'absorption de Hong Kong et de Taïwan par la Chine populaire. Un grand nombre de capitalistes endurcis avaient fui vers la Malaisie, l'Arabie Saoudite et l'Iran, où les pétrodollars coulaient encore à flots. Ils y avaient prospéré, vendant fusils et lance-roquettes aux séparatistes kurdes et aux moudjahidin afghans, dont les arpents ensanglantés regorgeaient de plants de pavot et de cannabis. Et pendant ce temps-là, les Triades

attendaient, avec une patience effrayante, que la nouvelle dynastie rouge se fissure.

Selon Karageorgiu, les sociétés secrètes des Triades n'avaient jamais oublié la guerre de l'Opium de 1840, durant laquelle les Britanniques avaient délibérément, et avec un parfait cynisme, accroché la population chinoise à l'opium noir. De la même manière, prétendait-il, les Triades avaient délibérément encouragé l'usage de l'héroïne en Europe et en Amérique pour tenter de saper le moral de l'Occident.

M. Shaw reconnut qu'une telle action n'aurait été que simple justice, mais il réfuta néanmoins l'allégation. D'ailleurs, fit-il remarquer, l'héroïne n'avait aujourd'hui plus la cote en Occident. La population de drogués s'était réduite avec le vieillissement démographique, et les nouveaux utilisateurs étaient plus difficiles. Ils préféraient les substances neurochimiques indécelables aux vulgaires extraits végétaux. Ces mêmes substances neurochimiques qui sortaient précisément des colonnes d'extraction ultramodernes installées dans les Antilles.

Cette accusation blessa profondément Winston Stubbs. L'underground rasta n'avait jamais été partisan des « drogues d'acier ». Les substances qu'ils élaboraient étaient sacramentelles, à l'instar du vin de messe, et destinées à favoriser la « méditation i-tal ».

Karageorgiu se gaussa. Il connaissait parfaitement les origines du syndicat de la Grenade et prit un malin plaisir à en réciter la généalogie aux intéressés. Colombiens défoncés à la cocaïne qui sillonnaient les rues de Miami en fourgons blindés bourrés de kalachnikov. Voleurs de bateaux cubains, couverts de tatouages de prison, qui tueraient pour une cigarette. Trafiquants texans comme « Big Bobby » Vesco, qui s'étaient spécialisés dans le plumage des pigeons par toute une série d'officines installées au large.

Winston Stubbs écouta son interlocuteur sans broncher, essayant de désamorcer l'horreur grandissante de Laura par des froncements de sourcils sceptiques et de petits hochements de tête apitoyés. Mais cette dernière remarque le hérissa. M. Robert Vesco, s'indigna-t-il, avait à une certaine époque possédé le gouvernement du Costa Rica. Et dans la fameuse affaire de l'IOS, Vesco avait débloqué soixante millions de dollars de fonds de retraite illégalement investis par la CIA. Cette action prouvait que Vesco était un homme de cœur. Il n'y avait pas de honte à l'avoir comme parrain. C'était un conquérant de l'ombre.

À l'issue de la seconde journée de négociations, Laura, tout ébranlée, rejoignit Debra Emerson sur la véranda face à la mer pour un entretien privé. « Eh bien, dit chaleureusement Emerson, voilà qui a sans aucun doute purifié l'atmosphère.

— Plutôt comme si on soulevait le couvercle d'une fosse

d'aisances », protesta Laura. Une brise salée soufflait du large et elle frissonna. « Ces négociations ne nous mènent nulle part. Il est évident qu'ils n'ont pas l'intention de s'amender. C'est tout juste s'ils nous tolèrent. Ils nous prennent pour des gogos.

— Oh ! je crois au contraire que nous progressons gentiment », dit Emerson. Depuis le début des entretiens, elle s'était peu à peu détendue, protégée derrière un vernis d'aisance professionnelle. Elle et Laura avaient fait un effort pour transcender leurs rôles passés et instaurer entre elles une espèce de confiance viscérale qui soudait Rizome pour en faire une entreprise postindustrielle. Laura était rassurée de voir Emerson prendre à cœur à ce point les principes de la compagnie.

C'était bien, également, que le comité ait entièrement admis le besoin d'information de Laura. Un moment, elle avait craint qu'ils lui opposent une histoire quelconque de mesures de sécurité, qui l'oblige à les contacter par le Réseau et faire tout un barouf. Au contraire, ils l'avaient admise au centre même des négociations. Pas mal du tout, question carrière, pour une femme encore officiellement en congé de maternité. Laura se sentait à présent vaguement coupable pour ses soupçons initiaux. Elle aurait même préféré qu'Emily Donato ne lui ait rien dit.

Emerson grignota une praline en contemplant le large.

« Jusqu'à présent, il ne s'est agi que d'escarmouches, de fanfaronnades de machos. Mais ils ne vont pas tarder à en venir aux choses sérieuses. Le point critique, c'est leurs maîtres chanteurs. Avec notre aide, un petit coup de main, ils vont unir leurs forces par réflexe d'autodéfense. »

Une mouette remarqua qu'Emerson mangeait. Elle prit son essor pour planer, pleine d'espoir, au-dessus du garde-corps, une lueur d'intérêt dans ses yeux jaune mat.

« Unir leurs forces ? s'étonna Laura.

— Ce n'est pas aussi néfaste qu'il y paraît, Laura. C'est leur petite échelle et la vivacité de leurs réflexes qui rendent dangereuses les planques de données. Un groupe vaste et centralisé serait rongé par la bureaucratie.

— Vous le croyez ?

— Ils ont des faiblesses que nous n'avons pas », expliqua Emerson en se laissant couler dans sa chaise longue. Elle écailla un fragment de sa praline, étudia l'oiseau en vol stationnaire. « La principale faiblesse des groupes criminels est leur manque de confiance inné. C'est pourquoi ils sont si nombreux à se fier aux liens de sang. En particulier ceux des familles issues des minorités opprimées – une double raison de resserrer les rangs face au monde extérieur. Mais une organisation qui ne peut se fier à la loyauté librement consentie de ses

membres est forcée de tabler sur la *Gesellschaft*. Sur les méthodes de l'industrie. »

Elle sourit, leva la main. « Et cela veut dire règlements, lois, hiérarchies rigides. La violence n'est pas le fort de Rizome, Laura, mais nous saisissons parfaitement en revanche les structures de gestion. Les bureaucraties centralisées protègent toujours le *statu quo*. Elles n'innovent jamais. Et c'est l'innovation qui est la vraie menace. Nous arnaquer n'est pas si grave que ça. » Elle lança le bout de friandise et la mouette l'attrapa aussitôt. « Le problème, c'est quand ils se mettent à réfléchir mieux que nous.

— Plus t'es gros, plus t'es con, c'est ça, la stratégie ? Que faites-vous du bon vieux diviser pour régner ?

— Il ne s'agit pas de politique. Mais de technologie. Ce n'est pas leur puissance qui nous menace, c'est leur imagination. La créativité émane des petits groupes. Ce sont des petits groupes qui nous ont donné l'éclairage électrique, l'automobile, l'ordinateur individuel. Les bureaucraties nous ont donné les centrales nucléaires, les embouteillages et les chaînes de télévision. Les trois premières inventions ont tout changé. Les trois dernières sont aujourd'hui des souvenirs. »

Trois nouvelles mouettes avaient jailli de nulle part. Elles rivalisaient avec grâce pour s'approprier leur coin de ciel, à grand renfort de cris perçants. Laura remarqua : « Vous ne croyez pas que nous devrions tenter quelque chose d'un peu plus vigoureux ? Je ne sais pas, moi, les arrêter, par exemple ?

— Je ne vous reproche pas une telle idée, dit Emerson. Mais vous ne savez pas à quoi ces gens ont survécu. Ils vivent de la persécution, ça les rassemble. Cela engendre une rupture de classe entre eux et la société, qui leur permet dès lors de s'attaquer à nous sans l'ombre d'un scrupule. Non, nous devons les laisser grossir, Laura, nous devons leur laisser une place dans notre *statu quo*. C'est un combat à long terme. Sur des décennies. Des vies entières. Comme le fut l'Abolition.

— Hmmmm », fit Laura, que cela n'enchantait guère. La vieille génération en avait toujours plein la bouche de l'Abolition. Comme si bannir des bombes destinées à détruire la planète avait requis un génie transcendant. « Eh bien, tout le monde ne doit pas partager cette philosophie. Ou sinon, ces requins de l'informatique ne seraient pas ici aujourd'hui, à chercher à esquiver les coups bas. » Elle baissa la voix. « D'après vous, qui les fait chanter ? L'un d'eux, peut-être ? Ces Singapouriens… ils sont tellement distants, tellement hautains. Ils m'ont l'air plutôt louches.

— Ça se pourrait, dit placidement Emerson. En tout cas, ce sont des professionnels. » Elle lança aux mouettes le reste de sa praline et se leva, prise de frissons. « Ça commence à se rafraîchir. »

Elles rentrèrent. Une sorte de routine avait fini par s'instaurer. Les Singapouriens se retiraient toujours dans leurs chambres à l'issue des négociations. Les Européens faisaient joujou dans la salle de conférences, faisant grimper la note de télécoms de la Loge.

Les Grenadins, en revanche, semblaient extrêmement intéressés par le bâtiment lui-même. Ils l'avaient inspecté de la tour aux fondations, posant des questions flatteuses sur la conception assistée par ordinateur et la fabrication du béton de sable. Et depuis, ils semblaient s'être pris d'amitié pour David. Cela faisait trois soirs de suite qu'ils se retrouvaient avec lui dans le salon du bas.

Laura alla aider à faire la vaisselle. Le personnel se débrouillait bien, malgré les contraintes de sécurité. Ils trouvaient fascinant de loger d'authentiques criminels. Mme Rodriguez avait affublé leurs hôtes de sobriquets appropriés : los Opios, los Morfinos et, évidemment, los Marijuanos. Winston Stubbs, el Jefe de los Marijuanos, était leur préféré. Non seulement c'était lui qui ressemblait le plus à un vrai pirate, mais il avait plusieurs fois cherché à les soudoyer. Les Morfinos européens, en revanche, étaient sur la liste noire de tout le monde.

Debra Emerson n'y avait pas échappé non plus – on ne l'appelait plus que la Espia. Tout le monde s'accordait à la trouver bizarre. *Poca loca.* Un peu louf. Mais elle appartenait à Rizome, donc pas de problème.

Laura n'était pas allée courir depuis trois jours. Sa cheville allait mieux, mais ce confinement forcé la rendait nerveuse. Elle avait envie de boire quelque chose. Elle rejoignait David et les Grenadins au bar.

David était en train d'exhiber sa collection musicale. Il était fan de vieille musique populaire du Texas – western swing, blues, polkas, ballades *conjunto* de la frontière. Les haut-parleurs passaient une cassette de *conjunto* vieille de soixante ans, riffs rapides d'accordéon ponctués de gémissements aigus. Laura, dont l'enfance avait été bercée par les synthétiseurs et le rock russe, continuait à trouver ça parfaitement craignos.

Elle se versa un verre de rouge maison et les retrouva autour d'une table basse. Affalé dans un fauteuil, le vieux avait l'air hébété. Sticky Thompson et la femme de l'Église étaient assis ensemble sur un divan.

Durant les débats, Sticky s'était montré très animé, voire surexcité. Il avait apporté dans ses bagages une thermos de ce qu'il prétendait être du lait à l'acidophilus. C'est ce qu'il buvait à présent. Laura se demanda de quoi il s'agissait. Elle estima qu'il ne devait pas avoir plus de trente-deux ou trente-trois ans. C'était un peu jeune pour avoir un ulcère.

Carlotta tenait un verre de jus d'orange. Elle avait bien fait

comprendre qu'elle ne touchait jamais au café ou à l'alcool. Elle était collée à Sticky, cuisse en bas noir plaquée contre la jambe de celui-ci, et tripotait doucement les boucles de cheveux dans son cou. Carlotta n'avait jamais pris part aux débats, mais elle partageait la chambre de Sticky. Elle le contemplait avec une ferveur animale – du même regard que les mouettes, dehors.

Le spectacle qu'offraient Carlotta et Sticky – l'amour juvénile joué en 78 tours – mettait Laura mal à l'aise. Il y avait quelque chose d'horriblement bidon dans leur attitude, comme s'ils cherchaient délibérément à mimer une idylle, elle approcha une chaise de David.

« Alors, qu'est-ce que vous en dites ? demandait celui-ci.

— C'est toujours mieux que ces cow-boys yodleurs », dit Sticky, et ses yeux d'ambre étincelaient. « Mais tu peux pas dire que ce soient tes racines, mac. C'est de la musique du Tiers Monde.

— Vous m'faites marrer, vous, dit doucement David. C'est de la musique du Texas, et je suis texan.

— C'est en espagnol qu'ils chantent, mac.

— Eh bien, je parle espagnol. Vous avez peut-être pas remarqué que notre personnel est composé d'Hispano-Texans ?

— Oh ! vu, moi remarquer. » C'était la première fois que Sticky employait un patois aussi prononcé. « J'ai remarqué aussi que vous dormiez là-haut dans le donjon. » Il leva le doigt en l'air. « Alors qu'ils dorment en bas près de la cuisine.

— Oh ! vous avez remarqué ça ? » dit David, d'une voix traînante. Il était piqué au vif. « Vous voulez peut-être faire grimper à ces pauvres vieux deux volées de marches, je suppose. Pendant qu'on gardera le bébé au rez-de-chaussée, pour qu'il réveille nos invités ?

— Je vois ce que je vois, persista Sticky. Vous dites, plus d'esclaves salariés, égalité des droits pour tous dans la grande mère Rizome. Tout le monde vote. Plus de patrons – des coordinateurs. Plus de conseil d'administration – un comité central. Mais ta femme continue de donner des ordres et ils continuent à faire la cuisine et le ménage.

— Bien sûr, intervint Laura. Mais pas pour nous, Sticky. Pour vous.

— Elle est bien bonne, celle-là », dit Sticky en rivant sur Laura son regard brûlant. « C'est que vous savez bien causer après tous ces cours de relations publiques à l'université ! Diplomate, hein, comme vot' mère. »

Il y eut un brusque silence. « Calme, Sticky, murmura le vieux. Tu d'viens rouge, mon garçon.

— Ouais, dit David, encore piqué au vif. Vous auriez peut-être intérêt à modérer votre consommation de… lait.

— Y a rien du tout dans ce lait », dit Sticky. Il brandit le thermos

sous le nez de Laura qui était la plus proche de lui. « Goûtez-y voir.

— D'accord », dit brusquement Laura. Elle en but une gorgée. Il était écœurant de sucre. Elle lui rendit la bouteille. « Ça me fait penser… David, est-ce que t'as donné son biberon au bébé ? »

David sourit, admirant la bravade. « Ouais. »

Il n'y avait rien dans le lait, estima-t-elle. Il n'allait rien lui arriver. Elle but une gorgée de vin pour faire passer le goût.

Carlotta se mit soudain à rire, dissipant la tension. « T'es quand même un numéro, Sticky. » Elle entreprit de lui masser les épaules. « Ça sert à rien de t'en prendre à M. et Mme Vie conjugale. C'est des gens bien, c'est tout. Pas du tout comme nous.

— T'as encore rien vu, nana. Tu les as pas entendu causer, là-haut. » Sticky avait perdu patience, et son accent avec. Un journal sur une chaîne câblée, songea Laura. Cet anglais télévisuel transatlantique dépourvu d'intonation. Débat sur *Mondio-Réseau.* Sticky retira la main de Carlotta et la maintint dans la sienne. « Les gens bien ne sont plus ce qu'ils étaient. Ils veulent tout, aujourd'hui – le monde entier. Un seul monde. Leur monde. » Il se leva, la forçant à se lever elle aussi. Allez viens, nana. Le lit a besoin d'être secoué.

— *Buenas noches*, lança David comme ils sortaient. *Suenos dulces, cuidado con las chinches !* » Sticky l'ignora.

Laura se servit un autre verre de vin et en descendit la moitié. Le vieux ouvrit les yeux. « Il est jeune, remarqua-t-il.

— J'ai été brusque, s'excusa David. Mais, je ne sais pas, cette vieille scie sur l'impérialisme américain… ça me prend la tête. Désolé.

— Pas américain, non, dit le vieux. Vous autres Yankees, vous n'êtes pas Babylone. Seulement une partie. Babylone l'est multinationale. Babylone l'est multilatérale. » Il psalmodiait. « Babylone va venir nous prendre la tête. » Il soupira. « Vous vous plaisez ici, je sais. J'ai demandé aux vieilles, elles disent qu'elles se plaisent aussi. Elles disent que vous êtes chouettes, que la petite est un amour. Mais où qu'elle va grandir cette petite, dans votre chouette monde unique, avec ses chouettes règles uniques ? Elle aura pas de place où courir. Pensez-y un peu, vu ? Avant de nous tomber dessus. » Il se leva, bâilla. « À demain, hein ? Demain. » Il sortit.

Le silence revint. « Allons nous coucher », dit enfin Laura, ils montèrent.

La petite dormait paisiblement. Laura avait vérifié le moniteur du berceau depuis son multiphone. Ils se dévêtirent et se glissèrent ensemble dans le lit. « Quel drôle de vieil oiseau, ce Stubbs, dit David. Plein d'histoires. Il a raconté… Il a raconté qu'il était à la Grenade en 83, au moment de l'invasion par les marines. Le ciel était plein d'hélicos qui tiraient sur les Cubains. Ils se sont emparés de la station de radio et ils ont passé de la pop yankee. Les Beach Boys… Au début,

j'ai cru qu'il parlait des gars débarqués sur la plage. Des *beach boys*… »

Laura plissa le front. « T'es en train de te laisser avoir, David. Par ce brave vieux bonhomme avec sa pauvre petite île. Sa pauvre petite île est en train de nous bouffer le cul. Cette remarque désobligeante à propos de maman… ils doivent avoir des dossiers sur nous deux, gros comme des annuaires. Et la pute de l'Église, t'y as pensé ? Je n'aime pas du tout ce genre d'histoire.

— On a plein de choses en commun avec la Grenade, observa David. Galveston était un repaire de pirates, dans le temps. Ce bon vieux Jean Lafitte, tu te souviens ? Ça remonte à 1817. Les détournements de vaisseaux, hisse et ho ! les flacons de rhum, tout le tremblement. » David sourit. « Peut-être qu'on pourrait se monter notre repaire, toi et moi, d'ac ? Une petite planque sympa, on opérerait depuis la salle de conférences. On découvrirait combien de dents possède encore la grand-mère de ce vieux Sticky.

— Qu'est-ce que tu vas imaginer ! » Après un temps d'arrêt, Laura reprit : « Cette fille. Carlotta. Tu la trouves attirante ? »

Il s'enfouit dans son oreiller. « Elle est pas mal… Ouais.

— T'arrêtes pas de la reluquer.

— J'ai l'impression qu'elle était bourrée de ces pilules, là… La Romance. Ça fait de l'effet sur une femme, pour qu'elle ait cet éclat, même si c'est bidon.

— Je pourrais en prendre une, hasarda Laura, avec précaution. Ça m'est déjà arrivé d'être totalement folle de toi. Ça n'a pas créé de dégâts irréversibles. »

Il rit. « Qu'est-ce qui t'arrive, ce soir ? J'arrivais pas à croire que tu boirais ce lait. T'as déjà de la veine de pas voir des petits chiens bleus bondir du mur. » Il se redressa, agita la main. « Combien de doigts ?

— Quarante, répondit-elle, souriante.

— Laura, tu es ivre. » Il la cloua sur le lit et l'embrassa. C'était bon. C'était bon de se sentir écrasée sous son poids. Une pression chaude, solide, confortable. « Bon, dit-elle, accorde-m'en dix de plus. » Son visage était à quelques centimètres du sien et elle décela l'odeur de vin de sa propre haleine.

Il l'embrassa deux fois, puis sa main descendit pour une caresse profonde, intime. Elle noua les bras autour de lui et ferma les yeux, ravie. De bonnes mains chaudes et fortes. Elle se détendit, se laissant prendre par l'ambiance. Chouette petit jeu de substances chimiques, où l'irritation du plaisir se muait en excitation sexuelle. La lassitude qui l'avait accompagnée toute la journée s'évapora tandis qu'elle se laissait porter par le désir. Adieu, la Laura calculatrice ; salut, la Laura conjugale, ça faisait un bail ! Elle se mit à l'embrasser sérieusement, comme il aimait. C'était chouette de le faire, et de savoir qu'il l'aimait.

Et c'est parti, se dit-elle. Un coulissement ferme et doux en elle. Sûr qu'il n'y avait rien de mieux que ça. Elle lui sourit.

Ce regard. Il l'avait terrifiée, parfois, dans les premiers temps, et excitée aussi. Le regard du doux David, disparu, autre chose à la place. Une autre partie de lui, primitive. Qu'elle était incapable de maîtriser, qui pouvait la rendre incapable de se maîtriser. Le sexe avait été ainsi aux premiers jours de leur liaison, quelque chose de sauvage, de fort et de romantique, pas entièrement agréable. Trop proche de l'évanouissement, trop proche de la douleur. Trop étrange…

Mais pas ce soir. Ils glissèrent vers un bon vieux rythme forcené ; une bonne partie de frotte-un-max et de rentre-dedans. De la bonne baise solide et sûre. Montant vers l'orgasme comme monte un mur de briques. Les anges architectes devaient monter ainsi les murs du paradis. Première rangée, seconde rangée, on prend son temps, troisième rangée, on y est presque, et voilà, ça y est. L'orgasme la submergea, elle poussa un gémissement de bonheur. Et il n'avait toujours pas terminé. Inutile d'en chercher un second, et elle n'essaya pas, mais il vint tout de même, petit tressaillement de plaisir autonome, comme un parfum de cognac venu d'une autre pièce.

Enfin, ça y était. Il roula vers son côté du lit et elle sentit la sueur refroidir sur sa peau. Une impression agréable, intime comme un baiser. « Ô Seigneur ! », fit-il, sans rien vouloir dire de précis, ce n'étaient que des mots exhalés en un souffle. Il glissa les jambes sous les couvertures. Il était heureux, ils étaient amants, tout allait le mieux du monde. Ils ne tarderaient pas à dormir.

« David ?

— Oui, lumière de ma vie ? »

Elle sourit. « Tu crois qu'on est des gens bien ? »

Il croisa les mains sur sa nuque, contre l'oreiller. Puis la regarda à la dérobée : « Fatiguée de la position du missionnaire ?

— C'est fou ce que tu m'aides. Non, je suis sérieuse. »

Il la regarda, le constata, et haussa les épaules. « Je ne sais pas, mon ange. On est des gens, voilà tout. On a une gosse, une place au soleil… Je ne sais pas ce que ça veut dire. » Il eut un sourire las, puis roula sur le côté, passant une jambe par-dessus celles de Laura. Elle baissa les lumières à partir de son multiphone. Elle ne dit plus rien et, au bout de quelques minutes, elle dormait.

Les vagissements du bébé l'éveillèrent. Cette fois, Laura parvint à se forcer à sortir du lit. David s'étala aussitôt, prenant sa place. Parfait, se dit-elle. Qu'il dorme là où c'est mouillé.

Elle leva la petite, changea sa couche. Ça devait être un signe, ça, songea-t-elle amèrement. Sûr que les rebelles avant-gardistes ennemies du système n'avaient jamais à changer de couches.

Laura chauffa le biberon de Loretta et essaya de la nourrir, mais elle refusait de se laisser consoler. Elle donnait des coups de pied, arquait le dos, inondant ses petites joues… C'était un bébé de très bonne composition, dans la journée du moins, mais si jamais elle se réveillait la nuit, c'était le vrai paquet de nerfs.

Ce n'étaient pas ses pleurs de faim ou de solitude, mais une succession de piaillements aigus, chevrotants, qui révélaient surtout qu'elle ne savait que faire de sa personne. Laura décida de la sortir sur le balcon. D'habitude, ça la calmait. Et puis la nuit paraissait douce. Elle se glissa dans sa robe de chambre.

Une lune gibbeuse s'était levée. Laura arpenta pieds nus les planches humides. Clair de lune sur les vagues. Il avait quelque chose de surnaturel. Si beau qu'il en était presque comique, comme si la nature avait décidé d'imiter, non pas l'Art avec un grand A, mais un tableau de feutrine grand comme un divan.

Elle fit des aller et retour, roucoulant à l'oreille de Loretta dont les plaintes avaient fini par se réduire à de brefs hoquets gémissants. Laura pensa à sa mère. Les mères et les filles. Cette fois, ça se passerait autrement.

Un frisson soudain la submergea. Sans prévenir, il vira à la peur. Elle leva les yeux, surprise, et vit une chose incroyable.

C'était perché dans les airs, au clair de lune, et ça bourdonnait. Un sablier, coupé en deux par un disque scintillant. Laura poussa un cri. L'apparition resta un instant immobile, comme si elle la mettait au défi de croire en son existence. Puis elle s'inclina légèrement et mit le cap vers l'océan. En peu de temps, elle l'avait perdue de vue.

La petite était trop effrayée pour pleurer. Dans sa panique, Laura l'avait écrasée contre sa poitrine et le geste semblait avoir déclenché chez elle quelque réflexe de terreur primitive. Un réflexe né du temps des cavernes, quand les horreurs du vaudou régnaient au-delà de la lumière du feu, des choses attirées par l'odeur du lait et qui savaient que la chair jeune est tendre. Un tremblement spasmodique la parcourut de la tête aux pieds.

La porte d'une des chambres d'amis s'ouvrit. Le clair de lune joua sur la toison grise de Winston Stubbs. Nattes bouclées de chaman. Il s'avança sur la galerie, vêtu de son seul jean. Sa poitrine grisonnante avait l'aspect affaissé de la vieillesse mais elle était encore robuste. Et puis, c'était une autre présence.

« J'entends un cri, dit-il. Qu'est-ce qui se passe, ma fille ?

— J'ai vu quelque chose », dit Laura. Sa voix tremblait. « Ça m'a effrayée. Je suis désolée.

— J'étais réveillé. J'entends le bébé dehors. Nous autres vieux, moi et moi, on dort pas beaucoup. Un rôdeur, peut-être ? » Il parcourut la plage du regard. « Il me faudrait mes lunettes. »

Le choc commençait à refluer. « J'ai vu quelque chose dans les airs, expliqua-t-elle, d'une voix plus ferme. Une sorte de machine, je pense.

— Une machine, dit Stubbs. Pas un spectre.

— Non.

— À vous voir, on dirait qu'un zombi a failli vous enlever votre petite, dit Stubbs. Une machine, pourtant… j'aime pas ça. Y a machines et machines, vu ? Pourrait être un espion.

— Un espion », répéta Laura. C'était une explication qui força son cerveau à se remettre en branle. « Je ne sais pas. J'ai déjà vu des avions radioguidés. On s'en sert pour l'épandage agricole. Mais ils ont des ailes. Ce ne sont pas des soucoupes volantes.

— Z'avez vu une soucoupe volante ? » Stubbs était impressionné. « Cru-cial ! Par où est-elle partie ?

— Rentrons. » Laura frissonnait. « Vous voudriez pas voir ça, monsieur Stubbs.

— Mais je la vois comme je vous vois », dit Stubbs. Il tendit le doigt. Laura se retourna pour regarder.

L'objet était en train de glisser dans leur direction, depuis l'océan. Il vrombissait. Il survola la plage à toute vitesse. En leur arrivant dessus, il ouvrit le feu. Une averse crépitante de balles pénétra dans le ventre et la poitrine de Stubbs, le projetant contre le mur. Son corps s'ouvrit comme une fleur sous l'impact.

L'objet fila au-dessus du toit, son vrombissement s'éteignit dans la nuit. Stubbs se laissa couler vers les planches de la galerie. Ses nattes avaient glissé de biais. C'était une perruque. En dessous, son crâne était chauve.

Laura porta une main à sa joue. Quelque chose l'avait éraflée. De petits éclats de sable compacté, pensa-t-elle distraitement. Des éclats de sable jaillis des trous d'impact. Ces marques qui grêlaient le mur de sa maison : les balles qui avaient traversé le corps du vieux. Les trous paraissaient noirs au clair de lune. Ils étaient remplis de son sang.

3

Laura les regarda évacuer le corps. Feu M. Stubbs. Le souriant, le chaleureux M. Stubbs, vieux pirate tout pétillant de malice, maintenant cadavre chétif et chauve, la poitrine défoncée. Penchée par-dessus la balustrade humide, Laura regarda l'ambulance franchir le cordon lumineux. Des flics municipaux en cirés jaunes trempés bloquaient la route, maussades. La pluie s'était mise à tomber au lever du jour, morne front de septembre venu du continent.

Laura se retourna et repoussa la porte du hall. Dedans, la Loge lui donna une impression de vide, de zone sinistrée. Tous les invités étaient partis. Dans leur fuite éperdue, les Européens en avaient oublié leurs bagages. Les Singapouriens s'étaient également éclipsés en vitesse en profitant de la confusion.

Laura monta au premier, dans le bureau de la tour. Il était à peine neuf heures. Dans la salle, Debra Emerson était en train de préenregistrer les appels pour le Comité central ; son calme murmure récitait pour la quatrième fois les détails de l'assassinat. Le télécopieur ronronnait.

Laura se servit un café, en renversant un peu sur la table. Elle s'assit et ramassa le tract diffusé par les terroristes. Leur déclaration était parvenue à la Loge de Rizome dix minutes seulement après l'assassinat. Elle l'avait déjà lue trois fois, abasourdie, incrédule. Et voilà qu'elle le relisait une fois de plus. Il fallait qu'elle comprenne. Il fallait qu'elle en vienne à bout.

> BULLETIN D'ACTION DIRECTE DU FAIT – MESSAGE SPÉCIAL À L'INTENTION DES ORGANISMES CHARGES DE FAIRE RESPECTER LA LOI :
>
> À 07:21 T.U., le 12 septembre 2023, un commando désigné du Front Armé d'Inhibition du Terrorisme a appliqué la sentence décidée sur Winston Gamaliel Stubbs, soi-disant fonctionnaire à la solde de l'officine du crime organisé, pirate et subversive, connue sous le nom de Banque unie de la Grenade. Le peuple opprimé de la Grenade se réjouira de cet acte de justice trop longtemps retardé contre la junte cryptomarxiste pourrie par la drogue qui a usurpé les légitimes aspirations politiques d'une population insulaire respectueuse de la loi.
>
> L'exécution de la sentence est intervenue à la Loge de Rizome sise à Galveston, Texas, États-Unis, (fax : GALVEZRIG, tél. : (713) 454-9898) où le groupe industriel

Rizome, S.A., multinationale d'origine américaine, était engagé dans un complot criminel avec les malfaiteurs grenadins.

Nous accusons l'organisation sus-mentionnée, le groupe industriel Rizome, S.A., de vouloir parvenir à un lâche accord avec ces groupes criminels, sous la forme d'un plan de protection immoral et illégal qui mérite la plus sévère condamnation par les organismes chargés de faire respecter la loi à l'échelon fédéral, national et international. Par cet acte de cupidité à courte vue, le groupe industriel Rizome, S.A., a cyniquement trahi les efforts des institutions légitimes, tant publiques que privées, visant à contenir la menace du terrorisme d'État et de ses soutiens criminels.

Cela a toujours été la politique du Front Armé d'Inhibition du Terrorisme (FAIT) de frapper sans merci la vermine crypto-totalitaire qui pervertit les doctrines de souveraineté nationale. Sous son masque de légalité nationale, la Banque unie de la Grenade a fourni un soutien financier, mais aussi sous forme de données et de renseignements, à tout un nœud d'organisations de parias. Le félon exécuté, Winston Stubbs, entretenait en particulier des relations personnelles avec des groupes aussi tristement célèbres que les Chevaliers de Jah tanzaniens, la Révolution Culturelle Inadine, et les Cellules Capitalistes Cubaines.

En éliminant cette menace pour l'ordre international, le FAIT a rendu un fier service à la cause authentique du respect de la loi et de la justice globale. Nous nous engageons à poursuivre notre politique d'action militaire directe contre les ressources économiques, politiques et humaines de la prétendue Banque unie de la Grenade, jusqu'à la liquidation totale et définitive de cette institution antihumaine et oppressive.

Un dossier complémentaire sur les crimes du défunt, Winston Stubbs, peut être obtenu par accès direct aux fichiers de la Banque unie : ligne directe (033) 75664543 ; numéro de compte : FR2774 ; code d'accès : 23555AK ; mot de passe ; LIBERTÉ.

Si banal, songea Laura en reposant le tract. Ça se lisait comme du texte généré par ordinateur, de longs flots obsessionnels de clauses successives… une prose stalinienne. Aucune grâce, aucune flamme là-dedans, rien qu'un battement de marteau-pilon robotique. N'importe quel spécialiste en relations publiques aurait su faire mieux – elle-

même aurait su faire mieux. Elle aurait bien mieux su traîner dans la boue son entreprise, sa maison, sa famille et sa propre personne… Elle éprouva un brusque accès de rage impuissante, si violent que les larmes lui vinrent. Elle les ravala. Elle déchira la bande perforée de la feuille d'imprimante et la roula entre ses doigts, les yeux dans le vide.

« Laura ? » David émergea de l'étage en dessous, le bébé dans les bras. Le maire de Galveston le suivait.

Laura se redressa en sursaut : « Monsieur le Maire ! Bonjour. »

Le maire Alfred A. Magruder hocha la tête. « Laura. » C'était un Anglo massif aux alentours de la soixantaine, la panse rebondie drapée dans un dashiki tropical aux couleurs criardes. Il avait des sandales, un jean, et arborait une longue barbe de Père Noël. Son visage était cramoisi et ses yeux bleus, au fond de leurs petites poches de graisse bronzée, avaient le regard fixe de la colère contenue. Il se rua dans la pièce et jeta sa mallette sur la table.

Laura parla rapidement : « Monsieur le Maire, je vous présente notre coordinatrice pour la sécurité, Debra Emerson. Madame Emerson, je vous présente Alfred Magruder, maire de Galveston. »

Emerson abandonna sa console. Ils se toisèrent mutuellement, ponctuant leur estimation réciproque d'involontaires petits rictus de dégoût. Aucun des deux ne hasarda de poignée de main. Mauvaises vibrations, songea Laura, ébranlée, échos lointains de quelque guerre civile sociale oubliée. Déjà la situation lui échappait.

« Vous n'allez pas tarder à voir débarquer ici quelques grosses légumes, annonça-t-il à Laura. Et voilà que votre bonhomme me raconte que vos petits copains les pirates sont en vadrouille sur mon île.

— Il nous était parfaitement impossible de les arrêter », nota Emerson. Sa voix avait ce calme exaspérant dont les institutrices ont le secret.

Laura intervint : « La Loge s'est fait mitrailler à l'arme automatique, monsieur le Maire. Ça a réveillé tout le personnel – provoqué la panique. Et les… les invités… étaient debout et déjà partis avant qu'on ait eu le temps de reprendre nos esprits. Nous avons prévenu la police…

— Et votre siège central », observa Magruder. Il marqua un temps d'arrêt. « Je veux une liste de tous les appels reçus et transmis par cet établissement. »

Emerson et Laura parlèrent simultanément.

« Eh bien, naturellement, j'ai appelé Atlanta…

— Cela va nécessiter un mandat… »

Magruder les coupa. « Les flics de la convention de Vienne saisiront de toute manière vos archives. Alors, me gonflez pas avec des chicaneries, vu ? Certes, ici on est coulant, c'est même le trait

caractéristique de la Cité de la Joie. Mais ce coup-ci, vous êtes allés vraiment trop loin. Et ça va barder pour le matricule de quelqu'un, vu ? »

Il lorgna David. Celui-ci inclina la tête, prenant faussement l'air du brave gars sur le qui-vive.

Magruder fonça dans la brèche : « Bien, et ça va tomber sur qui, à votre avis ? Sur moi ? » Il écrasa un pouce sur son ample chemise, aplatissant une grosse azalée jaune. « Sur vous ? Ou alors sur ces connards de pirates étrangers à notre île ? » Soupir. « Il s'agit d'un acte terroriste, *comprendre ?* Ce genre de saleté n'est plus censé se produire. »

Debra Emerson était toute politesse forcée. « C'est pourtant toujours le cas, monsieur le Maire.

— Peut-être en Afrique, grommela Magruder. Pas ici !

— La difficulté, c'est de couper la synergie dans les relations qu'entretient le terrorisme avec les médias mondiaux, dit Emerson. Alors, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter d'une mauvaise publicité. La convention de Vienne stipule…

— Écoutez », dit Magruder, reportant entièrement sur elle son regard furieux. « Il ne s'agit pas ici du coup tordu d'un quelconque hippie allumé, d'accord ? Quand cette histoire va éclater, vous pourrez toujours filer vous réfugier dans votre planque d'Atlanta, mais moi, je serai encore sur le pont à essayer de faire tourner cette fichue cité ! Ce n'est pas la presse qui me fout la trouille – c'est les flics ! Les flics internationaux, surtout – pas les locaux, eux, je m'en charge. Je n'ai pas envie de me retrouver sur la liste noire de la mafia des planques de données. Alors, est-ce qu'il faut que mon île serve à vos petites magouilles ringardes ? Non, madame, pas question. »

Laura bouillonnait de rage. « Merde, de quoi on parle, là ? Est-ce qu'on leur a tiré dessus ? C'est nous qui nous sommes fait mitrailler, Votre honneur, d'accord ? Sortez donc jeter un œil à ma façade. »

Ils la fixèrent, surpris par cet éclat. « Ils auraient pu nous tuer. Ils auraient pu foutre en l'air toute la Loge. » Elle saisit le tract et le brandit sous le nez de Magruder. « Ils nous ont même écrit directement pour nous menacer ! Le FAIT – peu importe de qui il s'agit –, ce sont eux les tueurs, qu'en faites-vous ? »

Le visage du bébé s'assombrit et elle hasarda timidement un sanglot. David la berça, à demi retourné. Laura baissa la voix. « Monsieur le Maire, je vois où vous voulez en venir. Et je suppose que j'en suis désolée, si c'est ce que vous voulez m'entendre dire. Mais il faut voir la vérité en face. Ces gens des planques de données sont des professionnels, il y a longtemps qu'ils se sont évaporés dans la nature. Sauf peut-être l'autre Grenadin, Sticky Thompson. Je crois savoir où il se trouve. Il s'est planqué ici à Galveston, avec la fille de l'Église. Je

veux parler de vos amies de l'Église d'Ishtar, monsieur le Maire. »

Elle glissa un bref regard à David. Ses traits s'étaient dégelés, il était avec elle. Son visage traduisait l'encouragement : *vas-y, poulette.* « Et on n'a pas envie qu'ils aillent regarder du côté de l'Église, pas vrai ? Ils sont liés entre eux, tous ces groupes marginaux. Qu'on tire un seul fil et toute la tapisserie se défait…

— Et on se retrouve cul nu, remarqua David. Tous. »

Le maire grimaça puis haussa les épaules. « Mais c'est précisément ce que je disais.

— Limiter les dégâts, dit Emerson.

— Oui, tout à fait. »

Emerson sourit. « Eh bien voilà, on avance enfin. »

Le multiphone de Laura sonna. Elle consulta le cadran. C'était un appel prioritaire. « Je vais le prendre en bas, je vous laisse poursuivre la conversation. »

David la suivit, Loretta toujours nichée au creux de son bras. Il grommela : « Tu parles de deux brigands !

— Ouais. » Elle s'arrêta au moment où ils entraient dans la salle à manger.

« T'as été super, dit David.

— Merci.

— Ça va ?

— Ouais, ça va. Maintenant. » Le personnel de la Loge, les yeux rougis par le manque de sommeil, était installé autour de la plus grande table et bavardait en espagnol. Tous étaient débraillés, ébranlés. La fusillade les avait sortis du lit à deux heures du matin. David se joignit à eux.

Laura prit la communication dans le petit bureau du bas. C'était Emily Donato qui appelait d'Atlanta. « Je viens d'apprendre la nouvelle, lui dit-elle. Tu n'as pas de mal ?

— On a mitraillé la Loge, expliqua Laura. Ils l'ont tué. Le vieux Rasta. J'étais juste à côté de lui. » Une pause. « Leur engin espion m'avait flanqué la trouille. Il est sorti pour me protéger. Mais ils l'attendaient et ils l'ont abattu sur place.

— Mais toi, tu n'as pas été blessée ?

— Non. C'est grâce aux murs, tu comprends, le sable compacté. Les balles se sont encastrées dedans. Sans ricocher. » Laura marqua un nouveau temps d'arrêt, se passa les doigts dans les cheveux. « Je n'arrive pas à croire que je te raconte ça…

— Je voulais juste te dire… Eh bien, je suis avec vous de tout cœur. David et toi. Entièrement. » Elle leva deux doigts, pressés l'un contre l'autre. « La solidarité, d'accord ? »

Laura sourit, pour la première fois depuis de longues heures. « Merci, Em. » Elle contempla le visage de son amie avec

reconnaissance. Le vidéofard d'Emily détonnait : trop de rouge, le trait d'eye-liner hésitant. Laura effleura sa propre joue, non fardée. « J'ai oublié mon maquillage », bafouilla-t-elle, s'en rendant soudain compte. Elle ressentit un brusque sursaut de panique irraisonnée. Et aujourd'hui, en plus – le jour où elle allait se retrouver à l'écran en permanence.

Il y avait du bruit dans le hall. Laura glissa un regard par la porte ouverte du bureau, par-delà le comptoir de l'accueil. Une femme en uniforme venait de pousser la porte d'entrée. Une femme noire. Cheveux courts, tunique militaire, large baudrier en cuir, chapeau de cow-boy à la main. Une Ranger, la police montée du Texas.

« Ô seigneur ! les Rangers sont ici », dit Laura.

Emily acquiesça, les yeux agrandis. « Bon, je coupe, je sais que tu as du pain sur la planche.

— D'accord, salut. » Laura raccrocha. Elle contourna en hâte le bureau pour gagner le hall. Un blond en civil avait suivi la Ranger à l'intérieur. Il portait un costume anthracite fendu à la taille, une large cravate flamboyante à motif cachemire-CAO… Il avait des lunettes noires et un terminal portatif à la main. Les Inspecteurs de Vienne.

Laura se présenta à la Ranger : « Je suis Laura Webster. Coordinatrice de la Loge. » Elle tendit la main. La Ranger l'ignora, la gratifiant d'un regard de franche hostilité.

L'inspecteur de Vienne déposa son terminal portatif, prit la main de Laura et sourit, tout miel. Il était très beau, avec une allure presque féminine – pommettes hautes de Slave, longue mèche blonde sur l'oreille, mouche de star du ciné plaquée sur la joue droite. Il lâcha sa main à regret, comme tenté de la baiser. « Désolé de vous rencontrer en de telles circonstances, madame Webster. Je suis Vorochilov. Et voici ma liaison locale, le capitaine Baster.

— Baxter, rectifia la Ranger.

— J'ai cru comprendre que vous aviez été témoin de l'attaque, dit Vorochilov.

— Oui.

— Excellent. Je dois vous interroger. » Il s'interrompit pour effleurer une petite saillie à l'angle de ses lunettes noires. Un long câble en fibre optique partait de son écouteur et disparaissait dans son gilet. Laura découvrit alors que les lunettes noires étaient des vidéocams, le dernier modèle à matrice active d'un million de pixels. Il était en train de la filmer. « Les termes de la convention de Vienne exigent que je vous informe de votre situation légale. En premier lieu, votre voix est enregistrée et vous êtes filmée. Vos déclarations seront archivées par diverses agences des gouvernements signataires de la Convention de Vienne. Je n'ai pas compétence pour préciser lesquelles ni pour indiquer la quantité ou la localisation des renseignements issus

de cette enquête. Les enquêtes diligentées par le traité de Vienne ne sont pas assujetties aux lois protégeant la vie privée ou la liberté d'information. Vous n'avez pas droit à un avocat. Les enquêtes sous couvert de la convention ont totale prééminence sur les lois de votre nation et de votre État. »

Laura acquiesça, suivant tout juste cette avalanche juridique. Elle l'avait déjà entendue lors d'émissions télévisées. Les téléfilms policiers faisaient grand cas des inspecteurs de Vienne. Les mecs qui se pointaient, brandissaient leur carte holographique, annulaient la programmation des taxis et fonçaient, en pilotage manuel, aux trousses des méchants. Et ils n'oubliaient jamais leur vidéofard. « Je comprends, camarade Vorochilov. »

Vorochilov leva la tête. « Quelle odeur intéressante. J'admire réellement la cuisine régionale. »

Laura sursauta. « Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Du thé à la menthe, ce serait parfait. Oh ! juste du thé, si vous n'avez pas de menthe.

— Quelque chose pour vous, capitaine Baxter ? »

Air furieux de l'intéressée. « Où a-t-il été tué ?

— Sur ces questions, mon mari pourra vous aider… » Elle effleura son multiphone. « David ? »

David glissa un œil dans le hall par la porte de la salle à manger. Il vit les flics, se retourna et, par-dessus son épaule, lança un ordre bref au personnel en patois espagnol. Tout ce que saisit Laura, ce fut *los rinches,* les Rangers, mais il y eut un craquement de chaises et aussitôt Mme Delrosario apparut, tout affairée.

Laura fit les présentations. Vorochilov braqua sur chacun tour à tour ses vidéoverres intimidants. Ils avaient quelque chose d'inquiétant – sous certains angles, Laura discernait une fine résille dorée dans l'épaisseur des lentilles opaques. Aucune pièce mobile. David sortit avec la Ranger.

Laura se retrouva en train de siroter du thé avec l'inspecteur de Vienne dans le bureau du rez-de-chaussée. « Un décor remarquable », observa Vorochilov, en se carrant dans le siège de voiture en vinyle, révélant deux centimètres de manchettes couleur crème sous les poignets de son pardessus gris anthracite.

« Merci, camarade. »

Vorochilov leva ses vidéoverres avec un geste exercé pour la gratifier d'un long regard de ses yeux bleus veloutés de pop star. « Vous êtes marxiste ?

— Démocrate économique », dit Laura. Vorochilov roula les yeux dans une involontaire et brève mimique de dérision puis remit les verres sur son nez. « Aviez-vous déjà entendu parler du FAIT avant aujourd'hui ?

— Jamais, dit Laura. Jamais entendu parler.

— Le communiqué ne fait nulle mention des groupes venus d'Europe et de Singapour.

— Je ne crois pas qu'ils étaient au courant de la présence des autres, expliqua Laura. Nous – Rizome, je veux dire – sommes très attentifs à la sécurité. Mme Emerson, notre responsable en ce domaine, pourra vous en dire plus. »

Vorochilov sourit. « La notion américaine d'"attention portée à la sécurité"… Je suis touché. » Il marqua une pause. « Pourquoi êtes-vous impliquée dans cette affaire ? Ce n'est pas votre problème.

— Ça l'est, maintenant. Qui est ce FAIT ? Pouvez-vous nous aider à lutter contre ?

— Ils n'existent pas. Oh ! ils ont certes existé dans le temps. Il y a des années. Tous ces millions que votre gouvernement américain a dépensés, des groupuscules par-ci, des groupuscules par-là. Horribles petits rejetons du bon vieux temps de la guerre froide. Mais le FAIT n'est plus aujourd'hui qu'une façade, un conte de fées. Le FAIT est un paravent derrière lequel les planques de données se cachent pour se canarder mutuellement. » Il feignit de braquer un pistolet. « Comme les Brigades rouges d'antan, pan-pan-pan sur l'OTAN. L'UNITA angolaise, pan-pan-pan sur les Cubains. » Il sourit. « Alors voilà, nous sommes ici, assis dans ces bons fauteuils, à boire du bon thé entre gens civilisés. Tout cela parce que vous avez mis le pied dans un reliquat d'ordures hérité du temps où votre grand-père n'aimait pas le mien.

— Que comptez-vous faire ?

— Je devrais vous passer un savon. Mais je vais plutôt le passer à votre ex-commissaire de la CIA, là-haut. Et mon amie Ranger fera de même. Mon amie Ranger apprécie peu l'état dans lequel vous avez mis la chouette réputation du Texas. » Il ouvrit l'écran de son terminal et tapa quelques commandes.

« Donc, vous avez vu l'engin volant sans pilote qui a effectué le tir.

— Oui.

— Dites-moi si vous le reconnaissez ici. »

Des images apparurent, représentations graphiques habilement colorées se succédant par salves de quatre secondes. Avions au fuselage aveugle dotés de moignons d'ailes, sans cabine : ils étaient radioguidés. Certains étaient barbouillés de peinture camouflage. D'autres arboraient une immatriculation en caractères cyrilliques ou hébreux. « Non, pas comme ça », dit Laura.

Vorochilov haussa les épaules et pianota sur son clavier. Apparut un engin d'aspect encore plus bizarre : une paire de petites saucisses. Puis un appareil squelettique, croisement d'un hélicoptère et d'un

tricycle d'enfant. Puis une sorte de balle de golf à double rotor. Puis une cacahuète orange.

« Stop », s'écria Laura.

Vorochilov figea l'image. « C'est ça, dit Laura. Ce train d'atterrissage… comme une broche de barbecue. » Elle scruta l'engin. La taille étroite de la cacahuète abritait le moyeu de deux grandes hélices contrarotatives. « Quand les pales tournent, elles interceptent la lumière, et on dirait une soucoupe volante, observa-t-elle tout haut. Une soucoupe volante avec deux grosses saillies en haut et en bas. »

Vorochilov examina l'écran. « Vous avez vu un ADAV/SP Canadair CL-227. Appareil à Décollage et Atterrissage Vertical, Sans Pilote. Il a une portée de trente miles – des miles, quelle unité stupide… » Il tapa une note sur son clavier cyrillique. « Sans doute lancé d'un endroit quelconque sur cette île par les assassins… Ou peut-être depuis un navire. Facile, avec ce genre d'engin : pas besoin de piste.

— Celui que j'ai vu était d'une autre teinte. En métal nu, je suppose.

— Et équipé d'une mitrailleuse, ajouta Vorochilov. Ce n'est pas l'équipement standard. Mais des antiquités comme celle-ci sont sur le marché noir de l'armement depuis des années et des années. Achetables à bas prix pourvu d'avoir les contacts.

— Alors, vous ne pouvez pas retrouver ses propriétaires ? »

Il lui jeta un regard apitoyé.

Puis son multiphone bipa. C'était la Ranger. « Je suis dehors, sur la galerie, lui annonça-t-elle. J'ai récupéré un des projectiles.

— Attendez que je devine, dit Vorochilov. Balle de 35 mm, modèle OTAN standard.

— Affirmatif.

— Imaginez un peu tous ces millions et ces millions de balles OTAN non tirées, fit Vorochilov, songeur. Trop nombreuses même pour le marché africain… Une balle neuve contient une espèce de pression maléfique, vous ne croyez pas ? Quelque part, elle cherche à être tirée… » Il marqua un temps d'arrêt, ses lentilles aveugles braquées sur Laura. « Vous ne me suivez pas.

— Désolée. Je pensais que c'était à elle que vous vous adressiez. » Laura observa un silence. « Vous ne pouvez vraiment rien faire ?

— La situation me semble claire, reprit-il. "Règlement de compte interne", comme on dit. L'un des groupes de pirates avait des collaborateurs sur cette île. Sans doute les représentants de la Banque islamique de Singapour, tristement célèbres pour leur fourberie. L'occasion s'est présentée de tuer Stubbs, ils l'ont saisie. » Il rabattit l'écran. « Durant mon vol vers Galveston, j'ai accédé au fichier sur Stubbs, à la Grenade, celui mentionné dans le communiqué du FAIT.

Une lecture fort instructive. Les tueurs ont tiré parti de la nature même du stockage au sein des planques de données – du fait que les fichiers codés sont parfaitement protégés, y compris des pirates eux-mêmes. Seule une planque pourrait retourner sa force contre elle-même d'une façon aussi humiliante.

— Vous devez quand même être en mesure de nous aider. »

Vorochilov haussa les épaules. « La police locale peut entreprendre un certain nombre d'actions. Recenser les navires locaux, par exemple – vérifier si certains se trouvaient à proximité de la côte, et savoir qui les a loués. Mais je suis heureux de vous dire qu'il ne s'agit pas d'un acte de terrorisme politique. Je le rangerais plutôt dans les règlements de comptes crapuleux. Le prétendu communiqué du FAIT n'est qu'un moyen de brouiller les pistes. Une affaire instruite par la convention de Vienne est en effet soumise à certaines restrictions de publicité qu'ils doivent juger utiles.

— Mais il y a quand même eu mort d'homme !

— C'était un meurtre, oui. Mais pas une menace envers l'ordre politique des signataires de la convention de Vienne. »

Laura était outrée : « Alors, à quoi êtes-vous bons ? »

Vorochilov prit un air blessé : « Oh ! mais nous sommes très bons pour ce qui est de calmer les tensions internationales. Seulement, nous ne sommes pas une force de police mondiale. » Il vida sa tasse de thé et la déposa. « Certes, Moscou fait pression depuis maintenant de nombreuses années pour l'instauration d'une véritable force de police mondiale. Mais Washington y fait obstacle. Toujours à pinailler en évoquant Big Brother, les libertés civiles, les lois sur la vie privée. C'est une vieille histoire.

— Vous ne pouvez pas du tout nous aider. »

Vorochilov se leva. « Madame Webster, c'est vous qui avez invité ces gangsters sous votre toit, ce n'est pas moi. Si vous nous aviez appelés d'abord, nous vous en aurions dissuadée de la manière la plus pressante. » Il saisit son terminal. « J'aurai besoin d'interroger maintenant votre époux. Merci pour le thé. »

Laura le quitta pour monter à la salle de télécoms. Emerson et le maire étaient assis ensemble sur l'un des divans en osier, avec cet air satisfait des gens qui viennent de faire le tour d'une question. Magruder se battait à grands coups de fourchette avec un tardif petit déjeuner tex-mex de migas[1] et de haricots sautés.

Laura s'assit de l'autre côté de la table et se pencha, tremblante de colère. « Eh bien, vous m'avez l'air à l'aise, tous les deux.

— Vous avez parlé avec le délégué de Vienne ? dit Emerson.

— Cet abruti ne vous est d'aucune utilité.

— KGB. » Emerson renifla.

« Il dit que ce n'est pas une affaire politique, que ce n'est pas de

leur ressort. »

Emerson parut surprise. « Hmmmph. Ça, c'est une première avec eux. »

Laura la dévisagea. « Bon, alors qu'est-ce qu'on décide ? »

Magruder reposa un verre de lait. « Nous vous fermons, Laura.

— Juste temporairement », ajouta Emerson.

Laura en resta bouche bée. « Fermer ma Loge ? Pourquoi ? Mais pourquoi ?

— Tout a été prévu, dit Magruder. Voyez-vous, s'il s'agit d'une affaire criminelle, alors les médias vont venir nous submerger. Ils y mettront le paquet et ce sera pire qu'une alerte aux requins pour le tourisme. Mais si on vous ferme, alors, ça ressemble à une histoire louche. Classée secrète. Et personne ne cherche trop à fouiner dès que Vienne pointe son nez. » Il haussa les épaules. « Je veux dire, ils finiront bien par trouver, mais d'ici là ce sera de l'histoire ancienne. Et on aura limité les dégâts. » Il se leva. « Il faut que je cause à cette Ranger. Vous savez. L'assurer de l'entière coopération de la ville de Galveston de toutes les façons possibles. » Il saisit sa mallette et descendit pesamment l'escalier.

Laura fusilla Emerson du regard. « Alors, c'est ça ? Vous étouffez le scandale et c'est à David et moi de payer les pots cassés ? »

Sourire aimable d'Emerson. « Ne vous impatientez pas, ma chère. Notre projet n'est pas remis en question à cause de cette seule attaque. N'oubliez pas… C'est avant tout à cause d'attaques de ce genre que les pirates ont accepté de se rencontrer. »

Laura était ébahie. Elle s'assit. L'espoir renaissait au milieu de la confusion. « Alors, vous poursuivez ? Malgré tout ce qui s'est passé ?

— Bien sûr, Laura. Le problème est loin d'avoir disparu, n'est-ce pas ? Non. Il est plus proche que jamais. On a déjà eu de la chance de ne pas vous perdre – vous, une collaboratrice extrêmement estimée. »

Laura leva les yeux, surprise. Le visage de Debra Emerson était parfaitement tranquille – le visage d'une femme qui ne faisait que retransmettre la vérité. Pas de flatterie – un fait. Laura s'avança sur son siège. « Enfin, c'était quand même une attaque contre Rizome, non ? Une attaque directe contre notre firme.

— Oui. Ils ont trouvé un défaut dans notre cuirasse – le FAIT l'a trouvé, ou les gens cachés derrière. » Emerson prit un air grave. « Il doit y avoir eu une fuite dans la sécurité. Cet avion mortel… je parie qu'il attendait embusqué depuis des jours. Quelqu'un était au courant de cette réunion et surveillait ce bâtiment.

— Une fuite dans la sécurité de Rizome ?

— Nous ne devons pas tirer de conclusions hâtives. Mais il nous faudra découvrir la vérité. C'est plus important que cette Loge, Laura. Bien plus important. » Elle marqua une pause. « Nous pouvons

parvenir à un accord avec les enquêteurs de Vienne. Nous pouvons parvenir à un accord avec la ville de Galveston. Mais ce n'est pas là le plus difficile. Nous avons garanti la sécurité aux participants de cette conférence et nous avons échoué. À présent, il nous faut quelqu'un pour apaiser la tempête. À la Grenade. »

La Retraite de Rizome à Chattahoochee était située sur les contreforts des Smokies, à une centaine de kilomètres au nord-est d'Atlanta. Huit cents arpents de collines boisées dans une vallée traversée par un torrent au lit de caillasse blanche asséché cette année-là. Chattahoochee avait la faveur du comité central ; elle était suffisamment proche de la ville pour rester pratique, et suffisamment isolée dans la cambrousse pour que les occupants restent à l'écart du regard collectif du comité.

On y amenait souvent de nouvelles recrues – en fait, c'était ici qu'Emily lui avait présenté David Webster. Derrière, dans la vieille ferme en pierre, celle dépourvue de géodes. Laura ne pouvait plus contempler ces collines de Chattahoochee sans que lui revienne cette nuit : David, un étranger, grand et mince dans son costume bleu nuit, un verre à la main, cheveux bruns ruisselant dans le dos.

À vrai dire, tous les invités, toutes les recrues de pointe en tout cas, s'étaient décarcassés pour faire assaut d'élégance. Quitte à aller un brin à contre-courant, histoire de montrer qu'ils n'allaient pas se laisser intégrer si facilement que ça, merci. Et voilà qu'ils se retrouvaient ici, des années plus tard, au fin fond des bois de Georgie avec le comité central, non plus en nouvelles recrues mais en associés de plein droit, et jouant pour de bon.

Bien sûr, le personnel du comité était entièrement différent aujourd'hui, mais certaines traditions persistaient.

L'importance de cette réunion était décelable au négligé recherché de leur tenue. Des problèmes normaux, on les aurait examinés à Atlanta, dans le cadre d'un conseil classique, mais ce problème avec la Grenade était une crise authentique. En conséquence, l'ensemble du comité avait endossé la tenue de brave péquenaud, ambiance Amérique profonde du temps de Lincoln. Pantalon de toile effiloché, chemise en flanelle aux manches roulées jusqu'aux coudes… Garcia-Meza, un industriel mexicain d'allure imposante, portait un grand panier à pique-nique en osier.

C'était marrant d'imaginer Charlie Cullen au poste de CEO. Lazura ne l'avait pas rencontré en tête à tête depuis sa promotion, bien qu'elle eût été de temps en temps en liaison avec lui quand ils édifiaient la Loge. Cullen était biochimiste, spécialisé dans les plastiques de construction, un type plutôt sympa. C'était un excellent coordinateur pour Rizome, car il inspirait instinctivement confiance –

en revanche, le combat de rues n'était pas son fort. Depuis sa nomination, il s'était mis à porter un feutre gris relevé vers l'arrière. Moins comme un chapeau que comme une couronne ou une auréole. C'était marrant comme l'autorité pouvait affecter les gens.

Tout son visage avait changé. Avec son menton carré, son nez large, la bouche devenue un peu plus sévère, il commençait à ressembler à un George Washington noir. Le premier, l'originel, pas le récent président noir du même nom.

Et puis il y avait les autres. Sharon McIntyre, mentor d'Emily Donato au sein du comité, et Emily elle-même, ses anglaises cachées sous un fichu comme si elle sortait juste de nettoyer ses fourneaux. Kauffmann, l'Européen adepte de la Realpolitik, qui réussissait à rester chic et raffiné même en jean et sac à dos. De Valera, soi-disant l'étincelle du comité, qui avait tendance à s'écouter parler mais vous sortait toujours la brillante idée. Gauss, professoral, et Raduga, calme et conciliateur. Et puis, fermant la troupe, l'antique M. Saïto. Saïto avait une espèce de chapeau en fourrure à la Benjamin Franklin et des doubles foyers, mais il s'appuyait sur un grand bâton noueux, comme quelque hybride d'ermite taoïste.

Enfin il y avait elle, David et Debra Emerson. Pas membres du comité mais témoins.

Cullen arrêta ses pas dans une clairière jonchée de feuilles mortes. Leurs réunions se tenaient loin de toute ligne téléphonique, pour raisons de sécurité. Ils avaient même laissé leurs multiphones, dans l'un des bâtiments de ferme.

McIntyre et Raduga étalèrent une grande nappe de pique-nique à carreaux. Tout le monde vint s'asseoir en cercle. Puis ils joignirent les mains et chantèrent un hymne de Rizome. Enfin, ils mangèrent.

C'était fascinant à observer. Le comité s'employait à développer ce sens communautaire. Ils s'entraînaient à vivre ensemble des semaines durant. Laver mutuellement leur linge, s'occuper mutuellement des gosses. C'était la politique de la maison. On les élisait mais, une fois au pouvoir, ils bénéficiaient d'une large autorité dont on attendait qu'ils se servent. Pour Rizome, cela signifiait l'instauration plus ou moins ouverte d'un complot à petite échelle.

Bien sûr, cette mode de la *Gemeinschaft* était plus ou moins fluctuante. Un bon nombre d'années plus tôt, au temps où Saïto était CEO, il y avait eu l'épisode proverbial où il avait emmené tout le comité dans l'île d'Hokkaido. Où ils se levaient avant l'aube pour se baigner nus dans les chutes d'eau glacée ; où ils mangeaient du riz complet et, s'il fallait en croire la rumeur, avaient tué, découpé et mangé un chevreuil alors qu'ils passaient trois jours dans une caverne. Personne au comité ne s'était trop étendu sur cette expérience par la suite, mais il était indubitable qu'ils étaient devenus un groupe

sacrément soudé.

Bien sûr, il y avait également les sornettes à moitié légendaires qui traînaient toujours aux alentours de n'importe quel centre de pouvoir commercial, mais le comité alimentait la mystique. Et Rizome revenait instinctivement à la solidarité viscérale en périodes de trouble.

C'était loin d'être parfait. C'était visible à leur comportement – à la façon, par exemple, qu'avaient de Valera et Kauffmann de faire tout un cinéma inutile pour savoir qui allait couper et servir le pain. Mais il était visible que ça marchait aussi. L'association de Rizome représentait bien plus qu'un boulot. C'était tribal. On pouvait vivre et mourir pour elle.

C'était un repas simple : des pommes, du pain, du fromage, un peu de « pâté de jambon » qui était manifestement de la prom texturée et aromatisée. Et de l'eau minérale. Puis ils se mirent au travail – sans spécialement ouvrir la séance, mais en s'y laissant glisser peu à peu, par étapes.

Ils commencèrent par le FAIT. Ça les inquiétait plus que la Grenade. Les Grenadins étaient des voleurs et des pirates, mais au moins ils restaient tapis dans l'ombre alors que le FAIT, quels qu'en soient les membres, avait mis la compagnie sérieusement dans l'embarras. Par leur faute, ils se retrouvaient désormais avec Vienne sur le dos, même si Vienne était vacillante. Encore plus que d'habitude.

Rizome était décidée à retrouver le FAIT. Personne n'imaginait que la tâche serait facile, mais Rizome était une grosse multinationale avec des milliers d'associés et des postes avancés sur les cinq continents. Ils avaient des contacts sur tout le Réseau et une tradition de patience. Tôt ou tard, ils découvriraient la vérité, quelle que soit l'identité de ceux qui la cachaient.

La cible immédiate de tous les soupçons était Singapour, soit la Banque islamique soit le gouvernement singapourien, même si le clivage entre les deux n'était pas net. Personne ne doutait que Singapour eût été capable d'organiser l'assassinat de Galveston. Singapour n'avait jamais signé la convention de Vienne et vantait ouvertement les capacités opérationnelles de son armée et de ses services de renseignement.

Il était malgré tout difficile de comprendre pourquoi ils s'en seraient pris à la Grenade, après avoir accepté de négocier. Surtout quand une provocation aussi brutale que l'assassinat de Stubbs allait à coup sûr provoquer la rage de la Grenade sans véritablement engendrer de dégâts stratégiques. Singapour était arrogante, et technologiquement téméraire, mais personne n'avait jamais dit qu'elle était stupide.

Aussi le comité décida-t-il de mettre son jugement en délibéré, en attendant un complément de preuve. Il y avait pour l'heure trop de possibilités, et chercher à couvrir toutes les éventualités n'aurait fait qu'entraîner la paralysie. D'ici là, ils allaient prendre l'initiative de l'action, en ignorant le communiqué des terroristes.

Le FAIT constituait sans aucun doute une menace, à supposer que le FAIT existât indépendamment des gens auxquels ils étaient déjà confrontés. Mais ils avaient eu la possibilité manifeste de tuer une associée de Rizome – Laura – et avaient choisi de ne pas la saisir. C'était toujours une maigre consolation.

La discussion passa au problème de la Grenade.

« Je ne vois pas ce que nous pouvons faire sur place à la Grenade que nous ne pourrions accomplir par le Réseau, observa Raduga.

— Il serait temps que l'on cesse de faire cette fausse distinction ! objecta de Valera. Avec nos plus récents systèmes de connexion – les techniques qu'utilise Vienne – nous *sommes* le Réseau. Je veux dire, pour reprendre les termes de MacLuhan, un associé de Rizome équipé de vidéoverres devient un *fer de lance cognitif* pour toute la compagnie…

— Nous ne sommes pas Vienne, remarqua Kauffmann. Rien ne prouve que ça marchera pour nous.

— On se retrouve dans une situation de un à zéro face à la Grenade, dit Cullen. Nous sommes mal placés pour parler d'invasion médiatique.

— Certes, Charlie, rétorqua de Valera, mais ne vois-tu pas que c'est justement pourquoi ça va marcher ? On part en présentant des excuses, mais on se retrouve à faire de l'endoctrinement. »

Cullen plissa le front. « Nous sommes responsables de la mort de l'un de leurs dirigeants. Ce Winston Stubbs. C'est comme si l'un d'entre nous s'était fait tuer. Comme si nous avions perdu M. Saïto. »

Des paroles simples, mais Laura voyait bien qu'elles avaient porté. Cullen avait le chic pour redonner aux événements une échelle humaine. Ils s'étaient crispés.

« C'est bien pourquoi ce serait à moi de me rendre à la Grenade », dit Saïto. Il ne parlait jamais beaucoup. Il n'en avait pas besoin.

« Je n'aime pas ça, dit Garcia-Meza. Pourquoi vouloir recourir à la loi du talion ? Ce n'est pas de notre faute si les pirates ont des ennemis. Ce n'est pas nous qui leur avons tiré dessus. Et nous n'en sommes pas à un à zéro parce que nous n'avons jamais joué sur le même terrain qu'eux. » Garcia-Meza était le spécialiste des phrases chocs. « Je crois que la méthode diplomatique a constitué une erreur. On n'arrête pas des voleurs en les embrassant. » Il marqua un temps d'arrêt. « Mais je vous accorde qu'on ne peut plus reculer. Notre crédibilité est en jeu.

— On ne peut pas laisser cette histoire dégénérer en luttes d'influence entre malfrats, déclara Gauss. Nous devons rétablir la confiance que nous avons eu tant de mal à instaurer. Pour cela, nous devons convaincre la Grenade de trois choses : que nous n'y sommes pour rien, que nous sommes encore dignes de confiance, et qu'ils ont tout à gagner d'une coopération avec nous. Pas d'une confrontation. »

Cette façon carrée de résumer le problème était typique de Gauss. Il avait tué la conversation. « Je crois que Heinrich a mis exactement le doigt dessus, dit enfin Cullen. Mais nous ne pouvons pas effectuer ce travail de persuasion à distance. Il va falloir envoyer des gens pour les travailler au corps et collaborer avec les Grenadins, main dans la main. Leur montrer de quoi nous sommes faits, et comment nous opérons.

— D'accord », fit sèchement David. Laura fut surprise. Elle avait senti monter la pression, mais elle avait imaginé qu'il lui laisserait choisir son heure. Il poursuivait : « C'est évident. Laura et moi sommes les deux qu'il vous faut. Les Grenadins nous connaissent déjà, ils ont sur nous des dossiers épais de trente centimètres. Et nous étions là quand Stubbs s'est fait tuer. En revanche, si vous ne nous envoyez pas – nous, les témoins oculaires –, ils vont fatalement se demander pourquoi. »

Les membres du comité restèrent un moment silencieux – soit que son ton les avait surpris, soit peut-être pour apprécier la valeur du sacrifice. « David et moi nous sentons responsables, ajouta Laura. Nous n'avons pas eu de chance jusqu'à présent, mais nous sommes désireux de voir le projet aboutir. Et nous n'avons pas d'autre mission en vue puisque Galveston a fait fermer notre Loge. »

Cullen n'avait pas l'air réjoui. Pas à cause d'eux, mais de la situation. « David, Laura, j'apprécie la correction de cette attitude. Elle est très courageuse. Je sais que vous êtes conscients du danger. Mieux que nous, car vous l'avez vu de vos yeux. »

David écarta la remarque d'un haussement d'épaules. Il n'avait jamais apprécié les louanges. « Pour être franc, j'ai moins peur des Grenadins que des gens qui leur ont tiré dessus.

— Excellente remarque. Je note également que les terroristes leur ont tiré dessus aux États-Unis, observa Gauss. Pas à la Grenade, où la sécurité est bien plus forte.

— Ce serait à moi d'y aller, objecta Saïto. Pas parce que je me débrouillerais mieux. » Un mensonge poli. « Mais je suis un vieil homme. Je n'ai pas grand-chose à perdre.

— Et j'irai avec lui », ajouta Debra Emerson, qui parlait pour la première fois. « S'il doit y avoir un responsable dans cette débâcle, ce n'est certainement pas les Webster. C'est moi. J'étais également à la Loge. Je puis témoigner aussi bien que Laura.

— Nous ne pouvons pas continuer à envisager que nos gens vont se faire tuer ! s'emporta de Valera. Nous devons faire en sorte qu'ils n'aient jamais à s'imaginer même en position de victimes. C'est ça, ou on laisse tout tomber. Parce que si nous n'avons plus cette confiance, ce sera la guerre, et nous deviendrons fatalement des mercenaires armés. Plus des démocrates économiques.

— Pas d'armes, approuva Cullen. Mais nous avons bel et bien une armure, à tout le moins. Nous pouvons fournir à nos émissaires l'armure du Réseau. Quels qu'ils soient, ils seront connectés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous saurons exactement où ils se trouvent, exactement ce qu'ils font. Tout ce qu'ils verront ou entendront sera enregistré et diffusé. L'ensemble de Rizome sera derrière eux, spectre médiatique au-dessus de leur épaule. La Grenade respectera cela. Ils ont déjà accepté ces conditions.

— Je crois que Charlie a raison, dit subitement Garcia-Meza. Ils ne toucheront pas à nos diplomates. Quel intérêt ? S'ils veulent massacrer Rizome, ils ne vont pas commencer par les Webster sous le seul prétexte qu'ils les ont sous la main. Ils ne sont pas à ce point naïfs. S'ils doivent nous attaquer, ils viseront la tête. C'est nous qu'ils attaqueront – le comité.

— Mon Dieu, dit de Valera.

— Nous sommes dans la cage du tigre, insista Garcia-Meza. C'est une opération vitale et il s'agit de voir où l'on met les pieds. Alors, je ne suis pas mécontent qu'on ait ces lunettes viennoises. On en aura besoin.

— Laissez-moi y aller, implora Emerson. Ils sont jeunes et ils ont un bébé.

— À vrai dire, reprit de Valera, je crois que c'est l'avantage majeur de leur candidature. Je crois que les Webster devraient y aller et je pense même qu'ils devraient emmener leur bébé avec eux. » Il sourit à l'assemblée, ravi de la sensation qu'il venait de créer. « Allons, réfléchissez un instant. Un paisible jeune couple, avec un bébé. C'est l'image diplomatique parfaite pour notre compagnie parce qu'elle est *vraie*. C'est bien ce qu'ils sont, n'est-ce pas ? Ça peut paraître cynique, mais c'est une défense psychologique parfaite.

— Eh bien, dit Garcia-Meza, je ne suis pas souvent d'accord avec de Valera, mais je reconnais que c'est habile. Ces pirates sont des machos. Ils auraient honte de se battre contre des bébés. »

Kauffmann remarqua d'une voix sourde : « Je ne voulais pas mentionner ce détail. Mais le passé de Debra dans les services américains de renseignements… c'est tout bonnement une chose qu'un pays du Tiers Monde comme la Grenade n'acceptera jamais. Et il est hors de question que j'envoie un membre du comité parce que, franchement, ce serait une cible trop tentante. » Il se tourna vers eux.

« J'espère que vous comprenez, David et Laura, que je ne mets aucunement en cause votre valeur propre, qui est grande, en tant qu'associés.

— Ça ne me plaît quand même pas, dit Cullen. Il n'y a peut-être pas d'autre choix, mais je n'aime pas risquer le personnel de la compagnie.

— Nous sommes tous en danger, désormais, observa sombrement Garcia-Meza. Quels que soient les choix que nous ferons.

— Moi, je crois en cette initiative ! déclara de Valera. Je l'ai soutenue depuis le début. J'en mesure les conséquences. Je crois sincèrement que les Grenadins marcheront – ce ne sont pas des barbares, et ils savent où résident leurs intérêts. Si nos diplomates sont blessés en mission, j'en assumerai la responsabilité et démissionnerai de mon poste. »

Emily était gênée par ce prétexte à se mettre en avant. « Ne soyez pas non-R, de Valera ! Pour le bien que ça pourra leur faire. »

D'un haussement d'épaules, de Valera écarta l'accusation. « David, Laura, j'espère que vous avez pris mon offre au sens où je l'entendais. Nous sommes des associés, pas des chefs et des pions. Si vous êtes blessés, je ne me défilerai pas. La solidarité.

— Aucun d'entre nous ne se défilera, dit Cullen. Nous ne pouvons pas nous payer ce luxe. Laura, David, vous réalisez l'enjeu. Si nous ne réussissons pas à arrondir les angles avec la Grenade, cela risque de nous entraîner au désastre. Nous vous demandons de mettre votre vie en jeu – mais nous vous donnons en même temps le pouvoir de mettre en jeu nos existences à tous. Et ce genre de pouvoir est rare dans cette compagnie. »

Laura sentit le poids de cette responsabilité. Ils voulaient une réponse. Ils s'en remettaient à eux deux. Ils n'avaient personne d'autre sous la main.

Avec David, ils avaient déjà fait le tour de la question, en privé. Ils savaient qu'ils pouvaient décliner cette mission, sans honte. Mais ils avaient perdu leur foyer, et cela laisserait tous leurs projets en plan. Mieux valait, semblait-il, prendre le risque, se laisser porter par la crise et compter sur leurs propres capacités à la surmonter. Plutôt que rester planqués comme des victimes et laisser les terroristes piétiner leur vie en toute impunité. Leur décision était prise.

« On peut le faire, dit Laura. Si vous nous épaulez.

— Alors, c'est une affaire entendue. » Et voilà, c'était aussi simple que ça. Ils se levèrent tous et remballèrent le pique-nique. Puis ils regagnèrent les bâtiments de la ferme.

Laura et David commencèrent aussitôt l'entraînement avec les vidéoverres. C'étaient les premiers qu'achetait la compagnie et ils atteignaient un prix parfaitement saugrenu. Laura n'avait jamais fait le

point là-dessus, mais chaque paire coûtait autant qu'une petite maison.

Leur aspect était en rapport – de près, ils dégageaient l'aura étrange des instruments scientifiques. Articles hors commerce, objets très spécialisés, très *clean*. Pesants, aussi – une peau de plastique noir rigide mais bourrée de coûteux circuits supraconducteurs. Elles n'avaient pas à proprement parler de lentilles – juste une matrice de milliers de détecteurs de lumière travaillant en mode-point. La sortie avant traitement était une masse prismatique – le logiciel d'imagerie se chargeait de la mise en forme, de la profondeur de champ, mise au point et ainsi de suite. De minces faisceaux invisibles mesuraient la position des yeux de l'utilisateur. L'opérateur, derrière son écran, n'était toutefois pas obligé de suivre le regard de l'utilisateur. Par logiciel, il pouvait examiner l'intégralité du champ visuel.

Elles étaient parfaitement transparentes même si elles étaient opaques de l'extérieur. On pouvait même les ajuster pour corriger un astigmatisme ou tout autre défaut de vision.

Chacune était dotée de micros/écouteurs en mousse adaptés à la morphologie de chaque utilisateur. Pas de problème de ce côté, c'était une technique classique.

La retraite de Chattahoochee avait une salle de télécoms qui faisait paraître prémillénaire celle de la Loge de Galveston. Ils reçurent un cours accéléré d'initiation à la technique des vidéoverres. Une formation strictement pratique, bien dans l'esprit de Rizome. L'un après l'autre, ils parcoururent les alentours, scrutant les objets au hasard, améliorant leur technique à mesure. Ce n'étaient pas les sujets qui manquaient : les serres, les bassins d'aquaculture, les vergers de pêcheurs, les moulins à vent. Une halte-garderie où une employée de la Retraite gardait Loretta. Plusieurs années auparavant, Rizome avait cherché à promouvoir l'organisation de crèches, mais le personnel n'avait pas apprécié – esprit trop kibboutz : ça n'avait jamais pris.

La Retraite avait été jadis une exploitation agricole, avant que la protéine mono-cellulaire n'arrive et ne chasse les propriétaires de l'agriculture. Le domaine avait à présent un petit côté Marie-Antoinette, comme tant d'autres fermes modernes. Cultures très spécialisées, cultures de serre. Une bonne partie de ces exploitations en serre étaient d'ailleurs maintenant installées dans les villes, où se trouvaient les marchés.

Puis David et Laura rentraient visionner les bandes et ils attrapaient le vertige. Alors ils recommençaient, mais cette fois avec des bouquins en équilibre sur la tête. Et puis ils alternaient, l'un surveillant l'écran tandis que l'autre marchait et suivait les instructions en ne se privant pas de râler devant la difficulté de la tâche. C'était bon d'avoir à bosser sur quelque chose. Ils avaient

l'impression de mieux dominer la situation.

Ça marcherait, décida Laura. Ils allaient faire aux Grenadins un numéro de propagande, et laisser ces derniers leur faire également leur numéro, point final. Risqué, certes – mais aussi la meilleure occasion de mise en valeur qu'ils avaient jamais eue au sein de la compagnie et, en soi, cela représentait énormément. Le comité n'avait pas eu la grossièreté de parler directement de récompense mais c'était inutile ; ce n'était pas ainsi qu'on procédait à Rizome. Tout cela allait de soi.

Dangereux, oui. Mais les salauds avaient mitraillé sa maison. Elle avait renoncé à l'illusion que n'importe quel endroit serait vraiment sûr désormais. Elle savait que ce ne serait pas le cas. Tant que cette affaire ne serait pas réglée.

Ils avaient une escale de deux heures à La Havane. Laura nourrit le bébé. David s'étendit dans son siège de plastique bleu, croisant ses pieds chaussés de sandales. Au plafond, des haut-parleurs rudimentaires pépiaient de la pop russe sautillante. Ici, pas de chariots robots mais des porteurs poussant des diables. De vieux portiers, également, qui maniaient leur balai comme s'ils étaient nés avec. Dans la rangée voisine de sièges en plastique, un petit Cubain, désœuvré, jeta par terre un carton de soda vide et se mit à le piétiner. Laura contempla avec lassitude le carton aplati qui commençait à fondre. « Allons nous beurrer, dit soudain David.

— Quoi ? »

David fourra ses vidéoverres dans sa poche de costume, en prenant soin de ne pas tacher les lentilles. « Je vois les choses comme ça. On va être en ligne en permanence à la Grenade. Pas une seconde de relaxation. Pas une seconde pour nous. Mais nous avons devant nous un vol de huit heures. Huit heures dans un putain d'avion, d'accord ? Ça nous donne quartier libre pour nous dégueuler dessus si ça nous chante. Les hôtesses s'occuperont de nous. Alors, allons nous pinter. »

Laura examina son mari. Son visage avait l'air décomposé. Elle se sentait pareille. Ces derniers jours avaient été un enfer. « D'accord », dit-elle. David sourit.

Il prit le couffin et ils se trimbalèrent jusqu'à la plus proche boutique à détaxe, un petit cagibi encombré de chapeaux de paille bon marché et de têtes à l'air abruti taillées dans des noix de coco. David acheta un litre de rhum brun de Cuba. Il paya en espèces. Le comité les avait mis en garde contre l'usage des cartes. Trop facilement repérables. Les planques de données envahissaient tout le marché de l'argent télématique.

La vendeuse cubaine rangeait le papier-monnaie dans un tiroir

fermant à clé. David lui tendit un billet de cent écus. Elle lui rendit la monnaie avec un pétillement dans ses yeux de biche – elle était habillée en rouge, mâchait de la gomme et écoutait de la samba avec un casque. Petits mouvements des hanches. David fit un trait d'esprit en espagnol et elle lui sourit.

Le sol ne cessait de se dérober sous les pas de Laura. Le sol des aéroports était en dehors du monde. Il avait sa logique propre – la culture d'aéroport. Ilots entre les mailles d'un réseau de lignes aériennes qui enserraient le monde comme un filet. Nœud lointain de sueur et de décalage horaire dans une odeur de bagages.

Ils embarquèrent à la porte Diez y seis. Aéro Cubana. La compagnie la moins chère des Antilles, parce que le gouvernement cubain subventionnait les vols. Les Cubains gardaient encore le souvenir cuisant de leurs décennies d'isolement forcé au temps de la guerre froide.

À chaque passage de l'hôtesse, David commandait des Coca qu'il complétait à ras bord d'une dose meurtrière de rhum parfumé. Le vol était long jusqu'à la Grenade. Ici, les distances étaient énormes. La mer des Antilles était pailletée de nuages, lointaines rides fractales de houle verdâtre sur l'océan. On leur passa un film russe doublé, une vague comédie-rock de Leningrad avec des tas de séquences dansées, coiffures électriques et lumières stroboscopiques. David le regarda avec le casque, fredonnant et faisant sauter Loretta sur son genou. La petite était hébétée par le voyage – elle avait les yeux exorbités et sa jolie frimousse était aussi livide que celle d'une poupée kachina.

Le rhum assommait Laura comme un tiède goudron narcotique. Le monde devint exotique. Les hommes d'affaires des rangées précédentes avaient branché leur console sur les prises de données au plafond, près des bouches d'aération. En vol à quinze mille mètres au-dessus du néant caraïbe, mais toujours branchés sur le Réseau. Des fibres optiques pendouillaient comme des tubes de goutte-à-goutte.

Laura inclina son siège et tourna la buse pour qu'elle lui souffle sur le visage. Le mal de l'air guettait, quelque part sous l'abrutissement éthylique. Elle sombra dans une somnolence hébétée. Elle rêva… Elle était en tenue d'hôtesse d'Aéro Cubana, bleu pimpant, style paramilitaire années 40, rembourrage aux épaules et jupe plissée, et poussait son chariot dans l'allée centrale. Distribuant à tous les passages des petits gobelets remplis de quelque chose… du lait… Tous tendaient la main, implorant ce lait avec des airs de désespoir dévorant et de gratitude pathétique. Ils étaient si heureux qu'elle soit là et désiraient tant son aide – elle savait qu'elle pouvait améliorer leur sort… Tous avaient l'air tellement terrifiés, massant leur torse en sueur comme si quelque chose dans la poitrine leur faisait mal…

Une secousse l'éveilla. La nuit était tombée. Inondé par la lumière

du plafonnier, David fixait l'écran de son terminal. Laura eut un instant de totale désorientation, les jambes pleines de crampes, les vertèbres douloureuses, la joue collante de salive… Quelqu'un, David sans doute, avait jeté sur elle une couverture. « Mon personnage optimal », murmura-t-elle. L'avion tressauta trois ou quatre fois.

« T'es réveillée ? dit David en retirant son écouteur Rizome. On vient de rencontrer une zone de turbulences.

— Ouais ?

— Septembre aux Antilles. » La saison des cyclones, songea-t-elle – il n'avait pas besoin de le dire. Il consulta son nouveau multiphone perfectionné. « On en a encore pour une heure. » Sur l'écran, un associé de Rizome coiffé d'un chapeau de cow-boy adressait des gestes éloquents à la caméra sur fond de chaîne de montagnes. David mit en pause d'une pression sur une touche.

« Tu réponds au courrier ?

— Non, trop saoul. Je le consulte, simplement. Cet Anderson, là, dans le Wyoming – c'est un accédé. » D'une pichenette, il effaça l'écran. « Y a tout un tas de conneries – oh ! pardon, je veux dire ACCÈS Démocratique – qui sont en train de s'accumuler pour nous à Atlanta. Je m'étais dit simplement que je pouvais toujours les charger sur disque avant qu'on quitte l'avion. »

Laura s'assit tant bien que mal. « Je suis contente de t'avoir ici avec moi, David. »

Il parut amusé et touché. « Et où voudrais-tu que je sois ? » Il lui pressa la main.

Le bébé dormait dans le siège entre eux, au fond d'une cuvette en fil chromé rétractable, capitonnée de synthétique jaune. On aurait dit un conteneur à bouteilles d'oxygène pour alpiniste high-tech. Laura caressa la joue du bébé. « Elle va bien ?

— Bien sûr. Je lui ai donné à boire un peu de rhum. Elle en a pour des heures à roupiller. »

Laura se figea en plein bâillement. « Tu lui as donné à boire… » Il plaisantait. « Alors, t'en es arrivé là. Droguer une gosse innocente. » Sa blague l'avait réveillée pour de bon. « N'y a-t-il pas de limite ? À ta dépravation ?

— Toutes sortes de limites… quand je suis en ligne. Comme nous sommes destinés à l'être, pour Dieu sait combien de jours. Ça va nous faire perdre nos moyens, chou.

— Hmm. » Laura se caressa le visage, se souvint. Pas de vidéofard. Elle sortit sa trousse des tréfonds de son sac à dos et se leva. « Faut que je me refasse une beauté avant l'atterrissage.

— Tu veux pas… un dernier coup vite fait, debout dans les toilettes ?

— Y a sans doute des caméras » ; dit Laura et, titubant à moitié,

elle l'enjamba pour gagner l'allée centrale.

Il la saisit au poignet et lui chuchota : « On dit qu'on fait de la plongée à la Grenade, peut-être qu'on pourrait se peloter sous la flotte. Là où personne ne pourra nous mater. »

Elle toisa sa tête ébouriffée. « T'as vraiment bu tout ce rhum ?

— À quoi bon le gâcher ?

— Ô Seigneur ! » Elle alla aux toilettes, s'étala du maquillage devant le sévère miroir d'acier. Le temps qu'elle ait regagné son siège, ils avaient entamé leur descente.

4

Une des hôtesses les salua à la porte de l'appareil. Puis ils foulèrent la moquette miteuse de l'ombilic d'accès à l'aérogare de Point Salines. « Qui est en ligne ? » murmura Laura.

[« Emily »], chuchota la voix dans son écouteur. [« Je suis là, avec toi. »] David arrêta de se débattre avec le porte-bébé pour porter la main à son oreille et monter le volume. Ses yeux, comme ceux de Laura, toujours cachés derrière les vidéoverres striés d'or. Nerveuse, Laura chercha son passeport à tâtons, en se demandant à quoi ressemblerait la douane. Le hall de l'aérogare était décoré d'affiches poussiéreuses montrant les plages blanches de l'île, d'accortes autochtones souriantes en tenues aux couleurs démodées de dix ans, le tout surmonté de slogans racoleurs en caractères cyrilliques et en katakanas japonais.

Un jeune soldat noir de peau quitta son appui contre le mur lorsqu'ils approchèrent. « Les Webster ?

— Oui ? » Laura le cadra dans ses vidéoverres, puis le toisa de la tête aux pieds. Il portait une chemise et un pantalon kaki, une ceinture de toile avec un pistolet dans son étui, un béret étoilé, des lunettes noires après la tombée de la nuit. Les manches retroussées révélaient des biceps d'ébène luisante.

Il les précéda, balançant ses jambes chaussées de bottes noires de combat à lacets. « Par ici. » Ils traversèrent au pas de charge l'aire de dégagement, tête baissée, ignorés des rares voyageurs vitrifiés de fatigue. À la douane, leur accompagnateur sortit fugitivement sa carte et ils franchirent le guichet dans la foulée.

« Z'amèneront vos bagages plus tard, marmonna-t-il. Une voiture nous attend. » Ils se glissèrent par une sortie de secours et descendirent une volée de marches couvertes de rouille. Durant un instant de pur bonheur, ils foulèrent un sol véritable, respirèrent un air authentique. Humide et sombre ; il avait plu. La voiture était une berline Hyundai, une Luxury Saloon blanche aux vitres réfléchissantes. Ses portes s'ouvrirent à leur approche.

Leur accompagnateur se glissa sur le siège avant ; Laura et David s'entassèrent à l'arrière avec le bébé. Les portes se refermèrent sur eux comme les écoutilles d'un blindé et le véhicule se mit en route en douceur. Ils s'abandonnèrent au bercement huileux de la suspension qui avalait les nids-de-poule et les mottes d'herbe de la chaussée. Laura se retourna pour contempler une dernière fois l'aérogare – flaque lumineuse surmontant une douzaine de vélo-pousse et de taxis à pilotage manuel piquetés de rouilles.

La climatisation glaciale de la berline les enveloppait d'une

fraîcheur antiseptique. « En ligne. Tu peux nous copier d'ici ? » demanda Laura.

[« Un peu de parasites sur l'image mais le son est bon »], murmura Emily. [« Chouette bagnole, hein ? »]

« Ouais », dit David. Une fois sorti des dépendances de l'aéroport, ils s'engagèrent vers le nord sur une nationale bordée de palmiers. David se pencha vers leur accompagnateur sur la banquette avant. « Où allons-nous, *amigo ?*

— On vous conduit en lieu sûr », répondit l'homme. Il se retourna, passant un coude par-dessus le dossier. « Une quinzaine de kilomètres, peut-être. On s'rassoit et on s'relaxe, vu ? On s'tourne ses gros pouces de Yankees, on essaie de prendre l'air innocent. » Il retira ses lunettes noires.

« Eh ! s'exclama David. C'est Sticky ! »

Sourire narquois de l'intéressé : « Capitaine Thompson pour vous, Bwana… »

Il avait la peau bien plus sombre que lorsqu'ils l'avaient connu à Galveston. Sans doute une sorte de teinture épidermique, estima Laura. Un déguisement, peut-être. Il semblait plus prudent de ne pas relever la chose. « Je suis contente de vous voir sain et sauf », dit-elle. Sticky se contenta de grommeler.

« Nous n'avons pas eu l'occasion de vous dire, continua-t-elle, combien nous sommes désolés pour M. Stubbs.

— J'étais occupé, dit Sticky. À poursuivre ces mecs de Singapour. » Il braqua son regard droit sur les lunettes de Laura, se redressant visiblement pour parler, à travers elle, aux bandes vidéo de Rizome qui défilaient à Atlanta. « Et ça, pendant que notre sécurité de Rizome continue à danser comme un poulet décapité, notez bien. La bande de Singapour s'est tirée vite fait après le meurtre. Alors moi, je les file dans le noir. Ils courent peut-être cinq cents mètres vers le sud, le long de la côte, puis pataugent pour gagner un chouette rafiot qui les attend, bien peinard, tout près du bord. Un ketch de bonne taille ; avec deux autres types à bord. Je note son immatriculation. » Il renifla. « Loué par M. Lao Binh Huynh, un soi-disant "important homme d'affaires viet-américain", qui vit à Houston. Un mec riche, ce Huynh – il possède une demi-douzaine d'épiceries, un hôtel, une entreprise de transports. »

[« Dis-lui qu'on va vérifier tout de suite »], pressa le murmure d'Emily.

« On va vérifier tout de suite, dit David.

— V'débarquez un peu tard, Bwana Dave. M. Huynh s'est volatilisé il y a quelques jours. Quelqu'un l'a enlevé à la sortie de sa voiture.

— Seigneur », dit David.

Sticky regarda dehors, maussade. Un entassement de maisons blanches émergea des ténèbres ; les murs blancs reflétaient comme de la laque la lumière des phares. Un ivrogne solitaire détala pour dégager la route au premier coup de klaxon. Une place de marché déserte ; des toits en tôle ondulée, des mâts sans drapeaux, une statue coloniale, des bouts de panier en osier piétinés. Quatre chèvres attachées – éclat rouge des yeux dans le faisceau des projecteurs, comme une vision de cauchemar. « Rien de tout cela ne prouve quoi que ce soit contre la Banque de Singapour », observa Laura.

Sticky était ennuyé ; il en oublia son accent. « Quelle preuve ? Vous croyez peut-être qu'on compte les poursuivre en justice ? C'est d'une *guerre* qu'il s'agit ! » Un temps d'arrêt. « Trop drôle, des Yankees qui demandent des preuves, aujourd'hui ! Quelqu'un fait sauter votre vaisseau de guerre, le *Maine,* vu ? Et deux mois après, ce tordu d'oncle Sam envahit Cuba. Sans la moindre preuve.

— Eh bien, ça tendrait à vous prouver qu'on a appris la leçon, dit doucement David. L'invasion de Cuba, ça a été un flop retentissant. La baie des Porcs… pardon, la baie des Cochons. Une sacrée humiliation pour l'empire yankee. »

Sticky le considéra avec un mépris stupéfait : « J'te cause de 1898, mac ! »

Ébahissement de David : « 1898 ? Mais c'est l'âge de pierre !

— Nous, on a pas oublié. » Sticky jeta un œil dehors. « Z'êtes dans la capitale, à présent. Saint George. »

Des immeubles d'habitation à étages, là encore avec cet étrange éclat de laque immaculée. De vagues taches de verdure s'accrochaient à flanc de coteau, maigres palmiers à la silhouette déchiquetée, pareils à des têtes de rastas couvertes de nattes. Des antennes de télé, paraboles ou râteaux squelettiques, encombraient les toitures. D'autres paraboles, hors d'usage, regardaient le ciel, posées sur les pelouses piétinées – des piscines pour les oiseaux ? se demanda Laura. « Ce sont les chantiers gouvernementaux, expliqua Sticky. Des logements publics. » Son doigt indiqua la pente, à l'opposé du port. « Là, sur la colline, c'est Fort George – le premier ministre habite là-haut. »

Derrière le fort, trois grands mâts radio faisaient clignoter en synchronisme leurs balises de trafic aérien, petits points rouges qui montaient de la terre au ciel, comme s'ils voulaient se propulser dans les ténèbres stellaires. Laura se pencha pour regarder par la vitre de David. La masse sombre des fortifications de Fort George qui se découpait devant ce défilement lumineux la mit mal à l'aise.

Laura avait eu un topo sur le premier ministre de la Grenade. Il s'appelait Eric Louison et son Mouvement du Nouveau Millénaire était le parti unique au gouvernement. Louison était à présent octogénaire et on le voyait rarement hors du secret de son cabinet de pirates

informatiques. Bien des années plus tôt, sitôt après s'être emparé du pouvoir, Louison avait prononcé à Vienne un discours enflammé, pour exiger une enquête sur le « phénomène de personnage optimal ». Une sortie qui avait engendré nombre de commentaires railleurs et gênés.

Louison s'inscrivait dans la malheureuse tradition afro-antillaise de ces patriarches charismatiques fortement imprégnés de vaudou. Des types qui étaient tous des Papa Doc, des Steppin' Razors et autres pères Fouettards. Contemplant le sommet de la colline, Laura eut soudain une claire image mentale du vieux Louison. Un vieux schnock aux ongles jaunes, décharné, parcourant d'un pas chancelant d'insomniaque les galeries des cachots à la lueur des torches. Vêtu d'une veste à parements d'or, s'abreuvant de sang de bouc brûlant, ses pieds nus chaussés de boîtes de Kleenex vides…

La Hyundai traversa lentement la ville sous les réverbères ambrés. Ils doublèrent quelques triroues brésiliens, petits engins noir et jaune comme des guêpes pétaradant à l'alcool. Saint George avait cet air assoupi d'une ville où l'on roulerait la chaussée comme un tapis les nuits de semaine. Selon les critères du Tiers Monde contemporain, c'était une bourgade – peut-être cent mille habitants. Une demi-douzaine de tours dominaient le centre, vieilles horreurs de style international, avec leurs murs monotones piquetés de fenêtres illuminées. Une jolie église coloniale ancienne, avec un grand beffroi carré. Des grues de construction dressaient leur carcasse immobile au-dessus du squelette du dôme couvrant un nouveau stade. « Où est la Banque ? » demanda David.

Sticky haussa les épaules. « Partout. Sur tout le réseau câblé.

— Une bien jolie cité, observa David. Pas de bidonvilles, pas de sans-abri campant sous les viaducs. Vous pourriez donner des leçons à Mexico. » Pas de réaction. « À Kingston également.

— C'est à Atlanta qu'on va donner une leçon, rétorqua Sticky. Notre Banque… vous nous prenez pour des voleurs. Pas du tout, mac. C'est vos banques à vous qui sucent le sang de ces malheureux depuis quatre siècles. Seulement, aujourd'hui, c'est une autre chanson… »

Les lumières de la capitale s'éloignèrent. Loretta s'agita dans son berceau, remua les bras puis remplit bruyamment sa couche. « Oh-oh », fit David. Il descendit la vitre. L'odeur de poussière moite de l'averse tropicale emplit l'habitacle. Un autre arôme s'immisça également, âcre, épicé, entêtant. Une odeur de cuisine. De la muscade, comprit Laura. La moitié de la production mondiale venait de la Grenade. De vraies noix de muscade, cueillies sur les arbres. Ils contournèrent une baie – lumières scintillant sur une base au large, lumières sur les eaux calmes, lueur industrielle sur le plafond de nuages gris.

Sticky fronça le nez et lorgna Loretta comme si c'était un sac-

poubelle. « Pourquoi avoir amené ici ce bébé ? Le coin est dangereux. »

Laura plissa le front, puis sortit une couche neuve. David répondit : « Nous ne sommes pas des soldats. Nous ne cherchons pas à être des cibles faciles.

— Drôle de raisonnement, remarqua Sticky.

— Vous vous imaginez peut-être qu'elle est plus en sécurité chez nous, reprit Laura. Vous savez, la maison qui s'est fait mitrailler.

— D'accord », reconnut Sticky. Il haussa les épaules. « Peut-être qu'on pourra lui bricoler un bavoir pare-balles. »

Emily intervint par radio : [« Mais c'est que c'est un marrant. Il y a des talents qui se perdent. Ils auraient dû l'engager pour une vidéo-comédie. »]

Sticky remarqua leur silence. « Vous bilez pas, Atlanta, reprit-il tout haut. On prendra mieux soin de nos invités que vous ne l'avez fait des vôtres. »

[« Ouille »], dit le murmure.

Ils parcoururent encore plusieurs kilomètres en silence. [« Écoutez »], dit Emily. [« Pour vous éviter de perdre votre temps, je vais vous passer une sélection des meilleurs extraits de discours électoraux du comité… »] Laura écouta attentivement ; David jouait avec le bébé et regardait dehors.

Puis la Hyundai quitta la nationale par l'ouest pour s'engager sur un chemin gravillonné. Emily interrompit un discours sur les avoirs de la Couronne pacifique de Rizome en bois d'œuvre et en micro-puces. La voiture gravissait la colline, au milieu d'épais bosquets de casuarinas. Elle s'immobilisa dans l'obscurité.

« Klaxonne », ordonna Sticky, et la voiture obéit. Des lampes à arc s'illuminèrent au sommet de deux mâts d'acier aux portes d'une plantation. En haut des murs d'enceinte fortifiés du domaine, des tessons de bouteilles scintillaient méchamment.

Un garde se présenta au bout d'un long moment, un jeune milicien à l'air rompu, un fusil entraveur en bandoulière. Sticky descendit de voiture. Le garde avait l'air coupable du type qu'on a sorti du lit. Tandis que le portail s'ouvrait, Sticky fit valoir son rang en tançant le pauvre gamin.

« Non mais, regardez-moi ce numéro de ringardise fasciste », grommela David, rien que pour marquer le coup.

La voiture pénétra dans une cour gravillonnée décorée d'une fontaine en marbre asséchée et de rosiers humides qui étouffaient sous les mauvaises herbes. Les projecteurs du portail éclairaient de loin un escalier chaulé aux marches basses menant à une longue véranda abritée. Au-dessus de celle-ci, deux tourelles d'allure ridicule aux fenêtres éclairées. Expression de l'idée de classe chez certains colons

victoriens. [« Mince de piaule ! »] commenta Emily.

« Une résidence Reine Anne ! » dit David.

La voiture s'arrêta au pied des marches et les portières s'ouvrirent. Ils descendirent au milieu de la moiteur tropicale et des parfums entêtants, traînant le bébé et leur barda. Sticky les rejoignit, brandissant une clé à carte.

« C'est chez qui, ici ? demanda David.

— Chez vous, pour l'instant. » Sticky les invita à gravir les marches et à traverser le porche ouvert plongé dans l'obscurité. Ils passèrent devant une grande table couverte de poussière. Le pied de David buta sur une balle de ping-pong qui fusa en cliquetant au loin dans les ténèbres, entre les reflets squelettiques de sièges de jardin en aluminium. Sticky glissa sa clé à carte dans la fente d'une double porte en bois de rose à ferrures en laiton.

Les portes s'ouvrirent ; le hall s'éclaira aussitôt. David exprima sa surprise : « Cette vieille baraque a un équipement domotique ?

— Bien sûr, fit Sticky, hautain. Elle a appartenu dans le temps à un ponte de la Banque – le vieux M. Gelli. C'est lui qui l'a aménagée. » Des voix inconnues provenaient d'une porte au fond. Ils pénétrèrent dans une salle de séjour : moquette murale en velours floqué, ensemble salon à fleurs, table basse haricot, épaisse moquette d'un bordeaux purulent.

Deux hommes et une femme, en tenue blanche de domestiques, étaient agenouillés près d'une desserte à roulettes renversée. Ils se levèrent en hâte, l'air penaud.

« Elle déconne, dit le plus grand des deux hommes, l'air buté. À nous a coursés toute la journée.

— Voici vos domestiques, dit Sticky. Jimmy, Rajiv et Rita. La maison est encore un peu poussiéreuse mais ils vous soigneront bien. »

Laura les examina. Jimmy et Rajiv ressemblaient à des pickpockets et Rita avait des yeux brûlants et noirs comme des billes – elle regardait Loretta avec l'air de se demander ce qu'elle donnerait, accommodée en ragoût avec oignons et carottes. « Est-on censés recevoir ? » demanda-t-elle.

Sticky eut l'air perplexe : « Non…

— Je suis certaine que Jimmy, Rajiv et Rita sont très capables, dit prudemment Laura. Mais à moins de nécessité pressante, je crois qu'on se soignera mieux tout seuls.

— Vous aviez des domestiques à Galveston », remarqua Sticky.

Laura grinça des dents. « Le personnel de la Loge est composé *d'associés de Rizome.* Nos *collaborateurs*.

— La Banque vous a sélectionné ces gens, observa Sticky. Ils avaient une bonne raison. » Il guida David et Laura vers une autre porte. « La chambre principale est ici. »

Ils le suivirent dans une pièce tapissée de penderies et équipée d'un imposant aqualit à baldaquin. Le lit venait d'être fait. Un bâton d'encens au gardénia se consumait sur un bureau d'acajou ancien. Sticky referma les portes derrière lui.

« Vos domestiques vous protègent des espions, leur dit-il avec un air de patience exaspérée. Des gens, et des objets aussi, les objets munis de rotors et de caméras, vu ? On n'a pas envie que ces gens s'interrogent sur votre identité et la nature de votre présence ici. » Il se tut, le temps qu'ils méditent sur l'information, puis reprit : « Alors voici le plan : on vous fait passer pour des docteurs fous.

— Des quoi ? intervint David.

— Des technos, Bwana. Des consultants extérieurs. Des technocrates de haut niveau, le gratin de la Grenade. » Sticky marqua un temps d'arrêt. « Vous ne voyez donc pas ? Comment fait-on marcher cette île, selon vous ? Nous avons ici des docteurs fous venus de tous les azimuts. Yankees, Européens, Russes, ils débarquent ici pour profiter des petits avantages, et puis le coin leur plaît, vu ? Des maisons vastes, avec du personnel. » Clin d'œil appuyé. « Plus certains détails appréciables…

— C'est vraiment le pied, dit David. Et on a droit aussi à des collaborateurs sur le terrain ? »

Sourire de Sticky. « Vous savez que vous commencez à me plaire, vous deux ?

— Pourquoi ne pas nous faire passer plutôt pour des touristes ? demanda Laura. Vous devez quand même bien en avoir, non ?

— Ma p'tite dame, vous êtes aux Antilles. L'arrière-cour de l'Amérique, vu ? On a l'habitude de voir des Yankees courir partout les fesses à l'air. Ça nous choque pas le moins du monde. » Il marqua un temps d'arrêt, songeur, ou faisant semblant. « Sauf que ce rétrovirus – cette sacrée MST yank – prélève son tribut chez les filles. »

Laura sentit la moutarde lui monter au nez. « Ce genre de "petits avantages" ne nous intéresse pas, capitaine.

— Oh ! désolé ! dit Sticky. J'oubliais que vous êtes en ligne avec Atlanta, faut surveiller ses manières, pas causer vulgaire… tant qu'ils peuvent entendre.

[« Oh »], murmura soudain Emily, [« si vous êtes tous des hypocrites, ça veut dire qu'il a bien le droit d'être un con. »]

— Vous voulez prouver que nous sommes des hypocrites, dit David. Parce que ça vous donne le droit de nous insulter. » Pris à contre-pied, Sticky hésita. David reprit, apaisant : « Nous sommes vos invités. Si vous tenez à nous entourer de ces prétendus "domestiques", c'est votre affaire. »

Laura embraya : « Peut-être que vous n'avez pas confiance en nous ? » Elle fit mine de réfléchir. « Pas bête d'avoir quelques

domestiques pour nous surveiller, juste au cas où l'on s'aviserait de regagner Galveston à la nage.

— On va étudier la question », admit Sticky, de mauvaise grâce. La sonnette tinta, jouant le premier couplet d'une vieille chanson populaire. « Oh ! quand j'entends chan-ter No-ël », fredonna David, reconnaissant l'air. Ils se hâtèrent vers la porte mais les domestiques les avaient pris de vitesse. Leurs bagages étaient arrivés. Rajiv et Jimmy déchargeaient déjà les sacs du monocorps.

« Je peux prendre le bébé, madame », proposa Rita, venant à la hauteur de Laura.

Celle-ci fit semblant de ne pas entendre, les yeux fixés au-delà du store de la véranda. Deux nouveaux vigiles étaient postés sous les lampes à arc du portail.

Sticky leur tendit une paire de clés à carte. « J'y vais… j'ai à faire ailleurs, ce soir. Prenez vos aises. Prenez ce que vous voulez, servez-vous de tout, la maison est à vous. Le vieux M. Gelli, il se plaindra pas.

— Quand rencontre-t-on les gens de la Banque ? demanda Laura.

— Ça va venir », dit Sticky, sans autre explication. Il dévala les marches ; la Hyundai s'ouvrit et il se glissa à l'intérieur sans couper son élan. La voiture démarra.

Ils rejoignirent les domestiques dans le séjour et restèrent plantés là, mal à l'aise, noués par une tension irrésolue.

« Un petit souper, monsieur, madame ? suggéra Rajiv.

— Non, merci, Rajiv. » Elle ignorait le terme idoine pour qualifier l'origine ethnique de Rajiv : Indo-Antillais ? Grenado-Hindou ?

« Je faire couler un bain à Madame ? »

Laura fit non de la tête. « Vous pourriez déjà commencer par nous appeler David et Laura », suggéra-t-elle. Les trois Grenadins les regardèrent, l'air obtus.

Loretta choisit adroitement ce moment pour éclater en sanglots. « Nous sommes tous un peu fatigués du voyage, lança David, je crois que nous allons… euh, nous retirer dans notre chambre. Alors, nous n'aurons pas besoin de vous ce soir, merci. » Il y eut une brève bousculade autour des bagages, remportée par Rajiv et Jimmy. Triomphants, ils transportèrent leur butin dans la chambre principale.

« Nous vous les défaire, annonça Rajiv.

— Merci, mais non ! » David ouvrit les bras et les raccompagna à la porte de la chambre. Qu'il verrouilla dans leur dos.

« Nous en haut si vous avoir besoin de nous, madame, cria Jimmy à travers la porte. L'interphone, y marche pas, alors faut crier un bon coup ! »

David sortit Loretta de son couffin et entreprit de lui préparer son biberon. Laura se laissa tomber de tout son long sur le lit, accablée de

fatigue nerveuse. « Enfin seuls, dit-elle.

— Si tu ne comptes pas les milliers d'associés de Rizome », remarqua David depuis la salle de bains. Il en émergea et posa le bébé sur le lit. Laura se redressa sur un coude pour tenir le biberon.

David inspecta tous les placards. « On m'a l'air relativement en sécurité dans cette chambre. Pas d'autre issue que cette porte – et c'est de la menuiserie traditionnelle, du sérieux ! » Il retira son écouteur avec une grimace puis déposa les vidéoverres sur la table de chevet. En prenant soin de les braquer vers la porte.

[« Faites pas attention à moi »], dit Emily au creux de l'oreille de Laura. [« Si David veut dormir à poil, je couperai au montage. »]

Laura rit, passant en position assise. « Vous deux et vos blagues en douce », dit David.

Laura changea la petite et lui enfila son pyjama en papier. Gavée, assoupie et satisfaite, elle battait des paupières, les yeux mi-clos. Agitant ses menottes, comme si elle cherchait à se raccrocher à son retour à la conscience mais sans bien se rappeler où elle l'avait mis. C'était drôle comme elle pouvait ressembler à David quand elle dormait.

Ils se dévêtirent et il accrocha ses vêtements dans la penderie. « Ils ont laissé la garde-robe du vieux », remarqua-t-il. Il lui montra un harnais de cuir. « Chouette tailleur, hein ?

— Qu'est-ce que c'est que ce machin ? Un attirail sado-maso ?

— Un étui d'épaule, dit David. Pour gros pan-pan de macho.

— Ouah, terrible. » Encore et toujours ces sacrés revolvers. Malgré sa lassitude, elle redoutait le sommeil ; elle se sentait guettée par un nouveau cauchemar. Elle brancha son attirail sur le radio-réveil qu'elle venait de sortir du plus gros des sacs. « Qu'est-ce que t'en dis ? »

[« Ça devrait coller. »] La voix d'Emily sortait, amplifiée, du haut-parleur du radio-réveil. [« Je décroche mais l'équipe de nuit veillera sur vous. »]

« Bonne nuit. » Laura se glissa sous les draps. Ils calèrent le bébé entre eux. Demain, ils se mettraient en quête d'un berceau. Éteignez-vous, lumières ! »

Laura s'éveilla, pâteuse. David avait déjà passé un jean, une chemise tropicale ouverte et ses vidéoverres. « La sonnette », expliqua-t-il. Elle tinta de nouveau, égrenant son antique mélodie.

« Oh ! » Elle tourna des yeux chassieux vers le cadran. Huit heures du matin. « Qui est en ligne ? »

[« C'est moi, Laura »], dit le réveil. [« Alma Rodriguez. »]

« Oh ! madame Rodriguez, dit Laura au réveil. Hum, comment allez-vous ?

[« Oh, c'est mon homme… son hygroma le fait bien souffrir aujourd'hui. »]

« Désolée de l'apprendre », marmonna Laura. Elle se redressa tant bien que mal ; l'aqualit clapotait à vous flanquer le mal de mer.

[« Cette Loge, elle est drôlement vide, sans vous ou les hôtes »], crut bon de remarquer Mme Rodriguez. [« Mme Delrosario, elle dit comme ça que ses deux filles courent partout en ville comme deux folles. »]

« Bon, eh bien, vous n'avez qu'à lui dire que je, euh… » Laura se tut, soudain frappée par le choc culturel. « Eh bien, je ne sais foutre pas où je suis. »

[« Tout va bien, Laurita ? »]

« Bien sûr, enfin je crois… » Elle parcourut d'un regard inquiet la chambre étrange, repéra la porte de la salle d'eau. Ça aiderait.

À son retour, elle se vêtit rapidement puis mit les lunettes. [« Ay ! Ça fait drôle quand l'image danse comme ça »], dit la voix de Mme Rodriguez dans son écouteur. [« Ça me flanque le mal de mer ! »]

« *Idem* pour moi, dit Laura. Avec qui David est-il en conversation, à côté ? Les soi-disant domestiques ? »

[« Ça ne va pas vous plaire »], dit sèchement Mme Rodriguez. [« C'est l'autre sorcière. Carlotta. »]

« Seigneur, allons bon ! » Elle récupéra la petite qui se tortillait, les yeux grands ouverts, et la transporta dans le salon. Carlotta était assise sur le divan ; elle avait apporté un panier d'osier plein de provisions. « La bouffe », annonça-t-elle, en l'indiquant d'un signe de tête.

« Bien, dit Laura. Comment allez-vous Carlotta ?

— Impec, dit Carlotta, radieuse. Bienvenue à la Grenade ! Chouette maison que vous avez là, c'est ce que j'étais en train de dire à votre monsieur.

— Carlotta va être notre liaison pour aujourd'hui, intervint David.

— Ça me gêne pas, d'autant que Sticky est sacrément occupé, dit Carlotta. Et puis, j'connais bien l'île, alors je peux vous la faire visiter. Vous voulez un peu de jus de papaye, Laura ?

— D'accord. » Laura prit le second fauteuil. Elle ne tenait pas en place, prise d'une irrésistible envie d'aller courir sur la plage. Pourtant, ça ne risquait pas, pas ici. Elle tint Loretta en équilibre sur son genou. « Alors comme ça, la Banque nous a confiés à vous pour nous balader ?

— Je suis câblée en audio », dit Carlotta tout en servant. Une paire d'écouteurs légers lui entourait le cou, raccordés par fil au téléphone accroché à sa ceinture cloutée. Elle portait un bustier de coton à manches courtes, dévoilant vingt centimètres d'estomac

couvert de taches de rousseur entre le haut et la minijupe rouge. « Z'avez tous intérêt à faire un peu attention à ce que vous absorbez dans le coin, avertit Carlotta. Ils ont sur cette île des *houngans*, parfaitement capables de vous flanquer en l'air.

— Des houngans ? répéta David. Vous voulez parler de ces types qui préparent des drogues magiques ?

— Ouais, c'est ça. Ils ont des poisons vaudous qui peuvent faire à votre système nerveux des trucs que je voudrais pas infliger au chef d'état-major du Pentagone ! Ils ont amené ici ces docteurs fous, des bio-techs de pointe, et les ont plus ou moins croisés avec ces espèces de vieux maîtres zombis du poison au poisson-chat, et le résultat est aussi mauvais qu'un chien errant ! » Elle passa à Laura un verre de jus de fruits. « Si j'étais à Singapour en ce moment, je ferais brûler de l'encens ! »

Laura contempla d'un air inquiet le contenu de son verre. « Oh ! mais vous avez rien à craindre avec moi, poursuivit Carlotta. J'ai tout acheté moi-même au marché.

— Merci, c'est gentil de votre part, dit David.

— Ben, entre Texans, faut se serrer les coudes ! » Carlotta saisit le panier. « Pouvez déjà essayer ces espèces de petites *tamale,* des "pastels" comme ils les appellent. C'est comme des petits caris en chausson. C'est de la cuisine indienne. Enfin, des Indes, je veux dire, vu que les Indiens du coin, ils les ont liquidés depuis belle lurette.

[« N'y touchez pas ! »] protesta Mme Rodriguez. Laura l'ignora. « Très bon, fit-elle, la bouche pleine.

— Ouais, ils les ont chassés jusqu'à la pointe du Sauteur, expliqua Carlotta à l'intention de David. Les Indiens caraïbes. Ils savaient que les colons de la Grenade les avaient dans le collimateur, alors ils ont tous sauté dans la mer du haut d'une falaise et ils sont morts. C'est là que nous allons aujourd'hui – à la pointe du Sauteur. J'ai une voiture, dehors. »

Après le petit déjeuner, ils prirent la voiture de Carlotta. C'était une version plus longue, utilitaire, des triroues brésiliens, avec une espèce de guidon de moto pour la conduite. « J'adore conduire en manuel, confessa Carlotta tandis qu'ils s'installaient. Et vite, c'est une super-éclate prémillénaire. » Elle actionna joyeusement le bouton du klaxon alors qu'ils passaient devant les gardes à la porte. Ces derniers répondirent d'un signe de la main ; ils semblaient la connaître. Carlotta poussa le moteur, projetant les gravillons sur les bas-côtés du chemin sinueux jusqu'à ce qu'ils aient rejoint la grand-route.

Laura se tourna vers David : « Tu crois que c'est prudent de laisser nos affaires aux esclaves de la baraque ? »

Ce dernier haussa les épaules. « Je les ai réveillés et leur ai donné du boulot : Rita soigne les roses, Jimmy nettoie le bassin et Rajiv est

chargé de démonter la pompe de la fontaine. »

Laura rigola.

David fit craquer ses phalanges, le regard embrumé de plaisir anticipé. « Dès qu'on sera de retour, on pourra s'y mettre un coup, à notre tour.

— Tu veux arranger cette maison ? »

David prit l'air surpris : « Une super vieille bâtisse comme ça ? Merde, oui ! On peut quand même pas la laisser pourrir ! »

La nationale était plus encombrée en plein jour, avec des tas de vieilles Nissan et Toyota bringuebalantes. Les voitures passèrent au ralenti un rétrécissement pour travaux, où une équipe de terrassiers tuaient le temps, assis à l'ombre de leur rouleau compresseur. Ils avisèrent Carlotta, souriante, alors qu'elle se faufilait avec son triroues. « Hé, chériiie ! » lança l'un des ouvriers en agitant la main.

Soudain, un camion bâché militaire apparut, venant du nord. Aussitôt, les ouvriers empoignèrent pelles et pioches et se mirent au travail comme un seul homme. Le camion passa dans un grondement en mordant sur le bas-côté. Il était plein de soldats de la milice, l'air las.

Quinze cents mètres plus loin, ils traversèrent une ville baptisée Grand Roy. « C'est ici que je fréquente l'Église », dit Carlotta en agitant le bras tandis que son moteur pétaradait furieusement. « C'est un joli petit temple, les filles du coin, elles ont une curieuse notion de la Déesse mais enfin, on arrive à les convertir. »

Champs de canne à sucre, vergers de muscadiers, montagnes bleues à l'ouest dont les crêtes volcaniques dépassaient d'une bande de nuages. Ils traversèrent deux autres villes, plus importantes : Gouyave, Victoria. Des trottoirs encombrés de femmes noires vêtues d'imprimés tropicaux criards, quelques femmes en saris indiens ; les différentes ethnies ne semblaient pas trop se mélanger. Guère d'enfants, mais quantité de miliciens en tenue kaki. À Victoria, ils passèrent devant un bazar où une étrange musique étouffante se déversait d'énormes enceintes posées sur le trottoir, leurs propriétaires assis à des tables en agglomeré encombrées de cassettes audio et vidéo. Les chalands se cognaient aux vendeurs de noix de coco et aux vieux marchands d'eskimos qui poussaient leur charrette. Haut sur les murs, hors de portée des graffiteurs, de vieilles affiches sur le sida mettaient en garde contre les déviations sexuelles avec la précision crue des organismes de santé publique.

Passé Victoria, ils prirent vers l'ouest, contournant la côte à la pointe nord de l'île. Le relief s'accentua.

Des grues de quai rouges se dessinaient sur l'horizon au-dessus de la pointe du Sauteur, filigranes squelettiques découpant le ciel. Laura repensa aux mâts radio rouges avec leurs inquiétantes lumières

sautillantes… Elle chercha la main de David. Il la pressa et lui sourit, sous les lunettes ; mais elle ne put croiser son regard.

Puis ils parvinrent au sommet d'une colline et soudain le panorama s'offrit entièrement à leurs yeux. Un vaste complexe maritime s'étendait sur la mer, telle une Venise revue par un magnat de la sidérurgie, toute en angles aigus de métal, charpentes saillantes, eaux verdâtres traversées d'un maillage de câbles flottants… Des amoncellements de blocs blancs formaient de longues digues protectrices qui s'étiraient vers le nord sur des kilomètres, fouettées çà et là par le ressac, tandis que les eaux intérieures étaient calmées par les boudins orange des brise-lames…

« Madame Rodriguez, dit calmement David. Il faudrait nous retransmettre un cours de génie maritime. Prévenez Atlanta. »

[« D'accord, David. Tout de suite. »]

Laura compta trente structures principales dressées au large. Elles étaient surchargées. La plupart étaient d'anciennes plates-formes pétrolières, campées sur leurs pieds à claire-voie hauts comme des immeubles de vingt étages, avec les cinq niveaux de leur base se dressant loin au-dessus des eaux. Des géants martiens, aux genoux entourés de quais de chargement où s'amarraient de minuscules barges. Le soleil tropical de la Grenade jouait sur les parois d'aluminium de cabines de couchage analogues à des mobile homes qui ressemblaient à des jouets posés sur les plates-formes.

Une paire d'OPET, rondes et massives, haletaient placidement, aspirant l'eau de mer chaude pour alimenter leurs chaudières à ammoniac. Des nids de pieuvres de câbles flottants partaient des centrales électriques pour alimenter les plates-formes sur lesquelles s'empilaient des amoncellements de vérins hydrauliques verts et jaunes.

Ils quittèrent la grand-route. Carlotta tendit le bras : « C'est de là qu'ils ont sauté ! » Les falaises de la pointe du Sauteur n'avaient qu'une quinzaine de mètres de haut mais les rochers à leur base avaient l'air particulièrement déchiquetés. L'ensemble aurait eu meilleure allure, les pieds battus par des déferlantes romantiques, mais les jetées et les brise-lames avaient transformé ce bras de mer en une soupe mijotante couleur de boue. « Par temps clair, on aperçoit Carriacou du haut des falaises, indiqua Carlotta. Plein de trucs incroyables sur cette petite île – elle fait également partie de la Grenade. »

Elle gara le triroues sur une bande de gravier blanc, à proximité d'une cale sèche. À l'intérieur de celle-ci, des soudeurs à l'arc crachaient leurs éclairs blanc-bleu. Ils quittèrent le véhicule.

Une brise de mer soufflait, puant l'ammoniac et l'urée. Carlotta rejeta les bras en arrière et s'emplit les poumons. « Des usines

d'engrais, dit-elle. Comme dans le bon vieux temps sur la côte du Golfe, hein ?

— Mon grand-père y travaillait, remarqua David. Les anciens complexes pétrochimiques… Vous vous en souvenez, Carlotta ?

— M'en *souvenir ?* » Elle rit. « Mais ce sont eux, je crois bien. Ils ont récupéré tous ces vieux coucous technologiques – ont racheté toutes ces épaves abandonnées sur place. » Elle mit ses écouteurs, écouta. « Andreï nous attend. Il pourra tout vous expliquer. Venez. »

Ils marchèrent dans l'ombre de grues imposantes, gravirent les degrés en pierre à chaux d'une digue pour gagner le front de mer. Assis sur le quai de pierre, un blond au bronzage intense buvait du café en compagnie de deux dockers grenadins. Les trois hommes portaient ample tunique en coton, pantalon de toile à poches multiples, casquette et chaussures de marin à bouts ferrés.

« Ah ! les voilà enfin ! dit le blond en se levant. Salut, Carlotta. Bonjour, monsieur et madame Webster. Et ce doit être votre petit bébé. Quel gentil petit poulet. » Il toucha le nez de Carlotta d'un index maculé de graisse. Celle-ci gazouilla et lui offrit son plus beau sourire édenté.

« Je m'appelle Andreï Tarkovsky, se présenta le technicien. Je vivais en Pologne. » Il regarda ses mains, l'air gêné. « Vous m'excusez si je ne vous serre pas la main…

— Y a pas de mal, dit David.

— Ils m'ont demandé de vous montrer une partie de ce que nous faisons ici. » Il indiqua de la main l'extrémité du quai. « J'ai un bateau. »

Le bateau était une embarcation de quatre mètres, à fond plat, carrée à l'avant, et propulsée par un moteur hors-bord à turbojet. Andreï leur tendit des gilets de sauvetage, dont un petit pour le bébé. Ils se harnachèrent. Miracle, Loretta prit joyeusement la chose. Ils descendirent une courte échelle pour embarquer.

David s'assit à l'arrière ; Laura et le bébé à l'avant, le dos à la marche, sur un banc de nage capitonné. Carlotta s'étendit sur le fond. Andreï repoussa l'embarcation puis lança le moteur. Ils filèrent aussitôt vers le nord sur les eaux boueuses.

David se tourna vers Andreï et lui dit quelque chose concernant les unités de craquage catalytique. À cet instant, une voix nouvelle intervint en ligne. [« Salut, Rizome Grenade, ici Eric King de San Diego… Vous pourriez me remontrer cette unité de distillation… Non, vous, Laura, regardez ce grand truc jaune… »]

« Je m'en charge », cria-t-elle à David en plaquant la main contre son oreille. « Eric, vers où voulez-vous que je regarde ? »

[« Sur votre gauche – ouais – bon sang, ça fait vingt ans que je n'avais pas vu un truc pareil… Pourriez-vous m'en faire un bon

panoramique de droite à gauche… Ouais, super. »] Il se tut pendant que Laura balayait l'horizon.

Andreï et David étaient déjà en pleine discussion.

« D'accord, mais vous devez payer vos matières premières, expliquait avec passion Andreï. Ici, nous avons l'énergie des courants chauds de l'océan », il indiqua une OPET dont la machinerie haletait, « qui est gratuite. L'ammoniac, c'est NH3. N, l'azote, provient de l'air, qui est gratuit. H, l'hydrogène, de l'eau de mer, gratuite également. Tout ce que ça nous coûte, c'est la mise de fonds initiale. »

[« Ouais, et l'entretien »], ajouta aigrement Eric King. « Ouais, et l'entretien, répéta tout haut Laura.

— Ce n'est pas un problème avec les polymères modernes, dit doucement Andreï. Des résines inertes… Une fois peintes, la corrosion est quasiment réduite à zéro. Mais vous devez connaître le procédé.

— Coûteux, observa David.

— Pas pour nous, rectifia Andreï. Nous les fabriquons. »

Il les pilota jusque sous une plate-forme télescopique. Dès qu'ils franchirent la nette démarcation de son ombre, Andreï coupa le moteur. Ils coururent sur l'erre ; les deux arpents de plancher de la plate-forme, encombrés d'une plomberie baroque, s'étendaient à sept mètres au-dessus des flots noirs. Sur un quai flottant au niveau de la mer, un docker à nattes rasta les considéra tranquillement, le visage encadré par un casque.

Andreï les guida vers l'un des quatre pieds de la plate-forme. Laura remarqua l'épaisse couche de polymère peint qui recouvrait les gros tubes et les poutrelles de la charpente. Il n'y avait aucun coquillage sur la ligne de flottaison. Pas d'algue, pas de vase. Rien ne poussait sur cette structure. Elle était lisse comme de la glace.

David se tourna vers Andreï, en agitant les mains avec animation. Carlotta rampa au fond de l'embarcation et laissa pendre les pieds par-dessus bord ; elle contemplait en souriant le pied de la plate-forme.

[« Je voulais vous dire que mon frère, Michael King, a séjourné à votre Loge, l'an dernier »], murmura King. [« Il a vraiment eu l'air emballé. »]

« Merci, c'est sympa de l'apprendre », dit Laura dans le vide. David discutait toujours avec Andreï, une histoire d'empoisonnement par le cuivre et de biocides noyés. Il ignora King, baissant le volume de son écouteur.

[« J'ai suivi cette affaire avec la Grenade. Vu les circonstances épouvantables, vous vous débrouillez plutôt bien. »]

« Nous sommes sensibles à ce soutien et cette solidarité, Eric. »

[« Ma femme est d'accord avec moi – bien qu'elle estime que le comité aurait pu se débrouiller mieux… Vous soutenez l'Indonésienne, c'est ça ? Suvendra ? »]

Laura marqua une pause. Elle n'avait plus repensé aux élections du comité depuis un bout de temps. Emily soutenait Suvendra. « Ouais, c'est bien ça. »

[« Et Pereira ? »]

« J'aime bien Pereira mais je ne suis pas sûre qu'il ait l'étoffe suffisante », dit Laura. Carlotta souriait de la voir, telle une idiote, marmonner en s'adressant dans le vide à une présence invisible. Schizo. Laura fronça les sourcils. Trop de messages à la fois. Avec les yeux et les oreilles branchés sur des réalités séparées, le cerveau se sentait divisé le long de coutures invisibles et tout devenait légèrement cireux, irréel. La crame du Réseau la guettait. [« D'accord, je sais bien que Pereira a merdoyé à Brasilia mais c'est un type honnête. En revanche, Suvendra, avec cette histoire de Banque islamique ? Ça ne vous gêne pas ? »]

Toujours absorbé par sa conversation avec l'émigré polonais, David se tut soudain et porta la main à son oreille.

« Histoire de Banque islamique », songea Laura, glacée par un léger malaise. Bien sûr. Un membre de Rizome était en négociation avec les pirates informatiques de Singapour. Et bien sûr, ce ne pouvait être que Suvendra. Tout se mettait parfaitement en place : Mad-Emerson, Suvendra, Emily Donato. Le vieux réseau féminin de Rizome en action.

« Hum… Eric, dit David à haute voix. On n'est pas sur une ligne privée. »

[« Oh »], fit King d'une petite voix allons-bon-j'ai-gaffé.

« Nous serions ravis d'avoir votre entrée, si vous pouvez la consigner par écrit et la transmettre par courrier. Atlanta pourra vous l'encrypter. »

[« Ouais, bien sûr. Quel crétin je fais… Excusez-moi. »] Laura se sentait désolée pour lui. Elle n'était pas mécontente que David l'ait débarrassée de lui mais elle n'aimait pas le tour que ça prenait. Le gars jouait la franchise et le franc parler, tout à fait dans la ligne Rizome, et voilà qu'ils lui disaient de surveiller ses manières sous prétexte qu'ils étaient sur un coup tordu. Ça avait l'air de quoi ?

David lui jeta un coup d'œil et écarta les mains par à-coups, les sourcils froncés. Il paraissait déçu.

La télé. Une espèce de coque laquée de télévision les entourait, les isolant tous deux du monde extérieur. C'était comme si, tendant la main pour toucher le visage de quelqu'un, vous sentiez vos doigts interceptés par une froide paroi de verre.

Andreï redémarra. Ils prirent de la vitesse, cap au large. Laura remit soigneusement ses vidéoverres, clignant des yeux tandis que le vent fouettait sa chevelure.

La mer des Antilles, le soleil souriant des tropiques, l'éclat frais et

miroitant de la vitesse sous les flancs de la coque. Des blocs complexes d'éléments d'industrie lourde dominaient les hauts-fonds pollués, énormes, étranges, ambitieux… pleins d'une présence insistante. Laura ferma les yeux. La Grenade ! Que diable venait-elle faire ici ? Elle se sentait étourdie, hébétée par le choc culturel. Grésillement brouillé de la voix d'Eric King. Soudain, le Réseau si lointain semblait lui vriller le crâne comme un perce-oreille. Elle éprouva l'envie soudaine de retirer les lunettes et de les balancer dans l'océan.

Loretta se tortilla dans ses bras et tira sur son corsage avec son petit poing serré. Laura se força à rouvrir les yeux. Loretta était la réalité, songea-t-elle, en la serrant dans ses bras. Son petit guide infaillible. La vraie vie était là où était le bébé.

Traversant la coque humide, Carlotta se rapprocha. Elle étendit les bras dans un mouvement circulaire. « Laura, vous savez pourquoi, tout ça ? »

Laura fit non de la tête.

« Parce que c'est bien pratique, voilà. N'importe laquelle de ces plates-formes… elle pourrait abriter l'ensemble de la Banque de la Grenade ! » Carlotta indiqua au loin une bizarre structure sur tribord – l'œuf aplati d'une géode entourée de pontons sur pilotis. Comme un gros ballon de foot posé sur des pattes d'araignée orange vif. « Peut-être que les ordinateurs de la Banque sont là-dedans, insinua-t-elle. Même si la Maison débarque à la Grenade, la Banque peut toujours esquiver, une prise de judo électrique ! Toute cette technologie marine… avec leurs pattes articulées, il leur suffit simplement de se propulser jusque dans les eaux internationales, hors d'atteinte du Système.

— Le "Système" ? s'étonna Laura.

— Le Système, le Combinat, le Complot. Vous savez bien. Le Patriarcat. La Loi, les Flics, les Gens bien. Le Réseau. Eux.

— Oh ! fit Laura. Vous voulez dire "nous". »

Cela fit rire Carlotta.

Eric King intervint, incrédule. [« Qui est cette étrange femme ? Pourriez-vous me donner une autre vue de cette station sous dôme ? Merci, euh, David… dingue ! Vous savez à quoi elle ressemble ? On dirait votre Loge ! »]

« J'y pensais justement ! » dit tout haut David, la main plaquée sur l'écouteur. Le regard vissé sur la station, il penchait le torse au-dessus du plat-bord. « Pouvons-nous longer ce truc, Andreï ? »

Andreï fit non de la tête.

Les stations s'éloignèrent derrière eux, leurs tours anguleuses se découpant sur la mousse de végétation tropicale qui recouvrait la côte. Les eaux devinrent plus agitées. L'embarcation se mit à rouler, sa proue aplatie projetant de l'écume à chaque vague, éclaboussant

d'embruns le dos de Laura.

Andreï cria quelque chose et tendit le doigt vers bâbord. Laura se retourna pour regarder. Il montrait une longue digue gris-noir. Un immeuble de bureaux de quatre étages se dressait près de son extrémité. L'ensemble était imposant – la digue noire faisait au moins vingt mètres de haut. Sur peut-être quatre cents mètres de long.

Andreï mit le cap dessus et, comme ils approchaient, Laura avisa de petits mâts blancs qui saillaient au-dessus de la digne – de hauts lampadaires. Des cyclistes roulaient sur la piste latérale, tels des moucherons sur roues. Et l'immeuble de bureaux avait un aspect de plus en plus bizarre à mesure qu'ils s'en approchaient : ces étages de plus en plus petits, empilés de biais, avec de longs escaliers métalliques à l'extérieur. Et sur le toit, tout un attirail technique : des paraboles d'antennes satellites, un mât radar.

Le dernier étage était circulaire et peint en blanc, comme une cheminée de navire.

Et c'était bel et bien une cheminée de navire.

[« C'est un ULCC ! »] s'exclama Eric King.

« Un quoi, Eric ? » demanda Laura.

[« Ultra-Large Crude Carrier. Un superpétrolier transport de brut. Les plus gros bâtiments jamais construits. Ils allaient charger dans le golfe Persique, dans le bon vieux temps. »] King rigola. [« La Grenade qui possède des superpétroliers ! Je m'étais toujours demandé où ils avaient échoué. »]

« Vous voulez dire que ça flotte ? s'étonna Laura. Cette digue est un bateau ? Tout ce machin bouge ?

— Il peut embarquer un demi-million de tonnes, renchérit Carlotta, ravie de sa surprise. Comme un gratte-ciel rempli de brut. Plus grand que l'Empire State Building. Bien plus grand. » Elle rit. « Évidemment, ils n'y mettent plus de brut. C'est une fière cité aujourd'hui. Une seule immense usine. »

Ils se dirigeaient dessus à pleine vitesse. Laura aperçut les déferlantes qui se brisaient en écume contre la coque, la fouettant comme le pied d'une falaise. Le superpétrolier n'oscillait pourtant pas le moins du monde. Il était bien trop gros pour cela. Il dépassait tout ce qu'elle aurait pu imaginer comme navire. C'était comme si quelqu'un s'était amusé à découper la moitié du centre de Houston pour la coller à l'horizon.

Et sur le côté du pont imposant qui lui faisait face, elle distinguait – quoi ? Des manguiers, du linge pendu à des cordes, des gens amassés le long de l'interminable garde-corps… par centaines. Bien plus qu'il n'en fallait pour composer un équipage. Elle s'adressa à Carlotta : « Ils vivent là-dessus, n'est-ce pas ? »

Carlotta acquiesça. « Il y a quantité d'activités sur ces bâtiments.

— Vous voulez dire qu'il n'y en a pas qu'un ? »

Carlotta haussa les épaules. « Ça se pourrait. » Elle se tapota la paupière, indiquant ainsi les vidéoverres de Laura. « Disons simplement que la Grenade fait un assez joli pavillon de complaisance. »

Laura scruta le superpétrolier, le balayant soigneusement sur toute sa longueur pour les cassettes d'Atlanta. « Même si la Banque l'a acheté au poids de la ferraille – ça fait une sacrée masse d'acier. Ça a dû coûter des millions. »

Carlotta ricana. « Z'êtes pas trop regardants vis-à-vis du marché noir, hein ? Les liquidités ont toujours été un problème. Ce qu'on peut en faire, je veux dire. La Grenade est riche, Laura. Et elle s'enrichit en permanence.

— Mais pourquoi acheter des navires ?

— Là, vous touchez au domaine de l'idéologie, la prévint Carlotta. Va falloir que je demande à Andreï. »

Laura pouvait à présent constater la vétusté du monstre. Ses flancs étaient tachés de larges croûtes de rouille, obturées sous des couches de fibrolaque ultra-moderne. La fibrolaque adhérait, mais mal ; par endroits, elle avait l'aspect ridé d'un emballage plastique déchiré. L'interminable revêtement en plaques de tôles s'était vrillé sous l'action de la chaleur, du froid, des contraintes de la cargaison, et même la résistance des plastiques armés modernes n'était pas suffisante. Laura avisa des traces d'élongation, les boursouflures crénelées de la « lèpre des navires », et des zones qui s'écaillaient par plaques, là où le plastique s'était détaché, comme de la boue séchée. Le tout recouvert de joints de résine neuve et de grandes coulées grumeleuses d'adhésif ancien mal raclé. Une centaine de teintes de noir, de gris et de rouille. Çà et là, des équipes d'ouvriers avaient bombé la coque du superpétrolier, le recouvrant d'un entrelacs de graffiti colorés : LES PÉTROLIERS-TROP-LIÉS, LA MANGOUSTE OPTIMALE : C'EST NOUS ! BATAILLON DE CHARLIE NOGUÈS.

Ils s'amarrèrent contre un ponton au niveau de la mer. Le ponton flottant ressemblait à une pieuvre aplatie en caoutchouc jaune vif, avec des passerelles rayonnantes et une grosse vessie centrale en guise de tête. Une cabine en treillis glissait le long du câble d'amarrage accroché à la flèche d'une grue, trente mètres plus haut. Ils suivirent Andreï dans la cabine et celle-ci s'éleva, par saccades. David, qui aimait l'escalade, regardait avidement à travers le grillage la mer qui diminuait en dessous d'eux. Sous ses lunettes noires, il souriait comme un gosse de dix ans. Il appréciait vraiment la balade, se rendit compte Laura qui, pour sa part, agrippait le couffin, les phalanges blanches. Il était parfaitement dans son élément.

La flèche pivota pour les amener au-dessus du pont. Laura aperçut

le grutier au passage : c'était en fait une vieille Noire portant des tresses, qui manipulait ses manettes à boutons en mâchant de la gomme en mesure. Sous eux, le pont monstrueux s'étendait comme une piste d'atterrissage, ponctué d'excroissances fonctionnelles à la silhouette étrange : écoutilles inclinées, manches à air, bouches d'incendies, réservoirs de mousse, conduites hydrauliques cerclées de feuilles d'aluminium et cintrées en U inversé pour enjamber les pistes cyclables. Des tentes allongées, également, et des taches de verdure : arbres en bacs, rangées de citronniers en serre sous des feuilles de plastique. Et puis, régulièrement empilées, des montagnes de sacs de jute, pleins.

Ils descendirent au-dessus d'un X scotché sur le pont et se posèrent avec un choc sourd. « Tout le monde descend », dit Andreï. Ils sortirent et la cabine s'éleva aussitôt. Laura huma l'air. Elle décela une odeur familière derrière celles de rouille, de saumure et de plastique. Une odeur de fermentation, humide, rappelant le tofu[2].

— De la prom ! s'exclama David, ravi. De la protéine monocellulaire !

— Oui, confirma Andreï. Le *Charles-Noguès* est un navire alimentaire.

— Qui est ce Noguès ? s'enquit David.

— Ici, c'est un héros national », répondit Andreï, le visage solennel.

Carlotta hocha la tête en regardant David : « Charles Noguès s'est jeté du haut d'une falaise.

— Hein ? dit David. C'était un de ces Indiens caraïbes !

— Non, c'était un coloré libre. Ils sont venus plus tard, ils étaient contre l'esclavage. Mais l'armée des Tuniques rouges s'est pointée, et ils sont morts au combat. » Carlotta marqua une pause. « C'est un de ces sacs de nœuds, l'histoire de la Grenade. J'ai appris tout ça de Sticky.

— L'équipage de ce navire est l'avant-garde du Mouvement du Nouveau Millénaire », déclara Andreï. Ils le suivirent tous les quatre, se dirigeant d'un pas nonchalant vers la haute silhouette du château d'arrière qui se dressait au loin. Il était difficile de ne pas l'assimiler à quelque immeuble de bureaux à l'architecture étrange, tant le pont semblait sous vos pieds aussi solide que le trottoir d'une ville. Des hommes les doublaient sur la piste cyclable, pédalant sur leurs vélo-pousse surchargés. « L'élite des cadres du parti, commenta Andreï, le blond émigré polonais. Notre *nomenklatura.* »

Laura marchait un pas en retrait, serrant le bébé dans son couffin, tandis que David et Andreï ouvraient la marche, côte à côte. « Ça commence à révéler un certain sens conceptuel, lui dit David. Cette fois, si vous vous faites chasser de votre île comme Noguès et les

Caraïbes, vous aurez au moins un chouette point de chute. Exact ? » D'un mouvement de bras, il embrassa le navire.

Andreï acquiesça sobrement. « La Grenade garde le souvenir de ses nombreuses invasions. Ses citoyens font preuve d'un grand courage. Ce sont des visionnaires, également, mais c'est un petit pays. Et les idées d'aujourd'hui sont vastes, David. Plus vastes que les frontières. »

David toisa Andreï, évaluant l'homme. « Que diable un gars de Gdansk vient-il faire ici, d'abord ?

— La vie est morne dans le bloc socialiste, confessa Andreï, désinvolte. Tout pour le socialisme de consommation, aucune valeur spirituelle. J'avais envie d'être là où ça bouge. Et de nos jours, c'est dans le Sud que ça se passe. Le Nord, notre monde développé… est ennuyeux. Prévisible. C'est toujours en pointe qu'on avance.

— Alors, vous n'êtes pas un de ces "docteurs fous", hein ? »

Le ton d'Andreï était méprisant : « Ce type d'individu est utile, sans plus. Nous les achetons mais ils ne jouent pas vraiment de rôle dans le Mouvement du Nouveau Millénaire. Ils ne comprennent pas la Techno Populaire. » Laura percevait les majuscules qui accentuaient son discours. Elle n'appréciait pas du tout le tour que prenait cette conversation.

Elle intervint : « Parfait. Et comment intégrez-vous dans ce joli schéma les laboratoires de drogue et le piratage informatique ?

— Toute information devrait être libre, répondit Andreï en ralentissant le pas. Quant à la drogue… » Il enfouit la main dans la poche latérale de son jean pour en sortir un rouleau aplati de papier brillant qu'il lui tendit.

Laura l'examina. De petites gommettes rectangulaires en papier. On aurait dit un rouleau d'étiquettes vierges. « Oui, et après ?

— Vous vous les collez sur la peau, expliqua patiemment Andreï. La colle contient un agent qui transmet la drogue à travers l'épiderme. La drogue provient d'un labo flugiciel, c'est du THC synthétique, du tétra-hydro-cannabinol, le principe actif de la marihuana. Votre petit rouleau de papier est l'équivalent, voyez-vous, de plusieurs kilos de haschisch. Il y a en là pour une vingtaine d'écus. Une broutille. » Il marqua un temps d'arrêt. « Pas si palpitant que ça, hein ? Pas si romantique ? Pas de quoi vraiment s'exciter…

— Seigneur », dit Laura. Elle voulut le lui rendre.

« Je vous en prie, gardez-le. C'est bien peu de chose. »

Carlotta intervint. « Elle ne peut pas, Andreï. Enfin voyons, elle est en ligne et ses chefs sont en train de regarder. » Elle fourra le rouleau de papier dans son sac, avec un grand sourire à la jeune femme. « Vous savez, Laura, si vous braquez ces lunettes vers tribord, je peux vous coller sur la nuque une feuille de ce cristal, et personne à

Atlanta ne se doutera de rien. Un truc qui vous tombe dessus comme les chutes du Niagara ! Du THC cristallisé, ma vieille ! La Déesse devait planer sec quand Elle a inventé ça.

— Ce sont des *drogues psychotropes »,* protesta Laura. Son ton sonnait ampoulé et vertueux, même à ses propres oreilles. Andreï eut un sourire indulgent et Carlotta éclata de rire. « Et dangereuses, ajouta-t-elle.

— Vous croyez peut-être qu'elle va sauter du papier et vous mordre », dit Andreï. Il salua poliment de la main un rasta qui passait.

« Vous savez très bien ce que je veux dire.

— Oh oui ! » Andreï bâilla. « Vous n'en faites jamais usage vous-même mais parlez à votre aise de leur effet sur les gens plus stupides et plus faibles que vous, c'est ça ? Vous traitez les autres avec condescendance, vous violez leur liberté. »

Ils passèrent devant un énorme cabestan électrique, un poste de pompage géant, avec ses cuves peintes hautes d'un étage au milieu d'une forêt de tuyaux. Des rastas, casquette sur le crâne et calepin à la main, arpentaient les passerelles au-dessus des canalisations.

« Vous n'êtes pas honnête, remarqua David. La drogue peut piéger les gens.

— Peut-être, dit Andreï. S'ils n'ont rien de mieux à faire de leur existence. Mais regardez plutôt l'équipage de ce navire. Est-ce qu'ils vous font l'effet d'épaves défoncées ? Si l'Amérique souffre de la drogue, peut-être que vous devriez vous demander d'abord de quoi elle manque. »

[« Quel connard »], commenta soudain Eric King. Ils choisirent de l'ignorer.

Andreï leur fit gravir les trois étages d'un escalier en métal déployé, accroché à la superstructure percée de hublots du *Charles-Noguès.* Un flot intermittent d'autochtones montait et descendait les marches, et des attroupements bavards s'agglutinaient à chaque palier. Tout le monde portait le même jean à poches multiples et la même tunique de coton réglementaire. Mais quelques heureux élus avaient des pochettes à volet en plastique d'où dépassaient des capuchons de stylo. Deux, trois, jusqu'à quatre. Un type, un rasta à bedaine en tonneau de bière, front plissé et crâne dégarni, arborait une demi-douzaine de feutres en plaqué or. Il était suivi d'une cohorte de larbins. « Waouh, le vrai socialisme », dit Laura entre ses dents à l'adresse de Carlotta.

Carlotta ne l'avait pas entendue : « Je peux vous prendre le bébé, si vous voulez. Vous devez commencer à fatiguer. »

Laura hésita. « D'accord. » Carlotta sourit quand Laura lui tendit le couffin. Elle passa les bretelles à son épaule.

« Coucou, Loretta », roucoula-t-elle en chatouillant le bébé.

Loretta la lorgna d'un air dubitatif et décida de laisser passer.

Ils franchirent une écoutille aux angles arrondis, garnie d'un joint d'étanchéité en caoutchouc, et se retrouvèrent sous l'éclairage fluorescent d'une vaste salle. Abondance de vieux mobilier en teck éraflé, sol en lino fatigué. Il y avait un truc au mur – de l'« art populaire », estima Laura : dans des dominantes de rouges tropicaux, de verts et de jaunes pétants, des hommes et des femmes nattés tendaient les bras vers un ciel bleu rayé de slogans…

« Et voici la passerelle », annonça Andreï. On aurait dit un studio de télé, avec des douzaines de moniteurs, assortis de consoles mystérieuses hérissées de boutons et d'interrupteurs, une table de navigation avec des lampes repliées et des combinés téléphoniques posés sur leur berceau. Derrière une paroi vitrée au-dessus des moniteurs, le pont du navire s'étendait comme une autoroute à vingt-quatre voies. On apercevait de petites taches d'océan, tout en bas, bien trop loin pour avoir une quelconque importance. Regardant dehors, Laura découvrit deux grosses barges accostées au flanc bâbord du superpétrolier. Elles étaient restées entièrement invisibles jusque-là, dissimulées par la masse énorme du navire. Les pompes des barges refoulaient leur cargaison à bord par de gros tuyaux annelés. Il y avait quelque chose de gênant dans ce spectacle, de presque obscène, évocateur de la sexualité parasite de certains poissons des abysses.

« Vous n'avez pas envie de regarder ? » lui demanda Carlotta, sans cesser de bercer le bébé calé contre sa hanche. Andreï et David étaient déjà complètement repartis dans leur discussion, examinant les cadrans, parlant à cent à l'heure. Il faut dire que les sujets abordés étaient passionnants, du genre fractionnement des protéines et sillages turbulents. Un officier de bord participait aux explications, un des gros bonnets avec la panoplie de stylos. Il avait une allure étrange : peau noire duveteuse et cheveux blond filasse.

« C'est plutôt le truc de David, dit Laura.

— Eh bien dans ce cas, pourriez-vous interrompre une seconde la liaison ?

— Hein ? » Laura marqua un temps. « Tout ce que vous avez envie de me dire, vous devriez pouvoir le dire également à Atlanta.

— Vous blaguez ? dit Carlotta en roulant les yeux. Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Laura ? On a causé en privé tout le temps à la Loge, et personne n'est venu nous embêter. »

Laura réfléchit. « Qu'est-ce que vous en dites, là-bas ? »

[« Eh bien… oh merde, je vous fais confiance »], dit King. [« Allez-y ! À ce que je peux voir, vous ne courez aucun danger. »]

« Bon, alors d'accord, tant que David est là pour veiller sur moi. » Laura s'avança vers la table de navigation, retira ses vidéoverres et son écouteur et les posa. Puis elle retourna retrouver Carlotta, en

prenant soin de rester dans le champ des lunettes. « Voilà. D'accord ?

— Vous avez des yeux vraiment étranges, Laura, murmura Carlotta. Cette espèce de teinte vert-jaune… Je l'avais oubliée. C'est plus facile de vous parler quand vous n'avez pas ce harnachement… ça vous donne plus ou moins une allure d'insecte.

— Merci beaucoup. Peut-être que vous devriez y aller mollo sur les hallucinogènes.

— Qu'est-ce que c'est que ces grands airs ? dit Carlotta. Votre grand-mère, cette Loretta Day que vous tenez en si haute estime – elle s'est bien fait aligner pour une histoire de drogue, pas vrai ? »

Laura était ébahie. « Qu'est-ce que ma grand-mère a à voir dans tout ça ?

— Simplement qu'elle vous a élevée et s'est occupée de vous, pas comme votre vraie mère. Et je sais que vous estimiez beaucoup la vieille mamie. » Carlotta s'ébouriffa les cheveux, ravie de l'air choqué de la jeune femme. « Nous savons tout sur vous… et sur elle… et sur David… Plus on remonte en arrière, plus le détournement d'archives est facile. Parce que personne n'a l'œil sur toutes les données ! Il y en a bien trop à surveiller, et puis tout le monde s'en fout plus ou moins ! Sauf la Banque – alors, elle les a toutes. »

Carlotta plissa les paupières. « Certificats de mariage – de divorce – cartes de crédit, noms, adresses, téléphones… Les journaux, épluchés sur vingt ou trente ans par les ordinateurs, à la recherche de la moindre mention de votre nom… J'ai vu leur dossier sur vous. Sur Laura Webster. Toutes sortes de photos, de bandes, des centaines de milliers de mots. » Carlotta marqua une pause. « C'est vraiment étrange… Je vous connais si bien que, d'une certaine manière, j'ai parfois l'impression d'être à l'intérieur de votre tête. Parfois, je sais ce que vous allez dire avant même que vous le disiez et ça me fait rire. »

Laura se sentit rougir. « Je ne peux pas vous empêcher de violer mon intimité. Peut-être que cela vous donne un avantage injuste sur moi. Mais ce n'est pas moi qui prends les décisions définitives – je ne fais que représenter ceux qui m'envoient ici. » Un groupe d'officiers vint s'assembler autour d'un des écrans, arrivant du pont avec des mines de dévotion résolue à la tâche. « Pourquoi me racontez-vous ça, Carlotta ?

— Je ne suis pas sûre… », dit celle-ci, l'air sincèrement intriguée, et même un peu blessée. « Je suppose que c'est parce que je n'ai pas envie de vous voir plonger aveuglément dans ce qui vous attend. Vous vous croyez en sûreté parce que vous travaillez pour le Système, mais le Système a fait son temps. Le vrai futur est ici, ici même. » Carlotta baissa la voix, se rapprocha ; elle était sérieuse. « Vous êtes dans le mauvais camp, Laura. Le camp perdant, à long terme. Ces gens ont la mainmise sur des choses avec lesquelles le Système ne voudrait pas

qu'on joue. Mais il n'y peut rien, à vrai dire. Parce qu'ils ont pris sa mesure. Et ils peuvent réaliser ici des trucs que les gens bien auraient peur de simplement imaginer. »

Laura se massa l'oreille gauche, un peu endolorie par l'écouteur. « Ces techniques de marché noir, ça vous a vraiment impressionnée, hein, Carlotta ?

— Sûr, il y a de ça », admit-elle d'un hochement de sa tête bouclée. « Mais ils ont ce Louison, le premier ministre. Il est capable de mobiliser ses optimaux. Il est capable de faire appel à eux, Laura – à ses personnages, vous comprenez ? Ils se promènent partout en plein jour, alors que lui-même ne quitte jamais le vieux fort. Je les ai vus… parcourant les rues de la capitale… tous ces petits vieux. » Carlotta frissonnait.

Laura la considéra avec un mélange de crispation et de pitié. « Et qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Vous ne savez donc pas ce qu'est un personnage optimal ? Il n'a aucune substance, la distance et le temps ne signifient rien pour lui. Il peut regarder, écouter… vous espionner… voire, qui sait, vous traverser de part en part ! Et deux jours après, vous tombez raide mort sans la moindre marque sur le corps. »

Laura poussa un soupir ; elle lui avait laissé tout le temps de délirer. Elle était capable de comprendre les techniques illégales ; mais les conneries mystiques ne l'avaient jamais beaucoup impressionnée. Tout sourire, David et l'émigré polonais étaient en train d'examiner une sortie de programme de CFAO[3]. « Est-ce qu'Andreï croit à tout ça ? »

Carlotta haussa les épaules, son visage se ferma, redevenu distant. « Andreï est un politique. On a toutes sortes de gens à la Grenade… Mais tout ça s'additionne, au bout du compte.

— Peut-être… si c'est un ramassis de foutaises. »

Carlotta lui jeta un regard de pieuse compassion.

« Bon, je ferais mieux de recoiffer mon fourbi », dit Laura.

Ils déjeunèrent avec le commandant de bord. C'était le personnage bedonnant bardé des six stylos dorés. Il s'appelait Blaize. Dix-neuf des autres officiers s'étaient joints à lui dans la salle à manger caverneuse du bâtiment, avec ses lustres suspendus et ses lambris de chêne. Ils mangèrent dans un service de porcelaine ancienne à liséré d'or aux armes de la compagnie P&O, servis par des adolescents en uniforme trimbalant de grands chariots en acier. Au menu : de la prom. Sous diverses formes hideuses. Soupes. Similiblancs de poulet parfumés à la muscade. Petites boulettes fricassées avec un cure-dent planté au milieu.

Eric King ne resta pas jusqu'à la fin du repas. Il décrocha, les

laissant en compagnie de Mme Rodriguez.

« Nous sommes bien loin de notre capacité maximale », annonça le capitaine Blaize, avec un accent créole qui mâchonnait les mots. « Mais on se rapproche, peu à peu, des quotas de production, mois après mois… Par cette action, nous soulageons les terres fertiles de la Grenade… contenons son érosion… en même temps que la surpopulation, comprenez-vous, monsieur Webster… » La voix de Blaize avait pris un rythme chantonnant, soulevant dans la cervelle de Laura d'étranges vagues d'ennui vitreux. « Imaginez, monsieur Webster, ce qu'une flotte de bâtiments comme celui-ci pourrait faire pour la triste situation de notre mère l'Afrique.

— Ouais, je veux dire, je saisis les implications », répondit David en piochant avidement dans sa prom.

Il y avait un fond sonore de musique légère. Laura écouta d'une oreille distraite. Un vague crooner prémillénaire aseptisé, des tonnes de violons sirupeux et de sax pseudo-jazzy… « (machin, machin) pour toi, mon amour… ba, ba, ba, bou… » Elle pouvait presque identifier le chanteur… un acteur de vieux films. Cosby, voilà. Bing Cosby.

Et puis s'insinuèrent peu à peu des effets numériques et quelque chose d'affreux commença de se produire. Un chat venait de sauter dans la gorge de Cosby. Son vibrato jovial de brave Anglo blanc s'étira comme un caramel électrisé : *arooooh* – de vrais cris de loup-garou. À présent, Bing émettait de sinistres roucoulements à l'envers : *hub, hub, hub,* avec le chuintement mouillé d'une blessure au poumon. Le bruit dément s'insinuait autour des convives mais personne n'y prêtait attention.

Laura se tourna vers le jeune cadre à trois stylos assis à sa gauche. Le type qui agitait les doigts au-dessus du couffin de Loretta prit un air coupable quand elle l'interrogea. « La musique ? On appelle ça du didge-Ital… dig-ital, vu ? D.J.-Ital… On concocte ça à bord. » Ouais. Ce pauvre vieux Bing, ils lui faisaient un truc épouvantable pendant qu'il avait le dos tourné. Ça sonnait comme s'il avait la tête formée de plaques de tôle.

À présent, Blaize et Andreï étaient en train de servir à David un cours sur la monnaie. Le rouble grenadin. La Grenade avait une économie fermée, sans argent liquide ; chaque insulaire disposait d'une carte de crédit personnelle, tirée sur la banque. Cette politique maintenait l'écu, cette « devise globale maléfique », totalement en dehors de la circulation monétaire locale. Et elle « tranchait ras les tentacules insidieux de l'impérialisme culturel et financier du Réseau ».

Laura écoutait leur laïus schématique avec amusement mais crispation. Ils n'auraient pas osé pondre une rhétorique de ce niveau sauf à vouloir dissimuler une réelle faiblesse. Il était clair que la

Banque fichait toutes les transactions monétaires de la population, ce qui lui permettait de surveiller absolument tout le monde. Mais c'était un truc à la Orwell. Même les grands méchants Staline et Mao n'étaient pas arrivés à faire marcher ce vieux plan débile.

David haussa les sourcils innocemment pour s'enquérir des « paiements en dessous de table », une vieille scie héritée du bloc de l'Est prémillénaire. Andreï prit un air de vertu offensée. Laura dissimula son sourire derrière une bouchée de pseudo-carottes. Elle aurait parié n'importe quoi que le Grenadin moyen se serait vendu, corps et âme, pour une liasse d'écus-papier filée en douce. Ouais, c'était comme ces trafiquants russkofs du bon vieux temps, qui n'arrêtaient pas de réclamer des dollars aux touristes visitant Moscou, quand il y avait encore des dollars. Les grosses puces avaient des petites puces, les gros marchés noirs avaient de petits marchés noirs. Marrant !

Laura se sentait ravie, sûre d'avoir mis le doigt sur quelque chose. Ce soir, il faudrait qu'elle écrive à Debra Emerson, à Atlanta, sur ligne codée, pour lui dire : ouais, Debra, voilà un coin où glisser un levier. Et puis Debra saurait y faire : c'était exactement le genre de boulot de cette sale vieille CIA, avant l'Abolition… Comment disaient-ils, déjà ? De la déstabilisation.

« Ce n'est pas comme le pacte de Varsovie avant l'ouverture, continuait Andreï en hochant sa belle tête blonde. Notre île ressemblerait plutôt à un petit pays de l'OPEP – le Koweït, Abu Dhabi… l'excès d'argent facile dévore les valeurs sociales, fabrique une vie de Disneyland, grosses Cadillac et souris de dessin animée… une existence vide, dénuée de sens. »

Blaize sourit un peu, les yeux mi-clos, tel un bouddha coiffé de nattes. « Sans la discipline du Mouvement, gronda-t-il doucement, notre argent redescendrait, comme l'eau dévale d'une colline, de la périphérie du Tiers Monde vers les centres du Réseau. Votre "marché libre" nous trompe ; en vérité, c'est un marché aux esclaves de Babylone ! Et Babylone serait prête également à nous vider de nos meilleurs éléments… ils iraient là où les téléphones marchent déjà, là où les rues sont déjà pavées. Ils veulent l'infrastructure, là où le maillage du Filet est le plus serré, et c'est là que la prospérité vient le plus facilement. C'est un cercle vicieux, à l'origine des souffrances du Tiers Monde.

— Mais aujourd'hui, l'aventure est ici ! intervint Andreï en se penchant. Plus aucune frontière à conquérir dans votre Amérique, David, mon ami ! Aujourd'hui, ce ne sont qu'avocats, bureaucrates et "formulations à résonances sociales"… »

Andreï ricana et plaqua sa fourchette sur la nappe. « De grands murs de prison en paperasse destinés à broyer la vie et l'espoir des

pionniers des temps modernes ! Des murs tout aussi laids, tout aussi criminels que l'ancien mur de Berlin, David. La méthode est simplement plus adroite, mieux ficelée par les relations publiques. » Coup d'œil oblique à Laura. « Des scientifiques, des ingénieurs, des architectes aussi, bien sûr – nous qui sommes frères, David, nous autres qui bâtissons réellement le monde –, où est notre liberté, hein ? Où est-elle ? »

Andreï fit une pause, jetant la tête en arrière pour chasser une mèche blonde rebelle. Voilà qu'il prenait soudain des allures dramatiques d'orateur à la chambre, l'air d'un homme puisant son inspiration aux tréfonds de la sincérité. « Nous n'avons pas de liberté ! Nous ne pouvons suivre nos rêves, nos visions ! Gouvernements et corporations nous embrigadent ! Pour eux, nous ne fabriquons plus que du dentifrice coloré, du papier toilette plus doux, des téléviseurs plus grands pour mieux abrutir les masses ! » Ses mains fouettaient l'air. « Le monde d'aujourd'hui est un monde de vieillards, aux valeurs de vieillards ! Avec un rembourrage bien moelleux sur tous les angles vifs et des ambulances en alerte permanente. La vie, c'est autre chose, David. La vie doit être autre chose ! »

Les officiers de bord s'étaient tus pour écouter. À chaque pause d'Andreï, ils échangeaient des signes de tête approbateurs. « Ben vrai, mac, t'l'as dit… » Laura les regarda échanger des regards fermes de camaraderie masculine. L'atmosphère était gluante de leur *Gemeinschaft* d'équipage renforcée par la ligne du Parti. L'ambiance ne dépaysait pas Laura, évoquant le bon esprit communautaire propre à une réunion de Rizome, mais en plus puissant, et moins rationnel. Un esprit militant – et un peu effrayant, tant cela semblait confortable. Elle était tentée.

Tranquillement assise, elle essaya de se détendre, de voir à travers leurs yeux, de ressentir et comprendre. Andreï s'enflammait, il avait trouvé son rythme de croisière, prêchant sur les Besoins Authentiques du Peuple, le Rôle social du Technicien Engagé. Tout un méli-mélo : la Nourriture et la Liberté et le Travail Significatif. Et l'Homme nouveau et la Femme nouvelle, le cœur proche du peuple mais les yeux tournés vers les étoiles… Laura regarda l'équipage. Que pouvaient-ils bien ressentir ? Des jeunes, pour la plupart ; l'élite du Mouvement engagé, extraite de ces petites bourgades insulaires assoupies pour venir dans un endroit pareil. Elle les imaginait, parcourant de haut en bas les escaliers sur le pont de leur étrange monde d'acier, emplis d'une ardente ferveur, comme autant de rats de laboratoire affolés. Enfermés dans une bouteille partant à la dérive loin du Réseau, de ses lois, ses règles et ses normes.

Ouais. Tant de changements, tant de chocs et de nouveautés ; de quoi vous briser intérieurement. Étourdis de possibles, ils n'avaient

qu'une envie : se défaire des règles et des limites, des équilibres et des contrôles ; tout ça passait à la trappe, discrédité, ravalé au rang de mensonges de l'ordre ancien. Évidemment, se dit Laura. C'était pour cela que les cadres de la Grenade pouvaient découper les gènes comme des confetti, piquer les données informatiques pour leurs dossiers de Big Brother, sans jamais y réfléchir à deux fois. Quand le Peuple marche dans une seule direction, il est toujours risqué de poser des questions maladroites.

Révolutions. Ordres nouveaux. Pour Laura, les mots avaient l'arrière-goût poussiéreux de la pensée du XXe siècle. Les mouvements de masse visionnaires étaient apparus autour des années 1900, et chaque fois qu'ils avaient éclaté, le sang avait coulé à flots. La Grenade pouvait être la Russie des années 20, l'Allemagne des années 40, l'Iran des années 80. Il suffirait d'une guerre.

Bien sûr, ce ne serait pas une grande guerre, impensable aujourd'hui. Mais même une simple guerre de terreur pouvait infecter la situation dans un petit pays comme la Grenade ; suffisamment d'assassinats pour accroître le niveau d'hystérie et faire de chaque dissident un traître. Une petite guerre, songea-t-elle, comme celle qui couvait déjà…

Andreï stoppa. David lui sourit, gêné. « Je vois que ce n'est pas la première fois que vous prononcez ce discours.

— Les paroles vous rendent sceptique, dit Andreï en posant sa serviette. Rien n'est plus sage. Mais nous pouvons vous montrer les faits et leur mise en pratique. » Il marqua un temps. « À moins que vous ne préfériez attendre le dessert. »

David jeta un œil à Laura et Carlotta. « Allons-y », dit Laura. La prom édulcorée ne méritait pas qu'on s'attarde pour elle.

Ils saluèrent l'équipage, remercièrent poliment le capitaine et sortirent de table. Ils quittèrent la salle à manger par une autre coursive et s'arrêtèrent devant une batterie d'ascenseurs. Andreï pressa un bouton et ils entrèrent dans la cabine ; les portes se refermèrent derrière eux en coulissant.

Un rugissement de parasites envahit le crâne de Laura. « Bon Dieu ! » s'exclama David en portant la main à son écouteur. « On vient d'être coupé ! »

Andreï tourna la tête pour leur lancer un coup d'œil, sceptique. « Relax, d'ac ? Ce n'est que momentané. On peut pas tout câbler.

— Oh ! » fit David. Il regarda Laura. Celle-ci cramponnait le couffin tandis que la cabine descendait. Ouais, ils avaient perdu l'armure de la télévision et se retrouvaient désemparés : Andreï et Carlotta pouvaient très bien leur sauter dessus… les piquer avec des aiguilles tranquillisantes… Et ils se réveilleraient quelque part, ligotés sur une table, entourés de sorciers vaudous rendus fous par la drogue

en train de leur coudre à l'intérieur du cerveau leurs petites bombes à retardement empoisonnées…

Andreï et Carlotta étaient tranquillement plantés dans la cabine, avec cet air patient, bovin, qu'ont les gens dans les ascenseurs. Il ne se passa absolument rien.

Les portes coulissèrent. David et Laura se ruèrent dans la coursive, la main plaquée sur leur écouteur. De longues, longues secondes de parasites crépitants. Puis le bref gémissement saccadé d'une salve de données. Enfin des cris aigus, perçants, en espagnol.

« Tout va bien, tout va bien, juste une petite coupure », dit Laura à Mme Rodriguez. David finit par la rassurer, dans sa langue. Le sens des mots échappait à Laura mais pas le ton de cette voix si lointaine : une voix de petite vieille, que la terreur panique rendait faible et chevrotante. Bien sûr, cette brave vieille Mme Rodriguez, elle se faisait simplement du souci pour eux ; mais malgré elle, Laura se sentait gênée. Elle rajusta ses verres et se redressa délibérément.

Affectant une condescendance stoïque, Andreï les attendait, leur tenant ouverte une porte latérale. Derrière, une salle de nettoyage, avec des douches et des bacs en inox sous un violent éclairage bleu, et un air qui sentait le savon et l'ozone. Andreï ouvrit un placard isolé par un joint de caoutchouc. Sur les étagères s'empilaient des tenues de nettoyage vert chirurgical : tuniques, pantalons serrés par un élastique, bonnets à cheveux, masques de chirurgien et même surchaussures légères à lacets.

« Madame Rodriguez, dit David, tout excité. J'ai l'impression qu'on va avoir besoin d'un biotechnicien de Rizome. »

Andreï se pencha au-dessus d'un bac, interceptant un jet automatique de désinfectant rose. Il se savonna vigoureusement. À côté de lui, Carlotta remplit d'eau un gobelet de carton stérile. Laura la vit sortir de son sac une pilule rouge de Romance. Elle l'avala avec l'aisance d'une longue pratique.

Au fond de son couffin, Loretta plissa ses petits yeux. Elle n'appréciait pas l'éclairage trop vif de la salle, ou peut-être était-ce l'odeur. Elle geignait rythmiquement puis se mit à hurler. Terrifiée par l'écho de ses cris que renvoyaient les murs, elle se convulsa de plus belle. « Oh ! Loretta, la gronda sa mère. Toi qui as été si mignonne jusqu'à présent. » Elle déplia le piétement métallique du couffin et le posa par terre pour le balancer ; mais Loretta devint simplement rouge tomate tout en agitant frénétiquement ses petits bras potelés. Laura tâta sa couche et soupira : « Puis-je la changer ici, Andreï ? »

Andreï était en train de se rincer le cou ; du coude, il indiqua un vide-ordures. Laura plongea la main à l'arrière du couffin et tira une couche de rechange du rouleau distributeur. « C'est chou », s'extasia Carlotta, venue lorgner par-dessus son épaule. « On dirait un store

roulant.

— Ouais, dit Laura. Vous voyez, on presse ce bouton sur le côté et la petite couche molletonnée est éjectée. » Elle étala la couche sur une paillasse en stratifié et posa dessus Loretta. Qui vagissait, en proie à une véritable terreur existentielle.

Son petit derrière tressautant était tartiné de merde. Depuis le temps, Laura avait pris l'habitude de regarder la chose sans la voir. Elle nettoya prestement les dégâts avec un tampon huilé, sans rien dire.

Carlotta, dégoûtée, reporta son attention sur le porte-bébé. « Ouah ! C'est d'un compliqué, ce truc ! Ouah, dis donc, ces panneaux remontent pour le transformer en baignoire…

— Passez-moi le talc, voulez-vous. » Laura saupoudra le derrière du bébé et l'enveloppa dans la couche neuve. Loretta beuglait comme une perdue.

David vint à la rescousse. « Va te laver, je m'en occupe. » Un seul regard au masque chirurgical de son père et Loretta hurla de terreur. « Pour l'amour du ciel ! » s'exclama David.

[« Vous ne devriez pas faire entrer votre bébé dans une zone de risque biologique »], dit une nouvelle voix dans l'écouteur. « Vous croyez ? cria David. Ça, le port du masque ne va pas lui plaire, ça c'est sûr. »

Carlotta leva les yeux. « Je pourrais la prendre », hasarda-t-elle, doucement.

[« Méfiez-vous d'elle »], dit aussitôt leur liaison.

« Nous ne pouvons pas la quitter des yeux, expliqua David. Vous comprenez…

— Eh bien, reprit Carlotta, pragmatique, je pourrais coiffer le casque de Laura. De la sorte, Atlanta surveillera tous mes faits et gestes. Et dans l'intervalle, Laura sera de toute manière en sécurité avec vous. »

Laura hésita. « Mon écouteur est moulé sur mesure.

— Il est assez souple pour que je puisse le supporter un moment. Allez, je peux le faire, j'aimerais bien.

— Qu'en pensez-vous, là-bas ? » demanda David.

[« C'est moi, Millie Syers, de Raleigh »], leur dit la liaison. [« Vous vous souvenez ? John et moi, on était à votre Loge avec les enfants, en mai dernier. »]

— Oh ! bonjour ! dit Laura. Comment allez-vous, professeur Syers ?

[« Eh bien, je me suis remise de mes coups de soleil. »] Millie Syers rit. [« Et je vous en prie, ne m'appelez pas professeur, c'est très non-R. Toujours est-il que si vous voulez mon avis, je ne laisserais sûrement pas mon bébé aux mains d'une pirate informatique

accoutrée comme une pute. »]

— Mais *c'est* une pute », fit David. Carlotta sourit.

[« Allons bon ! Alors, ça explique, j'imagine. Doit pas souvent en voir, des bébés, dans son boulot… Hmmmm, si elle coiffe l'équipement de Laura, je suppose que je serai en mesure de surveiller ce qu'elle fait, et si jamais elle tente quelque chose je pourrais toujours crier. Mais comment l'empêcher de se débarrasser des verres avant de filer avec la gosse ? »]

« Nous sommes au milieu d'un superpétrolier, Millie, remarqua David. Avec environ trois mille Grenadins autour de nous. »

Andreï quitta des yeux les couvre-chaussures qu'il était en train de lacer. « Cinq mille, David, rectifia-t-il par-dessus les sanglots perçants du bébé. Vous ne croyez pas que vous y allez un peu fort, tous les deux ? Toutes ces pinailleries sur la sécurité ?

— Je vous promets qu'elle ne risquera rien », intervint Carlotta. Elle leva la main droite, le majeur replié sur la paume. « Je le jure devant la Déesse. »

[« Dieu du ciel, c'est une de ces… »], dit Millie Syers, mais Laura perdit le reste de sa phrase car elle avait déjà retiré son casque. C'était un soulagement d'en être débarrassée. Elle se sentait libre et propre pour la première fois depuis une éternité ; une sensation bizarre, assortie d'une curieuse envie de se précipiter sous la douche pour s'y savonner de la tête aux pieds.

Elle riva son regard à celui de Carlotta. « D'accord. Je vous fais confiance, je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Je n'ai pas besoin d'en dire plus. »

Carlotta acquiesça sobrement puis elle hocha la tête.

Laura se récura puis se mit rapidement en tenue. Les hurlements du bébé les chassaient de la salle.

Andreï les invita à emprunter un autre ascenseur, au fond de la salle de nettoyage. Elle se retourna une dernière fois à la porte et vit Carlotta qui, le bébé dans les bras, faisait les cent pas en chantonnant.

Andreï monta le dernier, se retourna, appuya sur le bouton. « Nous reperdons le signal », avertit David. Les portes d'acier coulissèrent.

Ils descendirent lentement. Soudain, Laura, choquée, sentit David lui donner tendrement une tape sur le cul. Elle sursauta, le fixa.

« Eh, chérie, murmura-t-il. On est hors antenne. Waouh ! »

Il était en manque d'intimité.

Et là, ils en avaient pas loin de trente secondes. Si Andreï voulait bien ne pas se retourner.

Elle le regarda, frustrée, avec l'envie de lui dire… lui dire quoi ? Le rassurer, lui dire que ce n'était pas si terrible. Et qu'elle ressentait la même chose. Et qu'ensemble ils pouvaient se serrer les coudes, mais

qu'il avait intérêt à bien se tenir. Et que ouais, c'était marrant, et qu'elle était désolée d'avoir sursauté.

Mais rien de tout cela ne pouvait lui parvenir. Avec le masque chirurgical et les lunettes à résille d'or, le visage de David était devenu parfaitement étranger. Plus de contact humain.

Les portes s'ouvrirent ; il y eut une soudaine bouffée d'air et leurs oreilles claquèrent. Ils prirent à gauche dans un nouveau hall. « Pas de problème, Millie, dit David, distraitement. Tout va bien, laissez Carlotta tranquille… »

Il continua de marmonner sous son masque, hochant la tête et parlant dans le vide. Comme un cinglé. Étrange, l'allure bizarre que ça donnait quand on ne le faisait pas soi-même. Ce hall aussi avait l'air bizarre : curieusement tordu et bricolé, avec ce plafond de guingois, ces murs gondolés. C'était du *carton,* voilà – du carton kraft et du grillage fin, mais le tout recouvert d'une épaisse couche de plastique translucide et résistant comme l'acier. Les lampes du plafond étaient raccordées à des fils apparents, de vulgaires rallonges domestiques simplement agrafées puis fixées sous une bonne couche de résine peinte. Car tout cela tenait avec des agrafes, il n'y avait pas un seul clou. Laura effleura le mur, intriguée. C'était du plastique de qualité, dur et lisse comme de la porcelaine, et rien qu'au contact elle se douta que même un homme vigoureux n'aurait pu l'entamer à la hache.

Pourtant il y en avait une telle quantité – et le produit était si coûteux à fabriquer ! Ouais, enfin peut-être pas tant que ça – si vous n'aviez pas à payer d'assurance ni de charges pour le personnel, si vous n'aviez pas à fermer régulièrement pour des inspections, à rajouter des systèmes de sécurité doublés de dispositifs de surveillance à l'épreuve des pannes, si vous n'archiviez pas chaque modification en triple exemplaire. C'était sûr : même le nucléaire était bon marché quand on le traitait à la légère.

Mais les règles de sécurité biologique étaient dix fois plus strictes, ou prétendument. Le plutonium était peut-être dangereux, mais au moins il ne risquait pas de sauter hors d'une cuve et de se multiplier tout seul.

« Mais cette salle est bâtie en carton ! lança David.

— Non, c'est de la résine coulée à chaud sur du carton, rectifia Andreï. Vous voyez cette buse : c'est une prise de vapeur. À tout instant, toute la salle peut-être stérilisée à la vapeur. Non que ce soit vraiment nécessaire, bien sûr. »

À l'autre bout de la salle, ils s'arrêtèrent devant une grande porte étanche. Elle portait le symbole international du risque biologique : le cercle à trois paires de cornes, noir sur fond blanc. Graphiquement, une réussite, observa Laura tandis qu'Andreï manœuvrait le volant d'ouverture ; aussi terrifiant, à sa manière élégante, qu'un crâne et des

tibias croisés.

Ils franchirent l'écoutille.

Et débouchèrent sur un palier en bambou laqué. Qui surmontait de quinze mètres une caverne d'acier grande comme un hangar d'avion. Ils avaient atteint une des cales de stockage du superpétrolier ; son plancher – la coque d'acier – était légèrement incurvé ; et littéralement jonché de tout un appareillage surréaliste, comme les jouets négligemment abandonnés par un géant de dix ans porté sur les coffrets de petit chimiste.

La coursive en carton, leur palier de bambou et les passerelles arachnéennes qui en partaient de biais, tout cela était boulonné à la monstrueuse cloison dans leur dos. La cloison opposée du hangar se dressait au loin, grande muraille grise d'acier rigidifiée par des cornières et sur laquelle s'étalait une gigantesque fresque polychrome. Une fresque montrant des hommes et des femmes en béret et treillis, marchant au pas sous des drapeaux, les yeux ronds, grands comme des ballons de basket, fixés dans le vide… Leurs bras bruns croisés, monolithiques, brillants comme de la cire dans cette étrange lumière d'aquarium.

L'éclairage inquiétant du hangar provenait de lustres liquides. C'étaient des tubes d'acier vitrés à la partie inférieure, grands comme des pataugeoires, emplis d'un rayonnement froid et gélatineux ; une glaire épaisse, blanche et luminescente, qui projetait des ombres étranges sur les déchirures et les ondulations du plafond de carton.

Le bruit était assourdissant : halètements et gargouillis industriel, avec le ronronnement affairé des moteurs en charge ponctué de claquements et chuintements de tuyauterie. L'air humide et chaud avait une odeur fade, pas désagréable, qui évoquait le riz bouilli. Entrecoupée toutefois d'étranges bouffées âcres : la fragrance chimique de l'acide, une bouffée crayeuse de chaux. Un rêve de plombier drogué : de grandes tours en inox cerclé, se dressant sur une hauteur de trois étages, campées sur une base noueuse bardée de tubulures. Guirlandes de Noël de voyants verts et rouges, tableaux de commandes polis, brillants comme des bijoux de pacotille… et des dizaines de personnes vêtues de blouses blanches en papier – lisant des cadrans, penchées sur de grands bacs allongés dont le couvercle vitré révélait un gruau bouillonnant comme des flocons d'avoine…

Ils descendirent l'escalier derrière Andreï, David n'en perdant pas une miette et marmonnant dans son émetteur.

« Pourquoi n'ont-ils pas de tenue stérile ? demanda Laura.

— C'est nous qui portons les tenues stériles, dit Andreï. En bas, c'est propre. Mais nous avons la peau pleine de sales bestioles. » Il rit. « Évitez d'éternuer ou de toucher quoi que ce soit. »

Trois volées de marches plus bas, encore loin du fond, ils

dévièrent pour emprunter une passerelle. Celle-ci menait à des bureaux vitrés qui surmontaient l'usine depuis une estacade en bambou.

Andreï les fit entrer. Intérieur frais et calme, avec air filtré et éclairage électrique. Il y avait des bureaux, des téléphones, des calendriers muraux, un frigo près d'un empilement de caisses de boîtes de Pepsi. On se serait cru là-bas, aux États-Unis, nota Laura en parcourant les lieux du regard. Avec peut-être vingt ans de décalage…

Une porte marquée PRIVÉ s'ouvrit soudain et un Anglo en sortit à reculons. Il actionnait un pulvérisateur à main. Il se retourna et les remarqua. « Oh ! Salut, euh… Andreï…

— Salut, dit Laura. Je suis Laura Webster et voici David, mon mari…

— Oh ! c'est vous ! Où est votre bébé ? » Contrairement à tous ceux qu'ils avaient vus jusqu'ici, l'inconnu portait costume et cravate. C'était un costume démodé, de ce style Taïpan tapageur qui avait fait rage dix ans plus tôt. « Vous ne vouliez pas faire descendre ici ce petit bout de chou, hein ? Eh bien, c'est parfaitement sûr, vous n'aviez pas besoin de vous inquiéter. » Il les examina ; la lumière se reflétait sur ses lunettes. « Vous pouvez ôter ces masques, il n'y a pas de problème à l'intérieur… Vous n'avez pas, disons, la grippe, ou quoi ? »

Laura fit glisser son masque sous le menton. « Non.

— Je vais devoir vous demander de ne pas utiliser les, hum, toilettes. » Un temps d'arrêt. « Tout est interconnecté ici, vous comprenez – tout fonctionne de manière étanche et en circuit fermé. L'eau, l'oxygène, tout le tremblement ! Exactement comme une station spatiale. » Il sourit.

« C'est le Dr Prentis, intervint Andreï.

— Oh ! dit Prentis. Ouais, je suis plus ou moins le grand manitou, ici, comme vous l'aurez sans doute deviné… Vous êtes américains, pas vrai ? Appelez-moi Brian.

— Enchanté, Brian. » David tendit la main.

Prentis fit la grimace. « Désolé, mais ça non plus, ce n'est pas réglementaire… Dites, vous voulez un Pepsi ? » Il posa son vaporisateur sur un bureau et ouvrit le frigo. « J'ai des Dou-Dads, des Craquettes, du bœuf en pâte…

— Euh, on vient de manger… » David écoutait quelque chose dans l'écouteur. « Merci quand même.

— Tout est sous emballage scellé, parfaitement sain ! Directement sorti de la boîte ! Vous êtes sûr ? Laura ? » Prentis ouvrit un Pepsi. « Oh ! eh bien, ça m'en fera d'autant plus…

— Mon contact en ligne, le coupa David. Elle veut savoir si vous êtes le Brian Prentis qui a fait l'article sur… je suis désolé, je n'ai pas tout à fait saisi… un truc sur les polysaccharides. »

Prentis hocha brièvement la tête. « Ouais. C'est bien moi.

— La réception n'est pas fameuse là-dessous, s'excusa David.

— À l'université d'État d'Ohio, dit Prentis. Ça remonte à un bout de temps. Qui est cette personne ? Quelqu'un appartenant à votre Rizome, c'est cela ?

— Le professeur Millie Syers, chargée de cours par Rizome à l'université d'État de Caroline du Nord…

— Jamais entendu parler, dit Prentis. Eh bien ! Quoi de neuf, aux États, hmm ? Qu'est-ce qui se passe avec "En direct de L.A. ?", vous savez, la série comique. Je ne rate jamais un épisode.

— Il paraît que c'est très drôle », dit Laura. Elle ne regardait jamais cette émission.

« Les types qui jouent les Frères Tête-Molle, ces mecs-là me scient. » Prentis marqua une pause. « On peut tout capter, ici, vous savez. Tout ce que diffuse le Réseau – pas que les trucs américains ! Les réseaux câblés des États, ils coupent un max… Mais l'exotisme brésilien… » Il cligna maladroitement de l'œil. Et ces X japonais… Waouh !

— Le porno ne se vend plus comme avant, dit Laura.

— Ouais, ils sont tous coincés, collet monté, acquiesça Prentis. Moi, ça, je suis pas d'accord. Je crois à l'ouverture totale… l'honnêteté, vous voyez ? Les gens ne devraient pas traverser l'existence avec des œillères.

— Pouvez-vous nous expliquer ce que vous faites ici ? demanda Laura.

— Oh ! mais bien sûr ! Nous utilisons une variété autotrophe *d'Escherichia coli,* en majorité des autotrophes monosériques, même si nous avons également recours à la double autotrophie pour les tentatives un peu délicates… Quant aux colonnes de fermentation, ce sont des saccharomycètes… Une souche standard, déposée par Pruteen, rien de bien évolué, de la technologie éprouvée en matière de prom. En travaillant à quatre-vingts pour cent de la capacité nominale, nous sortons environ quinze tonnes par unité et par jour, en poids sec… Bien entendu, pas question de laisser le produit brut. Nous effectuons dessus un gros travail de présentation – d'aromatisation. »

Prentis s'approcha des fenêtres. « Les bassins les plus petits sont des installations à cloche et siphon. Agents de texture, aromatisation, fermentation secondaire… » Sourire vitrifié à Laura. « Fort proche de ce que peut faire normalement n'importe quelle ménagère dans le confort de sa propre cuisine ! Mixers, batteurs, micro-ondes ; en un peu plus grand, c'est tout. »

Prentis regarda David puis détourna les yeux ; les lunettes noires le gênaient. Il reporta son attention sur Laura, lorgnant, fasciné, sa poitrine. « Ce n'est pas si nouveau que ça, à vrai dire. Si vous avez

déjà mangé du pain, du fromage ou de la bière, vous mangez des ferments et des levures. Tous ces trucs : le tofu, la sauce de soya ; vous seriez ahuris d'apprendre les opérations qu'il faut effectuer pour obtenir de la sauce de soya. Et croyez-le ou pas, c'est bien plus sain que les prétendus aliments naturels. Des légumes frais ! » Prentis aboya de rire. « Ils sont bourrés de poisons naturels ! On cite le cas d'individus tombés raides morts après avoir mangé des pommes de terre !

— Hé, l'interrompit David, vous prêchez un converti, amigo. »

Laura se détourna vers les baies vitrées. « Ce n'est pas exactement une nouveauté pour nous, docteur Prentis. Rizome possède une division aliments synthétiques… j'ai même eu l'occasion de faire pour eux du travail de relations publiques.

— Mais c'est bon ! C'est très bon ! » dit Prentis avec un hochement de tête surpris. « Les gens, voyez-vous, ont des préjugés absurdes… à l'idée de "manger des microbes".

— Il y a plusieurs années, peut-être, dit Laura. Mais aujourd'hui, c'est pour l'essentiel un problème de classe – le fait que ce soit de la nourriture de pauvre. Des aliments pour le bétail. »

Andreï croisa les bras.

« Une notion bourgeoise de Yankee…

— Eh bien, c'est un problème de marketing, dit Laura. Mais je suis d'accord avec vous. Rizome ne voit pas ce qu'il y a de mal à nourrir les affamés. Nous avons un savoir-faire dans ce domaine – et c'est le genre de transfert de technologie qui pourrait s'avérer très utile à une industrie en expansion… » Elle marqua un temps d'arrêt. « J'ai entendu votre petit discours, là-haut, Andreï, et nous avons entre nous plus de points communs que vous ne l'imaginez. »

David intervint, hochant la tête. « Il y a en ce moment aux États-Unis un jeu qui fait fureur, baptisé Gestion mondiale. J'y joue beaucoup… La technique des protéines, telle que celle-ci, est l'un de nos principaux instruments de maintien de la stabilité mondiale. Sans elle, il y a des émeutes de la faim, les villes s'effritent, les gouvernements tombent… Et pas seulement en Afrique.

— Mais ça, c'est le travail, dit Andreï. Pas un jeu.

— Nous ne faisons pas cette distinction, rétorqua David, très sérieux. Nous n'avons pas de "travail" à Rizome – mais simplement des choses à faire, et des gens pour les faire. » Il eut un sourire victorieux. « Pour nous, jouer, c'est apprendre… Vous jouez à la Gestion mondiale et vous apprenez que vous ne pouvez pas rester tranquillement le cul calé dans un fauteuil et laisser les choses partir à vau-l'eau. Vous ne pouvez pas simplement toucher votre salaire, empocher des bénéfices, être un poids mort pour le système. Au sein de Rizome, nous savons cela – merde, c'est même pour ça que nous

sommes venus à la Grenade. »

Il se tourna vers Prentis. « J'en ai une copie dans mes affaires – contactez-moi, je peux vous la charger. Pour vous aussi, Andreï. »

Petit rire narquois de Prentis. « Euh… je peux accéder à la Banque d'ici, David… Les jeux vidéo, ils en ont quelques centaines de milliers en archives, de toutes sortes, dans toutes les langues…

— Piratés ? » demanda Laura.

Prentis l'ignora. « Mais votre Gestion mondiale, je vais l'essayer un coup, ça pourrait être marrant, j'aime bien me tenir au courant des nouveautés… »

David toucha son écouteur. « Depuis combien de temps êtes-vous à la Grenade, docteur Prentis ?

— Dix ans et quatre mois. Et c'est un travail fort gratifiant. » Du geste, il embrassa les machines qui vrombissaient derrière la vitre. « En regardant ça, vous vous dites peut-être : machines d'occasion, bricolage et bidouille… mais en attendant, on a une chose avec laquelle ils ne pourront jamais rivaliser, aux États : l'Esprit d'entreprise authentique… » Prentis passa derrière le bureau et ouvrit un des tiroirs du bas.

Il se mit à empiler tout un tas d'objets sur le plateau éraflé : des cure-pipes, des couteaux X-Acto, une loupe, une pile de mini-cassettes liées par un élastique. « On s'attaquera à n'importe quoi, on le secouera, le retournera, l'examinera sous tous les angles… Votre truc, ça pourra venir sur un coup d'inspiration, ou résulter d'une séance de remue-méninges… ici, ceux qui tiennent les cordons de la bourse, rien à voir avec les autres tantes, là-bas, aux États ; une fois qu'ils vous ont fait confiance, eh bien, c'est comme une subvention globale, mais en mieux. Vous bénéficiez d'une Véritable Liberté Intellectuelle… »

La pile montait sur son bureau : timbres en caoutchouc, presse-papiers, jouets en fer-blanc moléculaire. « Et ils savent s'amuser, en plus ! C'est peut-être pas flagrant quand on voit les cadres dirigeants du Mouvement, mais vous n'avez jamais vu un carnaval à la Grenade… De vrais sauvages ! Ah ! on peut dire qu'ils savent s'éclater… Ah ! le voilà ! » Il brandit un tube anonyme ; on aurait dit du dentifrice. « Ça, en tout cas, c'est quelque chose !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda David.

— Ça ? Tout simplement ce qu'on a pu faire de mieux comme lotion solaire, c'est tout ! » Il lui lança le tube. « Inventée ici même, à la Grenade. Ce n'est pas un simple mélange d'écrans solaires et d'adoucissants. Merde, ces vieux trucs se contentent de tartiner l'épiderme. Celui-ci, en revanche, pénètre directement les cellules, change la structure des réactions… »

David dévissa le bouchon. Une puissante odeur mentholée envahit la pièce. « Houlà ! » Il le revissa.

« Non, gardez-le. »

David fourra le tube dans sa poche. « Je n'en ai pas vu sur le marché…

— Bon sang, non, ça risque pas. Et vous savez pourquoi ? Pasque les inspecteurs de la Santé yankee lui ont refusé l'agrément, voilà pourquoi. "Risque mutagène", "substance carcinogène". Mon œil, oui ! » Prentis claqua le tiroir. « Le rayonnement solaire direct ! Là oui, un vrai risque de cancer. Mais non, ça, ils laissent passer, pas vrai ? Parce qu'il est naturel. » Prentis ricana. « D'accord, vous utilisez cette lotion tous les jours pendant quarante ans, vous aurez peut-être un petit problème. Ou vous avez peut-être déjà un ulcère à l'estomac dû à l'alcool. De quoi vous ruiner du sol au plafond, mais vous ne les imaginez pas interdire l'alcool, pas vrai ? Sacrés hypocrites !

— Je vois ce que vous voulez dire, fit Laura. Mais regardez ce qui s'est passé avec les cigarettes. L'alcool aussi est une drogue et l'attitude des gens… »

Prentis se raidit. « Vous n'allez pas recommencer avec ça, non ? Des drogues ? » Il fusilla Andreï du regard.

« Le *Charles-Noguès* est un navire alimentaire, protesta ce dernier, je leur ai déjà dit.

— Je ne fabrique pas de drogue ! Vous me croyez ?

— Bien sûr. » David était surpris.

« Les gens débarquent ici, ils essaient à chaque fois de me coincer avec ça, se lamenta Prentis. Ils disent : "Hé ! Brian, vieux, je parie que t'as dû sortir des tonnes de syncoke, t'as jamais oublié de nous en mettre de côté une cuiller ou deux, pas vrai ?" » Il était furieux. « Eh bien, je suis complètement en dehors de tout ça. Totalement. »

Laura plissa les paupières. « Nous ne cherchions absolument pas à insinuer… »

Prentis pointa sur David un doigt furieux. « Regardez-moi ça ! Il est en train d'écouter. Qu'est-ce qu'ils sont encore en train de vous raconter sur le Réseau, hein ? Ma biographie complète, je parie ! Nom de Dieu ! » Comme un diable, Prentis contourna son bureau.

« Ils n'oublient jamais, hein ? Évidemment que je suis célèbre ! Je l'ai fait – le procédé Prentis pour polysaccharides –, mec, j'ai fait gagner des millions à Biogène. Et ils m'avaient mis aussi sur les néo-protéines… » Il leva l'index et le pouce. « J'étais peut-être à *ça* du Nobel ! Mais c'était des substances bioactives vivantes, sécurité de niveau trois. Alors, ils m'ont fait pisser dans une éprouvette. » Regard furieux à Laura. « Vous savez ce que cela veut dire ?

— Test antidrogue, dit Laura. Comme pour les pilotes de ligne…

— J'avais une copine, dit lentement Prentis. Une vraie pile électrique. Pas une de ces allumées de la Déesse mais un sacré numéro quand même… "Brian, qu'elle me dit, tu fais ça vraiment cool, après

une ou deux lignes." Et elle avait pas tort ! » Il retira brutalement ses lunettes. « Bordel, jamais je ne me suis autant éclaté qu'avec elle.

— Je suis désolée, dit Laura, dans un silence soudain gêné. Est-ce qu'ils vous ont viré ?

— Pas tout de suite. Mais ils m'ont retiré tout ce qui était important, ils voulaient me confier à leurs enculés de psy… Un labo comme ça, c'est comme un putain de monastère. Parce que si jamais vous craquez, si jamais vous filez avec un peu de gelée dans la poche… de la gelée dangereuse… de la gelée *brevetée*…

— Ouais, c'est dur, reconnut David. Je suppose qu'ils régentaient quasiment votre vie sociale.

— Eh bien, tant pis pour eux, dit Prentis, un peu plus calme à présent. Des mecs débordant d'imagination… des visionnaires… On a besoin d'avoir les coudées franches. Besoin d'un espace de détente. Une boite comme Biogène, ça se termine avec des bureaucrates. Des robots. C'est pour ça qu'ils n'aboutissent nulle part. » Il remit ses lunettes. Puis il s'assit sur le bureau, les pieds ballants. « Un nouveau complot, voilà ce que c'est. Toutes ces multinationales du Réseau, elles sont toutes en cheville. C'est un marché fermé, sans réelle compétition. C'est ce qui les a rendus gras et flemmards. Mais c'est pas le cas ici.

— Mais si c'est dangereux…, commença Laura.

— Dangereux ? Merde, je vais vous montrer quelque chose de vraiment dangereux. » Prentis s'anima. « Bougez pas, je reviens, faut que vous voyiez ça. Tout le monde devrait voir ça. »

Il descendit d'un bond et disparut dans la pièce du fond.

Laura et David échangèrent des regards gênés. Ils regardèrent Andreï. Celui-ci hocha la tête. « Il a raison, vous savez. »

Prentis reparut. Il brandissait un cimeterre long de trente centimètres.

« Seigneur ! s'exclama David.

— Ça vient de Singapour, expliqua Prentis. Ils fabriquent ça pour le marché du Tiers Monde. Vous connaissez ? » Il brandit la lame. David recula. « C'est une machette, dit-il avec impatience. Vous êtes texan, pas vrai ? Ce n'est quand même pas la première que vous voyez.

— Ouais, dit David. Pour débroussailler… »

Prentis abattit le sabre, d'une main. Avec un crissement, la lame frappa l'angle du bureau ; le coin vola dans les airs et heurta le sol en tournoyant.

La lame du sabre d'abattage avait tranché de part en part le bureau de bois ; taillé dans le plateau un triangle de vingt centimètres, avec en prime un bout de paroi latérale et le fond d'un tiroir.

Prentis récupéra les fragments et les empila sur le bureau comme

une petite pyramide de bois. « Pas un éclat ! Vous voulez l'essayer, Dave ?

— Non, merci. »

Prentis souriait : « Allez-y ! Je peux le recoller à la super-glu ; je fais ça tout le temps. Vous êtes sûr ? » Il tenait négligemment la machette à bout de bras et la laissa tomber. Elle s'enfonça d'un centimètre et demi dans le plateau.

« Méchant coutelas », commenta Prentis, en s'époussetant les mains. « Vous pensez peut-être que c'est dangereux, mais vous n'avez pas encore tout vu. Vous savez ce que c'est ? C'est de la technologie paysanne, mon frère. De la culture par défrichage et brûlis. Vous savez ce que ça risque de faire à ce qui reste de forêts tropicales sur la planète ? Transformer tous les Brésiliens à chapeau de paille en sosies de Paul Bunyan, voilà ce que ça risque de faire. La biotechnologie la plus dangereuse au monde, c'est un type avec une chèvre et une hache.

— Une hache, merde ! laissa échapper David, ce truc est une monstruosité ! Ça ne peut pas être légal ! » Il se pencha au-dessus du bureau et le parcourut avec ses vidéoverres. « Je vois à présent que je n'y avais jamais vraiment réfléchi… Je sais qu'on utilise des lames en céramique sur les machines-outils… mais c'est dans le cadre de l'industrie, avec des normes de sécurité ! Vous ne pouvez quand même pas les vendre comme ça à n'importe qui… autant distribuer aux gens des lance-flammes ! »

Andreï intervint. « Ce n'est pas à nous qu'il faut dire ça, David – mais à Singapour. Ce sont des technocapitalistes radicaux. Ils se foutent bien des forêts – ils n'ont pas de forêt à perdre. »

Laura acquiesça. « Ce n'est plus de l'agriculture, c'est de la destruction de masse. Il faudra y mettre un terme ! »

Prentis hocha la tête. « Nous avons une chance d'arrêter le massacre, c'est de mettre au chômage tous ces sacrés putains de paysans jusqu'au dernier. » Il marqua un temps d'arrêt. « Parfaitement, ce brave petit exploitant des familles, lui et sa femme, et ses millions de foutus mioches. Ils sont en train de bouffer sur pied la planète. »

Prentis glissa négligemment la main dans le trou de son bureau et sortit un tube de colle. « Il n'y a que cela qui est important. D'accord, on a peut-être concocté un peu de dope à la Grenade, libéré quelques programmes, mais c'était juste pour avoir les capitaux de départ. On fabrique des aliments. Et on crée des emplois pour en fabriquer. Vous voyez tous ces gens qui bossent, là-dessous ? Eh bien, vous ne les verriez pas à l'usine aux États. Ici, notre façon de procéder, c'est de créer de la force de travail – des gens qui auraient été paysans, auraient fabriqué leur propre nourriture, pour leur propre pays. Pas de simples travailleurs de charité, déversés d'un avion affrété par une

souscription des nations riches.

— Nous n'avons rien contre, dit Laura.

— Bien sûr que si ! Vous ne voulez pas d'une technologie simplifiée, bon marché. Il vous la faut chère, contrôlée, et totalement sûre. Vous ne voulez pas de paysans et de gosses des taudis avec ce genre de pouvoir issu de la technique. Ça vous fait peur. » Il indiqua la machette. « Mais vous ne pouvez pas gagner sur les deux tableaux. Toute technique est potentiellement dangereuse – même sans pièces mécaniques. »

Long silence. Laura se tourna vers Andreï. « Merci de nous avoir fait descendre ici. Vous nous avez fait toucher du doigt un vrai problème. » Puis elle se tourna vers Prentis. « Merci, Brian.

— Sûr. » Son regard quitta fugitivement ses seins. Elle essaya de lui sourire.

Prentis reposa soigneusement la colle. « Vous voulez visiter l'usine ?

— J'aimerais bien, oui », fit David.

Ils quittèrent le bureau, remettant leurs masques, et descendirent parmi les ouvriers. Le personnel n'avait pas grand-chose à voir avec des « gosses des taudis » ; c'étaient pour l'essentiel des cadres d'âge mûr, en majorité des femmes. Elles portaient un filet dans les cheveux et leurs blouses en papier avaient l'aspect lustré des anciens sacs à pain. Elles faisaient les trois-huit – un tiers des équipes se reposait dans des cabines isolées acoustiquement, entassées sous la fresque géante comme un banc de praires en polystyrène expansé.

Aidé de Millie Syers, David posa des questions techniques pertinentes. Pas de rejets de produits confinés ? Non. Des problèmes de rancissement ? Non, juste le pourcentage habituel de régression à l'état naturel – les bactéries modifiées avaient tendance à y revenir au bout de quelques millions de générations. Et des bactéries à l'état naturel ne produisaient pas – elles se contentaient d'assimiler et d'engendrer un poids mort. Laissées libres de se multiplier aux dépens de leurs congénères rentables, ces déviantes auraient tôt fait de s'imposer, aussi les chassait-on des cuves, impitoyablement.

Et qu'abritait le reste du *Charles-Noguès,* derrière les cloisons ? Eh bien, le navire était rempli d'un bout à l'autre d'unités analogues à celle-ci, toutes parfaitement isolées pour éviter toute contamination. D'ailleurs les rejets étaient soigneusement pompés en permanence d'une unité à l'autre – ils utilisaient les pompes d'origine du pétrolier, encore en parfait état de marche. Les dispositifs de confinement du navire, mis au point pour empêcher toute explosion due au gaz de pétrole, étaient idéaux pour un travail à risque biologique.

Laura cuisina quelques-unes des femmes. Aimaient-elles leur travail ? Bien sûr – elles bénéficiaient de toutes sortes d'avantages

particuliers : rallonges sur leur carte de crédit quand elles dépassaient les quotas de production, liaison visiophonique avec la famille, prime exceptionnelle en cas de mise au point de nouveaux procédés… Est-ce qu'elles ne se sentaient pas cloîtrées au fond de cette cale ? Seigneur non, sûrement pas, comparé à la surpopulation des chantiers gouvernementaux en bout d'île. Et puis, il y avait les congés, un mois plein. Évidemment, ça grattait un peu, quand on ramenait cette dermatose…

Ils visitèrent l'usine plus d'une heure durant, escaladant les échaliers de bambou posés sur les poutrelles d'un mètre quatre-vingts de section qui renforçaient la coque. David s'adressa à Prentis. « Au fait, vous vouliez dire quelque chose au sujet des toilettes ?

— Ah ! oui, pardon ! *Escherichia coli,* c'est un hôte normal de la flore intestinale… Si jamais cette bactérie se répand, on a des gros problèmes. »

David haussa les épaules, gêné. « Le repas là-haut était très bon, je me suis gavé. Euh, mes compliments au chef.

— Merci », dit Prentis.

David toucha ses lunettes. « Je pense avoir à peu près tout pris… Si Atlanta a des questions, est-ce qu'on peut rester en contact ?

— Hummm… », fit Prentis. Andreï intervint. « C'est un peu délicat, David. » Il n'en dit pas plus.

David leur tendit étourdiment la main. Dès qu'ils furent repartis, ils virent Prentis se précipiter derrière sa cage vitrée et actionner son vaporisateur.

Ils rebroussèrent chemin jusqu'à la passerelle. Andreï était ravi. « Je suis content que vous ayez rencontré le Dr Prentis. Un homme entièrement dévoué à son travail. Mais on ne peut nier qu'il ait un peu la nostalgie de ses compatriotes.

— Il m'a semblé en tout cas manquer d'un certain nombre d'agréments, constata David.

— Ouais, dit Laura. D'une petite amie, par exemple. »

Andreï marqua sa surprise : « Oh ! mais le Dr Prentis est marié ! À une travailleuse de l'île.

— Ah bon, fit Laura, consciente de la gaffe. Ce doit être merveilleux… Et vous, Andreï ? Êtes-vous marié ?

— Seulement au Mouvement », dit Andreï. Il ne plaisantait pas.

Le soleil se couchait quand ils regagnèrent leur logis. La journée avait été longue. « Vous devez être fatiguée, Carlotta », dit Laura tandis qu'ils s'extrayaient, courbattus, du triroues. « Pourquoi ne pas entrer dîner avec nous ?

— C'est gentil de me le proposer », répondit Carlotta avec un doux sourire. Ses yeux étincelèrent et une légère roseur colora ses

joues. « Mais je ne peux pas ce soir. J'ai une Communion.

— Vous êtes sûre ? insista Laura. Il n'y a pas de problème pour nous.

— Je peux repasser un peu plus tard dans la semaine. Et peut-être amener mon ami. »

Laura fronça les sourcils. « Je risque d'être appelée à faire ma déposition. »

Carlotta secoua la tête. « Non, sûrement pas. Je n'ai même pas encore été convoquée. » Elle se pencha depuis le siège du conducteur pour tapoter le couffin du bébé. « Allez, au revoir, bout de chou. Au revoir, tout le monde. Je vous appellerai, je pense… » Elle démarra en trombe, soulevant les gravillons, et franchit le portail.

« Typique », observa Laura.

Ils gravirent le porche. David sortit sa carte à clé. « Eh bien, cette Communion, ça paraît sacrément important…

— Non, je ne parle pas de Carlotta, ce n'est qu'une gourde. Je parle de la Banque. C'est un stratagème, tu ne vois donc pas ? Ils vont s'arranger pour qu'on fasse le pied de grue dans cette immense vieille baraque, au lieu de me laisser présenter ma défense. Et ils convoquent Carlotta pour déposer avant moi, histoire de bien marquer le coup. »

David se figea. « C'est ce que tu penses, hein ?

— Évidemment. Et c'est pourquoi Sticky nous a servi la virée touristique. » Elle le suivit à l'intérieur. « Ils sont en train de nous travailler au corps, David ; tout cela fait partie d'un plan. Cette balade, tout… Qu'est-ce qui sent bon comme ça ? »

Rita leur avait préparé le dîner : porc farci aux piments et persil, ratatouille créole, pain de ménage et soufflé au rhum en dessert. Le tout servi dans une salle à manger éclairée aux chandelles, sur une nappe propre et avec des fleurs. Impossible de refuser. Et de vexer Rita. Quelqu'un avec qui ils devaient partager la maison, après tout… À tout le moins, il fallait qu'ils en goûtent quelques bouchées, rien que par politesse… Et après toute cette prom infâme… Tout était si savoureux que ça vous faisait venir les larmes aux yeux. Laura dévora comme une ogresse.

Il n'y avait pas de vaisselle à laver. Les domestiques débarrassèrent tout, empilant les plats sur de petites dessertes en bois de rose.[4] Puis ils servirent du cognac et offrirent des havanes. Et ils voulaient aussi s'occuper du bébé. Laura ne les laissa pas faire.

Il y avait un bureau au premier. Pas exactement un bureau – il ne contenait aucun livre, simplement des centaines de vidéocassettes et d'antiques disques en vinyle – mais ils s'y retirèrent néanmoins avec leur cognac. Cela semblait aller de soi, d'une certaine manière.

Quantité de photos encadrées sur les murs. Laura les examina tandis que David fouillait, curieux, parmi les cassettes. On décelait

sans peine qui était M. Gelli, l'ancien propriétaire. : c'était le m'as-tu-vu au visage bouffi qui posait, tenant amicalement par l'épaule quelques spécimens du show-biz de Las Vegas, vaguement familiers, vaguement répugnants… Là, on le voyait faire de la lèche à une espèce d'abruti au regard reptilien en longue robe blanche – avec un sursaut, Laura s'aperçut qu'il s'agissait du pape.

David mit une cassette. Il s'assit sur le canapé – un monstre hyper-rembourré tapissé de velours pourpre – et alluma le poste avec une antique télécommande. Laura le rejoignit.

« T'as trouvé quelque chose ?

— De la vidéo personnelle, je crois. Il en a plein de cassettes – j'ai pris la plus récente. »

Une soirée au manoir. Un gâteau monstrueux dans la salle à manger, un buffet croulant sous les amuse-gueule. « Je n'aurais pas dû manger autant, dit Laura.

— Non mais, regarde-moi l'autre con, en haut-de-forme. C'est un docteur fou, pas de doute. T'imagines ça, à Atlanta ? »

De faibles couinements sortaient de l'écouteur de Laura ; elle ne l'avait pas enfoncé et il pendait. Ça lui faisait un peu drôle de l'avoir partagé avec Carlotta ; un peu comme de partager une brosse à dents, ou un… Bon, mieux valait ne pas y penser. « Pourquoi tu ne retires pas ça, David ? » Elle-même ôta ses vidéoverres qu'elle braqua vers la porte, pour les protéger des intrus. « On est tranquilles ici, d'accord ? Ce n'est pas pire que dans la chambre.

— Eh bien… » David mit en pause et se leva. Il pressa le bouton d'un interphone près de la porte. « Bonjour. Hum… Jimmy ? Ouais, j'aimerais que vous nous montiez le radio-réveil qui est sur la table de nuit. Tout de suite. Merci. »

Il regagna le divan.

« Tu ne devrais pas faire ça.

— Tu veux dire leur donner des ordres comme s'ils étaient des domestiques ? Ouais, je sais. Très non-R. J'ai pourtant deux, trois idées – je veux en parler avec le service du personnel, demain… » Un coup discret à la porte. David prit le réveil des mains de Jimmy. « Non, ce sera tout… bon, d'accord, allez-y, apportez la bouteille. » Il brancha son casque sur le réveil. « Comment ça passe, Atlanta ? »

[« Vous pourriez aussi bien braquer une des paires sur la télé »], tonna le radio-réveil. [« Contempler cette porte, c'est un brin lassant. »] Laura ne reconnut pas la voix du mec ; un Rizomien quelconque en garde de nuit, elle n'était plus à ça près.

La cassette rembobina ; David avait coupé le son[5]. Il commenta : « Pas mal d'Anglos dans cette petite fête. Je vois pas beaucoup de rastas… »

Laura but une gorgée de cognac. Il lui tapissa la bouche d'or

fondu. « Ouais, fit-elle tout en humant son verre. Il y a quantité de factions sur cette île et je ne crois pas qu'ils s'entendent trop bien. Il y a des révolutionnaires du Mouvement… les mystiques vaudous… les high-tech… et les technos de base…

— Et le pauvre de la rue, qui cherche simplement de quoi manger et un toit… » Toc-toc-toc ; le cognac était arrivé. David revint au divan avec la bouteille. « T'es consciente qu'on pourrait très bien s'empoisonner. » Il remplit à nouveau leurs ballons.

« Ouais, mais j'étais plus inquiète quand j'ai laissé la petite avec Carlotta… elle a été si mignonne depuis, j'avais peur que Carlotta lui ait refilé une espèce de pilule tranquillisante… » D'un coup de pied, elle se débarrassa de ses chaussures et replia les jambes sous elle. « David, ces gens savent ce qu'ils font. S'ils veulent nous empoisonner, ils peuvent le faire avec une dose imperceptible d'un truc qu'on n'aura pas la moindre chance de détecter.

— Ouais, j'arrêtais pas de me dire ça en mangeant la ratatouille. » Un type particulièrement parti avait empoigné le cadreur par le revers et il beuglait avec entrain dans l'objectif. « Regarde-moi ce clown ! J'ai oublié de mentionner la faction locale de minables parfaitement criminels… Il faut de tout pour faire un paradis informatique, je suppose.

— Tout ça ne colle pas », dit Laura en se laissant confortablement glisser dans une méditation alimentée par la fine. « C'est comme de ratisser une plage après la tempête, et de déterrer toutes sortes d'épaves rejetées par le Réseau sur la grève dorée de la Grenade… Alors, en insistant un peu, ces gens vont peut-être se laisser démonter bien gentiment ; il suffit de trouver le défaut de la cuirasse. Mais une pression un peu trop forte, et tout se fond en un seul bloc et tu te retrouves avec un monstre sur les bras. Je pensais aujourd'hui… les nazis, dans le temps, ils croyaient à la Terre creuse et à tout un tas de sornettes mystiques… Mais leurs trains arrivaient à l'heure et leurs flics étaient d'une efficacité redoutable… »

David lui prit la main et la regarda curieusement. « Ça te tient vraiment à cœur, pas vrai ?

— C'est important, David. La chose la plus importante qu'on ait jamais faite. Un peu, que ça me tient à cœur. Complètement. »

Il acquiesça. « J'ai remarqué que t'avais l'air un peu crispée quand je t'ai mis la main au cul dans l'ascenseur. »

Elle eut un rire, bref. « J'étais nerveuse… c'est chouette de pouvoir se relaxer ici, rien que nous deux. » Un crétin en nœud pap' chantait sur une scène improvisée, un connard gominé qui s'arrêtait pour faire de l'esprit et sortir des blagues débiles… La caméra filmait complaisamment l'assistance, tous ces Grands Dirigeants se moquant d'eux-mêmes avec la jovialité feinte de Grands Dirigeants se moquant

d'eux-mêmes…

David l'entoura de son bras. Elle posa la tête contre son épaule. Il ne prenait pas ça aussi sérieusement qu'elle. Peut-être parce qu'il ne s'était pas retrouvé là-bas avec Winston Stubbs…

Elle fit taire cette horrible pensée et reprit du cognac.

« T'aurais dû choisir une bande plus ancienne. On pourrait peut-être avoir un aperçu des lieux avant que le vieux Gelli y amène ses décorateurs.

— Ouais, d'ailleurs je n'y ai vu nulle part notre copain Gelli. Ce devait être la fête de son neveu, ou je ne sais trop qui… Waouh ! »

On était passé à un nouveau plan : plus tard, dehors, près de la piscine. Un bain de minuit… plein de torches, de serviettes… et d'opulentes jeunes femmes sans le haut. « Bonne mère ! » s'exclama David en prenant sa voix d'acteur. « Des gonzesses à poil ! Putain, on peut dire que ce mec sait vivre ! »

Une foule de jeunes femmes, quasiment nues. Sirotant des boissons, peignant leurs cheveux mouillés avec de grands gestes sensuels, le coude relevé. Étendues de tout leur long, ivres ou défoncées, comme si elles espéraient bronzer à la lueur des torches. Et l'assortiment était multicolore. « Ça fait plaisir de voir enfin que la communauté noire n'a pas été oubliée, constata aigrement Laura.

— Ces filles ont dû s'inviter en douce, observa David. C'est plutôt l'ambiance sauterie privée…

— Ce sont des prostituées ?

— Sûrement. »

Laura se tut un instant. « J'espère que ça ne va pas virer à l'orgie ou je ne sais quoi.

— Non, remarqua David, cynique. Regarde comment la caméra suit complaisamment leurs loloches. Le mec s'exciterait pas à ce point s'il y avait vraiment du sérieux en perspective. » Il reposa son verre vide. « Hé ! On aperçoit une partie de l'ancien jardin du fond sur ce plan… » Il mit en pause.

[« Hé ! »] protesta le réveil.

— Pardon », dit David. Le défilement reprit. Les hommes adoraient voir ainsi les femmes : roulements de hanches, gloussements, douce surface d'épiderme féminin coloré. Sous l'influence du cognac, Laura pesa la question. Ça ne la réconforta pas beaucoup. Mais malgré sa prétendue nonchalance, elle sentait que David réagissait un peu. Et bizarrement, par procuration, cela avait quelque chose d'excitant.

Pour une fois, personne n'était en train de les regarder, songea-t-elle, canaille. Peut-être que s'ils se blottissaient sur le divan et restaient très, très silencieux…

Une mince fille café-au-lait, des bracelets aux chevilles, monta sur

le plongeoir. Elle gagna d'un pas nonchalant le bout de la planche, se courba avec grâce et se mit en équilibre sur les mains. Elle maintint la position cinq longues secondes puis plongea la tête la première… « Bon Dieu ! » s'exclama David. Il figea le plongeon en plein vol.

Laura cligna les yeux. « Qu'y a-t-il de spécial à…

— Ce n'est pas elle, chou. Regarde. » Il repassa la bande en arrière ; la fille remonta les pieds devant puis saisit le bord du plongeoir. Elle se releva, repartit à reculons, puis s'immobilisa de nouveau. « Là, dit David. À l'extrême droite, près de l'eau. C'est Gelli. Étendu dans cette chaise longue. »

Laura écarquilla les yeux. « Sûr… Il a l'air amaigri.

— Regarde ses mouvements… » La fille avança sur le plongeoir… et la tête de Gelli dodelinait. Un mouvement spasmodique, machinal, le menton oscillant qui décrit un huit saccadé, et les yeux fixés dans le vide. Puis il cessa de dodeliner, réussit à se reprendre, grimaçant de douleur sous l'effort. Alors sa main se leva, une main ratatinée comme un fagot de brindilles, pliée à angle droit au poignet.

Au premier plan, la fille tenait en équilibre avec grâce, jambes fines bien droites, les orteils tendus comme une gymnaste. Et derrière elle, Gelli toucha par trois fois son visage, trois petites tapes imperceptibles – rapides, saccadées, complètement ritualisées. Puis la fille plongea et la caméra se reporta ailleurs. Et Gelli disparut.

« Qu'est-ce qu'il a ? » murmura Laura.

David était pâle, les lèvres serrées. « Je ne sais pas. Une maladie nerveuse, manifestement.

— La maladie de Parkinson ?

— Peut-être. Ou peut-être un truc pour lequel on n'a même pas encore trouvé de nom. »

David éteignit le poste. Il se leva, débrancha le réveil. Remit ses lunettes, soigneusement. « Je vais un peu répondre au courrier, Laura.

— Je t'accompagne. » Elle mit longtemps à s'endormir. Et son sommeil fut peuplé de cauchemars.

Le lendemain matin, ils inspectèrent les fondations, pour relever d'éventuelles lézardes, ou des taches de salpêtre. Ils ouvrirent toutes les fenêtres, notant les carreaux cassés et les linteaux voilés. Ils parcoururent les combles, traquant la solive affaissée et l'isolant désagrégé, repérèrent les marches branlantes dans l'escalier, mesurèrent l'inclination du plancher, dressèrent le catalogue de la multitude de fissures et de cloques aux murs.

Les domestiques les observaient avec une inquiétude grandissante. Au déjeuner, ils eurent une petite discussion. Il en transpira que Jimmy se considérait comme un « maître d'hôtel », tandis que Rajiv était le « majordome » et Rita la « cuisinière » et

« femme de chambre ». Ils n'étaient en aucun cas des ouvriers du bâtiment. Aux yeux de David, tout cela paraissait ridiculement démodé ; il y avait des choses à faire, alors pourquoi ne pas les faire ? Quel était le problème ?

Ils réagirent avec un orgueil blessé. Ils étaient du personnel de maison qualifié, et certainement pas des manœuvres intérimaires dégagés des chantiers gouvernementaux. Ils avaient un poste précis à occuper et l'emploi qui correspondait au poste. Tout le monde savait ça. Il en avait toujours été ainsi.

David rigola. Il leur dit qu'ils se comportaient comme des colons du XIXe : et la technologie de pointe de la Grenade, et sa révolution anti-impérialiste, qu'en faisaient-ils ? Étrangement, l'argument ne réussit pas à les ébranler. Très bien, conclut David, de guerre lasse. S'ils ne voulaient pas les aider, ce n'était pas son problème. Ils n'avaient qu'à se tourner les pouces et boire des *piñas coladas*.

Ou peut-être regarder la télévision, suggéra Laura. Elle avait justement plusieurs cassettes de recrutement de Rizome qui pourraient contribuer à expliquer la position de celle-ci…

Après déjeuner, David et Laura poursuivirent implacablement leur inspection. Ils montèrent dans les tourelles où les domestiques avaient leurs quartiers. Les parquets étaient fendillés, les plafonds pleins de fuites et l'interphone en court-circuit. Avant de repartir, David et Laura firent délibérément tous les lits.

Durant l'après-midi, David prit un peu le soleil au fond du bassin vide. Laura joua avec le bébé. Plus tard, David vérifia le circuit électrique tandis qu'elle répondait au courrier. Le dîner, une fois encore, fut fantastique. Ils étaient fatigués et se couchèrent tôt.

La Banque les ignorait. Ils le lui rendirent bien.

Le lendemain, David sortit sa caisse à outils. C'était de sa part un petit rituel inconscient, comme un duc inspecte ses émeraudes. La caisse pesait sept kilos, avait la taille d'une grosse boîte à pain, et avait été amoureusement assemblée par des artisans de Rizome, à Kyoto. Un coup d'œil à l'intérieur, avec l'éclat de la céramique chromée et le strict ordonnancement des alvéoles en mousse, offrait une sorte d'image mentale de ses concepteurs : des prêtres zen du tour vertical, des types en blouse blanche qui vivaient de riz brun et d'huile de machine…

Clé-étau, pince coupante, mini-chalumeau à propane ; écouvillon, clé à tube, vrille télescopique ; multimètre, pince à dénuder, pinces à bec… Manches d'ébène cannelés, articulés, équipés d'un mandrin pour y pincer forets et lames de tournevis… La trousse à outils de David était de loin leur bien le plus précieux.

Ils passèrent toute la matinée sur la plomberie, en commençant par la salle de bains des domestiques. Un travail dur et salissant, où il

ne fallait pas avoir peur de ramper sur le dos. Après son après-midi de la veille voué au culte du soleil, David resta à nouveau dehors. Il avait trouvé dans une grange des outils de jardin et s'attaqua à la pelouse de devant, torse nu mais portant les vidéoverres. Laura vit qu'il avait convaincu les deux vigiles du portail de l'aider. Ceux-ci débroussaillaient les mauvaises herbes et taillaient les branches mortes tout en plaisantant entre eux.

N'ayant rien de neuf à transmettre à Atlanta, elle passa son temps à capter les messageries de presse. Sans surprise, elle reçut quantité de conseils gratuits venus de tous les azimuts. Plusieurs crétins exprimaient leur grave déception de ne pas les avoir encore vus visiter un labo secret des trafiquants de drogue grenadins. Un programme graphique de Rizome apparaissait en version piratée à Cuba – la Banque était-elle impliquée ? Rizome avait contacté le gouvernement polonais – Varsovie affirmait qu'Andreï Tarkovsky était un escroc, spécialiste du marché noir recherché pour fabrication de faux passeports.

Chez Rizome, la campagne électorale battait son plein. Apparemment, la victoire de Suvendra risquait d'être serrée. Pereira – dans le rôle du Brave Type – effectuait une surprenante remontée.

David rentra se doucher pour le dîner. « Tu vas te cramer à rester dehors, lui dit-elle.

— Non. Sens ! » Il sentait la sueur mâle rance avec une note de fond mentholée. Sa peau semblait passée au cirage.

« Oh non ! fit-elle. T'as pas utilisé ce machin en tube, non ?

— Bien sûr que si, répondit David, surpris. Prentis soutenait que c'était le meilleur produit jamais fabriqué – tu ne t'attendais quand même pas que je le croie sur parole ? » Il examina ses avant-bras. « J'en ai mis hier, également. Je jurerais que je suis déjà plus bronzé – et sans coup de soleil.

— David, tu es incorrigible… »

Il se contenta de sourire. « Je crois que je mérite un cigare, ce soir ! »

Ils dînèrent. Les domestiques étaient troublés par les cassettes de recrutement. Ils voulaient savoir ce qu'il y avait de vrai dans tout ça. Tout, répondit Laura, innocemment.

Quand ils furent couchés, elle contacta Atlanta pour qu'ils lui transfèrent sa bande d'enseignement du japonais – des histoires à suspense d'Edogawa Rampo. David s'endormit aussitôt, bercé par les polysyllabes incompréhensibles. Laura écouta tandis qu'elle sombrait, laissant la grammaire étrangère imbiber ces drôles de recoins collants où le cerveau stockait les langues. Elle aimait la langue de Rampo, son style journalistique, direct, sans la moindre de ces périphrases contournées, de ces horripilantes allusions voilées…

Plusieurs heures plus tard, elle fut brutalement réveillée dans le noir. Un gazouillis d'anglais insistant. « Hé ! chou, réveille-toi, y a du nouveau… »

Emily Donato parlait dans le noir. [« Laura, c'est moi. »]

Laura se tortilla dans l'aqualit ondulant. La chambre était toute pénombre pourpre et grise. Elle croassa : « Lumières ! » Éclair du plafonnier. Elle grimaça pour déchiffrer le réveil. Deux heures du matin. « Que se passe-t-il, Emily ? »

[« On tient le fait »], proclama le réveil, avec la voix familière d'Emily.

Laura sentit venir la migraine. « Le fait ? Quel fait ? »

[« Le FAIT, Laura. Nous savons qui est derrière. Qui ils sont réellement. C'est le Molly. »]

« Oh ! les terroristes ! » Elle avait fait le point. Un petit frisson la parcourut : le choc, la terreur. Cette fois, elle était bien réveillée. « Molly ? Quelle Molly ? »

[« Le *gouvernement* du Molly »], dit Emily.

« C'est un pays du nord de l'Afrique », dit David depuis son côté du lit. « La république du *Mali*. Capitale : Bamako, principale exportation : le coton, taux de croissance démographique : deux pour cent. » David, le joueur de Gestion mondiale.

« Le Mali. » Un nom aux résonances vaguement familières, sans plus. « Et qu'est-ce qu'ils ont à voir dans tout ça ? »

[« On est en train de bosser sur la question. Le Mali est l'un de ces pays du Sahara touchés par la famine, avec un régime militaire, un sale coin… Le FAIT est leur bras armé. Nous le tenons de plusieurs sources. »]

« Lesquelles ? »

[« Kymera, I.G. Farben, et les Affaires étrangères algériennes. »]

« Ça paraît sérieux », reconnut Laura. Elle faisait confiance à la Kymera Corporation – les Japonais ne lançaient pas d'accusations à la légère. « Et qu'en disent les inspecteurs de Vienne ? »

[« Rien. Pas d'ingérence. Selon moi, ils couvrent quelque chose. Le Mali n'a jamais signé la convention de Vienne… »] Emily marqua un temps d'arrêt. [« Le comité central se réunit demain. Des représentants de Kymera et de Farben arrivent par avion. Tout le monde trouve cette histoire louche. »]

« Que voulez-vous qu'on fasse ? » demanda Laura.

[« Avertir la Banque quand vous témoignerez. Ce n'est pas Singapour qui a tué l'homme. Ni d'ailleurs la Commerzbank européenne. C'est la police secrète du Mali. »]

« Seigneur, fit Laura. D'accord… »

[« Je t'envoie quelques informations supplémentaires sur une ligne codée… Bonne nuit, Laura. Je veille tard, moi aussi, si ça peut te

consoler. »]

Emily coupa la connexion.

« Waouh… » Laura secoua la tête, chassant les dernières toiles d'araignée. « Ça commence vraiment à bouger… » Elle se tourna vers son mari… « Hîîîî !

— Ouais », dit David. Il sortit un bras de sous les draps, pour lui montrer. « Je suis, euh, noir.

— David… tu es noir ! » Laura rabattit le drap, révélant sa poitrine et son ventre nus. Elle sentit, de surprise, ses cheveux se dresser sur la tête. « David, mais regarde-toi. Ta peau est noire ! Partout !

— Ouais… J'ai pris un bain de soleil tout nu dans la piscine. » Il haussa les épaules, l'air penaud, des épaules d'autant plus noires sur le blanc immaculé de l'oreiller. « Tu te souviens de cet officier de bord – un Noir aux cheveux blonds – sur le *Charles-Noguès ?* Ça m'a étonné, sur le coup… »

Laura plissa les paupières, essayant de se souvenir. « Le nègre blond… ah oui, mais j'ai pensé qu'il s'était teint les cheveux…

— Les cheveux, non, mais la peau, oui. C'est cette huile solaire que m'a donnée Prentis. Je suppose qu'elle affecte le pigment de la peau, la mélanine. C'est un peu irrégulier, en bas, près de… euh… enfin, du côté de l'entrejambe, comme si j'avais des taches de rousseur très foncées mais en grosses plaques… j'aurais dû lui demander comment ça marche au juste.

— Ça, c'est évident, comment ça marche, David : ça te rend tout noir ! » Laura se mit à rire, prise de court entre la honte et le ridicule de la situation. Il avait l'air si différent. « Tu te sens bien, chéri ?

— Très bien, fit-il, calmement. Qu'est-ce que t'en penses ?

— Laisse-moi te regarder… » Elle jeta un regard dérobé à son bas-ventre et partit d'un fou rire. « Oh !… ce n'est pas tellement drôle mais… David… tu ressembles à une girafe en chaleur… » Elle lui frotta l'épaule, avec force, du gras du pouce. « Ça ne s'en va pas, hein… Chéri, t'as vraiment réussi ton coup, cette fois-ci.

— C'est révolutionnaire », dit-il sobrement.

Elle fut secouée d'une nouvelle crise de fou rire.

« Je ne blague pas, Laura. On peut devenir noir à l'aide d'un tube. Tu ne vois donc pas la portée de ça ? »

Elle se mordit la phalange jusqu'à ce qu'elle ait réussi à se maîtriser. « David, les gens n'ont pas envie de risquer un cancer de la peau rien que pour le plaisir d'être noirs.

— Pourquoi pas ? Moi si. Nous vivons au Texas sous un soleil implacable. Tous les Texans devraient être noirs. Sous ce type de climat, ça vaut mieux. C'est plus logique. »

Elle le fixa, se mordillant la lèvre. « C'est vraiment trop… trop

incroyable… Tu n'es pas vraiment noir, David. T'as un nez d'Anglo, une bouche d'Anglo. Oh ! et regarde, là, t'as oublié un bout d'oreille ! » Elle hurla de rire.

« Arrête un peu, Laura, tu m'énerves. Il se redressa dans le lit. D'accord, je ne suis peut-être pas noir, vu de près… Mais dans une foule, je suis un Noir. *Idem* dans une voiture, ou dans la rue. Ou dans une réunion politique. Ça pourrait tout changer. »

Sa passion la surprit. « Pas tout, David, allons. Le CEO de Rizome est noir. L'Amérique a eu un président noir, même.

— Conneries, Laura, ne fais pas comme si le racisme était de l'histoire ancienne ; à ton avis, pourquoi l'Afrique est-elle dans ce merdier ? Bon Dieu, ces Grenadins ont vraiment découvert un truc ! J'avais bien entendu des rumeurs mais comme c'était dépeint, ça ressemblait plutôt à une expérimentation dangereuse… Alors que c'est si *facile !* Je me demande quelle quantité ils en ont produit ? Plusieurs kilos ? Plusieurs tonnes ? »

Ses yeux flamboyaient d'un éclat visionnaire. « Je vais me pointer devant le premier tiers-mondiste que je verrai et je vais lui dire : "Salut ! Je suis un exploiteur impérialiste américain blanc, et je suis noir comme l'as de pique, *compadre*." Je connais pas de truc d'une ampleur comparable. »

Laura se renfrogna un tantinet. « Ce n'est jamais qu'une couleur. Ça ne change pas foncièrement tes sentiments, à l'intérieur. Ou ton comportement, d'ailleurs.

— Que tu crois ! Même une nouvelle coupe de cheveux peut avoir ce genre de résultat. » Il se recala contre l'oreiller, les bras croisés derrière la tête. Il avait les aisselles marbrées. « Je vais leur en redemander. »

Ce coup-ci, il était concerné. Enfin, il lui avait fallu un truc complètement tordu pour le mettre en branle, mais à présent il se donnait à fond. Il avait trouvé quelque chose pour le galvaniser, et il fonçait tête baissée. Il avait à nouveau cette lueur dans les yeux. Comme lorsqu'ils étaient jeunes mariés, au temps où ils dessinaient la Loge ensemble. Elle se sentit heureuse.

Elle posa la main sur sa poitrine, admirant le svelte contraste de son bras contre ses côtes noires. « T'as de la gueule comme ça, David, vraiment… Ça te va bien, finalement… Je crois bien que je ne te l'ai jamais dit, mais j'ai toujours eu plus ou moins un faible pour les Noirs. » Elle lui embrassa l'épaule. « Je fréquentais ce type à la fac, et lui et moi… »

David sauta brusquement hors du lit. « Atlanta, qui est en ligne ? »

[« Euh, je m'appelle Nash, Thomas Nash, vous ne me connaissez pas… »]

« Tom, je veux que vous jetiez un coup d'œil à ça. » David saisit ses vidéoverres et se balaya de la tête aux pieds.

« Qu'est-ce que vous en dites ? »

[« Hum, on dirait qu'il y a un problème de luminosité, Rizome Grenade. Dites donc, vous ne portez pas de vêtements, je me trompe ? »]

Laura attendit que David revienne se coucher. Au lieu de cela, il se mit à appeler plein de gens. Elle se rendormit, qu'il délirait toujours.

5

Ils étaient sous les fondations du manoir, aux prises avec un vérin hydraulique, quand ils entendirent Sticky appeler. « Yo Bwana, Blondie ! Faut sortir maintenant, c'est plus le moment de se dérober… »

Ils se faufilèrent pour retrouver le soleil de l'après-midi. Laura se hissa par le regard percé dans le béton et se redressa. « Salut, capitaine. » Elle se passa la main dans les cheveux et la retira pleine de toiles d'araignée.

David sortit à son tour en rampant. Son jean et sa chemise de toile étaient maculés de boue séchée aux genoux et aux coudes. Sticky Thompson sourit en découvrant le visage noir de David. « On sort les autochtones maintenant, Blondie ? Où est le Grand Chasseur blanc ?

— Très drôle », dit David.

Sticky les précéda, leur faisant contourner la demeure par l'aile ouest. Alors qu'ils passaient sous les ylangs-ylangs fraîchement taillés, David remit prestement ses verres et s'enfonça l'écouteur dans l'oreille. « Qui est là ? Oh ! Salut ! Quoi ? Merde, j'ai de la boue sur mes lentilles. » Piteux, il les nettoya avec un pan de chemise.

Deux jeeps militaires attendaient dans l'allée gravillonnée – hard-top vert olive et vitres-miroirs. Assis sur les gros pare-chocs aplatis, trois miliciens en uniforme buvaient des sodas dans des gobelets en carton. Sticky les siffla ; le plus maigre bondit au garde-à-vous et ouvrit une portière. Un autocollant bariolé étincela sur le panneau de porte : rouge criard, or et verre – le drapeau de la Grenade. « L'heure de vérité, madame Webster. Après vous…

— Laissez-la se changer, quand même…, commença David.

— Non, inutile, le coupa Laura. Je suis prête. À moins que votre Banque ne craigne que je ne salisse ses garnitures… » Elle sortit ses lunettes d'une poche de chemise boutonnée.

Sticky se tourna vers David, indiquant la seconde jeep. « On vous a réservé pour aujourd'hui une visite touristique originale. Cette autre jeep vous tiendra lieu d'escorte. Ils vont vous descendre à la plage. On a quelques projets de construction tout à fait particuliers. Je suis sûr que ça vous plaira, Dave.

— D'accord, dit celui-ci. Mais faut d'abord que je termine mes travaux de consolidation sous la maison, ou la cuisine va s'effondrer. » Il étreignit soudain Laura avec force. « Bonne chance, chou. Donne-leur du fil à retordre. » Elle l'embrassa, avec passion. Les soldats les regardèrent en souriant.

Laura grimpa à l'avant. L'un des deux soldats monta derrière, en cognant son fusil d'assaut. Sticky prenait son temps dehors. Il avait

chaussé une paire de lunettes à verres polarisants. Il scruta soigneusement le ciel, les yeux protégés des deux mains. Satisfait, il se glissa derrière le volant et claqua la portière.

Sticky démarra le moteur avec une antique clé de contact. Il négocia les lacets du domaine à une vitesse à vous dresser les cheveux sur la tête, mais tranquille, négligemment, d'une seule main sur le volant. Laura comprenait à présent pourquoi sa couleur de peau avait changé. Ce n'était pas du maquillage, mais une technique copiée sur celle du caméléon, qui agissait au niveau cellulaire. Et induisait des tas de changements, trop, même, peut-être. Les lunules de ses ongles avaient d'étranges reflets jaunâtres. Des ongles qu'il rongeait, d'ailleurs.

Il lui lança un sourire dégagé – maintenant qu'il conduisait, il paraissait soulagé, un peu parti. Sous stimulants, se dit-elle, sombre. « Vous verriez votre tête, lui dit-il. J'arrive pas à croire que vous ayez pas trouvé le temps de vous tartiner un peu de rouge. »

Laura se toucha machinalement la joue. « Vous voulez dire du vidéofard, capitaine ? J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une audience à huis clos.

— Oh-oh, fit Sticky, amusé par ce formalisme. V'là autr' chose. Tant que la caméra regarde pas, on peut se balader en dégueulasse, s'déguiser pour jouer les prolos, c'est ça ? » Il rit. « Qu'est-ce qu'elle dirait, vot' copine de fac si elle vous voyait ? Celle qui se fringue comme un travelo d'esclavagiste du vieux Sud ? Emily Donato ?

— Emily est ma meilleure amie, fit-elle, pincée. Elle m'a vue en bien pire état, vous pouvez me croire. »

Sticky haussa les sourcils. Il remarqua d'un ton léger : « V'z'êtes déjà interrogée, par hasard, sur les relations de cette Donato avec votre mari ? Elle l'a connu avant vous. Même que c'est elle qui vous l'a présenté. »

Laura réprima aussitôt une brusque bouffée de colère. Elle attendit quelques instants. « Vous avez bien pris votre pied, Sticky ? À piétiner tranquillement mon fichier personnel ? Je parie que ça vous donne un vrai sentiment de puissance, hein ? Un peu comme de brimer ces jeunes recrues dans votre milice d'opérette. »

Sticky jeta un bref coup d'œil dans le rétroviseur. Le garde à l'arrière faisait comme s'il n'avait pas entendu.

Ils prirent la nationale en direction du sud. Sous le ciel couvert et plombé, les empilements d'arbres verdâtres prenaient des tonalités étranges, crépusculaires, au long des pentes volcaniques embrumées. « Vous croyez que je ne vois pas où vous voulez en venir ? reprit Sticky. Cette frénésie de travaux sur la maison ? Gratis – juste pour faire impression. Refiler aux domestiques des cassettes de propagande… chercher à soudoyer nos compatriotes.

— Proposer aux gens d'entrer à Rizome, ce n'est pas les soudoyer, loin de là, rétorqua Laura, sans se démonter. S'ils collaborent avec nous, ils méritent une place à nos côtés. » Ils dépassèrent une raffinerie de sucre abandonnée. « C'est dur pour eux d'être à la fois nos domestiques et de bosser pour vous au noir, comme espions. »

Sticky fulmina. « Ces putains de saletés de lunettes, cracha-t-il soudain.

— Atlanta, je décroche un petit instant », annonça Laura. Elle ôta tout son attirail et ouvrit la boîte à gants. Un carton alvéolé rempli de cartouches en ruban lui tomba sur le pied. Elle l'ignora et fourra casque et lunettes à l'intérieur – ça braillait dans le casque – puis elle referma la petite trappe en acier.

Vorochilov ricana. « Z'allez avoir des ennuis. Feriez mieux de remettre ça.

— Et puis merde ! Ça vaut le coup, rien que pour ne plus vous entendre prendre ce putain d'accent. » Elle lui sourit, sans humour. « Allons, soldat. Jouons franc jeu. Je n'ai pas l'intention de me laisser bassiner durant tout le trajet jusqu'à la Banque, sous prétexte que vous voulez jouer les psy avec moi, ou je ne sais trop quoi. »

Les mains musclées de Sticky se crispèrent sur le volant.

« Vous n'avez pas peur d'être toute seule avec moi ? Maintenant que vous n'êtes plus en contact avec le Réseau, vous êtes plus ou moins vulnérable, sans défense, pas vrai ? » Il lui enfonça brutalement le doigt dans les côtes, comme s'il tâtait un quartier de bœuf. « Et si je vous traînais sous ces arbres et devenais violent avec ce joli corps ?

— Seigneur. » L'idée ne lui en était jamais venue. « Je ne sais pas, capitaine. Je suppose que je vous arracherais les yeux.

— Oh ! dur ! » Pas un regard dans sa direction – il roulait vite, les yeux fixés sur la route – mais sa main droite jaillit avec une vitesse incroyable et lui saisit le poignet, dans un claquement d'épidermes entrant en contact. Les doigts de Laura devinrent gourds tandis qu'une douleur cuisante lui remontait le long du bras. « Dégagez-vous, lui dit-il. Essayez. »

Elle tira, sentant pour la première fois monter en elle une authentique terreur. C'était comme de vouloir desserrer un étau. Il ne tressaillit même pas. Il n'avait pas l'air si fort et pourtant son bras brun et nu était devenu rigide comme une barre de fonte. Surnaturel. « Vous me faites mal », dit-elle, essayant de garder son calme. Avec un horrible petit tremblement dans la voix.

Sticky eut un rire triomphant. « À présent, vous allez bien m'écouter, ma petite. Pendant tout le temps que vous… »

Laura se laissa brusquement glisser sur le siège et son pied écrasa le frein. La jeep dérapa brutalement ; le soldat à l'arrière poussa un cri. Sticky la lâcha comme s'il s'était ébouillanté ; la main revint se

plaquer sur le volant avec une vitesse panique. Ils firent une embardée, rebondirent sur les nids-de-poule du bas-côté. Ils se cognèrent la tête contre le toit rigide. Deux secondes de chaos trépidant. Puis ils se retrouvèrent sur la chaussée, zigzaguant.

Sains et saufs. Sticky poussa un long soupir.

Laura se rassit et se massa le poignet sans rien dire.

Quelque chose de vraiment méchant venait de se passer entre eux. Elle ne ressentait aucune peur encore, même s'ils avaient failli mourir ensemble. Elle n'avait pas imaginé que ce serait aussi grave – une jeep manuelle –, elle l'avait fait sans réfléchir plus avant. Sur un coup de tête. La rage qui avait soudain débordé, quand leurs inhibitions s'étaient évanouies, emportées avec l'œil de verre des caméras du Réseau.

Tous deux se comportant comme des brutes avinées sitôt le Réseau disparu.

C'était fini, à présent. Le soldat – le gamin –, sur le siège arrière, agrippait son fusil, paniqué. Il n'avait pas senti la présence du Réseau – pour lui, c'était un mystère complet, cette soudaine bouffée de violence, comme une tornade. Apparue sans raison, et dissipée de même… Il ne se doutait même pas encore que c'était déjà fini.

Sticky continua de conduire, la mâchoire crispée, les yeux fixés sur la route. « Winston Stubbs, dit-il enfin. C'était mon père. »

Laura hocha la tête. Sticky avait une raison de lui révéler cela : c'était la seule façon qu'il connaissait de lui présenter ses excuses. La nouvelle ne la surprit pas trop, mais durant quelques instants elle sentit que ses yeux la piquaient. Elle se carra contre le dossier du siège, se décrispant, respirant lentement. Il faudrait qu'elle fasse attention à lui. Les gens devaient faire attention à leur prochain…

« Vous deviez être très fier de lui », dit-elle. Doucement. Timidement. « C'était un homme remarquable. » Pas de réponse. « À sa façon de vous regarder, je sais que…

— Je l'ai trahi, dit Sticky. J'étais son guerrier et l'ennemi l'a pris.

— Nous savons à présent qui a fait ça, lui dit Laura. Ce n'était pas Singapour. C'est un régime africain – la police secrète de la république du Mali. »

Sticky la fixa comme si elle était devenue folle. Ses verres polarisants avaient sauté lors de l'accident manqué et ses yeux jaunâtres luisaient comme ceux d'une fouine. « Le Mali est un pays *d'Afrique*.

— Quelle différence ?

— Nous nous battons pour le peuple africain ! Le Mali… ce n'est même pas une planque de données. C'est un pays qui souffre. Ils n'ont aucune raison. » Il plissa les paupières. « Ils vous mentent s'ils vous ont dit ça.

— Nous savons que le Mali est le FAIT. », dit Laura.

Sticky haussa les épaules. « N'importe qui peut employer ce sigle. Ils cherchent à extorquer de l'argent et nous savons très bien où il va : à Singapour. » Il hocha lentement la tête. « La guerre est imminente, Laura. Les temps s'annoncent difficiles. Vous n'auriez jamais dû venir sur cette île…

— Il le fallait. Nous étions cités comme témoins.

— Comme témoins, répéta Sticky, méprisant. Nous savons ce qui s'est passé à Galveston, nous n'avions pas besoin de vous pour ça. Vous êtes des otages, Laura. Vous, votre mari et même la mioche. Des otages pour Rizome. Votre compagnie est prise entre deux feux, et si elle favorise Singapour à nos dépens, la Banque vous tuera. »

Laura s'humecta les lèvres. Elle se raidit sur son siège.

« Si la guerre doit éclater, des tas d'innocents vont mourir.

— Ils se sont moqués de vous. Votre compagnie. En vous envoyant ici, ils étaient au courant !

— Les guerres tuent les gens, dit Laura. David et moi ne sommes pas aussi innocents que certains. »

Il plaqua la main sur le volant. « Et vous n'avez pas peur, fillette ?

— Et vous, capitaine ?

— Moi, je suis soldat. »

Laura se força à hausser les épaules. « Qu'est-ce que ça veut dire dans une guerre terroriste ? Ils ont assassiné un invité sous mon propre toit. Devant moi et mon bébé. Je vais faire ce que je peux pour les coincer. Je sais que c'est dangereux.

— Vous êtes un ennemi courageux », dit Sticky. Il obliqua sur une route secondaire, traversant un petit village déshérité, pisé rouge et tôle rouillée. Ils attaquèrent les lacets des collines, gagnant l'intérieur. Le soleil fendit un instant les nuages et l'ombre des branches vint tacheter le pare-brise.

Au détour d'un tournant en épingle à cheveux, Laura aperçut, très loin tout en bas, les maisons coloniales resserrées du port de Grand Roy – toits rouges endormis, porches à colonnades, rues en pente et tortueuses. Un puits de forage était tapi au large, comme une araignée de Mars.

« Vous êtes une idiote, lui dit Sticky. Vous cherchez à diffuser votre propagande merdique en croyant qu'elle va amener tout le monde à jouer bien gentiment. Mais on n'est pas dans une galerie marchande yankee bien pépère, où on peut fourguer la paix à tout le monde comme du Coca-Cola. Ça ne marchera pas… Mais je trouve qu'y a pas lieu que vous mouriez pour ça. C'est pas juste. »

Il aboya un ordre. Le milicien prit quelque chose derrière lui et passa à Laura un blouson d'aviateur et une tunique noire à capuche. « Enfilez ça, dit Sticky.

— D'accord. » Laura boucla le gros blouson par-dessus son bleu de travail. « C'est quoi, ce peignoir de bain ?

— C'est un *tchador*. C'est ce que portent les femmes musulmanes. Très pudique… Et puis ça cachera ces cheveux blonds. Y a des avions espions, là où on va. J'ai pas envie qu'ils vous repèrent. »

Laura se glissa dans le vêtement et rabattit la capuche sur sa tête. Une fois la tête dans cette espèce de sac, elle décela un reste d'odeur de son ancien propriétaire : cigarettes parfumées et essence de roses. « Ce n'était pas la Banque islamique…

— Nous savons que c'est la Banque. Ils envoient leurs avions espions tous les jours, un saut de puce depuis Trinidad. On connaît les plantations qu'ils utilisent, tout. Nous aussi, nous avons nos sources – on n'a pas besoin de vous pour tout nous dire. » D'un signe de tête, il indiqua la boîte à gants. « Vous feriez aussi bien de remettre votre attirail de télécom. J'ai dit tout ce que j'avais à dire.

— Nous n'avons pas l'intention de vous nuire, à vous ou vos compatriotes, Sticky. Nous ne vous voulons que du bien. »

Il soupira. « Faites simplement ce que je vous dis. »

Elle sortit les vidéoverres. Emily lui piailla dans l'oreille. [« Mais qu'est-ce que tu fous !? Tu vas bien ? »]

« Très bien, Emily. Lâche-moi un peu la grappe ! »

[« Sois pas stupide, Laura. T'es en train d'entamer notre crédibilité. Pas de négociations secrètes ! Ça s'annonce déjà mal – comme s'ils allaient s'en prendre à toi. La situation est suffisamment délicate sans que les gens soient amenés à s'imaginer que tu prépares tes coups en douce. »]

« On se dirige vers Camp Fédon, dit Sticky tout haut, d'une voix mélodieuse. Vous entendez, Atlanta ? Julian Fédon. C'était un Noir libre. Du temps de la Révolution française. Lui prêcher les Droits de l'Homme. Les Français lui envoyer des armes, il s'empare des plantations, libère les esclaves et leur donne fusils. Les esclavagistes ont connu son feu vengeur. Et il se battait l'arme à la main quand les Tuniques rouges ont envahi l'île… Leur a fallu des mois, avec une armée, pour réduire son fort. »

Ils venaient de déboucher dans une cuvette déchiquetée, au milieu de collines sauvages et volcaniques. Un paradis tropical ponctué de hautes tours de guet. À première vue, aussi parfaitement anodines que des châteaux d'eau. Mais le réservoir cylindrique était en fait un arsenal blindé, criblé de meurtrières. Les flancs métallisés de chaque construction étaient constellés de projecteurs et d'excroissances de radars tandis que leur sommet était aplati pour accueillir un héliport. Les racines d'énormes cages d'ascenseur plongeaient dans les profondeurs du sol – aucune porte n'était visible nulle part.

Ils gravirent la pente par une large route empierrée de caillasse noire. Des déblais d'excavations. Il y en avait partout, barrières casse-pattes formées d'éboulis aux arêtes vives, à demi cachés sous les buissons et les bosquets pleins de gazouillis d'oiseaux…

Camp Fédon était une forteresse d'un nouveau genre. Ni sacs de sable, ni barbelés, ni porte, ni gardes. Rien que cet alignement de tours dressées, muettes, au-dessus du calme verdoyant, comme autant de champignons mortels de céramique et d'acier. Des tours qui se surveillaient mutuellement, surveillaient les collines, surveillaient le ciel.

Des tunnels, songea Laura. Il devait y avoir tout un réseau de tunnel pour relier ces tours de mort – et des salles enterrées bourrées de munitions. Tout cela souterrain, avec juste ces fortins pour crever la surface selon une géométrie de zones de tir stratégiques.

À quoi ressemblerait l'attaque d'un tel dispositif ? Laura imaginait d'ici des émeutiers affamés et furieux, pathétiquement armés de leurs torches et de leurs cocktails Molotov, errant sous ces tours comme des souris sous des meubles. Incapables de trouver quoi que ce soit à leur mesure – une cible à toucher ou atteindre. Pris d'une terreur croissante à mesure qu'à leurs cris ne répond que le silence – rampant d'abord, par petits groupes murmurants, sous la fausse protection des rochers et des arbres. Alors que leurs moindres pas résonnent comme un roulement de tambour transmis par des micros enterrés, que leurs corps luisent comme des chandelles humaines dans le viseur infrarouge de quelque canonnier…

La route débouchait simplement sur un demi-arpent de bitume envahi par les herbes. Sticky coupa le moteur et reprit ses verres polarisants. Il regarda par le pare-brise. « Là-bas, Laura, vous voyez ? » Il indiquait le ciel. « Près de ce nuage gris, en forme de tête de loup… »

Elle ne voyait rien du tout, pas même une tache. « Un avion espion ?

— Ouais. De là-haut, ils peuvent compter vos dents sur une photo prise au télé. Et ces engins ont juste la bonne taille : trop petits pour être repérés par un missile stupide, mais ne valant pas la perte d'un missile intelligent. » Crépitement rythmé au-dessus de leur tête. Laura grimaça. Une ombre squelettique traversa la piste. Un hélicoptère de transport planait à leur aplomb.

Sticky descendit de la jeep. Elle vit l'ombre lâcher un filin qu'elle entendit claquer contre le toit de la jeep. Des grappins se refermèrent et Sticky remonta à bord. En un instant, ils s'élevaient dans les airs. La jeep et ses occupants.

Le sol s'éloigna vertigineusement. « Accrochez-vous bien », avertit Sticky. Sur un ton las. L'hélico les déposa au sommet de la plus proche

tour, dans un grand filet jaune. Les bras supportant le filet craquèrent sur leurs gros ressorts et la jeep oscilla, comme ivre ; puis les bras descendirent et les déposèrent en douceur sur le toit.

Laura descendit, tremblante. L'air avait des senteurs d'aube au jardin d'Éden. Tout autour d'eux, des montagnes aux flancs trop abrupts pour la culture : des collines étouffées sous la végétation qui se drapaient de brumes gris d'encre comme un paysage chinois. Les autres tours étaient analogues à celle-ci : leur sommet bordé d'un parapet bas en céramique. Sur la plus proche, à cinquante mètres de là, des soldats à demi nus jouaient au volley-ball.

L'hélico atterrit, crachotant, sur le trèfle noir de son aire, non loin de là. Le vent du rotor fouettait les cheveux de Laura. « Qu'est-ce que vous faites lors des ouragans ? » cria-t-elle.

Sticky la prit par le coude pour la guider vers une trappe d'accès. « Il y a d'autres voies d'accès, en dehors des hélicos. Mais que vous n'avez pas besoin de connaître. » Il ouvrit les deux battants de la trappe, révélant quelques marches menant à un ascenseur.

[« Attendez »], dit à son oreille une voix inconnue. [« Je ne peux pas vous surveiller tous les deux à la fois et je n'y connais rien en architecture militaire. L'autre truc en mer, c'était déjà pas mal… David, connaissez-vous à Rizome un spécialiste des questions militaires ? C'est bien ce que je pensais… Laura, vous pouvez vous arranger pour traîner une vingtaine de minutes ? »]

Laura s'immobilisa. Air impatient de Sticky. « Vous ne verrez pas grand-chose de plus, si c'est ce qui vous arrête. On descend tout de suite. »

Laura prévint Atlanta : « Encore un ascenseur. Je vais décrocher.

— Il est câblé, lui assura Sticky. Ils savaient que vous alliez arriver. »

Ils descendirent de six étages, à toute vitesse. Et émergèrent dans un tunnel de pierres striées de la taille d'une route à deux voies. Elle avisa des caisses militaires portant le tampon en cyrillique de l'ancien pacte de Varsovie. De lourdes bâches tendues sur des empilements informes de Dieu sait quoi. Sticky ouvrait la marche, les mains dans les poches. « Vous connaissez le tunnel sous la Manche ? Entre la France et l'Angleterre ? »

Il faisait froid. Elle croisa les bras sous les manches amples du tchador. « Ouais ?

— Ils ont appris plein de trucs sur la construction des tunnels. Tout était sur des bases de données publiques, en plus. Pratique. » Sa voix résonnait lugubrement. Les plafonniers s'allumaient à mesure de leur progression pour s'éteindre dans leur dos. Ils parcouraient le tunnel au milieu d'une tache de lumière mouvante. « Déjà vu la ligne Maginot ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Laura.

— Un gigantesque ouvrage fortifié creusé par les Français, il y a quatre-vingt-dix ans. En défense contre les Allemands. Je l'ai visité un jour. Winston m'avait emmené. » Il rajusta son béret. « De grands dômes d'acier qui rouillent toujours au milieu des pâturages. Avec tout un réseau de chemin de fer souterrain. Parfois emprunté par les touristes. » Il haussa les épaules. « Il est tout juste bon à ça. Comme cet endroit, un de ces jours.

— Que voulez-vous dire ?

— Les pétroliers sont supérieurs : ils sont mobiles. »

Laura vint à sa hauteur. Mal à l'aise. « Ça pue dans ces galeries, Sticky. Comme dans les pétroliers…

— C'est le plastique des entraveurs, lui expliqua-t-il. Une arme d'exercice. Quand vous êtes touché par un fusil entraveur, il y a une drôle d'odeur le temps que le plastique polymérise. Ensuite, vous vous retrouvez enveloppé de barbelé… »

Il mentait. Il y avait des labos, quelque part là-dessous. Quelque part dans ces ténèbres fongiques. Elle le sentait. Cette vague odeur acide…

« C'est là que se livrera la bataille, reprit-il. Là que l'ennemi devra payer le prix. C'est pas qu'on espère les arrêter, pas plus que Fédon ne l'a fait dans le temps. Mais ils paieront le prix du sang. Ces galeries sont bourrées de trucs prêts à vous sauter dessus dans le noir… » Il renifla. « Vous bilez pas, pas vos Yankees. Les Yankees ont plus guère de couilles, ces derniers temps. Mais tous les autres. Babylone.

— Le Système », dit Laura.

Sticky sourit.

Les directeurs de la Banque l'attendaient. Ils étaient simplement installés là, dans le tunnel, sous une flaque de lumière. Avec une longue table de réunion rectangulaire et quelques sièges en cuir confortables. Plus thermos de café, cendriers, calepins, crayons. Ils bavardaient entre eux. Souriants. Des anneaux de fumée de cigarette montaient sous la lampe.

Ils se levèrent en la voyant. Cinq Noirs. Quatre en costume de bonne coupe ; le cinquième en uniforme avec des épaulettes étoilées. Trois étaient assis à gauche, deux à droite.

Le siège en bout de table était vide. De même que celui immédiatement à sa droite. Sticky la conduisit vers la chaise du bout.

Le général prit la parole. « Ce sera tout, capitaine. » Sticky salua sèchement et tourna les talons. Elle entendit résonner ses bottes tandis qu'il s'éloignait dans l'obscurité.

« Bienvenue à la Grenade, madame Webster. Asseyez-vous, je vous en prie. » Tout le monde s'assit, crissements de cuir. Devant chacun était posée une plaque en cuivre judicieusement orientée vers

elle :

Dr CASTLEMAN. M. RAINEY. M. GOULD. GEN. CREFT M. GELLI. M. Gelli était le plus jeune de tous. Aux alentours de la quarantaine ; il était italien et sa peau était noire. Les sièges vides avaient également des plaques : M. STUBBS. Et P.M. ERIC LOUISON…

« Je m'appelle Gould », annonça M. Gould. C'était un Anglo à peau noire, corpulent, dans les soixante-cinq ans, maquillé au rouge vidéo et portant un postiche de cheveux drus. « Je fais office de président de semaine pour cette commission spéciale d'enquête, chargée d'examiner les circonstances du décès d'un citoyen grenadin, M. Winston Stubbs. Nous ne sommes pas un tribunal et ne pouvons prononcer de jugements mais nous pouvons émettre des avis et offrir nos conseils au Premier ministre. Aux termes de la loi grenadine, madame Webster, vous n'avez pas droit à un avocat devant une commission spéciale de ce type ; toutefois, tout faux témoignage est passible de poursuites. M. Gelli va recevoir votre prestation de serment. Monsieur Gelli ? »

M. Gelli se leva vivement. « Levez la main droite, je vous prie. Jurez-vous ou affirmez-vous solennellement… » Il lut intégralement la formule.

« Je le jure », dit Laura. Castleman était le plus étrange de la troupe : monstrueusement obèse, avec des cheveux tombant sur les épaules et la barbe en broussaille ; il achevait de fumer un cigarillo jusqu'au filtre. Des yeux bleus, écartés. Il tapait de la main gauche sur un petit clavier.

Rainey avait l'air de s'ennuyer. Il griffonnait sur son papier et caressait son grand nez noir d'Anglo comme s'il était douloureux. Il portait une émeraude à l'oreille et une grosse gourmette en or. Le général Creft ressemblait à un Noir authentique, bien qu'avec son teint café-au-lait il fût le plus clair du lot. Il avait les yeux impassibles d'un crocodile et les mains aux phalanges balafrées d'un habitué des combats de rue. Des mains qu'on aurait vues plutôt tenir des pinces ou un tuyau de caoutchouc.

Ils l'interrogèrent une heure et demie durant. Ils étaient polis, mesurés. Gould était le plus loquace, ne s'interrompant que pour consulter des notes sur sa console. Rainey s'embêtait – manifestement, l'affaire manquait par trop de piquant pour le passionner ; il aurait été plus heureux à la barre d'une vedette rapide, filant devant les garde-côtes de Floride. Creft accapara le devant de la scène quand on en vint à l'avion-robot tueur. Il avait un dossier entier de photos du Canadair CL-227 – la cacahuète orange rééquipée d'une terrifiante variété de lance-grenades, lance-napalm, diffuseurs de gaz… Elle désigna le modèle qui lui semblait le plus proche du profil dont elle se souvenait. Creft fit circuler le cliché sans un mot. Tous hochèrent la tête…

Gelli ne disait pas grand-chose. C'était le cadet de la troupe. Le Gelli ancien modèle n'avait manifestement pas tenu le coup. Quelqu'un l'avait déboulonné…

Elle attendit le moment opportun pour lâcher son information sur le FAIT. Elle contacta sa console restée au manoir, téléchargea les preuves que lui avait envoyées Emily et les leur balança sous le nez. Ils examinèrent le document avec des *hum* et des *mouais.* (Castleman le parcourut à 2400 bauds, ses yeux bordés de graisse le dévorant par paragraphes entiers.)

Ils étaient polis. Ils étaient sceptiques. Le président malien, un certain Moussa Diokité, était un ami personnel du premier ministre Louison. Les deux pays entretenaient des liens fraternels et avaient envisagé l'instauration d'échanges culturels. Malheureusement, ces projets de liens pacifiques avaient capoté, par suite de l'état de crise endémique propre à tous les pays sahariens. Le Mali n'avait rien à gagner à attaquer la Grenade ; le Mali était désespérément pauvre et ravagé par les désordres civils.

Et les preuves étaient douteuses : l'Algérie et le Mali avaient depuis longtemps un différend frontalier ; les Affaires étrangères algériennes auraient raconté n'importe quoi. La liste donnée par l'I.G. Farben d'actes terroristes commis dans le secteur turc de Chypre était impressionnante et fort utile mais elle ne prouvait rien. Chez Kymera Corporation, ils étaient paranoïaques, accusant toujours les étrangers des menées criminelles des gangs du Yakuza japonais. Accuser le Mali relevait de la plus haute fantaisie quand les Singapouriens étaient manifestement les agresseurs.

« Comment savez-vous qu'il s'agit de Singapour ? demanda Laura. Est-ce que vous pouvez prouver que Singapour a tué M. Stubbs ? Singapour a-t-il attaqué la Loge de Rizome à Galveston ? Si vous pouvez prouver que vous avez agi loyalement, tandis que la Banque islamique a rompu les termes de l'accord, je vous promets que je soutiendrai votre plainte par tous les moyens à ma disposition.

— Nous vous savons gré de cette position, dit M. Gould. Établir légalement la preuve dans un meurtre commis à distance est, bien entendu, passablement difficile… Êtes-vous déjà allée à Singapour ?

— Non. Rizome y entretient un fonctionnaire mais…

— Vous avez eu l'occasion de voir ce que nous faisons ici, sur notre île. Je pense que vous comprenez à présent que nous ne sommes pas les monstres que l'on a dépeints. »

Le visage mince du général Creft se plissa, révélant une rangée de crocs étincelants. Il lui souriait, ou du moins essayait. Castleman gigota en grognant et se mit à pianoter sur ses touches de fonction.

« Un voyage à Singapour pourrait vous éclairer, suggéra Gould. Cela vous intéresserait-il de vous y rendre ? »

Laura ne répondit pas tout de suite. « À quel titre ?

— Au titre de négociatrice. Comme déléguée de la Banque unie de la Grenade. » M. Gould tapa sur son clavier. « Permettez-moi d'observer, dit-il en consultant son écran, que Rizome opère dans le cadre d'un certain nombre de contraintes légales. Il est fort probable que la convention de Vienne ne va pas tarder à suspendre définitivement l'enquête menée par Rizome. » Il leva les yeux sur elle. « À moins de nous rejoindre, madame Webster, vous ne connaîtrez jamais la vérité sur l'identité de vos assaillants. Vous serez obligée de réintégrer votre Loge criblée de balles, sans savoir qui était votre ennemi, ni s'il frappera de nouveau… »

M. Rainey prit la parole. Il avait l'accent traînant d'un petit Blanc de Floride du siècle passé. « J'ai cru comprendre que vous savez que nous détenons quantité de données sur vous et votre mari. Ce n'est pas une décision soudaine de notre part, madame Webster. Nous connaissons vos capacités – nous avons même vu le travail que vous avez accompli, dans le refuge où nous avons assuré votre protection. » Il sourit. « Nous aimons votre attitude. En un mot comme en cent, nous croyons en vous. Nous savons comment vous avez dû vous battre au sein de Rizome pour avoir une chance de bâtir votre Loge et mettre vos idées en pratique. Avec nous, vous n'auriez pas à livrer un tel combat. Nous savons laisser travailler les gens créatifs. »

Laura effleura son écouteur. Silence complet sur la ligne.

« Vous m'avez coupée d'avec le Réseau. »

Rainey ouvrit les mains, et sa gourmette en or accrocha la lumière. « Cela semblait plus sage.

— Vous voulez me faire déserter ma compagnie.

— Déserter – mon Dieu, quel horrible terme ! Nous voulons que vous nous rejoigniez. Et votre mari David aussi. Nous pouvons vous assurer tous les deux d'un soutien dont le niveau pourrait vous surprendre. » D'un signe de tête, Rainey indiqua l'écran d'ordinateur devant lui. Un relevé financier était en train de s'y inscrire. « Bien sûr, nous sommes au courant de votre poids financier personnel. Nous avons été surpris de constater que, en dehors de Rizome, vous ne possédez quasiment rien ! Certes, vous détenez des titres, mais tout ce que vous avez construit ne vous appartient pas en propre – vous le gérez simplement au nom de votre entreprise. Je connais des plombiers avec un meilleur salaire que le vôtre. Mais il en va autrement ici. Nous savons nous montrer généreux.

— Vous semblez apprécier la maison de la plantation, observa Gould. Elle est à vous… Nous pourrions signer l'acte de cession dès aujourd'hui. Vous pourrez engager votre propre personnel, bien entendu. Pas de problème pour les déplacements : nous mettrons un hélico et son pilote à votre disposition. Et je puis vous garantir que

vous serez bien mieux protégés par la sécurité de la Banque que vous ne pourrez jamais l'espérer de retour aux États. »

Laura jeta un œil sur l'écran devant elle : un choc soudain – c'était de millions qu'ils étaient en train de parler. De millions de roubles de la Grenade, réalisa-t-elle. Un sacré paquet. « Je n'ai rien à vous offrir qui vaille cette somme, remarqua-t-elle.

— Nous avons une bien mauvaise image de marque auprès du public, constata tristement Gould. Nous avons tourné le dos au Réseau, ce qui nous a valu d'être calomniés. Réparer ces dégâts devrait être votre tâche à longue échéance, madame Webster – cela devrait convenir à vos talents. À court terme, nous avons cette crise avec Singapour. Nos deux banques rivales ne peuvent pas se sentir. Mais l'escalade n'est une solution pour personne. Et vous êtes la candidate idéale pour offrir une proposition de paix.

— Pure comme neige », murmura M. Castleman en contemplant la surface polie de son étui à cigarillos en or. Il l'ouvrit d'un geste et en alluma un nouveau.

« Vous jouissez effectivement auprès de Singapour d'une crédibilité qui fait défaut à notre ambassadeur », expliqua M. Gould. L'indiscrétion de Castleman avait fait naître en lui un bref rictus irrité.

« Je ne peux décemment pas vous donner de réponse sans en avoir auparavant discuté avec ma compagnie, dit Laura. Et avec mon mari.

— Votre mari semble apprécier l'idée, dit Gould. Bien sûr, nous avons déjà abordé la question avec lui. Cela affecte-t-il votre réflexion ?

— Ma compagnie va fort mal prendre que vous ayez coupé ma liaison, dit Laura. Ce n'était pas dans notre accord.

— Nous ne vous avons pas totalement coupée, rectifia Castleman. La liaison est toujours en service mais nous l'alimentons avec une simulation… » Ses doigts boudinés dansèrent dans les airs. « Banal travail de synthèse graphique : pas de décor, juste de la lumière, un fond noir, un plateau de table et des têtes qui parlent. Rien de tout cela n'existe, voyez-vous. Cela fait déjà un certain temps que nous n'existons plus. »

Gelli rit nerveusement.

« Dans ce cas, je clos cette séance de notre commission d'enquête, dit M. Gould. Vous auriez dû me prévenir, Castleman.

— Désolé, dit paresseusement l'interpellé.

— Je veux dire que j'aurais officiellement clos la procédure d'enquête, avant que nous décrochions pour lancer notre offensive de recrutement.

— Je suis désolé, Gould, vraiment, dit Castleman. Vous savez que je n'ai pas votre flair pour ce genre de chose.

— Mais à présent nous pouvons raisonner ensemble », intervint Rainey, l'air soulagé. Il se pencha pour saisir quelque chose sous la table. Il se redressa, tenant un narguilé rastafari en bambou tacheté, doté d'un bol incurvé en corne de bélier et noirci par un épais dépôt collant de résine. Il avait l'air vieux de mille ans, enveloppé comme une momie sous ses bandelettes de cuir et ses pendeloques de cordelette tressée. « Son Excellence se joindra-t-elle à nous ? demanda Rainey.

— Laissez-moi vérifier », dit Castleman. Il tapa rapidement sur son clavier. L'éclairage décrut, prenant un ton ambré.

Rainey laissa tomber sur la table un sac en plastique et tira le coulant de fermeture avec un sifflement. « Le pain de l'Agneau ! » exulta-t-il en exhibant une poignée d'herbe verte coupée. Il entreprit de bourrer la pipe d'une main vive et preste.

Le premier ministre était assis au bout de la table. Un petit homme noir avec des verres fumés, vêtu d'une vareuse militaire à col montant. Il s'était matérialisé, venu de nulle part.

« Bienvenue à la Grenade », lança-t-il.

Laura écarquilla les yeux.

« Je vous en prie, ne vous inquiétez pas, madame Webster, dit le premier ministre Louison. Cette entrevue n'a rien d'officiel. Nous réfléchissons souvent ensemble de cette manière. Dans le sacrement de la méditation. »

Rainey fit glisser la pipe de l'autre côté de la table. Louison la prit et l'alluma avec un briquet chromé puis il tira dessus bruyamment. La marihuana s'enflamma avec un sifflement rageur et des flammes bleuâtres dansèrent au-dessus du fourneau.

« Que brûle le pape ! » dit le général Creft.

La tête de Louison était couronnée de brouillard. Il souffla la fumée sur sa droite, par-dessus le siège vide de Stubbs. « À la mémoire d'un bon ami. » Il passa la pipe à Rainey. Celui-ci aspira bruyamment – la pipe bouillonna. « Le feu et l'eau », dit-il en la donnant à Gelli.

Gelli pompa avec enthousiasme puis se carra dans son siège. Il glissa la pipe à Laura. « Ne vous affolez pas, lui dit-il. Rien de tout cela ne se produit vraiment. »

Laura passa directement la pipe au général Creft. L'air était bleui de fumée sucrée. Creft aspira et souffla avec de grands soupirs d'hyperventilation.

Laura se tenait crispée au bord de son siège. « Je suis désolée de ne pouvoir me joindre à votre cérémonie. Cela me discréditerait comme partenaire dans la négociation. Aux yeux de ma compagnie. »

Rainey croassa de rire. Gloussements autour de la table.

« Ils n'en sauront rien, lui dit Gelli.

— Ils ne comprendront pas, dit Castleman, aspirant la fumée.

— Ils ne le croiront pas », dit Gould.

Le premier ministre se pencha ; ses lunettes miroitaient et ses médailles brillaient dans le noir. « Certains se préoccupent d'information, lui dit-il. Et certains de la notion de vérité. Mais d'aucuns s'occupent de *magie*. L'information vous submerge. Et la vérité coule vers vous. Mais la magie… *elle vous transperce*.

— Ce sont des trucs », dit Laura. Elle agrippa la table. « Vous voulez que je vous rejoigne… Comment puis-je me fier à vous ? Je ne suis pas magicienne…

— Nous savons ce que vous êtes », dit Gould comme s'il s'adressait à un enfant. « Nous savons tout de vous. Vous, votre Rizome, votre Réseau – vous croyez que votre univers embrasse le nôtre. Mais pas du tout. Votre univers est un sous-ensemble du nôtre. » Il claqua la table de sa paume ouverte – une véritable détonation d'arme à feu. « Voyez-vous, nous savons tout de vous. Mais vous ne savez absolument rien de nous.

— Peut-être une petite étincelle », intervint Rainey. Il se carra dans son siège, joignit le bout des doigts, les yeux plissés, rougissant déjà. « Mais vous ne verrez jamais l'avenir – l'avenir véritable – tant que vous n'aurez pas appris à ouvrir votre esprit. À discerner tous les niveaux…

— Tous les niveaux existant sous le monde, enchaîna Castleman. "Des trucs", dites-vous. Le réel n'est rien d'autre qu'une accumulation de trucs. Retirez de devant vos yeux ces stupides lunettes noires et nous pourrons vous montrer… tant de choses… »

Laura se leva d'un bond. « Redonnez-moi le Réseau ! Vous n'avez aucunement le droit de faire ça. Reconnectez-moi immédiatement ! »

Le premier ministre rit. Un petit ricanement sec et fripé. Il posa sur la table la pipe fumante. Puis il se redressa, leva les deux mains dans un geste théâtral et se volatilisa.

Les directeurs de la Banque se levèrent comme un seul homme, repoussant leurs sièges. Tous riaient et hochaient la tête. En ignorant entièrement Laura.

Ils s'éloignèrent d'un pas tranquille, caquetant et plaisantant, et disparurent dans les ténèbres absolues de la galerie. La laissant seule sous la flaque de lumière, en compagnie des consoles éclairées et des tasses à café en train de refroidir. Castleman avait oublié son étui à cigarettes…

[« Ô mon dieu »], fit une voix calme à son oreille.

[« Ils se sont tous évanouis. Laura, êtes-vous toujours là ? Est-ce que vous allez bien ? »]

Ses genoux se dérobèrent. Elle se laissa quasiment choir dans son siège. « Madame Emerson, est-ce vous ? »

[« Oui, mon petit. Comment ont-ils fait ça ? »]

« Je ne suis pas sûre », dit Laura. Elle avait la gorge sèche, comme passée à l'émeri. Elle se versa un peu de café, en tremblant, sans se soucier de son éventuel contenu. « Que les avez-vous vus faire, au juste ? »

[« Eh bien… cela avait l'air d'une discussion parfaitement raisonnable… Ils disaient qu'ils appréciaient notre médiation, qu'ils ne nous reprochaient absolument pas la mort de Stubbs… Et puis soudain ceci. Vous êtes seule. L'instant d'avant, ils étaient assis et discutaient, et la seconde d'après, les sièges sont vides et l'atmosphère enfumée. »] Mme Emerson marqua un temps. [« Comme un truquage vidéo. Avez-vous vu la même chose, Laura ? »]

« Un truquage », répéta Laura. Elle but une gorgée de café chaud. « Oui… Ce sont eux qui ont choisi le lieu de la rencontre, n'est-ce pas ? Je suis sûre qu'ils ont dû le bricoler d'une manière ou de l'autre. »

Mme Emerson rit doucement. [« Oui, bien sûr. Ça m'a fait un coup… Durant un instant, j'ai eu peur que vous ne me disiez qu'ils étaient tous des personnages optimaux. Ah ! ah ! Quel numéro minable ! »]

Laura reposa délicatement sa tasse. « Comment… euh… comment m'en suis-je sortie ? »

[« Oh ! très bien, mon petit ! Vous étiez pareille à vous-même. J'ai bien avancé deux ou trois suggestions mineures au micro mais vous sembliez distraite… Rien de surprenant, d'ailleurs, lors d'une entrevue de cette importance… En tout cas, vous vous en êtes fort bien tirée. »]

« Oh ! Bien. » Laura leva les yeux. « Je suis sûre que si je pouvais atteindre ce plafond et creuser un peu derrière ces lampes, je trouverais des hologrammes ou je ne sais quoi. »

[« À quoi bon perdre votre temps ? »] gloussa Mme Emerson. [« Et gâcher cette bien innocente touche de spectaculaire… J'ai remarqué que David ne s'était pas ennuyé non plus… Ils ont essayé de le recruter ! Nous nous y attendions. »]

« Qu'a-t-il dit ? »

[« Il a été très poli. Il s'en est bien sorti, lui aussi. »]

Elle entendit des pas. Sticky surgit de l'obscurité.

« Allons bon, fit-il. Je vois qu'on se remet à causer dans le vide. » Il se laissa négligemment tomber dans le siège de Gelli. « Ça va, z'êtes sûre ? Z'avez l'air un rien pâlotte. » Il lorgna, l'air curieux, l'un des écrans. « Vous ont donné du fil à retordre ?

— C'est des durs à cuire, répondit Laura. Vos patrons.

— Eh bien, ce n'est pas non plus un monde facile… » Sticky haussa les épaules. « Vous devez avoir envie de retrouver votre bébé… J'ai la jeep qui attend sur le toit… allons-y. »

Les balancements de la descente depuis la tour lui retournèrent l'estomac. Elle se sentait verdâtre et pâteuse dans les lacets pour rejoindre la côte. Il conduisait bien trop vite, les collines romantiques et escarpées tressautaient à chaque cahot, comme un mauvais décor de fond. « Moins vite, Sticky. Sinon je vais vomir. »

Sticky prit un air alarmé : « Pourquoi pas me l'avoir dit ? Sapristi, on va s'arrêter. » Il quitta la route pour se garer à l'abri de quelques arbres puis coupa le moteur. Il prévint le soldat : « Toi, tu restes ici. »

Il aida Laura à descendre. Elle se pendit à son bras. « Si je pouvais simplement faire quelques pas… » Sticky la conduisit à l'écart de la jeep, inspectant à nouveau le ciel, par réflexe.

Une légère ondée frémissait dans le feuillage au-dessus d'eux. Sticky s'étonna : « Qu'est-ce qui se passe, que vous vous accrochiez comme ça ? Vous avez pris les pilules de Carlotta ou quoi ? »

Elle le lâcha à regret. Elle le sentait solide et chaud. Fait de chair humaine. Sticky rit en la voyant osciller de la sorte. « Qu'est-ce qui ne va pas ? Onc' David vous file plus rien ou quoi ? »

Laura rougit. « Votre mère ne vous a donc pas appris à ne plus jouer les sales machos ? J'arrive pas à le croire !

— Hé, répliqua doucement Sticky. Ma mère était une des nanas de Winston, sans plus. Y claquait un doigt, a'sautait comme une crêpe. Pas le genre susceptible comme vous, vous savez. » Il s'accroupit sous un arbre, le dos au tronc, et cueillit une longue brindille. « Enfin… Vous ont flanqué une sacrée frousse, pas vrai ? » Il fit rouler la brindille entre ses doigts. « Y vous ont parlé de la guerre ?

— Un peu, oui. Pourquoi ?

— La milice est en alerte maximale depuis trois jours, dit Sticky. Connaissez les ragots… dans les casernes, on dit que les terroristes ont lancé un ultimatum à la banque. Qu'ils menacent de tout faire péter. Mais qu'on en a marre de payer des rançons. Alors, il semblerait qu'on va se mettre à faire parler la poudre.

— Les ragots de caserne… », dit Laura. Soudain, elle se sentit engoncée dans ce long tchador noir. Elle le passa par-dessus sa tête.

« Mieux vaut que vous gardiez la combinaison d'aviateur », avertit Sticky. Il y avait une lueur dans ses yeux. Il aimait bien la voir se déshabiller. « Disons qu'c'est un petit cadeau de ma part. »

Elle regarda alentour, le souffle court. Légère odeur moite de la forêt tropicale. Des cris d'oiseaux. La pluie. Le monde était toujours là. Quoi qu'il pût se passer dans la tête des gens…

Sticky piqua un nid de termites entre les racines de l'arbre. Il l'attendait.

Elle se sentait mieux à présent. Elle comprenait Sticky. Leur violente altercation quelques heures plus tôt avait pris un côté presque confortable – comme une étape nécessaire. Il la lorgnait maintenant –

non plus comme un quartier de bœuf ou comme une ennemie mais avec ce genre de regard qu'elle était habituée à rencontrer chez les hommes. Il n'était pas si différent des autres jeunes gars. Un peu secoué, peut-être, mais un être humain. Elle se sentit soudain prise pour lui d'un brusque élan de camaraderie, se sentit presque prête à l'étreindre ; ou tout du moins l'inviter à dîner.

Sticky regarda la pointe de ses bottes. Il demanda, crispé : « Z'ont dit que vous étiez une otage ? Qu'ils allaient vous tuer ?

— Non, répondit Laura. Ils veulent nous engager. Qu'on travaille pour la Grenade. »

Sticky se mit à rire. « C'est bon. C'est vraiment bon. Elle est bien bonne. » Il se leva nonchalamment, heureux, comme délivré d'un grand poids. « Z'allez le faire ?

— Non.

— M'en doutais. » Puis, après une pause : « Vous devriez, pourtant.

— Pourquoi ne dîneriez-vous pas avec nous, ce soir ? proposa Laura. Peut-être que Carlotta pourra venir. On aura une bonne discussion tous ensemble. Tous les quatre.

— Faut que je surveille ce que je mange », dit Sticky. Incompréhensiblement. Mais cela avait un sens pour lui.

Sticky la déposa au manoir. David arriva une heure après. Il ouvrit la porte d'un coup de pied et déboula dans le hall, poussant des youpis et faisant sauter le bébé contre sa hanche. « Enfin chez soi ! Enfin chez soi… ! » Loretta en gazouillait d'excitation.

Laura attendait dans le séjour hideux en sirotant son second punch au rhum. « Mère de mon enfant ! s'exclama David. Où sont les couches et comment s'est passée ta journée ?

— Elles sont censées être dans le couffin.

— Je les ai finies. Seigneur, qu'est-ce qui sent si bon ? Et qu'est-ce que tu bois ?

— Rita m'a préparé un planteur.

— Eh bien, sers-m'en un verre. » Il disparut avec le bébé et le ramena, changé de frais, avec son biberon.

Laura soupira. « T'as passé une bonne journée, n'est-ce pas ?

— Tu ne croirais pas ce qu'ils ont là-bas », dit David en s'étalant sur le canapé, le bébé sur les genoux. « J'ai fait la connaissance d'un autre des Andreï. Je veux dire, il ne s'appelle pas Andreï mais c'est tout son portrait. Un Coréen. Un grand fan de Buckminster Fuller. Ils construisent d'imposantes arcologies en partant de rien ! Et pour rien ! Du béton de sable compacté et des galets… Ils coulent ces grillages métalliques dans l'océan, puis y font passer du courant ; résultat : de la matière commence à se déposer… du carbonate de calcium, d'accord ? Comme les coquillages ! Ils construisent comme ça des

bâtiments au large. Avec du sable et du “béton de mer”. Et pas de problèmes de permis de construire… Pas d’études d’impact. Rien. »

Il engloutit ses trois grands doigts de rhum-citron vert, frissonna. « Sacrédieu ! J’en reprendrais bien… Laura, c’est le truc le plus dingue que j’aie jamais vu. Des gens *vivent* là-dedans. Certains sont même *sous l’eau*… Impossible de dire où finissent les murs et où commence le corail. »

La petite Loretta agrippait son biberon avec avidité. « Et écoute bien ça : je me suis baladé là-bas en bleu de travail et *personne ne m’a prêté la moindre attention*. J’étais un Noir comme un autre, tu piges ? Même avec le vieux, humm… Bon Dieu, j’ai déjà oublié son nom, l’Andreï coréen… il m’offrait la visite guidée, mais c’était vraiment relax : j’ai pu tout voir.

— Ils veulent que tu travailles dessus ? demanda Laura.

— Mieux que ça ! Merde, ils m’ont offert un budget de quinze millions de roubles et donné carte blanche pour me lancer sur ce qui m’intéresse. » Il retira ses vidéoverres et les déposa sur l’accoudoir du canapé. « Bien entendu, j’ai dit rien à faire ! – pas question que je m’y installe sans ma femme et ma gosse – mais si on pouvait aménager une espèce de coopération avec Rizome, alors là, oui, d’accord. Je serais partant dès demain.

— Ils veulent aussi que je bosse pour eux, dit Laura. Ils sont préoccupés par leur image de marque. »

David la fixa puis éclata de rire : « Un peu, tiens ! C’est évident. Allez, merde, verse-m’en un autre. Et parle-moi de cette entrevue.

— Un truc bizarre, confia Laura.

— Ça, je veux bien le croire ! Bon sang, t’aurais dû voir où ils en sont, là-bas sur la côte. Ils ont des gosses de dix ans qui sont nés – je dis bien : nés – dans l’eau de mer. Dans ce qu’ils appellent des *caissons de maternité*… Les femmes qui sont à terme, tu vois… ils les installent dans ces cuves d’accouchement… Je t’ai parlé des dauphins ? » Il but une gorgée.

« Des dauphins ?

— T’as déjà entendu parler de l’acupuncture par laser ? Je veux dire, tout le long de la colonne vertébrale… » Il s’avança, secouant le bébé. « Oh ! pardon, Loretta. Il la passa sur l’autre bras. N’importe, je pourrai te raconter tout ça plus tard. Alors, t’as déposé, hein ? Ils étaient coriaces ?

— Pas exactement coriaces…

— S’ils veulent tant qu’on vienne chez eux, ça n’a pas dû se passer si mal.

— Eh bien… », commença Laura. Tout lui échappait. Elle se sentait gagnée par le désespoir. Impossible de lui dire ce qui s’était réellement passé… ce qu’elle avait cru voir passer… et surtout pas à

l'antenne, face aux caméras d'Atlanta. Ils trouveraient bien un meilleur moment, plus tard. Certainement. « Si seulement on pouvait causer en privé… »

David fit la moue. « Ouais, c'est toujours chiant, d'être en ligne… Enfin, je peux toujours demander à Atlanta de nous transmettre l'enregistrement de ta déposition. On se la repassera ensemble, tu pourras me la commenter. » Un silence. « À moins qu'il n'y ait un truc que tu veuilles me dire tout de suite.

— Non…

— Eh bien, moi j'ai quelque chose à te dire. » Il finit son verre. « Je voulais attendre après le dîner mais je peux pas garder ça pour moi… » Il sourit. « Carlotta m'a fait du plat.

— Carlotta ? dit Laura, outrée. Elle t'a fait quoi ? » Elle se redressa sur son siège.

« Ouais. Elle était là-bas. On s'est retrouvés hors antenne juste une seconde dans une de ces salles d'aquaculture. Elle n'était pas câblée, tu vois. Et voilà qu'elle trébuche plus ou moins, me passe une main sous la chemise et me glisse… je ne me souviens plus au juste mais c'était quelque chose comme : "Jamais demandé quel effet ça ferait ? On connaît des tas de choses que Laura ne connaît pas." »

Laura devint livide. « Comment ça ? Qu'est-ce qu'elle a fait avec la main ? »

David cligna les paupières, perdant son sourire. « Elle m'a simplement passé la main sur les côtes. Pour montrer qu'elle parlait affaires, je suppose. » Il était déjà sur la défensive. « Ne m'en veux pas. Je ne demandais rien.

— Je ne t'en veux pas, mais tes affaires, c'est moi que ça regarde », lui dit Laura. Long silence. « Et j'aimerais bien que ça ne te ravisse pas à ce point. »

David ne put cacher son sourire. « Eh bien…, je suppose que c'était plutôt flatteur. Je veux dire, toutes nos connaissances savent que notre relation est quelque chose de solide, alors ce n'est pas comme s'il y avait des tas de femmes prêtes à me sauter dessus au coin du bois… Tu sais, ce n'est même pas que Carlotta m'ait fait du plat à titre personnel… C'était plutôt une manœuvre stéréotypée de prostituée. Comme une proposition commerciale. »

Il laissa Loretta lui agripper les doigts. « Ne t'en fais pas une montagne. T'avais raison quand tu as dit qu'ils essayaient de nous avoir à l'usure. Comme s'ils recouraient à tous les moyens possibles. La drogue – on ne marche pas. L'argent – eh bien, on ne court pas après… Le sexe – je crois qu'ils ont dû dire à Carlotta de tenter le coup et elle a dit banco. Rien de tout cela n'a beaucoup d'importance. Mais bon sang – le potentiel créatif – je n'ai pas honte de dire que ça m'a pris aux tripes.

— Quel truc dégueulasse, quand même, dit Laura. À tout le moins, elle aurait pu t'envoyer une autre paroissienne…

— Ouais, fit-il, songeur. Mais peut-être qu'une autre fille aurait été mieux foutue… Oh ! désolé ! Oublie ce que j'ai dit. Je suis bourré. »

Elle se força à y réfléchir. Peut-être qu'il était resté hors antenne juste cinq minutes, dans ce purgatoire télématique qu'ils avaient ici, et peut-être, peut-être seulement, il avait cédé. Peut-être qu'il avait couché avec Carlotta. Elle sentait son univers se fissurer à cette seule pensée, comme de la glace au-dessus d'eaux noires et profondes.

David jouait avec la petite, une expression innocente, tra-de-ri-de-ra, sur le visage. Non. Pas possible qu'il ait fait une chose pareille. Elle n'avait même jamais un seul instant douté de lui jusqu'ici. Jamais à ce point.

C'était comme si douze années de vie adulte dans la confiance s'étaient soudain ouvertes pour révéler de sombres crevasses. Avec là-bas, tout au fond, les cicatrices encore fraîches de la terreur dévorante ressentie à neuf ans, quand ses parents avaient rompu, le rhum tourna à l'aigre dans son estomac et elle éprouva une soudaine crampe douloureuse.

C'est encore une de leurs ruses, songea-t-elle, résolue. Ils n'allaient pas lui faire ça. Tout le monde avait ses points faibles. Ils connaissaient les siens – ils connaissaient sa biographie. Mais ils n'allaient pas jouer sur ses terreurs intimes et la pousser à douter de la réalité. Elle ne les laisserait pas faire. Non. Terminé les faiblesses. Plus qu'une ferme résolution. Jusqu'à ce qu'elle ait mis un terme à cette histoire.

Elle se leva et traversa rapidement la chambre en direction de la salle de bains. Elle ôta ses vêtements sales. Son slip était taché. Ses règles avaient commencé. Les premières depuis sa grossesse. « Et merde », dit-elle avant d'éclater en sanglots. Elle entra sous la douche et laissa les jets fins comme des aiguilles lui fouetter le visage. L'eau avait une drôle d'odeur.

Pleurer l'aida. Elle se vida de ses faiblesses comme d'un poison emporté par les larmes. Puis elle se mit du mascara et de l'ombre à paupières, pour qu'il ne voie pas ses yeux rouges. Et elle passa une robe pour le dîner.

David avait encore l'esprit rempli de tout ce qu'il avait vu, aussi le laissa-t-elle parler, se contentant de sourire et de hocher la tête, à la lueur des chandelles allumées par Rita.

Il envisageait sérieusement de rester à la Grenade. « La technique est plus importante que la politique, lui dit-il allègrement. Ces conneries, ça ne dure pas, tandis qu'une réelle innovation, c'est comme un investissement d'infrastructure ! » Tous deux pouvaient

créer un véritable Rizome-Grenade – ce serait comme d'aménager la Loge, mais sur une échelle vingt fois supérieure, et *sans contrainte budgétaire.* Ils leur montreraient ce dont un architecte de Rizome était capable – et ce serait une base de départ pour instaurer ici de saines valeurs sociales. Tôt ou tard, le Réseau civiliserait ce coin – détournerait ces gens de leurs stupides délires de pirates. La Grenade n'avait pas besoin de drogue ; ce dont elle avait besoin, c'était de vivres et de toits.

Ils se couchèrent, et David s'approcha d'elle. Et elle dut lui dire qu'elle avait ses règles. Il en fut surpris, et heureux. « Je te trouvais un peu stressée, lui dit-il. Ça faisait une année entière, n'est-ce pas ? Ça a dû te sembler drôle qu'elles soient revenues.

— Non. C'est simplement… naturel. On s'y fait.

— Tu n'as pas dit grand-chose, ce soir. » Il lui massa doucement le ventre. « Plutôt mystérieuse.

— Je suis juste crevée. Je ne peux pas vraiment t'en parler comme ça, maintenant.

— Te laisse pas marcher sur les pieds par ces salauds de la Banque. Ils ne représentent pas grand-chose. J'espère qu'on aura une chance de rencontrer le vieux Louison, le premier ministre. Là-bas, dans leur cité, les gens en causent comme si ces pirates de la Banque étaient ses grouillots. » Il hésita. « Je n'aime pas trop leur façon de parler de Louison. Comme s'il leur flanquait vraiment la trouille.

— Sticky m'a dit que le mot guerre était sur toutes les lèvres… Que l'armée était en état d'alerte. La population tendue.

— C'est toi qui es tendue, dit-il en la massant. Tes épaules sont dures comme du bois. » Il bâilla. « Tu sais que tu peux tout me dire, Laura. On ne se fait pas de secrets, tu le sais.

— Demain, je veux examiner la bande. On la visionnera ensemble, comme t'as dit. » Elle se dit qu'elle devait fatalement trahir un défaut : quelque part, un infime papillotement, un bloc de pixels mal positionnés. Quelque chose qui prouverait qu'on l'avait trafiquée, qui prouverait qu'elle n'était pas folle. Elle ne pouvait pas laisser les gens croire qu'elle perdait les pédales. Ça flanquerait tout par terre.

Elle était incapable de dormir. La journée passait et repassait dans sa tête. Et les crampes étaient douloureuses. À minuit et demi, elle renonça et mit une chemise de nuit.

David avait fait un berceau pour Loretta – un petit parc carré, capitonné de toutes parts avec des couvertures. Laura examina la petite, l'embrassant d'un regard. Puis revint à David. C'était marrant leur ressemblance quand ils dormaient. Le père et la fille. Quelque étrange vitalité qui s'était transmise par son intermédiaire, qu'elle avait nourrie à l'intérieur d'elle-même. Merveilleuse, douloureuse, inquiétante. La maison était calme comme la mort.

Elle entendit au loin rouler le tonnerre. Au nord. Des grondements sourds, répétés. Il n'allait pas tarder à pleuvoir. Ce serait sympa. Une petite pluie tropicale pour lui calmer les nerfs.

Elle traversa sans bruit le séjour pour gagner le porche. Avec David, ils l'avaient débarrassé de ses détritus et balayé ; c'était un coin désormais confortable. Elle descendit les bras d'un vieux fauteuil Morris et s'y allongea, étendant ses jambes lasses. L'air chaud du jardin était lourd du parfum de l'ylang-ylang. Pas encore de pluie. L'atmosphère était tendue, pesante.

Au loin, les projecteurs du portail s'allumèrent. Laura fit la grimace et leva la tête. Les deux veilleurs de nuit – elle ignorait toujours leur nom – étaient sortis et conféraient dans leurs téléphones portatifs.

Elle entendit un petit craquement, au-dessus d'elle. Très léger, discret, comme un chevron qui joue. Puis un autre : vaguement métallique, suivi d'un froissement. Très doux, comme des oiseaux qui se posent.

Quelque chose était tombé sur le toit. Quelque chose avait heurté le sommet de l'une des tourelles – et rebondi du toit de zinc sur les bardeaux.

Une lueur blanche recouvrit la cour, en silence. Une lueur blanche tombée du toit de la maison. Les gardes levèrent les yeux, étonnés. Ils levèrent les bras en l'air de surprise, comme de mauvais acteurs.

Le toit se mit à crépiter.

Laura se leva et hurla à pleins poumons.

Elle fonça dans la maison obscure jusqu'à la chambre. Le bébé s'était réveillé et hurlait de terreur. David était assis dans le lit, ahuri. « Il y a le feu. »

Il se catapulta hors du lit et, en trébuchant, enfila son pantalon. « Où ça ?

— Le toit. À deux endroits. Des bombes incendiaires, je pense.

— Bon Dieu ! Tu prends Loretta, moi, je vais chercher les autres. »

Elle attacha Loretta dans son couffin et fourra leurs consoles d'ordinateurs dans une valise. Elle n'avait pas fini qu'elle sentait déjà la fumée. Et il y avait à présent en permanence ce rugissement crépitant.

Elle trimbala dehors bébé et valise jusque dans la cour. Elle laissa Loretta dans son couffin, derrière la fontaine, puis se retourna pour regarder. Les flammes enveloppaient l'une des tourelles. Un ulcère de feu gagna l'aile ouest.

Rajiv et Jimmy sortirent, mi-tirant, mi-traînant une Rita en pleurs, secouée de quintes de toux. Laura courut à leur rencontre. Elle enfonça les ongles dans le bras nu de Rajiv. « Où est mon mari, sombre crétin !

— Très désolé, madame », gémit Rajiv. Il tirait nerveusement son pantalon qui tombait. « Désolé, madame, très désolé… »

Elle le repoussa avec une telle violence qu'il pivota et tomba. Elle gravit le perron d'un seul bond et se rua à l'intérieur, ignorant leurs cris.

David était dans la chambre. Presque plié en deux, une serviette mouillée pressée sur le visage. Il portait ses vidéoverres et avait ceux de Laura posés dans les cheveux. Le radio-réveil était coincé sous son aisselle. « Deux secondes », marmonna-t-il, la fixant de ce regard vide voilé d'une résille d'or. « Faut que je retrouve ma caisse à outils.

— Laisse tomber, David, viens ! » Elle le tira par le bras. Il suivit à regret, en trébuchant.

Une fois dehors, ils durent reculer devant la chaleur. Un par un, les étages supérieurs explosaient. Figé, David laissa échapper sa serviette. « Amorçage », commenta-t-il, fixant la scène.

Vicieux, un poing de flammes brisa une fenêtre à l'étage. Des éclats de verre tombèrent en cascade sur la pelouse. « La chaleur s'accumule, murmura-t-il, sur un ton clinique. Toute la pièce s'embrase d'un coup. Et la pression des gaz souffle alors le mur. »

Les soldats les firent reculer, tenant leurs vains et stupides fusils-entraveurs à hauteur de poitrine, comme des matraques de flics. David recula à contrecœur, hypnotisé par le spectacle de la destruction. « J'ai fait tourner des simulations du phénomène mais jamais je ne l'avais vu se produire en vraie grandeur, dit-il, à personne en particulier. Bon Dieu, quel spectacle ! »

Laura bouscula l'un des jeunes soldats qui lui écrasait les pieds. « Z'êtes d'un grand secours, tiens ! Merde, où sont les pompiers ou ce qui en tient lieu dans ce bled pourri ? »

Le garçon recula, tremblant, et laissa tomber son arme.

« Regardez le ciel ! » Il tendait le bras vers le nord-est.

De gros nuages embrasés roulaient lentement à l'horizon nord. Éclairés comme une aube d'horribles reflets ambrés.

« Bon sang, s'exclama David, stupéfait. C'est à des kilomètres d'ici… Laura, c'est la pointe du Sauteur. Tout leur putain de complexe. C'est un feu de raffinerie !

— Les feux de l'enfer », pleurnicha le soldat. Il se mit à sangloter en se tamponnant le visage. L'autre, un homme plus imposant, lui flanqua un coup de pied dans les jambes. « Ramasse ton flingue, enflure ! »

Au loin, un éclair sale illumina les nuages. « Mon Dieu, j'espère qu'ils n'ont pas touché les pétroliers ! J'espère que ces pauvres bougres ont des chaloupes ! » Il tripota son écouteur. « Vous recevez bien, Atlanta ? »

Laura releva casque et lunettes. Elle s'écarta pour aller chercher

Loretta dans son couffin. Elle libéra la petite qui hurlait et la nicha contre sa poitrine, la berçant en murmurant.

Puis elle remit les lunettes.

À présent, elle pouvait observer sans avoir aussi mal.

Le manoir brûla de fond en comble. Cela prit toute la nuit. Blotti dans le poste de garde, leur petit groupe écouta au casque des récits de désastre.

Aux alentours de sept heures du matin, un hélico militaire arachnéen vint se poser près de la fontaine.

Andreï, l'émigré polonais, en sortit. Il prit des mains du pilote une grosse boîte et les rejoignit au portail.

Il avait le bras gauche bandé et puait les résidus de produits chimiques. « J'ai apporté des chaussures et des uniformes pour tous les survivants », annonça-t-il. La boîte était pleine de paquets aplatis emballés dans du plastique ; la tenue réglementaire du cadre : jean et chemisette. « Tout à fait désolés d'être de si mauvais hôtes, leur dit Andreï, la voix sombre. Le peuple de la Grenade vous présente ses excuses.

— Au moins, nous avons survécu », répondit Laura. Elle glissa ses pieds avec plaisir dans les chaussures souples de marin. « Qui a revendiqué l'attentat ?

— Les brigands du FAIT ont rompu avec toutes les règles de la civilisation.

— Je m'en doutais, dit Laura en prenant la boîte. On va se changer les uns après les autres dans le poste de garde, David et moi passerons les premiers. » À l'intérieur, elle se débarrassa de sa chemise de nuit vaporeuse et boutonna la chemise propre et raide, puis elle enfila le jean de toile épaisse. David mit simplement chemise et souliers.

Ils sortirent et Rita entra à son tour, frissonnante. « À présent, voulez-vous, je vous prie, me suivre dans l'hélicoptère, dit Andreï. Le monde doit connaître cette atrocité…

— Très bien, dit Laura. Qui est en ligne ? »

[« Quasiment tout le monde »], lui dit Emily. [« Vous passez en direct dans toute la compagnie et la transmission est relayée par deux ou trois agences de presse. Ce coup-ci, Vienne aura du mal à étouffer l'affaire… C'est tout simplement trop gros. »]

Andreï s'arrêta au pied de l'hélicoptère. « Pouvez-vous laisser le bébé ?

— Pas question », répondit David, inébranlable. Ils se casèrent dans deux sièges de secours à l'arrière, et David cala le couffin de Loretta sur ses genoux. Andreï s'installa à la place du copilote et ils bouclèrent leurs ceintures.

Bientôt, ils décollaient dans le doux sifflement des pales du rotor.

David avisa par la fenêtre pare-balles l'épave noircie du domaine. « Une idée de ce qui a touché notre maison ?

— Oui. Il y en avait tout un tas : de minuscules avions bon marché – en papier et bambou, comme des cerfs-volants pour gosses. Transparents au radar. Une bonne partie s'est écrasée, mais pas avant d'avoir lâché ses bombes. De petits bâtons de thermite remplis de gel incendiaire.

— Est-ce nous qu'ils visaient en particulier ? Je veux dire, Rizome ? »

Andreï haussa les épaules sous son harnais. « Difficile à dire. Beaucoup de maisons identiques ont brûlé. Mais le communiqué vous mentionne explicitement… je l'ai ici. » Il leur passa une feuille imprimée. Laura y jeta un œil : date, ligne d'identification, puis la succession de pavés débitant l'habituelle prose stalinienne. « Avez-vous déjà un bilan ?

— Sept cents morts, jusqu'à présent. Le chiffre grimpe. On continue d'extraire des corps des plates-formes en mer. Ils nous ont frappés avec des missiles mer-mer.

— Bon Dieu, fit David.

— Il s'agit d'armement lourd. Nous avons envoyé des hélicos à la recherche de leurs bâtiments. Il pourrait y en avoir plusieurs. Mais les bateaux sont nombreux dans la mer des Antilles et les missiles ont une grande portée. » Il sortit quelque chose de sa poche de chemise. « Avez-vous déjà vu ceci ? »

Laura lui prit l'objet des doigts. On aurait dit une grosse attache-trombone en plastique. Elle était barbouillée de vert et brun camouflage et ne pesait presque rien. « Non.

— Celle-ci est désamorcée – c'est du plastic. Une mine. Capable d'arracher le pneu d'un camion. Ou la jambe d'une femme ou d'un gosse. » Sa voix était glaciale. « Leurs petits avions en ont largué des centaines et des centaines. Plus question de se déplacer par la route. Ou de poser le pied autour du complexe.

— Quel genre de cinglé criminel a pu…, commença David.

— Ils ont l'intention de nous interdire notre propre pays, dit Andreï. Ces bidules vont faire couler notre sang durant encore des mois. »

La terre glissait sous eux ; soudain, ils se retrouvèrent au-dessus de la mer des Antilles. L'appareil roula. « Ne volez pas dans la fumée, dit Andreï au pilote. Elle est toxique. »

Des rouleaux noirs s'élevaient de deux des plates-formes au large. Elles ressemblaient à de monstrueux plateaux, encombrés d'une pile d'épaves de voitures en flammes. Deux bateaux-pompes y déversaient de longs panaches de mousse chimique.

Les pilotis télescopiques s'étaient affaissés jusqu'au niveau de l'eau ; les vérins hydrauliques étaient fouettés par les embruns. La surface de la mer était encombrée de débris noircis – poches de toile, serpents entortillés de câbles en plastique. Et des formes aux bras raides qui flottaient comme des mannequins. Laura détourna les yeux en étouffant un cri de douleur.

« Non, regardez bien, bien, lui dit Andreï. Eux ne nous ont jamais montré un seul visage… Que ces malheureux au moins en aient un.

— Je ne peux pas regarder, fit-elle, d'une voix tendue.

— Alors fermez les yeux sous vos lunettes.

— Très bien. » Elle pressa son visage aveugle contre la vitre. « Andreï !… Qu'allez-vous faire ?

— Vous partez dès cet après-midi, répondit-il. Comme vous le voyez, nous ne pouvons plus garantir votre sécurité. Vous partirez sitôt que l'aéroport aura été déminé. » Il marqua un temps d'arrêt. « Ce seront les derniers vols au départ de l'île. Nous ne voulons plus d'étrangers. Plus de journalistes fouineurs. Et plus de cette vermine de la convention de Vienne. Nous fermons nos frontières. »

Elle ouvrit les yeux. Ils survolaient la plage. Des rastas à demi nus hissaient les corps sur les quais. Le cadavre d'une petite fille, vêtements inertes comme un linceul sur l'eau. Laura ravala un sanglot, agrippa le bras de David. Son cœur se souleva. Elle se laissa retomber dans le siège, luttant contre la nausée.

« Vous ne voyez donc pas que ma femme est malade ? aboya David. Ça suffit…

— Non, fit Laura, tremblante. Andreï a raison… Andreï, écoutez. Il est impossible que Singapour ait pu faire ça. Il ne s'agit plus de guerres des gangs. Mais d'atrocités.

— Ils nous disent la même chose, reconnut Andreï. Je crois qu'ils ont peur. Ce matin, nous avons capturé leurs agents à Trinidad. Il semble qu'ils aient joué avec des avions-jouets et des allumettes…

— Vous ne pouvez pas attaquer Singapour ! Ce ne sont pas de nouveaux massacres qui vous aideront !

— Nous ne sommes pas des Christ ou des Gandhi », dit Andreï. Il parlait d'une voix lente, posée. « Il s'agit de terrorisme. Mais il y a une forme de terreur encore plus profonde… une peur plus ancienne et plus noire. Vous pourriez leur en parler, Laura. Vous en savez quelque chose, je crois.

— Vous voulez que j'aille à Singapour ? Oui. J'irai. Si ça peut arrêter cela.

— Ils n'auront pas besoin d'avoir peur des petits avions-jouets, reprit Andreï. Mais vous pourrez leur dire d'avoir peur du noir. D'avoir peur de la nourriture… et de l'air… et de l'eau… et même de leur ombre. »

David fixa Andreï, bouche bée.

Andreï soupira. « S'ils ne sont pour rien dans cet acte, alors ils doivent le prouver et se joindre à nous sans aucun délai.

— Oui, bien sûr, dit rapidement Laura. Vous devez faire cause commune. Ensemble. Rizome peut vous aider.

— Sinon… je plains Singapour », conclut Andreï. Il y avait dans ses yeux un regard qu'elle n'avait vu sur aucun visage humain. Aux antipodes de la pitié.

Andreï les déposa sur le petit terrain militaire de Pearls. Mais le vol d'évacuation promis n'arriva jamais – sans doute un os quelque part. Finalement, à la nuit tombée, un hélicoptère cargo vint les transférer jusqu'à l'aéroport civil de Pointe Salines.

La nuit était percée par les projecteurs et la route de l'aéroport était bloquée par la circulation. Une compagnie d'infanterie mécanisée gardait les accès à l'aéroport. Sur le bas-côté, l'épave d'un camion achevait de se consumer – il avait traversé un champ de mines-trombones.

Leur hélico les conduisit sans problème de l'autre côté du barrage. Dans l'enceinte de l'aéroport, c'était un enchevêtrement de berlines luxueuses et de limousines.

Des miliciens en gilet pare-balles et casque antiémeutes arpentaient le terrain, armés de longues perches en bambou : des détecteurs de mines. Alors que l'hélicoptère se posait sur la piste envahie d'herbes folles, Laura entendit une détonation sèche assortie d'un éclair quand l'une des perches fit mouche.

« Regardez où vous mettez les pieds », lança gaiement le pilote en leur ouvrant l'écoutille. Un jeune milicien en tenue camouflée, dans les dix-neuf ans – l'action de nuit semblait le fasciner. Toute forme de destruction avait quelque chose d'excitant – peu importait apparemment qu'il s'agît de ses compatriotes. Laura et David descendirent sur le tarmac, traînant le bébé endormi dans son couffin.

L'hélico s'éleva sans bruit. Un petit chariot à bagages les dépassa dans l'obscurité. Quelqu'un avait grossièrement attaché une paire de balais à l'avant, à l'aide de fil de fer. Laura et David se dirigèrent à pas prudents vers les lumières de l'aérogare. Le terminal n'était qu'à trente mètres. Nul doute qu'on avait déjà dû déminer le secteur… Ils contournèrent un cabriolet de sport mauve. Deux gros bonshommes, portant un maquillage vidéo élaboré, dormaient – ou cuvaient – dans les baquets rembourrés de la voiture.

Des soldats leur crièrent en agitant les bras : « Eh ! Tirez-vous ! Vous, là ! Pas de vol, pas de pillage ! »

Ils s'engagèrent sous le grand auvent illuminé de l'aérogare. Une partie des vitres de la façade avaient été brisées ou soufflées ; dedans,

c'était la cohue. Bruits de foule excitée, bouffées de chaleur corporelle, claquements, froissements. Un avion de ligne cubain décolla, le gracieux sifflement de ses moteurs noyé dans la rumeur de la foule.

Un militaire portant épaulettes saisit David par le bras.

« Papiers, passeport.

— J'les ai pas, répondit David. Tout a brûlé.

— Pas de réservation ? Pas de billets ? dit le colonel. Pouvez pas entrer sans billets. » Il examina leur uniforme de cadres, intrigué. « Où que vous avez trouvé ces lunettes-télé ?

— Gould et Castleman nous envoient », mentit tranquillement Laura. Elle effleura ses vidéoverres. « La Havane n'est qu'une étape pour nous. Nous sommes des témoins. Des contacts extérieurs. Vous comprenez ?

— Ouais », dit le colonel, battant en retraite. Il leur fit signe d'entrer.

Ils se fondirent rapidement dans la foule. « Brillant ! reconnut David. Mais on n'a toujours pas de billets. » [« Ça, on peut s'en occuper »], intervint Emerson. [« Nous avons en ligne la compagnie aérienne cubaine. Ce sont eux qui dirigent l'évacuation – vous pouvez prendre le prochain vol. »]

« Extra. »

[« Vous êtes presque rentrés – tâchez de pas vous en faire. »]

« Merci, Atlanta. Solidarité. » David scruta la foule. Au moins trois cents personnes. « Bon sang, c'est un congrès de docteurs fous… »

Comme si l'on flanquait un coup de pied dans une bûche pourrie, songea Laura. L'aérogare était bourrée d'Anglos et d'Européens au visage tendu – ils semblaient se partager à parts égales entre truands en exil sapés chic et techniciens fascinés par le vice au point d'en devenir indigènes. Des dizaines de réfugiés étaient assis par terre, serrant nerveusement leur maigre butin. Laura marcha sur les pieds d'une Noire élancée, évanouie sur une pile de bagages de luxe, un timbre de dope collé à son cou. Une demi-douzaine de types en maillots aux couleurs de Trinidad jouaient aux dés par terre, tout en poussant des cris excités dans une langue slave. Deux gosses de dix ans hurlaient en se poursuivant au milieu d'un groupe d'hommes occupés à détruire méthodiquement des bandes en cassettes.

« Regarde », dit David, le doigt tendu. Un groupe de femmes vêtues de blanc se tenaient à l'écart de la foule, un vague air dédaigneux inscrit sur le visage. Des infirmières, jugea Laura. Ou des religieuses.

« Des prostituées de l'Église ! s'exclama David. Regarde, c'est Carlotta ! »

Ils jouèrent des coudes pour s'approcher, dérapant sur les détritus. Soudain, un cri jaillit sur leur gauche. « Qu'est-ce que vous voulez

dire, vous ne pouvez pas me la changer ? » L'homme qui criait brandissait une carte de crédit locale sous le nez d'un capitaine de la milice. « Bordel, il y en a pour des millions sur cette carte, bougre de crétin ! » Un Anglo corpulent en costume et chaussures de jogging – sur les chaussures dansaient des écrans d'affichage. « Vous feriez mieux d'appeler votre putain de chef, mon petit vieux !

— Asseyez-vous », ordonna le capitaine. Il lui flanqua une bourrade.

— Très bien », dit l'homme sans s'asseoir. Il fourra la carte dans sa poche intérieure. « Très bien. J'ai changé d'avis. Je choisis les abris. Ramenez-moi aux abris, mon vieux. » Pas de réponse. « Merde, vous ne savez donc pas à qui vous vous adressez ? » Il saisit le capitaine par la manche.

L'officier se dégagea d'un coup sec assené sur le bras. Puis il fit choir l'homme d'un croche-pied. Le râleur tomba lourdement sur le cul. Il se releva en titubant, les poings serrés.

D'un geste sec, le capitaine dégaina son pistolet-entraveur, visa et tira sur l'homme à bout portant. Jet à haute vitesse de plastique liquide. Tel un nid de serpents, le ruban nauséabond recouvrit la poitrine de l'Anglo, prenant au piège ses bras, son cou, son visage et une partie de ses bagages avec. Il bascula par terre en poussant des cris aigus.

Grondement d'inquiétude dans la foule. Trois soldats de la milice se précipitaient au secours de leur capitaine, pistolet dégainé. « Assis ! » hurla le capitaine, en armant à nouveau son entraveur. « Tout le monde ! Par terre, immédiatement ! » La victime prise au filet se mit à suffoquer.

Les gens s'assirent. Laura et David également. Le mouvement gagnait par vagues, comme dans les tribunes d'un stade. Certains avaient croisé les mains sur la nuque, par réflexe sans doute. Le capitaine sourit, brandissant son arme au-dessus des têtes. « C'est mieux. » Il donna un coup de pied à l'homme étendu, négligemment.

Soudain, les religieuses approchèrent en groupe serré. La supérieure était une femme noire ; elle ôta son voile, révélant des cheveux gris, un visage ridé. « Capitaine, dit-elle calmement, cet homme est en train d'étouffer.

— C't' un voleur, ma sœur, dit le capitaine.

— C'est bien possible, capitaine, mais il a malgré tout besoin de respirer. » Trois des religieuses s'agenouillèrent près de la victime et tirèrent sur les filaments qui lui enserraient la gorge. La femme âgée, une abbesse, estima machinalement Laura, se retourna vers la foule et étendit les mains, les doigts croisés dans le geste de bénédiction de l'Église. « La violence ne sert personne, dit-elle. Restez silencieux, je vous en prie. »

Elle s'éloigna, ses sœurs la suivirent sans un mot. Elles laissèrent la victime ligotée allongée au sol, la respiration sifflante. Le capitaine haussa les épaules, rengaina son arme et se retourna, appelant ses hommes d'un geste. Au bout d'un moment, les gens commencèrent à se relever.

[« Bien joué »], commenta Emerson.

David aida Laura à se relever et saisit le couffin du bébé. « Hé ! Carlotta ! » Ils la suivirent.

Carlotta échangea quelques mots avec l'abbesse, remit son voile et s'écarta des autres sœurs.

« Bonjour », leur dit-elle. Sa crinière frisée était tirée en arrière. Son visage aux pommettes saillantes paraissait nu et livide. C'était la première fois qu'ils voyaient Carlotta sans maquillage.

« Je suis surprise de vous voir partir », lui dit Laura.

Carlotta secoua la tête. « Ils ont touché notre temple. Un échec temporaire.

— Désolé, dit David. Nous aussi, nous avons été chassés par l'incendie.

— Nous reviendrons. » Carlotta haussa les épaules. « Là où il y a la guerre, il y a des putes. »

Les haut-parleurs s'éveillèrent en grésillant – une hôtesse cubaine passant une annonce en espagnol. « Hé ! c'est pour nous, dit soudain David. On nous demande au guichet. » Il se tut un instant. « Gardez Loretta, j'y vais… » Il s'éloigna en hâte.

Laura et Carlotta s'entre-regardèrent.

« Il m'a dit ce que vous avez fait, dit Laura. Au cas où vous vous seriez posé la question. »

Demi-sourire de Carlotta. « Les ordres, Laura.

— Je pensais que nous étions amies.

— Amies, peut-être. Mais pas sœurs. Je sais de quel côté va ma fidélité. Exactement comme vous. »

Laura saisit le couffin de Loretta et se passa la bride à l'épaule. « La fidélité ne vous donne pas le droit de piétiner ma vie de famille. »

Carlotta plissa les paupières. « La famille, hein ? Si la famille avait une importance pour vous, vous seriez au Texas en train de vous occuper de votre homme et de votre bébé, au lieu de les traîner ici en première ligne.

— Comment osez-vous…, s'offusqua Laura. David croit en cette cause tout autant que moi.

— Non, certainement pas. C'est vous qui l'y avez poussé afin de mieux grimper l'échelle hiérarchique dans votre compagnie. » Elle éleva la main. « Laura, ce n'est qu'un homme. Votre rôle est de le tenir éloigné des fusils. Le vieux démon est à nouveau libéré. Les hommes sont remplis du poison de la guerre.

— Mais c'est de la démence pure et simple ! »

Carlotta hocha la tête. « Vous perdez la tête, Laura. Êtes-vous prête à interposer votre corps entre un fusil et une victime ? Moi, oui. Mais vous pas, est-ce que je me trompe ? Vous n'avez pas la foi.

— Je suis fidèle à David, fit Laura, pincée. Je suis fidèle à ma compagnie. Et vous, alors ? Si on parlait de votre fidélité à ce vieux Sticky ?

— Sticky est un mercenaire. De la chair à canon, une brute bourrée d'esprit guerrier.

— Alors, c'est ça ? » Laura était interloquée. « Vous le laissez tranquillement tomber ? Vous faites une croix dessus, simplement comme ça ?

— J'ai décroché de la Romance », répondit Carlotta comme si cela expliquait tout. Elle fourra la main dans les replis de sa robe et tendit à Laura un flacon de pilules rouges. « Tenez, prenez-les, j'en ai plus besoin maintenant – et cessez d'être aussi stupide. Toutes ces conneries qui vous paraissent si importantes – vous en avalez deux et tout ça vous sortira de l'esprit. Retournez à Galveston, Laura, prenez une chambre d'hôtel quelque part, et baisez David jusqu'à plus soif, ça le distraira. Fourrez-vous au pieu, bien planqués sous les couvertures, et restez-y, vous ne risquerez pas d'attraper un mauvais coup. »

Carlotta croisa les bras et refusa de reprendre le flacon. Laura le glissa rageusement dans sa poche de jean. « Alors, c'était en fait complètement artificiel… Vous n'avez jamais ressenti quoi que ce soit d'authentique pour Sticky.

— Je le surveillais pour le compte de l'Église. Il tue des gens.

— Je n'arrive pas à le croire. » Laura la dévisagea. « Je n'aime pas beaucoup Sticky mais je l'accepte. En tant que personne. Pas comme un monstre.

— C'est un tueur professionnel, rétorqua Carlotta. Il a déjà liquidé plus d'une douzaine de personnes.

— Je ne vous crois pas.

— Vous vous attendiez à quoi ? À le voir trimbaler une hache et baver ? Le capitaine Thompson ne joue pas selon vos règles. Les houngans travaillent pour lui depuis des années. Ce n'est pas une "personne acceptable", c'est l'équivalent d'un missile armé ! Vous vous interrogiez à propos d'éventuels labos de fabrication de drogue… Sticky est un labo de drogue ambulant !

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire qu'il a les boyaux remplis de bactéries. Des bactéries bien particulières – de véritables petites fabriques de drogue. D'où croyez-vous qu'il tienne son surnom de Sticky – le *joint ?* C'est qu'il est capable, rien qu'en mangeant un carton de yaourts, de se transformer en machine à tuer…

— Une machine à tuer ? s'étonna Laura. Un *carton de yaourts ???*

— C'est à cause des enzymes. Les enzymes les bouffent. Ça multiplie sa vitesse de réaction, sa force, sa résistance à la douleur, sans problème… Ils vont vous le balancer à Singapour et là, hou ! la la ! je plains cette malheureuse île. »

Sticky Thompson – un assassin rendu fou par la drogue. Elle ne parvenait toujours pas à le croire. Mais à quoi ressemblaient les tueurs à gages, d'abord ? Laura se sentait prise de vertige. « Pourquoi ne pas m'avoir dit tout cela plus tôt ? »

Carlotta lui jeta un regard apitoyé. « Mais parce que vous faites partie des gens bien, Laura.

— Arrêtez de me dire ça ! Qu'est-ce qui vous rend si différente, vous ?

— Mais regardez-vous donc un peu. Vous êtes instruite. Intelligente. Belle. Mariée à un putain d'architecte. Vous avez un bébé superbe et des amis haut placés. »

Ses yeux se plissèrent. Elle se mit à siffler. « Et maintenant, regardez-moi. Je suis une plouc. Laide. Sans famille. Papa me battait. Je n'ai jamais terminé mes études – je sais tout juste lire et écrire. Je suis *dyselsique* ou je ne sais trop quoi. Vous vous êtes déjà demandé ce qui arrive aux gens incapables de lire et d'écrire ? Dans votre saloperie de magnifique univers du Réseau avec toutes ses putains de données ? Non, vous n'y avez jamais pensé, hein ? Si je devais me faire une place, ce ne pouvait être qu'à l'insu de gens comme vous. »

Elle remit son voile. « Et en plus, je me fais vieille. Je parie que vous ne vous êtes jamais demandé ce qui arrive aux filles de l'Église quand elles sont âgées. Quand elles ne sont plus capables de faire agir cette bonne vieille magie noire sur vos précieux petits maris. Eh bien, vous tracassez pas pour moi, madame Webster. Notre Déesse sait se débrouiller toute seule. Notre Église gère des hôpitaux, des cliniques, des maisons de retraite – elle prend soin de ses ouailles. C'est la Déesse qui m'a donné la vie – pas vous ou votre Réseau. Alors, je ne vous dois rien ! » Elle semblait prête à cracher. « N'oubliez jamais ça. »

David arriva avec les billets. « Tout est réglé. On est tirés d'affaire. Dieu merci. » Le haut-parleur annonça un vol – remous dans la foule. Le bébé se mit à geindre. David prit son couffin. « Vous vous sentez bien, Carlotta ?

— Impec' », répondit celle-ci en lui adressant un sourire radieux. « Vous viendrez tous me rendre visite à Galveston, promis, hein ? Notre révérende Morgan vient de décrocher un siège au conseil municipal. On a de grands projets pour Galveston.

— C'est notre vol, coupa David. Une chance qu'on n'ait pas de bagages – mais bon sang, je vais la regretter, cette caisse à outils. »

6

Ce fut un vol cauchemardesque – comme dans un wagon à bestiaux. Des bagages entassés partout, pas le moindre siège libre, et des réfugiés accroupis dans les allées. Rien à boire ou à manger. Un marché noir instantané, emballé dans une prison d'aluminium volante.

Il y avait à bord cinq inspecteurs cubains en armes. Ils ne cessaient de repousser les avances des margoulins divers, des types en sueur qui tentaient de se faire un minimum de blé. Leurs roubles grenadins ne valaient plus tripette ; ils avaient besoin d'écus et fourguaient n'importe quoi : breloques, chapelets de timbres à drogue, leur sœur s'ils en avaient une… coupés du monde, à trente mille pieds au-dessus de la mer des Antilles, mais toujours soumis au rituel habituel. Simplement plus vite, sans réfléchir, sautillant et vacillant…

« Comme un lézard qui se sépare de sa queue, observa Laura. Voilà l'attitude de la Banque à l'égard de ces gens. Au Réseau de s'en occuper, aux flics de Vienne de s'en charger. Pour distraire l'attention.

— T'as dit à Andreï que tu irais à Singapour ? demanda David.

— Ouais.

— Pas question. » De son ton le plus ferme.

« On est trop engagés pour reculer.

— Mon cul, oui. On aurait pu se faire tuer aujourd'hui. Ce n'est pas notre problème – ça ne l'est plus. C'est devenu un truc bien trop gros pour nous.

— Alors, qu'est-ce qu'on décide ? On retourne à notre Loge avec l'espoir de se faire oublier ?

— Il y a des tas d'autres Loges, remarqua David. On pourrait aller dans une retraite. Toi et moi, ça ne nous ferait pas de mal, une bonne petite parenthèse… Se relaxer un peu, à l'écart des télévisions. Faire un peu le point. »

Une retraite. Laura n'aimait pas trop l'idée. C'était bon pour les retraités de Rizome, les ratés, les gaffeurs… Un coin pour jardiner pendant que les autres prenaient les décisions. « Ça ne passera pas, rétorqua-t-elle. Cela discréditerait la tentative de négociation de Rizome. Mais on a eu raison d'essayer. Il fallait qu'on fasse quelque chose. Le fait même que la situation devienne critique en est la preuve.

— Alors, ça devrait être repris en main par les Affaires étrangères américaines, dit David. Ou par Vienne – enfin, une organisation mondiale. Pas par notre compagnie.

— Rizome est mondiale ! En outre, la Grenade tirerait à vue sur n'importe quel diplomate yankee. Les Affaires étrangères – allons, David, autant envoyer nos gars avec un grand placard autour du cou

marqué “otage”. » Elle renifla de dépit. « En plus, les Fédéraux n’ont aucune jugeote.

— Mais c’est la guerre. La guerre, c’est l’affaire des gouvernements. Pas des entreprises.

— Voilà bien un discours prémillénaire. Le monde aujourd’hui est différent.

— Tu aurais pu être parmi ces cadavres flottant sur les eaux. Toi, ou moi, ou la petite. Ça ne t’est pas venu à l’esprit ?

— Je le sais mieux que toi, fit-elle, rageuse. Tu n’étais pas à côté de moi quand ils ont tué Stubbs. »

David rougit. « C’est dégueulasse de dire ça. Je suis à côté de toi en ce moment, non ?

— L’es-tu ? »

Les mâchoires soudain crispées, il fixa ses mains, comme pour les retenir de la frapper. « Eh bien, je suppose que ça dépend, n’est-ce pas ?, de ce que tu t’imagines faire.

— Je connais mes objectifs à long terme, dit Laura. Ce qui est plus que tu n’en pourrais dire. » Elle caressa la joue du bébé. « Dans quel genre de monde va-t-elle vivre ? Voilà ce qui est en jeu.

— Comme cela sonne noblement, railla-t-il. Et à un quart de poil de la mégalomanie. Le monde est plus vaste que nous deux réunis. Nous ne vivons pas dans le “globe”, Laura. Nous vivons ensemble. Nous deux. Et notre enfant. »

Il inspira un grand coup, souffla. « J’en ai ma claque, voilà. D’accord, peut-être que mon numéro est sorti une fois. Je veux bien être monté en première ligne pour Rizome. Avoir fait ma part de boulot ; contemplé des cadavres ; vu brûler mon toit au-dessus de moi. Mais ils ne me paient pas assez pour que je meure.

— Personne n’est payé assez pour ça, dit Laura. Mais on ne peut pas non plus voir des gens se faire massacrer, dire que tout baigne et que ce n’est pas notre affaire.

— Nous ne sommes pas indispensables. Laissons d’autres s’amuser à jouer les Jeanne d’Arc.

— Seulement, je sais ce qui se passe. C’est ce qui fait ma valeur : j’ai vu des choses que les autres n’ont pas vues. Même pas toi, David.

— Oh ! parfait ! Tu vas encore me démontrer que je traverse l’existence comme dans un brouillard. Écoute voir, *madame Webster,* j’en ai plus vu de la Grenade authentique que tu n’en as jamais vu. J’ai vu la réalité, moi, pas ces vulgaires conneries de jeux de pouvoir auxquels tu t’amuses avec ton réseau de vieilles filles. Sacré nom d’une pipe, Laura ! Il serait temps de tirer la leçon de tes échecs et de savoir admettre tes propres limites !

— Parlons plutôt des tiennes ! » répliqua Laura.

Il la dévisagea. « Bien sûr. Si tu veux voir les choses sous cet

angle. Mes limites. Je les ai atteintes. Voilà. Fin de la discussion. »

Elle se carra dans son siège, furieuse. Parfait. Il avait donc renoncé à écouter. Il n'y avait qu'à voir ce qu'il dirait d'une petite cure de silence…

Au bout de plusieurs heures de mutisme, elle se rendit compte de son erreur. Mais il était alors trop tard pour faire machine arrière.

La police monta dans l'avion à l'aéroport de La Havane. Les passagers furent priés de sortir – pas exactement *manu militari*, mais c'était tout comme. Dehors, il faisait noir, la pluie tombait. Contenus à bonne distance, derrière une rangée de barrières rayées, les journalistes hispanisants brandissaient leurs caméras et criaient des questions. Agitant les bras, un exilé voulut se laisser glisser vers eux mais fut bien vite reconduit dans le troupeau.

Ils entrèrent dans une aile de l'aérogare cernée de jeeps. Ça grouillait de douaniers. Et d'inspecteurs de Vienne – des types en civil bien habillés, avec terminal portatif et vidéoverres dorés.

Les flics se mirent à aligner sans douceur les réfugiés. Des flics locaux, des Cubains, qui demandaient les papiers. Ils escortèrent un groupe de technos au sourire triomphant, au nez et à la barbe des Viennois furieux. Rivalités de prérogatives juridiques. Cuba n'avait jamais été trop enthousiaste vis-à-vis de la Convention.

Quelqu'un lança en japonais : « *Laura-san ni obanashi shitai no desu ga !*

— *Wakarimashita* », répondit-elle. Elle les repéra : un jeune couple, près d'une sortie à côté d'un flic cubain en uniforme. « Viens », dit-elle à David – ses premiers mots à son adresse depuis des heures – et elle se dirigea vers eux. « *Donata ni goyo desu ka ?* »

La femme sourit timidement et s'inclina : « *Rara Ebsta ?*

— *Rai*, dit Laura. C'est moi. Elle indiqua David : *Kore wa* David Webster *to iu mono desu.* »

La femme saisit le couffin de Loretta. Surpris, David la laissa faire. Elle fronça le nez. « *O-mutsu o torikaete kudasai.*

— Ben ouais, on n'en a plus », dit Laura. Regards incompréhensifs. « De couches. *Eigo wa shabere masuka ?* » Hochements de tête maussades. Elle se tourna vers David. « Ils ne parlent pas anglais.

— *¿ Qué tal ?* dit celui-ci. *Yo no hablo japones – un poquito solo. Uhh… ¿ Quien ustedes ? ¿ Y su amigo interesante ?* »

— *Somos de* Kymera Havana », dit gaiement l'homme. Il s'inclina et serra la main de David. *« Bienvenidos a Cuba, Señor Rebsta ! Soy Yoshio, y mi esposa, Mika. Y el Capitan Reyes, del Habana Securidad…*

— C'est la Kymera Corporation, traduisit David.

— Ouais, je sais.

— Z'ont tout l'air d'avoir plus ou moins passé un accord avec la police locale. » Il marqua un temps d'arrêt. « Kymera… Ils sont avec nous, non ? Des démocrates économiques.

— Solidaridad », lui dit Yoshio, deux doigts levés. Il cligna de l'œil et ouvrit la porte.

Kymera avait une voiture prête pour eux.

Kymera était parfaitement bien organisée. Rien n'avait été oublié : de nouveaux passeports – officiels. De nouvelles consoles. Des couches-culottes et de la bouillie pour bébé. Des vêtements de rechange presque à la bonne taille – ou qui l'auraient été sans les festins de Rita. Et ils avaient aplani les problèmes avec la police cubaine. Laura préféra s'abstenir de demander comment.

Ils passèrent une soirée calme, à l'abri douillet et miraculeux de l'un des bâtiments de Kymera à La Havane. Et hors réseau, dans l'intimité – une sorte d'extase, comme au sortir d'une longue maladie. Leurs chambres étaient plus petites et tout y était plus proche du sol, mais par ailleurs c'était comme la bonne vieille routine dans une Loge de Rizome. Ils bavardaient en espagnol et en japonais, entre fruits de mer et saké, et firent la connaissance de l'adorable gamine de quatre ans des Takeda.

« Rizome nous a montré certaines de vos bandes, dit Yoshio, en s'interrompant pour la traduction. Nous sommes en train de coordonner nos efforts ; d'étaler toutes les cartes sur la table entre nous.

— Alors vous avez vu l'attaque terroriste », dit Laura.

Yoshio acquiesça. « Le Mali est allé trop loin.

— Vous êtes sûrs qu'il s'agit du Mali ?

— Nous savons, confirma Yoshio. Nous travaillions avec eux avant. »

Laura était abasourdie. « Kymera louait les services du FAIT ? »

Air penaud de Yoshio mais il était décidé à tout déballer. « Nous avons beaucoup souffert de la piraterie. Le Front Armé d'Inhibition du Terrorisme nous a offert ses services. Pour effrayer les pirates, les décourager. Et, oui, même les tuer. Ils étaient efficaces. Nous les avons payés secrètement pendant des années. Tout comme bien d'autres compagnies. Cela semblait préférable à la création d'armées avec notre propre personnel. »

David et Laura discutèrent entre eux. David était scandalisé. « Les Japonais ont engagé des mercenaires terroristes ? »

Yoshio s'impatienta. « Nous ne sommes pas japonais ! Kymera est une société de droit mexicain.

— Oh !

— Vous savez comment ça se passe au Japon, railla Yoshio. Tous confits dans leur graisse ! Paresseux ! Plein de vieux partout,

complètement arriérés… » Il tapota sa tasse et Mika lui versa du saké. « Trop de succès au Japon ! C'est la politique nippone qui a engendré la crise mondiale. Trop d'interventions en coulisses. Trop de mensonges polis – *hipokurasi*… » Il avait employé le mot d'origine européenne ; les termes japonais pour *hypocrisie* sonnaient par trop comme un compliment.

« Nous jugions le Front armé comme un mal nécessaire, poursuivit-il. Nous n'aurions jamais deviné qu'ils étaient si ambitieux. Si malins, si rapides. Le Front armé est la face obscure de nos propres conglomérats – notre *keiretsu*.

— Mais qu'est-ce que le Mali y a à gagner ?

— Rien ! Le Front armé possède tout le pays. Ils l'ont conquis alors qu'il était affaibli par la famine. Ils se sont renforcés peu à peu, pendant qu'on les payait tout en faisant semblant d'ignorer leur existence. Naguère, ils se cachaient, comme un rat – aujourd'hui, ils ont grandi, comme un tigre. »

Nouvelles traductions. « Que dites-vous ? demanda David.

— Je dis que le Réseau a bien trop de trous dans ses mailles. Tous ces criminels – Singapour, Chypre, la Grenade, même le Mali, que nous avons créés – doivent être écrasés. C'est inéluctable. C'est ce qui se produit aujourd'hui. La nouvelle guerre, la tiers-mondiale est à nos portes. »

Mika gloussa.

« C'est une petite guerre, admit Yoshio. Guère à la hauteur de sa couverture médiatique, hein ? Discrète, limitée, menée à distance. Menée dans des coins où personne ne regarde, genre Afrique. Des endroits négligés parce qu'on ne pouvait pas y faire de profits. Plus question dorénavant d'être aveugles à ce point.

— Est-ce la ligne politique officielle de Kymera, désormais ? demanda Laura.

— Pas simplement la nôtre, rectifia Yoshio. Les discussions s'étendent tous azimuts depuis l'attaque. Nous nous attendions à quelque chose de ce style-là. Kymera est en train de lancer une offensive diplomatique. Nous défendons notre thèse auprès de quantités d'autres multinationales. À l'est, à l'ouest, au nord, au sud. Si nous pouvons agir de concert, notre pouvoir en sera renforcé.

— Vous proposez une sorte de cartel de sécurité mondial ? demanda Laura.

— Une sphère de coprospérité mondiale ! intervint Mika. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Hummm…, réfléchit David. En Amérique, on appelle ça une "entente de restriction commerciale".

— De quel côté penche votre loyauté ? demanda sobrement Yoshio. L'Amérique ou Rizome ? »

David et Laura échangèrent un regard. « Ça ne peut sûrement pas se réduire à ça, dit Laura.

— Croyez-vous que l'Amérique soit en mesure de régler la question ? Se réarmer, envahir les paradis informatiques et imposer la paix ?

— Pas question, intervint David. Tous les autres signataires des accords de Vienne nous tomberaient dessus… l'Amérique impériale – seigneur, il ne se passerait pas six mois avant que l'on connaisse à nouveau partout des attentats à la voiture piégée. » De ses baguettes, il touilla lugubrement la masse de *sukiyaki.* « Et, *ay de mi, los Rusos* – non pas que les Russes aient une quelconque influence de nos jours mais pour peu qu'ils voient ça d'un mauvais œil… Non, écoutez, le seul organisme à même de régler cette affaire, c'est la convention de Vienne. Aux flics de Vienne de mettre fin au terrorisme – c'est leur boulot.

— Alors, pourquoi ne le font-ils pas ? demanda Yoshio.

— Eh bien…, hésita David, mal à l'aise, je suppose que c'est comme l'ONU dans le temps. Une bonne idée, mais quand il faut passer aux actes, aucun gouvernement souverain ne le désire vraiment…

— *Exactamente,* dit Yoshio. Aucun *gouvernement.* Mais nous, en revanche, nous serions très contents de voir une force de police mondiale. Et Vienne est un organisme mondial. *Un grupo nuevo-milenario*. L'équivalent moderne d'un *keiretsu*. »

Laura repoussa son assiette ; elle avait des difficultés avec son japonais. « Vienne est là pour protéger l'"ordre politique". Protéger les gouvernements. Ils n'ont pas de rapport avec nous ; les corporations ne peuvent pas signer de traités diplomatiques.

— Pourquoi pas ? lança brusquement Yoshio. Un traité n'est jamais qu'un contrat. Vous parlez comme ma grand-mère. Ce monde est le nôtre aujourd'hui. Et voilà qu'un tigre y est lâché. Un tigre que nous avons engendré, parce que nous avons stupidement payé d'autres que nous pour qu'ils servent de griffes et de dents à nos corporations.

— Qui est venu tirer la queue du chat ? » demanda Mika. Elle remit du saké dans la petite bouilloire électrique.

Yoshio les regarda en riant. « Vous en faites une tête. Pourquoi être ainsi outrés ? Après tout, vous jouiez déjà les diplomates pour Rizome – en cherchant à acquérir la Grenade aux vues politiques de votre corporation. Ne soyez donc pas si… quel est le terme ? Insondables ! Soyez un peu plus modernes ! » Il étendit ses bras drapés dans le kimono. « Prenez le problème à bras le corps.

— Je ne vois pas comment ce serait possible, dit Laura.

— Mais si, c'est tout à fait possible, dit Yoshio. Kymera et Farben ont étudié ce problème. Avec l'aide d'autres alliés tels que votre

Rizome, nous pourrions rapidement multiplier plusieurs fois le budget de Vienne. Nous pourrions engager une grande quantité de mercenaires et les placer sous les ordres de Vienne. Nous pourrions lancer une attaque éclair sur le Mali et tuer le tigre immédiatement.

— Est-ce légal ? » s'enquit David.

Yoshio haussa les épaules. « À qui le demandez-vous ? Qui prend la décision ? Les gouvernements comme l'Amérique ? Ou le Japon ? Ou alors le Mali ou la Grenade ? Ou bien est-ce à nous de décider, plutôt ? Votons ! » Il leva la main. « Je dis que c'est légal. »

Mika leva la main. « Moi aussi.

— Combien de temps pouvons-nous attendre ? reprit Yoshio. Le Front armé a attaqué une petite île mais ç'aurait pu aussi bien être l'île de Manhattan. C'est cela que nous devons attendre ?

— Mais vous envisagez de soudoyer la politique mondiale, intervint Laura. Cela sonne comme un coup d'État !

— *Kudetah ?* » répéta Yoshio en plissant les yeux. Il haussa les épaules. « Pourquoi continuer d'agir par l'entremise des gouvernements ? Passons-nous des intermédiaires !

— Mais Vienne ne sera jamais d'accord. Si ?

— Pourquoi pas ? Sans nous, ils ne formeront jamais une authentique armée mondiale.

— Arrêtez-moi si je me trompe, dit Laura. Vous êtes en train de parler d'une milice privée, sans la moindre légitimité nationale, qui envahirait des nations étrangères ?

— Une révolution n'est pas une soirée mondaine », coupa Mika. Elle se leva gracieusement et se mit à débarrasser la table.

Yoshio sourit. « Les gouvernements modernes sont faibles. Et c'est nous qui les avons affaiblis. Pourquoi prétendre le contraire ? Nous pouvons les monter les uns contre les autres. Ils ont plus besoin de nous que nous d'eux.

— *Traicion,* s'exclama David. Trahison.

— Parlez plutôt de grève du zèle, suggéra Yoshio.

— Mais le temps que vous soyez parvenus à réunir toutes vos corporations, rétorqua Laura, la police gouvernementale aura arrêté tous vos conspirateurs à droite et à gauche.

— C'est une vraie petite course, n'est-ce pas ? observa Yoshio, ravi. Mais voyons voir un peu qui contrôle la police de Vienne. Ils pratiqueront de nombreuses arrestations avant que tout cela soit terminé. Les bureaucrates nous qualifient de traîtres ? Nous pouvons les traiter de sympathisants terroristes.

— Mais vous parlez de révolution mondiale !

— Appelez ça de la "rationalisation", suggéra Yoshio en tendant à Mika une assiette. Ça sonne plus agréablement. Nous supprimons les barrages inutiles dans le cours du Réseau mondial. Barrages qui se

trouvent être des gouvernements.

— Mais quel genre de monde cela nous donnerait-il ?

— Tout dépendrait de qui en aurait élaboré les nouvelles règles. Si vous rejoignez le camp gagnant, vous avez le droit de vote. Dans le cas contraire, eh bien… » Il haussa les épaules.

« Ouais ? Et si c'est votre camp qui perd ?

— Alors, les nations s'entre-déchireront ; ce sera à qui nous jugera pour trahison, dit Mika. Les tribunaux pourront régler ça. Dans cinquante ans d'ici, peut-être.

— Je crois que je devrais brûler mon passeport japonais et devenir citoyen mexicain, observa Yoshio, songeur. Peut-être qu'on devrait tous devenir citoyens mexicains ! Ce n'est pas le Mexique qui s'en plaindrait. Ou on pourrait essayer la Grenade ! Essayer un nouveau pays tous les ans !

— Ne trahis pas ton propre gouvernement, suggéra Mika. Contente-toi de trahir ceux de tous les autres. Ça, personne ne le considère comme de la trahison.

— Les élections à Rizome sont proches, reprit Yoshio. Vous vous qualifiez de démocrates économiques. Si vous croyez au Réseau – si vous croyez à vos propres vertus morales –, vous ne pouvez échapper à cette sanction. Alors pourquoi ne pas soumettre ça à un vote ? »

Même à l'aéroport d'Atlanta, Laura éprouva le sentiment d'étau, de crispation, que la cité lui donnait toujours. La mégalopole, ce rythme effréné… tous ces Américains, avec leurs beaux habits coûteux et leurs valises bourrées. Grouillant sous les méga-écus des dômes lançant de biais leurs poutrelles géantes, graciles géométries architectoniques de lumière et d'espace. Des mobiles abstraits rose pâle, réagissant à l'évolution du flot humain, plongeaient et tourbillonnaient lentement dans les airs. Comme autant de vols explosés de flamants cybernétiques…

« Waouh ! » s'exclama David en lui flanquant le couffin dans les côtes. « Qui est la nana qui accompagne Emily ? »

Deux femmes approchaient en effet. La première, petite, visage rond, jupe longue et corsage à jabot : Emily Donato. Laura éprouva une bouffée de plaisir et de soulagement. Emily était là – la cavalerie de Rizome. Laura lui fit signe.

Et puis sa compagne : une grande Noire, à la superbe crinière auburn permanentée, avec un port de lionne. Élégante et mince, la peau couleur café et des pommettes à mourir.

« Houlà, fit Laura. Mais c'est – quel est son nom, déjà ?

— Arbright je ne sais quoi…

— Dianne Arbright des infos câblées, dit David, bouche bée. Une femme-tronc du journal… Dis donc, elle a des jambes, comme un

véritable être humain ! »

David étreignit Emily à l'écraser, la soulevant du sol. Emily rit et l'embrassa sur les deux joues. « Salut ! » dit Laura à la journaliste de la télé. Elle serra la main fraîche et musclée d'Arbright. « Je suppose que cela veut dire que nous sommes célèbres.

— Ouais, cette foule est pleine de journalos », lui dit Arbright. Elle retourna le revers de son corsage de soie jaune safran. « Au fait, je suis câblée pour le son.

— *Idem* pour nous, je pense, répondit Laura. J'ai le matériel télé dans mon fourre-tout.

— Je vais d'abord collationner mes infos avec les autres correspondants », indiqua Arbright. Il y avait l'ombre d'un filet de sueur sur sa lèvre supérieure, juste sous la lisse perfection du vidéofard. « Ce n'est pas faute de pouvoir les diffuser immédiatement mais… nous aimons bien creuser le sujet. » Un coup d'œil à Emily. « Et vous savez bien comment ça se passe. »

Laura fixa Arbright avec un étrange sentiment de dislocation. Rencontrer Dianne Arbright en chair et en os, c'était un peu comme si l'on contemplait la « vraie » Monna Lisa – une sorte de réalité essentielle délavée par un trop grand nombre de reproductions. « C'est Vienne ? » demanda-t-elle.

Arbright se permit une grimace. « Nous avons diffusé avant-hier certaines images du désastre de Rizome. Nous savons à quel point ça a été dur – par le bilan comme par les formes qu'a prises l'attaque. Mais depuis, la Grenade a bouclé ses frontières. Et Vienne censure tout ce que nous diffusons.

— Mais c'est un truc trop gros pour être contenu, objecta Emily. Et tout le monde est au courant. Ça dépasse de loin les limites – quelqu'un vient de foutre en l'air un pays entier, bon Dieu…

— La plus grosse opération terroriste depuis Santa Vicenza, confirma Arbright.

— Que s'est-il passé là-bas ? » s'enquit innocemment David.

Arbright le gratifia du regard vide qu'on réserve aux débiles profonds. « Peut-être que vous pouvez me raconter ce qui s'est passé à votre Loge de Galveston, demanda-t-elle finalement.

— Oh ! fit David. Je… euh… suppose que je vois ce que vous voulez dire.

— "Limitation des dégâts", intervint Laura. C'est le terme pour ce qui s'est passé à Galveston…

— Et à des tas d'autres endroits – des années durant, poursuivit Arbright. Alors comme ça, vous êtes deux non-individus, couverture maximale, sans existence officielle. Plutôt dur vis-à-vis de ce bon vieux Premier Amendement… » Arbright adressa un vague signe à un inconnu en costume marron, perdu dans la foule ; l'homme sourit et

lui fit un signe de tête. « Mais Vienne ne peut pas nous empêcher de découvrir la vérité – rien qu'en la rendant publique. »

Ils se glissèrent vers une des sorties. Arbright pianota sur son multiphone. « Je nous ai réservé une limousine…

— Les flics de Vienne sont ici ! » dit David.

Arbright leva les yeux, sans se démonter. « Nân. Juste un mec avec des vidéovés.

— Qu'en savez-vous ? rétorqua David.

— Pas les bonnes vibrations pour un Viennois, lui expliqua patiemment Arbright. Les vidéovés, ça ne prouve pas grand-chose ; moi-même j'en porte de temps en temps.

— Nous en avons porté des journées entières », dit Laura.

Arbright la lorgna. « Vous voulez dire que vous avez tout pris ? Toute votre visite de la Grenade ? Tout enregistré ?

— Jusqu'à la moindre minute, confirma David. Ou presque.

— Ça vaut une fortune, observa Arbright.

— Y a intérêt, grommela David. C'était un véritable enfer.

— Emily, demanda Arbright, qui est détenteur des droits, et combien demandez-vous ?

— Rizome ne marchande pas l'information contre de l'argent, dit vertueusement Emily. C'est du matériau *Gesellschaft*… Par ailleurs, il reste un léger problème : justifier la présence de personnel de Rizome chez des pirates d'une planque de données.

— Hmmm, dit Arbright. Ouais, c'est effectivement une difficulté. »

Des doubles portes vitrées s'ouvrirent puis se refermèrent en chuintant derrière eux, et l'interminable limousine d'Arbright ouvrit ses portières le long du trottoir, au milieu d'une rangée de taxis. La voiture avait des vitres réfléchissantes et, dans le pavillon, deux projecteurs à micro-ondes qui ressemblaient à des canons à rayons refroidis par eau. Arbright leur fit signe de monter. La limousine s'ébranla en douceur.

« Cette fois, nous sommes tranquilles », annonça Arbright. D'une pichenette, elle ouvrit un panneau coulissant et vérifia son maquillage dans une glace. « Les gens de ma boîte ont entièrement revu cette limousine : elle est à l'épreuve des écoutes. »

Ils descendirent une rampe d'accès incurvée. C'était une journée moche, ciel couvert de septembre tranchant la ligne des toits d'Atlanta. Une ligne de crêtes en gratte-ciel : post-modernes, néo-gothiques, baroques organiques, et même quelques reliques prémillénaires trapues, écrasées par leur étrange progéniture. « Trois voitures nous suivent, annonça Emily.

— Jaloux de mes sources. » Arbright sourit et ses yeux s'illuminèrent avec l'intensité d'éclairages de plateau. David se

retourna pour regarder.

« Ils nous suivent tous à la trace, dit Emily. Tout le comité de Rizome. Ils surveillent tous nos appartements – et je crois bien que Vienne a mis nos lignes sur écoutes. » Elle se frotta les paupières. « Dianne… vous avez un bar à alcool dans cette tire ? »

Arbright haussa un sourcil fait au crayon. « Vous n'avez qu'à demander à la machine.

— Voiture, fais-moi un Dirty Kimono », commanda Emily. Elle se massa le cou, aplatissant les boucles. « Pas beaucoup dormi ces derniers temps – je me sens un brin tendue.

— Ils en ont vraiment après nous ? Ceux de Vienne ? demanda David.

— Ils en ont après tout le monde. La vraie panique dans la termitière. » La voiture servit à Emily un mélange laiteux qui empestait le saké. « Cette réunion que nous avons eue avec Kymera et Farben – le "sommet", comme ils disent… » Elle plissa les yeux et but une gorgée. « Laura, tu m'as manqué…

— Va pas, la tête ! » dit Laura. Un échange de répliques qui remontait au bon vieux temps de leurs études ensemble. Comme Emily avait l'air fatiguée – les pattes-d'oie contre les os fins de ses tempes creusées, les fils gris qui se multipliaient dans ses cheveux ! Crevée, même ! Pourquoi mâcher les mots, se dit Laura, l'une et l'autre avaient la trentaine aujourd'hui. Elles n'étaient plus des lycéennes. Elles étaient vieilles. Sur une impulsion, elle caressa les épaules d'Emily. Cette dernière faillit en lâcher son verre, de plaisir. « Oh ! ouais !

— Avec qui êtes-vous ? demanda David à Arbright.

— Vous voulez dire dans ma compagnie ?

— Je veux dire fondamentalement…

— Oh ! dit Arbright. Je suis journaliste professionnelle. Journaliste américaine. »

Hésitation de David. « Américaine ?

— Je ne crois pas à Vienne, déclara Arbright. Un ramassis de censeurs et de fantoches dictant aux Américains ce qu'ils peuvent et ne peuvent pas dire. Des tentatives de réfutation de la publicité des terroristes… tout ça m'a toujours paru des idées mal fagotées… » Elle rejeta la tête en arrière. « Et voilà que tout le système, toute la structure politique… est en train de voler en éclats ! » Elle claqua le siège du plat de la main. « J'attendais ça depuis *des années !* Merde, je biche comme un pou ! » Elle parut surprise. « Comme disait mon grand-père…

— Ça fait un peu anarchie… », observa David en balançant le couffin sur ses genoux. La petite Loretta n'appréciait guère les éclats de discussion politique. Son visage commençait à s'assombrir.

« C'est ainsi que vivaient tous les Américains dans le temps ! La

“liberté”, on appelait ça… »

David semblait dubitatif. « Je veux dire, dans une optique réaliste… la structure globale d’information. » Il laissa Loretta lui agripper le doigt, cherchant à l’apaiser.

« Ce que je veux dire, poursuivit Arbright, c’est qu’il nous faut jeter le masque et attaquer les problèmes de front. D’accord, Singapour est un État paria, ils n’ont pas hésité à piétiner leurs rivaux – très bien. Qu’ils paient le prix de leur agression.

— Singapour ? s’étonna David. Vous pensez que Singapour est derrière le FAIT ? »

Arbright se carra dans son siège et les regarda tous les trois. « Eh bien. Je vois que le contingent de Rizome professe une autre opinion. » Avec une dangereuse légèreté dans la voix.

Laura avait déjà entendu ce ton. Lors de ses entretiens, juste avant qu’Arbright s’apprête à coincer quelque pauvre crétin.

Le bébé se mit à vagir.

« Ne parlez pas tous en même temps, dit Arbright.

— Comment savez-vous qu’il s’agit de Singapour ? demanda Laura.

— Comment ? D’accord. Je vais vous le dire. » Arbright referma son armoire à maquillage de la pointe de sa botte italienne. « Je le sais parce que les banques de données pirates de Singapour en sont pleines. V’savez, nous autres journalos… on a besoin d’un lieu d’échanges d’information, sans avoir Vienne sur le dos. Et c’est pourquoi tout journaliste digne de ce nom est fatalement un pirate informatique.

— Oh !…

— Et ça les fait bien marrer à Singapour ! Ils s’en vantent. Ça fait des gorges chaudes dans tous les conseils d’administration. » Elle les regarda. « Bon, d’accord, je vous ai dit ce que je savais. À vous, maintenant. »

Ce fut Emily qui prit la parole. « Le FAIT est la police secrète de la République malienne.

— Oh ! non ! pas encore ce bobard, dit Arbright, déçue. Écoutez, on n’arrête pas d’entendre des rumeurs infâmes sur le Mali. Ça n’a rien de nouveau. Le Mali est un régime de famine, truffé de mercenaires, et de triste réputation. Mais jamais ils n’oseraient tenter un coup aussi gros, aussi flagrant que l’attaque du FAIT contre la Grenade. Le Mali, défier Vienne avec les atrocités du terrorisme international ? Ça ne tient pas debout.

— Pourquoi pas ? demanda Laura.

— Parce que Vienne pourrait foutre en l’air le Mali du jour au lendemain – qu’est-ce qui les en empêche ? Un nouveau coup d’État en Afrique, ça ne ferait même pas les titres du journal de minuit. Si le

Mali téléguidait le FAIT, Vienne l'aurait balayé depuis belle lurette. Mais Singapour ! Alors, là ! D'abord, est-ce que vous avez au moins visité Singapour ?

— Non, mais…

— Singapour déteste la Grenade. Et méprise Vienne. L'idée même d'un ordre politique mondial leur répugne – sauf s'ils l'assurent eux-mêmes. Ils sont durs, intrépides, nerveux… En comparaison, tous ces petits rastas grenadins font figure de Bill Cosby.

— De qui ça ? intervint David. Vous voulez dire "Bing" Cosby ? »

Arbright le fixa un bon moment. « Vous, vous êtes pas un vrai Noir, hein ? Ça, ou alors c'est pas vraiment votre bébé, mon vieux.

— Hein ? Euh, à vrai dire, c'est cette lotion solaire… »

Arbright agita la main. « Pas grave. Je suis bien allée en Afrique et on m'a dit que j'avais l'air française. Mais le Mali… c'est de l'intoxication pure et simple. Ils n'ont ni argent ni motif et c'est une vieille rumeur… » L'arrêt de la limousine l'interrompit.

« Les tours Oxford, miss Arbright.

— C'est là que nous descendons, dit Emily, en reposant son verre. On vous recontactera, Dianne. »

Arbright se laissa retomber dans les coussins. « Écoutez. Je veux ces cassettes de la Grenade.

— Je sais.

— Et elles ne vaudront plus autant si jamais Vienne se décide à agir. Aussitôt, ça chassera toutes les autres infos…

— Voiture, ouvre la porte. » Emily sortit. Laura et David se bousculèrent derrière elle. « Merci pour le taxi, Dianne.

— On se perd pas de vue. » Les portes de la limousine claquèrent.

Le rez-de-chaussée des tours Oxford était une ville en réduction. Des rampes fluorescentes déversaient un faux soleil radieux sur les boutiques sobres et les épiceries fines. Des vigiles attifés comme des flics du muet, jolie casquette et vareuse à boutons dorés. De doux adolescents passaient tranquillement devant les vitrines pastel, allongés sur leurs vélorelax.

Ils foncèrent dans une épicerie acheter des couches et des petits pots, le tout débité sur la carte d'Emily. Ils se joignirent au groupe d'une vingtaine de locataires qui s'embêtaient en attentant l'ascenseur, assis sur des banquettes en bois incurvées. Une cabine arriva ; tout le monde s'y engouffra et prit un strapontin. Les niveaux défilèrent dans le silence spectral de la lévitation magnétique, seulement troublé par un reniflement ou un froissement de papier journal.

Ils sortirent à l'étage d'Emily et leurs oreilles se débouchèrent. Ici, au cinquantième, l'air était juste un rien confiné avec une odeur de brûlé. Murs couverts de cartes aux couleurs ésotériques. Ils prirent une navette. Toute une série de petits coins et recoins bordaient la galerie,

débouchant sur des patios – ce que les sociologues baptisaient « espace défendable ». Emily les invita à descendre pour gravir un embranchement latéral. Un rat-de-garde les croisa, rasant le sol, petit microbot aux yeux réticulés, au museau couvert de crasse. Emily ouvrit la porte à l'aide de sa carte.

Un trois-pièces – pur art déco tout en noir et blanc. David emmena le bébé dans la salle de bains, tandis qu'Emily gagnait le coin-cuisine. « Waouh ! dit Laura. Sûr que t'en as fait, des changements.

— Je ne suis pas chez moi, précisa Emily. Mais chez Arthur. Tu sais, le photographe.

— Le *type* avec qui tu sortais ? » Les murs étaient couverts de ses agrandissements : études de paysages maussades, arbres dénudés, un modèle au visage rond, en noir et blanc Garbo, avec des yeux de chat rassasié. « Houlà ! » Laura étouffa un rire. « Mais c'est toi, ça ! Hé ! c'est chouette !

— Elle te plaît ? À moi aussi. Presque pas retouchée – d'accord, juste un poil de traitement numérique. Elle jeta un œil dans le congélateur. Nous avons du poulet aux amandes – du poisson-chat – du cari d'agneau express Rajaratnam…

— Quelque chose de fade et d'américain, suggéra Laura. La dernière fois que j'ai eu de vos nouvelles, Arthur et toi, vous étiez au bord de la séparation.

— Eh bien, aujourd'hui, on filerait plutôt le parfait amour, se rengorgea Emily. Désolée de n'avoir pas mieux à t'offrir, mais Arthur et moi, on ne fait pas spécialement la cuisine ici… Tu sais, ils surveillent mon appart, mais il n'est que huit étages en dessous – et dans un nid à rats comme les tours Oxford, il pourrait aussi bien être situé à Dallas… Cette piaule est une planque qui en vaut une autre. Arthur prend la chose de manière sympa – je crois même que toute cette agitation, ça l'excite. » Elle sourit. « Je suis son espionne bien-aimée.

— J'aurai une chance d'être présentée ?

— Il est actuellement en déplacement, mais oui, j'espère bien. » Emily glissa des plateaux dans le micro-ondes. « Je suis pleine d'espérances, ces temps-ci… J'ai comme l'impression de tenir enfin le bon bout. La méthode de la romance moderne. »

Rire de Laura. « Ah bon ?

— Mieux vivre par la chimie, précisa Emily, en rougissant. La Romance. Je t'en ai déjà parlé ?

— Oh ! Em, non… » Laura plongea la main dans sa pochette en jean, sous une couche de rechange et quelques cacahuètes salées de leur vol en avion. « Tu veux parler de ça ? »

Emily lorgna le flacon en plastique. « Seigneur ! Tu veux dire que

t'as passé la douane avec un plein sac d'Embrasantes ? »

Laura fit la grimace. « C'est pas interdit, n'est-ce pas ? Ça m'était complètement sorti de l'esprit.

— Tu les as trouvées où ?

— À la Grenade. Par une prostituée. »

Emily en resta bouche bée. « Est-ce bien la Laura Webster que je connais ? Tu marches quand même pas à ce truc, non ?

— Enfin, c'est plutôt à toi que je pose la question.

— Oh ! j'en ai juste pris une ou deux fois… Je peux voir ? » Emily secoua le petit flacon. « Bigre, ça m'a l'air d'être du méga-dosage… Je sais pas, j'en ai pris, ça m'a plus ou moins transformée en idiote… je suppose que tu dirais que je suis revenue en rampant vers Arthur, après notre engueulade, mais apparemment ça a dû nous faire du bien à tous les deux. Je veux dire, la fierté, ça n'a peut-être pas que du bon. Prends un de ces trucs, et tout le reste, les problèmes, tout ça, devient plus ou moins vain… David et toi, vous n'avez pas de problème, n'est-ce pas ?

— Non… », esquiva Laura. David émergea de la salle de bains, portant dans ses bras le bébé changé de frais. Emily s'empressa de faire disparaître le flacon dans un tiroir de la cuisine.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda David. Vous avez encore toutes les deux ces airs de conspiratrices.

— On constatait simplement à quel point vous aviez changé, tous les deux, lui dit Emily. Tu sais quoi, Dave ? Le noir te va drôlement bien. T'as une mine vraiment superbe.

— J'ai pris quelques kilos à la Grenade, confessa David.

— Oh ! toi, tu les portes à merveille ! »

Il sourit à moitié. « C'est ça, flattons le crétin… Vous deux, vous causiez de la politique de la boîte, hein ? Autant me mettre dans la confidence, je suis prêt au pire. » Il s'assit sur un tabouret noir et chrome. « En supposant qu'on puisse causer sans risque, ici…

— Tout le monde parle de vous, dit Emily. Les Webster, ce coup-ci vous a rapporté un gros tas de bons points.

— Parfait. On pourra peut-être souffler un peu.

— Je sais pas, dit Emily. À vrai dire, vous allez être très demandés. Le comité vous réclame pour une réunion de conseil. Vous êtes désormais nos experts sur la situation ! Et puis, il y a Singapour.

— Mon cul, oui ! fit David.

— Le Parlement de Singapour tient des auditions publiques sur sa politique vis-à-vis des planques de données. Suvendra est déjà là-bas. Elle a été notre intermédiaire avec la Banque islamique et elle doit témoigner. » Emily s'interrompit un instant. « C'est un rien coton.

— C'est dans ses cordes, observa David. Elle saura se débrouiller.

— Certes, mais si elle se débrouille un peu trop bien, son élection

au comité est assurée dans un fauteuil… »

David écarquilla les yeux. « Eh là, attends voir…

— Tu ne sais pas comment a évolué la situation au pays pendant votre absence, lui dit Emily. Il y a encore un mois, c'était une attraction, mais aujourd'hui c'est devenu une crise grave. Tu as vu le ton pris par Dianne Arbright. Il y a un mois, une journaliste vedette comme elle ne m'aurait pas adressé la parole mais aujourd'hui, tout soudain, nous voilà frangines, solidaires à tout crin. » Emily leva deux doigts. « Ça va craquer quelque part, et vite. On le sent venir. Comme à Paris en 68, ou dans les premières années Gorbatchev… Mais à l'échelle du globe. » Elle était sérieuse. « Et on a des chances d'être aux premières loges.

— Oui, ou six pieds en dessous, merde ! s'écria David. Bon sang, qu'est-ce que tu nous manigances ? T'as causé à ces fêlés de Kymera ? »

Emily accusa le coup. « Kymera… Toutes ces histoires de corpocratie, ça ne fait pas vraiment un tabac chez nous, mais sûr que ça vaut le coup d'œil… Le comportement de Vienne est plutôt tordu.

— Vienne sait ce qu'il fait, objecta David.

— Peut-être, mais est-ce ce que nous voulons ? » Emily sortit des assiettes et des couverts en plastique. « Je crois que Vienne est en train d'attendre. Ce coup-ci, ils vont laisser pourrir la situation – jusqu'à ce que quelqu'un, quelque part, leur donne politiquement carte blanche. Pour faire le ménage, à l'échelle globale. Instaurer un nouvel ordre mondial et une nouvelle armée mondiale.

— Ça me plaît pas trop, dit David.

— C'est ce que nous avons aujourd'hui, mais sans les trous à rats.

— J'adore les trous à rats.

— Dans ce cas, t'aurais intérêt à aller à Singapour les raisonner un peu. » Le micro-ondes sonna. « Ce n'est que pour quelques jours, David. Et Singapour possède un vrai gouvernement, pas une espèce de front criminel d'abrutis comme la Grenade. Ton témoignage devant leur Parlement pourrait infléchir radicalement leur politique. Suvendra dit… »

Le visage de David se figea. « On va se faire tuer. T'as pas encore compris ? Tous ces petits trous à rats vont devenir des champs de bataille. Il y a là-bas des gens prêts à nous tuer pour rien, alors s'ils peuvent nous tuer contre un bénéfice quelconque, ils vont pas se priver ! Et en plus, ils savent parfaitement qui nous sommes, c'est bien ce qui me flanque le plus la trouille. Nous sommes *précieux*, désormais… »

Il frotta sa joue mal rasée. « On va se tirer d'ici vite fait, aller dans une Loge ou une retraite, et si tu veux t'occuper de Singapour, Emily, eh bien, appelle Vienne et finance la division blindée de combat de

Rizome. Parce que ces pirates-là, c'est pas des rigolos, et faut pas espérer les amadouer avec de belles paroles ! On n'arrivera à rien tant qu'on leur aura pas posté un char à chaque coin de rue ! Tant qu'on n'aura pas retrouvé les fils de pute qui ont appuyé sur le bouton et noyé tous ces pauvres gosses à la Grenade. Mais ma gosse à moi, sûrement pas ! Plus jamais ! »

Laura perfora la feuille d'alu qui recouvrait son poulet aux amandes fumant. Elle n'avait aucun appétit. Ces cadavres noyés… en train de flotter, tout raides, sur les eaux noires… les eaux noires de la rage. « Il a raison, dit-elle. Pas ma Loretta. Mais l'un de nous doit y aller. À Singapour. »

David en resta bouche bée. « Mais pourquoi ?

— Parce qu'on a besoin de nous là-bas, voilà pourquoi. Parce qu'ils ont ce qu'on cherche. Le pouvoir de contrôler nos propres existences. Et les vraies réponses, aussi. La vérité ! »

David la fixa. « La vérité. Tu crois qu'on peut l'obtenir ? Tu te crois si importante ?

— Je ne suis pas importante. Je sais que je ne suis pas grand-chose pour le moment – le genre de personne qui se fait bousculer, insulter, qui se fait mitrailler sa maison. Mais je pourrais me rendre importante, si je veux bien m'y mettre. Ça se pourrait. Si Suvendra a besoin de moi, je marche.

— Tu ne connais même pas Suvendra !

— Je sais qu'elle est chez Rizome, et je sais qu'elle se bat pour nous. On ne peut pas tourner le dos à une associée. Et ceux qui ont mitraillé notre Loge, quels qu'ils soient, vont devoir le payer ! »

Le bébé se mit à gémir. David s'affala dans son siège. Il prit la parole, d'une voix très calme. « Et nous, dans tout ça, Laura – toi et moi et Loretta ? Tu peux mourir, là-bas.

— Ce n'est pas simplement pour la compagnie – c'est pour nous tous ! Nous ne trouverons pas le salut dans la fuite.

— Alors, qu'est-ce que je suis censé faire ? Rester sur le quai et t'envoyer des baisers ? Pendant que tu mets les voiles pour que le monde soit prêt à accueillir la démocratie ?

— Et après ? Les femmes ont toujours fait ça en temps de guerre ! » Laura se força à baisser le ton. « De toute façon, on a besoin de toi ici, pour conseiller le comité. C'est moi qui irai à Singapour.

— Je ne veux pas que tu y ailles. » Il essayait d'être sec et cassant, de tout étaler devant Emily, comme un ultimatum, mais les forces lui manquaient. Il avait peur pour elle et cela sonnait presque comme une supplique.

« Je reviendrai, saine et sauve », répondit-elle. Le ton était celui du réconfort, pas celui du refus. Il n'en fut pas moins blessé.

Silence crispé. Emily avait l'air misérable. « Peut-être que ce n'est

pas le moment de parler de ça. Vous avez eu tous les deux les nerfs mis à rude épreuve. Personne n'a dit que vous aviez un comportement non-R.

— Pas besoin, répliqua Laura. On est capable de le sentir sans avoir besoin de paroles. »

David intervint. « Tu vas le faire, quoi que je puisse te dire, n'est-ce pas ? »

Inutile d'insister, désormais. Autant s'en débarrasser une bonne fois. « Oui, lui dit-elle, il le faut. Ça m'a pris, David. C'est en moi. J'en ai trop vu. Si je ne règle pas cette histoire d'une manière ou de l'autre, je ne retrouverai plus vraiment le sommeil.

— Eh bien… alors, il est inutile de discuter, n'est-ce pas ? C'est là que je dois te soumettre de force ou te menacer du divorce. » Il descendit du tabouret, chancelant, et se mit à arpenter la pièce. Tendu, les pieds raclant le tapis. Tant bien que mal, elle se força à rester calme, pour le laisser se débattre avec lui-même.

Enfin, il reprit la parole. « Je suppose qu'on y est jusqu'au cou, qu'on le veuille ou non. Merde, pour autant que je sache, la moitié de Rizome est désormais dans le collimateur d'un de ces groupes terroristes, simplement pour avoir affirmé nos positions. Si on se couche devant des criminels, jamais on ne s'en relèvera. » Il s'arrêta, la regarda.

Elle avait gagné. Elle sentit son visage, qu'elle s'était forcé de garder têtu et crispé, se détendre en un sourire. Un sourire impossible à contenir, radieux, un sourire pour lui. Elle était très fière de lui. Fière simplement pour ce qu'il était ; et fière aussi qu'Emily l'ait vu.

Il se rassit sur le tabouret de bar et la regarda droit dans les yeux. « Seulement, ce n'est pas toi qui vas y aller. C'est moi. »

Elle lui prit la main et la regarda, entre ses doigts. Une belle main, ferme, chaude. « Ce n'est pas comme ça que ça marche entre nous, lui dit-elle doucement. Toi, t'es l'idéaliste, David. C'est moi qui rabroue les gens.

— Laisse-moi prendre les coups. Je ne le supporterais pas s'il t'arrivait quelque chose. C'est vrai. »

Elle le serra, très fort. « Il n'arrivera rien, mon cœur. Je vais simplement faire ce foutu boulot. Et je reviendrai. Couverte de gloire. »

Il se sépara d'elle, se remit debout. « Tu ne vas même pas me laisser ça, hein ? » Il se dirigea vers la porte. « Je sors. »

Emily ouvrit la bouche. Laura lui prit le bras. David quitta l'appartement.

« Laisse-le faire. Il est comme ça quand on se bagarre. Il en a besoin.

— Je suis désolée », dit Emily.

Laura se sentait au bord des larmes. « Ça a été vraiment dur pour nous. Tout ce temps perpétuellement en ligne. Il a besoin de décompresser un peu.

— C'est le décalage horaire. Plus la *crame*. Je vais te chercher des Kleenex.

— Je le prends mieux d'habitude. » Elle força à sourire. « Mais en ce moment, j'ai mes règles.

— Oh ! mince ! » Emily lui passa un mouchoir. « Pas étonnant.

— Désolée. »

Emily lui caressa doucement l'épaule. « Je te bassine toujours avec mes problèmes, Laura. Mais jamais tu ne te confies à moi. Toujours si maîtresse de toi. Tout le monde le dit. » Elle hésita. « David et toi, vous avez besoin d'un peu de temps ensemble.

— On aura tout le temps du monde à mon retour.

— Peut-être que tu devrais y réfléchir.

— C'est inutile, Emily. On ne peut pas y échapper. » Elle s'essuya les yeux. « C'est un truc que Stubbs m'a dit, avant qu'ils le tuent. Un seul monde, ça veut dire qu'on ne peut plus se cacher nulle part. » Elle secoua la tête, rejeta les cheveux en arrière, força ce picotement dans les yeux à se dissiper. « Merde, Singapour n'est jamais qu'à un coup de fil de distance. J'appellerai David tous les jours. Pour compenser. »

Singapour.

7

Singapour. Torride lumière tropicale filtrant de biais par les persiennes de bois brun. Au plafond, un ventilateur grince et vibre, grince et vibre, et les grains de poussière décrivent leur lente danse d'atomes au-dessus de sa tête.

Elle était sur une couchette, dans une chambre au dernier étage d'un hangar plus tout jeune sur les quais. Le QG de Rizome à Singapour – son comptoir.

Laura s'assit, à contrecœur, plissant les yeux. Lino finement granuleux, frais et collant sous ses pieds en sueur. La sieste lui avait flanqué la migraine.

Des fers en I massifs traversaient sol et plafond, leur peinture blanche s'écaillant sur des plaques de rouille. Contre les murs autour d'elle s'empilaient des échafaudages instables et bariolés de caisses et de boîtes en carton. Des bombes de laque, si nocives pour l'atmosphère. Des savons de beauté féminins bourrés d'antibiotiques à large spectre. Des fortifiants bidons à base de zinc et de ginseng qui prétendaient guérir l'impuissance et soigner la mélancolie. Toutes ces infâmes saloperies allaient avec les murs quand ils avaient récupéré l'entrepôt après faillite de l'ancien propriétaire. Le personnel Rizome de Suvendra avait refusé de les mettre sur le marché.

Tôt ou tard, ils seraient bien obligés de se débarrasser de la marchandise, à perte, mais en attendant, un clan de geckos s'était mis à faire le ménage dans les coins et recoins de ce capharnaüm. Les geckos – ces lézards qui grimpaient aux murs, avec leur peau translucide et pâle, leurs yeux fendus, leurs doigts à ventouses. Un spécimen arrivait justement, se frayant sans bruit un chemin entre les taches d'humidité du plafond. C'était le gros, aux airs de matrone, qui aimait bien se prélasser au-dessus d'elle près du plafonnier. « Salut, Gwyneth », dit Laura, et elle bâilla.

Un coup d'œil à son poignet. Quatre heures de l'après-midi. Elle avait encore du sommeil, du chagrin, des soucis et du décalage horaire à rattraper, mais il était temps de se lever et de s'y remettre.

Elle se glissa dans son jean, défroissa son T-shirt. Son portatif était posé sur une tablette pliante, derrière un gros panier tissé garni de fleurs en papier. Un vague politicard de Singapour lui avait envoyé le bouquet en cadeau de bienvenue. La coutume. Elle l'avait gardé, malgré tout, parce qu'elle n'avait jamais vu de fleurs en papier comme celles qu'ils faisaient ici à Singapour. Elles étaient d'une élégance extrême, presque effrayantes dans leur perfection de répliques de musée. Hibiscus rouges, chrysanthèmes blancs, les couleurs nationales de Singapour. Superbes, parfaites et irréelles. Elles sentaient l'eau de

Cologne française.

Elle s'assit, alluma le terminal et chargea des données. Décapsula une boîte d'eau minérale qu'elle versa dans une théière décorée d'une frise de dragons. Elle but une gorgée et scruta l'écran qui l'absorba aussitôt.

Le monde alentour s'évanouit. Dans la vitre noire, le lettrage vert. Le monde intérieur du Réseau.

PARLEMENT DE LA RÉPUBLIQUE DE SINGAPOUR
Commission spéciale sur la politique de l'information
Audition publique – 9 octobre 2023

PRÉS. COMMISSION
S. P. Jeyaratnam, député (Jurong), PIP

VICE-PRÉS.
Y. H. Leong, député (Moulmein), PIP

A. bin Awang, député (Bras Basah), PIP
T. B. Pang, député (Queenstown), PIP
C. H. Quah, député (Telok Blangah), PIP
Dr R. Razak, député (Anson), Parti antitravailliste.

Procès-verbal de déposition

M. JEYARATNAM : … des accusations rien moins que diffamatoires !

MME WEBSTER : Je suis parfaitement consciente de l'élasticité des lois locales sur la diffamation.

M. JEYARATNAM : Êtes-vous en train de dénigrer l'intégrité de notre appareil législatif ?

MME WEBSTER : Amnesty International détient une liste de dix-huit militants politiques locaux, ruinés ou emprisonnés à la suite des procès en diffamation de votre gouvernement.

M. JEYARATNAM : Cette commission ne servira pas de tribune aux idées mondialistes ! Pourriez-vous appliquer ce genre de nobles critères à vos bons amis de la Grenade ?

MME WEBSTER : La Grenade est une dictature autocratique qui pratique le meurtre et la torture politiques, monsieur le Président.

M. JEYARATNAM : Certes. Mais cela ne vous a pas empêchés, vous autres Américains, de les dorloter. Ou de

nous attaquer : nous, des démocrates industriels comme vous.

MME WEBSTER : Je ne suis pas une diplomate américaine, je suis une associée de Rizome. Ma préoccupation essentielle est votre politique commerciale. Les lois sur l'information à Singapour favorisent la piraterie industrielle et le viol de la vie privée. Votre Banque islamique Yung Soo Chim a peut-être un meilleur paravent légal, mais elle a nui aux intérêts de ma compagnie tout autant que la Banque unie de la Grenade. Si ce n'est pas plus. Nous n'avons pas l'intention de porter atteinte à votre fierté, votre souveraineté nationale ou quoi que ce soit, mais nous voulons voir changer cette politique. C'est la raison de ma venue ici.

M. JEYARATNAM : Vous assimilez notre gouvernement démocratique à un régime terroriste.

MME WEBSTER : Je ne vous assimile pas, parce que je ne peux pas croire que Singapour soit responsable du brutal attentat dont j'ai été le témoin. Mais les Grenadins le croient, eux, car ils savent pertinemment que vous êtes tous deux rivaux en piraterie, ce qui vous procurait un motif. Quant à la vengeance, je crois… je sais qu'ils sont quasiment capables de tout.

M. JEYARATNAM : De tout ? Combien de bataillons possède ce sorcier ?

MME WEBSTER : Je ne puis vous répéter que ce qu'ils m'ont dit. Juste avant mon départ, un cadre grenadin nommé Andreï Tarkovsky m'a remis un message pour vous. *(Déposition de Mme Webster effacée.)*

M. JEYARATNAM : Silence, s'il vous plaît ! C'est de la pure propagande terroriste..« La présidence donne la parole à M. Pang pour une motion.

M. PANG : Je demande que le message terroriste subversif soit retiré du procès-verbal.

MME QUAH : Je soutiens la motion.

M. JEYARATNAM : Motion adoptée.

DR RAZAK : Monsieur le Président, je désire que soit consignée mon objection à cet acte de censure stupide.

MME WEBSTER : Singapour pourrait être la prochaine victime ! J'ai vu comment ça se passait ! Les chicanes légales… ce n'est pas cela qui vous aidera s'ils sèment des mines dans votre ville et l'attaquent à la bombe incendiaire !

M. JEYARATNAM : Silence ! Silence, s'il vous plaît, mesdames et messieurs.

DR RAZAK : … une sorte d'aubergiste ?

MME WEBSTER : Nous autres, chez Rizome, nous n'avons pas d'« emploi », à proprement parler, docteur Razak. Simplement des choses à faire et des gens pour les accomplir.

DR RAZAK : Mes estimés collègues du Parti pour l'innovation populaire parleraient d'« inefficacité ».

MME WEBSTER : Eh bien, notre notion de l'efficacité a plus à voir avec l'accomplissement personnel que, euh, les possessions matérielles.

DR RAZAK : Je crois savoir qu'un grand nombre d'employés de Rizome ne travaillent pas du tout.

MME WEBSTER : Eh bien, on s'occupe de notre personnel. Bien sûr, une bonne partie de cette activité se déroule en dehors de l'économie monétaire. Sous forme d'une économie invisible qui ne se chiffre pas en dollars.

DR RAZAK : En écus, voulez-vous dire.

MME WEBSTER : Pardon, oui. C'est comme les travaux ménagers : on n'est pas payé pour mais c'est pourtant bien ainsi qu'on fait survivre sa famille, non ? Le simple fait que ça ne passe pas par la banque ne veut pas dire que ça n'existe pas. Et incidemment, nous ne sommes pas des « employés » mais des « associés ».

DR RAZAK : En d'autres termes, votre credo c'est le plaisir ludique plutôt que le profit. Vous avez substitué au « labeur », au spectre humiliant de la « production forcée », un choix varié de passe-temps récréatifs. Et remplacé l'appât du gain par l'instauration d'un tissu de liens sociaux, renforcés par une structure de pouvoir électif.

MME WEBSTER : Oui, je pense… si j'entends bien vos définitions.

DR RAZAK : Combien de temps encore pensez-vous vous passer entièrement du « travail » ?

Singha Pura signifiait « la Cité des lions ». Mais il n'y avait jamais eu le moindre lion sur l'île de Singapour.

Le nom devait toutefois répondre à une certaine logique. Aussi les légendes locales expliquaient-elles que le fameux « lion » avait dû être un monstre marin.

Dans la tribune opposée du Stade national de Singapour, une marée humaine brandit ses cartes réfléchissantes, révélant à Laura son monstre, le « lion mariné[6] » de Singapour, sous la forme d'une éclatante mosaïque de rectangles en carton.

Tonnerre d'applaudissements patriotiques d'une foule compacte de soixante mille spectateurs.

Le lion mariné avait un long corps écailleux de poisson et la tête du lion de l'ancien Empire britannique. Ils en avaient une statue à Merlion Park, à l'embouchure de la Rivière de Singapour. L'objet faisait dix mètres de haut, hybride parfaitement monstrueux.

« Orient-Occident – comme chats et poissons – jamais ne s'entendront. » Jusqu'au jour où quelque brillant esprit avait tout simplement décidé de trancher la tête du poisson pour lui substituer celle du lion. Et le tour était joué : Singapour.

À présent, ils étaient quatre millions et ils avaient les plus hauts putains de gratte-ciel du monde.

Suvendra, assise près de Laura dans les gradins, lui présenta un sachet de bananes frites. Laura en prit une poignée et engloutit une nouvelle bouchée de gelée au citron. Les camelots du stade vendaient la meilleure bouffe express qu'elle ait jamais goûtée.

De l'autre côté du terrain s'étalait une nouvelle image animée : un immense visage souriant cette fois ; mais les points-images en carton trop grands rendaient la représentation grossière, comme un mauvais affichage graphique.

« C'est le spécimen qu'ils présentent », crut bon d'expliquer Suvendra. Frêle et minuscule Malaisienne dans la cinquantaine, cheveux huileux ramenés en chignon et fines oreilles protubérantes. Vêtue d'une robe bain de soleil jaune, en tennis, le foulard Rizome autour du cou. Près d'elle, un robuste Eurasien mâchait des graines de tournesol dont il crachait soigneusement les pépins dans un petit sac poubelle en plastique.

« Le quoi ? demanda Laura.

— Le *spaceman.* Leur cosmonaute.

— Oh ! d'accord ! » Ainsi donc, c'était l'astronaute singapourien, souriant derrière son casque spatial. On aurait dit une tête coupée coincée dans un téléviseur.

Grondement montant du crépuscule. Laura rentra la tête dans les épaules. Six ptérodactyles noir mat survolèrent le stade. Des objets menaçants. La patrouille de combat de la SAF, avec ses pilotes d'élite, les Anges de Chrome, ou un nom de ce genre. Les biréacteurs crachèrent des plumets tire-bouchonnants de fumée orange par leurs bouts d'ailes inclinés vers le bas. La foule des spectateurs se leva d'un bond joyeux, poussant des vivats et agitant ses programmes.

Les Brigades de Garçons et de Jeunes Filles envahirent le terrain de foot, en maillot rouge et blanc et petite casquette à visière. Elles se mirent en formation, agitant de longs rubans de crêpe attachés à des bâtons. Écoliers aseptisés marchant au pas, de toutes races et confessions, quoiqu'on ne l'aurait jamais deviné à les voir.

« Ils sont très bien formés, n'est-ce pas ? dit Suvendra.

— Ouais. »

Un tableau d'affichage vidéo s'élevait à l'extrémité est du terrain. Il retransmettait l'image en direct du reportage télévisé de la SBS. L'écran afficha un gros plan pris de l'intérieur de la tribune officielle. Coup d'œil sur les huiles locales en train de couver les gosses de ce regard radieux et sentimental que les politiciens réservent aux enfants d'électeurs.

Laura les étudia. Le type en costume de drap était S.P. Jeyaratnam, maître de l'information à Singapour. Un Tamoul aux sourcils arqués, avec l'air vaguement onctueux d'un Thug pratiquant l'étranglement rituel. Ancien journaliste, Jeyaratnam était à présent le premier couteau du Parti pour l'innovation populaire. L'homme était doué pour l'invective. Laura n'avait pas aimé se mesurer à lui.

Le premier ministre singapourien remarqua la caméra. Il descendit ses lunettes de soleil cerclées d'or au bout de son nez et lorgna l'objectif. Il cligna de l'œil.

Les spectateurs se poussèrent du coude en se tortillant ravis.

Gloussant aimablement, le premier ministre glissa quelques mots à sa voisine, une starlette chinoise coiffée d'un haut chignon et vêtue d'un chiton d'or. La fille rit avec ce charisme né d'une longue pratique. Le premier ministre repoussa la fine mèche brune qui barrait son front. Éclat de jeunes dents robustes.

Le réalisateur quitta les célébrités pour cadrer les longues jambes bottées d'une majorette.

Les enfants quittèrent le stade au milieu d'applaudissements nourris, remplacés par deux longues rangées de policiers militaires qui entrèrent au pas. Casque à jugulaire blanche, ceinture blanche à la Sam Browne, pantalon kaki et bottes cirées à la perfection. Les soldats se disposèrent face aux gradins et entamèrent un ballet complexe avec leur fusil. Enchaînement bien rodé qui s'acheva par un « présentez armes » impeccable.

« Kim m'a l'air en grande forme aujourd'hui », commenta Suvendra. Tout le monde ici appelait le premier ministre par son prénom. Il s'appelait Kim Swee Lok – ou Lok Kim Swee, pour ses compatriotes d'origine chinoise.

« Mmmm, fit Laura.

— Vous êtes bien silencieuse, ce soir. » Suvendra posa une main légère comme un papillon sur son avant-bras. « Encore sous le coup de la déposition, n'est-ce pas ?

— Il me fait penser à mon mari », bafouilla Laura.

Suvendra sourit. « Il est beau mec, votre mari. »

Laura ressentit un frisson gêné. Elle avait survolé la moitié du monde avec une telle rapidité – le choc culturel avait d'étranges effets

secondaires. La zone du cerveau chargée d'opérer les associations devait être saturée. Elle avait vu dans les magasins de Singapour des caissières au visage de pop star et dans les rues des flics qui ressemblaient à des présidents. Jusqu'à Suvendra qui n'était pas sans lui rappeler Grace Webster, sa belle-mère. Pas vraiment une ressemblance physique mais les vibrations étaient là ; Laura avait toujours bien accroché avec Grace.

L'aisance avec laquelle Kim exerçait ses pouvoirs de séduction la rendait vraiment perplexe. Son influence sur cette petite ville-État procédait d'une intimité quasiment érotique. C'était comme si Singapour l'avait épousé. Son Parti pour l'innovation populaire avait passé toutes les formations d'opposition à la moulinette des urnes. Démocratiquement, en toute légalité – mais la République de Singapour n'en était pas moins foncièrement devenue un État à parti unique.

Toute la petite république, avec ses embouteillages et sa population chaleureuse et disciplinée, était désormais entre les mains d'un génie visionnaire âgé de trente-deux ans. Depuis son élection au Parlement, neuf ans plus tôt, Kim Lok avait réformé la fonction publique, supervisé un vaste plan de rénovation urbaine et revitalisé l'armée. Et tout en vivant au grand jour une quantité d'aventures amoureuses, il avait d'une manière ou d'une autre réussi à décrocher des diplômes supérieurs d'ingénierie et de science politique. Son ascension vers le pouvoir avait été irrésistible, portée par un étrange mélange de menace et de séduction de play-boy.

Les soldats terminèrent leur manœuvre par un moulinet puis se figèrent dans un salut au garde-à-vous. La foule se leva alors pour entonner l'hymne national : une vibrante ritournelle intitulée *Compte sur moi, Singapour*. Des milliers de Chinois, de Malais, de Tamouls, souriants et bien habillés – et chantant tous en anglais.

La foule se rassit sur les gradins de bois avec ce bruissement sonore si particulier émis par des tonnes de chair humaine en mouvement simultané. Ils sentaient le sassafras, l'huile solaire et la glace en cornet. Suvendra prit ses jumelles et balaya la tribune officielle protégée par une vitre blindée. « À présent, c'est le grand discours, annonça-t-elle à Laura. Il se peut qu'il commence avec le lancement spatial mais il va finir comme d'habitude par la crise de la Grenade. Vous pourriez prendre la mesure de ce type.

— C'est juste. » Laura enclencha son mini-enregistreur.

Elles se tournèrent pour fixer, dans l'expectative, l'écran vidéo géant.

Le premier ministre se leva, rangeant négligemment ses lunettes noires dans sa poche de costume. Il saisit à deux mains les bords latéraux de la tribune, penché en avant, le menton relevé, les épaules

raidies.

Un silence crispé, attentif, saisit la foule. La voisine de Laura, une matrone chinoise en pantalon extensible et chapeau de paille, serra nerveusement les genoux et coinça les mains entre ses cuisses. L'amateur de graines de tournesol fourra son sac entre ses pieds.

Gros plan. La tête et les épaules du premier ministre envahirent, imposants, les dix mètres d'écran vidéo. Une voix soyeuse, intime et douce, retentit, amplifiée avec soin par une sono élaborée.

« Mes chers concitoyens », commença Kim.

Suvendra chuchota d'une voix brève : « Ça va être du sérieux, pas de doute ! » Graines de Tournesol lui intima le silence.

« Du temps de nos grands-parents, psalmodia Kim, les Américains ont visité la Lune. À l'heure où je vous parle, une antique station spatiale du bloc socialiste continue d'orbiter autour de notre Terre.

« Pourtant, jusqu'à ce jour, la plus grande aventure de l'humanité s'étiolait. Hors de nos frontières, les courtiers du pouvoir ne sont plus intéressés par les défis nouveaux. Les mondialistes ont figé ces idées. Leurs lanceurs spatiaux antiques et dérisoires persistent à imiter les missiles nucléaires avec lesquels naguère encore ils menaçaient la planète.

« Mais, mesdames et messieurs – mes chers concitoyens –, aujourd'hui, je puis me présenter devant vous et vous annoncer que le monde a oublié de compter avec la vision de Singapour ! »

(Tonnerre d'applaudissements. Le premier ministre attendit, souriant. Il leva la main. Silence.)

« Le vol orbital du capitaine Yong-Joo est la plus grande entreprise spatiale de notre époque. Son exploit prouve à tous que notre république détient désormais la technologie de lancement la plus avancée de la planète. Une technologie propre, rapide et efficace – fondée sur les derniers progrès en matière de supraconductivité et de lasers accordables. Autant d'innovations que les autres nations semblent incapables de réaliser – voire d'imaginer. »

(Sourire ironique de Kim. Vociférations d'allégresse jaillies de soixante mille poitrines.)

« Aujourd'hui, dans le monde entier, des hommes et des femmes tournent les yeux vers Singapour. Ils sont émerveillés par l'ampleur de notre réussite – un fait qui, dans sa crudité, apporte un démenti cinglant à des années de calomnie mondialiste. Ils se demandent comment notre cité de quatre millions d'âmes a triomphé là où ont échoué des États-continents.

« Mais notre succès n'est pas un secret. Il était inhérent à notre destin même de nation. Notre île est superbe mais incapable de nous nourrir. Depuis deux siècles, nous autres citoyens de la cité des lions devons à nos seuls talents chaque bouchée du riz que nous

mangeons. »

(Plissement de front résolu sur l'immense image vidéo. Vagues d'excitation à travers la foule.)

« Ce combat nous a endurcis. Les dures nécessités ont contraint Singapour à se charger du fardeau de l'excellence. Depuis Merdeka, nous avons égalé les réussites du monde développé – et les avons surpassées. Il n'y a jamais eu place ici pour l'indolence ou la corruption. Pourtant, alors que nous allions de l'avant, ces vices ont dévoré le cœur même de la culture mondiale. »

(Éclat des dents – presque un rictus.)

« Aujourd'hui, le géant américain s'assoupit – son gouvernement s'est réduit à une parodie télévisée. Aujourd'hui, le bloc socialiste poursuit ses rêves creux d'avarice consommatrice. Même les Nippons, jadis tout-puissants, sont devenus mous et prudents.

« Aujourd'hui, soumis à l'attrait maléfique de la convention de Vienne, le monde glisse lentement et sûrement vers une grise médiocrité.

« Mais le vol du capitaine Yong-Joo marque un tournant. Aujourd'hui, notre lutte historique entre dans une phase nouvelle – pour des enjeux plus vastes que tous ceux que nous avons pu affronter jusqu'ici.

« De tout temps, des empires ont cherché à dominer cette île. Nous avons combattu les oppresseurs japonais durant trois impitoyables années d'occupation. Nous avons renvoyé les impérialistes britanniques à leur décadence européenne. Le communisme chinois et la traîtrise malaise ont cherché tour à tour à nous subvertir – en vain.

« Et aujourd'hui, à cet instant même, le réseau des médias mondialiste est saturé de messages de propagande dirigés contre notre île. »

(Laura frissonna dans l'air tropical embaumé.)

« Les tarifs sont relevés – des quotas d'exportation imposés à nos produits –, les multinationales étrangères fomentent des complots contre nos industries de pointe. Pourquoi ? Qu'avons-nous fait pour mériter un tel traitement ?

« La réponse est simple. Nous les avons battus sur leur propre terrain. Nous avons réussi là où les mondialistes ont échoué ! »

(Ses mains tranchèrent l'air, éclair soudain d'un bouton de manchette.)

« Voyagez dans n'importe quel autre pays du monde développé, aujourd'hui ! Vous y trouverez la paresse, le déclin, le cynisme. Partout, un renoncement à l'esprit de conquête. Des rues jonchées de détritus, des usines mangées par la rouille. Des hommes et des femmes abandonnés, condamnés à vivre des existences inutiles dans les queues

du chômage. Des artistes et des intellectuels, sans but ni dessein, occupés aux jeux vains d'une molle aliénation. Et partout, la toile d'araignée soporifique d'une propagande unilatérale.

« Le régime de la Culture Grise n'hésite devant rien pour défendre et étendre son *statu quo*. La Culture Grise ne peut pas rivaliser équitablement avec la vigueur débridée de Singapour, avec sa libre concurrence. D'où leurs prétentions à dénigrer notre génie, notre audace. Nous vivons dans un monde de luddites, qui dilapident des milliards à préserver la nature sauvage et les jungles infâmes mais ne font rien pour développer les plus hautes aspirations de l'humanité.

« Bercé par les promesses vides de la sécurité, le monde hors de nos frontières est en train de s'assoupir.

« Terrible perspective. Pourtant, il y a un espoir. Car la Singapour d'aujourd'hui est vivante, et debout, comme jamais aucune autre société avant elle.

« Mes chers concitoyens… Singapour refusera dorénavant de se voir imposer un rôle mineur à la périphérie du monde. Notre cité des lions n'est l'arrière-cour de personne, n'est l'État fantoche de personne ! Nous sommes à l'ère de l'information et notre manque de territoire – réduit à une mince bande de terre arable – n'est plus un handicap. Dans un monde qui glisse dans un sommeil médiéval, notre Singapour est le centre potentiel d'une nouvelle Renaissance ! »

(La femme en pantalon extensible saisit la main de son mari.)

« Je me suis dressé devant vous aujourd'hui pour vous dire qu'une bataille s'annonce – un combat pour l'âme de la civilisation. Notre Singapour livrera cette bataille ! Et nous la gagnerons ! »

(Applaudissements frénétiques. Dans tout le stade, des hommes et des femmes – des cadres du parti, peut-être ? – se levèrent. Comprenant le signal, la foule se leva par vagues. Laura et Suvendra firent de même, ne voulant pas se faire remarquer. Les clameurs s'éteignirent et le stade retentit d'applaudissements cadencés.)

(« Quel sale type », marmonna Laura. Suvendra acquiesça, tout en faisant mine d'applaudir.)

« Mes chères concitoyennes, mes chers concitoyens », murmura le premier ministre. (La foule se rassit, comme une houle furieuse qui reflue.)

« Notre peuple n'a jamais été enclin à la suffisance. Nous autres Singapouriens n'avons jamais renoncé à notre sage tradition de service militaire généralisé. Aujourd'hui, nous recueillons les fruits de ce long sacrifice en temps et en efforts. Nos forces armées, d'effectif réduit mais supérieurement équipées, rivalisent désormais avec les meilleures armées du monde moderne. Depuis des années, nos adversaires nous menacent et déchaînent contre nous leur vindicte, mais ils n'osent pas se frotter à la forteresse qu'est Singapour. Ils

savent pertinemment que nos Forces d'intervention rapide peuvent exercer, avec une efficacité et une précision chirurgicale, des représailles immédiates sur n'importe quel coin du globe !

« Aussi le combat auquel nous sommes confrontés sera-t-il subtil, sans délimitations nettes. Il va mettre à l'épreuve notre volonté, notre indépendance, nos traditions – notre survie même en tant que peuple.

« La première escarmouche a déjà eu lieu. Je fais allusion aux récentes atrocités terroristes commises contre l'île antillaise de la Grenade.

« Le gouvernement de la Grenade – le mot gouvernement est sans doute excessif… »

(Éclat de rire général pour détendre l'atmosphère.)

« La Grenade, donc, a prétendu publiquement que certains éléments à Singapour seraient responsables de cette attaque. J'ai convoqué le Parlement afin qu'il engage une enquête publique et complète sur cette affaire. À l'heure qu'il est, mes chères concitoyennes, mes chers concitoyens, je ne puis vous en dire plus. Je me garderai bien d'influer sur les conclusions de l'enquête, ou de mettre en danger des sources de renseignements vitales pour nous. Toutefois, je puis déjà vous dire que les ennemis de la Grenade ont pu se servir des canaux commerciaux de Singapour comme couverture.

« Si cela se révèle exact, je fais devant vous le serment que les responsables en paieront lourdement le prix. »

(Air de sincérité résolue. Laura scruta les visages dans la foule. Tous les spectateurs étaient assis sur la pointe des fesses et tous avaient ce même air sérieux, empreint d'un noble courroux.)

« Mes chères concitoyennes, mes chers concitoyens, nous autres, sur notre île, n'avons aucun grief contre le malheureux peuple de la Grenade. Par les voies diplomatiques, nous l'avons d'ailleurs contacté, pour lui offrir notre aide médicale et technique dans sa douloureuse épreuve.

« Ces témoignages de bonne volonté ont été repoussés. Paralysé par cette attaque cruelle, leur gouvernement est en pleine confusion et ses arguments sont aux limites du rationnel. Jusqu'à ce que la crise soit résolue, nous devons résister avec fermeté à toutes les formes de provocation. Nous devons être patients. Souvenons-nous que les Grenadins n'ont jamais été un peuple discipliné. Nous devons espérer que leur panique se dissipera quand ils auront retrouvé leurs esprits. »

(Kim desserra l'étreinte de ses phalanges blanchies contre les flancs de la tribune et leva la main pour écarter la mèche qui lui tombait dans les yeux. Il se tut quelques instants, agitant les doigts comme s'ils le démangeaient.)

« En attendant, toutefois, ils persistent à proférer des menaces belliqueuses. La Grenadie n'a pas su reconnaître notre fondamentale

communauté d'intérêts. »

(Laura tiqua : « La Grenadie ? »)

« Toute attaque contre la souveraineté de la Grenadine est une menace potentielle contre la nôtre. Nous devons admettre la possibilité – la probabilité – d'une stratégie sous-jacente du diviser pour régner. À l'œuvre… dès aujourd'hui… »

(Kim détourna le regard de la caméra. Des gouttes de sueur s'étaient mises à perler sur son front poudré – sur l'écran géant, elles paraissaient aussi grosses que des ballons de foot. De longues secondes s'écoulèrent. De petites touches de murmures anxieux naquirent parmi la foule.)

« Aujourd'hui… demain… je vais déclarer l'état d'urgence… m'octroyant le pouvoir… exécutif. Nécessaire pour protéger nos concitoyens des risques possibles de subversion… d'attaque. Par les mondialistes gris, ou par les noirs. Les Gri-gredins. Les… les sales nègres ! »

(Kim dégringola presque de la tribune. Il regarda de nouveau sur sa gauche, comme pris de vertige, cherchant un appui. Quelqu'un, hors champ, murmura des paroles étouffées, d'une voix inquiète. Kim marmonna à haute voix.)

« Mais qu'est-ce que j'ai dit ? »

Il tira sur sa pochette, faisant tomber ses lunettes noires. Il s'épongea le front, le cou. Puis une convulsion soudaine le prit. Il tituba, bascula vers l'avant, agrippant sa tribune. Son visage se congestionna et il se mit à hurler dans les micros.

« Les chiens ont baisé Vienne ! Mes chers concitoyens-toyennes, j'ai… j'ai bien peur d'être au regret de vous dire que ces parias de chiens errants ont baisé l'Ayatollah ! Cause à mon cul ! Vous feriez mieux – d'aller tous chier sur le putain de lancement-laser du capitaine spatial… »

Cris horrifiés. Grondements et vociférations d'une foule affolée se levant comme un seul homme.

Kim s'affala et disparut derrière le podium.

Soudain, il se redressa, comme un pantin. Il ouvrit la bouche.

Et là, vision d'horreur, il se mit à vomir du sang et du feu. Un torrent de flammes livides jaillit de sa bouche et de ses yeux. En quelques secondes, son visage vidéo géant noircit sous une chaleur impossible. Un cri d'agonie assourdissant ébranla tout le stade. Crissement d'âmes damnées et de feuilles de métal déchiré.

Ses cheveux s'embrasèrent comme une chandelle, sa peau se ratatina. Ses doigts griffèrent ses orbites en flammes. L'air devint un ouragan de fracas métalliques obscènes.

Alors, les spectateurs des gradins du bas se ruèrent, pris de panique, vers le terrain de football. Sautant, trébuchant, escaladant les

balustrades, se montant dessus. Balayant les casques blancs de la police, comme autant de bouées drossées par le ressac.

Et le bruit continuait, encore et encore.

On tira violemment Laura par la jambe. C'était Suvendra. Elle s'était tapie sous le banc, à quatre pattes. Elle hurla quelque chose d'impossible à entendre. Puis gesticula : couchez-vous !

Laura hésita, leva la tête et fut aussitôt submergée par la foule.

Celle-ci dévalait la pente des gradins comme une force aveugle. Coudes, épaules, genoux, pieds, en une cavalcade meurtrière. Une brusque muraille compacte de corps. Laura bascula en arrière, boula par-dessus le banc. Elle percuta une masse qui céda sous elle, spongieuse – un corps humain.

Le béton se précipita vers elle, lui heurta le visage. Elle se retrouva à terre, piétinée – le dos écrasé sous un choc qui lui coupa le souffle. Suffoquée, aveuglée – mourante !

Horribles secondes de panique noire. Puis elle se retrouva à ramper, se tortiller, comme Suvendra, sous les lattes branlantes d'un banc qui vibrait. La foule se déversait au-dessus d'elle à présent. Déferlement interminable d'une machine monstrueuse à mille jambes en guise de piston. Un pied chaussé d'une sandale lui écrasa les doigts ; elle retira vivement sa main.

Un petit garçon tournoya devant elle, la tête la première. Son épaule vint heurter violemment l'angle dur du banc ; il tomba. Ombres, chaleur croissante, odeur de panique et ce bruit de corps qui tombent et se précipitent…

Laura serra les dents et se jeta dans la mêlée. Elle saisit le gosse à la taille et le traîna sous le banc avec elle. Elle l'enveloppa de ses bras, le blottit sous elle.

Il enfouit le visage contre son épaule, l'agrippant si fort qu'elle en eut mal. Le béton tremblait sous son corps, le stade tremblait sous l'avalanche de viande humaine.

Soudain, le fracas infernal des haut-parleurs se tut. Les oreilles de Laura carillonnaient. Brutalement, sans transition, elle entendit sangloter le gamin. Des gémissements de douleur et d'horreur montèrent dans le brusque silence.

Le terrain de foot était envahi par la cohue. Les travées autour d'elle étaient jonchées de débris abandonnés : chaussures, chapeaux, gobelets et bidons écrasés. En bas, près des grilles, les blessés, les sonnés, titubaient comme des ivrognes. Certains sanglotaient, à genoux. D'autres gisaient, étendus de tout leur long, brisés.

Laura se rassit lentement sur le banc, le gosse serré contre elle. Il se cacha le visage contre son épaule.

Des zébrures de parasites striaient en silence le tableau d'affichage géant. Elle respirait fort, tremblante. Tant que l'horreur

avait duré, le temps était resté suspendu, réduit à une éternité de terreur assourdissante. La folie avait balayé la foule comme une tornade. Avant de se dissiper.

Le tout n'avait duré que peut-être quarante secondes.

Un vieux Sikh enturbanné passa devant elle en boitant ; du sang gouttait de sa barbe blanche.

En bas, sur le terrain, la foule se rassemblait, avec lenteur. Les policiers s'étaient regroupés çà et là, amas de casques blancs. Ils essayaient de faire s'asseoir les gens. Certains obtempéraient, mais la plupart s'écartaient, sourds et réticents, comme du bétail.

Laura suça ses phalanges écrasées et contempla la pelouse, ahurie.

Tout ça pour *rien*. Des gens sensés, civilisés, avaient jailli de leur siège pour descendre se piétiner à mort. Sans la moindre raison. Et maintenant que tout était fini, ils ne cherchaient même pas à quitter le stade. Certains même *étaient en train de regagner leur place dans les gradins*. Le visage exsangue, la démarche cotonneuse – l'allure de zombis.

Tout au bout du banc de Laura, une grosse femme en sari à fleurs était en train de trembler et de hurler. Elle frappait son mari avec son chapeau de paille, à coups redoublés.

Elle sentit qu'on lui touchait l'épaule. Suvendra s'assit près d'elle, ses jumelles à la main. « Ça va ?

— Marna ! » implora le petit garçon. Cinq ou six ans. Il avait une gourmette dorée et un maillot orné d'un buste de Socrate.

« Je me suis cachée. Comme vous », dit-elle à Suvendra. Elle s'éclaircit la voix. « Une bonne idée.

— J'ai déjà vu ce genre d'incident, à Djakarta, expliqua-t-elle.

— Bon Dieu, mais qu'est-ce qui s'est passé ? »

Suvendra tapota ses jumelles et désigna la tribune officielle. « J'ai repéré Kim, là-haut. Il est vivant.

— Kim ? Mais je l'ai vu mourir…

— Vous avez vu un méchant truquage, dit sobrement Suvendra. Ce que vous avez vu était impossible. Même Kim Swee Lok est incapable de cracher du feu et d'exploser. » Suvendra eut une petite grimace amère. « Ils savaient qu'il devait prononcer un discours aujourd'hui. Ils ont eu le temps de se préparer. Les terroristes. »

Laura entrecroisa les doigts. « Ô mon Dieu… »

D'un signe de tête, Suvendra désigna l'écran zébré de parasites. « Les autorités l'ont coupé, maintenant. Parce qu'il a été saboté, comprenez ? Quelqu'un a piraté l'écran et diffusé un cauchemar. Pour terroriser la ville.

— Mais toutes ces horreurs éructées par Kim ? Il avait l'air drogué ! » Laura caressa les cheveux du garçon, l'air absent. « Mais ça aussi, il a fallu le simuler. Ils ont passé une bande trafiquée, c'est ça ?

Et donc, Kim est indemne, en fait. »

Suvendra toucha ses jumelles. « Non, je l'ai vu. Ils le transportaient… J'ai bien peur que la tribune officielle n'ait également été piégée. Kim est tombé dans un piège.

— Vous voulez dire que tout cela s'est réellement produit ? Que Kim a réellement dit toutes ces horreurs ? Toutes ces histoires de chiens et de… ô seigneur, non.

— Droguer un homme pour qu'il ait un comportement aberrant, puis faire croire qu'il est en train de brûler vif – voilà qui semblerait une bonne plaisanterie… pour un sorcier vaudou. » Suvendra se leva, nouant sous le menton les rubans de son chapeau de paille.

« Mais Kim… il a dit qu'il voulait la paix avec la Grenade.

— S'attaquer à Kim est une gaffe stupide. Nous aurions pu régler la question bien plus intelligemment. Mais enfin, nous ne sommes pas des terroristes, nous. » Suvendra ouvrit son sac et sortit une cigarette.

« Vous ne pouvez pas fumer en public, fit Laura, interdite. C'est illégal, ici. »

Suvendra sourit. « Rizome doit aider tous ces pauvres fous. J'espère que vous n'avez pas oublié votre formation de secouriste. »

Laura était allongée dans son lit de camp au comptoir de Rizome, complètement décalquée. Elle effleura son poignet. Trois heures du matin, heure de Singapour, vendredi 13 octobre. La fenêtre se découpait, pâle, illuminée par l'éclat bleuâtre des lampes à arc sur les quais d'East Lagoon. Montés sur leurs gros pneus crantés, des robots débardeurs roulaient, infaillibles, entre les taches d'obscurité. Une grue squelettique plongeait dans les cales d'un cargo roumain ; son grand bras de fer évoluait avec une persistance imbécile, manipulant les conteneurs géants comme les cubes d'un alphabet.

Un téléviseur clignotait au pied de sa couchette, le son coupé : un journaliste local, laquais estampillé par le gouvernement, comme tous les journalistes ici, à Singapour… comme tous les journalistes partout dans le monde, quand on allait au fond des choses. Il donnait des nouvelles des hôpitaux…

Quand Laura fermait les yeux, elle revoyait encore les poitrines souffrant sous les draps déchirés et les doigts gantés et tâtonnants des aides-soignants. Au bout du compte, le pire avait été les cris, plus dérangeants que la vue du sang. Cette horripilante mélopée de la douleur, ces cris animaux que poussent les gens quand on leur a arraché leur dignité…

Onze morts. Onze seulement, un miracle. Avant ce jour, elle ne s'était jamais doutée à quel point le corps humain était résistant, jamais doutée que la chair et le sang étaient comme le caoutchouc, pleins d'une élasticité inattendue. Des femmes, des petites vieilles,

s'étaient retrouvées au pied de ces énormes entassements de chair paniquée et elles avaient réussi à en ressortir en vie. Comme cette petite mamie chinoise, les côtes cassées et la perruque arrachée, qui avait remercié et remercié Laura, hochant interminablement sa tête chiffonnée en signe d'excuse, comme si l'émeute avait été entièrement de sa faute.

Laura n'arrivait pas à dormir, encore vaguement irritée par une alchimie d'horreur et de soulagement. Une fois encore, les eaux noires de ses cauchemars avaient fait irruption dans sa vie. Mais elle s'en était quand même mieux sortie. Cette fois, elle avait même réussi à sauver quelqu'un. Elle avait sauté au beau milieu de la mêlée et sauvé quelqu'un, un hasard statistique : le petit Geoffrey Yong. Le petit Geoffrey, qui vivait dans le district de Bukit Timah, qui était au cours préparatoire et suivait des cours de violon. Elle l'avait rendu, en vie et entier, à sa mère.

« J'ai moi-même une petite fille », lui avait dit Laura. Mme Yong lui avait offert l'inoubliable réconfort d'une vaste et mystique gratitude. Galanterie du champ de bataille, entre sœurs d'armes de l'armée de la Maternité.

Elle consulta de nouveau son multiphone. Midi pile, en Georgie. Elle pouvait rappeler David, tapi dans sa Retraite de Rizome. Ce serait super d'entendre à nouveau sa voix. Ils s'ennuyaient terriblement l'un de l'autre, mais au moins l'avait-elle au téléphone, pour lui donner une vision du monde extérieur, lui dire qu'elle se débrouillait bien. Ça faisait toute la différence, ça la déchargeait d'un grand poids. Elle avait désespérément besoin de parler de ce qui s'était passé. D'entendre la douce petite voix du bébé. Et de prendre des dispositions pour se tirer en vitesse de ce patelin et se retrouver chez elle.

Elle tapa des numéros. Tonalité. Puis plus rien. Le foutu bidule devait être démoli ou quelque chose dans ce goût-là. Écrasé dans la cohue.

Elle s'assit dans le lit et essaya quelques-unes des fonctions. Elle avait encore son calepin, la liste des renseignements touristiques qu'on lui avait fournie à la douane… C'était peut-être le signal qui était mauvais, trop d'acier dans les murs de ce hangar stupide. Elle avait déjà dormi dans des trous impossibles, mais ce vieil entrepôt retapé poussait le bouchon un peu loin, même pour Rizome.

Clignotement sur l'écran de télé. Laura regarda au pied du lit.

Quatre jeunes en tenue blanche de karatéka – non, en tuniques grecques – venaient d'assaillir le reporter. Ils l'avaient étendu sur le pavé devant l'hôpital et ils étaient en train de le tabasser méthodiquement à coups de poing et de pied. Des jeunes, des étudiants peut-être. Des foulards rayés leur cachaient la bouche et le

nez. L'un d'eux s'attaqua à la caméra avec un écriteau hâtivement barbouillé d'un slogan en chinois.

La scène disparut pour laisser place à une régie où une Eurasienne d'âge mûr fixait son moniteur, atterrée.

Laura se hâta de monter le son. La présentatrice saisit d'une main tremblante une liasse de télex. Elle se mit à parler en chinois.

« Merde ! » Laura changea de chaîne.

Une conférence de presse. Un Chinois en blouse blanche de médecin. Il avait cet air étrange et répugnant commun à certains Singapouriens de l'ancienne génération – les plus riches. Un visage tendu de vampire, la peau lisse, sans âge. En partie grâce à la teinture, en partie grâce au lifting, peut-être aussi grâce aux glandes de singe, ou à des transfusions hebdomadaires de sang pris à des adolescents du Tiers Monde…

« … l'intégralité des fonctions, oui, disait le Dr Vampire. Aujourd'hui, quantité de personnes souffrant du syndrome de Tourette peuvent mener une existence parfaitement normale. »

Bla-bla-bla, bla-bla-bla, brouhaha montant du parterre. Ce truc lui faisait l'effet d'être enregistré. Laura ne savait pas au juste pourquoi. Peut-être cette espèce de manque de fraîcheur…

« Après l'attaque, miss Ting a tenu les mains du premier ministre, expliquait le Dr Vamp. À cause de cela, l'agent du transfert a également contaminé ses doigts. Bien entendu, la quantité de drogue a été considérablement plus faible que celle reçue par le premier ministre. Miss Ting est encore maintenue en observation. Mais les convulsions et autres symptômes n'ont… euh, jamais soulevé de problème dans son cas. »

Laura éprouva une bouffée d'horreur et de mépris. Cette pauvre petite actrice. Ils avaient eu Kim par l'intermédiaire d'un objet qu'il avait touché, et elle, elle lui avait tenu les mains. Elle avait tenu les mains du dirigeant de son pays pendant qu'il écumait et hurlait comme un babouin enragé. Ô seigneur ! Qu'est-ce que miss Ting allait penser quand elle se rendrait compte qu'elle était infectée elle aussi ? Laura manqua la question suivante. Bla-bla-bla, bla-bla-bla, la Grenade, bla-bla-bla.

Froncement de sourcils, mouvement de fin de non-recevoir. « Le recours a la biomédecine pour du terrorisme politique est… quelque chose d'horrifiant. Cela viole tous les codes éthiques imaginables.

— Espèce de putain d'hypocrite ! » cria Laura devant l'écran.

Coups discrets à sa porte. Elle sursauta, puis tira un peu sur son maillot de coton, pour cacher son slip. « Entrez ? »

Le mari de Suvendra passa la tête derrière la porte, petit homme coquet, portant filet dans les cheveux et pyjama de papier. « J'entends que vous être réveillée », dit-il poliment. Son accent était encore

moins compréhensible que celui de Suvendra. « Il y a un messager à porte de chargement. Lui demander vous.

— Oh ! Très bien. Je descends tout de suite. » Il ressortit et Laura passa rapidement son jean. Un jean de cadre de la Grenade – maintenant qu'elle l'avait fait, elle l'aimait bien. Elle glissa à ses pieds des sandales en mousse bon marché achetées sur place pour le prix d'un paquet de chewing-gum.

Sortir de la chambre, remonter le hall, descendre l'escalier de la galerie, passer sous les arches en poutrelles métalliques et la verrière poussiéreuse éclairée par les lampes à arc. Murs où les conteneurs s'empilent comme des dominos, cadres d'acier grands comme des maisons mobiles. Un robot de chargement gisant, sans roues, sur un cric hydraulique. Odeurs de riz, de graisse, de grains de café et de caoutchouc.

Hors du comptoir, au quai de chargement, l'un des associés Rizome de Suvendra était en conversation avec le messager. Ils la remarquèrent et il y eut un bref éclat rouge quand le gars de Rizome écrasa une cigarette.

Les pieds chaussés de sandales du messager étaient posés sur le guidon de son vélo-pousse, tricycle élégant et souple, au cadre alliant bambou laqué et corde à piano.

Le garçon bondit de son siège avec une grâce de danseur. Il portait un débardeur blanc et un pantalon de papier bon marché. Seize ou dix-sept ans, un Malais aux yeux en boutons de bottine et aux bras de lutteur. « Bonsoir, madame.

— Salut », dit Laura. Ils se serrèrent la main et elle le sentit presser la phalange dans sa paume, un geste de société secrète.

« Il est "paresseux" et "stupide" », commenta à mots couverts le jeune associé de Rizome. Comme le reste du personnel local de Suvendra, le garçon n'était pas singapourien : c'était un *Maphilindonésien,* de Djakarta. Il se nommait Ali.

— Hein ? fit Laura.

— Je suis "inadapté à un emploi classique", expliqua le messager d'un air entendu.

— Oh ! d'accord », fit Laura, comprenant enfin. Le gosse appartenait à l'opposition locale. Le Parti antitravailliste.

Suvendra était parvenue à s'attirer plus ou moins la solidarité du chef des antitravaillistes. Son nom était Razak. Comme Suvendra, Razak était malais et, en tant que tel, appartenait à un groupe minoritaire dans une ville à quatre-vingts pour cent chinoise. Il avait réussi à se constituer une fragile base électorale : en partie d'origine ethnique, en partie fondée sur une division de classe, mais pour l'essentiel composée d'une frange totalement déclavetée.

La philosophie politique de Razak était bizarre mais il avait

obstinément tenu bon contre les assauts du parti dirigeant de Kim. En conséquence, il était aujourd'hui en position pour soulever des questions gênantes à la Chambre. Ses intérêts coïncidaient en partie avec ceux de Rizome, d'où leur alliance.

Et les antitravaillistes exploitaient à fond cette alliance, eux aussi. Leurs bandes dépenaillées traînaient autour du comptoir de Rizome, quémandant une aumône, utilisant téléphone et salle de bains, et tirant de sacrées notes de télécopie sur le compte de la compagnie. Le matin, ils se regroupaient dans les parcs de la ville, pour manger de la pâte de protéines et pratiquer les arts martiaux dans leur pantalon de papier déchiré. Les gens faisaient cercle pour se moquer d'eux.

Laura servit au gamin son plus bel air de conspirateur. « Merci de venir à cette heure tardive. J'apprécie votre… euh… dévouement. »

Le garçon haussa les épaules. « Pas de problème, madame. Je suis observateur pour vos droits civiques. »

Coup d'œil de Laura à Ali. « Hein ?

— Il reste ici toute la nuit, expliqua Ali. Il observe, pour garantir nos droits civiques.

— Oh ! merci », dit vaguement Laura. Ça paraissait une excuse comme une autre pour flemmarder. « On pourrait vous faire descendre à manger, peut-être…

— Je mange que de la prom », dit le garçon. Il sortit une enveloppe froissée d'une ouverture dissimulée sous le siège du vélo-pousse. À l'en-tête du Parlement : l'HONORABLE DR ROBERT RAZAK, député (Anson).

« Ça vient de Bob », leur dit Laura, espérant recouvrer en partie son prestige perdu. Elle l'ouvrit.

Griffonnage hâtif à l'encre rouge au-dessus d'un texte imprimé.

Malgré notre opposition idéologique parfaitement fondée, nous autres membres du Parti antitravailliste conservons bien entendu des fichiers ouverts à la Banque islamique Yung Soo Chim, et ce message est arrivé à 21 h 50, heure locale, adressé à vous. Si une réponse s'avère nécessaire, n'utilisez pas le réseau téléphonique local. Avec nos meilleurs vœux de réussite en ces temps difficiles.

Ci-joint message :

> YDOOL EQKOF UHFNH HEBSG HNDGH QNOQP LUDOO. JKEIL KIFUL FKEIP POLKS DOLFU JENHF HFGSE ! IHFUE KYFEN KUBES KUVNE KNESE NHWQQ KVNEI ? JEUNF HFENA OBGHE BHSIF WHIBE. QHIRS QIFES BEHSE IPHES HBESA HFIEW HBEIA !
>
> *DAVID*

« Ça vient de David, laissa-t-elle échapper. Mon mari.

— Mari », répéta, songeur, le gamin du parti. Il semblait désolé d'apprendre qu'elle en avait un.

« Pourquoi ceci ? Pourquoi ne m'a-t-il pas simplement téléphoné ? demanda Laura.

— Le téléphone est en dérangement, dit le garçon. Plein de spectres.

— De spectres ? s'étonna Laura. Vous voulez dire : d'espions ? »

Le garçon marmonna quelque chose en malais. « Il veut dire des démons, traduisit Ali. De mauvais esprits.

— C'est une blague ? dit Laura.

— Lui me dire qu'il y a de mauvais esprits, dit calmement le garçon. "Proférant des menaces terroristes destinées à semer la panique et la dissension." Un crime aux termes de l'article 15, paragraphe 3. » Il fronça les sourcils. « Mais seulement en anglais, madame ! Il n'utilise pas le malais, bien que l'usage du malais soit officiellement stipulé dans la Constitution de Singapour.

— Qu'a dit le démon ? pressa Laura.

— "Que les ennemis des vertueux brûlent des feux de l'enfer", cita le garçon. "Que le cyclone de Jah balaie l'oppresseur." Et bien d'autres choses dans le même style sanglant. Lui m'avoir appelé par mon nom. » Il haussa les épaules. « Ma mère a pleuré.

— Sa mère estime qu'il devrait se trouver un travail, confia Ali.

— L'avenir appartient aux idiots et aux paresseux », déclara le garçon. Il plia les jambes et se percha adroitement sur les montants de bambou de son vélo-pousse.

Ali se frotta le menton. « Le chinois et le tamoul – ces langues ont-elles elles aussi été négligées ? »

Une rafale de vent souffla du large. Laura se frotta les bras. Elle se demanda si elle devait donner au garçon un pourboire. Non, se souvint-elle. Le PAT professait une étrange phobie du contact avec l'argent. « Je retourne à l'intérieur. »

Le garçon examina le ciel. « Une mousson vient de Sumatra, madame. » Il ouvrit un panneau et déplia la capote en accordéon de son vélo-pousse. La toile de nylon était blanche, peinte d'un motif rouge, noir et jaune : un Bouddha hilare couronné d'épines.

À l'intérieur du comptoir, M. Suvendra était accroupi sur un tapis gris à carreaux, sous la lumière aquatique des dômes hémisphériques. Il avait devant lui un téléviseur et un pot de café. Laura s'assit en tailleur en face de lui. « Votre message, qu'est-ce qu'il dit ?

— Comment expliquez-vous ça ? Il vient de mon mari. »

M. Suvendra examina le papier. « Pas de l'anglais… du langage codé par ordinateur. »

Un robot docker roula devant eux, un conteneur chargé sur le dos. Il empila la caisse avec un puissant chuintement de vérins hydrauliques. M. Suvendra l'ignora. « Vous et votre mari, vous avez un chiffre, oui ? Un code. Pour dissimuler le sens et prouver que le message vient bien de lui.

— Nous n'avons jamais recouru à de tels procédés ! C'est un truc pour la Triade.

— Triade, tong. » Suvendra sourit. « Comme nous, bon *Gemeinschaft*.

— À présent, je suis inquiète ! Il faut que j'appelle David tout de suite ! »

Suvendra hocha la tête. « La télé dit que le téléphone est coupé. La subversion. »

Laura réfléchit. « Écoutez, je peux traverser la digue en taxi et appeler depuis une cabine à Johore. C'est en territoire malais. Maphilindonésien, je veux dire.

— Demain matin, dit Suvendra.

— Non ! David pourrait être blessé ! Par balle ! En train de mourir ! Ou peut-être que notre bébé… » Brusque accès de terreur et de culpabilité. « J'appelle immédiatement un taxi. » Elle accéda aux renseignements touristiques sur son multiphone.

« Taxis, annonça l'appareil d'une voix flûtée. Singapour possède plus de douze mille taxis automatiques, dont plus des deux tiers climatisés. Le tarif de base est de deux écus pour les premiers quinze cents mètres ou fraction de…

— C'est bon, c'est bon…, grinça Laura.

— … hélés dans la rue ou appelés par téléphone en composant le 452 55 55.

— Parfait. » Laura pianota le numéro sur son poignet. Rien ne se passa. « Merde !

— Prenez donc un café, proposa Suvendra.

— Ils ont coupé le téléphone ! » réalisa-t-elle de nouveau, mais cette fois, franchement inquiète. « Le Réseau est interrompu ! Je ne peux plus obtenir ce putain de Réseau ! »

Suvendra caressa sa fine moustache. « C'est donc si important, hein ? Dans votre Amérique. »

Elle se frappa le poignet, à s'en faire mal. « David devrait être en train de me parler, ici, en ce moment même. Mais dans quel trou infâme sommes-nous ! » Pas d'accès. Soudain, elle avait des difficultés à respirer. « Écoutez, vous devez bien avoir une autre ligne vers l'extérieur, n'est-ce pas ? De fax, de télex, ou je ne sais quoi…

— Non, désolé. C'est un peu la débrouille, ici à Rizome Singapour. Nous juste emménager dans ce merveilleux palais. » Suvendra agita un bras. « Très difficile pour nous. » Il haussa les

épaules. « Vous vous détendez, prenez un café, Laura. Toujours possible que message soit rien du tout. Un coup de la Banque. »

Laura se claqua le front. « Bon sang, je parie que la Banque a une ligne vers l'extérieur. Sûr. En fibres optiques durcies ! Même Vienne ne peut pas les intercepter. Et en plein centre-ville, sur Bencoolen Street !

— Ô mon Dieu, dit Suvendra. Très mauvaise idée.

— Écoutez, je connais des gens là-bas. Le vieux M. Shaw, deux de ses gardes. Je les ai reçus chez moi. Ils me doivent une faveur.

— Non, non. » Il porta la main à sa bouche.

« Ils me doivent une faveur. Les pauvres crétins, à quoi d'autre sont-ils bons ? Qu'est-ce qu'ils vont faire, me descendre ? Ça la ficherait mal au Parlement, pas vrai ? Merde, ils ne me font pas peur… J'y file de ce pas. » Laura se leva.

« Il est bien tard, observa Suvendra, timide.

— C'est une banque, non ? Les banques sont ouvertes jour et nuit. »

Il leva les yeux vers elle. « Sont tous comme vous, au Texas ? »

Laura fronça les sourcils. « Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Pas possible d'appeler taxi, dit-il, pragmatique. Pas question marcher sous la pluie. Pour s'enrhumer. » Il se leva. « Vous attendez ici, j'appelle ma femme. » Il la quitta.

Laura sortit. Ali et le gamin du parti étaient assis ensemble sur la banquette arrière du vélo-pousse, sous la capote, main dans la main. Ça ne voulait rien dire. Autres cultures, autres mœurs. Quoique…

« Salut, fit-elle. Euh… je n'ai pas bien saisi votre nom.

— Trente-six, dit le garçon.

— Oh !… Y a-t-il une station de taxi à proximité ? Il m'en faudrait un.

— Un taxi, voilà, dit Trente-six, sans se démonter.

— Pour la banque Yung Soo Chim. Sur Bencoolen Street ? »

L'agent Trente-six siffla entre ses dents. Ali sortit une cigarette.

« Je peux en avoir une ? » demanda Laura.

Ali l'alluma et la lui tendit, hilare. Elle tira une bouffée. Odeur de détritus brûlés et de fleur de trèfle. Elle sentit ses papilles défaillir sous un nappage de bave cancérigène. Ali était ravi.

« D'accord, madame, dit Trente-six, avec un haussement d'épaules fataliste. Je vous emmène. » D'une bourrade, il chassa Ali de la banquette arrière puis fit signe à Laura de monter. « Allez-y, madame. Pédalez. »

Elle moulina pour sortir des docks et sur le premier kilomètre de Trafalgar Street. Puis les cieux s'ouvrirent comme une citerne et la pluie se déversa en torrents d'une force incroyable. Elle s'arrêta pour acheter un imper jetable à un distributeur au coin d'une rue.

Elle vira pour monter Anson Road, appuyant sur les pédales, suant sous le plastique bon marché. La pluie ruisselait des roues, s'élevait en nappes de vapeur des trottoirs, dévalait les caniveaux impeccables, sans un détritus.

Il y avait encore quelques bâtisses coloniales d'époque près des docks : colonnes blanches, vérandas et balustrades. Mais à mesure qu'ils approchaient du centre, la cité gagnait de la hauteur. Anson Road devint un étroit défilé pénétrant une montagne de béton, de céramique et d'acier.

C'était comme le centre de Houston. Mais un Houston comme jamais Houston même n'avait osé devenir. C'était une fourmilière, un brutal affront à tout sens des proportions. Des clochers cauchemardesques dont les fondations protubérantes recouvraient des pâtés d'immeubles entiers. Leurs niveaux supérieurs étaient criblés, comme des moules à gaufre, d'armatures triangulaires. Arcs et piliers métalliques, super-autoroutes sous leurs tunnels vitrés, s'élevaient à huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Étage après étage, ils se dressaient, muettes apparitions de rêve, ces immeubles d'une énormité si inqualifiable qu'ils en perdaient toute notion de poids ; ils restaient suspendus au-dessus de la terre, cumulo-nimbus euclidiens, dont le sommet se perdait sous des rideaux de pluie gris acier.

Çà et là, les tunnels arrondis du réseau de trains à lévitation magnétique de Singapour ; elle en vit un filer sans bruit au-dessus de Tanjong Pagar, fuseau brillant dépourvu de roues, voitures flamboyantes aux armes rouge et blanc Coca-Cola de la ville.

Guidée par l'agent Trente-six, elle quitta la rue pour franchir les portes automatiques d'une galerie marchande. La climatisation saisit ses mollets trempés. Pédalant toujours, elle s'enfonça entre des rangées de boutiques fermées, habillement, vidéo, centres de remise en forme à l'aspect sordide proposant des fractions sanguines à prix cassés.

Ils continuèrent ainsi sur près de deux kilomètres, par des galeries carrelées encombrées de publicités criardes à vous ruiner le cerveau. Montant et descendant les méandres de rampes vides, s'arrêtant à un moment pour attendre un ascenseur. Trente-six dressa négligemment le vélo-pousse sur ses roues arrière, replia l'avant télescopique et le traîna derrière lui comme une banale valise à roulettes.

Les galeries étaient presque désertes ; parfois, un bar ou une cantine de nuit, avec ses clients sobres et bien peignés mâchonnant tranquillement leur salade sous les barbouillages muraux pleins de mouettes et de marguerites. À un moment, elle vit quelques flics, l'élite de Singapour, en short bleu gurkha, lance-filet et matraque en bambou longue d'un mètre.

Elle ne savait plus du tout où était le niveau du sol. Ici, ça n'avait pas l'air d'avoir grande importance.

Ils empruntèrent une passerelle. Sous eux, traînait une bande de cyclos : de jeunes Chinois bien vêtus, mèche brillantinée, chemise de soie d'un blanc éclatant et vélo-relax aux chromes éclatants. Trente-six, qui jusque-là s'était prélassé sur le siège arrière, les pieds relevés, se redressa et cria. Il adressa aux cyclos une série de gestes cabalistiques, le dernier indubitablement obscène.

« Laissez-moi pédaler », dit-il. À bout de souffle, Laura sauta sur le siège arrière. Trente-six se mit en danseuse et le tricycle décolla comme un singe ébouillanté. Ils virèrent sur deux roues ; ses muscles durcis s'activaient, frottant contre le papier de ses jambes de pantalon.

Ils franchirent la rivière de Singapour, huit cents mètres au-dessus du sol, par une galerie vitrée proposant sandwiches et longues-vues en location. Gonflé par les pluies tropicales, l'étroit cours d'eau s'élevait sans espoir dans son caniveau de béton soigneusement aménagé. Quelque chose dans ce spectacle la déprima prodigieusement.

La pluie avait cessé quand ils atteignirent Bencoolen Street. Une aube tropicale couleur d'hibiscus caressait les plus hautes flèches d'acier du centre.

La Banque islamique Yung Soo Chim était un édifice de proportions modestes, un immeuble de bureaux pur 1990, boîte à chaussures en verre miroir, haut de soixante étages.

Dehors, s'étirait une file d'attente longue d'un pâté de maisons. L'agent Trente-six la remonta sans un mot, esquivant du bout du guidon les taxis automatiques. « Attendez une minute, dit Laura, dans le vide. Mais je *connais* tous ces gens… »

Elle les avait déjà tous vus. À l'aérogare de la Grenade, juste après l'attaque. Les vibrations étaient troublantes. Les mêmes gens – sauf qu'au lieu de Yankees, d'Européens et de Sud-Américains, c'étaient ici des Japonais, des Coréens, des Indochinois. Le même mélange, pourtant – technos miteux, prostituées aux yeux-tirelires vides, et artistes de l'embrouille, la mine patibulaire sous leur costume tropical froissé. Le même air nerveux, pouilleux, d'abonnés de la bricole, très mal à l'aise en dehors de ça…

Mouais. C'était comme si le monde s'était récuré sous la douche, se débarrassant d'une bonne couche de crime, et comme si ce pâté de maisons était la bonde au fond du bac, pleine de mousse et de poils.

Des détritus, des épaves, condamnés à la drague et à l'épandage. Soudain, elle s'imagina cette file tranquille et pouilleuse bien alignée devant un peloton d'exécution. L'image lui procura une bouffée de joie malsaine. Elle se sentit sale. Elle perdait les pédales… Les mauvaises vibrations…

« Stop », lança-t-elle. Elle descendit du vélo-pousse, traversa la rue de biais. Elle se dirigea délibérément vers le début de la file : deux techniciens japonais nerveux « *Konni-chi-wa !* » Les deux types la dévisagèrent sans broncher. Elle sourit. « *Denwa wa doko ni arimasu ka ?*

— Si on avait un téléphone, on s'en servirait en ce moment, lui dit le plus grand des deux. Et vous pouvez laisser tomber votre *nihongo* de lycée ; je suis de Los Angeles.

— Vraiment ? dit Laura. Je suis du Texas.

— Le Texas… » Ses yeux s'agrandirent. « Seigneur, Harvey, regarde un peu ! C'est elle. Comment, déjà ?

— Webster, dit Harvey. Barbara Webster. Merde, qu'est-ce qui vous est arrivé, ma poule ? Z'avez l'air d'un rat noyé. » Il se retourna, avisa le vélo-pousse et rigola. « Merde, z'êtes venue sur ce putain de vieux clou ?

— Quand vous aurez fini, vous me direz comment on peut accéder au Réseau ?

— Et pourquoi on vous le dirait ! fit Los Angeles, narquois. Vous nous avez cloués au pilori devant le Parlement. Z'auriez mieux fait de vous casser une jambe !

— Je ne suis pas l'ennemie de la Banque, protesta Laura. Je suis une intégrationniste. Je croyais avoir été claire dans ma déposition.

— Conneries, oui, dit Harvey. Vous voulez me faire croire qu'il y a de la place dans votre petite Rizome pour des types que vous accusez de faire des coups en traître ? Foutaises ! Jouez-vous aussi franc jeu que vous voulez le faire croire ? Ou est-ce que vous vous êtes fait retourner, à la Grenade ! Bon sang, je parie qu'ils vous ont retournée ! Pasque je vois vraiment pas des démocrates bourgeois pépères dans votre genre se décider à fricoter avec le PIP, rien que par principe. »

Trente-six avait enfin réussi à traverser la rue, traînant derrière lui son vélo-pousse replié. « Vous pourriez être plus poli avec madame », suggéra-t-il.

Los Angeles examina le gamin. « Me dites pas que vous fréquentez ces petits connards… » Soudain, il poussa un cri aigu en agrippant sa cuisse. « Putain de merde ! Ça recommence ! Encore une saloperie qui vient de me mordre, bordel ! »

Trente-six se mit à rigoler. Le visage de Los Angeles s'assombrit aussitôt. Il voulut bousculer le gamin. Ce dernier esquiva sans peine. Avec un claquement sourd, il sortit de sa douille un des brancards laqués du vélo-pousse. Le tenant bien en main, il sourit, et ses yeux en boutons de bottine brillaient comme deux gouttes de graisse à roulement.

Los Angeles recula d'un pas et prit la foule à témoin. Il beugla :

« Quelque chose vient de me piquer ! Comme une saloperie de guêpe ! Et si ça vient de ce gamin, comme j'en ai bien l'impression, j'aimerais bien que quelqu'un vienne lui frotter les côtes ! Et putain de bordel, j'ai fait le poireau toute la nuit ! Alors, comment ça se fait que des putains de grandes gueules comme cette poule se pointent pour entrer, peinardes et… Hé ! C'est cette salope de Webster, vous autres ! Lauren Webster ! Écoutez-moi, putain de bordel ! »

La foule l'ignora, avec cette inhumaine patience des citadins ignorant un ivrogne. Trente-six jonglait tranquillement avec sa canne en bambou.

Un Tamoul remontait le trottoir en boitant. Il portait un *dhoti,* la jupette typique de l'Inde du Sud. Un pansement entourait son mollet nu et il marchait en s'aidant d'une canne ouvragée. De la pointe de l'embout caoutchouté, il en donna un bon coup à Harvey. « Allons, calmez donc votre ami ! conseilla-t-il. Comportez-vous en individu civilisé !

— Va te faire foutre, patte folle ! » rétorqua Harvey sans s'émouvoir.

Un taxi automatique s'immobilisa le long du trottoir et ses portières s'ouvrirent à la volée.

Un chien enragé en bondit.

C'était un énorme bâtard, monstrueux, mi-hyène, mi-doberman. Au pelage humide et lisse, recouvert d'une substance huileuse et grasse, comme du sang ou du vomi. Il avait jailli du taxi en poussant un grondement frénétique pour se jeter dans la foule tel un boulet de canon.

Un véritable jeu de massacre ! Trois hommes tombèrent en hurlant. Le reste de la foule se dispersa, terrorisé.

Laura entendit les mâchoires du fauve claquer comme des castagnettes. Il arracha un bon morceau d'avant-bras à un gros bonhomme, puis bondit avec un tortillement obscène et désespéré pour s'engouffrer dans la banque. Concert de hurlements et d'aboiements étranglés, de vraies plaintes de damnés. Chaussures et bouts de chair projetés sur le trottoir humide, bousculade et fuite paniquée…

Le chien fit un bond de deux mètres dans les airs, comme un espadon au bout d'une ligne. Sa fourrure grésillait. Une langue de feu courut le long de son échine, ouvrant le corps en deux.

Un torrent de flammes en jaillit.

La bête explosa avec un bruit mou. Grotesque jaillissement de vapeurs pestilentielles, qui éclaboussa la foule. Il s'aplatit comme une baudruche sur le trottoir, mort instantanément, sac de chair carbonisée. Parcouru d'un impossible entrelacs de flammèches…

Laura courait déjà.

Le Tamoul la saisit au poignet. La foule détalait, partout, n'importe où, dans les rues où les taxis s'immobilisaient dans un crissement de pneus, klaxonnant vigoureusement leurs protestations robotiques… « Montez », dit le Tamoul, serviable, en sautant dans un taxi.

Pas un bruit dans l'habitacle climatisé. Le taxi prit à droite au premier carrefour et laissa la banque derrière lui. Le Tamoul lui relâcha le poignet, s'appuya au dossier, lui sourit.

« Merci, dit Laura en se massant le bras. Merci beaucoup, monsieur.

— Pas de problème, dit le Tamoul. Le taxi m'attendait. » Il marqua un temps puis tapota son plâtre avec la canne. « Ma jambe, n'est-ce pas. »

Laura inspira un grand coup, frissonna. Un demi-pâté de maisons défila avant qu'elle se soit ressaisie. Le Tamoul la jaugea, l'œil brillant. Il avait marché drôlement vite pour un blessé – il avait failli lui tordre le poignet, en la tirant de la sorte. « Si vous ne m'aviez pas arrêtée, je courrais encore, lui dit-elle, reconnaissante. Vous êtes très courageux.

— Vous aussi.

— Pas moi, sûrement pas. » Elle tremblait.

Le Tamoul parut trouver ça drôle. Du pommeau de sa canne il se caressa le menton. Geste languissant de dandy. « Madame, vous étiez en train d'affronter en pleine rue deux pirates informatiques notoires.

— Oh ! fit-elle, surprise. Ça… Ce n'est rien. » Elle se tut un instant, gênée. « Merci quand même d'avoir pris ma défense.

— "Une intégrationniste" », fit-il en la citant. Il l'imitait. Il baissa délibérément le regard. « Oh ! regardez… l'affreux vaudou a taché votre beau manteau. »

Il y avait effectivement une espèce de flaque immonde collée à sa manche d'imperméable. Rouge, luisante. Elle eut un haut-le-cœur et voulut secouer le bras pour s'en débarrasser. Elle sentit qu'on lui saisissait les poignets par-derrière…

« Tenez », dit le Tamoul, souriant, comme pour l'aider. Il lui fourra quelque chose sous le nez. Elle entendit un claquement sec.

Une onde de chaleur vertigineuse lui atteignit le visage. Puis, sans crier gare, elle s'évanouit.

Une odeur âcre lui vrilla soudain le crâne. De l'ammoniac. Ses yeux s'embuèrent. « Lumières… », croassa-t-elle.

L'éclat des plafonniers décrût jusqu'à un ambre trouble. Elle se sentait toute drôle, patraque, comme piétinée par des heures de cuite. Elle était à moitié enfouie sous quelque chose – elle se débattit, dans un brusque accès de claustrophobie…

Elle était affalée dans un fauteuil-sac. Un de ces trucs qu'aurait pu

avoir sa grand-mère. La pièce autour d'elle était bleuâtre de la lumière granuleuse des écrans de télé.

« Enfin de retour au royaume des vivants, Blondie. »

Laura secoua la tête un bon coup. Elle avait le nez et la gorge irrités. « Je suis… » Elle éternua, douloureusement. « Et merde ! » Elle enfouit les coudes dans les billes mouvantes du siège et se redressa tant bien que mal.

Le Tamoul était assis sur une chaise en plastique à montants tubulaires ; il mangeait des plats à emporter chinois posés sur une table en Formica. L'odeur, gingembre et salade de crevettes, lui donna des crampes d'estomac. « C'est vous ? » parvint-elle enfin à dire.

Il la dévisagea. « Qui d'autre, à votre avis ?

— Sticky ?

— Ouais », dit-il enfin, avec ce haussement de menton des Tamouls. « Moi et rien que moi. »

Laura se dévissa les yeux. « Sticky, vous êtes vraiment différent, ce coup-ci… bon sang, vos joues ne sont pas du tout pareilles et votre peau… vos cheveux… Même votre voix a changé. »

Il grommela.

Laura se redressa. « Bon sang, mais qu'est-ce qu'ils vous ont fait ?

— Secret de fabrication », dit Sticky.

Laura regarda autour d'elle. La pièce était petite et sombre, et elle puait. Des étagères de contreplaqué nu pliaient sous le poids de cassettes, de sacs en toile, de bobines de câble. Plus des piles de feuilles de polyuréthane, des chips de polystyrène expansé, des spaghetti de fibres de cellulose.

Un rayonnage boulonné au mur accueillait une douzaine de téléviseurs chinois bon marché, sur lesquels clignotaient des scènes de rue de Singapour. Contre le mur opposé s'empilaient des douzaines de caisses en carton éventrées : vives couleurs publicitaires, flocons de blé américains, kleenex, savon-machine. Bidons de peinture de quatre litres, tuyaux, rouleaux d'adhésif électrique. Quelqu'un avait agrafé des photos de miss Ting en maillot de bain aux parois crasseuses de la cuisinette.

La chaleur était étouffante. « Où diable sommes-nous ?

— Pas de questions, dit Sticky.

— On est bien à Singapour, pourtant, exact ? » Elle regarda son poignet nu. « Quelle heure est-il ? »

Sticky lui tendit l'épave écrasée de son multiphone.

« Désolé. J'étais pas sûr de pouvoir m'y fier. » Il indiqua l'autre côté de la table. « Prenez un siège, memsahib. » Il eut un sourire las. « Vous, en revanche, je vous fais confiance. »

Laura se leva et gagna le second siège. Elle se pencha au-dessus de la table. « Vous savez quoi ? Je suis bigrement contente de vous

voir. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est vrai. »

Sticky lui passa le reste de son repas. « Tenez, mangez donc. Z'êtes restée évanouie un bout de temps. » Il essuya sa fourchette en plastique avec une serviette en papier puis la lui donna.

« Merci. Il y a des toilettes pour dames dans ce trou à rats ?

— Par là… » Il fit un signe de tête. « Z'auriez pas senti une piqûre, par hasard, là-bas à la Banque ? Regardez bien vos jambes, voir s'il n'y a pas de marque d'aiguille. »

La salle de bains était grande comme une cabine téléphonique. Elle s'était oubliée durant son inconscience – par chance, les dégâts n'étaient pas graves et la tache n'avait pas traversé son jean de la Grenade. Elle s'épongea avec du papier et regagna le studio. « Pas de marques d'aiguille, capitaine.

— Bien. Je suis content de ne pas avoir à vous retirer du cul une de ces dragées bulgares. Mais d'abord, qu'est-ce que vous foutiez dans cette queue devant la Banque ?

— J'essayais de contacter David, dit-elle, après que vous avez coupé le téléphone. »

Rire de Sticky. « Pourquoi que vous avez pas eu le bon sens de rester avec votre bwana ? L'est pas aussi stupide qu'il en a l'air – l'est assez malin pour s'être bien gardé de venir ici, en tout cas.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Moi, je prends mon pied. Peut-être pour la dernière fois. » Il se massa l'arête du nez. Ils lui avaient aussi fait quelque chose aux narines ; elles étaient plus pincées. « Dix ans qu'ils m'entraînent pour une mission comme celle-ci. Mais maintenant que je suis ici, en plein dedans, c'est… »

C'était comme si la chose lui échappait, alors il haussa les épaules, eut un geste résigné. « J'ai vu votre déposition, d'accord ? En partie. Trop tard, mais au moins vous leur avez dit les mêmes choses qu'à nous. Pareil à Galveston, pareil à la Grenade, pareil ici, pour vous, c'est pareil partout, hein ?

— C'est exact, capitaine.

— C'est bien, fit-il d'un ton vague. Vous savez, en temps de guerre… en général, on fout rien. On a le temps de réfléchir… de méditer… Comme là-bas devant la Banque, on savait bien que ces pauvres enfoirés s'y précipiteraient dès la coupure des lignes téléphoniques, et on savait qu'ils auraient tous cette allure de poireaux, mais les voir quand même, voir ça arriver… de manière si prévisible…

— Comme des jouets mécaniques, dit Laura. Comme des insectes… Comme s'ils n'avaient pas la moindre importance. »

Il la regarda, surpris. Elle-même était surprise. Ç'avait été facile à dire, assis de la sorte tous les deux dans le noir. « Ouais, dit-il. Comme

des jouets mécaniques qui feraient semblant d'avoir une âme… C'est une cité mécanique, cette ville. Pleine de mensonges, de ragots, de bluff, et de caisses enregistreuses qui tintent jour et nuit. C'est Babylone. S'il y a jamais eu une Babylone, elle est ici.

— Je croyais que c'était nous, Babylone, dit Laura. Le Réseau, je veux dire. »

Sticky secoua la tête. « Ces gens sont plus proches de vous que vous ne l'avez jamais été.

— Oh ! fit lentement Laura. Merci, je suppose…

— Vous ne feriez jamais ce qu'ils ont fait subir à la Grenade, reprit-il.

— Non. Mais je ne crois pas non plus que c'était eux, Sticky.

— Peut-être pas, dit-il. Mais je m'en fous. Je les hais. Pour ce qu'ils sont, pour ce qu'ils désirent être. Pour ce qu'ils désirent faire du monde. »

L'accent de Sticky avait oscillé, du tamoul au patois des îles. À présent, il s'était entièrement fondu dans l'anglais du Réseau. « On peut ruiner un pays avec des jouets, si l'on sait s'y prendre. Ça ne devrait pas exister, mais c'est pourtant le cas. On peut arracher à un peuple son cœur et son âme. Nous le savons à la Grenade, comme ils le savent ici. Nous ne sommes pas dupes. »

Il marqua un temps d'arrêt. « Tous ces discours du Mouvement que votre David croyait si malins, des cadres, du pain pour le peuple… Advienne la guerre, terminé ! Aussi simple que ça. Dans cet asile sous Camp Fédon, ils continuent à se bouffer mutuellement. Je sais que je tiens mes ordres de cet enculé de Castleman. Ce gros pirate du clavier, complètement coupé de la vie réelle – rien qu'un *écran.* Tout n'est que *principes,* aujourd'hui. Tactique et stratégie. Comme s'il fallait bien que quelqu'un s'y colle, peu importe où et qui, rien que pour prouver que c'est possible… »

Il se pencha pour frotter sa jambe nue, brièvement. Le plâtre avait disparu mais son mollet portait encore les stries du pansement. « C'est à Camp Fédon qu'ils ont planifié ce truc, reprit-il. Le coup du démon, le projet Manifestation… Ils y bossent depuis vingt ans, Laura, ils s'appuient sur une technique qui… qui *n'a rien d'humain.* Je n'étais pas au courant – *personne* ne l'était. Je peux faire des trucs à cette ville – moi, juste quelques frères soldats infiltrés, pas besoin d'être nombreux –, des trucs que vous ne pouvez même pas imaginer.

— Du vaudou, dit Laura.

— Tout à fait. Avec la technique qu'ils nous ont procurée, je peux faire des choses que vous ne distingueriez pas de la magie.

— Quelles sont vos instructions ? »

Il se leva brusquement. « Vous n'êtes pas dans la confidence. » Il

gagna la cuisinette et ouvrit le réfrigérateur taché de rouille.

Il y avait un ouvrage sur la table, un épais recueil de feuilles volantes. Sans reliure, sans titre. Laura le prit et l'ouvrit. Une succession de pages photocopiées baveuses : *La Doctrine de Lawrence et l'Insurrection postindustrielle* par le colonel Jonathan Gresham.

« Qui est Jonathan Gresham ? demanda-t-elle.

— Un génie », dit Sticky. Il revint à la table avec un pot de yaourt. « Ce n'est pas de la lecture pour vous. N'y jetez même pas un œil. Si Vienne apprenait que vous avez touché ce bouquin, vous ne reverriez plus la lumière du jour. »

Elle le reposa soigneusement. « Ce n'est qu'un livre. »

Sticky s'esclaffa. Il se mit à enfourner des cuillerées de yaourt avec l'air pincé d'un petit garçon prenant un médicament. « Z'avez vu Carlotta, récemment ?

— Pas depuis l'aéroport de la Grenade.

— Vous allez repartir ? Rentrer chez vous ?

— J'aimerais bien, croyez-moi. Officiellement, je n'en ai pas encore fini avec ma déposition devant le Parlement. Je veux savoir ce qu'ils ont décidé sur la politique de l'information… »

Il secoua la tête. « On laissera pas tomber Singapour.

— Non, sûrement pas. Mais quoi que vous puissiez faire, vous risquez seulement d'enfoncer un peu plus dans la clandestinité les banques de données. Moi, je veux qu'ils se montrent au grand jour – que tout apparaisse en pleine lumière. Où tout le monde pourra en profiter honnêtement. »

Sticky ne dit rien. Il s'était mis soudain à haleter, à verdir. Puis il éructa et rouvrit les yeux. « Vous et vos collègues – vous êtes bien installés sur les quais, dans le district d'Anson ?

— C'est exact.

— Là où ce crétin d'antitravailliste, Rashak…

— Le Dr Razak, oui, c'est sa circonscription.

— D'accord. Les partisans de Razak, on peut les laisser faire. Le laisser gérer cette ville, s'il en reste quelque chose. Restez ici et vous ne risquerez rien. Compris ? »

Laura réfléchit à la question. « Que voulez-vous de moi ?

— Rien. Rentrez simplement chez vous. S'ils vous laissent partir. »

Il y eut un moment de silence. « Vous allez manger ça ou quoi ? » dit enfin Sticky. Laura se rendit compte qu'elle avait pris la fourchette en plastique. Qu'elle l'avait pliée et dépliée entre ses doigts, comme si elle était collée à sa main.

Elle la reposa. « C'est quoi, "des trajets bulgares", Sticky ?

— "Dragées", rectifia Sticky. Un truc employé par l'ancien KGB bulgare, dans le temps. De minuscules pastilles creuses en acier, percées et refermées à la cire. Introduites dans le corps d'un homme,

la chaleur corporelle fait fondre la cire. À l'intérieur, il y a du poison, du ricin, en général, une bonne substance bien toxique… Pas ce que nous employons.

— Quoi ? dit Laura.

— Du phénol. Attendez. » Il quitta la table, ouvrit un placard de cuisine et en sortit un flacon scellé. À l'intérieur, une cartouche de plastique noir. « Tenez. »

Elle examina l'objet. « Qu'est-ce que c'est ? Un ruban d'imprimante ?

— On les colle sur les taxis, explique Sticky. Il y a un ressort à boudin à l'intérieur, avec vingt ou trente dragées de phénol. Quand le taxi ramasse un client dans la rue, il y a parfois du grabuge. Un taxi sans chauffeur est une proie tentante pour les voleurs. Les taxis devant la banque étaient bourrés de ces joujoux. Le phénol est une substance toxique pour le cerveau. Il engendre la *terreur*. Une terreur qui s'infiltre dans le sang, lentement, régulièrement, pendant des jours et des jours ! Pourquoi s'échiner à frapper un pauvre crétin par le terrorisme quand on peut tout simplement le frapper de *terreur,* gentiment, en douceur ? »

Sticky éclata de rire. Son débit s'accélérait progressivement. « Ce Jap yankee, dans la queue devant vous, il va s'agiter, se retourner, transpirer, et faire de mauvais rêves. J'aurais pu le tuer, tout aussi facilement, avec du venin. Il pourrait être mort à l'heure qu'il est, mais pourquoi tuer la chair, quand je peux atteindre l'âme ? Car pour tout son entourage, désormais, il n'aura que crainte et terreur à la bouche, crainte et terreur, comme une puanteur de viande carbonisée.

— Vous ne devriez pas me dire ça », dit Laura.

Ricanement de Sticky. « Parce que vous allez devoir le raconter au gouvernement, pas vrai ? Faites-moi ce plaisir, allez-y ! Il y a douze mille taxis à Singapour, et quand vous leur aurez dit ça, ils seront obligés de les fouiller un par un ! Trop de boulot pour foutre en l'air leurs transports en commun, quand on peut s'arranger pour que leurs propres flics le fassent à notre place ! N'oubliez pas de leur dire également ceci : on a piégé leurs trains magnétiques. Et il nous reste encore des tas de lance-projectiles. »

Elle reposa l'objet sur la table. Délicatement. Comme s'il était en verre filé.

Les mots commençaient à se bousculer dans la bouche de son interlocuteur. « À l'heure qu'il est, ils ont isolé la gomme adhésive qui a touché leur patron, Kim. » Il tendit un doigt. « Vous voyez ces bidons de peinture ? » Il rit. « Les gants montants reviennent à la mode le soir à Singapour ! Les impers et les masques chirurgicaux, c'est pas mal non plus !

— Ça suffit !

— Vous ne voulez pas entendre parler des mines-trombones ? insista Sticky. Le peu que ça coûte de bousiller une guibolle à hauteur du genou ! » Il écrasa le poing sur la table. « Et venez pas pleurer !

— Je ne pleure pas !

— Ah bon ? Et c'est quoi que vous avez sur les joues, alors ? » Il se leva en titubant, renversant sa chaise. « Dites-moi que vous pleurerez quand ils me sortiront d'ici les pieds devant !

— Non !

— Je suis le diable dans la cathédrale ! Des vitraux partout, mais moi, j'ai la foudre sous tous les ongles ! Je suis Steppin' Razor, le Rasoir ambulant, la Voix de la Destruction, ils vont arrêter tous les Noirs qui vivent ici pour nous retrouver, eux et leur putain de justice sociale multiraciale, je suis synonyme de *chaos !* » Il lui hurlait après d'une voix perçante. « Plus une pierre sur une pierre ! Plus une planche debout, plus un miroir qui ne taillade jusqu'à l'os ! » Il parcourut la pièce en dansant, agitant les bras, piétinant les détritus. « Le feu de Jah ! Le tonnerre ! Je peux le lancer, ma poule ! C'est *facile !* Si facile…

— Non ! Personne n'est forcé de mourir !

— C'est super ! Et superbe ! Une grande aventure ! C'est la gloire ! Avoir en soi la puissance suprême, la laisser se répandre, voilà la vie d'un guerrier ! C'est ce que nous avons, ici et maintenant, et ça vaut n'importe quoi, ça vaut plus que tout !

— Non ! C'est faux ! lui cria-t-elle. C'est de la folie pure ! Rien n'est facile, il faut y réfléchir en détail… »

Il s'évanouit devant ses yeux. Ce fut tout simple, et très rapide. Une espèce de saut de côté, un petit tortillement, comme s'il s'était enduit de graisse pour mieux se faufiler par un trou dans le réel. Envolé.

Elle quitta sa chaise, les jambes encore flageolantes, une douleur au pli des genoux. Elle parcourut soigneusement la pièce du regard. Le silence, un bruit de poussière qui retombe, l'odeur humide et tiède des ordures. Elle était seule.

« Sticky ? » Les mots tombèrent dans le vide. « Revenez. Dites-moi quelque chose. »

Une bouffée de présence humaine. Derrière elle, dans son dos. Elle se retourna et il était là. « Z'êtes vraiment une cruche. » Il lui claqua les doigts sous le nez.

Elle essaya de le repousser. Il la prit par le cou, avec une rapidité fulgurante. « Vas-y, roucoula-t-il. Respire… »

8

Une brise de mousson lui fouetta les cheveux. Laura contemplait la cité postée sur le toit du comptoir de Rizome. Le Réseau était une toile d'araignée déchirée. Plus de téléphone. La télévision coupée, à l'exception du service minimum d'une unique chaîne gouvernementale. Laura sentait au fond de ses os le mortel silence des électrons.

La douzaine d'associés de Rizome était également sur le toit ; tous mangeaient, moroses, leur petit déjeuner d'algues et de kashi. Laura frotta nerveusement son poignet nu, sans bracelet vidéo. Sous elle, trois étages plus bas, le long des quais de déchargement, un groupe d'antitravaillistes pratiquait ses exercices matinaux de tai-chi-chuan. Mouvements doux, langoureux, hypnotiques. Personne ne les dirigeait, mais ils évoluaient à l'unisson.

Ils avaient barricadé les rues, avec leurs pousse-pousse de bambou chargés de sacs volés : ciment, caoutchouc, grains de café. Ils défiaient le couvre-feu, la loi martiale draconienne décrétée soudain par le gouvernement, et qui recouvrait Singapour comme une chape de plomb. Les rues étaient désormais livrées à l'armée. Et les cieux aussi… Grands nuages de mousson masquant l'aube sur la mer de Chine méridionale, avec leurs fascinants reflets tropicaux comme de la soie grise bouffante… Et, se découpant sur les nuages, les silhouettes de libellule des hélicos de la police.

Au début, les antitravaillistes avaient, comme les fois précédentes, prétendu être là en « observateurs pour les droits civiques ». Mais à mesure qu'avait grandi leur nombre durant la nuit du 14 au 15, le prétexte s'était peu à peu évanoui. Ils avaient investi entrepôts et bureaux, brisant les fenêtres, barricadant les portes. À présent, les rebelles avaient envahi le comptoir de Rizome, s'appropriant tout ce qui leur paraissait utile…

Ils étaient des centaines, tout le long des quais, jeunes extrémistes aux yeux de vipères, vêtus de papier froissé, visages cachés, sous leur bandeau rouge sang, par des masques chirurgicaux jetables afin de dissimuler leur identité aux caméras de la police. Se regroupant aux carrefours, échangeant des poignées de main selon des rituels élaborés. Certains d'entre eux parlaient dans des émetteurs-récepteurs jouets.

Ils s'étaient rassemblés ici délibérément. Une sorte de plan d'urgence. Le quartier des docks d'East Lagoon était leur place forte, leur terrain naturel.

Depuis des années, les docks subissaient la dépression, à demi abandonnés aujourd'hui par suite de l'embargo général infligé à

Singapour. Le puissant syndicat des dockers avait protesté auprès de la direction du PIP avec une âpreté croissante. Jusqu'à ce que cette organisation de plus en plus dérangeante ait vu ses effectifs tout bonnement réduits au chômage par l'investissement délibéré du gouvernement dans les robots industriels.

Mais avec l'embargo, même les robots étaient désœuvrés la plupart du temps. Ce qui avait offert à Rizome les moyens de s'implanter à bon compte dans le transport maritime. Difficile pour Singapour de refuser ce marché de dupe – même en sachant que les intentions de Rizome étaient politiques : implanter une tête de pont industrielle.

À l'instar de ses autres actions, l'attaque du PIP contre le syndicat était clairvoyante, habile et sans pitié. Mais aucune de ses phases ne s'était exactement déroulée comme prévu. Le syndicat ne s'était pas brisé, se contentant de courber l'échine, plier, muter et s'étendre. Soudain, il avait définitivement cessé d'exiger des emplois pour revendiquer des loisirs permanents.

De la fenêtre, Laura les voyait maintenant grouiller dans les rues. Hormis quelques femmes, quelques vieillards, il s'agissait classiquement de jeunes agitateurs. Elle avait lu quelque part un jour que quatre-vingt-dix pour cent des troubles dans le monde étaient commis par des hommes de quinze à vingt-cinq ans. Qui marquaient murs et trottoirs de slogans au pochoir : JOUEZ POUR DE VRAI… TRAVAILLEURS DE TOUS LES PAYS, DÉTENDEZ-VOUS !

Les rejets de Razak, le ventre plein de méchante mélasse bactérienne. Des années durant, ils avaient vécu de presque rien, couchant dans des entrepôts abandonnés, buvant aux fontaines publiques. La politique occupait leurs journées, idéologie élaborée, aussi contournée qu'une religion.

Comme la majorité des Singapouriens, ils étaient dingues de sport. Chaque jour, ils se réunissaient, hordes polies et sans le sou, pour entretenir leur forme par des exercices de gymnastique. Sauf que dans leur cas c'était un combat sans armes – un sport à très bas prix, ne requérant pour seul équipement que le corps humain…

On les reconnaissait dans les rues à leur démarche. La tête haute, l'œil vitreux, avec ce calme de karatéka né de la certitude qu'ils pouvaient rompre des os à mains nues. Fiers et désœuvrés, ils acceptaient languissamment toute forme d'aumône offerte par le système mais sans jamais manifester la moindre amorce de gratitude. D'un point de vue strictement légal et constitutionnel, il était difficile de dire pourquoi on ne pouvait pas les laisser ne rien faire… Hormis, bien sûr, que cela touchait au cœur même la morale industrielle.

Laura quitta le parapet. M. Suvendra avait bricolé une antenne portemanteau pour sa télé à piles, et ils se décarcassaient pour capter

une émission de Johore. L'image clignota soudain, et tout le monde se rassembla autour de l'écran. Laura joua des épaules pour se glisser entre Ali et la jeune nièce de Suvendra, Derveet.

Un bulletin spécial. Le présentateur était un Maphilindonésien de langue malaise. L'image se déchirait. Difficile de dire si c'était dû à un simple incident technique ou au brouillage délibéré de Singapour.

« Ils parlent d'invasion, traduisit Suvendra, morose. Vienne n'apprécie guère cet état d'urgence : ils le baptisent *coup d'État,* là ! »

Une jeune journaliste couverte d'un tchador en chiffon gesticulait devant une carte de la péninsule malaise. Des fronts dépressionnaires menaçants y symbolisaient la force de frappe potentielle de l'aviation et de la marine singapouriennes. La guerre transcrite en bulletin météo, songea Laura.

« Il ne fait aucun doute que Vienne ne pourrait lancer d'invasion contre tout ce dispositif, là… »

« L'aviation singapourienne survole Naru pour protéger les sites de lancement ! »

« J'espère que leurs lasers géants ne sont pas en train de descendre leur homologue en orbite ! »

« Ces pauvres bougres des îlots du Pacifique, ils doivent regretter amèrement le jour où ils ont décidé de se placer sous la dépendance commerciale de Singapour ! »

Malgré ses nouvelles inquiétantes, la télévision remontait le moral de tout le monde. La sensation de contact avec le Réseau leur procurait à tous un vif sentiment de communauté. Réunis en demi-cercle, épaule contre épaule devant la télé, ils formaient presque une assemblée générale de Rizome. Suvendra le perçut également – on la vit sourire pour la première fois depuis des heures.

Laura gardait un silence discret. L'équipe ne s'était pas encore remise de sa disparition de la veille. S'étant enfuie pour contacter David, elle était revenue inconsciente, dans un taxi. Elle leur avait raconté sa rencontre avec Sticky. Leur première idée avait été d'informer le gouvernement – mais celui-ci était déjà parfaitement au courant. Les fusils à pompe, les dragées, les mines – Jeyaratnam, le premier ministre en exercice, avait annoncé tout cela à la télévision. Mis en garde les populations – et consigné celles-ci à leur domicile.

Suvendra claqua les mains : « Une assemblée générale ? »

Un jeune associé se chargea de la télé, dans un coin du toit. Le reste joignit les mains et entonna brièvement un chant de Rizome, en malais. Dans le silence menaçant de la cité, leurs voix étaient un réconfort. Laura en oublia presque que Rizome Singapour n'était plus désormais qu'un groupe de réfugiés, cachés sur le toit de leur propre bâtiment…

« Pour moi, leur dit gravement Suvendra, je crois que nous avons

fait tout ce que nous pouvions, non ? Le gouvernement est maintenant synonyme de loi martiale, n'est-ce pas ? La violence arrive, non ? Qui d'entre nous voudrait combattre le gouvernement ? On vote ? »

Personne ne vota pour la violence. Ils avaient déjà voté avec leurs pieds – en fuyant sur le toit pour éviter les rebelles.

Ali prit la parole. « Pourrions-nous fuir la ville ?

— Par la mer ? » suggéra Derveet, pleine d'espoir.

Ils contemplèrent les quais : les cargos automatiques, les grues géantes immobiles, les robots chargeurs arrêtés par les dockers antitravaillistes qui s'étaient emparés des commandes. Au large, on voyait les panaches blancs soulevés par les hydroglisseurs de la marine en patrouille.

« On n'est pas à la Grenade. Pas question de laisser partir qui que ce soit, remarqua M. Suvendra sur un ton sans appel. Ils nous tireraient dessus.

— Je suis d'accord, répondit son épouse. Mais nous pourrions exiger notre arrestation, là. Par le gouvernement. »

Regards attristés des autres.

« Ici, nous sommes des extrémistes, expliqua Suvendra. Nous sommes des démocrates économiques dans un régime autoritaire. C'est la réforme de Singapour que nous réclamons, mais nos espoirs sont désormais gâchés. Alors notre seule place ici, c'est en prison. »

Long silence méditatif. Le tonnerre de la mousson roula, venu du large.

« L'idée me plaît », hasarda doucement Laura.

Ali se triturait la lèvre inférieure. « On est à l'abri des terroristes vaudous, en prison.

— Et on a également moins de risques d'être victimes d'une bavure délibérée de l'armée fasciste, là.

— Nous devons décider seuls. Nous ne pouvons pas interroger Atlanta », fit remarquer Suvendra.

Ils n'avaient pas l'air réjoui. Bref remue-méninges pour Laura. « Atlanta – sa prison est restée célèbre. Martin Luther King y a été détenu. »

La discussion devint générale.

« Mais nous ne pourrons rien faire de positif en prison, là.

— Si, au contraire. Embarrasser le gouvernement ! La loi martiale ne peut pas durer éternellement.

— De toute façon, nous ne servons à rien ici, si le Parlement est fichu. »

Des échos lointains montaient de la rue. Laura se leva. « Je vais aller voir », leur dit-elle.

Elle traversa le toit en terrasse écrasé de chaleur pour s'appuyer de nouveau au parapet. Le bruit s'amplifia : c'était une sirène de

police. Un instant, elle l'aperçut, deux pâtés de maisons plus bas : une voiture de patrouille rouge et blanche en train de franchir prudemment un carrefour désert. Elle s'immobilisa devant un barrage en sacs de sable.

Ali la rejoignit. « On a voté, lui dit-il. C'est la prison.

— Bon. Très bien. »

Ali examina la voiture de police, l'oreille tendue pour écouter le mégaphone. « C'est M. Bin Awang, annonça-t-il. Le député malais de Bras Basah.

— Oh ! d'accord, dit Laura. Je me souviens de lui lors des auditions.

— Il propose la reddition. Renoncez, rentrez paisiblement, voilà ce qu'il dit. »

Des rebelles émergèrent de l'ombre. Ils se dirigèrent vers la voiture d'un pas nonchalant, tranquilles, sans aucune crainte. Laura les vit invectiver les flics derrière les vitres blindées, gesticuler à l'adresse du conducteur à son volant : Demi-tour, retournez d'où vous venez. *Verboten.* Territoire libéré…

Le mégaphone monté sur le toit débita ses arguments.

L'un des jeunes se mit à bomber un slogan sur le capot. La voiture émit un couinement de sirène furieux et commença à reculer.

Soudain, les jeunes brandirent des armes. Des épées courtes à lame épaisse, qu'ils avaient dissimulées sous leur chemise ou dans leur pantalon. Ils entreprirent de s'attaquer avec fureur aux pneus et aux charnières de portière du véhicule de patrouille. Incroyablement, celui-ci céda sous les coups, avec des grincements de métal torturé audibles à plusieurs rues à la ronde…

Ali et Laura crièrent leur surprise. Les rebelles utilisaient ces machettes meurtrières à lame en céramique, celles-là mêmes que Laura avait découvertes à la Grenade. Les longs couteaux *high-tech* capables de trancher en deux un bureau métallique.

Les autres Rizomites accoururent. Les rebelles avaient découpé le capot en quelques secondes et s'employaient efficacement à démantibuler le moteur. Ils arrachèrent une porte dans un grincement à vous écorcher les oreilles.

Ils étaient en train de mettre en pièces la voiture.

Ils pêchèrent les flics abasourdis, les neutralisant d'un coup sur la nuque. Ils sortirent également le parlementaire.

Et puis, soudain, un hélico fut au-dessus d'eux.

Des bombes lacrymogènes tombèrent, noyant la scène sous des colonnes de fumée. Les rebelles s'égayèrent. Un docker trapu, portant un masque de plongée, leva un entraveur dérobé à la police et tira vers le haut. Les projectiles s'écrasèrent sans dommage sur le blindage inférieur de l'appareil, éclatant en filaments de plastique entortillés,

mais l'hélico battit néanmoins en retraite.

Nouveaux hululements de sirène : trois autres voitures de patrouille déboulèrent à l'intersection. Elles s'arrêtèrent en dérapant autour de l'épave. Les jeunes fuyaient encore, pliés en deux, entraveurs volés et bidons imprimés à la main. Certains portaient des lunettes de natation ; leur aspect de lorgnon leur donnait un curieux air professoral. Les masques de chirurgien semblaient efficaces contre les gaz lacrymogènes.

Des portières s'ouvrirent à la volée et les flics se déployèrent. Ils avaient l'équipement anti-émeute complet : casque blanc, visière en plexiglas, fusil lance-filet, matraque en bambou. Les jeunes détalèrent pour s'abriter dans les bâtiments alentour. Brève conférence des flics, on désignait une entrée, on s'apprêtait à charger.

Il y eut brusquement un *vlouf* assourdi en provenance de l'épave. Les sièges de la voiture de patrouille vomirent des flammes.

En quelques instants, la fumée noire des garnitures en train de brûler s'éleva au-dessus des quais.

Ali cria en malais et tendit le bras. Une demi-douzaine de rebelles venaient d'apparaître au carrefour suivant, traînant un policier inconscient par une brèche dans le mur latéral d'un entrepôt. Ils s'étaient frayé un passage dans les blocs de béton à coups de machette.

« Ils ont des *parangs !* dit Ali avec une sorte de jubilation horrifiée. Comme des épées de kung-fu magiques, là ! »

Les flics n'avaient pas l'air trop chauds pour aller défoncer les portes. Pas étonnant. Laura imaginait d'ici la situation : foncer bravement, l'entraveur brandi… juste pour sentir une vive douleur et s'affaler, découvrant qu'un de ces petits anarchistes à face de rat, bien planqué derrière la porte, vient de vous sectionner le tendon du genou… Oh ! bon Dieu ! ces saloperies de machettes ! Comme des putains de lasers… Quel genre de salopard aux idées courtes avait bien pu inventer un truc pareil ?

Elle sentait le froid la gagner à mesure que s'accumulaient les implications : toute cette démonstration de kung-fu, l'idée la plus stupide qui soit, tous ces crétins d'artistes des arts martiaux qui pouvaient, sans chars ni fusils, résister aux flics modernes ou à des troupes entraînées… Non, les militants du PAT n'étaient pas en mesure d'attaquer de front la police, à découvert, mais là, d'une pièce à l'autre, avec ces murs truffés de trous, ils n'allaient certes pas se priver de se poster en embuscade, et alors…

Des gens allaient mourir ici, se rendit-elle compte. *Ils étaient décidés. Razak était décidé.* Des gens allaient mourir…

Les flics regagnèrent leurs voitures de patrouille. Ils battaient en retraite. Personne ne ressortit pour crier ou railler et, d'une certaine façon, c'était encore pire…

Les rebelles avaient d'autres chats à fouetter : d'épaisses colonnes de fumées s'élevaient le long des quais. En gros panaches âcres et noirs, que la brise de mousson tordait comme des doigts brisés. Plus de télévision, peut-être, et plus de téléphone – pourtant, toute l'île de Singapour saurait bientôt que l'enfer venait d'éclater. Les signaux de fumée marchaient toujours. Et leur message était éloquent.

Au bout des docks, derrière le comptoir de Rizome, trois activistes déversèrent le contenu d'un bidon à cannelures sur un tas de pneus volés. Ils s'écartèrent à bonne distance puis jetèrent un mégot allumé. Le tas branlant s'embrasa avec un bruit sourd, des pneus en sautèrent comme d'une assiette de beignets renversée. Puis le caoutchouc se mit à rôtir, crépiter, crachoter…

Derveet s'essuya les yeux. « Ça pue…

— Si vous voulez mon avis, je suis mieux ici qu'en bas dans la rue, pas de doute !

— On pourrait se rendre aux flics en hélicoptère, dit Suvendra, pragmatique. Il y a suffisamment de place sur le toit pour atterrir, et si nous agitons le drapeau blanc, ils pourraient nous arrêter, vite fait.

— Excellente idée, là !

— Faut trouver un drap, s'ils nous en ont laissé un… »

M. Suvendra et un associé nommé Bima descendirent faire un raid aux étages inférieurs.

De longues minutes épuisantes passèrent. Il n'y avait plus de violences pour l'instant, mais le calme n'était pas un réconfort. Il ne faisait qu'accroître la paranoïa générale, cette impression de siège.

En bas, sur le quai de chargement, des groupes de rebelles faisaient cercle autour des émetteurs-récepteurs. Les radios étaient des jouets de gosse fabriqués en grande série. Produits d'exportation pour le Tiers Monde, vendus quelques centimes. Qui diantre avait besoin d'émetteurs-récepteurs quand on pouvait porter un téléphone au poignet ? Mais le PAT n'avait pas la même opinion…

« Je ne crois pas que les flics soient capables de maîtriser une telle situation, dit Laura. Ils vont être obligés de faire appel à l'armée. »

M. Suvendra et Bima remontèrent enfin, avec une pile de draps de lit et quelques paquets de bouffe industrielle oubliés par les pillards. Les rebelles ne les avaient pas importunés ; tout juste s'ils les avaient remarqués.

L'équipe étendit un drap sur le toit. À genoux, Suvendra ouvrit en deux un crayon-feutre pour étaler un gros SOS noir sur le tissu. Ils déchirèrent un autre drap pour confectionner un drapeau et des brassards blancs.

« Grossier mais efficace, commenta Suvendra en se relevant.

— À présent, on fait signe à un hélico, là… »

Le jeune qui surveillait la télévision s'écria : « L'armée est dans

Johore ! »

Ils laissèrent tout tomber pour se précipiter vers l'écran.

Les journalistes de Johore étaient abasourdis. L'armée singapourienne avait traversé en un éclair la chaussée menant à Johore Bahru. Une colonne blindée traversait en ce moment même la ville à toute allure, sans rencontrer de résistance – non que la Maphilindonésie fût capable d'en opposer une bien forte dans les circonstances actuelles. Singapour décrivait l'attaque comme une « opération de police ».

« Oh ! bon Dieu ! dit Laura, comment peut-on être stupide à ce point ?

— Ils s'emparent des réservoirs, dit M. Suvendra.

— Quoi ?

— Les réserves principales de Singapour en eau douce sont sur le continent. Impossible de défendre l'île sans eau.

— Ils l'ont déjà fait, durant la Konfrontation, observa Mme Suvendra. Gouvernement malais très fâché contre Singapour – essaie de couper l'alimentation en eau.

— Et qu'est-il arrivé ? s'enquit Laura.

— Ils foncent à travers Johore, direction Kuala Lumpur, la capitale de la Malaisie… l'armée malaise s'enfuit, le stupide gouvernement malais tombe… et aussitôt après, voilà la nouvelle Fédération de Maphilindonésie. Le nouveau gouvernement fédéral se montra très aimable avec Singapour, jusqu'à ce qu'ils se mettent d'accord pour réintégrer leurs frontières.

— Ils ont appris à ne pas mordre la "crevette empoisonnée", dit M. Suvendra. Très dure à la tâche, l'armée de Singapour.

— La main-d'œuvre chinoise de Singapour aussi, observa Derveet. Pour engendrer tous ces incidents-là.

— À présent, nous sommes nous aussi des ennemis étrangers, dit Bima, sur un ton malheureux. Que faire ? »

Ils attendirent un hélico de la police. En trouver un n'avait rien de difficile. À présent, ils étaient une douzaine à survoler les quais, silencieux, se balançant pour éviter les colonnes de fumée.

L'équipe de Rizome agita son drapeau blanc avec enthousiasme quand l'un d'eux passa à proximité, avec une aisance insolente.

L'hélico s'immobilisa au-dessus d'eux dans le sifflement de ses pales invisibles. Un flic passa sa tête casquée par l'écoutille, leva sa visière.

Un concert de cris confus s'ensuivit. « Faut pas vous affoler, Rizome ! lança enfin le flic. On va vous repêcher, sans problème !

— Combien d'entre nous ? » cria Suvendra en maintenant d'une main son chapeau de paille sur la tête.

« Tout le monde ! Toute la bande !

— Dans un seul hélico ? » s'écria Suvendra, perplexe. Le petit appareil de la police pouvait au mieux embarquer trois passagers.

L'hélico ne fit pas mine de se poser. Au bout de quelques secondes, il s'éleva de nouveau et, décrivant un gracieux arc de cercle, mit franchement le cap au nord.

« Ils pourraient se presser un peu », dit Suvendra, lorgnant le front de tempête qui avançait. « Le temps ne va pas tarder à se gâter pour de bon ! »

Ils roulèrent leur drap de lit-SOS, au cas où les rebelles s'aviseraient de monter jeter un œil. Négocier avec le PAT était une éventualité mais en assemblée générale Rizome avait décidé de ne pas insister auprès d'eux. Les rebelles s'étaient déjà emparés de la base de Rizome, ils pouvaient tout aussi aisément s'emparer de son personnel. Ils avaient déjà enlevé deux flics et un parlementaire. D'évidence, la situation était propice à la prise d'otages.

Vingt nouvelles minutes s'écoulèrent, horriblement interminables, dans un silence morbide et tendu qui ne trompait personne. Le soleil coiffait le front d'orage et la matinée tropicale flamboyait au-dessus de la cité parfaitement silencieuse. C'est d'un sinistre, songea Laura – comme une coupure d'habitants…

Un nouvel hélicoptère, plus gros celui-ci, et birotor, remonta le front de mer. Il pivota sur son axe et s'immobilisa momentanément à l'angle du comptoir de Rizome. Trois hommes vêtus de noir sautèrent des portes latérales sur le toit. L'appareil reprit aussitôt de l'altitude.

Les trois hommes marquèrent un bref temps d'arrêt, tapotant l'ensemble de leur équipement, puis s'avancèrent vers eux d'un pas décidé. Ils étaient en treillis noir, bottes de combat noires et ceinture de toile noire où étaient accrochés étui à pistolet, étui à munitions et pochettes fourre-tout à rabat fermé par un bouton-pression en laiton. Ils étaient armés de pistolets-mitrailleurs d'aspect étrange.

« Bonjour, tout le monde ! » lança leur chef sur un ton enjoué. C'était un grand Anglais rougeaud aux cheveux blancs en brosse, le nez fleuri et affligé d'un ictère solaire permanent. Il semblait avoir la soixantaine mais était redoutablement bien conservé pour son âge. Fractionnement sanguin ? se demanda Laura.

« Bonjour…, répondit machinalement quelqu'un.

— Je me présente : Hotchkiss, dit le gradé. Colonel Hotchkiss, Force Rapide d'Actions Ponctuelles. Et voici les agents Lu et Aw. Nous sommes ici pour assurer votre sécurité, mesdames et messieurs. Alors, pas de panique, d'accord ? » Hotchkiss exhiba une rangée de dents immaculées.

Hotchkiss était immense. Un mètre quatre-vingt-quinze, largement plus de cent kilos. Des bras comme des troncs d'arbre. Laura avait presque oublié à quel point les Blancs pouvaient être

grands. Avec ses grosses bottes noires et son lourd harnachement compliqué, on l'aurait cru tombé d'une autre planète. Hotchkiss adressa un signe de tête à Laura, surpris. « Mais je vous ai vue à la télé, ma chère.

— Les auditions ?

— Ouais. J'ai… »

Il y eut un fracas soudain quand les portes métalliques d'accès au toit s'ouvrirent à la volée. Une bande hurlante de rebelles se précipita, brandissant des cannes en bambou.

Hotchkiss pivota des hanches et ouvrit le feu sur la porte avec son pistolet-mitrailleur. S'ensuivit un raffut à vous démolir les nerfs. Deux rebelles s'affalèrent, cloués par l'impact. Les autres s'enfuirent en débandade, et soudain tout le monde se retrouva à plat ventre, les doigts crochés de terreur dans le gravier de la terrasse.

Lu et Aw refermèrent la porte d'un coup de pied puis tirèrent une charge-filet contre le battant pour le bloquer. Puis ils sortirent de leur ceinture de fines cordelettes en plastique avec lesquelles ils ligotèrent les deux rebelles qui gisaient à terre, le souffle coupé. Ils les mirent en position assise.

« Ça va, ça va. » Avec un geste de sa grosse paluche, Hotchkiss rassura le reste de l'assistance. « Rien que des balles à gelée, vous voyez ? Pas de problème, là ! »

Le groupe Rizome se releva lentement. À mesure que la vérité se faisait jour, il y eut des petits rires nerveux, gênés. Les projectiles avaient touché les deux rebelles, des adolescents, à hauteur de la poitrine, déchirant leur chemise en papier. En dessous, la peau du torse révélait des taches d'encre violette indélébile, grosses comme le poing.

Chevaleresque, Hotchkiss aida Laura à se relever. « Les balles de gelée ne tuent pas, annonça-t-il. Mais y a encore des dards en réserve.

— Vous nous avez tiré dessus à la mitraillette ! lança un des rebelles, renfrogné.

— La ferme, fils, dit aimablement Hotchkiss. Lu, Aw, ces deux-là sont trop petits. Balancez-les où vous me les avez pêchés, vu ?

— La porte est bloquée, mon colonel, remarqua Lu.

— Servez-vous de votre tête, Lu. Vous avez vos cordes.

— Oui, mon colonel », dit Lu, hilare. Lui et l'agent Aw firent sauter les deux garçons jusqu'au bord du toit. Ils entreprirent alors de les encorder à l'aide d'une série de mousquetons en chrome. Du quai de chargement, trois étages au-dessous, montèrent les cris furieux et sanguinaires des militants du PAT.

« Eh bien, dit négligemment Hotchkiss. On dirait que les émeutiers ont établi un centre opérationnel au pied même de votre quartier général. » D'un coup de pied, Lu balança du toit l'un des

captifs puis laissa filer la corde de rappel tandis que le garçon descendait avec des cris impuissants.

« Mais vous tracassez pas, poursuivit Hotchkiss. On peut les briser où qu'ils se trouvent. »

Suvendra grimaça. « On les a vus démolir votre voiture de patrouille…

— Envoyer cette voiture, c'était une idée des politiques, lâcha dédaigneusement Hotchkiss. Mais maintenant, c'est notre affaire… »

Laura avisa le multiphone perfectionné de l'officier de la FRAP. « Que pouvez-vous nous dire, colonel ? Nous sommes sevrés d'informations, ici. L'armée est-elle vraiment entrée à Johore ? »

Sourire d'Hotchkiss. « On n'est pas dans votre Texas, ma poule. L'armée est juste passée de l'autre côté – un simple petit pont. Ce n'est qu'à quelques minutes d'ici. » Il leva deux doigts, écartés de trois centimètres. « Ici, tout est à échelle réduite, voyez-vous… »

Les deux agents chinois de la FRAP arrimèrent le second captif à leurs cordes. En dessous, les rebelles furieux donnaient libre cours à leur frustration. Des briques volèrent en direction du toit. « Balancez-leur quelques balles de teinture », cria Hotchkiss.

Les deux Chinois épaulèrent leur arme et se penchèrent par-dessus le parapet. Fracas épouvantable de la rafale, cliquetis des douilles crachées par les culasses. Du sol montèrent des cris de douleur et de terreur. Laura entendit les rebelles s'égayer. Elle sentit monter en elle une nausée.

Hotchkiss la prit par le coude. « Vous vous sentez bien ? »

Elle déglutit avec difficulté. « J'ai vu un homme se faire tuer à la mitrailleuse, un jour…

— Oh ! vraiment ? dit Hotchkiss, intéressé. Vous êtes allée en Afrique ?

— Non…

— Vous m'avez l'air un peu jeune pour avoir vu des combats véritables… Oh ! la Grenade, c'est ça ? » Il la relâcha. Des martèlements frénétiques ébranlaient la porte du toit. Hotchkiss tira dessus les dernières balles à gelée de son chargeur. Choc brutal, écrasement mou. Il jeta le chargeur vide et le remplaça par un autre avec l'air dégagé d'un fumeur invétéré.

« Et ça, ce n'est pas du "combat véritable" ? » s'écria Laura. Elle avait les oreilles qui carillonnaient.

« Ça, ce n'est que du théâtre, ma poule, expliqua patiemment Hotchkiss. Ces petits extrémistes de salon n'ont même pas de carabines. Imaginez la même opération dans le sale vieux temps – à Belfast ou à Beyrouth – et on serait déjà étendus le corps criblé de balles par les francs-tireurs.

— Du "théâtre". Et c'est censé dire quoi ? »

Hotchkiss ricana. « J'ai combattu dans une vraie guerre ! Aux Malouines, en 82. Une vraie. Quasiment pas de télévision…

— Alors, vous êtes britannique, colonel ? Européen ?

— Anglais. J'étais dans les SAS. » Hotchkiss s'épongea le front. « L'Europe ! Qu'est-ce que c'est encore que ce machin, l'Armée commune européenne ? Une foutue plaisanterie, tiens, voilà ce que c'est. Quand on se battait pour la reine et le pays… oh ! et puis merde, ma petite, vous ne pourriez pas comprendre de toute manière… » Un coup d'œil à sa montre. « Okay, voilà nos garçons. »

Hotchkiss se dirigea vers la façade du bâtiment. L'équipe de Rizome lui emboîta le pas.

Un blindé à six roues transport de troupes – tel un grand rhinocéros gris monté sur des roulettes en caoutchouc – escalada puis défonça sans mal la barricade. Les sacs éclatèrent et s'aplatirent. Sur la tourelle de l'engin, le canon à eau pivotait allègrement.

Le suivaient deux paniers à salade aux vitres grillagées. Les doubles portes arrière des fourgons s'ouvrirent à la volée et des nuées de flics descendirent, pour s'aligner aussitôt en rangs disciplinés : boucliers, casques, matraques.

Personne ne fit mine d'offrir la moindre résistance. Sage décision, d'autant qu'un duo d'hélicoptères planaient comme des guêpes malfaisantes au-dessus de la rue. Les baies latérales des fourgons étaient ouvertes et, de l'intérieur, d'autres flics accroupis braquaient lance-grenades et pistolets-entraveurs.

« C'est tout simple, expliqua Hotchkiss. Inutile de recourir au combat de rue quand on peut sans problème appréhender les meneurs. Et ce coup-ci, on va s'en choper un plein immeuble et… oh ! sacré nom de Dieu ! »

Toute la façade de l'entrepôt s'effondra comme une plaque en carton et six cargos robots géants jaillirent dans la rue en vrombissant.

Débandade éperdue des flics. Les robots fonçaient avec entrain. Il y avait dans leur comportement quelque chose de heurté, marque d'une programmation hâtive. Heurté, mais efficace. Ils étaient construits pour manipuler des cargaisons de la taille de semi-remorques. À présent, ils s'emparaient avec frénésie de tout ce qui avait un volume vaguement approchant.

Les fourgons de police s'envolèrent aussitôt, dans le grincement de leurs flancs perforés et l'affolement de leurs pneus qui tournaient en vain dans le vide. Le transport de troupes actionna sa lance à eau tandis que trois des robots le trituraient, le lacéraient et le martelaient avec une impitoyable stupidité mécanique. Finalement, deux d'entre eux le basculèrent, le renversant bêtement sur le bras exposé du troisième larron, qui chercha sans succès à reculer, grinçant et couinant. Le canon à eau tirait au hasard, blanc panache furieux haut

de quatre étages.

Les rebelles assaillaient les flics. Les rues étaient luisantes d'eau, on chargeait en pataugeant dans les flaques. Une véritable mêlée, imbécile et furieuse, comme un nid de fourmis géantes.

Laura observait le spectacle, totalement fascinée. Elle n'arrivait pas à croire qu'on ait pu en arriver là. L'une des cités les mieux organisées de la planète et ces hommes étaient en train de se bastonner mutuellement dans les rues.

« Ô Seigneur ! s'exclama Hotchkiss. Nous sommes mieux armés mais on en a pris un coup au moral… Le soutien aérien va faire la décision, toutefois. » Les hélicos tiraient en effet des charges-filets aux confins de la mêlée – mais sans grand succès. Trop de monde, trop de boue, trop de pagaille. Laura grimaça quand un robot chargeur, en dérapant, vint percuter trois policiers.

À la porte du toit, les coups redoublaient. Quelqu'un avait réussi à y engager la lame en céramique d'une machette et sciait vigoureusement le ruban du filet. Ils se retournèrent vers l'accès au toit et découvrirent alors, derrière la cage, au-dessus des quais, une des grues portuaires. Le bras squelettique de la flèche pivotait sur son axe, gagnant de la vitesse avec une grâce pesante. Au bout du câble, un conteneur frigorifique tournait au-dessus des docks, emporté de plus en plus haut par la force centrifuge.

Soudain, la grue libéra sa charge. Aussitôt, le lourd conteneur, gros comme la moitié d'une maison, s'envola en tournoyant, décrivant dans les airs un arc gracieux. Presque au ralenti, comme une balle lancée par en dessous du revers de la main.

Son vol s'acheva brutalement. Il percuta, avec une précision cybernétique, un hélico noir de la police en vol stationnaire au-dessus des quais. Il y eut une explosion quand le conteneur s'ouvrit, libérant au milieu des panaches de vapeur et de givre des centaines de boîtes multicolores en carton. L'hélicoptère se brisa, piqua, et s'écrasa spectaculairement dans l'eau sale. L'épave flottait au milieu des cartons comme une libellule écrasée sur la calandre d'une voiture.

« Les Bâtonnets de Poisson surgelés de Mme Srivijaya », murmura la petite Derveet, à côté de Laura. Elle avait reconnu la cargaison.

La grue se laissa glisser le long du quai, claquant de la pince en quête d'une nouvelle proie.

« Comment ont-ils pu réussir un coup pareil ? demanda Hotchkiss.

— C'est un engin très intelligent, dit M. Suvendra.

— Je me fais vieux, observa tristement le colonel. Mais d'où pilotent-ils cette foutue machine ?

— De l'intérieur de l'entrepôt, expliqua M. Suvendra. Il y a des consoles…

— Parfait. » Hotchkiss saisit le poignet maigre de M. Suvendra.

« Vous allez m'y conduire. Lu ! Aw ! On y va !

— Non », dit M. Suvendra.

Son épouse lui saisit l'autre bras. Soudain, ils se mirent à le tirailler comme une poupée de chiffon. « Nous ne pratiquons pas la violence ! expliqua-t-elle.

— Vous *quoi ?*

— Nous ne nous battons pas, dit Suvendra, avec passion. Nous ne vous aimons pas ! Nous n'aimons pas votre gouvernement ! Nous ne nous battons pas ! Arrêtez-nous !

— Cette saloperie de grue va tuer nos pilotes…

— Eh bien, cessez le combat ! Renvoyez-les ! » Suvendra éleva la voix, le ton perçant. « Assis, tout le monde ! »

Tout le personnel de Rizome se figea sur place et s'assit aussitôt, comme un seul homme. M. Suvendra également, malgré son bras toujours accroché à la grosse patte couverte de taches de son du colonel Hotchkiss.

« Salopards de politiciens, cracha Hotchkiss, avec un mépris étonné. Je veux pas le croire. Je vous *ordonne,* en tant que citoyens…

— Nous ne sommes pas vos citoyens, dit catégoriquement Suvendra. Nous n'obéissons pas non plus à votre régime de loi martiale illégal. Arrêtez-nous !

— Foutre oui, que je vais vous arrêter, et toute la bande ! Merde, vous ne valez pas mieux qu'eux ! »

Suvendra hocha la tête, inspira un grand coup. « Nous sommes non violents. Mais nous sommes les ennemis de votre gouvernement, colonel, croyez-le ! »

Hotchkiss se tourna vers Laura. « Vous aussi, hein ? »

Laura le fusilla du regard, furieuse de le voir ainsi l'isoler des siens. « Je ne peux rien faire pour vous, lui dit-elle. Je suis une mondialiste et vous représentez le bras armé de l'État.

— Oh ! sacré nom de Dieu, vous êtes bien un sacré putain ramassis de fils de pute à la gomme », observa tristement Hotchkiss. Il les jaugea du regard, puis se décida. « Vous ! » lança-t-il à Laura.

Sans ménagement, il la retourna pour lui attacher les menottes dans le dos.

« Il enlève Laura ! piailla Suvendra, outrée. Empêchez-le ! »

Hotchkiss força Laura à se relever. Elle n'avait pas envie de le suivre mais elle obtempéra en vitesse, quand une douleur atroce lui vrilla l'attache des épaules. L'équipe de Rizome les entoura, agitant les bras, criant. Hotchkiss éructa un borborygme, gratifia Ali d'un coup de pied dans la rotule, puis dégaina son entraveur. Ali, M. Suvendra et Bima s'effondrèrent, emmêlés dans une masse gonflante de filins adhésifs. Les autres détalèrent.

Les rebelles reprenaient le dessus. Une ouverture apparut au

sommet de la porte. Hotchkiss cria un ordre à l'agent Lu ; celui-ci tira de sa ceinture un cylindre noir noueux qu'il lança par l'orifice.

Deux secondes passèrent. Il y eut derrière la porte un éclair cataclysmique, une terrible déflagration, et le battant s'ouvrit d'un coup, crachant des rouleaux de fumée. « Allez-y ! » hurla Hotchkiss.

Le haut de la cage d'escalier était jonché de rebelles assourdis, aveuglés, hurlants. L'un d'eux, encore debout, donnait frénétiquement dans le vide de grands coups d'épée en céramique tout en hurlant : « Martyre ! Martyre ! » Lu l'assomma d'une décharge de balles à gelée. Puis ils pénétrèrent à l'intérieur, tirant à l'entraveur dans la masse qui reculait.

Aw lança une autre grenade au magnésium sur le palier inférieur. Nouvelle explosion cataclysmique. « Parfait, dit Hotchkiss, dans le dos de Laura. Vous voulez jouer les Ghandi. Vous allez le faire avec les deux bras cassés. En route ! » Il la poussa sans ménagement à travers la porte.

« Je proteste ! » hurla Laura, en dansant pour éviter bras et jambes.

Hotchkiss la plaqua en arrière contre sa poitrine. « Écoute bien, l'Amerloque, dit-il avec une conviction à glacer le sang, t'es une jolie petite blonde qui a l'air bien gentille à la télé. Mais si tu me joues un tour en vache, je te fais sauter la cervelle – et je dirai que c'est les rebelles qui l'ont fait. Où sont ces fichues commandes ?

— Au rez-de-chaussée, haleta Laura. À l'arrière – dans une cage vitrée.

— Très bien. On y va. Allez ! Allez ! » Méchant tintamarre quand Lu ouvrit de nouveau le feu. Dans l'espace confiné de la cage, le bruit infernal vous vrillait le crâne. Laura sentit une brusque suée la tremper de la tête aux pieds. Hotchkiss la poussa devant lui, la main calée sous son aisselle. Il dévalait les marches par deux ou trois à la fois, la portant à moitié. Un malabar d'une force incroyable : l'impression d'être traînée par un gorille.

Puanteur suffocante de la fumée. Grandes éclaboussures bouillonnantes sur les murs pastel : teinture pourpre ou taches de sang. En bas, des rebelles qui geignent, d'autres qui crient, les mains plaquées sur les yeux ou contre les oreilles. Des rebelles collés à la rampe, le visage noirci, suffoqués par l'étreinte des filaments adhésifs. Laura trébucha sur les jambes étendues d'un jeune garçon, inconscient ou mort, le visage éclaté par une balle à gelée, le sang ruisselant d'un œil crevé…

Puis ils se retrouvèrent en bas, débouchèrent de la cage. À l'autre bout, le soleil entrait à flots par la façade défoncée, devant laquelle flics et rebelles continuaient leur bataille rangée, ces derniers prenant le dessus. Dans les profondeurs ténébreuses du comptoir de Rizome,

les membres du PAT s'étaient regroupés et s'affairaient, les uns à libérer à la machette leurs camarades pris dans les rets des filets adhésifs, d'autres à traîner des flics capturés, menottes aux poignets, derrière un mur de caisses… Ils levèrent tous la tête, surpris, trente hommes en colère, maculés de sang et de sueur, éclairés en contre-jour par la lumière de la rue.

Durant un bref instant, tous se figèrent, comme pour une photo.

« Où est la salle de contrôle ? murmura Hotchkiss.

— J'ai menti, siffla Laura. Elle est à l'étage.

— La vache ! » laissa échapper Hotchkiss, stupéfait.

Les militants du PAT s'approchaient lentement.

Certains portaient des casques volés à la police et presque tous étaient équipés de boucliers. L'un d'eux tira soudain une balle à filet qui manqua de justesse l'agent Aw pour aller se tortiller au sol comme une boule d'amarante parcourue de grésillements spasmodiques.

Laura se laissa tomber sur les fesses, lourdement. Hotchkiss voulut la saisir, se ravisa et se mit à battre en retraite. Soudain, ils se retournèrent et coururent vers le fond de l'entrepôt.

Alors, ce fut un maelström autour d'elle. En hurlant, des hommes se lancèrent à la poursuite des trois soldats de la FRAP. D'autres se ruèrent dans l'escalier où les victimes d'Hotchkiss, assommées, aveuglées, gémissaient, juraient, criaient. Laura ramena les jambes sous elle, crispa ses mains ligotées dans son dos, chercha à se faire toute petite.

Son esprit fonctionnait à toute allure. Il faudrait qu'elle remonte sur le toit, retrouver les siens. Non… Plutôt aider les blessés. Non… tenter plutôt de s'échapper, trouver la police, se faire arrêter. Non, il faudrait…

Un jeune Malais moustachu à la joue gonflée par une ecchymose la menaça de son sabre. Il lui fit signe de se relever, la poussant de la pointe du pied.

« Mes mains », dit Laura.

Les yeux du garçon s'agrandirent. Il passa derrière elle et trancha le ruban de plastique résistant qui reliait les menottes. Laura sentit ses bras se libérer et une brusque démangeaison de plaisir-douleur lui vrilla les épaules.

Il lui cracha furieusement quelque chose en malais. Elle se leva. Soudain, elle le dépassait d'une tête. Il recula d'un pas, hésita, se tourna vers quelqu'un d'autre…

Une rafale de vent accompagnée d'un sifflement parcourut tout l'entrepôt. Un hélico venait de descendre au niveau de la rue – il les avait repérés par la brèche creusée dans la façade du bâtiment. Casques sans expression derrière la bulle du poste de pilotage. Chuintement explosif d'un récipient vert-de-gris qu'on venait de

larguer. Il heurta le sol de l'entrepôt, roula, boula, crachant de la fumée…

Et merde ! Des gaz lacrymogènes. Une vague âcre, décapante, vint la frapper soudain et elle en sentit la morsure acide sur ses orbites. La panique la prit alors. Elle chut à quatre pattes. Dans un brouillard de larmes, la gorge déchirée par une douleur cuisante. Plus d'air. Elle repoussa des gens, aveugle, affolée, et se retrouva soudain à courir. Courir libre…

Les larmes, en torrents empoisonnés, lui inondaient le visage. Quand elles touchaient ses lèvres, elle sentait un picotement acide et un goût de kérosène. Elle n'arrêta pas de courir, en s'écartant de la masse grise et floue, menaçante, d'un côté de la rue. Elle avait les poumons et la gorge remplis d'hameçons.

Elle parvint au bout de sa réserve d'adrénaline. Elle était trop choquée pour ressentir sa propre fatigue, mais ses genoux commençaient à se dérober sous elle. Elle se dirigea vers une embrasure de porte et s'effondra sous son abri.

Juste à cet instant, les cieux s'ouvrirent et la pluie se mit à tomber. Encore une averse de mousson, brusque, verticale. Par vagues successives, elle martela la rue déserte. Accroupie, misérable, sous son embrasure de porte, Laura recueillait la pluie dans ses mains en coupe pour humecter son visage et la peau dénudée de ses bras. Au début, l'eau ne sembla qu'aggraver les choses – impression de méchante brûlure, comme si elle s'était amusée à respirer du Tabasco.

Elle se retrouvait avec deux bracelets en plastique sur la peau à vif de ses poignets. Elle avait les pieds trempés, collants, dans ses sandales bon marché. Non pas à cause de la pluie mais des flaques de canons à eau sur la chaussée devant le comptoir.

Elle avait traversé la bataille de rue en aveugle. Personne ne l'avait touchée. Seule exception : un long ruban de filament adhésif collé à son mollet qui se tortillait encore faiblement, comme la queue sectionnée d'un lézard. Elle le décolla du jean.

Elle reconnaissait à présent l'endroit où elle se trouvait – elle avait couru à l'autre bout des quais, jusqu'aux docks Victoria-et-Albert, juste à l'ouest d'East Lagoon. Vers le nord, elle avisa les gratte-ciel du complexe de HLM de Tanjong Pagar – immeubles sans grâce, en briques gris brunâtre.

Elle s'assit, respirant à petits coups, toussant, crachant de temps à autre. Elle aurait voulu se retrouver auprès des siens, à l'intérieur du comptoir. Mais il n'était plus question pour elle de les rejoindre. C'était trop dangereux.

Elle les retrouverait en prison, de toute manière. Mieux valait se tirer au plus vite du champ de bataille et trouver le moyen de se faire arrêter. Une bonne prison bien tranquille. Ouais. Ça semblait pas mal.

Elle se releva, s'essuya la bouche. Trois vélo-pousse la dépassèrent en trombe, fonçant vers East Lagoon ; s'y accrochait une masse de rebelles trempés, ahuris. Ils l'ignorèrent.

Elle se mit en route.

Il y avait deux barrages branlants entre elle et Tanjong Pagar. Elle les escalada sous l'averse. Personne ne se montra pour l'arrêter.

Les portes vitrées du complexe d'habitation de Tanjong avaient été dégondées de leur cadre en aluminium. Laura fonça à l'intérieur, écrasant sous ses pas des éclats ronds de verre trempé. L'air froid de la climatisation mordait ses vêtements imbibés.

Elle se trouvait dans un hall plutôt miteux mais propre. Ses sandales en mousse gorgées d'eau laissaient des taches humides sur le lino éraflé. L'endroit était désert ; sans doute les occupants, respectueux du couvre-feu gouvernemental, restaient-ils tapis chez eux, dans les étages. Ici, au rez-de-chaussée, ce n'étaient que boutiques pépères – petits ateliers de réparateurs de cycles, une poissonnerie, une officine de fractionnement sanguin. Chaleureusement éclairées de tubes fluorescents, prêtes à accueillir le chaland mais, pour l'heure, toutes désertes.

Elle perçut un lointain murmure de voix. Tonalités calmes, autoritaires. Elle obliqua dans leur direction.

Les bruits venaient de la vitrine d'un revendeur télé. Des appareils à bas prix, fabriqués au Brésil ou en Maphilindonésie, aux couleurs criardes. On les avait allumés dans tout le magasin ; certains montraient la chaîne gouvernementale, d'autres sautaient convulsivement, déréglés.

Laura se glissa à l'intérieur. Une rangée de clochettes en laiton tressaillit et carillonna. L'odeur d'encens au jasmin était entêtante. Les murs de la boutique étaient tapissés d'images de saines et souriantes vedettes singapouriennes : de bons petits gars en smoking à paillettes et de gentils brins de filles en péplum et chapeau de paille. Laura enjamba précautionneusement l'épave d'un distributeur de chewing-gum renversé.

Une petite vieille d'origine tamoule venait d'investir les lieux. Une grand-mère ratatinée, cheveux blancs, un mètre trente, bossue comme une douairière, les poignets fins comme des os de poulet. Elle s'assit dans un fauteuil de réalisateur en toile, fixant les écrans vides en mâchonnant de la gomme.

« Euh… Bonjour ? » hasarda Laura. Pas de réponse. La vieille avait l'air sourde comme un pot – sénile, même. Laura s'approcha, dans le bruit d'éponge de ses semelles. La vieille sursauta, lui jeta un œil surpris et rajusta son sari, rabattant pudiquement sur sa tête le pan qui lui couvrait l'épaule.

Laura se passa les doigts dans les cheveux ; elle sentit l'eau de

pluie lui goutter dans le cou. « Pardon, m'dame, est-ce que vous parlez anglais ? »

Sourire timide de la vieille. D'un doigt, elle désigna une pile de sièges en toile, pliés contre le mur.

Laura en prit un. En travers du dossier s'étalaient les lettres d'aspect farfelu d'une inscription en tamoul – sans doute un mot d'esprit ou une phrase amusante. Laura ouvrit la chaise et s'assit près de la vieille femme. « Hum… Vous m'entendez, au moins, ou bien est-ce que vous… euh… »

La mémé tamoule continua de regarder droit devant elle.

Laura poussa un gros soupir. Ça faisait du bien de s'asseoir.

Cette pauvre vieille abrutie – nonagénaire, au bas mot – était sans doute descendue par hasard, acheter à manger à ses canaris peut-être, trop sourde ou trop gâteuse pour prêter attention au couvre-feu. Et pour découvrir – seigneur – un monde vide.

Avec un geste brusque, la vieille s'enfourna dans la bouche, en catimini, une petite dragée colorée. Du chewing-gum. Elle se mit à mâcher triomphalement.

Laura examina les téléviseurs. La vieille les avait réglés sur tous les canaux possibles.

Soudain, sur la Trois, l'image cessa de sauter.

Avec la rapidité de l'éclair, la vieille dégaina une télécommande. Le porte-parole du gouvernement disparut. Le son de la Trois monta jusqu'à un grondement envahi de parasites.

L'image déchirée provenait d'une vidéo d'amateur. Laura la vit tressauter quand le narrateur retourna le caméscope vers son propre visage. C'était un Chinois de Singapour. Il avait l'air d'avoir dans les vingt-cinq ans, avec des joues d'écureuil, de grosses lunettes et une chemisette à la poche bardée de stylos.

Pas vraiment nul, comme mec, mais franchement pas le genre à crever l'écran. Trop normal. Dans une rue de Singapour, vous le croisiez sans vous retourner.

Le type se rassit dans son gros divan capitonné. Il y avait une croûte accrochée derrière sa tête, une marine. Il sirotait un café et tripotait son micro-cravate. Elle l'entendit déglutir avec bruit.

« Je crois que je suis à l'antenne », annonça-t-il. Laura échangea un regard avec la petite vieille. Air déçu de l'ancêtre. Causait pas anglais.

« Ça, c'est mon magnétoscope, là, dit M. Normal. Y disent toujours : "Le branchez pas à l'antenne collective, vous risquez de brouiller la réception." Les signaux parasites, vous comprenez ? Alors, c'est ce que j'ai fait. J'émets ! Enfin, je crois. »

Il se resservit du café, d'une main un peu tremblante. « Aujourd'hui, dit-il, ma nana, j'allais la demander en mariage. C'est

peut-être pas un canon, et je suis pas non plus le mec super, mais enfin, on manque de rien. Je pense que quand un type a besoin de demander la main d'une fille, ça devrait au moins être possible. Sinon, y a plus rien de civilisé. »

Il se pencha vers l'objectif, ses épaules et sa tête grossirent. « Et puis voilà qu'arrive cette histoire de couvre-feu. J'aime pas trop ça, mais je suis bon citoyen alors je décide, d'accord. Vas-y, fonce, Jeyaratnam. Chope ces salopards de terroristes, donne-leur ce qu'ils méritent, une bonne fois pour toutes. Là-dessus, les flics débarquent dans mon immeuble. »

Il se tortilla un peu sur son siège, une comète lumineuse suivait le reflet de ses verres sur l'écran. « Moi, j'admire un flic. Le flic est un type sympa, nécessaire. Un flic sur la brèche, je lui dis toujours : "Bonjour, l'ami ! Bon boulot, préserve la paix." Même dix flics, pas de problème. Mais cent, pardon, là, je change d'avis vite fait. D'un seul coup, le quartier tout plein de flics. Des milliers. Plus que les gens normaux. Débarquent dans mon appartement. Fouillent toutes les pièces, toutes mes affaires. Y prennent mes empreintes ; me font même une prise de sang. »

Il montra un pansement adhésif sur le gras de son pouce.

« Me contrôlent avec l'ordinateur, pof-pof, me disent de penser à régler ce PV de stationnement. Et puis là-dessus, ils détalent, laissent la porte grande ouverte, ni au revoir, ni merci, faut dire qu'y z'en ont quatre millions d'autres à aller enquiquiner. Alors, j'allume la télé pour voir les infos. Une seule et unique chaîne, là. M'annoncent qu'on a repris le réservoir de Johore. Si on a tant d'eau que ça, alors pourquoi que tout le sud de la ville est en flammes, apparemment, là ? C'est ce que je me demande. »

Il reposa violemment sa tasse de café. « Pas moyen d'appeler ma copine. Pas moyen d'appeler ma mère non plus. Peux même pas me plaindre au politico local vu que le Parlement est complètement pourri. À quoi ça sert toutes ces élections et ces stupides campagnes si c'est pour en arriver là, point final ? Me demande si y en a pas d'autres qui pensent pareil. Je me demande. J'fais pas de politique, mais je me fie pas une seconde au gouvernement. Je suis peut-être un pas grand-chose, mais je suis pas un moins que rien. »

M. Normal avait soudain l'air au bord des larmes. « Si tout ça, c'est pour le bien de la cité, où sont les citoyens ? Des rues vides ! Où qu'ils sont tous passés ? Qu'est-ce que c'est que cette ville ? Où est la police de Vienne, eux, les experts en terrorisme ? Pourquoi est-ce que tout ça arrive ? Pourquoi que personne me demande si je trouve ça normal ? Je trouve ça pas normal, pas normal du tout ! Je veux réussir comme tout le monde, je bosse dur, je m'occupe que de mes affaires, mais là, c'est trop. Bientôt, ils vont venir m'arrêter pour avoir fait ce

truc à la télé. Ça vous fait du bien d'avoir de mes nouvelles ? Toujours mieux que de rester planté là à moisir dans son coin… »

Il y eut un martèlement frénétique à la porte de M. Normal. Il avait l'air terrorisé. Il se pencha en tremblant et l'écran redevint gris.

Laura avait les joues mouillées. Elle s'était remise à pleurer. L'impression de s'être gratté les yeux à la laine de verre. Impossible de se dominer. Bon Dieu, ce pauvre petit bonhomme, brave et terrifié. Oh ! et puis merde, après tout…

Quelqu'un cria à la porte de la boutique. Laura releva la tête, surprise. C'était un grand Sikh à l'air pas commode, en turban, chemise kaki et short gurkha. Il avait un insigne et des épaulettes et portait une matraque gainée de cuir. « Que faites-vous, mesdames ?

— Euh… » Laura se leva en toute hâte. L'assise en toile de sa chaise était trempée de la marque circulaire de son arrière-train. Elle avait les yeux brillants de larmes – elle se sentait terrifiée et profondément, obscurément humiliée.

« Ne… » Elle était incapable d'imaginer quoi dire.

Le vigile sikh la regarda comme si elle était tombée de la planète Mars. « Vous êtes locataire ici, madame ?

— Les émeutes, expliqua-t-elle. J'ai pensé pouvoir m'abriter ici.

— Touriste, madame ? Une Yankee ! » Il la dévisagea puis retira d'un étui glissé dans sa poche de chemise une paire de lunettes à monture noire ; il les chaussa. « Oh ! » Il l'avait reconnue.

« Très bien », dit Laura. Elle étira ses poignets meurtris, qui portaient encore les bracelets en plastique des menottes. « Arrêtez-moi, monsieur l'agent. Mettez-moi en prison. »

Le Sikh rougit. « Madame, je suis seulement un vigile. Peux pas vous arrêter. » La petite vieille se leva soudain et fonça droit sur lui. Il s'écarta gauchement de sa route, au dernier moment. Elle fila dans le hall. Il la regarda s'éloigner, songeur.

« Vous ai pris pour des pillards, expliqua-t-il. Vraiment désolé. »

Laura observa un silence. « Pouvez-vous me conduire à un poste de police ?

— Bien sûr, madame… madame Vebbler. Madame, je ne puis m'empêcher de noter que vous êtes toute trempée. »

Laura essaya de lui sourire. « La pluie. Et aussi le canon à eau, à vrai dire. »

Le Sikh se raidit. « C'est pour moi une très pénible nouvelle d'apprendre que vous avez subi cette expérience dans notre cité alors que vous étiez l'hôte du gouvernement de Singapour, madame Webber.

— Pas grave, dit Laura. Quel est votre nom, monsieur ?

— Singh, madame. »

Tous les Sikhs s'appelaient Singh. Bien sûr. Laura se sentit idiote.

« J'ai plus ou moins l'impression que j'aurais besoin de la police, monsieur Singh. Je veux dire, une police calme et tranquille, bien à l'écart de la zone des émeutes. »

Singh glissa prestement sa matraque sous le bras. « Très bien, madame. Il se retint presque de la saluer. Veuillez me suivre, je vous prie. »

Ils parcoururent ensemble le hall désert. Singh se voulait encourageant : « On va arranger ça très vite… Pas facile d'accomplir son devoir, ces derniers temps.

— À qui le dites-vous, monsieur Singh. »

Ils prirent un monte-charge pour gagner au premier sous-sol un garage poussiéreux. Quantité de vélos, quelques voitures, de vieux tacots pour la plupart. Singh pointa sa matraque. « Vous montez derrière sur mon scooter, ça vous convient ?

— Bien sûr, sans problème. » Singh déverrouilla l'antivol et mit le contact. Ils enfourchèrent l'engin et gravirent la rampe de sortie dans un vrombissement aigu, comique. La pluie avait cessé depuis un moment. Singh se glissa dans la rue.

« Il y a des barrages, avertit Laura.

— Oui, mais… » Singh hésita. Il freina brutalement.

Un des chasseurs à la voilure en dièdre de la SAF les survola dans un feulement soyeux. Avec la soudaineté d'un serpent, il entama un plongeon, comme pour éviter sa propre ombre. Une manœuvre acrobatique. Ils le regardèrent bouche bée.

Quelque chose jaillit de sous ses ailes. Un missile. Il laissait un pinceau de vapeur dans l'air humide. Une violente explosion de flammes orange et blanches jaillit du quartier des docks. Des fragments de grue de quai volèrent dans les airs, comme des pièces de Meccano.

Le tonnerre gronda dans les rues vides.

Singh jura et fit demi-tour. « L'ennemi attaque ! On retourne à l'abri tout de suite ! »

Ils redescendirent la rampe du parking. « C'était un avion singapourien, monsieur Singh. »

Singh fit mine de ne pas entendre. « Le devoir est clair, à présent. Vous venez avec moi, s'il vous plaît. »

Ils montèrent au sixième par un ascenseur. Singh était silencieux, le dos raide comme un piquet. Il évitait de croiser son regard.

Il la conduisit, au bout du couloir, jusqu'à la porte d'un appartement. Il frappa trois coups.

Une femme grassouillette en tunique et pantalon noir leur ouvrit. « Ma femme », dit Singh. Il fit signe à Laura d'entrer.

La femme la dévisagea, ébahie. « Laura Webster ! dit-elle.

— Eh oui ! » dit Laura. Elle avait envie de la prendre dans ses

bras.

C'était un petit trois-pièces. Très modeste. Trois gosses mignons comme des choux déboulèrent dans l'entrée : un garçon de neuf ans, une petite fille, un autre garçon, presque un bébé. « Vous avez *trois* enfants, monsieur Singh ?

— Oui », répondit-il, souriant. Il prit le dernier et lui ébouriffa les cheveux. « Ça crée plein de problèmes d'impôts. Faut faire deux boulots. » Il se mit à dialoguer rapidement avec sa femme, en bengali, ou peut-être en hindi, en tout cas une langue incompréhensible mais émaillée d'emprunts à l'anglais comme *jet* ou *télévision*.

Mme Singh, dont le prénom était Aratavari ou quelque chose de vaguement approchant, conduisit Laura dans la chambre conjugale. « On va vous trouver des vêtements secs », lui dit-elle. Elle ouvrit la penderie et prit sur le rayon du dessus une étoffe pliée en carré. C'était beau à couper le souffle : de la soie vert émeraude brodée de fils d'or. « Un sari vous ira parfaitement », dit-elle en le dépliant d'un mouvement preste. C'était sans nul doute son plus bel habit. Le genre d'atours qu'on imaginait portés par la veuve d'un rajah pour un sâti[7] rituel.

Laura s'épongea le visage et le front. « Votre anglais est excellent.

— Je suis de Manchester, dit Mme Singh. Il y avait malgré tout de meilleures possibilités ici. » Elle tourna poliment le dos à Laura tandis que cette dernière se débarrassait du jean et du corsage trempés. Elle s'enveloppa dans un sari trop large de poitrine et trop serré à la taille. Le drapé la confondait. Mme Singh l'aida à le plisser et l'agrafer.

Laura se peigna devant la glace. Ses yeux irrités par les gaz ressemblaient à des billes marbrées. Mais le magnifique sari lui donnait une allure hallucinée de majesté sanscrite parfaitement exotique. Si seulement David était là… Elle se sentit brutalement submergée par une vague de choc culturel, intense et nauséeuse, une impression de *déjà vu* qui la vrillait comme un coup de poignard.

Elle raccompagna Mme Singh dans la pièce principale, froufroutante et pieds nus. Les enfants rirent et Singh lui sourit. « Oh ! Très bien, madame. Vous aimeriez boire quelque chose ?

— Un petit whisky serait pas de refus.

— Pas d'alcool.

— Vous avez une cigarette ? » lâcha-t-elle étourdiment. Ils eurent l'air outré. « Pardon… », marmonna-t-elle, en se demandant pourquoi elle avait dit ça. « Très aimable à vous de m'héberger et tout ça… »

Mme Singh hocha modestement la tête. « Je devrais descendre vos habits à la laverie. Seulement, avec le couvre-feu, c'est impossible. » L'aîné des garçons apporta à Laura une boîte de jus de goyave glacé. Ça avait un goût de crachat sucré.

Ils s'assirent sur le divan. La télé était allumée sur la chaîne

gouvernementale, en sourdine. Un journaliste chinois était en train d'interviewer le cosmonaute, qui était toujours en orbite. Celui-ci exprimait une confiance sans limites dans les autorités. « Vous aimez le cari ? s'enquit Mme Singh, anxieuse.

— Je ne peux pas rester, dit Laura, surprise.

— Mais il le faut !

— Non. Ma compagnie a voté. C'est un choix politique. Nous allons tous en prison. »

Les Singh n'étaient pas surpris mais parurent malheureux et troublés. Elle les plaignit sincèrement. « Mais pourquoi, Laura ? demanda Mme Singh.

— Nous sommes venus ici pour traiter avec le Parlement. Nous n'avons rien à faire de ces histoires de loi martiale. Nous sommes désormais des ennemis de l'État. Nous ne pouvons plus collaborer avec vous. »

Singh et son épouse conversèrent rapidement tandis que les enfants, assis par terre, les observaient avec de grands yeux graves. « Vous restez en sécurité ici, madame, dit finalement Singh. C'est notre devoir. Vous êtes une hôte de marque. Le gouvernement comprendra.

— Ce n'est pas le même gouvernement, dit Laura. East Lagoon… tout ce secteur est à présent en zone d'émeutes. On s'entre-tue, là-bas. Je l'ai vu de mes propres yeux. L'aviation vient de tirer un missile sur nos possessions. Et peut-être de tuer aussi certains de mes amis, je n'en sais rien. »

Mme Singh pâlit. « J'ai entendu l'explosion – mais la télé n'en parle pas… » Elle se tourna vers son mari qui fixait le tapis, l'air morose. Ils reprirent le dialogue et Laura intervint.

« Je n'ai aucun droit de vous attirer des ennuis. » Elle se leva. « Où sont mes sandales ? »

Singh se leva à son tour. « Je vous accompagne, madame.

— Non, dit Laura. Vous feriez mieux de rester ici pour garder votre appartement. Écoutez, les portes sont défoncées en bas, au cas où vous n'auriez pas remarqué. Ces antitravaillistes ont investi notre comptoir – ils pourraient fort bien s'aventurer ici, quand ça leur chantera, et prendre tout le monde en otage. Ils croient à ce qu'ils font, travail, ou antitravail, ou je ne sais trop quoi. Et la mort non plus ne leur fait pas peur.

— Moi non plus, la mort ne me fait pas peur », insista Singh, catégorique. Son épouse se mit à lui crier après. Laura retrouva ses sandales – le bébé jouait avec, derrière le canapé. Elle les enfila.

Cramoisi, Singh sortit comme un fou de l'appartement. Laura l'entendit dans le hall, crier et marteler les portes à coups de badine. « Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle.

Les deux autres gosses se précipitèrent vers leur mère, l'étreignirent, enfouissant leur visage dans sa tunique. « Mon mari dit que c'est lui qui vous a sauvée, vous, une célébrité de la télévision, que vous aviez l'air d'un petit chat perdu tout trempé. Et que vous avez rompu le pain sous son toit. Et qu'il ne va pas laisser une femme étrangère sans défense aller se faire tuer dans les rues comme une espèce de chienne de paria.

— Il a un certain génie expressif, à sa manière…

— Peut-être que ça explique son comportement, observa Mme Singh dans un sourire.

— Je ne crois pas qu'ouvrir une boîte de jus de goyave puisse franchement être assimilé à "rompre le pain".

— Pas de goyave. De cachiman. » Elle tapota la tête de sa petite fille. « C'est un brave homme. Il est honnête, il travaille très dur, et il n'est pas stupide, ni mesquin. Et il ne nous frappe jamais, moi ou les enfants.

— C'est très gentil », dit Laura.

Mme Singh la regarda droit dans les yeux. « Je vais vous dire une chose, Laura Webster, parce que je n'ai pas envie de vous voir gâcher la vie de mon homme. Simplement parce que vous êtes une politicienne et qu'il ne compte pas pour grand-chose.

— Je ne suis pas une politicienne, protesta Laura. Je ne suis qu'une femme normale, comme vous.

— Si vous étiez comme moi, vous seriez chez vous, avec votre famille. »

Singh entra en coup de vent, saisit Laura par le bras et la traîna dans le couloir. D'un bout à l'autre, des portes s'étaient ouvertes, et le passage était encombré d'une foule d'indiens furieux et perplexes, qui gesticulaient en sous-vêtements. Quand ils la virent, ils rugirent de surprise.

En quelques secondes, tous se pressaient autour d'elle. « *Namaste, namaste* », le salut indien, buste incliné, mains jointes, paume contre paume. Certains touchaient respectueusement l'extrémité de son sari. Tumulte général. « Mon fils ! mon fils ! ne cessait de crier un homme en anglais. Il est au PAT, mon fils ! »

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et ils la fourrèrent à l'intérieur. Ils s'entassèrent dans la cabine et les autres coururent vers l'escalier. La cabine descendit lentement dans un grincement de câbles, bondée comme un autobus en surcharge.

Quelques minutes plus tard, ils l'avaient propulsée dans la rue. Laura ne savait plus très bien comment était venue la décision ou même si quelqu'un l'avait prise consciemment. À tous les étages, les fenêtres avaient été grandes ouvertes et, du haut en bas, les gens criaient dans la touffeur spongieuse de l'après-midi. Ils étaient de plus

en plus nombreux à se déverser dehors – une marée humaine. Sans colère, dans le calme, comme des soldats en permission ou des gamins sortant de l'école – se regroupant, criant, se donnant mutuellement des claques sur l'épaule.

Laura prit Singh par la manche. « Écoutez, je n'ai pas besoin de tout ce…

— C'est le peuple », marmonna Singh. Il avait l'œil vitreux et extatique.

« Laissez-la parler ! s'écria un type en *jubba* rayée. Laissez-la parler ! »

Le cri se répandit. Deux gamins roulèrent une poubelle au milieu de la rue et l'installèrent comme un piédestal. Ils la hissèrent dessus. Tonnerre d'applaudissements. « Silence, silence… »

Soudain, tous les regards étaient braqués sur elle.

Laura éprouva une terreur si absolue qu'elle manqua s'évanouir. Dis quelque chose, idiote – vite, avant qu'ils te tuent. « Merci à tous d'essayer de me protéger », couina-t-elle. Ils l'ovationnèrent, sans comprendre, simplement ravis qu'elle puisse parler, comme n'importe qui.

Elle retrouva sa voix. « Pas de violence ! lança-t-elle. Singapour est une cité moderne. » Autour d'elle, des hommes chuchotaient la traduction. La foule continuait à grandir, de plus en plus dense, autour d'elle. « Les peuples modernes ne s'entre-tuent pas », hurla-t-elle. Le sari lui glissait de l'épaule. Elle le remit en place. On applaudit, on se flanquait des coups de coude, les yeux écarquillés.

C'était ce fichu sari, comprit-elle, sidérée. Ils l'adoraient. Une grande blonde étrangère juchée sur un piédestal, drapée d'or et de vert, comme une espèce de déesse Kali démente et monstrueuse…

Elle piailla : « Je ne suis qu'une stupide étrangère ! » Depuis quelques instants, ils avaient décidé de la croire – et soudain, ils rirent, applaudirent. « Mais je me garderai bien de blesser quiconque ! C'est pourquoi je veux aller en prison ! »

Regards ahuris. Là, elle les avait largués. L'inspiration la sauva. « Comme Gandhi ! s'écria-t-elle. Le Mahatma. Gandhiji. »

Brusque silence respectueux.

« Alors, juste quelques-uns parmi vous, très calmement, je vous en prie, conduisez-moi à une prison. Merci beaucoup ! » Elle sauta à terre.

Singh la rattrapa. « C'était bien !

— Vous connaissez le chemin, le pressa-t-elle. Alors, vous nous guidez, d'accord ?

— D'accord ! » Singh agita sa badine au-dessus de la tête. « Vous tous ! En route, là ! À la prison ! »

Il lui offrit le bras. Ils fendirent rapidement la foule, qui s'ouvrait

devant eux pour se reformer dans leur dos.

« À la prison ! » répéta Jubba rayé, sautant comme un zèbre en agitant ses bras couverts de rayures. « À Changi ! »

D'autres reprirent ce cri de ralliement. « Changi, Changi. » La destination semblait canaliser leurs énergies. La situation nouvelle avait stabilisé ce vertigineux climat explosif, comme la flamme d'un chalumeau acquiert son régime de croisière. Des enfants couraient devant, pour mieux se retourner et s'ébahir de cette masse en marche. Ils regardaient bouche bée, cabriolaient, se donnaient des bourrades. Les gens regardaient depuis leurs appartements. Des fenêtres s'ouvraient, des portes aussi.

À la troisième intersection, la foule grossissait toujours. Ils marchèrent vers le nord, par la route du Pont-Sud. Devant eux se dressait la masse cyclopéenne des tours du centre-ville. Un Chinois élancé aux cheveux bruns et gras, l'allure d'un instituteur, apparut à la hauteur de Laura. « Madame Webster ?

— Oui ?

— Je suis ravi de marcher sur Changi à vos côtés ! Amnesty International avait moralement raison ! »

Laura cligna les yeux. « Hein ?

— Les prisonniers politiques… » Une vague soudaine dans la foule la balaya au loin. Ils avaient désormais une escorte : deux hélicos de la police qui sifflaient au-dessus de la rue. Laura eut un recul, le souvenir lui brûlait encore les yeux, mais la foule agita les bras en poussant des vivats, comme si les hélicoptères étaient une espèce de faveur qu'on leur accordait.

Soudain, elle comprit. Elle secoua le coude de Singh. « Eh ! Je veux simplement qu'on m'amène au commissariat. Certainement pas qu'on aille prendre la Bastille !

— Quoi, madame ? hurla Singh avec un sourire hébété. Quel style ? »

Ô Seigneur. Si seulement, elle pouvait se tirer de ce guêpier. Elle regarda autour d'elle, éperdue, et vit les gens la saluer et sourire. Quelle idiote d'avoir mis ce sari ! Comme si elle s'était drapée de néon vert.

Ils traversaient à présent le cœur de la ville chinoise de Singapour : Temple Street, Pagoda Street. La stupa recouverte de statues d'un temple hindou se dressait sur sa gauche, vision psychédélique. « Sri Mariammam », y lisait-on. Des déesses polychromes se dévisageaient, hilares, comme si elles avaient prévu tout ça, juste pour se marrer. On entendait un gémissement de sirènes, devant, à un carrefour important. Des bruits de mégaphones. Ils se dirigeaient droit dessus. Mille flics en colère… Le massacre.

Et puis le carrefour apparut : pas le moindre flic mais une autre

foule de civils. Qui se déversaient à l'intersection, des hommes, des femmes, des enfants. Au-dessus d'eux, une banderole, un drap de lit tendu entre deux piquets de bambou. Avec une inscription barbouillée à la hâte : VIVE CANAL TROIS !

La foule entourant Laura poussa un incroyable soupir venu du fond du cœur, comme si tout un chacun venait de retrouver un être cher depuis longtemps disparu. Soudain, tout le monde se mit à courir, bras tendus. Les deux foules se rencontrèrent, se mêlèrent, fusionnèrent. Laura ressentit un frisson dans le dos. Quelque chose émanait de cette masse, quelque chose de purement magique – un courant électrique de mysticisme. Elle le sentait au tréfonds de ses os, l'inverse heureux et triomphal de l'horrible folie collective qu'elle avait vue sur le stade. Des gens glissaient, mais ils s'aidaient mutuellement à se relever, tombaient dans les bras les uns des autres…

Elle perdit Singh. Brusquement, elle se retrouva seule dans la foule, trébuchant au milieu d'un long tourbillon fractal dans cette marée humaine. Elle avisa le bout de la rue. Au carrefour suivant, une autre subdivision de cette masse et un groupe de voitures de police, rouges et blanches.

Son cœur tressaillit. Elle sortit de la foule et se précipita dans leur direction.

Les flics étaient encerclés. Incrustés dans la cohue, comme un jambon dans la gelée. Les gens – tout le monde, n'importe qui – s'étaient simplement agglutinés autour des policiers, les immobilisant. Les portières des voitures de patrouille étaient ouvertes et les flics essayaient de raisonner tous ces gens, sans succès.

Laura joua des coudes. Tout le monde criait et tous brandissaient quelque chose. Non pas des armes mais toutes sortes d'objets étranges : des sacs de petits pains, des postes à transistor, voire une poignée de soucis arrachés à quelque pot sur un balcon. Et ils les tendaient aux forces de l'ordre, les implorant de les prendre. Une matrone chinoise d'âge mûr apostrophait un capitaine avec passion. « Vous êtes nos frères ! Nous sommes tous singapouriens. Les Singapouriens ne s'entre-tuent pas ! »

Le capitaine était incapable de soutenir le regard de la femme. Il restait figé, dans une extase d'humiliation, assis au bord du siège du chauffeur, les lèvres pincées. Il y avait trois autres flics dans la voiture, entièrement harnachés de leur équipement anti-émeute : casque à visière, gilet pare-balles, fusil entraveur. Ils auraient pu anéantir la foule en quelques instants mais restaient plantés là, assommés, ahuris.

Un homme d'affaires en complet pur fil glissa le bras par la vitre arrière ouverte. « Prenez ma montre, monsieur l'agent ! En souvenir ! Je vous en prie – c'est un grand jour… » Le flic secoua la tête, avec un

air doux, stupéfié. Près de lui, son collègue mâchonnait un gâteau de riz.

Laura tapa sur l'épaule du capitaine. Ce dernier leva la tête et la reconnut. Il roula légèrement des yeux, comme s'il ne manquait plus que ça pour couronner la journée. « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Laura le lui dit, discrètement. « Vous arrêter, ici ? répliqua le capitaine. Devant ces gens ?

— Je peux vous tirer de là », lui dit Laura. Elle escalada le capot de la voiture, se redressa, leva les deux bras. « Écoutez-moi, vous tous ! Vous me connaissez – je suis Laura Webster. S'il vous plaît, laissez-nous passer ! Nous avons des choses très importantes à faire ! Oui, c'est ça, écartez-vous du capot, mesdames et messieurs… Merci beaucoup, vous êtes tous tellement formidables, je vous remercie de tout cœur… »

Elle s'assit sur le capot, les pieds posés sur le pare-chocs avant. La voiture s'ébranla à une allure d'escargot et la foule s'ouvrit de part et d'autre, respectueuse. À l'évidence, beaucoup de gens ne l'avaient pas reconnue. Mais ils réagissaient d'instinct au symbole totémique d'une étrangère en sari vert juchée sur le capot d'une voiture de police. Laura tendit les bras et les agita en vagues mouvements de brasse. Ça marchait. La foule s'écarta plus vite.

Ils parvinrent à la lisière de la cohue. Laura descendit se faufiler sur la banquette avant, coincée entre le capitaine et un lieutenant. « Dieu merci, dit-elle.

— Madame Webster », dit le capitaine. Son insigne indiquait qu'il s'appelait Hsiu. « Vous êtes en état d'arrestation pour entrave à la justice et incitation à l'émeute.

— Parfait, dit Laura avec un soupir. Savez-vous ce qu'il est advenu du reste de mes collègues de Rizome ?

— On les a également arrêtés. Les hélicoptères les ont récupérés. »

Laura acquiesça vigoureusement puis elle se figea. « Humm… Ils ne sont pas à Changi, n'est-ce pas ?

— Il n'y a pas de problème à Changi ! rétorqua le flic, agacé. N'écoutez pas les mensonges des mondialistes. »

Ils remontaient lentement Pickering Street, une rue pleine d'instituts de beauté et d'officines de chirurgie esthétique. Les trottoirs étaient encombrés de passants souriants et goguenards qui avaient bravé le couvre-feu ; mais ils n'avaient pas encore songé à bloquer la rue. « Vous les étrangers, dit lentement le capitaine. Vous nous avez trompés. Singapour aurait pu bâtir un nouveau monde. Mais vous avez empoisonné notre chef et vous nous avez volés. Alors, cette fois, c'est fini. Terminé.

— C'est la Grenade qui a empoisonné Kim. »

Le capitaine Hsiu hocha la tête. « Je n'y crois pas.

— En attendant, c'est bien vos compatriotes qui font ça, remarqua Laura. En tout cas, vous n'avez pas été envahis. »

À voir sa tête, elle lui retournait le couteau dans la plaie. « Nous sommes envahis. Vous n'étiez pas au courant ?

— Hein ? fit-elle abasourdie. Vienne a débarqué ?

— Non », dit un des deux flics, derrière, avec une délectation morose. « Pas Vienne. La Croix-Rouge. »

Durant un instant, elle ne fit pas le point. « La Croix-Rouge… L'organisation sanitaire ?

— Si une armée débarquait, nous la taillerions en pièces, dit le capitaine Hsiu. Mais personne ne tire sur la Croix-Rouge. Ils sont déjà à Ubin, à Tekong et à Sembawang. Par centaines.

— Avec des pansements et des trousses de secours, poursuivit l'amateur de gâteaux de riz. "Aide aux catastrophes civiles." » Il se mit à rire.

« Toi, la ferme », dit mollement le capitaine. Gâteaux de Riz mit la sourdine et ricana.

« La Croix-Rouge, monter un coup pareil ? Ce serait bien la première fois.

— Ce sont les corporations mondialistes, dit sombrement le capitaine Hsiu. Ils voulaient acheter Vienne et nous faire tous liquider. Mais c'était trop coûteux, ça leur aurait pris trop de temps. Alors, ils ont plutôt acheté la Croix-Rouge – une armée sans fusils – pour nous tuer sous leur gentillesse. Ils débarquent en souriant et ne ressortiront plus jamais de Singapour. Les sales couards. »

La radio de bord caqueta éperdument. Une foule d'émeutiers étaient en train d'envahir les locaux de la quatrième chaîne de télévision, au centre Marina. Le capitaine Hsiu grommela un juron en chinois puis éteignit le poste. « Je savais qu'ils s'attaqueraient aux télévisions, tôt ou tard. Qu'est-ce qu'on peut faire…

— On recevra de toutes nouvelles instructions dès demain », dit le lieutenant, ouvrant la bouche pour la première fois. « Sans doute qu'on aura une grosse augmentation en même temps. Pour nous, va y avoir du boulot ces prochains mois.

— Traître », dit le capitaine Hsiu, sans passion.

Le lieutenant haussa les épaules. « Faut bien vivre, là.

— Alors, nous avons gagné », laissa échapper Laura. Elle prenait conscience de la chose, dans toute son ampleur, pour la première fois. Ça gonflait en elle. Toute cette folie, tous ces sacrifices… Ça avait marché, en somme. Pas tout à fait comme prévu – mais enfin, c'était la politique, n'est-ce pas ? Tout était fini. Le Réseau avait gagné.

« C'est exact », dit le capitaine. Il prit à droite, Clemenceau Avenue.

« Alors, je suppose que ça ne sert plus à grand-chose de m'arrêter,

non ? L'inculpation est devenue sans objet. Et je ne passerai jamais en jugement pour ces charges. » Elle rit gaiement.

« Peut-être bien qu'on va quand même vous garder – pour le plaisir », dit le lieutenant. Il regarda une voiture remplie d'adolescents passer en trombe, l'un d'eux penché par la vitre ouverte, brandissait un immense drapeau singapourien.

« Oh non ! dit le capitaine. Faudrait qu'on se carre encore ses discours mondialistes moralisateurs.

— Ça risque pas ! se hâta de dire Laura. Je décolle d'ici au plus vite, retrouver mon mari et ma gosse. »

Le capitaine Hsiu se tut un instant. « Vous voulez quitter l'île ?

— Plus que tout ! Croyez-moi.

— On pourrait l'arrêter malgré tout, suggéra le lieutenant. Ça prendrait sans doute deux, trois semaines à la bureaucratie pour la retrouver…

— Surtout si on ne la met pas en fiche », ajouta le flic ricanant. Il étouffa un rire.

— Si vous comptez me flanquer la trouille, vous gênez pas, bluffa Laura. De toute façon, je ne pourrais pas m'en aller maintenant, même si j'essayais. Il n'y a pas moyen. Les aéroports sont fermés avec la loi martiale. »

Ils traversèrent le pont Clemenceau. Des chars le gardaient, mais ils avaient l'air abandonnés et la voiture de police les dépassa sans s'arrêter.

« Vous tracassez pas pour ça, dit le capitaine. Être débarrassés de Laura Webster ? Ça vaut bien tous les sacrifices ! »

Et il la conduisit à la Banque islamique Yung Soo Chim.

Inquiétante répétition des événements : ils étaient tous réunis sur la terrasse de l'immeuble de la banque – tout le personnel de Yung Soo Chim. Au beau milieu de la forêt d'antennes à micro-ondes et d'immenses paraboles satellites maculées de pluie.

Laura avait douillettement rabattu le pan du sari sur sa tête et mis une paire de lunettes réfléchissantes quémandées au capitaine Hsiu. Une fois passé le barrage de vigiles pour se retrouver dans l'immeuble, imprégné de l'odeur de panique mêlée à celle, de foin coupé, des dossiers réduits en confetti, le reste avait été facile : personne ne vérifiait les papiers – elle n'en avait d'ailleurs aucun sur elle, et pas de bagages non plus.

Personne ne la tracassa – on la prenait pour la maîtresse eurasienne de quelque Européen, ou peut-être pour une technicienne originale en grande tenue hindoue. Si les pirates apprenaient qu'elle se trouvait ici parmi eux, ils étaient à peu près capables de tout. Mais Laura savait avec une parfaite certitude que jamais ils ne la

toucheraient. Pas ici, plus maintenant, pas après ce qu'elle avait enduré.

Elle n'avait pas peur. Elle se sentait blindée, invincible, chargée d'électricité. Elle savait désormais qu'elle était plus forte qu'eux. Que ses amis étaient plus forts que les leurs. Elle, elle pouvait marcher au grand jour, mais pas eux. Ils croyaient avoir des crocs, avec tous leurs complots criminels à la manque, mais leurs os étaient de verre.

La *Gemeinschaft :* voilà tout simplement ce qui manquait à la machine criminelle. Ils n'étaient que des artistes de l'arnaque, des épaves à la dérive, et il n'y avait rien pour les rassembler, aucune confiance de fond. Ils s'étaient cachés sous la croûte protectrice du gouvernement de Singapour, et maintenant que celui-ci avait disparu la Banque avait fait naufrage. Même s'ils le voulaient, il leur faudrait des années pour tout remettre en place, et l'inertie, le courant général était contre eux. Cet endroit et ses rêves étaient finis – l'avenir se trouvait ailleurs.

Quelle séance glorieuse en perspective ! Sa fuite de Singapour au nez et à la barbe des banquiers pirates. Une noria continue d'hélicos birotors de l'armée singapourienne abordait l'aire d'atterrissage installée sur le toit de la Banque. Par deux ou trois douzaines à la fois, les réfugiés s'entassaient à bord tant bien que mal avant de disparaître dans le ciel plombé par la mousson.

Les autres attendaient, perchés comme des corbeaux sur les chaînes du parapet ou les blocs d'ancrage en béton des tours d'antennes à micro-ondes. Certains s'entassaient, maussades, autour de téléviseurs portatifs : regardant sur la Deux Jeyaratnam, les traits las, l'air abattu, le teint gris, citer la Constitution et ordonner aux gens de rentrer chez eux.

Laura contourna un chariot à bagages où s'empilaient des sacs de voyage bourrés, en synthétique bordeaux et jaune. Trois hommes étaient assis sur le côté opposé, penchés, attentifs, les coudes sur les genoux. Deux Japonais et un Anglo, tous les trois en chapeau de toile et saharienne tout neufs. Ils regardaient la télévision.

C'était la Quatre. « En direct avec le Peuple », avec en vedette une présentatrice rouge et bafouillante : miss Ting – l'ancienne dulcinée de Kim.

Laura écouta et regarda, discrètement à l'écart. Elle éprouvait une étrange fraternité avec miss Ting, qui s'était sans aucun doute retrouvée projetée dans la présente situation par quelque étrange parallélisme de Karma.

Tout était à l'avenant désormais, dans tout Singapour : instable, fragile, en suspens dans les airs. Ici, sur le toit, la morosité était peut-être de mise mais en dessous, dans la rue, c'était un concert d'avertisseurs, une vaste fête de rue, toute la population dehors pour

se congratuler de son héroïsme. Les derniers panaches de fumée se dissipaient sur le quartier des docks. La Singapour révolutionnaire – en train de vomir ces ruineux pirates informatiques, comme l'ambre gris des entrailles d'une baleine convalescente.

Le plus petit des deux Japonais ôta son chapeau de toile et tripota l'irritante étiquette cousue sur le bord. « Kiribati, annonça-t-il.

— Merde, si on a le choix, on prend Nauru », rétorqua l'Anglo. C'était un Australien.

Le Japonais arracha l'étiquette, l'air pincé. « Kiribati, c'est le trou, mec. Ils n'ont pas de lignes spécifiques.

— Nauru va être bourré de flics. Ces sites de lancement leur flanquent la trouille… »

Nauru et Kiribati, songea Laura – de petits États insulaires du Pacifique dont la « souveraineté nationale » pouvait être achetée. Des bases d'opérations idéales pour les truands de la Banque, évidemment. Mais ça ne la dérangeait pas : les deux îles étaient raccordées au Réseau, et là où il y avait des téléphones, il y avait du crédit. Et là où il y avait du crédit, il y avait des billets d'avion. Et là où il y avait des avions, le foyer était en vue.

Le foyer, songea-t-elle, en s'appuyant, un peu ivre, contre le chariot surchargé. La Loge rouvrirait bien un jour mais ce n'était pas le foyer. Le foyer, pour elle, c'était David et le bébé. Être au lit avec David, dans la chaleur des draps emmêlés, et respirer l'air de l'Amérique, avec peut-être un chouette crépuscule dehors. Des arbres, l'ombre du feuillage, la poussière rouge et le kudzu de Georgie, dans l'abri sûr d'une Retraite de Rizome. La petite Loretta, ses petites côtes fermes, son sourire en coin de bébé. Ô Seigneur…

Le plus grand des Japonais la dévisageait. Il devait la croire ivre. Elle se redressa, gênée, et il détourna les yeux, l'air las. Il marmonna une phrase que Laura ne put saisir.

« De la merde, oui, dit l'Australien. T'imagines que tout le monde est relié à la même mèche… Ces conneries de "combustion spontanée" du vaudou… Ils sont forts, mais quand même pas à ce point. »

Le grand se massa la nuque et haussa les épaules. « Ils ont pas brûlé ce clébard devant notre porte pour rien.

— Il me manque, ce pauvre Jim Dae Jung, observa tristement le petit Japonais. Les pieds carbonisés encore dans ses bottes et le crâne réduit à la taille d'une orange… »

L'Australien hocha la tête. « On n'a aucune certitude qu'il ait pris feu sur le siège de ses toilettes. Simplement parce qu'on y a retrouvé ses bottes…

— Hé », dit le plus grand des Japonais, le doigt tendu.

Les deux autres se levèrent, impatients, s'attendant à l'arrivée d'un nouvel hélico. Mais il se passait quelque chose dans le ciel. Sur le

fond plombé des nuages : des lambeaux de vapeur couleur de sang. Comme des griffures sur une peau maculée de boue.

Le vent de mousson eut tôt fait de les déformer. Des symboles griffonnés dans le ciel au fumigène rouge. Des lettres, des chiffres :

3 A 3 …

« De la publicité aérienne, dit l'Australien en se rasseyant. J'aimerais bien avoir des jumelles. Je vois pas d'avion.

— Un tout petit appareil robot, dit le grand Japonais. Ou peut-être qu'il est transparent. » À présent, tout le monde sur le toit avait le nez en l'air, tendait le doigt, la main en visière devant les yeux.

3 A 3 V _ 0 \ = …

« Un message codé, dit l'Australien. Ça doit encore être les gars du vaudou… »

Le vent avait effiloché les premières lettres mais il y en avait d'autres.

… - 0 V 3 = …

« Trois A trois V, blanc, zéro, barre inversée, équivalent à moins zéro V trois équivalent à…, répéta lentement l'Australien. Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'ils mijotent ?

— C'est peut-être leur signal d'évacuation, dit le gros.

— Tu rêves », fit l'Australien.

Le petit Japonais se mit à rire. « Y a pas de barres verticales sur ces lettres, annonça-t-il, triomphant. Mauvaise programmation. La Grenade a jamais été forte en robotique.

— Pas de barres verticales ? répéta l'Australien en regardant en l'air. Oh… Pigé : BABYLONE TOMBE, hein ? Culottés, les salauds !

— Je parie qu'ils n'ont jamais vraiment cru que ça arriverait, observa le petit. Ou ils auraient fait un effort pour l'annoncer correctement.

— En tout cas, faut quand même leur reconnaître ça, reprit l'Australien. Un doigt invisible qui écrit dans le ciel en lettres de sang… les gens en auraient sans doute chié dans leur froc, s'ils s'étaient pas plantés. » Il étouffa un rire. « La loi de Murphy, hein ? Et

voilà : ça ne fait qu'une bizarrerie de plus. »

Laura les laissa sur leur chariot à bagages. Un autre hélicoptère était apparu et faisait son approche – un petit. Elle décida de le prendre, si elle pouvait – la conversation des trois hommes l'avait mise mal à l'aise.

En approchant de l'aire, elle perçut des sanglots étouffés, pitoyables. Rien de démonstratif : juste des gémissements et des reniflements incontrôlables.

L'homme en sanglots était tapi sous la masse cylindrique d'une citerne en terrasse. Il ne cessait de scruter le ciel, comme dans la terreur d'un nouveau message.

C'était un gommeux – comme les méchants à la télé chinoise. Le genre de mec, la trentaine, l'œil allumé, coupe au laser et fume-cigarette en jade. Sauf qu'à présent il était accroupi sur les talons, au frais, sous la masse blanche de la citerne, les épaules enveloppées dans un gros plaid en feutre noir qu'il tenait serré à deux mains sur la poitrine. Il était bourré de tics comme un sac à puces.

Alors qu'elle le regardait, il réussit plus ou moins à se reprendre, s'essuya les yeux. Il avait l'allure d'un homme naguère important. Des années de complets sur mesure, de hand ball et de massage par des filles complaisantes. Mais maintenant on aurait dit une espèce de chien ratier tombé dans un bac à sciure.

Quelque part dans son organisme, une de ces dragées grenadines suintait ses milligrammes de terreur liquide. Il le savait, quiconque le voyait le savait : la télé gouvernementale avait abondamment parlé des dragées. Mais il n'avait pas eu le temps de la faire localiser puis extraire.

Les autres l'évitaient. Il portait la poisse.

Un hélicoptère birotor des garde-côtes se posa sur l'aire d'atterrissage. Le souffle des pales fouetta l'édifice et Laura resserra le sari sur sa tête. La Poisse bondit sur ses pieds et se précipita ; il était à la porte, hors d'haleine, avant tout le monde. Quand elle coulissa, il grimpa à bord.

Laura le suivit et se harnacha dans l'un des sièges de plastique rigide, à l'arrière. Une douzaine d'autres réfugiés s'entassèrent à leur suite, en évitant la Poisse.

Une petite femme-sergent des garde-côtes à l'air crispé, en casque et combinaison de vol léopard, entra et les parcourut du regard. « Hé ! mam'zelle, lança le gros type installé devant Laura. Quand est-ce qu'on a des amandes salées ? » Les autres étouffèrent un rire morne.

Les rotors accélérèrent et le sol se déroba rapidement sous eux.

Ils mirent le cap au sud-ouest, au milieu des gratte-ciel acérés et brutaux de Queenstown. Puis survolèrent un archipel au large des îles aux noms qui résonnaient comme un concert de gamelan : Samulun,

Merlimau, Seraya. Masses compactes de forêt tropicale tranchées par les barres d'imposants hôtels en bord de mer. Plages de sable blanc fixées par un ensemble élaboré de digues et de jetées.

Adieu, Singapour.

Ils changèrent de cap au-dessus des eaux froissées par la mousson du détroit de Malacca. Il y avait du bruit dans la cabine. Les passagers s'entretenaient discrètement d'une voix rauque, mais personne ne fit mine de l'approcher. Laura appuya la tête sur le plastique nu près du petit hublot grand comme le poing et tomba bientôt dans une demi-somnolence.

Elle reprit ses esprits quand l'appareil s'immobilisa en vol, tanguant vertigineusement.

Ils étaient en vol stationnaire au-dessus d'un cargo. Son séjour dans les docks l'avait familiarisée avec les navires : c'était un caboteur, avec les drôles de voiles en colonnes cylindriques qui avaient été la grande mode dans les années 10. L'équipage – ou plutôt d'autres réfugiés – était rassemblé sur le pont, vêtu de tenues hétéroclites.

La petite femme-sergent revint dans la cabine. Elle avait un fusil lance-gelée passé à l'épaule. « Nous y sommes, cria-t-elle.

— Il n'y a pas de piste d'atterrissage ! remarqua le gros.

— Vous sautez. » Elle fit coulisser l'écoutille de chargement. Le vent s'engouffra. Ils flottaient à un mètre cinquante au-dessus du pont. Le sergent assena une tape sur l'épaule d'une autre passagère. « Vous d'abord. Allez-y ! »

Finalement, tous réussirent à débarquer. Sautant, tombant, s'étalant sur le pont qui roulait doucement. Leurs prédécesseurs les aidaient un peu, cherchant maladroitement à les rattraper.

Le dernier à sauter fut la Poisse. Il jaillit comme si on lui avait botté les fesses. Puis l'hélico repartit en leur montrant un ventre blanc gonflé de flotteurs. « Où sommes-nous ? » demanda la Poisse en massant une rotule endolorie.

Un technicien chinois, cheveux frisottés sous un chapeau songkak, lui répondit : « Sur l'*Ali-Khamenei.* En route pour Abadan.

— Abadan ! glapit la Poisse. Non ! Pas ces salauds d'iraniens ! » On le dévisagea – reconnaissant son mal, certains commencèrent à s'écarter.

« La République islamique, rectifia le technicien.

— Je m'en doutais ! dit la Poisse. Ils nous ont livrés à ces foutus allumés du Coran ! Ils vont nous couper les mains ! Je ne taperai plus jamais sur un clavier !

— On se calme ! » conseilla le technicien, gratifiant la Poisse d'un regard en coin.

« Ils nous ont vendus ! Nous ont débarqués sur ce cargo robot

pour nous y laisser crever de faim !

— Vous faites pas de mouron », dit une Européenne imposante, judicieusement vêtue en prévision d'une catastrophe – chemise de toile épaisse et pantalon de velours côtelé. « On a examiné la cargaison. Il y a pléthore de Soya Moo et de Weetabix. » Elle étouffa un rire narquois, haussant un sourcil épilé. « Et on a fait connaissance du capitaine – le pauvre bougre ! Il s'est chopé un rétrovirus – il ne lui reste plus de système immunitaire. »

La Poisse pâlit encore. « Non ! Le capitaine a la peste ?

— Qui d'autre accepterait un boulot aussi pourri, bosser tout seul sur ce rafiot ? dit la femme. Il s'est claquemuré sur la passerelle. De peur qu'on ne lui refile une infection. Il a bien plus peur de nous que l'inverse. » Elle dévisagea Laura avec curiosité. « Est-ce que je vous connais ? »

Laura baissa les yeux et marmonna vaguement qu'elle travaillait dans l'informatique. « Pardon, y a-t-il un téléphone ici ?

— Faudra prendre la queue, ma poule. Tout le monde veut accéder au Réseau… Vous aviez de l'argent en dehors de Singapour, oui ? Très judicieux.

— Singapour nous a volés, grommela la Poisse.

— Au moins, ils ont réussi à nous faire sortir, observa l'Européenne, pragmatique. C'est toujours mieux que d'attendre que ces cannibales vaudous nous empoisonnent… Ou de subir les tribunaux mondialistes… Les islamiques ne sont pas si méchants. »

La Poisse la dévisagea. « Mais ils assassinent les techniciens ! Les purges antioccidentales !

— C'était il y a des années – d'ailleurs, c'est peut-être bien pour ça qu'ils nous veulent aujourd'hui ! Vous bilez pas comme ça ! Les gens comme nous, on trouve toujours une place. » Un coup d'œil à Laura. « Vous jouez au bridge, ma chérie ? »

Laura fit non de la tête.

« Au cribbage ? À la belote ?

— Désolée. » Laura rajusta sa capuche.

« Vous vous habituez déjà au tchador ? » La femme s'esquiva, vaincue.

Laura gagna discrètement la proue, en évitant les groupes épars de réfugiés ahuris et désœuvrés. Personne ne lui chercha noise.

Autour de l'*Ali-Khamenei,* les eaux grises du détroit étaient encombrées de navires : frigorifiques, vraquiers, porte-conteneurs. Coréens, chinois, maphilindonésiens, certains sans aucun pavillon, juste l'emblème de leur firme.

Le spectacle avait une authentique majesté. Ces navires bleutés par la distance, la mer grise, la forme verte et dodue de Sumatra dans le lointain. Ce détroit, entre la masse de l'Asie et le semis d'îles au

large de Sumatra, Java et Bornéo, avait constitué une des plus grandes routes du monde depuis l'aube de la civilisation. La situation avait fait Singapour ; et lever l'embargo sur l'île serait comme déboucher une artère vitale.

Elle avait participé à tout cela, songea-t-elle. Et ce n'était pas rien. Maintenant qu'elle se tenait seule à l'avant, appuyée au bastingage, ressentant la poussée primordiale du pont sous ses pieds, elle prenait conscience de ce qu'elle avait fait. Un bref instant d'incitation au sacré, de satisfaction mystique. Elle avait accompli le travail du monde – elle percevait le flot subtil des courants du Tao qui la soulevaient, la portaient.

À se tenir ainsi, laissant retomber la tension, respirant l'air moite de la mousson sous l'infini des cieux gris, elle n'arrivait plus à croire à un danger personnel. Elle se sentait à nouveau blindée.

C'était au tour des pirates d'avoir des problèmes, désormais. Les gros bonnets de la Banque encombraient le pont, réunis par petits groupes qui marmonnaient et regardaient derrière eux avec des mines de conspirateurs. Il y avait une quantité surprenante d'huiles sur ce bateau – les premiers à embarquer, apparemment. Elle voyait bien qu'il s'agissait de pointures, à leur costume chic et leur air pincé. À leur âge, aussi.

Ils avaient ce faciès de vampire – la peau tirée, tachetée, héritage d'années de cures de longévité à la manque. Filtrage du sang, traitement aux hormones, vitamine E, acupuncture électrique, et Dieu sait quelles incroyables saloperies trouvées au marché noir. Peut-être avaient-ils effectivement réussi à rabioter quelques années avec cette cuisine ruineuse, mais à présent ils allaient bien être obligés de se mettre au régime sec sans transition. Et ça ne serait sûrement pas facile.

À la tombée de la nuit, un gros hélicoptère civil débarqua une ultime cargaison de réfugiés. Laura resta auprès de l'un des grands rotors qui sifflaient doucement, tandis que descendaient les passagers. Encore des gros bonnets.

Parmi eux, M. Shaw.

Laura recula, abasourdie, et regagna lentement la proue, sans se retourner. Il devait y avoir eu une sorte d'accord particulier – avec Abadan. Sans doute Shaw et ses collègues avaient-ils tout arrangé depuis longtemps. Singapour était peut-être finie mais les pirates informatiques avaient leur propre instinct de survie. Pas de Nauru ou de Kiribati miteux pour ces messieurs – c'était pour les blaireaux. Eux fonçaient là où l'argent du pétrole coulait encore à flots. La République islamique n'était pas l'amie de Vienne.

Elle doutait toutefois qu'ils y parviennent sans encombre. Singapour voulait peut-être se défaire des truands de la Banque, se

débarrasser de preuves encombrantes, mais trop de gens devaient être au courant. Avec tous ces gros bonnets à bord, ce navire allait être suivi à la trace. La presse vidéo envahissait déjà Singapour à l'ombre de la Croix-Rouge – pionniers avides d'une autre armée mondiale sans armes, encombrés de micros et de minicams. Une fois le bateau dans les eaux internationales, Laura était à moitié persuadée que les journalistes se pointeraient.

Ça risquait d'être intéressant. Les pirates n'apprécieraient guère – toute publicité leur donnait des boutons. Mais au moins, ils avaient échappé aux Grenadins.

On semblait tacitement convaincu à Singapour que la Grenade en avait terminé. Qu'avec la dispersion de la Banque, et le gouvernement en ruine, la campagne terroriste était désormais sans objet.

Peut-être avaient-ils raison. Peut-être le terrorisme réussi avait-il toujours fonctionné de la sorte : provoquant un régime jusqu'à ce qu'il s'effondre sous le poids de sa propre répression. « Babylone tombe », se vantaient-ils. Peut-être Sticky et ses amis allaient-ils mettre à profit la confusion de la révolte pour quitter discrètement Singapour.

S'il leur restait un minimum de lucidité, ils seraient bien contents de fuir, gonflés de fierté, triomphants. Et sans doute étonnés d'être encore en vie. Ils pourraient retrouver leurs ombres caribéennes avec l'étoffe de vraies légendes du vaudou, incomparables revenants du nouveau millénaire. Pourquoi dès lors ne pas vivre ? Pourquoi ne pas en profiter ?

Elle avait envie de croire qu'ils le feraient. Elle avait envie que tout soit terminé – elle ne supportait plus le souvenir de Sticky énonçant fiévreusement son menu d'atrocités technologiques.

Un tressaillement la parcourut soudain. Une vague déferlante de terreur ontologique, intense, imprécise. Un bref instant, elle se demanda si elle n'avait pas été touchée par une dragée. Peut-être Sticky l'avait-il droguée alors qu'elle était inconsciente et l'anxiogène commençait-il tout juste à faire effet… Dieu, quel affreux soupçon.

Elle se souvint brusquement de l'agent de Vienne rencontré à Galveston, ce Russe élégant et poli qui lui avait parlé de la « pression maléfique contenue dans une balle ».

À présent, pour la première fois, elle saisissait ce qu'il avait voulu dire. La pression de la potentialité brute. Si une chose était *possible* – cela ne signifiait-il pas que quelque part, de quelque façon, quelqu'un *devait l'accomplir ?* Le besoin vaudou de commercer avec les démons. Le mauvais génie de la perversité. Dans les profondeurs de l'esprit humain, l'ombre carnivore de la science.

C'était une dynamique, comme la gravité. Quelque héritage de l'évolution, au tréfonds de nos nerfs, invisible et puissant, comme un logiciel.

Elle pivota. Pas trace de Shaw. Quelques mètres derrière elle, la Poisse était en train de vomir bruyamment par-dessus le bastingage. Il leva la tête, s'essuya la bouche du revers de la manche.

Elle aurait pu être à sa place. Laura se força à lui sourire.

Il lui retourna un regard de gratitude craintive et vint la rejoindre. Elle s'apprêtait à fuir aussitôt mais il éleva la main. « Ça va, lui dit-il. Je sais que je suis intoxiqué. Ça vient par crises. Là, je me sens mieux.

— Vous êtes très courageux, dit Laura. Je vous plains, monsieur. »

La Poisse la dévisagea. « C'est gentil. Vous êtes gentille. Vous ne me traitez pas comme un pestiféré. » Il se tut, la scrutant de ses petits yeux de rat fiévreux. « Vous n'êtes pas des nôtres, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas avec la Banque.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Vous êtes la petite amie de quelqu'un, hein ? » Sourire cadavérique, parodie du flirt. « Y'a pas mal de gros bonnets sur ce bateau. Les huiles aiment bien les Eurasiennes torrides.

— On va se marier, là, dit Laura, alors vous feriez mieux de laisser tomber, l'ami. »

Il plongea la main dans son veston. « Cigarette ?

— Vous feriez peut-être mieux de les économiser, dit Laura en en acceptant une malgré tout.

— Non, non. Pas de problème. Je peux tout avoir ! Cigarettes, fractions sanguines. Mégavitamines, embryons… Je m'appelle Desmond, mademoiselle. Desmond Yaobang.

— Enchantée », dit Laura. Elle se pencha vers le briquet. Sa bouche s'emplit immédiatement d'une suie suffocante et toxique.

Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle faisait ça.

Sinon que c'était toujours mieux que ne rien faire. Sinon qu'elle éprouvait de la compassion pour lui. Et peut-être que la présence de Desmond Yaobang tiendrait tous les autres à distance.

« Qu'est-ce que vous croyez qu'ils vont nous faire, à Abadan ? *Faire de nous,* je veux dire. » Il lui arrivait à peine à l'épaule. Il n'y avait rien de franchement répugnant chez lui, mais la terreur chimique s'était immiscée dans son regard, ses traits. Elle l'avait imprégnée d'une aura de vermine. Elle ressentait une envie irrépressible, irraisonnée, de lui flanquer des coups de pied. Comme une compagnie de corbeaux achève à coups de bec un blessé.

« Je ne sais pas », répondit Laura d'une voix traînante. Le mépris la rendait insouciante. Elle regarda la pointe de ses sandales, évitant son regard. « Peut-être qu'ils me donneront des souliers décents… Tout ira bien si je peux passer quelques coups de fil.

— Des coups de fil, répéta nerveusement Yaobang. Une idée capitale. Oui, trouvez à Desmond un téléphone et il peut vous obtenir

tout ce que vous voulez. Des souliers. Pas de problème. Vous voulez essayer ?

— Hmmmm. Non, pas tout de suite. Trop de monde.

— Ce soir, alors. Très bien, miss. Splendide. De toute façon, je ne vais pas dormir. »

Elle se retourna, le dos appuyé au bastingage. Le soleil se couchait entre deux des voiles cylindriques. Vastes bancs de nuages au ventre illuminé d'un doux or Renaissance. Yaobang se retourna pour regarder, lui aussi, les lèvres pincées, silencieux, Dieu merci. Associé à la légère ivresse de la cigarette, le spectacle procurait à Laura une débordante impression de sublime. Superbe, mais fugitif – le soleil sombrait vite, sous les tropiques.

Yaobang se redressa, un doigt tendu. « C'est quoi, ça ? »

Laura regarda. Ses sens aiguisés par la paranoïa avaient repéré quelque chose – un éclat lointain dans le ciel.

Yaobang plissa les yeux. « Une espèce d'hélicoptère, peut-être ?

— Trop petit ! dit Laura. C'est un engin robot ! » La lumière avait momentanément cessé de se refléter sur les pales et elle l'avait à nouveau perdu sur le fond nuageux.

« Un robot ? fit-il, alarmé par le ton de sa voix. C'est encore du vaudou ? Il peut nous attaquer ?

— La ferme ! » Laura quitta le bastingage. « Je vais grimper à la dunette – je veux avoir une meilleure vue. » Elle traversa le pont à la hâte en faisant claquer ses sandales.

Le mât de misaine portait une corne radar et une caméra vidéo pour l'ordinateur de navigation. Mais il y avait un accès pour l'entretien et le pilotage manuel en cas de panne : une dunette, trois étages au-dessus du pont. Laura saisit les barreaux de fer glacé, puis s'arrêta, bloquée. Ce satané sari – elle allait se prendre les pieds dedans. Elle se retourna et appela Yaobang.

Il y eut un cri venu de dessus. « Hé ! »

Un homme en ciré rouge bonbon se penchait par-dessus le garde-corps de la dunette. « Qu'est-ce que vous faites ?

— Vous êtes de l'équipage ? cria Laura, hésitante.

— Non. Et vous ? »

Elle fit non de la tête. « J'ai cru apercevoir quelque chose », elle tendit le doigt, « là-bas !

— Quoi au juste ?

— Je crois bien que c'était un Canadair CL-227 ! »

Cliquetis des souliers de l'homme qui descendait l'échelle en toute hâte pour regagner le pont. « C'est quoi, un canadare ? » s'enquit Yaobang, geignard en dansant d'un pied sur l'autre. Il avisa la paire de jumelles Zeiss au cou de l'homme. « Où les avez-vous trouvées ?

— Sur la passerelle, dit Imper rouge, sans faire attention.

— Je vous connais, non ? Henderson ? Moi, c'est Desmond Yaobang. Service promotion commerciale.

— Hennessey, rectifia Imper rouge.

— Hennessey, bien sûr…

— Passez-les-moi », intervint Laura. Elle saisit les jumelles. Sous la fine capote, le torse d'Hennessey était mou et large. Il portait quelque chose. Un gilet pare-balles ?

Un gilet de sauvetage.

Laura retira ses lunettes noires, chercha hâtivement une poche à tâtons – pas de poche dans un sari – et se les cala finalement dans les cheveux. Elle régla les jumelles.

Elle trouva l'engin presque aussitôt. Tache maléfique planant dans le ciel du crépuscule. Il avait si souvent hanté ses cauchemars qu'elle avait du mal à croire qu'elle le voyait vraiment.

C'était l'engin robot qui avait mitraillé sa Loge. Pas tout à fait identique, parce que celui-ci était vert armée, mais le même modèle – avec le double rotor coaxial, en forme d'haltère. Et même le stupide train d'atterrissage.

« Laissez-moi voir ! » insistait Yaobang avec frénésie. Pour le faire taire, elle lui passa les jumelles.

« Hé ! protesta doucement Hennessey. C'est les miennes ! » C'était un Anglo, la trentaine, pommettes saillantes et petite moustache bien taillée. Pas le moindre accent ; la prononciation neutre, pur Réseau médio-atlantique. Sous les plis de la capote en plastique, il y avait chez lui quelque chose de fluide, un côté fouine.

Il lui adressa un sourire, du genre crispé, en la regardant droit dans les yeux, « Z'êtes américaine ? Des États-Unis ? »

Laura tâta ses lunettes. Elles avaient repoussé le sari, révélant ses cheveux blonds.

« Je le vois ! s'écria Yaobang, tout excité. Une cacahuète volante ! »

Les yeux de Hennessey s'agrandirent. Il l'avait reconnue. Il réfléchissait à toute vitesse. Elle le voyait se balancer sur les talons.

« Peut-être que c'est les Grenadins ! dit Yaobang. Autant prévenir tout le monde ! Je le surveille… Mam'zelle, filez donner l'alerte !

— Non, ne faites pas ça », lui dit Hennessey. Il glissa la main sous son poncho et la retira avec un objet. C'était petit, squelettique ; on aurait dit le croisement d'une clé dynamométrique avec un pistolet à colle. Il s'approcha de Yaobang, tenant l'appareil à deux mains.

« Ô mon Dieu ! » dit ce dernier, les yeux dans le vague. Une nouvelle attaque l'avait pris – il tremblait si fort qu'il arrivait tout juste à tenir les jumelles. « Que j'ai peur », pleurnicha-t-il d'une voix brisée de petit garçon. « Je le vois qui arrive… j'ai peur ! »

Hennessey pointa l'objet sur les côtes de Yaobang et pressa la

détente, deux fois. Il y eut deux crachotements discrets, presque inaudibles, mais l'engin tressauta violemment entre les mains de Hennessey. Yaobang se convulsa sous l'impact, ouvrit les bras, se plia en deux comme frappé par une hache. Il s'effondra sur place et les jumelles heurtèrent le pont.

Laura le fixa, paralysée d'horreur. Hennessey venait de percer deux gros trous fumants dans le veston de Yaobang. Ce dernier gisait immobile, le visage noir et livide. « Vous l'avez tué !

— Non. Pas de problème. Teinture narcotique spéciale », lâcha Hennessey.

Elle regarda à nouveau. Rien qu'une seconde. La bouche de Yaobang était pleine de sang. Elle fixa Hennessey et se mit à reculer.

D'un brusque mouvement réflexe plein de souplesse, celui-ci braqua l'arme sur sa poitrine. Elle vit le canon caverneux et comprit soudain qu'elle contemplait la mort. « Laura Webster ! dit l'homme. Ne fuyez pas ! Ne me forcez pas à tirer ! »

Laura se figea.

« Police », dit Hennessey. Il jeta un coup d'œil nerveux à bâbord. « Convention de Vienne. Force spéciale d'intervention. Contentez-vous d'obéir et tout se passera pour le mieux.

— C'est un mensonge ! cria Laura. Il n'existe rien de semblable ! »

Il ne la regardait pas. Il ne cessait de scruter la mer. Elle suivit son regard.

Quelque chose se dirigeait vers le bateau. Survolant les vagues avec une agilité surprenante, magique. Un long fuseau blanc, comme une baguette, muni de fines ailes carrées. Suivi d'une traînée de condensation rectiligne.

Il se précipita vers la coque, à la poupe, aiguille au bout d'un fil de vapeur. La pénétra, la traversa.

Bouquet de flammes, plus hautes que des maisons. Une muraille de bruit et de chaleur balaya le pont et vint la renverser. Elle se retrouva à terre, écorchée, aveuglée. Le pont se cabrait sous elle comme un monstrueux étalon d'acier.

Plusieurs secondes de fracas. Averse crépitante de fragments d'acier et de plastique. Toute la superstructure – le mât radar, les antennes de télécoms – n'était plus qu'une vaste et terrifiante conflagration. Comme si quelqu'un avait construit un volcan à l'intérieur – chaleur de la thermite, éclats de métal chauffés à blanc et globes de lave de céramique et de plastique en fusion. Comme un pétard dans un gâteau de mariage.

Sous eux, le bateau continuait à prendre de la gîte. Hennessey s'était relevé en titubant pour se ruer au bastingage. Un instant, elle crut qu'il allait sauter. Et puis il revint avec une bouée de sauvetage – grande couronne cérémonielle portant une inscription en parsi. Il

trébucha, roula, revint vers elle. Nulle trace de son arme – il l'avait remballée, planquée à nouveau.

« Mettez ça ! » lui hurla-t-il à la figure.

Laura se saisit machinalement de la chose. « La chaloupe ! » répondit-elle.

Il fit un signe de dénégation. « Non ! Pas possible ! Elle est piégée !

— Espèce de salaud ! »

Il l'ignora. « Quand le bateau va couler, va falloir nager dur, Laura ! Dur pour résister à l'aspiration !

— Non ! » Elle bondit sur ses pieds, dansant pour esquiver sa tentative de plaquage. L'arrière du bateau vomissait maintenant de lourds torrents explosifs de fumée noire. Des gens couraient en tous sens sur le pont.

Elle se retourna vers Hennessey. Il était par terre, plié en deux, assis en tailleur, les mains nouées sur la nuque. Elle le fixa, bouche bée puis regarda de nouveau la mer.

Un autre missile. Il glissait au ras des flots, sa tuyère illuminant la crête des vagues avec la brièveté d'un flash. Il atteignit le navire.

Explosion cataclysmique au niveau de la coque. Des panneaux d'écoutilles sautèrent dans les airs, arrachés à leurs gonds, et partirent en tourbillonnant vers le ciel comme des dominos enflammés. Geysers de feu. Le navire tressaillit comme un éléphant frappé en plein ventre.

Le pont bascula, lentement, inexorablement ; la pesanteur les attirait comme pour la fin du monde. Des jets de vapeur s'élevaient dans une puanteur d'eau de mer brûlante. Laura tomba à genoux et se mit à glisser.

Hennessey avait rampé jusqu'au bastingage avant. Il s'y était accroché en y passant le coude et causait dans une sorte d'appareil – un téléphone de campagne. Il s'interrompit, déploya la longue antenne et se remit à crier. Allègrement. Il attira son regard, fit un signe, gesticula : Sautez ! Nagez !

Elle se remit debout tant bien que mal, brûlant de l'envie de lui sauter dessus pour le tuer. L'étrangler, lui arracher les yeux. Le pont se déroba sous elle comme un ascenseur en chute libre et elle retomba en s'écorchant les genoux. Elle avait failli perdre sa bouée.

Ses mollets étaient trempés. Elle se retourna. La mer montait à présent par tribord avant. D'horribles vagues grises chargées de débris épars. Le navire, éventré, répandait ses viscères.

La terreur la submergea. Un désir panique de vivre. Jouant des pieds et des mains, elle arracha le sari qui l'enveloppait. Ses sandales avaient disparu depuis longtemps. Elle se passa la bouée par la tête et les épaules. Puis se précipita vers le bastingage avant, l'escalada, sauta.

L'eau la recouvrit, chaude et rance. Le crépuscule déteignait dans le ciel, mais l'incendie du navire illuminait le détroit comme un champ de bataille.

Encore une explosion, mineure, et un éclair près de l'unique chaloupe de sauvetage. Il les avait tués. Bon Dieu, ils allaient *les tuer tous !* Combien de personnes – cent, cent cinquante ? On les avait entassés dans un wagon à bestiaux puis conduits en pleine mer pour être massacrés ! Brûlés et noyés, comme de la vermine !

Un hélico-robot bourdonnait furieusement juste au-dessus de sa tête. Elle en sentit le vent dans ses cheveux trempés.

Elle coinça la bouée sous ses aisselles et se mit à nager vigoureusement.

La mer semblait en ébullition. Elle pensa aux requins. Soudain, les profondeurs opaques sous ses jambes nues étaient emplies de présences menaçantes. Elle redoubla d'efforts, jusqu'à ce que l'énergie née de la panique se dissipe et laisse place au frisson du choc. Elle se tourna, regarda.

Le navire coulait. La poupe en dernier, dressée au-dessus des flots dans un dernier bouquet de flammes, comme une lointaine pierre tombale éclairée par des cierges. Elle le contempla durant de longues secondes, le cœur battant la chamade. Puis il disparut, sombrant dans le néant, les ténèbres et la vase.

Le ciel nocturne était couvert. L'obscurité tomba comme un linceul. La vague du naufrage la frappa, la fit danser comme un bouchon.

Nouveau bourdonnement au-dessus d'elle. Puis, au loin, dans le noir, un crépitement d'arme automatique.

Ils tuaient les survivants dans la mer. Les abattant depuis les engins-robots, dans le noir, au viseur infrarouge. Elle se remit à nager, fuyant avec l'énergie du désespoir.

Elle ne pouvait pas mourir ici. Réduite en charpie, simple statistique[8]… Non. David, le bébé…

Un pneumatique apparut – silhouettes sombres de l'équipage, doux murmure d'un moteur. Une claque dans l'eau – quelqu'un venait de lui jeter une ligne. Elle entendit la voix d'Hennessey. « Attrapez-la. Grouillez-vous ! »

Elle obéit. C'était ça, ou mourir ici. Ils la tirèrent et la hissèrent par-dessus le boudin de l'embarcation. Hennessey lui sourit dans ses vêtements trempés. Il avait des compagnons : quatre marins en béret blanc, uniforme impeccable à l'aspect soyeux, sombre, avec des reflets d'or.

Elle s'étendit sur le caillebotis, le dos calé contre un panneau noir et lisse comme un boyau, en slip et tunique. L'un des marins jeta la bouée par-dessus bord. Ils prirent de la vitesse, s'enfonçant dans le

détroit.

Le marin le plus proche d'elle se pencha – un Anglo aux alentours de la quarantaine. Il avait le visage aussi blanc qu'une tranche de pomme. « Cigarette, m'dame ? »

Elle le dévisagea. Il haussa les épaules, se rassit.

Elle cracha de l'eau de mer, puis replia les jambes sous elle, tremblante, lessivée. Un long moment s'écoula. Puis son cerveau se remit en route.

Le navire n'avait pas eu la moindre chance. Pas même de lancer un SOS. Le premier missile avait rasé le pont – radio, radar, tout le tremblement. Les tueurs avaient pris soin de les égorger d'abord.

Mais tuer une centaine de personnes au milieu du détroit de Malacca ! Commettre une atrocité pareille – sûrement, d'autres bateaux devaient avoir constaté l'explosion, vu la fumée. Avoir accompli un tel acte, avec une telle absence de scrupule, aussi ouvertement…

Sa voix, quand elle réussit enfin à articuler, était cassée, éteinte. « Hennessey… ?

— Henderson », lui dit-il. Il ôta par-dessus la tête son ciré rouge trempé de pluie. En dessous, il portait un gilet de sauvetage orange. En dessous encore, un gilet sans manches, semé de poches, de petites fermetures à glissière métalliques et de rabats en Velcro. « Tenez, enfilez ce ciré. »

Il le lui lança. Elle le garda à la main, engourdie.

Henderson étouffa un rire. « Mettez-le donc ! Vous avez envie de vous retrouver devant cent marins au sang chaud vêtue d'une simple petite culotte mouillée ? »

Elle n'avait pas tout saisi mais obéit néanmoins. L'embarcation fonçait dans le noir avec des embardées ; le vent gonflait et faisait claquer le ciré. Elle se débattit avec durant ce qui lui parut une éternité. Il collait à son épiderme nu et mouillé comme une seconde peau.

« On dirait que vous avez besoin d'un coup de main », dit Henderson. Il rampa vers elle et l'aida à l'enfiler. « Là. C'est quand même mieux.

— Vous les avez tous tués », croassa Laura.

Henderson lança aux marins des coups d'œil amusés. « Pas le moment de discuter de ça, dit-il à haute voix. En outre, le bateau assaillant nous a un peu aidés ! » Il rit.

Le marin numéro deux coupa le moteur. Ils continuèrent sur l'erre dans l'obscurité. « Le "navire", corrigea-t-il. Un sous-marin est un "navire", monsieur. »

Dans le noir, elle entendit un bruit cascadant, un gargouillis de ressac. Elle l'entrevit à peine dans la pénombre, vague silhouette bleu-

noir. Mais elle pouvait sentir son odeur, sa présence, presque son contact sur la peau.

Il était énorme. Tout proche. Un vaste rectangle noir d'acier peint. Une tourelle.

Un sous-marin monstrueux.

9

Il était énorme et vivant, moteurs au ralenti comme un jet transatlantique, crachant l'eau de mer par brefs soupirs pneumatiques sur fond de grondement vibrant. Laura entendait des engins robots siffler autour d'elle dans le noir, tournant en rond avant d'atterrir sur la coque. Bruit malsain d'insectes piqueurs. Elle ne pouvait les voir mais elle savait que les machines la voyaient, elle, éclairée par sa propre chaleur corporelle.

Le pneumatique aborda le submersible en douceur – petite secousse élastique.

Les marins grimpèrent par une échelle de corde amovible jetée sur la courbe sombre de la coque. Henderson attendit qu'ils soient montés. Puis il écarta de ses yeux une mèche de cheveux mouillés et la prit par le bras.

« Ne faites pas de conneries, lui dit-il. Ne criez pas, ne faites pas l'intéressante, ne jouez pas les emmerdeuses. Je vous ai sauvé la vie. Alors, ne me gênez pas. Parce qu'autrement vous mourrez. »

Il la fit monter devant elle. Les barreaux lui faisaient mal aux mains, et sous ses pieds nus l'acier glissant était aussi glacial que l'eau des abysses. La partie horizontale de la coque allait se perdre à l'infini dans les ténèbres. Derrière elle, la tourelle se dressait à dix mètres de haut. Les longues arêtes d'antennes noires et blanches jaillissaient de sa crête.

Une douzaine d'autres marins étaient regroupés sur le pont, vêtus de pantalons élégants et de tuniques à manches longues à galons dorés. Ils s'occupaient des engins robots, les faisant redescendre par toute une série d'écoutilles béantes. Ils se déplaçaient sur la pointe des pieds, avec une étrange démarche voûtée. Comme s'ils trouvaient oppressant ce ciel noir et vide.

L'équipage du pneumatique hissa prestement l'embarcation à l'aide d'élingues tirées à la main. Ils le dégonflèrent, chassant l'air en une danse espagnole démente, puis fourrèrent dans un sac en toile la masse de caoutchouc humide.

En quelques minutes, tout était terminé. Ils regagnaient déjà leur vaste terrier d'acier, comme des rats. Henderson propulsa Laura vers une écoutille ouverte dans un retrait de la coque. Le disque métallique s'enfonça sous ses pieds. Le couvercle de l'écoutille se rabattit sur sa tête dans un chuintement de vérin ; il se referma avec un bruit sourd qui lui fit claquer les tympans.

Ils émergèrent de l'ascenseur dans une vaste soute cylindrique éclairée de pâles ampoules jaunes. Elle possédait deux niveaux : un pont inférieur, sous ses pieds nus, en plaques métalliques, et un pont

supérieur, en métal déployé. Les proportions étaient caverneuses : soixante-dix mètres de long ; tous les dix mètres, les parois étaient interrompues de part et d'autre par la saillie massive de puits d'ascenseurs. Des puits de trois mètres de diamètre, des silos d'acier, la base encombrée de prises et de câbles électriques. Comme des cuves biotechnologiques, songea-t-elle, de vastes bacs de fermentation.

Chaussée de sandales à semelles en caoutchouc, une vingtaine de marins arpentaient sans bruit les passerelles étroites entre les silos. Ils travaillaient sur les hélicos robots, appliqués et silencieux. Odeur d'encens de l'huile d'aviation brûlante mêlée à celle de la poudre sur le fond des culasses. Ambiance mêlée de guerre, d'industrie et d'église.

Le compartiment était peint en bleu ciel, les tubes en bleu nuit. Henderson se dirigea vers l'arrière. Tandis qu'il la précédait, Laura effleura la surface de latex froid d'un tube, curieuse. Quelqu'un y avait laborieusement peint au pochoir de bêtes étoiles à cinq branches, des comètes avec des queues de bande dessinée, de petits Saturnes aux anneaux jaunes. Comme sur les planches de surf – de l'art pauvre, onirique.

Certains silos avaient été découpés au chalumeau, dévoilant leurs entrailles bardées d'outils mystérieux. On était en train de les adapter au lancement d'engins robots. Les autres, plus anciens, semblaient intacts. Certains servaient encore à leur fonction première, quelle qu'elle pût être.

Henderson manœuvra le volant au centre d'une porte étanche. Elle s'ouvrit avec un bruit de bouteille isotherme. Ils se glissèrent au travers pour pénétrer dans une sorte de caveau aux parois insonorisées évoquant des cartons à œufs.

Laura sentit le monde s'incliner subtilement sous ses pieds. Cascade des ballasts qui s'emplissent, grondement lointain des moteurs. Le sous-marin entamait sa plongée. Puis un étonnant concert de claquements, craquements et autres cliquetis, à mesure que la pression croissait sur la coque.

Au sortir du caveau, ils débouchèrent dans une autre salle inondée de lumière blanche immaculée : rampes fluorescentes au plafond, étrange éclat laser d'un spectre trichrome, découpant chaque objet avec une précision surréaliste. Une espèce de poste de commandement, avec une profusion d'appareillages bariolés comme un arbre de Noël. Longues consoles inclinées, constellées de rangées d'interrupteurs, d'écrans clignotants, de cadrans vitrés aux aiguilles tressautantes. Des marins en short, cheveux en brosse, étaient assis devant, installés dans de somptueux sièges pivotants capitonnés.

La salle était bondée ; Laura remarquait de plus en plus de marins dont la tête apparaissait derrière les amas denses de tuyauteries et d'écrans de contrôle. La salle était bourrée d'équipement du sol au

plafond, au point qu'elle n'en distinguait pas les murs. Les hommes étaient coude à coude, tous serrés dans leur mystérieuse petite niche ergonomique. Comme une douille où ils se visseraient.

L'accélération se fit sentir ; Laura tituba légèrement. Quelque part, un faible gémissement aigu, un tremblement liquide, tandis que la grande masse d'acier prenait de la vitesse.

Pile devant elle s'ouvrait une dépression de la taille d'une baignoire. Un homme y était assis, un gros casque capitonné sur la tête, un volant cannelé entre les mains. On aurait dit une poupée entourée de matériel hi-fi coûteux. Juste au-dessus de sa tête, se trouvait une saillie bordée d'un joint gris, portant inscrit au pochoir : FEU ANTICOLLISION – BASCULER POUR ALLUMER. L'homme avait le regard fixé sur une demi-douzaine de cadrans circulaires.

C'était le pilote, se dit Laura. Pas moyen de regarder dehors dans un sous-marin. Juste des cadrans.

Bruits de pas sur un escalier en colimaçon, au fond de la salle – quelqu'un descendait du pont supérieur. « Hesseltine ?

— Yo ! » dit Henderson, jovial. Il tira Laura par le poignet et elle se cogna rudement l'épaule contre une colonne verticale. « Venez », insista-t-il, la traînant à sa suite.

Ils se faufilèrent dans le dédale pour rencontrer leur interrogateur. Le nouvel arrivant était corpulent, cheveux bruns bouclés, lèvres boudeuses, paupière lourde, œil solennel. Il portait des épaulettes, un insigne élaboré sur la manche et un béret de marin sur la ganse noire duquel était inscrit en lettres d'or : RÉPUBLIQUE DU MALI. Il serra la main d'Henderson/Hesseltine. Exaspérée, Laura les entendit se mettre à parler couramment en français.

Ils gravirent l'escalier en spirale, empruntèrent une étroite coursive plongée dans la pénombre. Les souliers d'Hesseltine couinaient audiblement. Les deux hommes bavardaient toujours en français, avec enthousiasme.

L'officier leur présenta un groupe d'étroites cabines de douche. « Super », dit Hesseltine, et il y pénétra en tirant Laura derrière lui. Pour la première fois, il lui lâcha le poignet. « Prête à prendre votre douche toute seule, comme une grande ? Ou est-ce qu'il va falloir que je vous aide ? »

Laura le fixa sans rien dire.

« Relax », dit-il. Il ouvrit la fermeture à glissière de son gilet. « Vous êtes dans le camp des bons, à présent. On va vous apporter des habits neufs. Après, on mangera. » Il lui sourit, vit que ça ne marchait pas et se renfrogna. « Bon. Écoutez : qu'est-ce que vous fichiez sur ce bateau ? Vous ne vous êtes pas reconvertie dans les banques de données, non ? Encore une histoire d'agent double ?

— Non, bien sûr que non !

— Vous avez une raison particulière de regretter ces criminels ? »

L'amoralité de cette remarque l'abasourdit. C'étaient quand même des êtres humains. « Non », laissa-t-elle échapper, presque malgré elle.

Hesseltine retira sa chemise, révélant un torse étroit, bronzé et musculeux.

Elle lorgna discrètement son gilet. Elle savait qu'il y avait glissé une arme, quelque part.

Il surprit son regard et ses traits se durcirent. « Écoutez. Ça va être bien simple. Vous entrez sous la douche et n'en sortez que quand on vous le dira. Ou gare… »

Elle entra sous la douche, ferma la porte, ouvrit l'eau. Elle resta dans la cabine dix minutes durant lesquelles elle reçut une trentaine de centilitres d'eau brumisée par ultrasons. Elle rinça le sel qui restait sur ses vêtements, et se lava les cheveux avec un peu de savon acide.

« Parfait », lui cria Hesseltine. Elle sortit de la cabine, vêtue de nouveau du ciré. Hesseltine était impeccable. Il avait revêtu un uniforme bleu marine et laçait ses chaussures de revue. Quelqu'un avait préparé pour elle une tenue en éponge : pantalon élastique, sweater à capuche.

Elle enfila le pantalon, lui tourna le dos, se défit du ciré et se glissa rapidement dans le sweater. Elle se retourna, découvrit qu'il l'avait contemplée dans la glace. Ni désir ni même appréciation dans ce regard, mais une expression glaciale, vacante, celle d'un gamin mauvais en train de tuer méthodiquement un insecte.

À l'instant où elle se retournait, ce regard disparut comme par magie.

À aucun instant il ne l'avait lorgnée à la dérobée. Hesseltine était un gentleman. C'était une situation embarrassante mais obligée que l'un et l'autre se devaient de dominer en adultes. Quelque part, c'était ce qu'Hesseltine était en train de lui transmettre, tout en se penchant pour lacer ses chaussures. Il irradiait le mensonge. Par tous les pores, comme de la sueur.

Un marin les attendait hors des douches, un ancien, sec et noueux, moustaches grises et regard lointain. Il les conduisit vers l'arrière à une cabine fort exiguë où la coque formait un toit en pente, arrondi. La taille était en gros celle d'une cabane à outils. Quatre marins d'une pâleur mortelle, manches relevées et col ouvert, étaient assis autour d'une table à café minuscule et faisaient une partie de dames.

L'officier de langue française était là. « Asseyez-vous », dit-il en anglais. Laura s'assit sur l'étroite banquette le long de la cloison, assez près de l'un des quatre hommes pour sentir le parfum floral de son déodorant.

En face d'elle, collées à la cloison incurvée, des affiches

présentaient les portraits idéalisés d'hommes en grand uniforme. Elle lut rapidement les noms : DE GAULLE ; JARUZELSKI. Insensé.

« Je m'appelle Baptiste, se présenta le marin. Officier politique à bord de ce vaisseau. Nous devons avoir une discussion. » Deux secondes de pause. « Voulez-vous du thé ?

— Oui », dit Laura. La brumatisation de la douche n'avait pas suffi à la désaltérer. Elle se sentait la gorge parcheminée, desséchée par le choc et par l'eau de mer. Elle fut prise d'un frisson soudain.

Elle ne s'illusionnait pas sur sa capacité à maîtriser la situation. Elle était aux mains d'assassins. Cela la surprit même qu'on fît ainsi mine de la consulter sur son propre destin.

Ils devaient malgré tout vouloir lui extorquer quelque chose. Laura regarda Hesseltine ; ce qui se dépeignait sur ce maigre visage de fouine, elle aurait pu le racler de sous une botte. Elle se demanda à quel point elle désirait vivre. Ce qu'elle était prête à sacrifier pour ça.

Hesseltine se moqua d'elle. « Ne faites donc pas cette tête, euh… Laura. Cessez de vous tourmenter. Vous êtes en parfaite sécurité, désormais. » Baptiste lui jeta un regard cynique sous ses lourdes paupières. Une soudaine cascade de claquements métalliques, effet de la pression, résonna des parois. Laura sursauta comme une antilope. L'un des quatre marins déplaça languissamment un pion de l'index.

Elle regarda Hesseltine, puis prit une tasse offerte par Baptiste et but. C'était tiède et sucré. L'empoisonnaient-ils ? Quelle importance… Elle pouvait mourir selon leur bon vouloir.

« Je m'appelle Laura Day Webster, leur dit-elle. Associée du groupe industriel Rizome. Je vis à Galveston, Texas. » Tout cela sonnait pathétiquement fragile et lointain.

« Vous frissonnez », observa Baptiste. Il se bascula en arrière pour monter le thermostat sur la cloison. Même ici, dans cette espèce de salle de loisirs, la paroi était ridiculement encombrée : la grille d'un haut-parleur, un ionisateur d'air, une prise électrique à huit broches protégée des surcharges, une pendule murale qui affichait 12 :17, Temps Universel.

« Bienvenue à bord du SNLE *Thermopyles* », dit Baptiste.

Laura ne dit rien.

« Z'avez avalé votre langue ? » dit Hesseltine. Rire de Baptiste.

« Allons, reprit Hesseltine. Vous jacassiez comme une pie quand vous me preniez pour un de ces fichus pirates informatiques.

— Nous ne sommes pas des pirates, madame Webster, dit Baptiste, apaisant. Nous sommes la police mondiale.

— Vous n'êtes pas Vienne, dit Laura.

— Il parle de la véritable police, s'impatienta Hesseltine. Pas de cette bande de bureaucrates au cul de plomb. »

Laura frotta son œil irrité. « Si vous êtes de la police, alors suis-je

en état d'arrestation ? »

Hesseltine et Baptiste échangèrent un mâle ricanement devant pareille naïveté. « Nous ne sommes pas des légalistes bourgeois, dit le second. Nous ne prononçons pas d'arrestations.

— Les seuls arrêts qu'on prononce, ce sont des arrêts… *cardiaques* », conclut Hesseltine, en se tapotant les dents de l'ongle du pouce. Il se croyait vraiment drôle. « Je vous ai vue à la télé singapourienne, dit-il soudain à Laura. Vous vous disiez opposée aux planques informatiques, vous vouliez qu'on les fasse fermer. Mais on peut dire que vous vous y êtes prise comme un manche. Les banquiers – mes anciens associés, voyez-vous –, ils étaient pliés en quatre en vous voyant servir cette salade démocrate au Parlement. »

Il se versa du thé. « Bien sûr, ce sont en majorité des réfugiés à l'heure qu'il est, sans compter que bon nombre de ces salauds ont été envoyés par le fond. Pas grâce à vous, toutefois ; vous vouliez plutôt les soumettre par la séduction. Vous, une vraie de vraie cow-boy du Texas ! Une chance qu'ils aient pas tenté la même chose à Alamo… »

Un autre marin bougea une pièce sur le damier et le troisième réagit par un juron. Laura sursauta.

« Faites pas attention à eux, s'empressa d'observer Baptiste. Ils sont hors quart.

— Quoi ? fit Laura, ahurie.

— *Hors quart* », répéta-t-il, impatienté, comme si cela le gênait. « Ils font partie de l'équipage bleu. Nous, nous sommes le rouge.

— Oh !… Et à quoi jouent-ils ? »

Il haussa les épaules. « Aux U-dames.

— Les U-dames ? C'est quoi, ça ?

— Un genre de bataille navale. »

Hesseltine prépara, braqua et tira un sourire dans sa direction. « Les équipages de sous-marin… Une race vraiment à part. Des types supérieurement entraînés, disciplinés. Un corps d'élite. »

Les quatre bleus plongèrent le nez sur leur damier. Ils refusèrent de le regarder.

« C'est une situation délicate », observa Baptiste. Il parlait d'elle, pas de lui. « Nous ne savons guère quoi faire de vous. Voyez-vous, la justification de notre existence, c'est de protéger les gens comme vous.

— Pas possible ?

— Nous sommes le bras armé de l'ordre mondial en gestation.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici ? demanda Laura. Vous auriez pu me descendre. Ou me laisser me noyer.

— Oh ! allons donc ! fit Hesseltine.

— C'est l'un de nos meilleurs agents, expliqua Baptiste. Un véritable artiste.

— Merci.

— Évidemment, il sauverait une jolie femme en fin de mission – il serait incapable de résister à cette ultime touche dramatique !

— C'est moi tout craché, reconnut Hesseltine.

— C'est vrai ? dit calmement Laura. Vous m'avez sauvée sur un simple coup de tête ? Après avoir tué tous ces gens ? »

Hesseltine la dévisagea. « Mais c'est que d'ici une minute elle va me traiter de bébert… Vous vous imaginez peut-être qu'ils m'auraient pas tué, moi, s'ils avaient su qui j'étais au juste ? C'était pas une de vos histoires d'espionnage industriel à la Mickey Mouse, au cas où vous seriez pas au courant… J'ai risqué ma vie durant des mois sous une couverture à toute épreuve, au nom des plus hauts enjeux géopolitiques ! Ces mecs de la Yung Soo Chim s'y entendent comme personne pour vérifier votre curriculum, et mes moindres faits et gestes étaient surveillés. »

Il s'appuya contre le dossier. « Mais est-ce que j'en tire gloriole ? Ben merde, non, même pas. » Il plongea le nez dans sa tasse. « Je veux dire, c'est la rançon de l'action clandestine, pas de gloire…

— C'était une opération extrêmement délicate, dit Baptiste. Comparez à la Grenade. Notre attaque contre les criminels de Singapour était d'une précision chirurgicale, presque sans effusion de sang. »

Laura se rendit compte de quelque chose. « Vous attendez ma reconnaissance.

— Ben ouais, dit Hesseltine en levant les yeux. Un minimum de gratitude serait pas déplacé, après tous les efforts qu'on a dû se taper. »

Il sourit à Baptiste. « Regardez-moi c'te tête ! Vous auriez dû l'entendre au Parlement, en faire des tartines et des tartines sur la Grenade. La belle baraque que lui avaient refilée ces rastas est partie en fumée sous le tapis de bombes. Ça lui a flanqué les boules. »

C'était comme s'il l'avait piquée au vif. « Vous avez tué Winston Stubbs sous mon toit ! Alors que j'étais debout à côté de lui. Mon bébé dans les bras.

— Oh ! dit Baptiste en se détendant ostensiblement. Le meurtre de Stubbs. Ce n'était pas nous. C'était un coup de Singapour.

— Je n'en crois rien, dit Laura, en se laissant retomber contre la banquette. On a eu un communiqué du FAIT revendiquant l'attentat !

— Un sigle ne signifie pas grand-chose, observa Baptiste. Le FAIT était un ancien groupe activiste. Rien de comparable à nos opérations modernes… En vérité, c'étaient les commandos Merlions de Singapour. Je ne crois pas que le gouvernement civil singapourien ait été même au courant de leurs actions.

— Un ramassis d'ex-paras, de bérets, de spetsnaz, ce genre de types, poursuivit Hesseltine. Ils ont tendance à se défouler un peu. Je

veux dire… faut voir les choses en face : ce sont des types qui ont consacré leur vie à l'art de la guerre. Et puis tout d'un coup, vous êtes au courant, abolition, convention de Vienne. Un jour, ils sont le bouclier de la nation, le lendemain, ce sont des clodos, y reçoivent leur feuille de démobilisation, point final.

— Des hommes qui naguère ont commandé des armées, manipulé les milliards de fonds gouvernementaux, récita Baptiste, funèbre. Et aujourd'hui, des non-entités. Rejetés. Purgés. Voire calomniés.

— Par des avocats ! reprit Hesseltine, qui s'animait. Et des ramollis de pacifistes ! Qui aurait cru ça, je vous demande ? Mais quand c'est arrivé, ça a été si soudain…

— Les armées appartiennent aux États-nations, expliqua Baptiste. Il est difficile d'instaurer une authentique loyauté militaire envers une institution plus moderne, supranationale… Mais à présent que nous avons notre pays à nous – la république du Mali –, le recrutement a remarquablement repris.

— Et ça aide, aussi, de se retrouver, par le fait, avec le rôle des bons dans le jeu mondial, ajouta, désinvolte, Hesseltine. Le premier abruti de mercenaire se battra, contre espèces sonnantes et trébuchantes, pour la Grenade ou Singapour, ou n'importe quel régime de massacreur de jungle africaine. Mais nous, on a des gars vraiment engagés qui savent reconnaître la menace mondiale et sont prêts au combat. Pour la justice. » Il se cala le dos, croisa les bras.

Elle savait qu'elle n'en supporterait pas un mot de plus. Elle arrivait encore plus ou moins à se contenir, mais c'était un cauchemar éveillé. Elle l'aurait encore compris s'ils avaient été des bourreaux nazis prompts à claquer les talons… Mais découvrir ce petit Français obséquieux et ce brave-p'tit-gars psychotique au regard vacant… Ce comportement d'une parfaite banalité, cette totale absence d'âme…

Elle sentait les parois d'acier se refermer sur elle. Dans une minute, elle allait hurler.

« Z'avez l'air un rien pâlotte, remarqua Hesseltine. On va vous donner à bouffer, ça vous requinquera. La bouffe est toujours super à bord d'un sous-marin. C'est une tradition, dans la marine. » Il se leva. « Où sont les chiottes ? »

Baptiste lui indiqua le chemin. Il le regarda s'éloigner, admiratif. « Encore un peu de thé, madame Webster ?

— Volontiers, merci…

— Je n'ai pas l'impression que vous reconnaissiez l'authentique qualité de M. Hesseltine, gronda Baptiste en la servant. Pollard, Reilly, Sorge… il pourrait se mesurer avec les plus grands noms de l'histoire ! Un agent-né ! Une figure romantique, vraiment – mais née de son époque… Un jour, vos petits-enfants parleront de cet homme. »

Le cerveau de Laura passa en pilotage automatique. Elle se laissa

dériver vers un échange surréaliste. « C'est un sacré bateau que vous avez là – euh, navire, je veux dire.

— Oui. C'est un Trident américain à propulsion nucléaire ; il coûte plus de cinq cents millions de dollars de votre pays. »

Elle acquiesça stupidement : c'est ça, oui, ah bon. « Alors comme ça, c'est un vieux sous-marin datant de la guerre froide ?

— Vecteur de missiles balistiques, précisément.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est une plate-forme de lancement.

— Quoi ? Je ne saisis pas. »

Il lui sourit. « Je crois que l'expression "dissuasion nucléaire" correspondrait au concept que vous cherchez, madame Webster.

— Dissuasion ? Dissuader qui ?

— Vienne, bien sûr. J'aurais cru la chose évidente. »

Laura but une gorgée de thé. Cinq cents millions de dollars. Propulsion nucléaire. Missiles balistiques. C'était comme s'il lui avait dit qu'on ressuscitait les cadavres à bord. C'était bien trop horrible, complètement hors de toute raison, de toute crédibilité.

Il n'y avait aucune preuve. Il ne lui avait rien montré. Ils la menaient en bateau au propre et au figuré. Jouaient les illusionnistes. C'étaient des menteurs. Elle n'en croyait pas un mot.

« Vous n'avez pas l'air troublée, remarqua Baptiste, appréciateur. Vous n'avez pas de blocage superstitieux à l'égard des dangers pernicieux de l'énergie nucléaire ? »

Elle fit non de la tête, préférant s'abstenir de parler.

« Jadis, il y avait des dizaines de sous-marins nucléaires, poursuivit Baptiste. La France en avait. Et les Anglais, les Américains, les Russes. L'entraînement, les techniques, les traditions : tout était parfaitement établi. Vous ne courez aucun risque, ces hommes sont parfaitement formés, à partir des cours et des documents d'origine. Plus quantité d'améliorations récentes !

— Aucun risque.

— Aucun.

— Alors, qu'allez-vous faire de moi ? »

Il hocha la tête, avec regret. Une sonnerie tinta. L'heure de la soupe.

Baptiste retrouva Hesseltine et les conduisit tous les deux au mess des officiers. C'était une méchante pièce fort exiguë, tout près du tintamarre cliquetant et chuintant des cuisines. Ils s'installèrent à une table carrée solidement ancrée au sol, sur des chaises métalliques recouvertes de vinyle jaune et vert. Trois officiers étaient déjà assis, servis par un cuisinier portant tablier et toque de papier.

Baptiste présenta les officiers ; le lieutenant, le second et l'enseigne de vaisseau – qui se trouvait être le cadet de la troupe. Il

n'indiqua aucun nom et ça ne parut pas leur manquer. Ils étaient européens, allemands peut-être, et le troisième avait l'air russe. Tous parlaient l'anglo-réseau.

Il était clair, depuis le début, que c'était le jour d'Hesseltine. Laura était une espèce de trophée de guerre remporté par Hesseltine, blonde friandise sur laquelle la caméra pourrait s'attarder à loisir lors des respirations de sa biographie cinématographique. Elle n'avait rien à dire – et d'ailleurs on ne lui demandait rien. Les membres d'équipage lui adressaient ces regards étranges et troubles, faits de regret, de spéculation et d'une espèce de crainte superstitieuse franchement tordue. Ils piochèrent dans leur repas : des plateaux micro-ondes recouverts d'une feuille d'alu et marqués « Aero Cubana : Clasa Primera. » Laura tripota son plateau. Aero Cubana. Elle avait volé sur Aero Cubana, avec David à son côté et le bébé sur ses genoux. David et Loretta. Ô Seigneur…

Les officiers se montrèrent d'abord nerveux, dérangés et excités par la présence d'intrus. Hesseltine, suintant le charme, leur offrit un récit circonstancié, de première main, de leur attaque contre l'*Ali-Khamenei*. Son vocabulaire était bizarre : émaillé de « frappes », d'« impacts », d'« acquisition de cible », sans jamais la moindre évocation de victimes brûlées et lacérées. Finalement, son enthousiasme rompit la glace et les officiers se mirent à bavarder plus librement, dans un jargon pesant presque entièrement constitué d'acronymes.

Ç'avait été une journée grisante pour ces officiers de l'équipe rouge. Après des semaines, voire des mois, de ce qui n'avait pu être qu'une corvée inhumainement suffocante, ils avaient réussi à traquer et détruire une « cible terroriste dure ». Ils allaient apparemment en être récompensés – il y avait des allusions mystérieuses à des « bains hollywoodiens », quoi que cela puisse signifier. L'équipe jaune, actuellement de quart, allait à présent passer ses six heures de service à fuir – tâche passionnante ! – au fond de l'océan Indien. Quant à l'équipe bleue, elle avait perdu toute chance de contribuer à l'opération, ce dont elle concevait une amertume extrême.

Laura se demanda ce qu'ils cherchaient à fuir. Les missiles – des Exocets, c'était leur terme – avaient volé plusieurs kilomètres avant de frapper. Ils pouvaient avoir été lancés depuis n'importe quel navire de surface présent dans le détroit, voire depuis les côtes de Sumatra. Personne n'avait vu le submersible.

Et comment pourrait-on en soupçonner l'existence ? Un sous-marin était un monstre d'une ère passée. Il était *inutile* – conçu uniquement pour tuer – il n'existait pas de « sous-marin cargo » ou de « sous-marin garde-côte » ou de « sous-marin de sauvetage ».

Certes, il y avait bien de petits engins de recherche à grande

profondeur, des bathyscaphes ou Dieu sait quoi – tout comme existaient encore quelques rares engins spatiaux habités, les uns comme les autres également obscurs, patauds et ridicules d'aspect. Mais ce bâtiment-là était *gigantesque.* Et la vérité, ou tout du moins une crainte assez puissante pour passer pour son équivalent, était en train de s'immiscer en elle.

Cela lui rappela une histoire entendue quand elle avait une douzaine d'années. L'un de ces récits d'horreur que les gosses aiment à se raconter. L'histoire d'un garçon qui avait par accident avalé une aiguille… Pour la voir seulement réapparaître, des années ou des décennies plus tard, rouillée mais toujours intacte, à la cheville, la rotule ou le coude… entité d'acier silencieuse glissant, inconnue et indécelable, à travers son corps respirant et vivant… tandis qu'il grandissait, se mariait, accomplissait un remarquable travail professionnel… jusqu'au jour où il va voir son médecin et lui dit : Docteur, je me fais vieux, peut-être les rhumatismes, mais j'ai cette drôle de douleur qui me poignarde la jambe… Eh bien, dit aimablement le toubib, mettez-la donc sous le scanner, on va y jeter un œil… Sapristi, monsieur Tout-le-Monde, mais vous me semblez bien avoir une méchante aiguille bien septique planquée sous la rotule… Ah ! ouais, bon sang, doc, j'avais quasiment oublié mais, tout gosse, j'avais cette sale habitude de jouer avec des aiguilles ; en fait, la majorité de mon argent de poche passait dans l'achat d'aiguilles extrêmement pointues et meurtrières que je balançais à profusion dans tous les coins, mais en grandissant, je suis devenu un peu plus sage, et j'étais bien persuadé de les avoir récupérées *jusqu'à la dernière*…

« Vous vous sentez bien ? dit Hesseltine.

— Pardon ? dit Laura.

— Nous parlions de vous, Laura. Savoir s'il valait mieux vous fourrer au ballon ou si l'on pouvait vous laisser traîner encore.

— Je ne saisis pas, dit-elle, ahurie. Vous avez des ballons ? Je croyais que vous étiez dans la marine. »

Éclat de rire faussement enjoué des officiers. Celui qui avait l'air d'origine russe remarqua que les femmes n'étaient apparemment toujours pas plus malignes. Hesseltine lui sourit comme si c'était sa première initiative correcte.

« Bon sang, lui dit-il, on va même vous les montrer. Pas de problème, Baptiste ?

— Pourquoi pas ? »

Hesseltine serra les mains alentour puis effectua une sortie étudiée. Accompagné de Baptiste et de Laura, ils pénétrèrent dans une salle à manger où trente marins de l'équipe rouge, en tenue impeccable, étaient en train de se restaurer, entassés coude à coude autour de tables pliantes. À l'entrée d'Hesseltine, ils reposèrent avec

bruit leur fourchette pour l'applaudir poliment.

Hesseltine lui offrit le bras. Terrifiée par tous ces yeux de merlans frits, elle accepta l'invite. Il l'exhiba de la sorte en paradant sur l'étroit passage entre les rangées de tables. Les hommes étaient assez proches pour la toucher, cligner de l'œil, sourire ou siffler, mais pas un ne le fit, ou même ne fit mine d'en avoir l'intention. La salle était imprégnée de leur odeur : savon, shampooing, bœuf Strogonoff-haricots verts… Dans l'angle, une télé grand écran diffusait un match de boxe thaïlandaise illégale, deux Thaïs maigres et nerveux en train de s'affronter jusqu'au sang.

Ils étaient passés. Prise de frissons incoercibles, Laura lui lâcha le bras ; elle avait la chair de poule. « Qu'est-ce qu'ils ont, tous ? siffla-t-elle. Ils sont si calmes, si amorphes…

— C'est plutôt à vous qu'il faudrait poser la question ! riposta-t-il. Un masque pareil… vous rendez tout le monde nerveux. »

Ils la reconduisirent dans la première salle qu'elle avait vue, celle avec les ascenseurs. Ils émergèrent cette fois sur le pont supérieur en caillebotis. En dessous, l'équipe jaune travaillait sur les avions robots, examinant les pièces démontées étalées sur de petits carrés de bâche encombrés.

Baptiste et Hesseltine s'arrêtèrent près de l'un des silos soigneusement décorés. Les étoiles stylisées, les comètes chevelues… elle vit qu'il s'ornait également d'une silhouette noire, le contour sommaire d'une beauté pulpeuse et dénudée. Longues jambes tendues, cheveux rejetés en arrière, une pose d'effeuilleuse. Et une légende : TANYA « Qu'est-ce que c'est ? dit Laura.

— C'est le nom du ballon », dit Baptiste. Presque sur un ton d'excuse, comme un homme du monde contraint d'aborder un sujet délicat. « Les hommes ont fait ça… la fougue, l'entrain… enfin, vous savez ce que c'est. »

La fougue, l'entrain. Difficile d'imaginer pareils sentiments chez les hommes qu'elle avait vus à bord. « À quoi ça sert ? »

Hesseltine prit la parole : « Eh bien, on grimpe à l'intérieur, bien sûr, et… » Il marqua un temps. « Vous n'êtes pas lesbienne, n'est-ce pas ?

— Quoi ? Non…

— Enfin, tant pis, je suppose… Si vous n'êtes pas homo, les *options spéciales* ne vous seront pas d'un grand secours… Mais enfin, même sans les simulations, on dit que c'est très relaxant. »

Laura eut un mouvement de recul. « Et ils sont tous… comme ça ?

— Non, dit Baptiste. Certains sont des tubes de lancement d'engins robots et les autres des lance-missiles. Mais cinq sont aménagés en caissons de détente – les "bains hollywoodiens", comme disent les hommes.

— Et vous voulez que je grimpe là-dedans ?

— Si vous voulez, dit Baptiste, avec réticence. Nous n'activerons pas le mécanisme – rien ne vous touchera – vous flotterez simplement à l'intérieur, respirant, rêvant, dans de l'eau de mer agréablement chauffée.

— Histoire de vous garder à l'abri quelques jours, ajouta Hesseltine.

— Quelques *jours ?*

— Ils sont très perfectionnés et très bien conçus, intervint Baptiste, ennuyé. Ce n'est pas une invention à nous, vous savez.

— Quelques jours, ce n'est rien ! reprit Hesseltine. Maintenant, s'ils vous y laissaient quelques semaines, alors là, vous commenceriez peut-être à voir votre Personnage Optimal et toutes sortes de trucs tordus… Mais en attendant, vous serez en parfaite sécurité et parfaitement heureuse. Et nous, nous saurons où vous êtes. Ça vous va ? »

Laura hocha imperceptiblement la tête. « Si vous pouviez plutôt me trouver une simple couchette… dans un coin, quelque part… moi, ça ne me dérange pas.

— Y a pas beaucoup d'intimité, avertit Baptiste. On est plutôt surpeuplés. » Il semblait toutefois soulagé. Ravi qu'elle ne mobilise pas le cinquième de ses précieux caissons.

En revanche, Hesseltine fronça les sourcils. « Bien, mais je ne veux pas vous entendre râler ensuite.

— Non, non. »

Hesseltine semblait impatient. Il lorgna son multiphone de plongée. « Il me faut absolument une liaison hertzienne avec le QG pour mon rapport.

— Faites, je vous en prie, dit Laura. Vous en avez fait plus qu'assez pour moi. Je suis sûre que je saurai me débrouiller, vraiment.

— Waouh, dit Hesseltine. Mais ça ressemblerait presque à un merci ! »

Ils lui trouvèrent une place dans la buanderie, antre humide et rempli de vapeur, puant le détergent et encombré de machines aux angles vifs : une simple couchette étroite qu'on déployait sur ses rails chromés coulissants. Des draps pendaient, suspendus à une forêt de tuyaux gris passant au-dessus. À l'intérieur, deux presses à vapeur, antiques essoreuses de laverie.

La pièce accueillait aussi des piles de cartons emballés contenant de vieux films d'Hollywood, les gros, les mécaniques, ceux qu'on passait sur des projecteurs. Tous soigneusement étiquetés, à la main : MONROE N°1, MONROE N°2, GRABLE, HAYWORTH, COCCONE. Il y avait un interphone au mur, un antique combiné transmettant

uniquement le son, muni d'un long cordon torsadé. La vue de l'appareil lui fit aussitôt penser au Réseau. Puis à David. À sa famille, aux siens.

Elle avait disparu de leur monde. La croyaient-ils morte ? Ils la recherchaient encore, elle en était sûre. Mais dans les geôles de Singapour, dans les hôpitaux et enfin dans les morgues. Mais pas ici. Jamais.

Un marin rouge fit son lit, tendant les draps propres à gestes précis et efficaces.

Puis il exhiba une paire de cisailles chromées particulièrement inquiétantes. « Voyons voir un peu ces mains. » Les deux bracelets de plastique, reliquat des menottes, lui ceignaient toujours les poignets. Il les prit en tenaille et les maltraita jusqu'à ce qu'ils finissent par céder, non sans effort. « L'a dû falloir une sacrée lame pour couper ça, remarqua-t-il.

— Merci.

— Me remerciez pas. C'était une idée de votre copain, M. Hesseltine. »

Laura massa ses poignets à vif. « Comment vous appelez-vous, mon ami ?

— "Jim", ça fera l'affaire. J'ai cru comprendre que vous étiez du Texas.

— Ouais. De Galveston.

— Moi aussi. Mais plus bas, sur la côte. De Corpus Christi.

— Bon sang, mais on est quasiment voisins !

— Ouais, comme qui dirait. » Jim semblait avoir dans les trente, quarante ans. Massif, les traits épais, un peu rouquin, légèrement dégarni. Il avait le teint couleur mauvais papier d'imprimante, si pâle qu'on distinguait des veines bleuâtres sur son cou.

« Puis-je vous demander quelque chose ? dit Laura. Ce que vous êtes venu faire ici ?

— Protéger les gens, répondit-il noblement. Vous protéger en ce moment même, au cas où vous auriez décidé de faire des bêtises. M. Hesseltine dit que vous êtes un drôle de petit numéro. Le genre plus ou moins politicard.

— Oh !… non, je voulais dire, comment avez-vous atterri ici ?

— Puisque vous le demandez, je vais vous le dire. » Et Jim rabattit une couchette à sommier à ressorts, encastrée dans son logement en hauteur dans le mur. Puis il s'y coinça. Il la surmontait, les jambes ballantes, le cou baissé pour éviter le plafond. « Dans le temps, j'étais pêcheur professionnel. La crevette. Mon père aussi. Et son père avant lui… Mais ils nous ont peu à peu coincés dans un étau dont on ne pouvait plus se sortir : la politique des Pêches et Chasses du Texas, un million de lois sur l'environnement. C'est pas que j'aie

quelque chose contre. Seulement, la loi américaine n'arrêtait pas les Mexicains ou les Nicaraguayens. Et eux, ils trichaient. Ils épuisaient les meilleures zones de pêche, raflaient tout, puis bradaient la marchandise sur nos meilleurs marchés. Nous avons perdu notre bateau ! Tout perdu. On s'est retrouvés à l'assistance, sans rien.

— Je suis désolée, dit Laura.

— Sûrement pas autant que nous… Enfin, avec quelques-uns de mes potes dans le même pétrin, on a essayé de s'organiser, de protéger nos vies et nos familles… Mais les Texas Rangers – il y avait un sale cafard de dénonciateur dans le coup – m'ont piqué avec une arme. Et vous savez qu'on n'a plus le droit de détenir une arme aux États-Unis aujourd'hui, même pas pour protéger son propre foyer ! Bref, ça s'annonçait plutôt mal pour moi… Et puis, j'ai appris par des copains dans mon… hum… organisation… qu'il y avait des possibilités de recrutement outre-mer. Des groupes pour vous protéger, vous planquer, vous apprendre à vous battre.

« Bref, c'est comme ça que j'ai échoué en Afrique.

— L'Afrique », répéta Laura. Le seul son de ce nom la terrifiait.

Jim poursuivit : « C'est moche là-bas. Épidémies, sécheresse, guerres. L'Afrique est pleine de types comme moi. De milices. De gardes de palais. De mercenaires, conseillers, commandos, pilotes… Mais vous savez ce qui nous manquait ? Des chefs.

— Des chefs.

— Exactement.

— Depuis combien de temps êtes-vous à bord de ce sous-marin ?

— On se plaît bien, ici, dit Jim.

— Vous ne sortez jamais, n'est-ce pas. Vous ne remontez jamais, n'allez jamais en, comment dit-on…, en permission à terre ?

— C'est pas une grosse perte. Pas avec tout ce qu'on a. On est des vrais rois, ici. Des rois invisibles. Les rois de toute cette putain de planète. » Il rit tranquillement, releva les pieds sur sa couchette, petit bonhomme en sandales avec sa calvitie précoce. « Vous avez l'air plutôt crevée, hein…

— Je… » À quoi bon discuter ? « Ouais, c'est vrai.

— Allez-y, piquez un petit roupillon. Moi, je resterai assis là pour vous surveiller. »

Il ne dit pas un mot de plus.

Hesseltine se voulait sympathique. « Un peu lassant, hein ?

— Non, non, pas du tout », dit Laura. Elle se glissa hors d'atteinte, froissant les draps de sa couchette. « Tout va bien, ça ne me dérange pas.

— Vous en faites pas, reprit-il. Bonnes nouvelles ! J'ai tout réglé avec le QG pendant que vous dormiez. Y se trouve que vous êtes dans

leurs fichiers – ils savent qui vous êtes ! Pour tout dire, ils m'ont *même félicité* de vous avoir récupérée !

— Le QG ?

— Bamako. Au Mali.

— Ah.

— Je savais bien que c'était une bonne idée, dit-il. Je veux dire, un agent comme moi apprend à agir selon ses instincts. Z'avez tout l'air d'être une nana sacrément importante, à votre petite échelle. » Sourire radieux, puis haussement d'épaules pour s'excuser. « En attendant, vous êtes quand même coincée dans c'te buanderie.

— Pas grave, répéta-t-elle. Vraiment. » Il la fixa. Ils étaient seuls dans la cabine minuscule. Silence pesant. « Je peux vous faire un peu de lessive, si vous voulez. »

Rire d'Hesseltine. « Pas con, ça, Laura. C'est marrant. Mais non, tant que vous êtes coincée ici, je pensais plutôt à des jeux vidéo.

— C'est quoi, ça ?

— Des jeux sur ordinateur, vous savez.

— Oh ! » Elle se redressa. Pour s'évader, partiellement, momentanément, de ces murs. Les fuir. Le fuir. Dans l'écran. Merveilleux. « Vous avez Gestion mondiale en simulation ? Ou peut-être le Bassin de l'Amazone ?

— Non, ce sont des jeux anciens, des années 70, 80… Ceux pratiqués par les équipages d'origine, pour passer le temps. Pas beaucoup de graphisme ni des masses de mémoire, mais intéressants quand même. Faut de l'adresse.

— Bien sûr, dit Laura. Je peux toujours essayer.

— Ou peut-être que vous aimeriez mieux lire ? Y a une super-bibliothèque à bord. Vous seriez étonnée des lectures de ces gars. Platon, Nietzche, tous les grands. Plus tout un tas d'ouvrages spécialisés…

— Spécialisés ?

— Ouais. Absolument.

— Est-ce que vous avez *La Doctrine de Lawrence et l'Insurrection postindustrielle* de Jonathan Gresham ? »

Les yeux d'Hesseltine s'agrandirent. « Vous me faites marcher. Où diantre avez-vous entendu parler de ça ?

— Sticky Thompson me l'a montré. » Elle s'interrompit. Elle l'avait impressionné. Elle était contente d'avoir dit ça. C'était stupide et imprudent de le révéler, de fanfaronner devant Hesseltine, mais elle était contente d'avoir réussi à le piquer au vif, à le désarçonner. Elle écarta les cheveux de devant ses yeux et se redressa. « Vous en avez un exemplaire ? Je n'en ai pas lu autant que j'aurais voulu.

— Qui est ce Thompson ?

— Un Grenadin. Le fils de Winston Stubbs. »

Sourire moqueur d'Hesseltine qui s'était déjà relevé.

« Vous ne parlez quand même pas de Nesta Stubbs ? »

Laura plissa les yeux, surprise. « Le vrai nom de Sticky serait Nesta Stubbs ?

— Non, c'est impossible. Nesta Stubbs est un psychotique. Un drogué et un tueur ! Un type comme ça, c'est du vaudou, il serait capable d'en avaler une douzaine comme vous à son petit déjeuner.

— Pourquoi ne puis-je pas le connaître ? insista Laura. Je vous connais bien, vous.

— Eh ! fit Hesseltine. J'suis pas un terroriste – je suis dans votre camp.

— Si Sticky – Nesta – savait ce que vous avez fait à ses compatriotes, il aurait sacrément plus la trouille de vous que vous de lui.

— Vraiment ! » dit Hesseltine, songeur. Il pesa quelques instants la question puis ne sembla pas mécontent. « J'espère bien ! Et il n'aurait pas tort, savez-vous !

— Il chercherait quand même à vous traquer, d'une manière ou de l'autre. S'il était au courant.

— Houlà ! Et moi, je peux vous dire que vous n'en mèneriez pas large non plus… Enfin, c'est pas un problème. On lui a déjà botté le cul une fois, et d'ici un mois ou deux il n'y aura même plus de Grenade… Écoutez, quelqu'un dans votre situation n'a pas besoin de lire un salaud de cinglé comme ce Gresham. Je vais plutôt vous faire apporter l'ordinateur.

— D'accord.

— Vous ne me reverrez pas, Laura. Ils me débarquent à la prochaine relève de l'équipe jaune. »

C'était toujours la même chose avec Hesseltine. Elle ne savait pas quoi lui dire mais il fallait qu'elle lui dise quelque chose. « On peut pas dire qu'ils vous laissent chômer, hein ?

— À qui le dites-vous… Il reste toujours le Luxembourg, vous savez. L'EFT Commerzbank. Ils se croient en sécurité, enchâssés qu'ils sont au cœur de l'Europe. Mais leur centre bancaire est à Chypre, et Chypre est une petite île sympa. Vous pouvez être sûre que je serai dans le coin, quand ils vont se mettre à cracher des pruneaux.

— Je n'en doute pas. » Il mentait. Il n'allait ni à Chypre ni ailleurs. Il était même possible qu'il ne quitte pas le bateau. Il allait sans doute au ballon, dans un caisson, se faire masser par de moites poupées gonflables hollywoodiennes tandis qu'il flotterait dans les limbes… Mais il devait avoir une raison de vouloir l'orienter sur Chypre. Ce qui pouvait signifier qu'un de ces jours ils la laisseraient repartir. Ou du moins qu'Hesseltine envisageait cette éventualité.

Mais elle ne revit pas Hesseltine.

Le temps passa. La vie à bord se déroulait selon un cycle de dix-huit heures : six heures de quart, douze de repos. Le sommeil était fractionné entre les postes de quart, de sorte que jours et nuits – comme toujours en plongée dans les abysses – perdaient toute signification. À chaque début de quart, un marin lui portait son repas et l'accompagnait aux chiottes. En prenant toujours garde de ne pas la toucher.

Ils la conduisaient toujours aux mêmes toilettes. Qui venaient toujours d'être stérilisées depuis peu. Jamais de contact avec les humeurs corporelles, songea-t-elle.

Ils la traitaient comme si elle était porteuse d'un rétrovirus. Peut-être qu'ils le croyaient. Dans le temps, les marins, une fois à terre, se ruaient pour boire tout ce qui était en bouteille, sauter tout ce qui portait jupon. Et puis toutes les filles à matelots du monde entier s'étaient mises à mourir du rétrovirus.

Mais le monde avait depuis longtemps quasiment éradiqué celui-ci. L'avait contenu tout du moins. Contrôlé.

Sauf en Afrique.

Se pouvait-il que ce soit l'équipage qui fût contaminé ?

La console de jeux vidéo était à peu près aussi intelligente qu'un multiphone de gosse. On introduisait les jeux dans l'appareil, sous la forme de petites cassettes à ressort, usées par d'interminables parties. Les graphismes étaient rudimentaires, avec de gros pixels en marches d'escalier, et le rafraîchissement d'image était bien visible, sautillant et victorien.

L'aspect rudimentaire ne la gênait pas ; les thèmes en revanche étaient incroyables.

L'un des jeux était baptisé « Missile Command ». Le joueur contrôlait des petites taches sur l'écran, censées représenter des cités. L'ordinateur attaquait celles-ci avec tout un arsenal nucléaire : bombes, avions à réaction, missiles balistiques.

La machine gagnait toujours, annihilant toute vie dans un grand éclair éblouissant. Des *enfants* avaient autrefois joué à ça. C'était parfaitement morbide.

Il y avait cet autre, aussi, intitulé « Envahisseurs de l'espace ». Les envahisseurs étaient des espèces de petits crabes et de démons géométriques, des sortes d'ovnis venus d'une autre planète. Figurines déshumanisées qui défilaient sur l'écran au pas de l'oie. Et qui gagnaient toujours. Vous pouviez les massacrer par centaines, même gagner quelques nouveaux forts[9] pour leur tirer dessus – à coups de faisceaux laser ? de bombes ? –, vous finissiez toujours par mourir au bout du compte. *L'ordinateur* gagnait toujours. C'était tellement

absurde – laisser la machine gagner à chaque coup, comme si des circuits électroniques pouvaient prendre plaisir à gagner. Et chaque effort, si héroïque fût-il, finissait toujours en Armageddon. Tout cela était complètement surnaturel, tellement XXe siècle.

Il y avait un troisième jeu qui faisait intervenir une espèce de petit consommateur jaune et rond – le personnage était censé dévorer tout ce qui était en vue, y compris parfois les petits ennemis bleus lancés à sa poursuite.

En général, c'était à celui-là qu'elle jouait, en choisissant le niveau de violence le moins agressif. Ces jeux ne la passionnaient pas vraiment, mais à mesure que se succédaient les quarts et leur interminable manège d'heures creuses, elle en découvrait peu à peu la fascination obsédante… cette insouciante insistance à rompre tout lien avec la raison qui était la marque du prémillénaire. Elle y jouait à en avoir des ampoules aux mains.

La-la-lère, trois hommes dans une galère : le boucher, le boucher et le boucher… Trois marins gouvernaient le pneumatique, sous un soleil torride et un ciel infini sans nuages, sur la platitude turquoise d'un océan clapotant doucement. À eux quatre, ils constituaient la seule humanité qui eût jamais existé. Et la petite coque de caoutchouc était leur seule terre.

Ils étaient assis les uns contre les autres, vêtus de cirés à capuche fermés par des élastiques, en fin tissu métallisé. Une matière qui réfléchissait douloureusement l'éclat implacable du soleil des tropiques.

Laura retira sa capuche. Elle repoussa une mèche de cheveux graisseux. Ses cheveux avaient poussé. Depuis qu'elle avait embarqué à bord du submersible, elle n'avait jamais vraiment réussi à les nettoyer.

« Remettez votre capuche », avertit marin n°1.

Laura hocha la tête, un peu ivre. « J'ai envie de me sentir à l'air libre.

— C'est pas bon pour vous, dit numéro 1 en rajustant ses manches. Avec cette couche d'ozone disparue, vous êtes bonne pour un cancer de la peau sous un soleil pareil. »

Laura demanda prudemment : « Ils disaient que cette histoire d'ozone, c'était surtout pour affoler les gogos.

— Oh ! sûrement ! railla numéro 1. Si vous croyez sur parole votre gouvernement. » Les deux autres marins étouffèrent des rires brefs qui s'évaporèrent dans le parfait silence océanique.

« Où sommes-nous ? » demanda Laura.

Marin n°1 regarda par-dessus bord. Il plongea ses doigts pâles dans l'eau de mer puis, les regardant s'égoutter, murmura : « Au pays

des cœlacanthes…

— Quelle heure est-il ? demanda Laura.

— À deux heures de la fin du quart jaune.

— Quel jour, au moins ?

— Je serai pas mécontent de vous voir partir, dit soudain marin n °2. Vous me donnez de l'urticaire. »

Laura ne dit rien. Un silence inquiétant tomba de nouveau. Ils allaient à la dérive, mannequins en fer-blanc chromé posés dans leur bulle de caoutchouc noir mat. Elle se demanda quelle était la profondeur de l'océan sous la mince pellicule de leur coque.

« Vous avez toujours eu un faible pour le quart rouge, observa marin n°3, sur un ton étonnamment venimeux. Vous avez souri aux rouges plus de quinze fois au moins. Vous avez quasiment jamais adressé de sourire à ceux du jaune.

— Je n'ai pas fait attention. Je suis vraiment désolée.

— Ah ouais. Bien sûr que vous l'êtes. Maintenant.

— Voilà l'avion », commenta marin n°1.

Laura leva les yeux, la main en visière. Le ciel vide était moucheté de taches floues, étranges artefacts visuels qui suivaient ses mouvements oculaires. Elle ne savait pas au juste leur nom précis ou leur origine, mais c'était en rapport avec l'intensité d'éclairement. Puis elle vit quelque chose s'ouvrir dans le ciel, quelque chose se déchirer, éclater et finalement se déplier par mouvements saccadés comme un cygne en origami. Un immense parapente aux ailes orange vif comme un gilet de sauvetage. Il planait dans leur direction.

Marin n°2 examina son téléphone de campagne, pour vérifier l'émission du signal de repérage. Marin n°3 attacha un long sac flasque à l'extrémité d'une bonbonne d'hydrogène et se mit à le gonfler avec un sifflement sonore et flatulent.

Puis un second largage, un troisième. Marin n°2 poussa des cris de joie. Les conteneurs robots rayaient le ciel, losanges bruns gros comme des autobus, surmontés de grandes ailes déployées en plastique orange fluorescent. Ils évoquaient pour Laura ces gras scarabées qui hantent les nuit du Texas au mois de juin. Ils descendaient en décrivant de vastes cercles.

Leur coque incurvée toucha la surface avec une étonnante grâce pesante. Ondulation des vagues de proue. Les ailes se replient avec force grondements et craquements secs.

Elle pouvait à présent contempler l'appareil qui les avait largués, un aérobus en céramique de vaste envergure, le ventre peint en bleu ciel, les surfaces supérieures recouvertes d'un camouflage de désert jaune et brun-gris. Marin n°1 mit en route le moteur du pneumatique et l'embarcation se dirigea en marmonnant vers le conteneur le plus proche. Celui-ci, plus gros que le canot, était un cylindre flottant dont

l'avant et les flancs étaient hérissés de lourds crochets d'amarrage.

Marins nos2 et 3 se débattaient avec le ballon-sonde. Ils le lâchèrent et celui-ci bondit soudain dans les airs, dévidant derrière lui son interminable filin avec un sifflement sauvage.

« Parfait », dit numéro 1. Il arrima l'extrémité du câble à une série de mousquetons au dos du gilet de sauvetage que portait Laura. « Vous allez garder les genoux remontés, maintenus avec les bras, lui indiqua-t-il. Et restez la tête bien baissée, mâchoires serrées. Pour vous éviter le coup du lapin, vous voyez, et pas vous briser les dents. Quand vous sentirez l'avion intercepter ce câble, vous allez aussitôt monter à toute vitesse. À ce moment, dépliez-vous simplement, laissez aller vos jambes. Exactement comme pour un saut en parachute.

— Je savais pas que ça se passerait ainsi, dit Laura, anxieuse. Du parachute ! Je sais pas comment on fait !

— Ouais, s'impatienta numéro 2, mais vous l'avez quand même vu, au moins, à la télévision.

— Un ramassage en vol est exactement la même chose qu'un largage en parachute, simplement à l'envers », précisa numéro 1, avec obligeance. Il les dirigeait vers l'avant du premier conteneur. « À votre avis, c'est quoi, celui-ci ?

— La nouvelle livraison de missiles, dit numéro 2.

— Non, mon vieux, c'est le ravitaillement. Un conteneur frigorifique.

— Sûrement pas. C'est celui-là, le frigo, de ce côté… » Il se tourna vers Laura. « Vous avez pas entendu ce que j'ai dit ? Tenez-vous les jambes !

— Je… » L'impact fut pareil à celui d'un accident de voiture. Une brusque et terrible secousse, comme si l'amarre allait lui arracher les os de la chair. Elle s'éleva dans les airs telle une femme-canon, bras et rotules brûlant d'être ainsi forcés.

Sa vision s'obscurcit, le sang de l'accélération lui descendant aux pieds. Elle était impuissante, à deux doigts de l'évanouissement, le vent fouettait furieusement ses vêtements. Elle se mit à virevolter, le monde bleu tournoyait autour d'elle comme un manège sans fin. Suspendue dans le vide, elle éprouva une bouffée soudaine d'extase mystique. Terreur sublime, crainte indomptable : Sindbad arraché par l'oiseau Roc à Madagascar. À l'est de l'Afrique. Sous elle, le drap de lit bleu d'une mer qui tournoie : bateaux-jouets, esprits-jouets…

Une ombre s'abattit sur elle. Puissant grondement d'hélices, gémissement d'un treuil en rotation. Puis elle se sentit hissée à l'intérieur, dans le ventre de l'avion. Aperçu du contenu de la soute, éclaboussé de la lumière montant d'en dessous : des boîtes étiquetées, des caisses, un entrelacs de câbles d'amarrage en acier. Le bras de palan qui pinçait son filin la fit pivoter de l'autre côté de la soute pour

la déposer délicatement sur le pont. Où elle resta étendue, haletante et couverte d'ecchymoses.

Alors les portes de la soute se refermèrent avec bruit, l'isolant dans des ténèbres totales.

Elle sentit l'avion prendre de la vitesse. Maintenant qu'il l'avait récupérée, il grimpait, le nez pointé vers le ciel, pour se lancer à plein régime dans un vol continental.

Elle était dans une sombre caverne volante qui sentait le plastique, la bâche huilée et l'arôme puissant et primitif de la poussière africaine. Il faisait aussi noir qu'à l'intérieur d'une bouteille Thermos.

Elle hurla : « Lumières ! » Rien. L'écho de son cri lui revint.

Elle était seule. Cet avion était sans équipage. C'était un appareil robot géant, télécommandé.

Elle parvint à s'extirper à tâtons du gilet de sauvetage. Elle essaya plusieurs variantes de l'ordre d'allumage. Demanda l'aide des systèmes généraux, en anglais et en japonais. Rien. Elle était une cargaison. Personne n'écoutait la cargaison.

La température se mit à baisser. Et l'air à se raréfier.

Elle grelottait. Après des jours et des jours d'atmosphère immuable à bord du submersible, le froid la mordait comme une décharge électrique. Elle se blottit dans sa couverture de survie métallisée. Elle tira les manches sur ses mains, tira le bas de pantalon sur ses pieds. Puis elle tendit les doigts devant ses yeux : trop sombre pour les voir, même à quelques centimètres. Elle se couvrit le visage de ses mains, respira dedans. Bouffées glaciales d'air himalayen. Elle se roula en boule, frissonnante.

L'isolement, les ténèbres, et la lointaine vibration grondante des moteurs.

L'atterrissage la réveilla. Douceur du contact guidé avec une précision cybernétique. Puis, une demi-heure d'interminable angoisse tandis que la chaleur s'insinuait dans la cabine et qu'en même temps la crainte s'insinuait en elle. L'avait-on oubliée ? Aiguillée sur un mauvais itinéraire ? Erreur d'ordinateur dans les fichiers du FAIT ? Un détail gênant à éliminer et enterrer vite fait…

Craquement des portes de soute. Déversement de lumière blanc brûlant. Odeur envahissante de poussière et d'essence.

Grondement et couinement d'une échelle d'embarquement. Bruit de bottes. Un homme passa la tête à l'intérieur : un Européen blond et bronzé, en uniforme kaki. Sa chemise était tachée de chaque côté d'auréoles de sueur. Il la repéra, accroupie près d'une pile d'objets couverts d'une bâche.

« Venez », lui dit-il. Avec un signe du bras. Un court museau

métallique dépassait de son poing fermé, élément d'un appareil flexible et sinueux attaché à son avant-bras. Et muni d'un barillet. C'était un pistolet-mitrailleur.

Il répéta : « Venez. »

Laura se leva. « Qui êtes-vous ? Où suis-je ?

— Pas de questions. » Il secoua la tête, l'air las. « Pour l'instant. »

Il la fit descendre dans un air torride et desséchant. Elle se trouvait sur un aérodrome en plein désert. Pistes couvertes de poussière, vibrant sous la chaleur, bâtiment bas, chaulé, avec une manche à air usée, un drapeau tricolore mollement pendu à son mât : rouge, or et vert. Un immense hangar au loin, pâle, comme une grange. Un gémissement furieux de moteur à réaction.

Un fourgon attendait, un panier à salade, peint comme une camionnette de boulanger. Gros pneus à crampons, vitres grillagées, pare-chocs renforcés.

Deux policiers noirs ouvrirent les portes arrière. Ils portaient short kaki, chaussettes montantes, lunettes noires, matraque, pistolet glissé dans l'étui et cartouchières garnies de balles à tête plombée. Les deux flics étaient en nage, l'air inexpressif, visages tranquilles peu soucieux d'exprimer la menace, mains calleuses négligemment posées sur la matraque.

Elle grimpa dans le fourgon. Claquement des portes qu'on verrouille. Elle se retrouva seule, terrifiée. Le toit de métal était trop chaud pour être touché et le plancher caoutchouté puait le sang, la sueur et la peur, le tout mêlé à une odeur écœurante d'urine séchée.

Des gens étaient morts là-dedans. Laura le comprit soudain ; la présence de leur agonie lui faisait comme un poids sur le cœur. Morts, battus et sanguinolents, ici même sur ce tapis de caoutchouc crasseux.

Le moteur démarra et le fourgon s'ébranla avec une secousse qui la fit tomber.

Au bout d'un moment, rassemblant son courage, elle jeta un œil par la vitre grillagée.

Chaleur incandescente, l'éclat de flash du soleil, et la poussière. Des huttes rondes en pisé – pas vraiment du pisé, simplement de la boue rouge séchée – avec des vérandas branlantes en tôle et en plastique. Bouts d'étoffe crasseux étendus pour jeter un peu d'ombre. Rubans de fumée. Les petites huttes arrondies s'entassaient comme des boutons d'acné, bidonville imposant qui recouvrait du haut en bas les collines, traversait les rigoles, occupait les décharges, à perte de vue. Dans le lointain, une rangée de cheminées dégorgeaient leur crasse dans un ciel sans nuages. Une fonderie ? Une raffinerie ?

Elle aperçut des gens. Pas un ne bougeait : ils étaient accroupis, abrutis, amorphes comme des lézards, à l'abri des seuils de porte ou des toiles de tente. Elle décelait leurs immenses foules invisibles,

attendant dans l'ombre étouffante la tombée du soir, ce qui pouvait passer pour de la fraîcheur dans ce trou perdu. Certaines ruelles sordides étaient tapissées de plaques noires comme la nuit : des croûtes de merde humaine cuite par le soleil et recouverte de vastes hordes explosives de mouches africaines. Les mouches étaient farouches, répugnantes et grosses comme des scarabées.

Aucun revêtement. Pas d'égout, pas d'eau, pas d'électricité. Elle vit quelques cornets de mégaphones accrochés à des mâts en plein cœur des bidonvilles les plus denses. L'un d'eux s'élevait au-dessus d'un bar fétide, bouge rafistolé avec des caisses et des feuilles de plastique. Il y avait des hommes devant, par douzaines ; accroupis dans l'ombre, ils buvaient dans d'antiques canettes métalliques tout en jouant aux osselets sur le sol raviné. Au-dessus de leur tête, le mégaphone vociférait en permanence dans une langue qu'elle ne put reconnaître.

Les hommes levèrent la tête au passage du fourgon, méfiants, immobiles. Leurs vêtements étaient recouverts d'une croûte de crasse. Et c'étaient des vêtements *américains :* T-shirts souvenir déchirés, caleçons à carreaux en polyester, souliers de danse en vinyle à semelle compensée, démodés depuis des lustres et lacés avec des bouts de ficelle. Ils portaient de longs turbans de tissu écossais éclatant.

Le fourgon poursuivait sa route entre les nids-de-poule, soulevant des miasmes de poussière. Laura avait la vessie sur le point d'exploser. Elle se soulagea dans un coin, le moins puant.

Les taudis ne s'arrêtaient pas. Au contraire, ils devenaient de plus en plus denses et menaçants. Elle entra dans un secteur où les hommes étaient balafrés et portaient ouvertement de longs couteaux passés à la ceinture ; ils avaient le crâne rasé, arboraient des tatouages. Un groupe de femmes vêtues de sacs graisseux se lamentaient, sans grand enthousiasme, devant le cadavre d'un jeune garçon étendu au seuil de son taudis.

Elle avisa, épars, quelques fragments familiers du monde extérieur, son monde, mais qui avaient perdu tout ancrage avec le réel en venant s'échouer dans cet enfer. Sacs de jute, imprimés en bleu délavé : le dessin de deux mains serrées amicalement surmontant la légende bilingue anglais/français :

100 % TRITICALE FLOUR
A GIFT TO THE PEOPLE OF MALI
FROM THE PEOPLE OF CANADA
FARINE 100 % TRITICALE
DON DU PEUPLE CANADIEN AU PEUPLE MALIEN

Un adolescent vêtu d'un T-shirt EURO-DISNEYLAND avec le slogan ; *Visitez le futur !* Des bidons d'essence, noircis de suie recouvrant les fioritures de mentions en arabe. Les pièces d'un pick-up coréen, vitres et panneaux de portière en plastique laborieusement cimentés dans un mur de boue rouge.

Puis une espèce de loge ou d'église, crasseuse, maculée de fumée, avec de longs murs de guingois soigneusement décorés d'une terrifiante pléiade de saints hilares et cornus. Les pentes du toit reflétaient les disques teintés de culs de bouteilles enchâssés dans la boue séchée.

Le fourgon roula ainsi des heures durant. Elle se trouvait au milieu d'une cité gigantesque, une métropole. Des centaines de milliers de personnes vivaient ici. Tout le Mali. Un pays gigantesque, plus vaste que le Texas, et voilà ce qu'il était devenu : cet immense trou à rats. Le désastre africain avait éliminé tout autre choix. Les survivants de la sécheresse s'entassaient dans de gigantesques camps urbains tels que celui-ci. Elle était à Bamako, la capitale du Mali.

La capitale du FAIT. Ici, c'était la *police secrète,* ceux qui détenaient le pouvoir. Dirigeant une nation ruinée au-delà de tout espoir, réduite à une succession de camps monstrueux.

Dans un brusque et répugnant éclair de lucidité, Laura comprit comment le FAIT avait pu tranquillement perpétrer des massacres. Cette cité-camp recouvrait un puisard de détresse assez vaste pour asphyxier le monde entier. Elle avait toujours su que la situation était difficile en Afrique, mais jamais elle n'aurait imaginé que la vie pût y avoir si peu de prix. Elle comprit, soudain submergée d'une terreur fataliste, que sa propre existence était tout simplement trop petite pour avoir ici le moindre poids. Elle était désormais en enfer, et ici on se comportait autrement.

Enfin, ils franchirent une clôture en fil de fer barbelé pour entrer dans un espace dégagé : poussière, goudron et miradors squelettiques. Devant – Laura sentit son cœur défaillir – l'aspect amical, familier, de murs bruns en béton de sable compacté. Ils approchaient d'un imposant bâtiment recouvert d'un dôme, fort semblable à sa Loge de Rizome à Galveston. Quoique bien plus important. Une architecture rationnelle. Progressive et moderne, recourant aux mêmes techniques que celles choisies par David.

Songer à David était si incroyablement douloureux qu'elle bloqua aussitôt cette pensée.

Puis ils pénétrèrent dans le bâtiment, en franchirent les doubles portes de sable compacté d'un mètre vingt d'épaisseur puis une herse redoutable en barreaux de fer soudés.

Le fourgon s'arrêta. Attente.

L'Européen ouvrit en grand les portes. « Dehors. »

Elle descendit dans la touffeur vertigineuse. Elle était sur une aire dénudée, cour d'entraînement circulaire en terre battue, ceinte d'un anneau fortifié haut de deux étages. L'Européen la mena jusqu'à une porte en fer, panneau blindé ouvrant sur une prison. Deux gardes vinrent l'encadrer. Ils entrèrent dans un hall éclairé de chiches conduits de lumière encastrés au plafond. « À la douche », ordonna l'Européen.

Le mot avait une résonance funeste. Laura se figea sur place. « Je ne veux pas passer à la douche.

— Il y a des vécés, également », suggéra l'homme.

Elle fit un signe de dénégation. L'Européen regarda derrière elle et hocha imperceptiblement la tête.

Une matraque la frappa par-derrière, à l'angle du cou et de l'épaule. C'était comme si elle avait été frappée par la foudre. Tout son côté droit devint insensible et elle tomba à genoux.

Puis le choc se dissipa, peu à peu remplacé par la douleur. Une vraie douleur, pas ce truc pastel que naguère elle qualifiait ainsi, mais une sensation absolument profonde, biologique. Elle ne pouvait croire que ce n'était que ça, que ce simple coup de matraque. Déjà elle sentait qu'il était en train de changer sa vie.

« Debout », dit-il de la même voix lasse. Elle se mit debout. Ils la conduisirent à la douche.

Une matrone y officiait. Ils la dévêtirent et la femme procéda à une fouille intime, devant les hommes qui examinaient sa nudité avec un intérêt professionnel distant. On la poussa sous la douche après lui avoir donné un pain de détergent qui puait l'insecticide. L'eau était calcaire, chlorée, et refusait de mousser. Le jet s'arrêta avant qu'elle ait eu le temps de se rincer.

Elle ressortit. Ses vêtements et ses chaussures avaient été volés. La matrone lui injecta dans les fesses cinq centicubes d'un liquide jaune. Elle le sentit pénétrer et brûler.

L'Européen ressortit avec ses deux acolytes, remplacés par deux femmes. On lui donna un pantalon et une chemise de toile rayée noir et blanc, rêche et froissée. Elle les mit en tremblant. Soit l'injection commençait à faire effet, soit c'était de l'autosuggestion. Toujours est-il qu'elle se sentait prise de vertige, nauséeuse, et à deux doigts de la folie totale.

Elle ne cessait de se répéter que le moment allait venir où elle pourrait enfin résister et exiger qu'ils la tuent en préservant sa dignité. Mais ils ne semblaient pas pressés de la tuer, et elle ne semblait pas pressée de mourir, en même temps qu'elle commençait à comprendre qu'à force de coups on pouvait réduire un être humain à quasiment n'importe quoi. Elle n'avait pas envie qu'on la batte encore, pas tant qu'elle ne s'était pas ressaisie.

La matrone dit quelque chose en créole de français tout en indiquant les toilettes. Laura secoua la tête. La matrone la regarda comme si elle était idiote et jeta une note sur son calepin.

Puis les deux matonnes lui attachèrent les mains dans le dos. L'une des deux exhiba une matraque, qu'elle entortilla habilement dans la chaîne métallique reliant les menottes démodées, avant de la soulever, levant les bras de Laura jusqu'à la forcer à se plier en deux. Elles s'ébranlèrent, la poussant comme un chariot de supermarché jusqu'au bout du hall, puis en haut d'un étroit escalier fermé de barreaux aux deux extrémités. Puis, à l'étage, elles franchirent une interminable succession de portes en fer munies de guichets coulissants.

Elles s'arrêtèrent devant la cellule 31, puis attendirent qu'un geôlier se pointe. Cela prit dans les cinq minutes, qu'elles passèrent à mâcher de la gomme en échangeant des blagues sur Laura dans quelque dialecte malien.

Le geôlier ouvrit enfin la porte en grand et on la propulsa à l'intérieur. La porte claqua. « Hé ! cria Laura. Les menottes ! Vous avez oublié de m'ôter les menottes ! » Le guichet s'ouvrit et elle vit un œil humain, l'arête d'un nez. Le guichet se referma.

Elle était dans une cellule. En prison. Dans un État fasciste. En Afrique.

Elle en vint à se demander s'il y avait des endroits pires au monde. Sa situation pouvait-elle être pire ? Oui, se dit-elle, elle pourrait être malade.

Elle commença à se sentir fiévreuse.

Une heure, c'est :

Une minute, puis une minute, puis une minute, puis une minute, puis une minute.

Puis une minute, et une minute, et une minute, et une minute, et une minute.

Puis une autre, et encore une autre, et une autre, une autre, et une autre.

Et une minute, puis deux minutes de plus. Puis deux minutes encore.

Puis, deux minutes. Puis, deux minutes. Puis une minute.

Puis une minute identique. Et deux autres. Et deux de plus.

Ce qui fait déjà trente minutes.

Alors, on reprend au début.

La cellule de Laura faisait un peu moins de quatre pas de long sur un peu plus de trois pas de large. Elle avait à peu près la taille de la salle de bains du lieu-où-elle-vivait-jadis, un lieu auquel elle

s'interdisait de penser. La plus grande partie de cet espace était occupée par sa couchette. Elle était formée de quatre pieds en tube d'acier et d'un cadre en fers plats. Sur le cadre était posé un matelas en toile de coton rayée, bourré de paille. Le matelas était imprégné de l'odeur, faible et pas entièrement désagréable, du long calvaire d'un inconnu. Une extrémité était discrètement mouchetée de taches de sang délavées.

En guise de fenêtre, il y avait un trou dans la paroi de la cellule. C'était un trou de bonne taille, presque quinze centimètres de diamètre, la taille d'un tuyau de drainage. Long de près d'un mètre vingt, il était foré dans le mur de béton au sable, et obturé à son extrémité par un fin treillis de métal. En se tenant debout bien dans l'axe, Laura pouvait entrevoir une tache vacillante de ciel désertique jaunâtre. De vagues bouffées d'air surchauffé venaient parfois mourir à l'entrée du tube.

La cellule n'avait pas de sanitaires. Mais elle eut tôt fait d'apprendre la méthode, en écoutant les autres prisonniers : tambouriner à la porte et crier, en créole franco-malien, si vous le connaissiez. Au bout d'un certain temps, selon l'humeur, l'une des gardes se pointait pour vous conduire aux latrines : une cellule fort semblable aux autres mais avec un trou dans le plancher.

Elle entendit le hurlement pour la première fois à son sixième jour. Il semblait suinter du plancher épais sous ses pieds. Elle n'avait jamais entendu de hurlement si inhumain, pas même durant l'émeute à Singapour. Il avait cette intensité primordiale capable de franchir les barrières les plus solides : béton, métal, os, crâne humain. Comparés à ce hurlement, les cris paniqués de la foule étaient presque des cris d'allégresse.

Elle ne pouvait y déceler des mots, mais elle sentait qu'il y avait des pauses, et parfois elle percevait un sourd grésillement électrique.

On lui ôtait les menottes pour les repas et le passage aux latrines. Puis on la rattachait, soigneusement, bien serré, haut au-dessus des poignets, de sorte qu'elle ne puisse, en se tortillant, glisser le corps dans le cercle de ses bras pour ramener les mains devant elle. Comme si cela importait, comme si elle pouvait se libérer d'un bond pour arracher de ses gonds la porte d'acier avec ses seuls ongles.

Au bout d'une semaine, ses épaules étaient dans un perpétuel état de douleur sourde, et elle avait la peau du menton et de la joue à vif à force de dormir sur le ventre. Elle ne se plaignait pas, malgré tout. Elle avait brièvement entrevu l'un de ses compagnons d'infortune, un Asiatique, japonais sans doute. Il avait les mains ligotées, les jambes entravées et les yeux bandés.

Au cours de la deuxième semaine, ils commencèrent à lui attacher les mains sur le devant. Cela faisait une différence incroyable. Elle eut l'impression d'une vertigineuse absurdité, d'un réel progrès, le sentiment que l'administration pénitentiaire venait, par ce biais, de lui transmettre un message infime mais bien précis.

Sans doute, songeait-elle, allongée en attendant le sommeil, l'esprit en proie à une lente et voluptueuse désintégration, avait-on fait une marque quelque part, peut-être une simple note sur un calepin, mais une espèce de formalité officielle s'était accomplie. Elle existait.

Au matin, elle se convainquit que cela n'avait certainement pas la moindre signification. Elle se mit à faire des pompes.

Elle gardait trace des jours en éraflant le mur granuleux, sous sa couchette, avec l'arête de ses menottes. Au vingt et unième, on la sortit, elle eut droit à une nouvelle douche et une nouvelle fouille intime, puis on la conduisit devant l'inspecteur des prisons.

L'inspecteur des prisons était un Américain blanc, imposant, bronzé et souriant. Il portait une longue djellaba de soie, un pantalon de costume bleu et des sandales de cuir ouvragées. Il la reçut dans une pièce climatisée du rez-de-chaussée, meublée de chaises métalliques et d'un grand bureau d'acier surmonté d'un plateau en stratifié. Aux murs étaient accrochés des cadres dorés avec les portraits d'hommes en uniforme : GALTIERI, NORTH, MACARTHUR.

Un maton assit de force Laura sur un pliant métallique en face du bureau. Après avoir étouffé des jours et des jours dans sa cellule, la climatisation lui semblait arctique et elle frissonna.

Le maton déverrouilla ses menottes. La peau en dessous était durcie de cals, le poignet gauche s'ornait d'une plaie suintante.

« Bon après-midi, madame Webster, dit l'inspecteur.

— Salut, dit Laura, la voix rouillée.

— Prenez donc un café. Il est très bon. Du Kenya. » L'inspecteur fit glisser sur le bureau une tasse et une soucoupe. « Ils ont eu de bonnes pluies cette année. »

Laura acquiesça machinalement. Elle prit le café, en but une gorgée. Depuis des semaines, elle mangeait l'ordinaire de la prison : de la prom, avec parfois un bol de flocons d'avoine. Avec pour boisson une eau âcre et métallique, deux litres par jour, salée pour prévenir les insolations. Le café brûlant lui frappa les papilles d'une incroyable bouffée d'arôme, comme un chocolat belge. Sa tête tourna.

« Je suis inspecteur des prisons, dit l'inspecteur des prisons. Effectuant ma tournée habituelle, voyez-vous.

— Où sommes-nous au juste ? »

Sourire de l'inspecteur. « Dans la Maison de redressement pénal

Moussa Traoré, à Bamako.

— Quel jour sommes-nous ?

— Nous sommes… Il consulta son multiphone. Le 6 décembre 2023 ; mercredi.

— Ma famille sait-elle que je suis toujours en vie ?

— Je vois que vous allez droit au nœud du problème, observa languissamment l'inspecteur. À ce qu'il se trouve, madame Webster, la réponse est non. Ils ne savent pas. Voyez-vous, vous constituez une sérieuse violation des règles de sécurité. Ce n'est pas sans nous causer une certaine migraine.

— Une certaine migraine…

— Oui… voyez-vous, grâce aux circonstances particulières dans lesquelles vous avez eu la vie sauve, vous avez appris que nous possédions la Bombe.

— Quoi ? Je ne saisis pas. »

Il fronça légèrement les sourcils. « Enfin, la *Bombe*. La bombe atomique.

— C'est ça ? Alors, vous me gardez ici à cause d'une bombe atomique ? »

Le froncement s'accentua. « Qu'est-ce que c'est que ce cinéma ! Vous étiez bien à bord du *Thermopyles*. Notre bâtiment.

— Vous voulez dire le *navire*, le sous-marin ? »

Il la dévisagea. « Devrais-je m'exprimer plus clairement ?

— Je m'embrouille un peu, dit Laura, prise de vertige. Je viens de passer trois semaines en isolement complet. » Elle déposa sa tasse sur le bureau, avec précaution, la main tremblante.

Elle garda un instant le silence, cherchant à faire le tri dans ses pensées. « Je ne vous crois pas, dit-elle enfin. J'ai vu un sous-marin, mais je ne crois pas que ce soit un véritable sous-marin nucléaire lance-missiles. Je n'ai que votre parole pour m'en convaincre, et celle de l'équipage du submersible. Plus j'y réfléchis et plus j'ai du mal à y croire. Aucun des anciens gouvernements des puissances nucléaires n'aurait été assez stupide pour perdre un sous-marin complet. Surtout avec des missiles nucléaires à bord.

— Vous avez sans aucun doute une foi touchante en la sincérité des gouvernements, dit l'inspecteur. Si nous avons les plates-formes de lancement, peu importe où et comment nous avons obtenu les têtes, n'est-ce pas ? L'essentiel est que la convention de Vienne croie effectivement à l'existence de notre dissuasion, et notre accord avec eux requiert que nous gardions celle-ci secrète. Or, voyez-vous, vous connaissez ce secret.

— Je ne crois pas que la convention de Vienne traiterait avec des terroristes nucléaires.

— Peut-être pas, dit l'inspecteur, mais nous, nous sommes des

contre-terroristes. Vienne sait très bien que nous faisons son travail. Mais imaginez en revanche les réactions malencontreuses si jamais la nouvelle se répandait que notre république du Mali est devenue une superpuissance nucléaire.

— Les réactions, répéta stupidement Laura.

— Eh bien, ce serait la panique parmi la racaille, la grande masse. Quelqu'un risquerait d'agir inconsidérément, ce qui nous obligerait à recourir à notre force de dissuasion, inutilement.

— Vous voulez dire, faire exploser quelque part une bombe atomique ?

— Nous n'aurions pas le choix. Bien que ce ne serait pas de gaieté de cœur.

— D'accord, supposons que je vous croie », dit Laura. Le café commençait à agir, la stimulant comme un bon champagne. « Comment pouvez-vous rester tranquillement assis là et me dire que vous êtes prêt à faire exploser une bombe atomique ? Vous ne voyez donc pas que c'est complètement disproportionné avec vos objectifs ? »

L'inspecteur secoua lentement la tête. « Savez-vous combien de personnes sont mortes en Afrique ces vingt dernières années ? Aux alentours de quatre-vingts millions. Un chiffre stupéfiant, n'est-ce pas : quatre-vingts millions. Et le pire de tout, c'est que même ça n'a pas suffi à endiguer les choses ; la situation empire encore. L'Afrique est malade, elle a besoin d'un recours à la chirurgie lourde. Nos exhibitions à la Grenade et à Singapour ne sont que vulgaires opérations de relations publiques comparées à ce qui serait nécessaire. Mais sans dissuasion, nous n'aurons pas le champ libre pour accomplir cette tâche.

— Vous voulez parler d'un génocide. »

Il secoua la tête avec regret, comme s'il avait maintes fois entendu ce discours et attendait mieux de sa part. « Nous voulons sauver l'Afrique d'elle-même. Nous pouvons offrir à ces gens l'ordre dont ils ont besoin pour survivre. Que leur offre Vienne ? Rien. Parce que les régimes africains sont des gouvernements nationaux souverains, pour la plupart signataires de Vienne ! Épisodiquement, Vienne se hasarde bien à subvenir tel ou tel régime particulièrement répugnant – mais sans jamais offrir de solution définitive. Le monde extérieur a tiré un trait sur l'Afrique.

— Nous envoyons toujours de l'aide, non ?

— Cela ne fait qu'ajouter à la misère. Stimuler la corruption. »

Laura épongea son front en sueur. « Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple. Nous devons réussir là où Vienne a échoué. Vienne n'a rien fait contre les paradis informatiques des terroristes, rien pour l'Afrique. Vienne est faible et divisée. Un nouvel

ordre mondial s'instaure qui n'est plus fondé sur des gouvernements nationaux démodés. Il se fonde sur des groupes modernes tels que votre Rizome ou mon Front armé.

— Personne n'a voté pour vous, dit Laura. Vous n'avez aucune autorité. Vous êtes une milice !

— Vous êtes une milice vous aussi, objecta calmement l'inspecteur des prisons. Une milicienne diplomate. Qui vous ingérez dans les affaires des gouvernements au profit de votre multinationale. Vous voyez, nous avons tout en commun.

— Non !

— Nous n'existerions pas sans des gens comme vous, madame Webster. Vous nous avez financés. Vous nous avez créés. Nous servons vos besoins. » Il soupira, sourit. « Nous sommes votre glaive et votre bouclier. »

Laura s'affala sur son siège. « Si nous sommes dans le même camp, alors pourquoi suis-je dans vos geôles ? »

Il se pencha en avant, le bout des doigts joints. « Mais je vous l'ai dit, madame Webster – pour des raisons de sécurité nucléaire ! D'un autre côté, nous n'avons pas d'objection à ce que vous contactiez vos collègues et vos proches. Pour leur faire savoir que vous êtes vivante et en bonne santé. Cela serait très important pour eux, j'en suis sûr. Vous pourriez faire une déclaration. »

Laura parla d'une voix engourdie. Elle l'avait plus ou moins senti venir. « Quel genre de déclaration ?

— Une déclaration préparée, bien sûr. On ne peut pas vous laisser divulguer nos secrets atomiques à la faveur d'une liaison directe avec Atlanta. Mais vous pourriez enregistrer une vidéo-cassette. Que nous diffuserions pour vous. »

Son estomac gronda. « Il faudrait d'abord que je voie cette déclaration. Et que je la lise. Et que j'y réfléchisse.

— C'est cela. Réfléchissez-y. » Il effleura son multiphone, dit quelques mots en français. « Vous nous ferez savoir votre décision. »

Un autre maton arriva. Il la conduisit dans une autre cellule. Ils la laissèrent sans menottes.

La nouvelle cellule de Laura était de même longueur que la précédente mais elle avait deux couchettes et faisait un pas et demi de plus en largeur. On ne la forçait plus à garder des menottes. On lui donna un vase de nuit personnel et une grande cruche d'eau. Il y avait plus de prom et les flocons d'avoine étaient de meilleure qualité, avec même parfois des lamelles de jambon de soya à l'intérieur.

On lui donna un jeu de cartes et une Bible en édition de poche, diffusée par la Mission des témoins de Jéhovah à Bamako en 1992. Elle demanda un crayon pour prendre des notes sur sa déclaration. On

lui donna une machine à écrire d'enfant, avec un petit écran rabattable. Elle tapait très bien mais était dépourvue d'imprimante et ne pouvait pas être employée à griffonner des messages secrets.

Les cris étaient plus forts sous sa nouvelle cellule. Plusieurs voix et, jugea-t-elle, en plusieurs langues. Les cris se poursuivaient, hachés, durant une heure peut-être. Ensuite, pause-café pour les tortionnaires. Et puis ils se remettaient au travail. Elle estima qu'ils devaient être plusieurs. Leurs habitudes différaient. L'un d'eux aimait à fredonner des ritournelles nostalgiques en français durant sa pause.

Une nuit, elle fut éveillée par une salve assourdie d'arme automatique. Qui fut suivie de cinq claquements secs : des coups de grâce. Ils avaient tué des gens, mais pas ceux qu'ils torturaient – deux d'entre eux étaient encore là la nuit suivante.

Il leur fallut quinze jours pour lui apporter sa déclaration. C'était pire que ce qu'elle avait imaginé. Ils voulaient qu'elle dise à Rizome et au monde qu'elle avait été enlevée à Singapour par les Grenadins et que ceux-ci la détenaient dans le complexe souterrain de Camp Fédon. C'était un brouillon ridicule ; elle n'avait pas l'impression que son rédacteur maniait parfaitement l'anglais. Certains passages lui rappelaient le communiqué du FAIT émis après l'assassinat de Winston Stubbs.

Elle ne doutait plus que le FAIT eût tué Stubbs et mitraillé sa maison. C'était évident. L'assassinat téléguidé portait leur marque de fabrique. Ce ne pouvait être Singapour, la pauvre brillante et laborieuse Singapour. Les militaires singapouriens, des soldats comme Hotchkiss, auraient tué Stubbs en combat loyal et ne s'en seraient pas vantés par la suite.

Ils devaient avoir lancé l'engin robot depuis un navire de surface. Pas de leur sous-marin nucléaire – à moins d'en avoir d'autres, terrifiante perspective. Le submersible n'aurait pu naviguer assez vite pour attaquer Galveston, la Grenade et Singapour durant le temps qu'avait duré son aventure (elle y songeait déjà comme à son aventure – une chose terminée, appartenant à son passé, antérieure à sa captivité). Mais l'Amérique était un pays ouvert et nombre d'éléments du FAIT étaient américains. Ils se vantaient ouvertement de pouvoir circuler partout, et elle les croyait volontiers.

Elle était à présent certaine qu'ils avaient quelqu'un – une taupe, un espion, un de leurs Henderson/Hesseltine – au sein même de Rizome. Ce serait si facile pour eux, pas comme à Singapour. Tout ce qu'il aurait à faire, c'était se montrer, travailler dur et sourire.

Elle refusa de lire la déclaration préparée. L'inspecteur des prisons la lorgna avec dégoût. « Vous croyez vraiment que cette méfiance vous mènera quelque part, hein ?

— Cette déclaration relève de l'intoxication. C'est de la propagande terroriste, une provocation destinée à faire tuer des gens. Je ne vous aiderai pas à tuer des gens.

— Tant pis. J'avais espéré que vous pourriez transmettre à vos proches vos vœux de Nouvel An.

— J'ai rédigé ma propre déclaration, proposa-t-elle. Elle ne parle ni de vous, ni du Mali, ni du FAIT, ni de vos bombes. Elle se contente de dire que je suis en vie et elle contient quelques mots qui permettront à mon mari d'en authentifier l'origine. »

L'inspecteur rit. « Pour quel genre de crétins nous prenez-vous, madame Webster ? Vous croyez que je vais vous laisser divulguer des messages secrets, un truc que vous avez eu le temps de concocter dans votre cellule après des semaines de… euh… de candeur féminine ? »

Il rangea la déclaration dans le tiroir inférieur de son bureau. « Écoutez, ce n'est pas moi qui l'ai écrite. La décision ne vient pas de moi. Personnellement, je ne la trouve pas si mirobolante. Toutefois, connaissant Vienne, je crois qu'elle a plus de chance de les faire entrer sur la pointe des pieds dans cette termitière installée sous Camp Fédon que de la leur faire aplatir sous les bombes comme ils auraient déjà dû le faire en 19. » Il haussa les épaules. « Mais si vous voulez ruiner votre existence, être officiellement portée disparue, si vous voulez qu'on vous oublie, allez-y…

— Je suis votre prisonnière ! Ne faites pas comme si la décision m'appartenait !

— Ne soyez pas idiote. Si cela avait une quelconque importance, je pourrais vous y forcer. »

Laura ne dit rien.

« Vous vous croyez forte, n'est-ce pas ? » L'inspecteur secoua la tête. « Vous pensez que si on vous torturait, ça vous donnerait une espèce de justification morale romantique. La torture, ça n'est pas romantique, madame Webster. C'est une méthode, un moyen : la torture est la torture, point final. Elle ne vous anoblit pas. Elle vous brise, c'est tout. Comme un moteur qui s'abîme quand on a conduit trop vite, trop brusquement, trop longtemps. On n'en guérit jamais, on ne s'en remet jamais vraiment. Pas plus qu'on ne se remet de vieillir.

— Je n'ai pas envie qu'on me fasse souffrir. Ne prétendez pas le contraire.

— Allez-vous, oui ou non, lire ce truc stupide ? Ce n'est pas si important que ça. *Vous* n'êtes pas si importante que ça.

— Vous avez tué un homme sous mon toit. Tué des gens autour de moi. Vous tuez des gens dans cette prison tous les jours. Je sais que je ne suis pas meilleure qu'eux. Je ne crois pas que vous me laisserez jamais sortir, si vous pouvez l'éviter. Alors, *pourquoi ne pas me tuer, moi aussi ? »*

Il secoua la tête et soupira. « Mais bien sûr qu'on vous laissera sortir. Nous n'avons aucune raison de vous garder ici, une fois écartée la menace que vous représentez pour la sécurité. Nous n'allons pas rester indéfiniment dans la clandestinité. Un jour, très bientôt, nous serons tout simplement aux commandes. Un jour, Laura Webster sera une honnête citoyenne dans une vaste nouvelle société mondiale. »

Un long moment s'écoula. Son mensonge avait dépassé la compréhension de Laura, comme un objet sort du champ d'un télescope. « Si cela peut avoir une quelconque importance, alors écoutez-moi. Je suis en train de devenir folle, seule dans cette cellule. J'aimerais mieux être morte que folle.

— Alors à présent, c'est le suicide ? » Il était paternel, apaisant, sceptique. « Bien sûr que vous avez *songé* au suicide. Tout le monde y songe. Très peu toutefois passent à l'acte. Même les hommes et les femmes qui triment dur dans les camps de travail trouvent une raison pour continuer à vivre. Jamais ils ne s'arrachent la langue avec leurs dents, jamais ils ne s'ouvrent les veines avec leurs ongles, jamais ils ne se jettent, tête la première, contre les murs ou autres fantasmes puérils de récidivistes. » Sa voix monta. « Madame Webster, vous êtes une privilégiée, ici. Vous jouissez d'un régime de faveur. Croyez-moi, les taudis de cette ville sont remplis d'hommes et de femmes, voire d'enfants qui *tueraient* volontiers pour bénéficier de votre confort actuel.

— Alors, pourquoi ne les laissez-vous pas me tuer ? »

Son regard se voila. « J'aimerais tant que vous ne soyez pas ainsi. »

Il soupira et parla dans son multiphone. Au bout d'un moment, les matons revinrent la chercher.

Elle entama une grève de la faim. Ils la laissèrent faire pendant trois jours. Puis ils lui envoyèrent une compagne de cellule.

Sa nouvelle compagne était une Noire qui ne parlait pas un mot d'anglais. Petite, une bonne bouille enjouée et deux incisives en moins. Son nom était quelque chose comme Hofuette ou Jofuette. Jofuette se contentait de sourire en haussant les épaules quand Laura s'exprimait en anglais : elle n'avait aucun don pour les langues et était incapable de se rappeler un mot étranger plus de deux jours de suite. Elle était parfaitement illettrée.

Laura, de son côté, n'avait pas plus de chance avec la langue de Jofuette. C'était quelque chose comme du bambara. Elle était pleine d'aspirations, de clicks et d'intonations bizarres. Elle apprit les mots pour *lit, manger, dormir* et *cartes.* Elle apprit à Jofuette à jouer à la bataille. Cela prit des jours mais elles s'amusèrent bien.

Jofuette venait d'en dessous, de l'étage inférieur, d'où provenaient

les cris. Elle n'avait pas été torturée ; en tout cas, elle n'en portait pas de traces. Jofuette avait toutefois vu fusiller des gens. On les abattait dans la cour d'exercice, à la mitrailleuse. Ils descendaient souvent un seul homme avec cinq ou six mitrailleuses ; leurs munitions étaient anciennes, avec beaucoup de balles foireuses qui avaient tendance à enrayer les armes. Ils en avaient néanmoins des tombereaux : tous les stocks d'un demi-siècle de guerre froide avaient échoué ici, dans les zones de conflit africaines. Avec le reste du bric-à-brac.

Elle ne revit pas l'inspecteur des prisons. Ce n'était pas lui le chef. Jofuette connaissait leur gardien. Elle savait même imiter sa démarche ; c'était très rigolo.

Laura était à peu près sûre que Jofuette était une espèce de mouton. Ça ne la préoccupait pas outre mesure. Jofuette ne parlait pas anglais, et Laura n'avait de toute manière aucun secret. Mais Jofuette, contrairement à elle, avait le droit de sortir dans la cour et de se mêler aux autres prisonniers. Elle pouvait récupérer des bricoles : quelques mauvaises cigarettes, une boîte de pilules vitaminées sucrées, du fil et une aiguille. C'était une compagnie agréable, merveilleuse, mieux que n'importe qui.

Laura en apprit sur la prison. Les trucs pour passer le temps. La mémoire était l'ennemie. Toute connexion avec le monde du dehors serait, elle le savait, trop douloureuse pour y survivre. Elle se contentait de faire son temps. Elle inventa des pièges antimémoire, des pièges de passivité. Quand venait l'heure des larmes, elle pleurait. Elle ne pensait pas à ce qui pourrait lui advenir, advenir de David et du bébé, advenir de Galveston, de Rizome, du monde. Elle se polarisait pour l'essentiel sur des activités professionnelles. Rédiger des déclarations publiques. Témoigner devant les instances officielles sur le terrorisme malien. Écrire les discours de campagne électorale de candidats imaginaires au comité de Rizome.

Elle consacra plusieurs semaines à rédiger une longue brochure publicitaire imaginaire intitulée *Les Pieds et les Mains de Loretta.* Elle la mémorisait et la dévidait phrase par phrase en silence, dans sa tête, lentement, une seconde par mot, jusqu'au bout. Puis elle y rajoutait une phrase et reprenait au début.

La brochure imaginaire ne parlait pas du bébé, c'eût été trop douloureux. Elle traitait uniquement de ses mains et de ses pieds. Elle en décrivait la forme, la texture ; leur odeur, leur force de préhension, leur utilité potentielle dans la perspective d'une production de masse. Elle leur conçut un conditionnement, un bon vieil argumentaire de vente et des slogans publicitaires.

Elle organisa mentalement un magasin d'habillement. Elle n'avait jamais été très portée sur la mode, du moins plus depuis l'époque du

lycée et de sa découverte des garçons. Mais cette boutique était à la pointe de l'actualité, c'était la galerie qui dictait la tendance, fréquentée par la clientèle aisée d'Atlanta. On y trouvait des galaxies de chapeaux, des armées de bas et de souliers, des tornades de jupes bouffantes, un vaste bordel technicolor de lingerie sexy.

Elle avait opté pour dix ans. Elle allait rester dans cette geôle dix ans. C'était assez pour détruire l'espoir, et l'espoir s'identifiait à l'angoisse.

Un mois et un mois et un mois et un mois.
Et un autre mois, un autre, un autre et un autre encore.
Et puis trois, puis encore un.

Un an.

Elle était en prison depuis un an. Un an, ce n'était pas particulièrement long. Elle en avait trente-trois. Elle avait passé plus de temps hors de prison qu'en détention, trente-deux fois plus de temps. Des gens avaient accompli des séjours bien plus longs. Gandhi avait passé des années en prison.

Ils la traitaient mieux maintenant. Jofuette avait conclu une espèce d'arrangement avec l'une des matonnes. Quand celle-ci était de service, elle laissait Laura descendre dans la cour, la nuit, quand aucun autre prisonnier n'était là.

Une fois par semaine, ils apportaient dans la cellule un antique magnétoscope. Avec un récepteur noir et blanc de fabrication algérienne. Il y avait aussi des cassettes. La plupart étaient des matches de football américain comme dans le temps. L'ancienne version *full-contact* de ce jeu avait été interdite depuis des années. Il était d'une brutalité spectaculaire : combat d'immenses gladiateurs imposants vêtus de casques et d'armures. Une partie sur quatre semblait en laisser un sur le carreau, blessé. Parfois, Laura fermait simplement les yeux pour écouter couler ce merveilleux flot d'anglais. Jofuette aimait bien les matches.

Puis il y avait les films. *Les Sables d'Iwo Jima. Les Bérets verts.* Une violence fantastique, hallucinatoire. Les ennemis étaient abattus et tombaient bien proprement, comme des découpages en papier. Parfois, c'étaient les bons qui recevaient les balles, au bras ou à l'épaule, généralement. Ils se contentaient de faire un peu la grimace, peut-être de panser la blessure.

Une semaine, arriva un film intitulé *La Route du Maroc.* Il se déroulait dans le désert africain avec Bing Crosby et Bob Hope. Laura avait de vagues souvenirs de Bob Hope, elle avait l'impression de l'avoir vu quand elle était très jeune et lui très vieux. Il était jeune

dans le film, et très drôle, dans ce curieux style prémillénaire. Ça faisait très mal de le regarder, comme lorsqu'on vous arrache un pansement ; ça la touchait en profondeur, en des endroits qu'elle était jusque-là parvenue à rendre insensibles. Elle dut arrêter plusieurs fois la bande pour éponger ses larmes. Finalement, elle l'éjecta et, rageusement, la fourra dans sa boîte.

Jofuette secoua la tête, dit quelque chose en bambara et remit la cassette. Ce faisant, elle fit tomber un bout de papier plié, fin comme du papier à cigarette, inséré dans un repli de la boîte en carton. Laura le ramassa.

Elle le déplia tandis que Jofuette était rivée à l'écran, fascinée. Le papier était recouvert d'une écriture minuscule, empâtée. Pas de l'encre. Du sang, peut-être. Une liste.

Abel Lacoste – Euro. Cons. Service
Steven Lawrence – Oxfam America
Marianne Meredith – ITN Channel Four
Valéri Chkalov – Vienne
Georgi Valdukov – Vienne
Sergei Ilyouchine – Vienne
Kazuo (?) Watanabe – Mitsubishi
(?) Riza-Rikabi – EFT Commerzbank
Laura Webster – G.I. Rizome
Katje Selous – Corps de l'ACA

et quatre autres.

10

La deuxième année passa plus vite que la première. Elle s'y était faite. C'était devenu sa vie. Elle n'avait plus soif de choses qu'elle avait perdues – elle était devenue incapable de se les citer sans un effort. Elle était au-delà de la soif : momifiée. Monastique, recluse.

Mais elle pouvait sentir le rythme accélérer, sentir les mouvements ébranler les fils de la toile, là-bas dans le monde lointain du dehors.

On fusillait presque chaque nuit désormais. Quand ils la descendaient pour la promenade dans la cour, elle notait sur le mur les éclats provoqués par les balles, les cratères, comme sur la paroi de la Loge. Sous les impacts, la terre battue était devenue nauséabonde, tapis grouillant de mouches et puanteur métallique du sang séché.

Un jour, le ciel du désert entrevu au bout du trou circulaire dans le mur de sa cellule fut strié d'interminables panaches de fumée noire. Des heures durant, des camions entrèrent et sortirent en brinquebalant et l'on fusilla des gens toute la nuit. À la chaîne : cris, ordres, hurlements, implorations, crépitement sauvage des armes automatiques. Brève conclusion des coups de grâce. Claquements de portières, moteurs. Puis encore. Encore. Et encore.

Jofuette était restée terrorisée pendant des jours. Finalement, on vint la chercher, deux matonnes. Elles arrivèrent en souriant, parlant sa langue, semblant lui dire que tout était arrangé, qu'on allait la laisser sortir. La plus grande sourit éloquemment et se mit les mains sur les hanches dans un mouvement suggestif. Pour évoquer sans doute un petit ami – ou le mari de Jofuette, peut-être. Ou bien alors la perspective d'une nuit de nouba dans le cadre enchanteur du centre-ville.

Jofuette sourit timidement. L'une des matonnes lui donna une cigarette qu'elle lui alluma d'un geste ample.

Laura ne devait jamais la revoir.

Quand ils lui apportèrent le magnétoscope pour la séance hebdomadaire, Laura attendit qu'ils fussent partis. Puis elle saisit l'appareil à deux mains et le jeta plusieurs fois contre le mur. Il se brisa en pièces détachées, embrouillamini de câbles et de circuits imprimés. Elle était en train de les écraser sous ses talons quand la porte ferrailla, livrant passage à deux matons.

Ils avaient sorti leurs matraques. Elle se jeta sur eux, les deux poings serrés.

Ils l'étendirent au sol aussitôt, avec une aisance méprisante.

Puis ils la relevèrent et se mirent à la tabasser. Scrupuleusement, méthodiquement. Ils la frappèrent au cou, sur les reins. Ils la jetèrent sur la couchette et la frappèrent à la colonne vertébrale. Des éclairs jaillirent en elle, grandes décharges électrocutantes, blanc torride, rouge sang. Ils la défonçaient à la hache, la taillaient en morceaux. Elle était en train de se faire massacrer à coups de gourdin.

Un rugissement lui envahit la tête. L'univers s'effaça.

Une femme était assise en face d'elle, sur la couchette de Jofuette. Une femme blonde en robe bleue. Quel âge – quarante ? cinquante ? Visage triste, posé, des rides de rire, des yeux vert-jaune. Des yeux de coyote.

Maman… ?

La femme la contemplait : souvenir, pitié, force. C'était apaisant de la regarder. Apaisant comme un rêve : *elle porte ma teinte de bleu préférée.*

Mais qui est-ce… ?

Laura se reconnut. *Bien sûr*. Bouffée de soulagement et d'allégresse. *Voilà qui c'est. C'est moi.*

Son Personnage se leva de la couchette. Traversa la cellule en glissant, gracieux, silencieux. Radieux. Il s'agenouilla sans bruit auprès de Laura et contempla son visage : son propre visage. Plus vieux, plus fort, plus sage.

Me voici.

« Je vais mourir. »

Non, tu vivras. Tu seras telle que je suis.

La main s'immobilisa à deux doigts de son visage, caressa l'air. Elle en sentait la chaleur – elle pouvait se voir elle-même, à plat ventre sur la couchette, battue, paralysée. Triste Laura. Elle sentait le torrent chaud de guérison et de compassion se précipiter en elle, olympien, grandissant. Pauvre petit corps battu, notre Laura, mais elle ne mourra pas. Elle vit. J'ai vécu.

Dors, à présent.

Elle resta malade un mois. Son urine était teintée de sang : les reins avaient pris. Et elle avait d'énormes bleus douloureux sur le dos, les bras, les jambes. Des ecchymoses profondes, touchant le muscle, provoquant des gonflements sur l'os : on appelait ça des hématomes en cours de secourisme. Elle était malade et courbatue, à peine capable de manger. Le sommeil était une bataille pour trouver la bonne position, la moins douloureuse.

Ils avaient retiré les débris du magnétoscope. Elle était à peu près certaine qu'on lui avait également injecté quelque chose : il lui semblait avoir l'hématome d'une piqûre juste au-dessus du poignet, un

des rares endroits oubliés par les matons. Une femme, pensait-elle ; elle avait vu une infirmière, lui avait peut-être même parlé, dans sa semi-inconscience, et voilà : elle avait eu son expérience de Personnage Optimal.

Elle s'était fait tabasser par des matons fascistes. Et elle avait vu son Personnage Optimal. Elle n'aurait su dire quel événement était le plus important, mais elle savait qu'ils constituaient l'un et l'autre des tournants dans sa vie.

C'était sans doute une infirmière qu'elle avait vue. Elle avait dû faire une simple fixation sur elle, rêver qu'elle se voyait. Il ne fallait sans doute pas chercher plus loin l'origine du Personnage Optimal, chez tout un chacun : le stress, l'illusion, assortis d'un besoin psychique profond. Mais ce n'était pas cela l'important.

Elle avait eu une vision. Peu importait son origine. Elle s'y raccrocha, heureuse qu'on la laisse seule parce qu'ainsi elle pouvait s'en parler à haute voix, la serrer contre elle. L'entretenir.

La haine. Elle ne les avait jamais vraiment haïs jusque-là, pas comme elle les haïssait à présent. Elle avait toujours été trop petite, trop terrifiée, trop encline à s'imaginer un biais de sortie, comme s'ils étaient des gens comme elle, à considérer comme des gens normaux. C'était ce qu'ils prétendaient être, mais elle savait désormais que ce n'était qu'un autre de leurs mensonges. Jamais, au grand jamais, elle ne se joindrait à eux, ne deviendrait des leurs, ne verrait le monde par leurs yeux. Elle était leur ennemie jusqu'à la mort. C'était une pensée paisible.

Elle savait qu'elle survivrait. Un jour, elle danserait sur leurs tombes. Ça n'avait pas de sens, pas de sens rationnel. C'était de la foi. En la tabassant, ils lui avaient donné sa foi.

Elle fut réveillée par un grondement. Comme une gigantesque chasse d'eau, cataracte et plainte aiguë de tuyau qui vibre. Qui approchait. De plus en plus fort. *Wa-woussh !*

Puis : roulement monstrueux. Boum. Boum. Boum-wham-bam, pétarade de feu d'artifice. Le mur de sa cellule s'illumina sous les éclairs fugitifs entrant par le trou de la fenêtre. Puis un nouvel éclair. Puis le coup de tonnerre soudain d'une explosion, toute proche. Séisme. Murs ébranlés. Lumière rouge feu – l'horizon était en flammes.

Les matons couraient en tous sens dans le hall, en se criant après. Ils avaient peur et Laura perçut la terreur dans leur voix avec une sauvage bouffée de joie animale. Dehors, le crépitement assourdi d'une fusillade à l'arme légère. Puis, au loin, à retardement, la plainte funèbre des sirènes.

Explosion de roulements venue de l'intérieur de la prison.

Quelqu'un au second tambourinait sur sa porte, pas comme on cogne à la porte de la salle de bains : un martèlement féroce, brutal. Des cris assourdis. Les prisonniers du dernier étage hurlaient dans leur cellule. Elle était incapable de distinguer les mots. Mais elle reconnaissait le ton : rage et allégresse.

Elle fit pivoter ses jambes et s'assit sur sa couchette. Au loin, tardivement, elle entendit cracher la DCA. Crump, whump, crump, toile d'araignée des balles traçantes zébrant le ciel.

Quelqu'un bombardait Bamako.

« Ouais ! » hurla Laura. Elle bondit du lit et se rua vers la porte qu'elle martela à coups de pied de toute son énergie.

La nuit suivante, ils revinrent bombarder. À nouveau, ce brusque *wa-woussh,* passage en rase-mottes de chasseurs à réaction en formation serrée. Elle entendit crépiter leur canon antiaérien, étrange hoquet convulsif, flop-flop-flop, descendant par effet Doppler tandis que les appareils dégageaient au-dessus de la cité. Puis un bruit de bombes, ou peut-être de missiles : whump, crump, flashes blancs dans le ciel accompagnant les explosions.

Enfin, à retardement, la DCA. Plus nourrie cette fois, mieux organisée. Des batteries de canons, et même le grondement sourd de ce qui devait être des roquettes, des missiles sol-air.

Mais les chasseurs étaient déjà partis. Le radar malien devait être détruit, conclut-elle non sans fierté. Sinon ils auraient sûrement intercepté les avions à leur arrivée, et non pas trop tard, quand ils avaient ratiboisé tout et tout le monde. Les assaillants avaient sans doute commencé par neutraliser le radar.

Elle n'avait jamais entendu de bruit plus sublime. Le ciel était envahi par l'enfer, la rage des anges. Elle se fichait bien qu'ils touchent la prison. Tant mieux, même.

Dehors, les gardiens tiraient à la mitrailleuse : staccato de salves dans le ciel noir. Les balles retomberaient en pluie sur un bidonville quelconque. Des crétins. C'étaient des crétins. Des amateurs.

Ils vinrent la chercher dans la matinée. Deux matons. Ils transpiraient, ce qui n'avait rien de surprenant, tout le monde transpirait en prison, mais ils étaient agités, sur les nerfs, les yeux agrandis, et ils puaient la terreur.

« Alors, comment se passe la guerre ? demanda Laura.

— Pas la guerre », dit numéro 1, une brute d'âge mûr qu'elle avait vue bien des fois. Ce n'était pas un de ceux qui l'avaient frappée. « Des manœuvres.

— Des manœuvres de raid aérien ? Au beau milieu de la nuit ? En plein centre de Bamako ?

— Oui. Notre armée. En manœuvres. Vous en faites pas.

— Vous croyez que je vais croire ces conneries ?

— Silence ! » Ils lui attachèrent les menottes. Sans douceur. Ils lui faisaient mal. Elle se moqua d'eux. Intérieurement.

Ils la conduisirent en bas, dans la cour. Puis la forcèrent à monter à l'arrière d'un camion. Pas un panier à salade de la police secrète mais un camion bâché militaire, barbouillé de camouflage désert gris et jaune. Il était équipé de bancs de bois pour transporter les troupes, et de jerrycans d'eau et de gazole.

Ils lui attachèrent les jambes à l'un des montants, sous la banquette en bois. Elle s'assit, exultante. Elle ne savait pas où on l'emmenait, mais ce serait toujours autre chose désormais.

Elle resta assise ainsi, en nage, en pleine chaleur pendant dix minutes. Puis ils firent monter une autre femme. Blanche, blonde. Qu'ils attachèrent à l'autre banc, avant de redescendre et de rabattre la ridelle.

Le moteur démarra en grondant. L'engin s'ébranla avec une secousse. Laura examina l'étrangère. Elle était blonde, maigre et décharnée, en tenue de prisonnier à rayures. Dans les trente ans. Un air très familier. Laura se rendit compte qu'elle et la femme se ressemblaient assez pour passer pour deux sœurs. Elles se dévisagèrent et s'adressèrent un sourire timide.

Le camion franchit les portes.

« Laura Webster ! dit Laura.

— Katje Selous. » L'étrangère se pencha, tendant ses deux mains entravées. Elles se saisirent mutuellement les poignets et les serrèrent ainsi, avec force, maladroitement, en souriant.

« Katje Selous, corps de l'ACA ! dit triomphalement Laura.

— Quoi ?

— J'ignore ce que ça veut dire… Mais je l'ai vu sur une liste de prisonniers.

— Oh ! dit Selous. Corps de l'Action civile azanienne. Oui, je suis médecin. En camp d'assistance. »

Laura plissa les yeux. « Vous êtes d'Afrique du Sud ?

— On dit l'Azanie, maintenant. Et vous, vous êtes américaine ?

— Groupe industriel Rizome.

— Rizome. » Selous épongea la sueur de son front pâle de recluse. « Je suis incapable de les distinguer, toutes ces multinationales… » Puis son visage s'illumina. « C'est vous qui fabriquez la lotion solaire ? Celle qui vous rend noir ?

— Hein ? Non ! » Laura marqua un temps, réfléchit à la question. « J'sais pas. Peut-être que si, aujourd'hui. Je suis restée un bout de temps hors du coup…

— Je crois bien que c'est vous qui la fabriquez. » Selous avait un

air solennel. « C'est très important, c'est magnifique.

— Mon mari en utilisait, dit Laura. Il se peut qu'il ait donné l'idée à Rizome. Il est très intelligent, mon mari, David, c'est son nom. » Parler de David fit d'un coup remonter du tombeau tout un pan enfoui de son âme. Elle était là, enchaînée à l'arrière d'un camion partant pour Dieu sait où, mais quelques paroles miraculeuses avaient suffi à lui faire réintégrer le monde. Le vaste monde sensé des maris, des enfants et du travail. Les larmes se mirent à ruisseler sur son visage. Elle sourit à Selous, haussa les épaules pour s'excuser, puis baissa les yeux.

« Ils vous ont gardée en isolement, hein, dit Selous, avec douceur.

— On a aussi un bébé, bafouilla Laura. Une fille, Loretta.

— Ils vous ont détenue plus longtemps que moi, dit Selous. Ça fait presque un an qu'ils m'ont enlevée du camp. »

Laura secoua la tête, violemment. « Est-ce que… » Elle s'éclaircit la voix. « Est-ce que vous êtes au courant de ce qui se passe ? »

Selous acquiesça, « Plus ou moins. Par ce que j'ai appris des autres otages. Les deux dernières nuits – c'étaient des raids aériens azaniens. Mes compatriotes. Peut-être même nos commandos. Je crois qu'ils ont touché des réservoirs de carburant… le ciel a été embrasé toute la nuit !

— Les Azaniens », dit Laura, tout haut. Alors, c'était ça. Ce qu'elle venait de vivre. Un accrochage entre le Mali et l'Azanie. Ça paraissait obscur et improbable. Non pas le déclenchement d'un incident en Afrique, il y en avait en permanence. Ça faisait les pages intérieures des journaux, quelques secondes sur les réseaux câblés. Mais que ça ait eu lieu pour de vrai, dans un monde réel de poussière, de chaleur et de métal qui vole…

Les Sud-Africains ne faisaient pas souvent les gros titres. Ils n'étaient pas très bien vus. « Vos compatriotes ont dû parcourir une sacrée distance.

— Nous avons des porte-avions, dit fièrement Selous. Nous n'avons jamais signé votre convention de Vienne.

— Oh ! Hm-hm. » Laura hocha la tête, les yeux vides.

Selous l'examina d'un œil critique, en toubib traquant les signes cliniques. « Ils vous ont torturée ?

— Quoi ? Non, » Laura marqua une pause. « Il y a trois mois à peu près, ils m'ont battue. Après que j'ai cassé un appareil. » Elle se sentait gênée d'avoir seulement mentionné ce détail. Cela semblait tellement hors de propos. « Pas comme ces pauvres gens du dessous.

— Mmmmmm… oui, ils ont souffert, » C'était un constat. Curieusement détaché, le jugement de quelqu'un qui en avait vu. Selous tourna son regard vers l'arrière du camion. Ils étaient maintenant en plein Bamako, paysage cauchemardesque de huttes et

de taudis entassés à perte de vue. Des panaches de fumée jaune sale s'élevaient d'une raffinerie au loin.

« Et vous, ils vous ont torturée, docteur Selous ?

— Oui. Un peu. Au début. » Un temps d'arrêt. « Avez-vous été agressée ? Violée ?

— Non. » Laura secoua la tête. « Ça ne leur est apparemment même pas venu à l'idée. Je ne sais pas pourquoi… »

Selous s'appuya contre le dossier, hocha la tête. « C'est leur politique. Alors ce doit être vrai, je suppose. Que le chef du FAIT est une femme. »

Laura était abasourdie. « Une femme. »

Selous eut un sourire amer. « Oui… Nous autres du sexe faible avons tendance à faire notre chemin aujourd'hui.

— Quel genre de femme pourrait…

— D'après la rumeur, ce serait une milliardaire américaine d'extrême droite. Ou une aristocrate britannique. Peut-être les deux, eh, pourquoi pas ? » Selous voulut écarter les mains, pour indiquer son scepticisme ; ses menottes cliquetèrent. « Des années durant, le FAIT n'a été qu'une bande de mercenaires. Et puis tout d'un coup… l'organisation parfaite. Un nouveau chef, quelqu'un d'intelligent et de décidé… porteur d'une vision. Une fille moderne dans notre genre. » Elle étouffa un rire.

Il ne semblait guère y avoir à ajouter sur le sujet. C'était sans doute un mensonge, de toute manière, « À votre avis, où nous emmènent-ils ?

— Vers le nord, dans le désert – ça au moins, j'en suis sûre. » Selous réfléchit. « Au fait, pourquoi vous ont-ils tenue bouclée à l'écart de nous autres ? On ne vous a jamais vue. On voyait votre bonne, c'est tout.

— Hein ?

— Votre compagne de cellule, la petite informatrice bambara envoyée du rez-de-chaussée. » Selous haussa les épaules. « Désolée. Vous savez comment ça se passe dans un quartier de prison. On devient un peu cinglé. Ils vous appelaient la Princesse. Rapunzel, hein.

— On devient cinglé, dit Laura. J'ai cru voir mon Personnage Optimal. Mais en fait, c'était vous, n'est-ce pas, docteur ? On se ressemble beaucoup toutes les deux. Vous êtes venue me soigner après mon tabassage, n'est-ce pas ? »

Selous plissa les yeux, dubitative. « "Personnage Optimal." Très américain… Vous êtes californienne ?

— Texane.

— Ce n'était certainement pas moi, Laura… Je ne vous avais jamais vue de ma vie. »

Long silence étrange.

« Vous trouvez vraiment qu'on se ressemble ?

— Tout à fait, dit Laura.

— Mais je suis une Boer, une Afrikaner. Et vous, vous avez ce type hybride américain. »

Elles avaient abouti à une impasse. La conversation demeura en suspens tandis que chaleur et poussière bouillonnaient au-dessus du plateau vide à l'arrière du camion. Elle était en face d'une étrangère. Quelque part, elles avaient raté une connexion. Laura avait déjà soif et elles n'étaient même pas encore sorties de la ville.

Elle fit un effort pour renouer le fil.

« Ils m'ont gardée en isolement parce qu'ils disaient que j'avais découvert des secrets atomiques. »

Selous se redressa, saisie. « Avez-vous vu une bombe ?

— Quoi ?

— Le bruit court qu'il existe un polygone de tir dans le désert du Mali. Où le FAIT aurait tenté de construire une bombe.

— Première nouvelle, dit Laura. J'ai vu leur sous-marin, malgré tout. Ils disaient qu'il emportait des têtes nucléaires. Il avait effectivement plusieurs missiles. Ça du moins, j'en suis sûre, parce qu'ils ont touché et coulé le bateau à bord duquel je me trouvais.

— Des Exocets ? demanda gravement Selous.

— Oui, c'est ça, tout à fait.

— Mais ils auraient pu avoir des missiles à plus longue portée, hein ? Suffisante pour atteindre Pretoria ?

— Je suppose. Mais ça ne prouve pas qu'il s'agissait d'engins nucléaires.

— Mais s'ils nous conduisent à ce polygone de tir et que nous y trouvons un immense cratère de sable vitrifié, ça prouverait bien quelque chose, pas vrai ? »

Laura ne dit rien.

« Ça corrobore ce que m'a dit le gardien, un jour, dit Selous. Qu'ils n'avaient pas vraiment besoin de moi comme otage, que nos cités elles-mêmes étaient des otages, si seulement on savait…

— Mon Dieu, mais pourquoi les gens parlent-ils de la sorte ? dit Laura. La Grenade, Singapour… » Elle se sentait soudain très lasse.

« Vous savez ce que je pense, Laura ? Je pense qu'ils nous conduisent à leur polygone de tir. Pour y faire une déclaration, d'accord ? Moi, parce que je suis azanienne et que nous autres Azaniens sommes le peuple qu'ils ont besoin d'impressionner en ce moment. Vous, parce que vous avez vu leur sous-marin nucléaire. Leur dispositif de lancement.

— Possible, je suppose. » Laura pesa la question. « Et ensuite ? Est-ce qu'ils vont nous libérer ? »

Le regard vert de Selous se fit lointain, distant. « Je suis une

otage. Ils ne laisseront pas l'Azanie les attaquer sans contrepartie. »

Laura refusa d'accepter cela : « Plutôt dérisoire, comme contrepartie, non ? Tuer deux prisonnières sans défense ?

— Ils nous tueront sans doute devant les caméras. Avant d'envoyer la cassette aux Renseignements militaires azaniens, dit Selous.

— Mais vous, les Azaniens, vous le diriez à tout le monde, de toute manière, non ?

— Nous avons mis les gens en garde contre le FAIT depuis le début. » Le ton était méprisant. « Personne ne nous croirait si nous disions que le Mali a la bombe. Personne ne croit ce que nous disons. On se contente de ricaner et de nous traiter d'"État impérialiste agressif".

— Oh ! biaisa Laura.

— Mais nous sommes un empire, dit Selous avec fermeté. Le président Umtali est un grand guerrier. Tous les Zoulous sont de grands guerriers. »

Laura acquiesça. « Chez nous, en Amérique, euh, nous avons eu aussi un président noir.

— Oh ! votre type, là, c'était du pipeau. Vous autres Yankees, vous n'avez même pas de vrai gouvernement – rien que des cartels capitalistes, hein. Alors que le président Umtali s'est battu lors de notre guerre civile. Il a ramené l'ordre là où ne régnait que la sauvagerie. Un général brillant. Un authentique homme d'État.

— Ravie d'apprendre que tout baigne chez vous.

— Le peuple noir azanien est le plus grand peuple noir du monde ! »

Elles étaient là, assises face à face, en nage. Laura ne pouvait pas laisser passer ça. « Écoutez, je ne suis peut-être pas une grande nationaliste yankee, mais quand même… vous savez… le jazz, le blues, Martin Luther King, ça vous dit rien ? »

Selous se tortilla sur sa banquette. « Martin King. Il a vécu une sinécure, comparé à notre Nelson Mandela.

— Ouais, mais…

— Vos Noirs yankees ne sont même pas de vrais Noirs, pas vrai ? D'abord, ce sont tous des basanés, en fait. Ils ressemblent à des Européens.

— Hé là, une minute !

— Vous n'avez jamais vu mes Noirs, mais moi je les ai vus, les vôtres. Vos Noirs américains encombrent tout nos meilleurs restaurants, viennent dépenser leur monnaie forte dans nos casinos de Sun City et ainsi de suite… Ils sont riches, et mous.

— Ouais, je viens moi-même d'une ville touristique.

— Nous, nous avons une économie de guerre, nous avons besoin

de liquidités… Pour lutter contre le chaos… l'interminable cauchemar qu'est l'Afrique… Nous les Africains, nous savons ce qu'est le sacrifice. » Elle marqua un temps d'arrêt. « Ça vous paraît brutal, hein ? Je suis désolée. Mais vous, les étrangers, vous ne comprenez pas. »

Laura tourna la tête vers l'arrière du camion. « C'est vrai.

— On dirait que c'est le lot de ma génération de devoir payer les erreurs de l'histoire.

— Vous êtes vraiment convaincue qu'ils vont nous tuer, n'est-ce pas ? »

Selous semblait distante. « Je suis désolée que vous soyez embringuée là-dedans.

— Ils ont tué un homme sous mon toit, dit Laura. C'est là que tout a commencé pour moi. Je sais que ça n'a pas l'air de grand-chose, une mort, comparé à ce qui s'est passé en Afrique. Mais je ne pouvais pas laisser passer ça. Je ne pouvais pas me défaire comme ça de ma responsabilité pour ce qui s'était déroulé sous mon propre toit. Croyez-moi, j'ai eu tout le temps d'y réfléchir. Et je persiste à croire que j'ai eu raison, même si ça m'a tout coûté. »

Selous sourit.

Ils avaient rattrapé un convoi. Deux half-tracks s'étaient ébranlés à leur suite, cahotant sur les ornières de la route, les longues baguettes cannelées du canon de leur mitrailleuse dansant sur les tourelles.

« Ils pensent avoir une réponse, dit Selous, en regardant les half-tracks. C'était pire au Mali avant qu'ils arrivent.

— Je ne parviens pas à imaginer quelque chose de pire.

— Ce n'est pas une chose que vous pouvez *imaginer* – il faut la voir.

— Et vous, vous avez une réponse ?

— On s'accroche et on attend un miracle – on sauve tous ceux qu'on peut… On obtenait quelques résultats dans le camp, je crois, avant que le FAIT s'en empare. Ils m'ont capturée mais le reste de notre corps a pu s'échapper. On a l'habitude des raids… le désert grouille de scorpions.

— Étiez-vous stationnés au Mali ?

— Au Niger, en fait, mais c'est tout à fait formel. Il n'y a pas d'autorité centrale. Quasiment que des chefs de guerre coutumiers dans l'arrière-pays. Le Front tribal Fulani, les Forces fraternelles Sonraï, toutes sortes de bandes armées, de brigands, de milices. Le désert en est plein. Plus toute la machinerie du FAIT.

— Comment ça ?

— C'est leur méthode de travail favorite : par télécommande. Dès qu'ils ont localisé les bandits, ils attaquent avec des avions robots. Ils vont les pilonner dans le désert. Comme des hyènes d'acier qui

tueraient des rats.

— Mon Dieu.

— Ce sont des spécialistes, des techniciens. Ils ont appris pas mal de choses au Liban, en Namibie, en Afghanistan. Entre autres, comment combattre les gens du Tiers Monde sans leur fournir l'occasion de vous toucher. Ils ne les regardent même pas, sinon via leurs écrans d'ordinateur. »

Laura, avec un frisson, reconnut la méthode. « C'est tout à fait eux… J'ai assisté exactement à cela à la Grenade. »

Selous acquiesça. « Le président malien a jugé qu'ils avaient fait du bon boulot : il les a pris comme gardes du palais. Résultat : il est devenu leur pantin. Je crois bien qu'ils le droguent.

— J'ai vu le type qui dirige la Grenade. Je parie que ce président malien n'existe même pas. Ce n'est sans doute rien de plus qu'une image sur un écran et quelques discours préenregistrés.

— Ils sont capables de faire une chose pareille ?

— Les Grenadins, en tout cas – j'ai vu leur premier ministre se volatiliser sous mes yeux. »

Selous pesa la remarque. Laura le voyait bien à ses traits ; elle était en train de se demander si Laura était folle ou bien si c'était elle ; ou bien encore si le monde limpide de la télévision était en train de concocter quelque truc horrible et sombre au tréfonds de ses recoins magiques, « C'est comme s'ils étaient des magiciens, dit-elle enfin, et nous de simples mortels.

— Ouais », dit Laura. Elle leva deux doigts. « Mais nous, on a la solidarité, quand eux sont occupés à s'entre-tuer. »

Selous rit.

« Et on va gagner, en plus. »

Elles se mirent à parler des autres. Laura en avait depuis longtemps mémorisé la liste. Marianne Meredith, la correspondante de télévision, avait été l'âme de leur mouvement. C'était elle qui avait inventé – ou peut-être les connaissait-elle déjà – les meilleures méthodes pour faire passer les messages. Lacoste, le diplomate français, était leur interprète – ses parents avaient été des émigrés africains et il connaissait deux des trois langues tribales du Mali. Les Maliens avaient torturé les trois agents de Vienne. L'un d'eux avait été retourné, les deux autres, ils les avaient relâchés ou plus probablement abattus. Steven Lawrence s'était fait enlever dans un camp de l'Oxfam. Les camps subissaient souvent des raids – c'étaient de véritables greniers à prom, la principale ressource alimentaire pour des millions de Sahariens. Le marché noir de la protéine monocellulaire constituait l'activité économique essentielle de la région – le « gouvernement » mauritanien, par exemple, n'était guère plus qu'un cartel de la prom. Des subsides étrangers, quelques mines de potasse, une armée : c'était

la Mauritanie.

Le Tchad était aux mains d'une bureaucratie malsaine d'assistés, une infime minorité d'aristocrates dont les hommes de main vidaient périodiquement leurs chargeurs sur les foules affamées. Le Soudan était dirigé par un musulman fanatique et cinglé qui consultait les derviches pendant que les usines partaient à vau-l'eau et que les aéroports se fissuraient, explosaient.

L'Algérie et la Libye étaient des États à parti unique, plus ou moins organisés dans les provinces côtières mais en proie à l'anarchie tribale à leurs confins sahariens. Le gouvernement éthiopien était maintenu à bout de bras par Vienne ; il était en fait aussi fragile qu'un bouquet de fleurs séchées, et assiégé en permanence par une douzaine de « fronts d'action » implantés dans les campagnes.

Tous tiraient leur venin de l'héritage létal du siècle précédent : un tonnage ahurissant d'armements démodés, bradés d'un gouvernement à l'autre à des prix sacrifiés. D'Amérique au Pakistan, des moudjahidin à un groupe dissident somalien dont le seul mérite était un goût immodéré pour le martyre. De Russie à un groupe de gros bras marxistes aux yeux exorbités tirant sur tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un intellectuel bourgeois… Des milliards en aide avaient été déversés de la sorte sur les régions subsahariennes, enfermant définitivement les gouvernements dans l'étrange et perverse spirale dette/avidité. Tandis qu'empirait la situation et qu'il fallait de plus en plus d'armes pour maintenir l'« ordre », la « stabilité » et la « sécurité nationale », le monde extérieur poussait avec cynisme un soupir de soulagement en voyant tous ces vieux stocks de ferraille mortelle distribués à ces gens si manifestement désireux de gaillardement s'entre-tuer au plus vite…

À midi, le convoi s'arrêta. Un soldat leur donna de l'eau et de la bouillie. Ils étaient à présent dans le Sahara – ils avaient roulé toute la journée. Le chauffeur leur détacha les jambes. Il n'y avait nulle part où fuir. Plus maintenant.

Laura sauta du camion sous la chape d'un soleil de plomb. Une brume de chaleur distordait l'horizon, perdant le convoi au milieu d'une arène vibrante de roches rouges craquelées. Un convoi formé de trois camions : le premier transportait des soldats, le second l'équipement radio, le troisième était le leur. Enfin, les deux half-tracks pour fermer la marche. Personne ne descendit de ces derniers véhicules, personne n'alla porter à manger à leur équipage. Laura commençait à soupçonner qu'ils en étaient dépourvus. C'étaient des robots, de grosses versions carnivores du banal taxi-bus.

Le chatoiement du désert était fascinant. Elle se sentait prise d'un désir hypnotique de courir s'y jeter, plonger vers l'horizon d'argent. Comme si elle pouvait sans douleur se dissoudre dans le paysage

infini, disparaître, comme la glace se sublime en ne laissant derrière elle qu'une pensée pure, qu'un souffle de cyclone.

Trop de temps entre les murs d'une cellule. L'horizon était étrange, il l'attirait, comme s'il cherchait à lui extirper l'âme par la pupille de ses yeux. Son crâne s'emplit d'étranges palpitations annonciatrices d'insolation. Elle se soulagea en vitesse et regrimpa s'abriter sous la bâche.

Ils roulèrent tout l'après-midi, toute la soirée. Il n'y avait plus de sable, ce n'étaient que diverses variétés de substrat rocheux, pulvérisé et d'aspect martien. Des kilomètres de silex cuit à cœur, pendant des heures et des heures, puis des crêtes de grès beige et gris, de plus en plus mornes. Ils croisèrent un autre convoi militaire dans l'après-midi et, à un moment, un avion traversa au loin l'horizon sud.

À la nuit tombée, ils quittèrent la route, disposèrent les camions en cercle. Les soldats plantèrent des pieux métalliques, des pitons dans les roches tout autour du camp. Des moniteurs, estima Laura. Ils mangèrent à nouveau puis le soleil se coucha, inquiétant crépuscule de désert qui embrasa l'horizon de flammes rosées. Les soldats leur donnèrent à chacune une couverture militaire en coton et elles remontèrent dormir dans le camion, allongées sur les bancs, un pied entravé, pour les empêcher sans doute de se jeter sournoisement sur un soldat dans le noir et de le lacérer à coups d'ongles.

Les rochers diffusèrent leur chaleur sitôt que le soleil eut disparu. Toute la nuit, le froid fut mordant, sec et polaire. Aux premières lueurs de l'aube, Laura entendit les roches crépiter comme une fusillade, sitôt que les atteignaient les rayons du soleil.

Les soldats firent le plein des camions à l'aide des jerrycans de carburant, ce qui la mit en rage, parce qu'elle comprit pour la première fois qu'elle aurait pu renverser un de ces bidons sur les véhicules et y mettre le feu ; encore aurait-il fallu parvenir à se libérer, avoir la force d'en soulever un, enfin avoir une allumette.

On leur donna encore de la bouillie, avec des lentilles, cette fois. Puis on repartit, toujours à quarante-cinq à l'heure, et les deux jeunes femmes se retrouvèrent ballottées rudement, suffoquées par la poussière des deux camions précédents.

Elles s'étaient tout dit, depuis le temps. La jeunesse de Katje en camp de rééducation, parce que ses parents étaient des *verkampte,* des réactionnaires, plutôt que des *verligte,* des libéraux. Ce n'était pas trop mal, en fait de camp. Les Boers en avaient l'habitude : les Britanniques les avaient inventés durant la guerre des Boers, et en fait le terme même de « camp de concentration » avait été créé par les Britanniques pour qualifier les sites où ils concentraient les civils boers enlevés. Le père de Katje avait en fait conservé son travail d'employé de banque dans une ville où les factions noires rivales passaient leur temps à

s'« enfiler des colliers », à savoir passer des pneus imbibés d'essence sur la tête de leurs victimes avant de les rôtir vifs publiquement…

L'Azanie avait toujours été une constellation de camps, de travailleurs migrants parqués dans des casernes, ou de cités noires maintenues isolées par des passeports et des flics armés de fouets en cuir de rhinocéros, ou d'intellectuels maintenus pendant des années « au ban », cette interdiction légale de se joindre à toute réunion de plus de trois personnes, une sorte de *homeland* tribal indépendant formé d'un unique individu mis sous cloche…

Laura l'entendit raconter tout cela, cette femme blonde qui lui ressemblait tant, et en retour, tout ce qu'elle pouvait dire, c'était…, eh bien…, bien sûr, j'ai des problèmes, moi aussi… par exemple, ma mère et moi, on ne s'entend pas trop bien. Je sais que ça n'a pas l'air grand-chose, dit comme ça, mais je parie qu'à ma place, vous penseriez autrement…

Les camions ralentirent. Ils descendaient une piste en lacet.

« J'ai l'impression qu'on approche du but, dit Laura, en s'étirant.

— Laissez-moi voir », dit négligemment Katje. Elle se leva, se dirigea tant bien que mal vers l'arrière du camion, souleva la bâche et regarda dehors en s'accrochant aux ridelles. « J'avais raison. J'aperçois des casemates en béton. Il y a des jeeps et… ô mon Dieu, c'est un cratère, Laura, un cratère large comme une vallée. »

C'est alors que le half-track derrière elles sauta. Il vola tout simplement en éclats comme une figurine en porcelaine, instantanément, gracieusement. Katje contempla le spectacle avec une expression de ravissement enfantin et Laura se retrouva soudain aplatie sur le plancher du camion, où elle s'était jetée, mue par quelque réflexe plus rapide que sa pensée. Un grondement emplit l'air, accompagné d'un crépitement assourdissant d'armes automatiques ; les balles traversèrent la bâche de trous lumineux, interceptant Katje au passage. Katje tressauta à peine quand le projectile la traversa de part en part[10] ; elle regarda Laura d'un air intrigué et s'effondra à genoux.

Puis le second half-track fit une embardée lorsque quelque chose l'atteignit à la hauteur de l'essieu avant ; il partit en tonneaux dans un nuage de fumée, tandis que les balles sifflaient de toutes parts. Laura se glissa vers l'endroit où Katje gisait affalée. Katje porta les deux mains à son abdomen et les retira couvertes de sang ; alors elle regarda Laura, semblant enfin comprendre, avant de s'allonger sur le plancher du camion, maladroitement, précautionneusement.

Ils étaient en train de tuer les soldats dans le premier camion. Elle les entendit mourir. Ils ne semblaient pas riposter, tout s'était passé trop vite, avec une rapidité mortelle, en l'espace de quelques secondes. Elle entendit un tir de mitrailleuse balayer la cabine de leur propre

véhicule, le verre qui volait en éclats, l'élégant cliquetis du métal perforant le métal à une vitesse supersonique. Une nouvelle rafale griffa le plancher de bois du plateau, projetant gaiement des esquilles comme autant de confetti meurtriers. Et de nouveau, le balayage en sens inverse, le bon vieux truc du coup d'épée en travers du tonneau, des balles grosses comme le pouce perforant les ridelles sous les montants de la bâche dans le joyeux tintamarre des impacts.

Silence.

D'autres détonations, proches, à bout portant. Des coups de grâce.

Une main noire étreignant un fusil passa au-dessus de l'abattant arrière. Une silhouette en lunettes couvertes de poussière, le visage drapé d'une étoffe bleu sombre. L'apparition les considéra toutes les deux et murmura dès paroles inintelligibles. Une voix masculine. L'homme voilé sauta par-dessus l'abattant, atterrit à quatre pattes et pointa son arme sur Laura. Celle-ci, figée, se sentait invisible, gazeuse, réduite à la seule prunelle de ses yeux.

L'homme voilé cria, agita un bras à l'extérieur du camion. Il portait une cape bleue et une robe en laine et sa poitrine était bardée de sacs de cuir noirci suspendus à des cordelettes. Il avait également une bandoulière de cartouches et un coutelas incurvé presque aussi grand qu'une machette ; ses pieds nus et calleux étaient chaussés d'épaisses sandales maculées de crasse. Il puait comme une bête sauvage, diffusant l'odeur musquée de jours de sueur et de survie dans le désert.

Quelques instants s'écoulèrent. Katje émit un bruit étranglé. Ses jambes tressaillirent à deux reprises, ses paupières se fermèrent, ne laissant voir qu'une mince bordure de blanc. Le choc.

Un autre homme voilé apparut à l'arrière du camion. Il avait les yeux dissimulés par des lunettes teintées et portait à l'épaule un lance-roquettes. Il le braqua sur le camion. Laura le fixa, vit le reflet d'une lentille, réalisa soudain qu'il s'agissait en fait d'une caméra vidéo.

« Hé… » fit-elle. Elle s'assit et montra ses mains liées à la caméra.

Le premier maraudeur toisa le second et dit quelque chose, une longue et fluide litanie de polysyllabes. L'autre acquiesça et baissa sa caméra.

« Pouvez-vous marcher ? demanda-t-il.

— Oui, mais mon amie est blessée.

— Sortez, alors. » D'une main, il rabattit la ridelle arrière. Elle grinça, les balles l'avaient voilée. Laura rampa dehors en vitesse.

L'homme à la caméra examina Katje. « Elle est en mauvais état. Va falloir qu'on la laisse.

— C'est une otage. Azanienne. Elle est importante.

— Eh bien, les Maliens la recoudront.

— Non, certainement pas, ils vont la tuer ! Vous ne pouvez pas la

laisser mourir ici ! C'est un médecin, elle travaille dans les camps ! »

Le premier maraudeur revint au trot ; il portait la ceinture du chauffeur mort, avec une rangée de balles et un anneau de clés. Il étudia les menottes de Laura d'un œil expert, choisit la bonne du premier coup et les déverrouilla. Il lui présenta menottes et clé avec une discrète révérence, la main élégamment posée sur le cœur.

D'autres brigands du désert – deux douzaines peut-être – étaient en train de piller les camions détruits. Ils pilotaient de frêles buggies gros comme des jeeps, tout en tubes, câbles et rayons. Les véhicules bondissaient, agiles et silencieux comme des bicyclettes ; on n'entendait que le crissement des roues en treillis métallique et un léger grincement de ressorts. Leurs pilotes étaient drapés dans leur cape et leur voile. Ça leur donnait une allure énorme, boudinée, spectrale. Ils étaient juchés sur une selle posée au-dessus de leur cargaison empilée et ficelée sous une bâche.

« On n'a pas le temps. » Le grand pillard avec la caméra fit signe aux autres en leur criant quelque chose dans leur langue. Ils répondirent par des vivats et les hommes encore à pied montèrent à bord des véhicules en y entassant leur butin : armes, munitions, jerrycans.

« Je veux qu'elle vive ! » cria Laura.

Il la toisa. Imposant maraudeur avec ses lunettes, son visage masqué et enturbanné, le corps bardé de ceintures et de tout son arsenal. Laura soutint son regard sans fléchir.

« D'accord, dit-il enfin. Vous l'aurez voulu. » Elle sentit le poids de ses mots : il était en train de lui dire qu'elle était à nouveau libre. Sortie de prison, revenue dans le monde des décisions et des conséquences. Une violente impression de soulagement s'empara d'elle.

« Prenez ma caméra. Ne touchez pas au déclencheur. » L'étranger prit Katje dans ses bras et la transporta à son buggy garé à cinq mètres du camion.

Laura le suivit, traînant la caméra. La route ouverte au bulldozer écorchait ses pieds nus et c'est sautillant et titubant qu'elle gagna l'ombre du buggy. Elle regarda en bas de la pente.

La souche métallique d'une tour en ferraille vaporisée marquait le point zéro. Le cratère atomique n'était pas aussi profond qu'elle ne l'avait imaginé. Il était large, en revanche, marqué de sillons sinistres, de flaques de scories vitrifiées craquelées comme de la boue séchée. Tout cela paraissait banal, minable, abandonné, comme une vieille décharge de fûts toxiques.

Des jeeps étaient en train de quitter la casemate, pour se ruer à l'assaut de la pente. Elles emportaient des soldats – la garnison du polygone de tir – installés derrière des mitrailleuses montées sur base

pivotante.

À huit cents mètres de distance, ils ouvrirent le feu. Laura vit les petits nuages de poussière soulevés par les impacts vingt mètres en dessous d'elle, suivis, languissamment, du crépitement lointain des détonations.

L'étranger était en train de réarranger sa cargaison. Soigneusement, pensivement. Il jeta un bref coup d'œil aux jeeps ennemis qui approchaient, comme on jette un œil à son bracelet-montre. Il se tourna vers Laura. « Vous grimpez derrière et vous la tenez.

— D'accord.

— Très bien, aidez-moi à la monter. » Ils disposèrent Katje dans l'espace dégagé. Ses yeux étaient rouverts mais ils étaient vitreux, stupéfiés.

Une rafale d'arme automatique crépita sur l'épave de l'un des half-tracks.

La jeep de tête bondit soudain dans les airs, pataude. Elle retomba rudement, retournée comme une crêpe, envoyant valser hommes et débris. Puis le bruit de l'explosion de la mine leur parvint. Les deux autres jeeps pilèrent sec, dérapant vers le bas-côté de la piste. Laura monta dans le buggy puis passa un bras autour de Katje.

« Gardez la tête baissée. » L'étranger enfourcha l'engin, démarra. Ils s'éloignèrent en ronronnant. Hors piste, dans le désert.

En peu de temps, ils étaient hors de vue. C'était un désert bas, vallonné, ponctué de débris rouges, craquelés, et de rochers vitrifiés par la chaleur. Par endroits, un buisson d'épineux arrivant à la taille, quelques maigres filaments d'herbe sèche. La chaleur de l'après-midi était accablante, se réverbérant à la surface comme des rayons X.

Une balle avait touché Katje quatre ou cinq centimètres à gauche du nombril pour ressortir dans le dos, éraflant une côte flottante. Dans cette chaleur effroyable, les deux blessures avaient rapidement cessé de saigner ; son ventre et son dos étaient recouverts de plaques brillantes et noires de sang coagulé. Elle portait également une mauvaise coupure au mollet, due à une esquille, estima Laura.

Laura, pour sa part, était indemne. Elle s'était un peu écorchée une phalange en plongeant pour se mettre à l'abri au fond du camion. C'était tout. Elle estima avoir eu une chance incroyable, puis tempéra ce jugement en songeant qu'elle s'était quand même fait mitrailler deux fois dans sa vie sans avoir eu besoin de revêtir un putain d'uniforme.

Ils parcoururent quatre ou cinq kilomètres, en tressautant et cahotant. Le maraudeur ralentit. « Ils vont se lancer à nos trousses, lui cria-t-il. Pas avec les jeeps – les avions. Il faut que je continue de rouler, on va passer un certain temps en plein soleil. Mettez-la sous la

bâche. Et couvrez-vous la tête.

— Avec quoi ?

— Regardez dans le paquetage, là. Non, pas celui-là, ce sont des mines ! »

Laura défit la bâche pour en ramener un pan sur Katje, puis elle dégagea le paquetage de la pile. Des vêtements – elle trouva une chemise militaire crasseuse. Elle s'en enveloppa la tête et le cou, façon burnous, enroulant les manches en turban autour du front.

À force de tâtonnements et de secousses, elle réussit à libérer Katje de ses menottes. Puis elle jeta les deux paires hors du véhicule, les clés avec. Objets néfastes ; comme des parasites de métal.

Elle escalada la cargaison bâchée, derrière son sauveteur. Il lui passa ses lunettes. « Essayez ça. » Il avait les yeux bleu vif.

Elle les mit. Leur bord caoutchouté lui toucha le visage, il était glacé de sueur. La torture de la lumière aveuglante disparut aussitôt. Elle lui en fut reconnaissante. « Vous êtes Américain, n'est-ce pas ?

— Californien. » Il rabattit son voile, lui révélant ses traits. C'était un voile tribal élaboré, des mètres de tissu enveloppant le visage et le crâne d'un long turban strié dont les extrémités se drapaient autour des épaules. Une grossière teinture végétale lui tachait les joues et la bouche, marquant son visage ridé d'Anglo de rayures indigo.

Il portait une barbe de quinze jours, brosse roussâtre piquetée de gris. Il lui adressa un bref sourire, exhibant une rangée de dents américaines incroyablement blanches.

Il avait la dégaine d'un journaliste télé qui aurait définitivement et horriblement mal tourné. Elle supposa aussitôt que c'était un mercenaire, une espèce de conseiller militaire. « Qui êtes-vous, au juste ?

— Nous sommes la Révolution culturelle inadine. Et vous ?

— Groupe industriel Rizome. Laura Webster.

— Ah ouais ? Vous devez avoir une sacrée histoire à raconter, Laura Webster. » Il la regarda soudain avec un immense intérêt, comme un chat assoupi jauge sa proie.

Sans avertissement, elle éprouva une brusque sensation de déjà vu. Lui revint le souvenir d'enfance de la visite d'une réserve naturelle en compagnie de sa grand-mère. Elles avaient arrêté la voiture pour regarder un énorme lion mâle dévorer une carcasse au bord de la route. Le souvenir la frappa : les grandes dents blanches, la robe fauve, le museau éclaboussé de sang jusqu'aux yeux. Le lion avait calmement levé la tête pour la considérer de l'autre côté de la vitre, d'un regard identique à celui que lui jetait à présent l'étranger.

« C'est quoi, un Inadine ? demanda Laura.

— Vous connaissez les Touaregs ? Une tribu saharienne ? Non, hein ? » Il descendit un peu le haut du turban pour s'abriter les yeux.

« Enfin, peu importe. Ils se baptisent entre eux les “Kel Tamashek”. “Touareg”, c’est le nom que leur donnent les Arabes – ça signifie “abandonnés de Dieu”. » Il accélérait à nouveau, contournant en expert les plus gros des blocs rocheux. La suspension absorbait les chocs – bonne conception, jugea-t-elle machinalement. Les grosses roues en treillis métallique ne laissaient presque pas de trace.

« Je suis journaliste, lui dit-il. Indépendant. Je couvre leurs activités.

— Quel est votre nom ?

— Gresham.

— *Jonathan* Gresham ? »

Gresham la considéra un long moment. Surpris, songeur. Il la jugeait à nouveau. Depuis le début, il donnait l’impression de la juger. « Autant pour la couverture imparable, dit-il enfin. Qu’est-ce qui se passe ? Je suis devenu célèbre ou quoi ?

— Vous êtes le colonel Jonathan Gresham, auteur de *La Doctrine de Lawrence et l’insurrection postindustrielle ?* »

Gresham avait l’air embarrassé. « Écoutez, je me suis gouré du tout au tout dans ce bouquin. Je ne savais rien à l’époque, c’est de la théorie, un tissu de conneries mal digérées. Me dites pas que vous l’avez lu !

— Non, mais je connais des gens qui le portent aux nues.

— Des amateurs. »

Elle regarda Gresham. Il donna l’impression d’être né dans les limbes puis d’avoir grandi aux tréfonds de l’enfer. « Ouais, z’avez sans doute raison. »

Gresham rumina la nouvelle. « C’est vos geôliers qui vous ont parlé de moi, hein ? Je sais très bien qu’ils ont lu mon truc. Vienne aussi – quoique… ils n’en aient guère tiré profit, apparemment.

— Ça doit quand même se tenir un peu, non ? Votre bande de gars sur leurs petites motos ont anéanti un convoi entier ! »

Gresham esquissa une grimace, comme un artiste d’avant-garde loué par un ignare. « Si j’avais été mieux renseigné… Désolé pour votre amie. Les risques de la guerre, Laura.

— Ça aurait tout aussi bien pu tomber sur moi.

— Ouais, c’est ce qu’on apprend à se dire au bout d’un moment.

— Vous croyez qu’elle s’en sortira ?

— Non, je ne pense pas. Si l’un des nôtres avait reçu une telle blessure, on lui aurait simplement tiré une balle dans la tête. » Un coup d’œil à Laura. « Je pourrais le faire », ajouta-t-il. Il se voulait sincèrement généreux, elle le sentait bien.

« Elle n’a pas besoin de nouvelles balles, elle a besoin d’être opérée. Y a-t-il un médecin accessible quelque part ? »

Il secoua la tête. « Il y a un camp d’assistance azanien, à trois

jours d'ici. Mais ce n'est pas notre direction – nous devons nous regrouper à notre dépôt local de ravitaillement. Nous devons nous occuper d'abord de notre survie… nous ne pouvons pas nous permettre de gestes chevaleresques. »

Laura se pencha pour agripper à l'épaule la tunique épaisse de Gresham. « Cette femme était en train de mourir !

— Vous êtes en Afrique maintenant. Les femmes en train de mourir, ce n'est pas rare dans le coin. »

Laura poussa un gros soupir.

Elle avait atteint le fond de l'abîme.

Elle essaya de se creuser la cervelle. Regarda autour d'elle, cherchant à s'éclaircir les idées. Elle avait l'esprit en lambeaux. Le désert alentour semblait le vaporiser : tout ce qui était complexe se dissipait pour ne laisser qu'une coque dure, simple, essentielle. « Je veux que vous lui sauviez la vie, Jonathan Gresham.

— Mauvaise tactique », observa ce dernier. Il évitait son regard, fixant la route. « Ils ignorent qu'elle est mortellement blessée. Si c'est une otage importante, ils escomptent nous voir mettre le cap sur ce camp. Et si nous avons survécu jusqu'à maintenant, c'est en évitant de faire ce qu'escomptent les experts du FAIT. »

Elle battit en retraite. Changea son fusil d'épaule. « S'ils touchent à ce camp, l'aviation azanienne finira de ratiboiser ce qui reste de leur capitale. »

Il la regarda comme si elle était devenue cinglée.

« C'est la vérité. Il y a quatre jours, les Azaniens ont frappé Bamako, durement. Les dépôts d'essence, les casernes des commandos, le grand jeu. Depuis leurs porte-avions.

— Meerde… » Gresham sourit brusquement. Rien de rassurant dans ce sourire : c'était celui d'un fauve. « Dites-m'en un peu plus, Laura Webster.

— C'est pour cela qu'ils nous emmenaient sur leur site d'essais atomiques. Pour y faire une déclaration de propagande, pour effrayer les Azaniens. J'ai vu leur sous-marin nucléaire. J'ai même vécu à bord. Pendant des semaines.

— Bon Dieu. Vous avez vu tout ça ? De vos propres yeux ?

— Absolument. »

Il la croyait. Elle voyait bien que c'était dur pour lui, que c'étaient des nouvelles qui changeaient les fondements mêmes de son existence. Ou du moins de sa guerre, s'il y avait une différence entre sa vie et son combat. Mais il reconnaissait qu'elle lui disait la vérité. C'était comme un message passé entre eux, quelque chose d'élémentaire et d'humain.

Il marmonna : « Faut absolument qu'on fasse une interview. »

Une interview. C'est vrai qu'il avait une caméra, non ? Elle se sentit confuse, soulagée, obscurément honteuse. Elle chercha à

retrouver ses assises morales. Elles étaient toujours là. « D'abord, sauvez la vie de mon amie.

— On peut essayer. » Il se leva sur la selle, tira quelque chose de sa ceinture – un éventail blanc. Il l'ouvrit d'une secousse et le tint au-dessus de sa tête en l'agitant avec des mouvements précis de sémaphore. Pour la première fois, Laura avisa la présence d'un autre Targui – silhouette d'insecte, presque perdue dans la brume de chaleur, quinze cents mètres plus au nord. Clignotement saccadé d'une réponse.

Katje gémit à l'arrière, un grognement purement animal. « Ne lui donnez pas trop à boire, avertit Gresham. Humectez-la, plutôt. »

Laura retourna vers l'arrière.

Katje était éveillée, consciente. Il y avait quelque chose de vaste, d'essentiel, de terrifiant dans son calvaire. Il y avait si peu de choses que la discussion ou la réflexion pouvaient faire – pas question de débattre avec la mort. Son visage ressemblait à un crâne et elle était seule à se battre.

Tandis que passaient les heures, Laura fit ce qu'elle put. En quelques mots échangés avec Gresham, elle fit rapidement le tour des maigres secours qu'il pouvait fournir : des pansements pour la tête et les épaules de Katje. Des outres en cuir remplies d'une eau fade, au goût d'eau distillée. Pour la peau, un peu de graisse à l'odeur de saindoux. Des tartines de teinture noire sur les pommettes pour réduire l'éblouissement.

C'était la blessure dans le dos qui était la pire. Les bords étaient déchiquetés et Laura redoutait une infection rapide. La croûte s'ouvrit à deux reprises, sur les cahots les plus violents, laissant s'écouler une fine rigole de sang le long du dos de la jeune femme.

Ils s'arrêtèrent une fois quand ils heurtèrent un rocher et que la roue avant droite se mit à gémir. Puis une seconde, quand Gresham repéra ce qu'il crut être des avions de reconnaissance – en fait, un couple de vautours.

Au crépuscule, Katje se mit à marmonner à haute voix. Fragments épars de sa vie. Son frère avocat. Les lettres de sa mère sur du papier à fleurs. Les thés. Les cours de maintien. Dans son délire, son esprit cherchait à saisir une vision lointaine, à des kilomètres et des années de là. Un infime centre d'ordre humain au milieu d'un cercle d'horizon désolé.

Gresham continua de rouler jusque bien après la tombée de la nuit. Il semblait connaître la région. Elle ne le vit pas une seule fois consulter une carte.

Finalement, il s'arrêta dans les profondeurs ravinées d'un arroyo – un « oued », tel était son terme. Les fonds sableux du cours d'eau

asséché étaient encombrés de buissons bas qui puaient la créosote, recouverts de minuscules chatons urticants.

Gresham descendit, mit un sac en toile à l'épaule. Il dégaina sa machette incurvée et se mit à tailler des branches. « Les avions sont plus dangereux la nuit, expliqua-t-il. Ils se servent d'infrarouges. Si jamais ils nous tirent dessus, ils détecteront sans doute le scoot. » Il se mit à camoufler le buggy sous les branchages. « Alors, on va dormir un peu plus loin. Avec les bagages.

— Très bien », dit Laura. Elle descendit de l'arrière en rampant, moulue, crasseuse, rompue jusqu'à la moelle. « Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ?

— Vous pouvez vous mettre en tenue de désert. Regardez voir dans le sac à dos. »

Elle alla le chercher de l'autre côté du buggy et l'ouvrit à tâtons. Des chemises. Des sandales de rechange. Une longue tunique rembourrée en toile rêche bleu délavé, fripée, tachée. Elle se tortilla pour quitter sa veste de prison.

Dieu, comme elle se trouvait maigre. Elle voyait toute ses côtes. Maigre, vieille et épuisée, comme une bête à abattre. Elle se faufila dans la tunique – les coutures des épaules lui descendaient à mi-biceps et les manches lui arrivaient aux phalanges. Elle était toutefois épaisse et adoucie par l'usure. Elle était imprégnée de l'odeur de Gresham, comme s'il venait de l'étreindre.

Pensée étrange, qui lui donna le vertige. Elle était embarrassée. Elle offrait un sacré spectacle, pathétique. Gresham ne pouvait désirer une folle…

Le sol monta vers elle, la heurta. Elle resta allongée comme une masse, bras et jambes inertes, perplexe. Un passage de temps s'écoula, en vrac, douleur vague et déferlement de vertiges.

Gresham l'avait saisie par les bras.

Elle le regarda, ahurie. Il lui donna de l'eau. L'eau la ranima suffisamment pour qu'elle sente à nouveau sa propre détresse. « Vous vous êtes évanouie. » Elle hocha la tête, comprenant enfin. Gresham la souleva. Il l'emporta comme un amas de ballons ; elle se sentait légère, creuse, squelette d'oiseau.

Il y avait un abri accroché à la paroi de l'arroyo. Un coupe-vent avec un petit toit incurvé, en toile de tente mouchetée beige. Sous le toit, une forme sombre était penchée sur la silhouette en pyjama à rayures de Katje – un autre brigand targui, avec sa longue carabine en travers du dos. Gresham déposa Laura, échangea quelques mots avec l'homme qui hocha la tête sombrement. Laura rampa sous la tente, sentit de la laine rêche sous ses doigts – un tapis.

Elle se pelotonna dessus. Le Targui fredonnait vaguement pour lui-même, sous une rampe d'étoiles flamboyantes.

Elle fut réveillée par l'odeur du thé bouillant. L'aube se levait à peine, rougissant le ciel oriental. Quelqu'un avait jeté sur elle une couverture chaude durant la nuit. Elle avait aussi un oreiller, un sac en toile marqué d'une étrange écriture anguleuse. Elle s'assit, courbatue.

Le Targui lui tendit une tasse, délicatement, courtoisement, comme s'il s'agissait de quelque objet précieux. Le thé brûlant était brun foncé, mousseux et sucré, avec une forte odeur de menthe. Laura en but une gorgée. Il avait été bouilli, pas infusé, et le breuvage lui fit l'effet d'un puissant narcotique, astringent et fort. Il était infect, mais elle le sentit lui tapisser la gorge comme du cuir tanné, la blindant pour une nouvelle journée de survie.

Le Targui se détourna à moitié, timidement, et, d'un geste discret, souleva son voile. Il but bruyamment, avec plaisir. Puis il ouvrit un sac élastique qu'il lui présenta : des espèces de petites pastilles brunes – comme des cacahuètes. Une sorte de prom séchée. Ça avait un goût de sciure. Le petit déjeuner. Elle en mangea deux poignées.

Gresham émergea de la pénombre qui s'éclaircissait, silhouette énorme drapée jusqu'aux yeux, un nouveau sac passé à l'épaule. Il jetait par poignées quelque chose sur le sable, à petits gestes vifs, rituels. De la poudre traçante, peut-être ? Elle n'aurait su dire.

« Elle a passé la nuit », lui annonça Gresham en s'époussetant les mains. « Elle a même parlé un peu ce matin. Solides, ces Boers. »

Laura se leva, douloureusement. Elle se sentait honteuse. « Je ne suis pas très utile, hein ?

— Vous n'êtes pas dans votre univers, n'est-ce pas ? » Gresham aida le Targui à décrocher et plier la tente. « La poursuite n'a pas duré, ce coup-ci… On a planté quelques leurres thermiques, ça a dû détourner les avions. Ou ils nous prennent peut-être pour un commando azanien… C'est ce que j'espère. On pourrait provoquer quelque chose d'intéressant. »

Sa délectation la terrifiait. « Mais si le FAIT a la bombe… vous ne pouvez pas provoquer des gens qui peuvent anéantir des cités entières ! »

Il n'était pas impressionné. « Le monde est plein de cités. » Il consulta sa montre au bracelet de cuir tressé. « On a encore une longue journée devant nous, allons-y. »

Il avait rechargé le buggy – en transférant une partie des bagages sur un autre véhicule. Katje était allongée dans un nid de tapis, à l'ombre d'une bâche ; elle avait les yeux ouverts.

« Bonjour », murmura-t-elle.

Laura s'assit près d'elle, calant son dos et ses jambes. Graham mit le buggy en route. L'engin prit de la vitesse en gémissant à contrecœur

– la batterie faiblissait…

Elle prit le poignet de Katje. Pouls irrégulier, presque imperceptible. « On va vous reconduire auprès de vos compatriotes, Katje. »

Katje cligna des yeux, paupières pâles et marquées de veines. Elle se força à parler. « C'est un sauvage, un anarchiste.

— Essayez de vous reposer. Vous et moi, on va s'en sortir. Survivre pour tout raconter. » Le soleil apparut au-dessus de l'horizon, ampoule de chaleur jaune vif.

Le temps passa et la chaleur monta obstinément à mesure que défilaient les kilomètres. Ils quittaient le Sahara profond pour traverser à présent un terrain qui ressemblait un peu plus à du vrai sol. Ç'avait été jadis des pâturages – ils passèrent devant les cadavres de bétail momifié, comme d'antiques marionnettes de chiffon, étiques sous leur gaine de cuir craquelé.

Jamais elle n'avait réalisé l'ampleur du désastre africain. Il était à l'échelle d'un continent, planétaire. Ils avaient parcouru des centaines de kilomètres sans rencontrer âme qui vive, sans voir autre chose que quelques oiseaux tournoyants ou des traces de lézards. Elle avait cru Gresham cavalier, délibérément brutal, mais elle comprenait à présent à quel point le FAIT avec tout son arsenal était le cadet de ses soucis. Ils vivaient ici, ils étaient ici chez eux. Les bombardements nucléaires pouvaient difficilement faire empirer la situation. L'étendre, tout au plus.

En milieu d'après-midi, un avion du FAIT attaqua l'un des buggies des Touaregs et y mit le feu. Laura n'eut même pas l'occasion d'apercevoir l'appareil, d'assister à la rencontre mortelle, sinon par une lointaine colonne de fumée. Ils stoppèrent et s'abritèrent pendant une demi-heure, jusqu'à ce que l'engin-robot eût épuisé son carburant ou ses munitions.

Des mouches les avaient repérés sitôt qu'ils s'étaient arrêtés. D'énormes mouches sahariennes, agressives, qui se posaient sur les vêtements ensanglantés de Katje, comme attirées par un aimant. Il fallait les détacher, les balayer de la main, avant qu'elles daignent s'en aller. Même ainsi, elles se contentaient de décrire un petit cercle vrombissant avant d'atterrir à nouveau. Laura les chassait avec obstination, grimaçant chaque fois qu'elles se posaient sur ses lunettes, cherchant à aspirer l'humidité autour de son nez, de ses lèvres.

Enfin, la caravane éparpillée leur transmit un message optique. Le chauffeur avait survécu, indemne ; un compagnon l'avait ramassé puis avait remballé ce qui était récupérable de la cargaison.

« Eh bien, c'est fichu », lui dit Gresham comme ils repartaient. Il avait sorti d'elle ne savait où une vieille paire de lunettes de soleil réfléchissantes. « Ils savent désormais où on va, s'ils ne le savaient pas

déjà. Si on avait une once de bon sens, on se planquerait discrètement, on en profiterait pour récupérer, faire de la mécanique.

— Mais elle va mourir.

— Statistiquement, elle n'a même pas une chance de passer la nuit.

— Si elle y arrive, alors nous aussi.

— Pas bête, comme pari. »

Ils s'arrêtèrent à la tombée de la nuit dans un village de cultivateurs abandonné aux maisons sans toit, aux murs de pisé creusés par le vent. Les épineux avaient envahi les ruines d'un parc à bestiaux et une longue rigole sinueuse traversait l'aire de battage du village. Le fond des tranchées d'irrigation rudimentaires était tellement incrusté de sel qu'il formait une croûte scintillante. Le puits profond ceint de pierres était à sec. Des gens avaient vécu ici autrefois – de génération en génération, mille années de vie tribale.

Ils laissèrent le buggy caché dans une des maisons en ruine et montèrent leur camp dans les profondeurs d'une ravine, sous les étoiles. Laura avait repris des forces cette fois – le vertige et l'abattement l'avaient quittée. Le désert l'avait décapée au sable, jusqu'à une couche réflexe de vitalité sous-jacente. Elle avait cessé de se tourmenter. C'était une ascèse animale.

Gresham monta la tente et fit chauffer un bol de soupe à l'aide d'une résistance électrique. Puis il s'éclipsa pour aller, à pied, inspecter quelque avant-poste de sa caravane. Laura but avec reconnaissance le brouet huileux de protéines. Le fumet réveilla Katje.

« Faim, murmura-t-elle.

— Non, vous ne devriez pas manger.

— S'il te plaît, il faut que je mange. Juste un petit peu. Je veux pas mourir affamée. »

Laura réfléchit. De la soupe. Ce n'était sûrement pas pire que de l'eau.

— Tu as eu à manger », l'accusa Katje, le regard vitreux, spectral. « Plein. Et je n'ai rien eu.

— Bon, d'accord, mais pas trop.

— Il t'en restera.

— J'essaie de voir ce qui serait le mieux… » Pas de réponse, juste des yeux cernés de douleur, pleins de soupçon et d'un espoir fiévreux. Laura inclina son bol et Katje engloutit la soupe avidement.

« Bon Dieu, c'est quand même vachement mieux. » Elle sourit, acte de courage déchirant. « Je me sens mieux… Merci, oh ! merci ! » Elle se recoucha, pelotonnée, le souffle court.

Laura se rallongea dans sa djellaba raide de sueur et s'assoupit. Elle s'éveilla quand elle sentit Gresham grimper dans l'abri. Le froid pinçait de nouveau, ce froid lunaire du Sahara, et elle sentait la

chaleur qui émanait de son corps athlétique, mâle et carnivore. Elle s'assit et l'aida à se frayer un chemin sous la couverture.

« On a bien roulé aujourd'hui », murmura-t-il. Voix douce du désert, troublant à peine le silence. « Si elle vit, on peut être à son camp dans le courant de la matinée. J'espère qu'il ne sera pas bourré de commandos azaniens. Le bras armé de la loi et de l'ordre impérialistes.

— "Impérialiste." Ce mot ne veut rien dire pour moi.

— Vous pouvez le leur attribuer », dit Gresham. Il toisa Katje qui gisait inerte, inconsciente. « Jadis, on a pu croire que leur petite fourmilière était sur le point de disparaître, ils ont pourtant trouvé moyen de s'en sortir… Le reste de l'Afrique s'est effondré, et chaque année ils progressent un peu plus vers le nord, eux et leurs putains de flics et de règlements.

— Ils valent mieux que le FAIT ! Au moins, ils apportent de l'aide.

— Merde, Laura, la moitié du FAIT est composée de fascistes blancs qui ont fait sécession quand l'Afrique du Sud a opté pour le principe "un homme-une voix". Il n'y a pas un poil de différence entre eux… votre copine toubib tient peut-être une carotte au lieu d'un bâton, mais la carotte n'est jamais que le bâton par d'autres moyens.

— Je ne comprends pas. » Ça semblait si injuste. « Que voulez-vous ?

— Je veux la liberté. Il fouilla dans son sac en toile. Nous valons plus que vous ne l'imaginez, Laura, à nous voir en fuite de la sorte. La Révolution culturelle inadine – ce n'est pas un de ces noms creux, c'est réellement un combat culturel, pour lequel ils luttent, pour lequel ils meurent… Ça ne suffit pas à en faire quelque chose de noble et pur, seulement c'est ici que les deux courbes se croisent : celle de la population et celle des ressources. Elles se sont croisées en Afrique à un endroit baptisé désastre. Et après ça, tout le reste est devenu plus ou moins confus. Et plus ou moins criminel. »

Nouvelle vague de déjà vu. Elle rit doucement. « J'ai déjà entendu ça. À la Grenade, à Singapour, dans les planques de pirates. Vous êtes un insulaire, vous aussi. Une île nomade dans une mer déserte. » Elle marqua un temps d'arrêt. « Je suis votre ennemie, Gresham.

— Je le sais, lui dit-il. Je fais simplement mine de croire autrement.

— Ma place est là-bas, si jamais j'y retourne.

— Multinationaliste…

— Ce sont les miens. J'ai un mari et une enfant que je n'ai pas vus depuis deux ans. »

La nouvelle ne parut pas le surprendre. « Vous avez vécu la guerre. Vous pourrez retourner dans ce que vous appelez votre foyer, mais ce ne sera plus jamais pareil. »

C'était vrai. « Je le sais. Je le sens en moi. Le fardeau de tout ce que j'ai vu. »

Il lui prit la main. « Je veux que vous me racontiez tout. Tout sur vous, Laura, tout ce que vous savez. Je suis d'abord un journaliste. Je travaille sous d'autres noms. L'Interéseau de Sacramento, la vidéo-coopérative municipale de la ville de Berkeley, et une douzaine d'autres, épisodiquement. J'ai mes commanditaires. Et j'ai du vidéofard dans un de mes sacs. »

Il était tout à fait sérieux. Elle se mit à rire. Le rire lui liquéfia les os. Elle tomba contre lui dans le noir. Elle sentit ses bras l'entourer. Soudain, ils étaient en train de s'embrasser, sa barbe rêche lui raclait le visage. Elle avait les lèvres et le menton brûlés par le soleil, et elle sentait les poils de sa barbe percer la carapace graisseuse d'huile et de sueur. Son cœur se mit à palpiter follement, exaltation délirante comme si l'on venait de la jeter du haut d'une falaise. Il la cloua sous elle. Tout arrivait très vite et elle y était prête – plus rien n'importait.

Katje gémit tout haut à leurs pieds, voix cassée, inconsciente. Gresham s'arrêta, puis s'écarta d'elle en roulant. « Oh ! merde…, fit-il. Désolé.

— Pas grave, dit Laura, dans un souffle.

— C'est trop », dit-il à contrecœur. Il se redressa, dégagea son bras de sous sa tête. « Elle est là en train de crever, avec sa tenue d'évadée de Dachau… Et moi, j'ai laissé mes capotes dans le scoot.

— Je suppose qu'on en a besoin.

— Merde, un peu, tiens ! On est en Afrique. L'un de nous pourrait sans le savoir être porteur du virus depuis des années. » Carré, sans embarras. Fort.

Elle s'assit. Leur intimité faisait crépiter l'atmosphère. Elle lui prit la main, la caressa. Ce n'était pas difficile. Ça allait mieux entre eux, une fois la tension disparue. Elle se sentait prête à le recevoir, et heureuse de l'être. Le meilleur des sentiments humains.

« Pas de problème, lui dit-elle. Prends-moi dans tes bras. Serre-moi. C'est bon.

— Ouais. » Long silence. « Tu veux manger ? »

Son estomac gargouilla. « De la prom… Seigneur, j'en ai ma claque.

— J'ai de l'abalone de Californie et deux boîtes d'huîtres fumées que je réservais pour une occasion particulière. »

La faim la fit saliver. « Des huîtres fumées. Non. Vraiment ? »

Il tapota son sac en toile. « Ici même. Dans mes affaires personnelles. Pas question de les perdre, même s'ils mettaient le feu au scoot. Tiens-le, je vais allumer une bougie. » Il tira la fermeture à glissière. Une flamme crépita.

Elle plissa les yeux. « Les avions ne risquent pas de la voir ? »

La bougie s'alluma, l'éclairant à contre-jour. Couronne de cheveux rouquins. « Si c'est le cas, mourons en mangeant des huîtres. » Il sortit du fond du sac trois boîtes de conserve. Leur étiquette américaine bien brillante étincelait. Trésors merveilleux de l'empire de la consommation.

Il en ouvrit une avec son couteau. Ils mangèrent avec les doigts, à la nomade. L'arôme puissant submergea les papilles ratatinées de Laura, comme une avalanche ; lui inonda la tête ; le plaisir lui donnait le vertige. Son visage était brûlant, ses oreilles carillonnaient. « En Amérique, on peut en avoir tous les jours », dit-elle. Il fallait qu'elle le dise à haute voix, rien que pour mesurer l'ampleur de ce miracle.

« C'est meilleur encore quand on ne peut pas en avoir, remarqua-t-il. Un sacré truc, hein ? Totalement pervers. Comme de se flanquer des coups de marteau sur la tête, tant c'est agréable quand on arrête. » Il but le jus au fond de la boîte. « Certains sont accrochés comme ça.

— C'est pour ça que t'es venu dans le désert, Gresham ?

— Peut-être. Le désert est pur. Les dunes – tout en lignes et en formes. Comme un bon graphisme sur ordinateur. Il reposa la boîte. Mais ce n'est pas tout. Cet endroit est au cœur du désastre. Le désastre, c'est là où je vis.

— Mais tu es américain, remarqua-t-elle, en considérant Katje. Tu as choisi de venir ici. »

Il réfléchit. Elle le sentait élaborer sa réponse. Une confession délibérée.

« Quand j'étais gosse à l'école primaire, dit-il, des types des réseaux ont un jour débarqué dans ma classe avec leurs caméras. Ils voulaient connaître notre opinion sur l'avenir. Ils ont interrogé quelques-uns d'entre nous. La moitié dirent qu'ils voulaient être médecins, astronautes, les conneries habituelles. Et l'autre moitié s'imaginait simplement qu'ils rôtiraient au point zéro. » Il eut un sourire lointain. « J'étais un de ces gosses. Un tordu du désastre. Tu sais, on finit par s'y habituer, au bout d'un moment. On file là où on se sent mal dès que l'occasion se présente. » Il croisa son regard. « T'es pas comme ça, pourtant.

— Non. Née trop tard, je suppose. J'étais certaine de pouvoir améliorer les choses.

— Ouais. C'est mon excuse, à moi aussi. »

Katje s'agita, mollement.

« Tu veux un peu d'abalone ? »

Laura hocha la tête. « Merci, mais je peux pas. Je ne l'apprécierais pas, pas maintenant, pas devant elle. » Cette nourriture riche inondait son organisme d'une vague d'engourdissement. Elle posa la tête sur son épaule. « Est-ce qu'elle va mourir ? »

Pas de réponse.

« Si elle meurt, et que tu ne rejoins pas le camp, que vas-tu faire de moi ? »

Long silence. « Je te mettrai dans mon harem où je couvrirai ton corps d'argent et d'émeraudes.

— Bon Dieu. » Elle le fixa. « Quel merveilleux mensonge.

— Non, bien sûr que non. Je trouverai bien moyen de te ramener dans ton Réseau.

— Après l'interview ? »

Il ferma les yeux. « Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, en fin de compte. Tu pourrais avoir un avenir dans le monde extérieur, si tu restes bouche cousue, sur le FAIT, la bombe et Vienne. Mais si t'essaies de raconter ce que tu sais… c'est un risque.

— Je m'en fiche, dit-elle. C'est la vérité et le monde a le droit de la connaître. Je dois la dire, Gresham. Tout dire.

— Ce n'est pas malin, remarqua-t-il. Ils te mettront au placard. Ils n'écouteront pas.

— Je les forcerai à écouter, j'en suis capable.

— Non, tu ne pourras pas. Tu finiras comme moi, un non-individu. Censuré, oublié. Je sais, j'ai essayé. Tu n'es pas de taille à changer le Réseau.

— Personne n'est de taille. Mais il faut qu'il change. »

Il souffla la chandelle.

Katje les réveilla avant l'aube. Elle avait vomi et toussait. Gresham alluma la chandelle, rapidement, et Laura alla s'agenouiller auprès d'elle.

Katje était ballonnée, brûlante de fièvre. Sa cicatrice à l'abdomen s'était rouverte et s'était remise à saigner. La blessure sentait mauvais, une odeur de mort : la merde et l'infection. Gresham tint la chandelle au-dessus d'elle. « Une péritonite, j'ai l'impression. »

Laura sentit le désespoir l'envahir. « J'aurais pas dû lui donner à manger.

— Tu lui as donné à manger ?

— Elle me suppliait ! J'étais obligée ! C'était un geste charitable…

— Laura, on n'alimente pas quelqu'un qui a reçu une balle dans le ventre.

— Bordel de merde ! Il n'y a rien à faire avec quelqu'un dans son état… » Elle essuya des larmes de rage. « Et puis merde, elle va mourir, de toute façon !

— Elle n'est pas encore morte. On n'a plus beaucoup de route à faire. Allons-y. »

Ils la chargèrent dans le buggy, titubant dans le noir. Incroyablement, Katje se mit à parler. À marmonner, en anglais et en afrikaans. Des prières. Elle ne voulait pas mourir et voilà qu'elle

implorait Dieu. Le Dieu fou quel qu'il soit, qui régentait l'Afrique, comme s'il était le témoin et l'instigateur de tout cela.

Le camp était un carré de quinze cents mètres de côté, formé de blocs de béton blanc ceints d'une haute clôture de barbelés. Ils remontèrent une allée, bordée de grillage de chaque côté, qui menait au centre du camp.

Des enfants s'étaient précipités contre la clôture. Par centaines, visages défilant dans le brouillard. Laura ne pouvait pas les regarder. Elle fixait un visage isolé au milieu de la foule. Une adolescente noire en tablier rouge vif, sorti d'un ballot de vêtements envoyés d'Amérique. Une douzaine de montres numériques en plastique bon marché pendaient comme des bracelets à ses avant-bras décharnés.

Elle avait accroché le regard de Laura. Cela la galvanisa. Elle passa les bras entre les mailles du grillage et l'implora d'une voix enthousiaste, en français : « Mam'zelle, mam'zelle ! Le thé de Chine, mam'zelle ! La canne à sucre ! » Gresham continua de rouler, résolument. La fillette hurla plus fort, secouant la grille avec ses bras maigres, mais sa voix fut noyée sous les cris des autres. Laura faillit se retourner pour regarder derrière elle, mais se retint au tout dernier moment, humiliée.

Il y avait une grille un peu plus loin. Un parachute militaire rayé avait été tendu pour donner de l'ombre. Soldats noirs en tenue de désert mouchetée, coiffés d'un chapeau à large bord, l'insigne de leur régiment épinglé sur le côté. Des commandos, jugea-t-elle, des troupes azaniennes. Derrière la grille fermée s'étendait un camp plus petit au sein du camp, aux bâtiments plus hauts, des préfabriqués en tôle cylindrique, un héliport. Un centre administratif.

Gresham ralentit. « Pas question que j'entre dans ce putain d'endroit.

— Tout va bien. Je m'occupe de tout. »

L'un des gardes donna un coup de sifflet et leva la main. Ils lorgnèrent curieusement ce buggy solitaire, pas particulièrement inquiets. Ils avaient l'air bien nourris. Des soldats de la ville. Des amateurs.

Laura bondit du véhicule, les pieds flottant dans les sandales de rechange de Gresham. « Un médecin ! hurla-t-elle. J'ai une Azanienne blessée, elle fait partie du personnel du camp ! Qu'on amène une civière ! »

Ils se précipitèrent pour regarder. Resté en selle, dans sa robe flottante, la tête voilée et enturbannée, Gresham regardait dans le vague, au-dessus d'eux. Un galonné s'approcha d'elle. « Et vous, qui êtes-vous, bordel ?

— Je suis celle qui l'a amenée ici. Dépêchez-vous, elle est

mourante ! Lui, c'est un journaliste américain et il est en liaison-son, alors vous avez intérêt à surveiller votre langage, caporal. »

L'officier la toisa. Tunique maculée, chemise crasseuse en turban autour de la tête, cernes de graisse noire sous les yeux.

« Lieutenant, rectifia-t-il, blessé. Mon grade est lieutenant, mademoiselle. »

Elle parla à l'un des administrateurs azaniens dans l'un de leurs longs baraquements préfabriqués. Les étagères murales débordaient de boîtes de conserve, de matériel médical, de pièces détachées emballées dans la graisse. L'épaisse couche d'isolant sur les parois cylindriques et le plafond étouffait le grondement des climatiseurs.

Un fidèle serviteur vêtu d'une veste blanche, les joues sillonnées de balafres tribales, vint leur distribuer des bidons de Fanta orange glacé.

Elle ne leur avait fourni qu'une version ultra-simplifiée des événements mais les Azaniens étaient nerveux et perplexes ; ils ne semblaient pas attendre grand-chose d'une apparition du désert dans son genre. Le directeur du camp était un Azanien noir corpulent et fumeur de pipe qui répondait au nom d'Edmund Mbaqane. Mbaqane faisait de louables efforts pour paraître bureaucratiquement imperturbable et parfaitement maître de la situation. « Nous vous sommes tout à fait reconnaissants, madame Webster… Pardonnez-moi si j'ai pu paraître abrupt au premier abord. Entendre encore une fois un exemple des exactions du régime génocide de Bamako – il y a de quoi vous faire bouillir. »

Mbaqane n'avait pas bouilli trop fort – aucun des Azaniens non plus, d'ailleurs. C'étaient des civils à des milliers de kilomètres de leur foyer, en première ligne, et ils étaient à cran. Certes pas mécontents d'avoir récupéré leur otage – un membre de leur équipe – mais elle n'était pas passée par les voies diplomatiques et, manifestement, ça les préoccupait.

Le corps de l'Action civile azanienne semblait avoir été composé dans une perspective politique d'équité multiraciale : il y avait deux employés noirs (« de couleur »). Un peu plus tôt, Laura avait fugitivement croisé une petite femme voûtée, aux cheveux nattés et chaussée de tennis, le Dr Chandrasekhar – mais elle était en ce moment à la clinique, au chevet de Katje. Laura présumait que ce petit bout de bonne femme était la vie et l'âme de cet endroit – c'était elle qui parlait le plus vite et semblait la plus crevée.

Il y avait également un Afrikaner du nom de Barnaard, apparemment une sorte de diplomate ou d'agent de liaison. Il avait les cheveux bruns mais sa peau était d'un noir luisant, artificiel. Barnaard semblait mieux appréhender que les autres la situation politique, ce

qui était sans doute la raison pour laquelle il empestait le whisky et se tenait toujours près du capitaine de parachutistes. Ce capitaine était un Zoulou, un rude client, un affreux qu'on aurait fort bien imaginé dans une rixe de bar.

Ils étaient tous morts de trouille. Ce qui expliquait pourquoi ils s'échinaient à la rassurer. « Vous pouvez dormir tranquille, madame Webster, lui dit le directeur. Le régime de Bamako ne va pas se hasarder dans de nouvelles aventures ! Ils ne risquent pas de revenir importuner ce camp. Pas tant que notre porte-avions l'*Oom-Pau* patrouillera dans le golfe de Guinée.

— Un fameux vaisseau », commenta le capitaine de paras.

Barnaard acquiesça en allumant une cigarette. Il fumait des Panda chinoises, sans filtre. « Après l'incident d'hier, le Niger a protesté contre la violation de son espace aérien dans les termes les plus vigoureux. Et le Niger est signataire des accords de Vienne. Nous attendons l'arrivée de délégués de Vienne, ici même, dès demain matin. Quel que soit leur différend avec nous, je ne crois pas que Bamako se risquerait à froisser les Viennois. »

Laura se demanda si Barnaard croyait ce qu'il venait de dire. Les isolationnistes azaniens semblaient avoir bien plus confiance en Vienne que les gens plus au fait des choses. « Vous avez encore de cette lotion solaire ? » lui demanda Laura.

Il prit un air vexé. « Pardon ?

— Je voulais vérifier l'étiquette… Vous savez qui la fabrique ? »

Il s'épanouit. « Certainement. Une firme brésilienne. Unitika-quelque chose.

— Rizome-Unitika.

— Oh ! alors comme ça, elle fait partie de la maison, n'est-ce pas ? » Barnaard hocha la tête, comme si cela expliquait bien des choses. « Enfin, je n'ai rien contre les multinationales ! Si jamais vous avez envie de vous remettre à investir… avec un encadrement adéquat, bien sûr… »

Une imprimante se mit à crépiter. Des nouvelles du pays. Les autres s'éloignèrent vers l'appareil. Le directeur Mbaqane se rapprocha de Laura. « Je ne suis pas sûr de bien saisir le rôle de ce journaliste américain que vous avez mentionné.

— Il était avec les Touaregs. »

Le directeur essaya de ne pas paraître perplexe. « Oui, nous avons effectivement quelques soi-disant Touaregs dans le secteur, ou plutôt, des Kel Tamasheks… Je parie qu'il désirait s'assurer qu'on les traite de manière juste et équitable ?

— Son intérêt serait plutôt culturel, dit Laura. Il a effectivement évoqué l'éventualité d'un entretien avec eux.

— Culturel ? Ils s'en sortent fort bien… Peut-être que je pourrais

lui envoyer une députation de nos anciens chefs tribaux – histoire d'apaiser ses inquiétudes. Nous offrons volontiers notre protection à tout groupe ethnique dans le besoin – Bambaras, Markas, Songhaïs… Nous avons un assez fort contingent de Sarakolés, qui ne sont même pas citoyens nigériens. »

Il semblait attendre une réponse. Laura but une gorgée de soda à l'orange et hocha la tête. Barnaard revint vers eux – il avait rapidement jugé le message sans importance. « Oh non ! Pas encore un journaleux, pas maintenant. »

Le directeur le fit taire d'un regard. « Comme vous pouvez le constater, madame Webster, nous sommes légèrement débordés pour l'instant… Mais enfin, si vous *exigez* une visite guidée, je suis sûr que M. Barnaard sera positivement ravi de, hum, d'expliquer notre politique devant la presse internationale.

— Vous êtes fort aimable, dit Laura. Malheureusement, je dois mener cet entretien moi-même.

— Eh bien, je comprends tout à fait – ce doit être un sacré scoop. Des otages, libérées des tristement célèbres geôles de Bamako. » Il tripota sa pipe, l'air paternel. « Cela va certainement alimenter les conversations en Azanie. L'une des nôtres, revenue de sa détention. Un sacré coup de fouet pour notre moral – spécialement au milieu de cette période de crise. » Le directeur, à travers elle, s'adressait à ses propres troupes. Et là aussi, ça avait l'air de marcher – il était en train de leur regonfler le moral. L'homme remonta dans son estime.

Il poursuivit : « Je sais que le Dr Selous et vous devez être – que vous êtes – très proches. Les liens sacrés entre celles et ceux qui ont lutté ensemble pour leur liberté ! Mais vous ne devez pas vous inquiéter, madame Webster. Nos prières vont à Katje Selous ! Je suis sûr qu'elle s'en sortira !

— Je l'espère. Prenez bien soin d'elle. Elle a été courageuse.

— Une héroïne nationale ! Bien évidemment. Et si nous pouvons faire quoi que ce soit pour vous…

— Je pensais… peut-être une douche. »

Mbaqane se mit à rire. « Sapristi. Mais bien sûr, ma chère. Et les habits… Sara est à peu près de votre taille…

— Je vais garder cette, euh, djellaba. » Là, elle l'avait intrigué. « Je veux passer devant la caméra habillée ainsi, c'est mieux pour l'image.

— Oh ! je vois… oui. »

Gresham était en train d'effectuer un panoramique à la lisière du camp. Laura fit un détour, en prenant garde d'entrer dans le champ.

La beauté de son visage la frappa. Il s'était rasé et s'était fait un maquillage vidéo complet : ombre à paupières, rouge à lèvres, poudre.

Sa voix aussi avait changé : douce et mélodieuse, chaque mot prononcé avec la précision d'un présentateur de journal.

« … l'image même de la désolation. Pourtant le Sahel abritait jadis les États les plus puissants, les plus prospères de l'Afrique noire. L'empire songhaï, les empires du Mali et du Ghana, la ville sainte de Tombouctou avec ses lettrés et ses bibliothèques. Pour le monde musulman, le Sahel était synonyme de richesse éblouissante, avec son or, son ivoire, ses moissons abondantes. D'immenses caravanes traversaient le Sahara, des flottes de pirogues emplies de trésors descendaient le fleuve Niger… »

Elle passa derrière lui. Le reste de sa caravane était arrivé et les Touaregs avaient dressé leur camp. Non plus les tentes de toile sous lesquelles ils s'étaient entassés au cours du raid, mais six vastes abris d'aspect robuste. C'étaient des dômes préfabriqués, recouverts de toile camouflée. À l'intérieur, ils étaient renforcés par des membrures métalliques supportant un grillage.

De l'arrière de leurs arachnéennes jeeps du désert, les nomades étaient en train de dérouler de longues pistes articulées qui ressemblaient à des chenilles de char. Sous la lumière crue de l'après-midi, elles avaient les reflets noirs du silicium. C'étaient de longues rangées de panneaux solaires.

Ils raccordèrent les cellules aux moyeux de roues de leurs buggies à l'aide de longs câbles électriques. Tous leurs gestes avaient une fluide aisance ; c'était comme s'ils abreuvaient des dromadaires. Ils devisaient tranquillement en tamashek.

Tandis qu'un groupe rechargeait les accus, les autres déroulaient des matelas à l'ombre de l'un des dômes. Ils se mirent à faire chauffer le thé avec un thermoplongeur électrique. Laura les rejoignit. Sa présence parut les gêner un peu, mais ils l'acceptèrent comme une intéressante anomalie. L'un d'eux sortit un tube de protéine d'une antique sacoche en cuir et le fendit sur son genou. Il lui en offrit une poignée humide, en s'inclinant. Elle racla la substance du bout de ses longs doigts, la mangea et le remercia.

Gresham arriva avec son cadreur. Il était en train d'essuyer méticuleusement son visage poudré à l'aide d'un chiffon gras. « Comment ça s'est passé au camp ?

— Je n'étais pas sûre qu'ils me laisseraient ressortir.

— Ce n'est pas leur méthode, dit Gresham. Le désert suffit à boucler les gens là-dedans… » Il s'assit près d'elle. « Leur as-tu parlé de la bombe ? »

Elle fit non de la tête. « Je voulais, mais j'ai vraiment pas pu. Ils sont déjà tellement à cran, et ils ont des commandos armés… Mais Katje leur dira, si elle s'en tire. Tout est si confus… moi-même, je suis dans une telle confusion. J'ai eu peur qu'ils paniquent et me bouclent.

Et toi avec… »

L'idée l'amusa. « Quoi ? Venir se frotter à nous ? Je crois pas. » Il tapota la caméra. « J'ai eu une conversation avec ce capitaine de paras, quand il est venu faire sa petite tournée d'inspection… Je sais comment il pense. La tactique classique des Afrikaners : on range les chariots bâchés en cercle, tout le monde aux remparts, prêt à repousser les Zoulous. Bien sûr, il est lui-même zoulou, mais il a lu les manuels d'instruction… Sauf qu'il se retrouve avec un plein camp de réfugiés, des sauvages, de vrais enfants, à maintenir calmes et pacifiques… En tout cas, il nous juge amicaux. Pour l'instant.

— Vienne va débarquer, également.

— Seigneur ! » Gresham réfléchit. « Un peu de Vienne, ou beaucoup de Vienne ?

— Ils n'ont pas dit. Je suppose que cela dépendra de ce qu'ils cherchent. Ils m'ont servi leur rengaine sur des protestations émises par le gouvernement du Niger.

— Eh bien, ce n'est pas le Niger qui va nous aider, des chars soviétiques vieux de quatre-vingts ans et une armée qui se révolte et incendie Niamey un an sur deux… S'ils sont une tripotée, ça pourrait être ennuyeux. Mais Vienne n'enverrait jamais toute une délégation dans un camp de réfugiés. S'ils doivent faire une démonstration de force contre le Mali, ils se contenteront de frapper Bamako.

— Même pas. Ils ont trop peur de la bombe.

— Je sais pas. Les agents de renseignement font de très mauvais soldats mais ils ont quand même pris la Grenade il y a six mois, et c'était quand même un morceau coriace.

— Hein ? Ils ont réussi à envahir la Grenade ?

— Ils ont délogé ces pirates de leurs trous à rats… Avec une tactique idiote, pourtant : l'attaque de front… d'un maladroit… Ils ont perdu plus de douze cents hommes dans l'affaire. » Il haussa les sourcils devant sa surprise. « T'as bien été à la Grenade, Laura – je pensais que t'étais au courant. Le FAIT aurait dû te l'annoncer – c'était un tel triomphe pour leur fichue politique.

— Ils ne m'ont jamais rien dit. Rien du tout.

— Leur culte du secret. C'est leur raison de vivre. » Il se tut un instant, l'œil tourné vers le camp. « Allons bon. Voilà qu'ils nous ont expédié un échantillon de leurs Tamasheks apprivoisés… »

Gresham se retira sous le dôme en faisant signe à Laura de le suivre. Une demi-douzaine de pensionnaires du camp arrivaient à l'extérieur, en traînant la jambe.

C'étaient des vieillards. Vêtus de T-shirts, de casquettes de base-ball en papier, de sandales chinoises en caoutchouc et de pantalons en synthétique effilochés.

Les Touaregs inadines les accueillirent avec leur politesse rituelle

et languissante. Gresham traduisait pour elle. Le seigneur va bien ? Oui, très bien, et vous-même ? Moi-même et les miens allons très bien, merci. Et les gens de mon seigneur, vont-ils bien également ? Oui, très bien. Alors Dieu soit loué. Oui, Dieu soit loué, mon seigneur.

L'un des Inadines leva haut la bouilloire et se mit à verser le thé en un long filet cérémonieux. Tout le monde fut servi. Puis il le remit à bouillir, versant du sucre brut dans une théière déjà à moitié garnie de feuilles. Ils devisèrent ainsi quelque temps, poliment assis en rond et dégustant le thé, chassant sans irritation les mouches qui tournoyaient. Le plus virulent de la chaleur diurne se dissipa.

Gresham traduisait pour elle – étranges fragments de platitudes solennelles. Eux-mêmes se tenaient en retrait, au fond de la tente, en dehors du cercle. Le temps s'écoulait avec lenteur mais Laura n'était pas mécontente d'être assise près de lui et de laisser son esprit s'assécher comme le désert.

Puis l'un des Inadines sortit une flûte. Un second trouva un xylophone complexe formé de lames de bois et de gourdes liées par des bandes de cuir. Il l'essaya, par petites touches, retendant une corde, tandis qu'un troisième fouillait dans sa robe. Il tira une dragonne en cuir. Au bout pendait un synthétiseur de poche.

L'homme à la flûte ouvrit son voile ; son visage noir était marqué du bleu de la teinture indigo maculée de sueur. Il joua une trille rapide, et les autres embrayèrent.

Le rythme s'accéléra, hautes notes résonantes du xylophone en bourdon, pépiement atonal de la flûte, basse sinistre, étrangement primordiale du synthé.

Les autres ponctuaient la musique de claquements de mains et de brusques cris perçants derrière leur visage voilé. Soudain, l'un d'eux se mit à chanter en tamashek. « Il évoque son synthétiseur, murmura Gresham.

— Que dit-il ? »

Je respecte humblement les actes du Très-Haut,
Qui offrit au synthé ce qui vaut mieux qu'une âme.
Car aussitôt qu'il joue, les hommes sont muets
Et leurs mains sur leur voile masquent leurs émotions.
Les tracas de la vie me poussaient vers la tombe,
Mais grâce au synthétiseur,
Dieu m'a rendu le goût de vivre.

La musique s'arrêta. Les réfugiés du camp applaudirent un peu puis cessèrent, confus. Gresham consulta sa montre puis se leva, traînant sa caméra. « Ce n'est qu'un avant-goût, dit-il à Laura. Ils reviendront jouer, plus tard – en amenant leur famille, j'espère.

— Faisons cette interview. »

Il hésita. « T'es sûre que tu es prête ?

— Ouais. »

Elle le suivit sous une autre tente. Gardée par deux des Touaregs inadines, elle contenait l'ensemble de leurs bagages. Il y avait des tapis par terre et une batterie de rechange pour les buggies. On y avait raccordé un clavier et un écran – un modèle spécial avec une console en séquoia gravé à la main.

Gresham s'assit en tailleur devant l'appareil. « Je déteste cette fichue machine », annonça-t-il en faisant courir négligemment sa main sur ses lignes douces. Il brancha sa vidéocaméra à l'une des prises d'entrée de la console.

« Gresham, où est ta trousse de maquillage ? »

Il la lui passa. Laura déplia le miroir. Elle était si maigre et décharnée – une allure d'anorexique, la rage impuissante qu'on retourne contre soi.

L'enfer. Elle plongea le bout des doigts dans la poudre, tartina ses joues creuses. Quelqu'un allait devoir payer.

Elle se mit du rouge aux lèvres. « Gresham, il faut qu'on imagine un moyen de bousculer ces Azaniens. Ils sont vieux jeu, avec une drôle de conception de l'information. Pas question que je m'approche de leur putain de télex, et ils voudront tout régler en accord avec Pretoria.

— On a pas besoin d'eux, dit-il.

— Si ! Si on veut atteindre le Réseau ! Et ils vont vouloir visionner la bande d'abord – ils apprendront tout. »

Gresham hocha la tête. « Laura, regarde autour de toi. »

Elle reposa le miroir et obtempéra : ils étaient sous un dôme. Du tissu tendu sur des membrures métalliques et du grillage de poulailler.

« Tu es assise sous une parabole satellite », lui dit-il.

Elle était sidérée. « Vous avez accès aux satellites ?

— Comment diable veux-tu contacter autrement le Réseau en plein milieu du Sahara ? La couverture est lacunaire mais durant les périodes de suivi convenables, on peut réaliser une transmission.

— Mais comment arrivez-vous à faire ça ? D'où provient l'argent ? » Une horrible pensée lui vint. « Gresham, est-ce que tu diriges une planque de données ?

— Non. J'ai fréquenté les pirates, malgré tout. Depuis le début. » Il se tut, songeur. « Peut-être que je pourrais m'y mettre à mon tour. Il y a moins de compétition et je trouverais toujours à employer le fric.

— Ne fais pas ça. N'y songe même pas.

— Tu dois sacrément bien connaître ce genre de boulot. Tu pourrais être ma conseillère. » La blague tomba complètement à plat. Il la considéra, méditatif. « Z'auriez vite fait de me sauter sur le râble,

pas vrai ? Toi et tes petites légions de multinationalistes purs et durs. »

Elle ne dit rien.

« Désolé, reprit-il. Mais peu importe, pour l'instant… Toujours est-il que je ne voudrais pas expédier cette bande à une planque de données.

— Que veux-tu dire ? Où voudrais-tu l'expédier ?

— Mais à Vienne, pardi ! Qu'ils voient que je suis au courant – que j'ai pris le pas sur eux. Le FAIT détient la bombe et ils font chanter Vienne. Alors Vienne a passé un marché avec eux – ils flanquent une dérouillée aux pirates dans leurs planques, tandis qu'eux couvriront les terroristes nucléaires. Seulement Vienne a échoué, et moi je sais qu'ils ont échoué. Pour me clore le bec, ils pourraient bien s'aviser de me traquer et de me descendre, mais j'ai pris toutes mes précautions pour éviter ça. Avec un peu de chance, ils chercheront plutôt à m'acheter. Avant de me ficher la paix – comme ils ont fichu la paix au Mali.

— Ça ne suffit pas ! Tout le monde doit savoir. Le monde entier. »

Gresham hocha la tête. « Je crois qu'on pourrait forcer la main aux Viennois, en jouant serré. Ça ne les dérange pas d'acheter les gens, quand ils y sont obligés. Ils achèteront notre silence. Plus que tu ne pourrais l'imaginer. »

Elle leva le miroir devant son visage. « Désolée, Gresham. Mais je me contrefiche purement et sincèrement de Vienne et de son fric. Je ne fonctionne pas comme ça. Ce qui m'importe, moi, c'est le monde dans lequel je suis obligée de vivre.

— Je ne vis pas dans ton monde. Tant pis si ça me fait paraître grossier. Mais je peux au moins te dire ça : si t'as envie de retourner là-bas, de redevenir qui-tu-dois-être, de vivre ta petite vie pépère dans ton joli petit univers, alors t'as intérêt à ne pas y faire de vagues… Moi, je pourrai peut-être survivre à un coup pareil, en filant me planquer au fin fond du désert, mais je doute fort que toi tu y arrives. Le monde n'en a strictement rien à cirer de la noblesse de tes motifs – il va te rouler dessus, recta. C'est comme ça que ça marche. » Il était en train de lui faire un cours. « Tu peux l'ébranler un peu, entailler un petit coin par-ci par-là, mais tu ne peux pas bloquer le monde à toi toute seule… »

Elle examina ses cheveux dans la glace. Des cheveux hirsutes de prisonnière. Elle les avait lavés au camp et la chaleur sèche les avait fait bouffer. Ils se dressaient sur sa tête, comme une explosion.

Il insistait : « Ça ne vaut même pas le coup d'essayer. Le Réseau ne passera jamais cette bande, Laura. Les agences de presse ne diffusent jamais les cassettes d'otages des terroristes. Hormis Vienne, qui sait que c'est vrai, tout le monde croira que c'est un tissu de conneries. Que tu parles sous la contrainte ou que toute l'histoire est

un coup monté.

— T'as bien filmé le site d'essais nucléaires, hein ? Tu pourrais coller la séquence à ma déclaration. On verra si ça aussi, ils le réfuteront !

— Je le ferai, bien sûr – mais ils pourront le réfuter quand même.

— T'as entendu mon histoire. Je suis arrivée à t'y faire croire, non ? C'est bien arrivé, Gresham. C'est la vérité.

— Je le sais bien. » Il lui tendit une gourde en cuir.

« J'en suis capable, lui dit-elle, la voix crispée. De bloquer le monde. Et pas simplement un petit coin, mais toute cette grande masse écrasante. Je sais que j'en suis capable. C'est dans mes cordes.

— Vienne y mettra le holà.

— Vienne va se faire emporter. » Elle pressa sur la gourde pour boire à la régalade puis lança la trousse de maquillage hors du champ de la caméra. Elle déposa la gourde près de son genou.

« De toute façon, c'est trop gros pour que je le garde en moi. Faut que ça sorte. Que je le raconte. Maintenant. C'est tout ce que je sais. » À la vue de la caméra, quelque chose s'était mis à gonfler en elle, avec la vigueur sauvage d'une bouffée d'adrénaline. Un truc électrique. Tout ça, la peur, l'étrangeté, la douleur, bien serré dans une petite boîte en fer. « Enregistre-moi, Gresham. Je suis prête. Tourne.

— C'est parti. »

Elle fixa le monde dans son œil de verre. « Je m'appelle Laura Day Webster. Je vais commencer par ce qui m'est arrivé à bord de l'*Ali-Khamenei,* au large de Singapour… »

Elle se mua en une fibre de verre, un simple conduit : pas de texte écrit, elle improvisait, mais cela coulait avec vigueur et naturel. Comme une force prête à l'emporter indéfiniment. La vérité, qui se déversait à travers elle.

Gresham l'interrompit avec des questions. Il en avait une liste préparée à l'avance. Précises, judicieuses. C'était comme s'il la poinçonnait. Ça aurait dû faire mal mais cela ne fit qu'ouvrir les digues. Elle atteignit un niveau qu'elle n'avait jamais atteint auparavant. Une extase, l'art dans toute sa fluide pureté. La possession.

Impossible de tenir ce rythme. Le temps s'était suspendu pendant qu'elle le maintenait, mais elle le sentit faiblir. Elle était enrouée, se sentit trébucher un peu, glisser sur les bords, la passion qui tourne au bafouillage.

« C'est dans la boîte, dit-il enfin.

— Vous pouvez répéter la question ?

— Je n'en ai plus. Ça y est. Terminé. » Il éteignit la caméra.

« Oh. » Elle s'épongea les paumes sur le tapis, d'un geste absent. Vidée. « Combien de temps ça a duré ?

— Tu as parlé quatre-vingt-dix minutes. Je crois que je peux ramener ça à une heure. »

Quatre-vingt-dix minutes. Elle aurait cru dix. « Comment j'étais ?

— Incroyable. » Le ton était respectueux. « Et le moment où ils ont survolé le camp – c'est le genre de truc que personne au monde ne pourrait simuler. »

Elle le regarda, interdite. « Quoi ?

— Tu sais bien. Quand les avions sont passés au-dessus du camp en rase-mottes… » Il la dévisagea. « Les avions. Les Maliens viennent de survoler le camp.

— J'ai même pas entendu.

— Eh bien, t'as levé les yeux, Laura. Et t'as attendu. Et puis tu t'es remise à parler.

— J'étais possédée par le démon. Je ne sais même plus ce que j'ai pu raconter. » Elle effleura sa joue d'un doigt. Elle le retira noir de mascara. Bien sûr… elle avait pleuré. « J'ai bien étalé tout mon maquillage. Et tu m'as laissée faire…

— Cinéma-vérité. C'est du vrai. De la matière brute. Comme une grenade de combat.

— Alors, balance-la », lui lança-t-elle. Prise de vertige. Elle se laissa aller et tomba lourdement en arrière. Sa tête heurta un caillou dissimulé sous le tapis mais la douleur brusque et sourde semblait un élément central de l'expérience.

« Je ne savais pas que ce serait comme ça », avoua-t-il. Il y avait vraiment de la peur dans sa voix. C'était comme si, pour la première fois, il venait de se rendre compte qu'il avait quelque chose à perdre. « Ça pourrait bien arriver – que ce truc se trouve lâché sur le Réseau. Et que les gens arrivent finalement à y croire. » Il se trémoussa, mal à l'aise. « Faut d'abord que j'envisage toutes les éventualités. Imagine que Vienne *tombe !* Ça serait super, mais ils pourraient aussi se réformer et revenir à l'attaque, cette fois avec des dents encore plus longues. Auquel cas, j'aurai tout foutu en l'air, moi et tout ce que j'ai tenté de créer ici. C'est le genre de conneries qui peuvent se présenter, quand on balance des grenades de combat.

— Mais *il faut* le lâcher, ce truc ! dit-elle avec passion. Il finira bien par l'être, un jour ou l'autre. Le FAIT est au courant, Vienne est au courant, peut-être même des gouvernements… Un secret aussi énorme est destiné à sortir, tôt ou tard. Ça ne tient pas qu'à nous. Il se trouve simplement qu'on était sur place.

— J'aime bien ce genre de raisonnement, Laura. Ça nous fera une belle jambe s'ils nous coincent.

— Aucune importance. De toute façon, ils ne peuvent pas nous toucher, si tout le monde apprend la vérité ! Allons, Gresham ! T'as tes putains de satellites, alors imagine un moyen de passer le message,

merde ! »

Il soupira. « C'est déjà fait », dit-il simplement. Il se releva et passa devant elle, en déroulant une bobine de câble. Au bout d'un moment, elle se redressa sur un coude et regarda dehors, par l'ouverture triangulaire de la porte, le cherchant. C'était déjà la fin de l'après-midi et les Touaregs étaient en train de basculer deux des dômes. Bouches béantes comme des tasses à thé ouvertes au ciel sec du Sahara.

Gresham revint. Il la regarda, étendue sur le tapis, le souffle court. « Tu te sens bien ?

— Je suis vidée. Éviscérée. Absoute.

— Ouais. T'as parlé exactement comme ça. De bout en bout. » Il s'assit en tailleur devant sa console et se mit à taper, avec soin.

Plusieurs minutes passèrent.

Une voix féminine jaillit de la console.

« Attention, source d'émission en Afrique du Nord, latitude dix-huit degrés, dix minutes, quinze secondes ; longitude cinq degrés, dix minutes, dix-huit secondes. Vous émettez sur une fréquence réservée par la Convention Internationale des Communications à un usage militaire. Veuillez immédiatement libérer la fréquence. »

Gresham s'éclaircit la voix. « Vassili est-il là ?

— Vassili ?

— Ouais. Da.

— Da. D'accord, ça se présente bien, ne quittez pas, s'il vous plaît. »

Quelques instants plus tard, une voix masculine vint à l'antenne. Son anglais n'était pas aussi bon que celui de la femme. « C'est Jonathan, hein ?

— Ouais. Comment va ?

— Très bien, Jonathan ! Vous avoir reçu les cassettes que j'ai envoyées ?

— Oui, Vassili, merci, *spassiba,* vous êtes très généreux. Comme toujours. J'ai quelque chose de très spécial pour vous ce coup-ci. »

La voix était prudente. « *Très* spécial, Jonathan ?

— Vassili, c'est un article sans prix. Impossible à obtenir ailleurs. »

Silence malheureux. « Je dois demander, est-ce que ça pouvoir attendre notre prochain passage au-dessus votre secteur ? Nous avoir petits problèmes d'arrimage ici pour l'instant. Très petit problème d'arrimage.

— Je crois franchement que vous auriez tout intérêt à le prendre tout de suite, Vassili.

— Très bien. Je vais brancher brouilleur. » Un temps d'attente. « Paré pour transmission. »

Gresham tapa sur sa console. Vrombissement aigu. Il se redressa, regarda Laura. « Ça va prendre un moment. Leurs brouilleurs sont du genre poussif à bord de ce brave vieux Mémorial Gorbatchev.

— C'était la *station spatiale* russe ?

— Ouais. » Gresham se massa vigoureusement les mains. « Ça commence à prendre tournure.

— Tu viens tranquillement d'envoyer notre bande à un *cosmonaute ?*

— Ouais. Il croisa les jambes, posa les coudes sur les genoux. « Je vais te dire ce qui va se passer, d'après moi : ils vont s'empresser d'y jeter un œil, là-haut. Ils vont trouver que c'est dingue – au début. Mais il se peut qu'ils y croient. Et dans ce cas, pas question de garder ça pour eux : les implications sont bien trop énormes.

« Alors, ils vont le rebasculer sur Moscou, et sur leur autre site, là, la Cité des Étoiles. Les équipes au sol le visionneront à leur tour, ainsi que les apparatchiks. Et ils en feront des copies. Non par devoir moral mais parce que ça mérite examen. Et ils s'empresseront de l'expédier à tout-va. D'abord à Vienne, évidemment, puisqu'ils noyautent l'organisation. Mais au reste du bloc socialiste également, au cas où… »

Il bâilla dans son poing. « Et puis les mecs là-haut, dans la station, vont se rendre compte qu'ils tiennent le coup publicitaire de leur vie. Et s'il y a quelqu'un prêt à jouer avec un truc pareil, c'est bien eux. J'ai des tas de contacts, ici et là, mais ce sont les mecs les plus tordus que je connaisse ! Emballé c'est pesé, ils vont se mettre à le balancer, par télédiffusion directe. S'ils parviennent à obtenir le feu vert de la Cité des Étoiles. Ou même sans, d'ailleurs.

— Je ne comprends pas, Gresham. Par télédiffusion directe ? Ça paraît complètement dingue.

— Tu ne sais pas à quoi ça ressemble, là-haut ! Attends une minute… Mais si, tu le sais : t'as vécu à bord d'un sous-marin. Seulement, vois-tu, ils sont vraiment sur des charbons ardents depuis que la petite Singapour a expédié elle aussi son mec avec son lanceur laser. Parce que, tu comprends, eux, ça fait *des années* qu'ils tournent là-haut, le cul posé au bord de l'infini, dans le désintérêt général. N'as-tu pas entendu à quel point Vassili était pathétique ? On aurait dit un pauvre taré de radioamateur bouclé dans sa cave.

— Mais ce sont des cosmonautes ! Des professionnels entraînés, des spécialistes des sciences spatiales… La biologie. L'astronomie.

— Ouais. Deux autres domaines où l'on côtoie les filles et la gloire, on peut le dire ! » Gresham hocha la tête. « Bon sang, je leur donne trois jours, grand maximum.

— Bon, d'accord… Et ensuite ? Si ça ne marche pas ?

— Je les rappelle. Les menace de refiler le truc à quelqu'un

d'autre. Il y a d'autres contacts… et nous avons toujours la bande d'origine. Alors, on continue à faire des tentatives, c'est tout. Jusqu'à ce qu'on aboutisse. Ou que Vienne nous coince. Ou que le FAIT démontre ses capacités sur une ville et rende l'information évidente pour tout le monde. Ce à quoi on doit s'attendre, non ?

— Mon Dieu ! Ce qu'on vient de faire pourrait tout simplement causer… *une panique mondiale*… »

Il ricana. « Ouais – je suis sûr que c'est ce que Vienne n'a cessé de se dire tandis qu'ils s'asseyaient sur la vérité. Des années durant. Et couvraient et protégeaient ceux qui ont canardé ta baraque. »

Un éclair de rage court-circuita la peur de Laura. « T'as raison ! »

Il lui sourit. « C'était le moindre de leurs crimes, à vrai dire. Mais je me doutais que ça te sortirait de tes gonds. »

Elle réfléchit à haute voix. « Vienne les a laissé faire. Ils connaissaient l'assassin de Stubbs et ils sont venus chez moi et ils m'ont menti. Parce qu'ils avaient peur de quelque chose de pire.

— De pire ? Je veux ! Songe un peu aux conséquences politiques. Vienne existe pour maintenir l'ordre contre le terrorisme, et depuis des années ils leur lèchent les bottes. Ils vont être obligés de payer. Les hypocrites !

— Mais Gresham, s'ils se mettent à bombarder les gens ? Il risque d'y avoir des millions de morts.

— Des millions ? Ça dépend du nombre de têtes nucléaires en leur possession. Ce n'est pas une superpuissance. En ont-ils cinq ? Dix ? Combien de tubes de lancement possède leur sous-marin ?

— Mais ils pourraient quand même le faire ! Anéantir des villes entières, exterminer des populations innocentes et paisibles pendant leur sommeil… et sans la moindre raison sensée ! Simplement à cause d'une stupide politique fasciste, de luttes d'influence… » Elle s'étrangla, la voix rauque.

« Laura… je suis plus âgé que toi. Je connais cette situation. Je m'en souviens fort bien. » Il sourit. « Je vais te dire comment on a fait : on a simplement attendu, on a continué à vivre, voilà tout. Ça n'est pas arrivé – peut-être que ça n'arrivera jamais. Et toi, là-dedans, t'y auras gagné quoi ? » Il se leva. « Bon, de ce côté, on a fini. Viens donc avec moi, il y a des trucs que je veux te montrer. »

Elle le suivit de mauvaise grâce ; elle se sentait vidée, terrifiée. Cette façon d'en parler comme si de rien n'était – dix têtes nucléaires – mais pour lui, ce n'était effectivement rien, n'est-ce pas ? Il avait survécu à une époque où l'on parlait de milliers de têtes, bien assez pour anéantir *toute vie humaine.*

Être responsable de tueries. Cela l'emplissait de dégoût. Ses pensées tournaient à toute allure et elle se sentait soudain l'envie de filer dans le désert, de s'y vaporiser. Elle n'avait jamais demandé à

côtoyer quelqu'un qui eût touché de près ou de loin une telle chose, qui eût vécu à l'ombre de telles horreurs.

Et pourtant, elles étaient *partout,* n'est-ce pas ? Des gens qui jouaient à la politique avec des armes atomiques. Des présidents, des chefs de gouvernement, des généraux… des petits vieux qui promenaient leurs petits-enfants dans les parcs et qui jouaient au golf. Elle les avait vus, elle avait vécu parmi eux…

Elle était de leur monde.

Son esprit se figea.

Gresham ralentit, la prit par le coude. « Regarde… »

Le soir était tombé. Une foule en haillons d'une centaine de personnes s'était rassemblée devant l'un des dômes. Ce dernier avait été ouvert en deux pour former une sorte d'amphithéâtre improvisé. Les musiciens inadines jouaient à nouveau, et l'un d'eux, debout face aux spectateurs, ondulait et chantait. Son chant avait un rythme plaintif et de nombreux couplets. Les autres inadines ondulaient en mesure, lançant parfois un cri bref d'approbation. Les gens les regardaient, bouche bée.

« Que dit-il ? »

Gresham reprit sa voix de commentateur de la télévision ; il récitait de la poésie.

Écoute, peuple Kel Tamashek,
Nous sommes les Inadines, les forgerons.
Nous avons toujours erré parmi tribus et clans,
Nous avons toujours porté vos messages.
Nos pères avaient une vie meilleure que la nôtre,
Nos grands-pères bien meilleure encore.
Jadis notre peuple voyageait partout,
Kano, Zanfara, Agadès.
Aujourd'hui nous vivons dans des cités,
Sommes réduits à des lettres et des numéros,
Aujourd'hui nous vivons dans des camps
Et mangeons la nourriture magique en tube.

Gresham s'interrompit. « Leur terme pour magique est *tisma.* Il signifie littéralement "l'art secret des forgerons".

— Continue », lui dit-elle.

Nos pères avaient du lait doux et des dattes,
Nous n'avons qu'orties et épines.
Pourquoi souffrons-nous de la sorte ?
Est-ce la fin du monde ?
Non, parce que nous ne sommes pas mauvais.

Non, parce qu'aujourd'hui nous avons la tisma.
Nous sommes des forgerons qui ont la magie secrète,
Nous sommes des argentiers qui voient le passé et l'avenir.
Dans le passé, cette terre était riche et verdoyante,
Aujourd'hui, elle n'est plus que roc et poussière.

Gresham se tut un instant, observant les Touaregs. Deux d'entre eux se levèrent pour remplacer le chanteur. Ils se mirent à danser, en faisant onduler leurs bras étendus, martelant le sol en mesure avec leurs sandales. C'était un rythme lent, dansant, comme une valse, élégant et élégiaque. Le chanteur se leva de nouveau. « Voilà la partie intéressante », annonça Gresham.

Mais là où s'étend le roc, l'herbe peut revenir,
Là où pousse l'herbe, la pluie vient.
Les racines de l'herbe retiendront la pluie,
Les brins d'herbe apprivoiseront le vent de sable.
Mais nous étions les ennemis de l'herbe,
C'est pourquoi nous souffrons.
Ce que nos vaches n'ont pas mangé, les moutons l'ont mangé.
Ce que les moutons ont refusé, les chèvres l'ont consommé.
Ce que les chèvres ont laissé, les chameaux l'ont dévoré.
Désormais nous devons être les amis de l'herbe
Lui présenter nos excuses, être aimables avec elle.
Ses ennemis sont nos ennemis.
Nous devons tuer la vache et le mouton,
Abattre la chèvre et décapiter le chameau.
Mille ans durant nous avons adoré nos troupeaux,
Mille ans durant nous devrons louer l'herbe,
Nous mangerons la tisma *pour vivre,*
Nous achèterons des Chameaux de Fer à la GoMotion
Unlimited de Santa Clara, Californie.

Gresham croisa les bras. Le chanteur poursuivait. « Et il y en a encore des tartines, dit Gresham. Mais enfin, c'est l'essentiel. »

La question lui vint, évidente : « C'est toi qui la leur as écrite ?

— Non, répondit-il, fièrement. C'est une vieille chanson. » Il marqua une pause. « Remise au goût du jour.

— Mouais.

— Quelques-uns parmi ces gens nous rejoindront peut-être. Quelques-uns choisiront peut-être de rester. La vie est dure dans le désert. » Il la regarda. « Je serai parti au matin.

— Demain ? Déjà ?

— Il doit en être ainsi. »

La cruauté de ce constat la blessa profondément. Non sa cruauté à lui, mais celle de la nécessité. Elle sut aussitôt qu'elle ne le reverrait jamais plus. Elle se sentit lacérée, soulagée, paniquée.

« Eh bien, t'as réussi, pas vrai ? fit-elle d'une voix rauque. Tu m'as sauvée et t'as sauvé la vie de mon amie. » Elle voulut le prendre dans ses bras.

Il recula. « Non, pas ici – pas devant eux. » Il la prit par le coude. « Allons à l'intérieur. »

Il la ramena sous le dôme. Les gardiens étaient toujours là, en patrouille. Contre d'éventuels voleurs, se dit-elle. Ils redoutaient les voleurs et les vandales venus du camp. Des mendiants. Ça semblait si pathétique qu'elle se mit à pleurer.

Gresham alluma l'écran de son ordinateur. Une lumière ambrée inonda la tente. Il revint à la porte du dôme, parla aux gardes. L'un d'eux lui répondit quelque chose, d'une voix brève, haut perchée, puis il se mit à rire. Gresham referma la porte, agrafa le panneau.

Il la vit pleurer. « Pourquoi ces larmes ?

— Pour toi, pour moi. Le monde. Pour tout. » Elle s'essuya la joue sur sa manche. « Ces gens dans le camp n'ont rien. Alors même que t'essaies de les secourir, ils seraient prêts à voler toutes tes affaires, s'ils le pouvaient.

— Bah, fit Gresham, d'un ton léger. C'est ce que nous, les grands décortiqueurs branlés de la culture des autres, qualifions de "niveau vital de corruption".

— T'as pas besoin de me parler sur ce ton. Maintenant que je suis capable de voir ce que t'essaies de faire.

— Ô Seigneur ! » dit Gresham, chagriné. Il traversa le dôme à la lueur douce du moniteur pour aller chercher une brassée de sacs de jute. Il les disposa près de l'écran et du terminal, étalés en guise de coussins. « Viens ici, assieds-toi près de moi. »

Elle le rejoignit. Les coussins avaient une odeur plaisante, résineuse. Ils étaient remplis de semences. Elle vit que certains étaient déjà à moitié vides. Ils avaient semé l'herbe dans les ravines tandis qu'ils fuyaient leurs poursuivants.

« Ne va pas t'imaginer que je te ressemble tant que ça, lui dit-il. Doux et honnête, souhaitant le bien de tous… j'admets que t'as de bonnes intentions mais les bonnes intentions, ça compte pour des prunes. La corruption, voilà ce qui compte. »

Il parlait sérieusement. Ils étaient assis à quelques centimètres l'un de l'autre mais quelque chose le dévorait à un tel point qu'il n'osait pas la regarder. « Ta remarque, à l'instant, eh bien, elle n'a aucun sens pour moi.

« Un jour, expliqua-t-il, j'étais à Miami. Il y a bien longtemps. Le ciel était rose ! J'arrête un type sur la promenade du bord de mer et je

lui fais : on dirait que vous avez un sacré problème de pollution atmosphérique dans le coin ! Il me répond que le ciel était envahi par l'Afrique. Et c'était vrai ! C'était l'harmattan, le vent de sable. Le sol du Sahara, emporté jusque de l'autre côté de l'Atlantique. Et je me suis dit : Voilà, c'est là-bas qu'est ton foyer. »

Il la regarda, droit dans les yeux. « Tu sais quand la situation a vraiment commencé à se détériorer, ici ? Quand ils ont essayé de les aider. Avec des médicaments. Et avec l'irrigation. Ils ont creusé des puits profonds, avec de l'eau douce en abondance, et bien évidemment les nomades se sont fixés. De sorte qu'au lieu de déplacer leurs troupeaux, donnant ainsi aux pâturages une chance de se reconstituer, ils ont laissé leurs bêtes tout ratiboiser jusqu'à la roche, sur des kilomètres autour de chaque puits. Et les huit ou neuf enfants que chaque Africaine avait engendrés depuis des temps immémoriaux – eh bien, voilà qu'ils vivaient ! Le problème n'est pas que le monde se désintéressait de leur sort. Au contraire, ils se sont tous battus héroïquement, durant des générations, nobles et désintéressés. Pour parvenir à une atrocité.

— C'est trop compliqué pour moi, Gresham. C'est de la perversion !

— Tu m'es reconnaissante, parce que tu t'imagines que je t'ai sauvée. Mon cul, oui ! On a fait de notre mieux pour liquider tout le monde dans ce convoi. On a arrosé ce camion au fusil-mitrailleur, à trois reprises. Merde, je sais même pas comment t'as fait pour survivre…

— "Les hasards de la guerre…"

— J'aime la guerre, Laura. J'y prends mon pied, comme le FAIT. Eux ils prennent leur pied à liquider la populace avec des robots. Moi, je suis plus viscéral. Quelque part en moi, j'ai toujours désiré connaître l'Armageddon, et ici, c'est ce qu'on peut trouver de plus approchant. Là où la Terre est pulvérisée, où se concentrent tous les maux. »

Il se pencha plus près. « Mais ce n'est pas tout. Je ne suis pas innocent au point de laisser faire le chaos. Le Réseau m'a imprégné, Laura. Imprégné de l'odeur du pouvoir, de la planification, des chiffres, des méthodes occidentales, et de cette totale incapacité à laisser faire les choses. Pas question. Même au prix de ma propre liberté. Le Réseau a perdu l'Afrique un beau jour, après l'avoir saccagée au point de la rendre stérile et sauvage, mais le Réseau finira par la récupérer un de ces quatre. Verdoyante, plaisante, maîtrisée, exactement comme tout le reste de la planète.

— Alors je gagne et tu perds – c'est ce que tu es en train de me dire ? Que nous sommes ennemis ? Peut-être le sommes-nous, de quelque manière abstraite qui est entièrement dans ta tête. Mais en

tant qu'individus, nous sommes amis, non ? Et je ne te ferai jamais de tort si je peux m'en empêcher.

— Tu ne peux pas l'empêcher. Tu me faisais du tort avant même que j'aie eu vent de ton existence. » Il s'adossa contre les coussins. « Peut-être que mes abstractions ne sont pas les tiennes, alors je vais t'éclairer un peu sur les tiennes. À ton avis, comment ai-je fait pour financer tout ça ? La Grenade. C'étaient mes principaux bailleurs de fonds. Winston Stubbs… Voilà un homme qui était porteur d'une vision. On n'était pas toujours sur la même longueur d'onde, mais on était alliés. Ça m'a fait un sacré coup de le perdre. »

Elle était abasourdie. « Je me souviens, maintenant… Ils disaient qu'ils finançaient des groupes terroristes.

— Je n'ai pas fait le difficile. Je ne pouvais pas me le permettre – ce projet que j'ai lancé, c'est entièrement avec l'argent du Réseau, et l'argent de la corruption est au cœur même du système. Les Touaregs n'ont strictement rien à vendre, ce sont des nomades du désert, sans ressources. Ils n'ont rien à offrir d'intéressant au Réseau – alors j'en suis réduit à mendier et taper. Quelques riches Arabes nostalgiques du désert au fond de leurs limousines… les trafiquants d'armes, quoiqu'il n'en reste plus tant que ça… J'ai même pris l'argent du FAIT, dans le bon vieux temps, avant que la Comtesse devienne zinzin.

— Katje m'en a parlé ! Que c'était une femme qui dirigeait le FAIT. La Comtesse. Alors, c'est vrai ? »

La question le surprit, le fit dévier. « Elle ne le dirige pas à proprement parler et elle n'est pas vraiment comtesse, c'est juste son nom de guerre… Mais, ouais, je l'ai connue, dans le temps. Je l'ai même très bien connue, quand nous étions plus jeunes. Aussi bien que je te connais.

— Vous étiez amants ? »

Il sourit. « Sommes-nous amants, Laura ? »

Le silence s'étira, silence du désert rompu par les lointains vivats des Touaregs. Elle le regarda au fond des yeux.

« Je parle trop, dit-il tristement. En théoricien. »

Elle se leva, retira sa tunique en la passant au-dessus de la tête, la jeta à ses pieds. Elle se rassit près de lui, nue, éclairée par l'écran.

Il resta silencieux. Maladroitement, elle tira sur sa chemise, fit courir sa main sur son torse. Il ouvrit sa robe et s'étendit sur elle.

Il la caressa doucement. Pour la première fois, quelque chose de vital, au tréfonds de son corps, lui fit comprendre qu'elle était à nouveau vivante. Comme si son âme s'était engourdie tel un membre entravé dans lequel le sang circulerait à nouveau. Un torrent de sensations.

Un temps d'arrêt, ponctué du crissement assourdi du plastique contraceptif. Puis il fut à nouveau sur elle, en elle. Elle enroula les

jambes autour de lui, la peau embrasée. Chair et muscle qui bougent dans le noir, odeur de sexe. Elle ferma les yeux, submergée.

Il s'arrêta un instant. Elle rouvrit les yeux. Il la regardait, le visage illuminé. Puis il tendit un bras et tapa sur son clavier.

La machine balaya les canaux. La lumière crépita sur eux comme l'écran dégorgeait dans la tente des extraits d'une seconde de vidéo-satellites. Incapable de se retenir, Laura tourna la tête pour regarder.

Paysage urbain / paysage urbain / des arbres / une femme / des marques / écriture arabe / image / image / image /

Ils bougeaient en mesure. Ils bougeaient au rythme du récepteur, les yeux levés, rivés à l'écran.

Le plaisir la transperça comme un éclair canalisé. Elle poussa un cri.

Il l'agrippa et ferma les yeux. Il allait bientôt finir. Elle fit de son mieux pour l'aider.

Et ce fut terminé. Il se laissa glisser sur le côté, toucha l'écran. L'image se figea sur une station météo, colonnes de chiffres muets, blues froid des hautes et basses pressions en animation graphique.

« Merci, dit-il. T'as été sympa avec moi. »

Elle frissonnait, par réaction. Elle retrouva sa tunique et la remit, corps-esprit complètement retournés. À mesure que la réalité s'insinuait de nouveau, elle se sentit inondée d'une vague soudaine et vertigineuse d'allégresse, de pure libération.

C'était fini, il n'y avait rien à craindre. Ils étaient deux individus réunis, un homme et une femme. Elle sentit une grande bouffée d'affection pour lui. Elle tendit la main. Surpris, il la tapota. Puis se leva et s'agita dans la pénombre de l'écran.

Elle l'entendit farfouiller, ouvrir un sac. Bientôt, il était de retour. Vif éclat d'une boîte de conserve. « De l'abalone ».

Elle s'assit. Son estomac gargouilla bruyamment. Ils rirent, à l'aise dans leur embarras, ce sordide érotique de l'intimité. Il ouvrit la boîte et ils mangèrent. « Bon Dieu, c'est si bon, lui dit-elle.

— Je n'ai jamais mangé quoi que ce soit cultivé en pleine terre. Les plantes sont bourrées d'insecticides naturels mortels. Les gens sont dingues de manger ces trucs.

— C'est ce que mon mari répétait tout le temps. »

Il leva les yeux, lentement. « Je serai parti demain, répéta-t-il. Te fais pas de souci.

— Pas de problème, je tiendrai le coup. » Des mots dépourvus de sens, mais la sollicitude était bien là – c'était comme s'ils s'étaient embrassés. La nuit était venue, et avec elle le froid. Elle frissonna.

« Je te ramène au camp.

— Je vais rester, si tu veux. »

Il se leva, l'aida à se relever. « Non. Il fait plus chaud là-bas. »

Katje était étendue dans un lit de camp, draps blancs, parfum floral d'un vaporisateur pour masquer l'odeur tenace de désinfectant. Il n'y avait pas beaucoup d'appareillages selon les critères modernes, mais c'était une clinique et ils l'avaient sortie d'affaire.

« Où as-tu trouvé des habits pareils ? » murmura-t-elle.

Laura effleura sa tunique, gênée. C'était un modèle rouge, décolleté aux épaules, accompagné d'une jupe plissée. « C'est l'une des infirmières, Sara… je n'arrive pas à prononcer son nom de famille. »

Katje parut trouver ça drôle. C'était la première fois que Laura la voyait simplement sourire. « Oui… on trouve ce genre de fille dans tous les camps… Tu dois être célèbre.

— Ce sont de braves gens, ils m'ont très bien traitée.

— Tu ne leur as pas dit… pour la bombe.

— Non… j'ai pensé qu'il valait mieux que ce soit toi. Moi, j'ai l'impression qu'ils ne m'auraient pas crue. »

Katje laissa le mensonge flotter entre elles, sans le ramasser, préférant le laisser passer. Noblesse oblige, ou peut-être les anesthésiques. « Je leur ai dit… à présent, fini de m'occuper des autres… À leur tour, un peu.

— Bonne idée, économise tes forces.

— Je ne ferai plus jamais ce genre de truc… Je rentre chez moi. Pour être heureuse. » Elle ferma les yeux.

La porte s'ouvrit. Mbaqane, le directeur, fit son entrée, suivi de Barnaard, le policier, et du capitaine de paras.

Puis suivaient les émissaires de Vienne. Ils étaient trois. Deux hommes en tenue de safari et lunettes mouchetées, et une femme, une Russe d'âge mûr, la classe, jaquette, pantalon kaki impeccable, bottes de cuir griffées.

Ils entourèrent le lit. « Alors voilà nos héroïnes, dit la femme, enjouée.

— Effectivement, confirma Mbaqane.

— Je m'appelle Tamara Frolova – et voici M. Easton et M. Neguib, de notre bureau du Caire.

— Enchantée », dit Laura, machinalement. Elle faillit se lever pour leur serrer la main, se reprit juste à temps. « Et voici le Dr Selous… elle est très fatiguée, j'en ai peur.

— Quoi d'étonnant, n'est-ce pas ? Elle revient de loin…

— Mme Frolova a d'excellentes nouvelles pour nous, annonça Mbaqane. Un cessez-le-feu a été déclaré. Le camp est hors de danger ! Il semble que le régime malien soit prêt à rechercher la paix !

— Waouh ! dit Laura. Est-ce qu'ils restituent les bombes ? »

Silence gêné.

« Question bien naturelle, dit Frolova. Mais il y a eu quelques

erreurs. En toute bonne foi. » Elle secoua la tête. « Il n'y a pas de bombes, madame Webster. »

Laura se leva d'un bond. « Je m'y attendais !

— Asseyez-vous, je vous prie, madame Webster !

— Madame Frolova – Tamara – laissez-moi m'adresser à l'être humain en vous. Je ne sais pas ce que vos patrons vous ont ordonné de dire, mais c'est fini désormais. Vous ne pouvez plus vous défiler plus longtemps. »

Le visage de Frolova se figea. « Je sais que vous avez subi une rude épreuve, madame Webster. Laura. Mais il ne faudrait pas agir de manière irresponsable. Vous devez réfléchir d'abord. Des allégations téméraires du genre de celle-ci… voilà qui constitue un danger manifeste pour l'ordre international.

— Ils étaient en train de me conduire – nous conduire toutes les deux – sur un site d'essais atomiques ! Pour exercer un chantage nucléaire ! Sur l'Azanie, cette fois-ci – Dieu sait à quel point ils vous ont déjà intimidés…

— La zone que vous avez vue n'était pas un site d'essais.

— Cessez d'être stupide à ce point ! Il n'y a même pas besoin de passer la bande de Gresham. Vous avez peut-être embobiné ces pauvres toubibs mais les agents azaniens ne vont pas se payer de mots. Ils voudront survoler le désert pour examiner le cratère.

— Je suis sûre qu'on pourra parvenir à un accord ! dit Frolova. Une fois apaisées les présentes hostilités. »

Laura rit. « Je savais aussi que vous diriez ça. C'est un accord que vous ne réaliserez jamais, si vous pouvez l'éviter. Seulement, la couverture est déjà tombée. Vous avez oublié une chose : c'est que nous, nous y étions ! L'air était chargé de poussière. On pourra tester nos habits, on y détectera de la radioactivité. Pas beaucoup, peut-être, mais assez pour que ce soit probant. » Elle se tourna vers Mbaqane. « Ne les laissez pas approcher de ces vêtements. Parce qu'ils mettront la main sur les preuves après avoir mis la main sur nous.

— Nous ne "mettons la main" sur personne », dit Frolova.

Mbaqane se racla la gorge. « Vous avez bien dit que vous les vouliez pour une confrontation. Un interrogatoire.

— Les vêtements ne prouvent rien ! Ces femmes ont été aux mains d'un provocateur et d'un terroriste ! Il a déjà commis un grave crime contre l'information, avec l'aide de Mme Webster ! Et maintenant que je l'entends, je constate que ce n'était pas une aide involontaire. » Elle se tourna vers Laura. « Madame Webster, je dois vous interdire de parler plus avant ! Vous êtes en état d'arrestation !

— Bonté divine ! s'exclama Mbaqane. Vous ne parlez quand même pas de ce journaliste ?

— Cette femme est son complice ! Monsieur Easton ! Dégainez

votre arme, je vous prie. »

Easton sortit un entraveur de sous son aisselle.

Katje ouvrit les yeux. « Tous ces cris… s'il vous plaît, ne tirez pas sur moi, non plus. »

Laura rit avec insouciance. « C'est trop drôle… c'est complètement ridicule ! Tamara, écoutez un peu ce que vous êtes en train de dire. Gresham nous a sauvées des geôles de la mort maliennes – donc, il a pu saupoudrer nos vêtements d'uranium tamisé ! Vous imaginez que quelqu'un va croire un truc pareil ? Qu'est-ce que vous allez raconter une fois que le Mali aura atomisé Pretoria ? Vous devriez avoir honte ! »

Barnaard s'adressa aux Viennois. Perplexe. « Vous nous avez quand même encouragés à attaquer le Mali. Vous disiez que nous aurions votre soutien – en secret. Vous disiez – Vienne disait – que nous étions la grande puissance de l'Afrique, et que nous devrions restaurer l'ordre… Mais vous… » Sa voix tremblait. « Vous saviez qu'ils avaient la bombe ! Vous vouliez voir s'ils oseraient *l'utiliser* contre nous !

— Je proteste avec la plus grande fermeté contre cette accusation indigne ! Aucun d'entre vous n'est diplomate international, vous agissez sans la moindre expérience…

— Quel niveau devons-nous avoir avant d'être admis à vous juger ? » demanda Laura.

Easton braqua son pistolet. Mbaqane lui frappa le poing et l'arme tomba avec bruit. Les deux hommes se dévisagèrent, interloqués. Mbaqane retrouva sa voix : une voix blanche, perçante. « Capitaine ! Arrêtez-moi ces gredins sur-le-champ !

— Directeur Mbaqane, gronda le capitaine. Vous êtes un civil. Je ne reçois d'ordres que de Pretoria.

— Vous ne pouvez pas nous arrêter ! dit Frolova. Vous n'avez aucun droit ! »

Le capitaine reprit la parole. « Mais j'accepte volontiers votre *suggestion.* Pour un soldat azanien, la voie que dicte l'honneur est évidente. » Il dégaina son pistolet calibre 45 et braqua le canon contre la tempe de M. Neguib. « Jetez votre arme. »

Neguib dégaina prudemment son pistolet-entraveur. « Vous êtes en train de créer un sérieux incident international.

— Nos diplomates s'excuseront si vous me contraignez à ouvrir le feu. »

Neguib lâcha son arme.

« Sortez de cette clinique. Gardez les mains bien en vue. Mes hommes vont vous incarcérer. »

Il les guida lentement vers la porte.

Barnaard ne put retenir un sarcasme. « Avez-vous oublié que

notre pays possède aussi de l'uranium ? » Frolova pivota sur place. Elle tendit le bras, le doigt pointé vers Laura. « Vous voyez ? vous voyez à présent ? Ça recommence ! »

11

Elle sema les journalistes à l'aéroport de Galveston. Elle commençait à avoir pris le coup. Ils n'étaient pas aussi acharnés qu'au début et savaient qu'ils pourraient la récupérer bientôt.

« Bienvenue à la Cité de la Joie, lui dit le monocorps. Alfred A. Magruder, maire. Veuillez indiquer clairement votre destination dans le micro. *Anunce usted…*

— Loge de Rizome. »

Elle mit la radio, intercepta la dernière moitié d'une nouvelle chanson pop. *Les gravats roulent à Bamako.* Une musique âpre, rythmée, frénétique. Bizarre comme ce style était vite revenu à la mode. Exotisme, nervosité, vigueur guerrière.

La ville n'avait pas beaucoup changé. On ne lui laissait guère de marge. Les mêmes vieilles bâtisses imposantes, les mêmes palmiers, les mêmes foules de Houstoniens, éclaircies par le front froid de décembre.

L'Église d'Ishtar faisait désormais ouvertement sa publicité. Elle était devenue presque respectable, florissante malgré tout en ce temps de putes et de guerres. De ce côté, Carlotta avait eu raison. Elle songea à la jeune femme, perdue quelque part dans son demi-monde sacré, souriant de son sourire radieux et drogué, battant des paupières pour appâter quelque client. Peut-être que leurs chemins se croiseraient à nouveau, un jour, quelque part, d'une manière ou d'une autre, mais Laura en doutait. Le monde était plein de Carlotta, plein de femmes dont la vie ne leur appartenait pas. Elle ne connaissait même pas son vrai nom.

La mer était grosse, traîne d'une dépression tropicale venue se briser sur la côte texane en vagues brumeuses et déchiquetées. Des surfeurs décidés s'étaient mis à l'eau avec leur combinaison transparente. Plus de la moitié d'entre eux avaient la peau noire.

Elle repéra d'abord le mât. Le drapeau du Texas, l'emblème de Rizome. Le spectacle l'émut profondément. Souvenir, étonnement, chagrin. Amertume.

Les journalos attendaient à la limite même de l'emprise du domaine. Ils avaient adroitement réussi à coincer un bus dans le passage. Le monocorps de Laura stoppa brutalement. Le chapeau et les lunettes noires ne lui seraient plus d'un grand secours. Elle descendit.

Ils l'entourèrent. Mais en se tenant à dix pas, comme l'exigeaient les lois protégeant la vie privée. Bien maigre consolation. « Madame Webster, madame Webster ! » Puis une voix isolée dans ce chœur : « Mad. Day ! »

Laura se figea. « Quoi ? »

Un type roux, des taches de son. L'air suffisant. « Un mot à nous dire sur votre procédure de divorce en cours, madame Day ? »

Elle les toisa. Les yeux, les caméras. « Je connais des gens qui pourraient vous bouffer tout crus en guise de petit déjeuner.

— Merci, merci beaucoup, *super,* madame Day… »

Elle traversa la plage. Gravit le vieil escalier familier menant à la galerie. La balustrade avait bien vieilli, acquérant l'aspect soyeux du bois d'épave, et le store rayé était neuf. Elle avait l'air d'une baraque sympa, cette Loge, avec ses arches accueillantes, sa tour de château de sable, ses ouvertures rondes et profondes, ses drapeaux. Joies innocentes, bains de soleil et limonade, un coin super pour un gamin.

Elle pénétra dans le bar, laissa la porte se refermer dans son dos. Pénombre à l'intérieur – le bar était plein d'étrangers. Fraîcheur de cave, odeur de vin en carafe et de chips à la tortilla. Tables et sièges en osier. Un homme leva la tête et la regarda – l'un des gars de l'équipe de récupérateurs de David ; ils ne faisaient pas partie du personnel de Rizome mais avaient toujours bien aimé traîner dans le coin – elle avait oublié son nom. Il hésita, la reconnaissant mais pas très sûr.

Elle passa devant lui, comme un spectre. Une des filles de Mme Delrosario la croisa, une chope de bière à la main. La fille s'arrêta, tourna les talons. « Laura, c'est vous ?

— Bonjour, Inez. »

Elles ne purent tomber dans les bras l'une de l'autre – Inez portait la bière. Laura l'embrassa sur la joue. « Mais c'est que t'as grandi, Inez… t'as le droit de servir ça, maintenant ?

— J'ai dix-huit ans, je peux en servir, mais pas en boire.

— Enfin, ça ne sera plus très long maintenant, n'est-ce pas ?

— Je suppose, oui… » Elle portait une bague de fiançailles. « Mon *abuela* sera content de vous voir – je suis contente, moi aussi. »

De la tête, toujours cachée derrière ses lunettes noires, Laura indiqua l'assistance. « Ne leur dis pas que je suis ici – tout le monde en fait une telle affaire.

— D'accord, Laura. » Inez était gênée. Les gens avaient cette attitude quand vous deveniez une célébrité mondiale. Soudain muets, avec un air de vénération – cela, venant de la petite Inez qui l'avait vue changer des couches et se balader en maillot de bain. « Je vous verrai plus tard, hein ?

— Bien sûr. » Laura plongea derrière le bar, traversa la cuisine. Pas trace de Mme Delrosario, mais l'odeur de cuisine était là, bouffée de souvenirs. Elle passa devant les poêles et casseroles à fond de cuivre, entra dans la salle à manger. Les hôtes de Rizome causaient politique – c'était visible à leur air tendu, au climat agressif.

Ce n'était pas simplement la peur. Le monde avait changé. Ils

avaient dévoré les îles et ça leur pesait à présent sur l'estomac, comme une drogue. Cette étrangeté propre aux îles était désormais omniprésente, diluée, sourde, irritante…

Elle ne pouvait leur faire face, pas encore. Elle se dirigea vers l'escalier de la tour – la porte refusa de s'ouvrir pour elle. Elle faillit rentrer dedans. Les codes devaient avoir changé – non, elle portait un nouveau multiphone, non programmé pour la Loge. Elle l'effleura. « David ?

— Laura, répondit-il. Tu es à l'aéroport ?

— Non, je suis ici, en haut de l'escalier. »

Silence. Derrière la porte, les quelques décimètres qui les séparaient encore, elle pouvait le sentir rassembler son courage. « Entre donc…

— C'est la porte, j'arrive pas à l'ouvrir.

— Oh ! ouais, c'est vrai. J'arrange ça. » La trappe s'ouvrit. Elle retira ses lunettes noires.

Elle termina de grimper, accédant par le milieu du plancher ; elle jeta son chapeau sur une table, au milieu du cylindre de lumière tombant d'une des fenêtres de la tour. Tout le mobilier avait changé. David quitta sa console favorite – mais non, ce n'était pas lui, ce n'était plus lui.

Une partie de Gestion mondiale était en cours. L'Afrique était dans un beau pétrin. Il vint l'accueillir – un grand noir émacié, cheveux courts et lunettes de presbyte. Ils restèrent quelques instants les doigts entrecroisés. Puis s'étreignirent violemment, sans un mot. Il avait perdu du poids – elle sentait ses os.

Elle s'écarta. « T'as l'air en pleine forme.

— Toi aussi. » Mensonges. Il retira ses lunettes et les rangea dans sa poche de chemise. « Je n'en ai pas vraiment besoin. »

Elle se demanda à quel moment elle allait se mettre à chialer. Elle en sentait venir le besoin. Elle s'assit sur un divan. Il prit une chaise, de l'autre côté de la nouvelle table basse.

« La maison a l'air chouette, David. Vraiment chouette.

— Webster et Webster. Bâti pour durer. »

Ça y était. Elle se mit à pleurer, fort. Il alla chercher un mouchoir, la rejoignit sur le divan lui passa un bras autour de l'épaule. Elle le laissa faire.

« Les premières semaines, dit-il, aux alentours des six premiers mois, j'ai rêvé de ces retrouvailles, Laura, je ne pouvais pas croire à ta mort. Je t'imaginais détenue quelque part. À Singapour. C'est une prisonnière politique, je disais aux gens, quelqu'un la séquestre, ils la relâcheront quand la situation se sera clarifiée. Puis on s'est mis à parler de ta présence à bord de l'*Ali-Khamenei,* et j'ai su que cette fois ça y était. Qu'ils avaient fini par t'avoir, qu'ils avaient tué ma femme.

Alors que moi j'étais à l'autre bout de la planète. Et que je n'avais pas su t'aider. » De deux pouces, il se frotta l'angle des paupières. « Je me réveillais la nuit et te voyais en train de te noyer.

— Ce n'était pas de ta faute. Ce n'était pas de notre faute, n'est-ce pas ? Notre couple formait vraiment quelque chose de solide, appelé à durer, durer éternellement.

— Je t'aimais vraiment. Quand je t'ai perdue, ça m'a complètement démoli.

— Je veux que tu le saches, David… je ne te reproche pas de ne pas m'avoir attendue. » Long silence. « Je n'aurais pas attendu non plus, pas dans une situation identique. Ce que vous avez fait, Emily et toi, c'était ce qu'il fallait faire, pour vous deux. »

Il la dévisagea, les yeux rougis. Son geste, son pardon l'avaient humilié. « Il n'y a pas de limite à ce que tu es prête à sacrifier, c'est ça, hein ?

— Ne viens pas me rejeter la responsabilité ! Je n'ai rien sacrifié, je n'ai pas demandé que tout cela nous arrive ! Ça nous a été volé – ils nous ont volé notre vie.

— On n'était pas obligés de le faire. C'est nous qui l'avons choisi. On aurait pu démissionner, aller se planquer quelque part, être heureux, tout simplement. » Il tremblait. « J'aurais été heureux… Je n'avais besoin de rien d'autre que toi.

— On ne peut pas s'empêcher d'être obligés de vivre dans le monde ! On n'a pas eu de chance. Ça arrive. On a trébuché sur un obstacle enfoui, et qui nous a déchirés. » Pas de réponse. « David, au moins, nous sommes vivants. »

Bref glapissement de rire. « Merde, t'es plus que vivante, Laura. T'es une sacrée célébrité. Le monde entier est au courant. C'est devenu un putain de scandale, une vraie série télé. On ne "vit pas dans le monde"… désormais, c'est le monde qui vit en nous. On avait décidé de se battre pour le Réseau et le Réseau nous a tout bonnement foutus en l'air. Pas de notre faute… foutre, non ! C'est cette saleté de fric, de politique, ces multinationales qui nous ont gentiment mis le grappin dessus et nous ont taillés en pièces ! »

Il claque du poing son genou. « Même si Emily n'était pas arrivée – et je n'aime pas Emily, Laura, pas comme je t'ai aimée – comment donc aurait-on pu revenir à une vie humaine normale ? À notre petit mariage, notre petit bébé, notre petite maison ? »

Il rit, sur un ton aigu, malheureux. « Pendant le temps où j'étais veuf, j'ai traversé une période de chagrin et de rage, mais Rizome a essayé de s'occuper de moi, ils y trouvaient un intérêt… dramatique. Je continuais à les détester pour nous avoir entraînés dans cette histoire, mais je me disais : Loretta a besoin de moi, Emily est attentionnée, peut-être que je peux arriver à m'en sortir. Continuer à

vivre. »

Il était crispé comme un ressort bandé. « Seulement, je ne suis qu'un petit individu, un simple particulier. Je ne suis pas Hamlet, prince de Danemark, je ne suis pas Dieu. Moi, je voulais juste ma femme, mon bébé, mon travail, et quelques potes pour partager une bière, et une gentille maison.

— Eh bien, ils ne nous ont pas laissé avoir ça. Mais au moins, on leur aura fait payer ce qu'ils nous ont fait subir.

— *Tu* leur auras fait payer.

— Je me battais pour nous deux !

— Ouais, et t'as gagné la bataille – mais pour le Réseau, pas pour toi et moi. » Il noua les doigts. « Je sais que c'est égoïste. Je me sens honteux, parfois, inutile. Tous ces salauds, au fond de leur sous-marin, ils sont toujours là-bas, avec leurs précieuses bombes A bricolées, et s'ils en lancent une seule, elle va vaporiser un million de gens, des gens comme nous. Ils sont nuisibles, il faut les combattre. Alors, quelle importance avons-nous, toi et moi, d'accord ? Mais je n'arrive pas à voir les choses à cette échelle, je suis tout petit, je ne vois que toi et moi. »

Elle effleura ses mains. « David, nous avons toujours Loretta. Nous ne sommes pas des étrangers. J'ai été ta femme, je suis la mère de ton enfant. Je n'ai pas cherché à être ce que je suis devenue. Si j'avais eu le choix, c'est toi que j'aurais choisi. »

Il s'essuya les yeux. Il ravalait ses émotions, devenait lointain. Poli. « Enfin, on se verra de temps en temps, n'est-ce pas ? Aux vacances… tout ça. Même si je suis au Mexique à présent, et que tu restes encore dans la boîte.

— J'ai toujours bien aimé le Mexique.

— Tu pourras descendre voir sur quoi on travaille. Le projet Yucatan… certains de ces mecs de la Grenade… leurs idées n'étaient pas si mauvaises.

— On restera bons amis. Quand la blessure sera refermée. Il n'y a pas de haine entre nous – nous ne voulions pas nous faire souffrir. Si ça fait mal à ce point, c'est parce que c'était si bien quand on était unis.

— C'est vrai que c'était bien, hein ? Quand on était encore ensemble. Quand on avait encore la même taille. » Il la regarda, derrière son visage noir maculé de larmes. Soudain, elle pouvait y découvrir le David qu'elle avait perdu, quelque part. Il était comme un petit garçon.

On lui avait offert une réception au rez-de-chaussée. Pareille à toutes les autres réceptions en son honneur, en Azanie, à Atlanta, même si la pièce, ici, était pleine de gens qu'elle avait aimés. Ils lui

avaient fait un gâteau. Elle le découpa et tout le monde chanta. Pas de journalistes, Dieu merci. Une réunion de Rizome.

Elle leur servit un petit laïus, écrit à leur intention dans l'avion du retour. Sur la Loge – sur l'ennemi qui avait tué un invité, bafoué sa maison et leur compagnie. Sur leur manière de riposter, sans mitrailleuses, mais avec de la vérité et de la solidarité. Ils avaient payé leur tribut à la résistance, entre problèmes et tragédies.

Mais aujourd'hui la conspiration malienne était dénoncée, démontée. Le régime grenadin avait été balayé. Les Singapouriens avaient eu une révolution. Même les pirates des banques de données européennes – Los Morfinos – avaient perdu leurs planques sûres pour se retrouver balayés aux quatre vents (Applaudissements).

Jusqu'à Vienne qui avait été ébranlée par le bouleversement planétaire, mais Rizome, elle, était plus forte que jamais. Ils avaient prouvé leur droit à l'avenir. Tous – les membres de la Loge – pouvaient être fiers de leur rôle dans l'histoire mondiale.

Tout le monde applaudit. Ils avaient les yeux brillants. Elle se débrouillait de mieux en mieux. Elle l'avait fait si souvent que le trac avait complètement disparu.

La cérémonie achevée, les gens se mirent à circuler. Mme Delrosario et Mme Rodriguez étaient toutes les deux en larmes. Laura les consola. On lui présenta le nouveau coordinateur de la Loge et son épouse, enceinte. On caqueta sur l'agrément manifeste des lieux, le plaisir général de la retrouver. Laura fit son numéro d'« humble Laura », patiente, détachée.

Les gens semblaient toujours surpris de la voir s'exprimer raisonnablement, sans s'arracher les cheveux ou faire de crises d'hystérie. Tous avaient formé leur jugement initial en la voyant sur le reportage de Gresham. Elle avait visionné la cassette (l'une des innombrables copies pirates) exactement une seule fois, et l'avait arrêtée avant la fin, incapable d'en supporter l'intensité. Elle savait ce que les autres en pensaient, toutefois – elle avait lu leurs commentaires. Sa mère lui en avait envoyé un petit recueil d'extraits soigneusement découpées dans la presse mondiale.

Elle repensait parfois à ces jugements lorsqu'on la présentait à des inconnus et qu'elle les voyait la juger. La juger, sans doute, d'après le genre de merde qu'ils avaient vu et lu. « Mme Webster était tout à fait convaincante, manifestant toute la rage naïve d'une bourgeoise offensée », *La Presse libre de Leningrad.* « Elle a récité ses doléances devant la caméra comme la maîtresse d'un preux chevalier exigeant réparation d'une insulte », *La Dépêche de Paris.* « Déplaisant, théâtral, irritant dans son insistance, un témoignage au bout du compte bien trop désagréable pour être mis en doute », *The Guardian.* Elle avait lu ce dernier une bonne douzaine de fois, avait même envisagé d'appeler

le petit crétin qui s'était cru malin de pondre ce texte – et puis merde. Le reportage avait marché, c'était suffisant. Et ce n'était rien, comparé à ce qu'ils racontaient sur les autres salopards qui naguère contrôlaient Vienne.

De toute façon, tout cela sentait le réchauffé aujourd'hui. Aujourd'hui tout le monde parlait du sous-marin. Tout le monde s'était bombardé expert. Ce n'était pas, évidemment, un Trident américain – le FAIT avait menti à ce sujet, ce qui n'était guère une surprise. Elle avait raconté au monde entier qu'elle avait été à bord d'un sous-marin Trident quand un Trident était en fait un type de missile.

Mais Gresham lui avait demandé une description et la description avait clarifié les choses : le navire était un ancien sous-marin lance-missiles soviétique de la classe Alfa, revendu des années auparavant à Djibouti et déclaré perdu avec tout son équipage. Évidemment, il n'avait pas du tout sombré – ses malheureux marins avaient été gazés par des saboteurs du FAIT embarqués comme mercenaires, et le bâtiment capturé intact.

Presque toute l'histoire était livrée au public à présent, et de nouveaux éléments sortaient tous les jours. On avait mis la main sur les archives informatiques du FAIT, à Bamako. Les agents du FAIT outre-mer se rendaient à tour de bras, dénonçant leurs complices, ruinant leurs anciens associés dans une orgie malsaine de confession.

La Comtesse elle-même était morte. Elle s'était suicidée d'un coup de revolver dans son bunker de Bamako et s'était fait incinérer, laissant un long testament délirant sur sa justification future par l'histoire. C'est ce qu'on prétendait, en tout cas. Pas la moindre preuve tangible de sa mort. Elle y avait veillé.

On n'était même pas certain de son identité véritable. Il y avait au moins cinq candidates sérieuses. De richissimes femmes d'extrême droite qui avaient disparu à un moment ou à un autre dans la clandestinité de la piraterie informatique et de l'espionnage international. Et c'était sans compter les centaines de contes abracadabrants et autres récits de complots bidons colportés dans le grand public.

Le truc le plus incroyable, le plus écœurant, c'est que les gens *adoraient* ça. Ils adoraient l'idée d'une comtesse maléfique entourée de ses mignons, même si témoignage et confessions révélaient tout le sordide de l'affaire. Cette femme était une malade mentale. Vieille, tremblante, complètement dérangée, entourée d'une bande d'individus partagée entre fanatiques et profiteurs.

Mais les gens ne voyaient pas les choses ainsi : ils étaient incapables de saisir la parfaite banalité de la corruption. À quelque niveau profond de l'inconscient, le public aimait les bouleversements

politiques, l'insécurité, la saveur perverse de la terreur nucléaire. La terreur était un aphrodisiaque, une chance de nier la perspective à long terme pour vivre dans l'instant. Jadis, il en avait *toujours* été ainsi. Maintenant qu'elle le vivait, qu'elle entendait les gens en parler, elle savait.

Quelqu'un avait invité le maire. Magruder entreprit de lui expliquer toutes les subtilités légales inhérentes à la réouverture de la Loge. Il était sur la défensive pour justifier ses actes, à sa manière agressive habituelle. Elle se déroba avec des amabilités creuses. « Oh ! attendez, dit-elle. Il y a quelqu'un que je veux absolument rencontrer… » Sur quoi elle le laissa pour se précipiter, au hasard, sur une inconnue. Une femme noire, coiffée d'une courte frange, qui faisait tapisserie dans son coin en sirotant une eau de riz-soda.

C'était Emily Donato. Elle vit arriver Laura, la regarda avec une expression de pure terreur animale. Laura s'immobilisa, ébranlée. « Emily, dit-elle. Salut !

— Bonjour, Laura. » Elle allait se montrer civilisée. Laura le lut sur son visage, la vit dominer son envie de fuir.

Le brouhaha des conversations chuta d'une octave. Les gens les surveillaient derrière leur verre, du coin de l'œil. « Il faut que je boive », dit Laura. Une phrase creuse, il fallait qu'elle dise quelque chose.

« Je vais te chercher un verre.

— Non, allons-nous-en d'ici. » Elle poussa la porte et sortit sur la galerie. Quelques invités dehors, accoudés à la balustrade, regardant les mouettes. Laura traversa leur groupe. Emily lui emboîta le pas, à contrecœur.

Elles contournèrent le rempart, sous l'auvent. Il commençait à faire froid et Emily, dans sa petite robe à manches courtes, étreignit ses bras noirs dénudés. « J'ai oublié mon K-Way… Non, ça va. Vraiment. » Elle déposa son verre sur la balustrade en bois.

« Tu t'es coupé les cheveux, nota Laura.

— Ouais, fit Emily. Je réduis mon excédent de bagages ces derniers temps… » Lourd silence. « As-tu assisté au procès d'Arthur ? »

Laura fit non de la tête. « Mais je suis bien contente aujourd'hui que tu ne m'aies jamais présentée à ce salopard.

— Il me donnait l'impression d'être une pute », dit Emily. Tout simple, abject. « Il était du FAIT ! Des fois, j'ai encore du mal à le croire. Que je couchais avec l'ennemi, que j'ai craché le morceau, que tout est de ma faute. » Elle éclata en sanglots. « Et maintenant, ça ! Je ne sais même pas ce qui m'a pris de venir pointer mon nez ici. Oh ! j'aurais mieux fait de rester à Mexico. Je voudrais être en enfer !

— Pour l'amour du ciel, Emily, ne parle pas comme ça.

— J'ai déshonoré mon bureau. Déshonoré ma compagnie. Et Dieu

sait dans quel état j'ai mis ma vie personnelle. » Elle sanglotait. « Et à présent, regarde ce que j'ai fait – j'ai trahi ma meilleure amie. T'étais en prison et moi je couchais avec ton fichu mari ! Tu dois souhaiter ma mort !

— Mais non, pas du tout ! lâcha Laura. Je sais… J'y suis passée. C'est vraiment pas ça… »

Emily la fixa. La remarque l'avait désarçonnée. « Je croyais te connaître parfaitement, dit-elle enfin. J'avais pris l'habitude de me reposer sur toi. T'étais la meilleure copine que j'aie jamais eue… Tu sais, la première fois que je suis descendue ici, voir David, je voyais ça plutôt comme une faveur à ton égard. Véridique. Je veux dire, je l'aimais bien, mais enfin, on ne peut pas dire qu'il remontait le moral de Rizome. Toujours à se lamenter, grossier avec les gens, buvant trop. Je me disais, ma copine aurait voulu que je m'occupe de son David. J'ai voulu faire quelque chose de vraiment bien et c'est ce que j'ai fait de pire.

— J'aurais fait pareil », dit Laura.

Emily s'assit dans l'un des fauteuils de jardin et replia les jambes. « Ce n'est pas ça que je veux. Ce que je veux, c'est t'entendre me dire à quel point tu me hais. Je ne peux pas supporter que tu te montres tellement plus noble que moi.

— D'accord, Emily. » La vérité se vida d'elle comme un abcès. « Quand je vous imagine David et toi, couchant ensemble, merde, j'ai envie de t'égorger avec mes ongles. »

Emily se redressa et accusa le coup. Elle frissonna, se ressaisit. « Je ne peux pas rattraper les choses. Mais je peux me barrer.

— Ne te barre pas, Emily. Il n'a pas besoin de ça. C'est un type bien. Il ne m'aime plus, mais je ne peux rien y faire. On est trop loin l'un de l'autre, voilà tout. »

Emily leva les yeux. L'espoir renaissait. « C'est donc vrai ? Tu ne vas pas me l'enlever ?

— Mais non. » Elle se forçait à parler d'un ton léger « Nous l'obtiendrons, ce divorce. Ce n'est pas une bien grande affaire… Hormis pour les journalistes. »

Emily regarda le bout de ses pieds. Elle acceptait cela. Ce cadeau. « Je l'aime vraiment, tu sais. Je veux dire, il est simple, un peu tête en l'air, des fois, mais il a ses bons côtés. » Elle n'avait plus rien à cacher. « Je n'ai même plus besoin de mes pilules. Je l'aime, c'est tout. Je me suis faite à lui. On envisage même d'avoir un bébé.

— Oh ! c'est vrai ? » Laura s'assit. C'était une notion tellement étrange qu'en un sens elle ne la toucha même pas. Elle avait toutefois quelque chose de plaisant, de confortable. « Vous essayez ?

— Non, pas encore mais… » Elle s'interrompit. « Laura ? On va survivre à ça, hein ? Je veux dire, ça ne sera pas comme avant, mais

ce n'est pas non plus une raison pour s'entre-tuer. On va y arriver.

— Ouais. » Long silence.

Elle se pencha vers Emily. Maintenant que les choses entre elles étaient claires, le spectre des bonnes vibrations d'antan semblait revenir. Une sorte de frémissement souterrain, comme si leur amitié se manifestait à nouveau.

Emily s'illumina. Elle l'avait senti elle aussi.

Cela se prolongea suffisamment pour qu'elles reviennent à l'intérieur en se tenant par la taille.

Tout le monde souriait.

Elle passa Noël chez sa mère à Dallas. Et il y avait Loretta. Une petite fille qui détala à la vue de la dame au chapeau et aux lunettes noires pour aller enfouir son visage dans les jupes de sa grand-mère.

Elle était mignonne comme tout. Nattes blondes pointues, des yeux verts. Et sacrément bavarde, une fois lancée. Elle dit : « Mamie a renversé le lait », et se mit à rire. Elle chanta une petite chanson sur Noël dont le texte était en majorité composé de « na na na na » criés à tue-tête. Quand elle se fut habituée à elle, elle sauta sur les genoux de Laura et l'appela « Rarra ».

« Elle est magnifique, confia Laura à sa mère. Tu as fait des merveilles avec elle.

— C'est une telle joie pour moi, dit Margaret Alice Day Garfield Nakamura Simpson. Je t'ai perdue – puis je l'ai eue – et maintenant, je vous ai toutes les deux. C'est comme un miracle. Pas un jour ne s'écoule sans que je ne m'en émerveille. Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie.

— Vraiment, maman ?

— J'ai eu de bons moments, j'en ai eu de moins bons – là, c'est le meilleur pour moi. Depuis ma retraite – depuis que j'ai décroché –, il n'y a plus que moi et Loretta. Nous sommes une famille… comme si on formait une petite équipe.

— Tu as dû être heureuse, quand vous étiez ensemble, papa et toi. Je m'en souviens. J'ai toujours trouvé qu'on était heureux.

— Enfin, oui, nous l'étions. Ce n'était pas aussi bien, mais c'était bien quand même. Jusqu'à l'Abolition. Jusqu'à ce que je me mette à faire des journées de dix-huit heures. J'aurais pu tout plaquer – ton père m'y incitait –, mais je me suis dit, non, cette fois ça y est, le plus grand virage auquel il me sera donné d'assister dans toute ma vie. Si je veux rester en prise avec le monde, ça doit passer d'abord. Et c'est ce que j'ai fait, et je l'ai perdu. Je vous ai perdus tous les deux.

— Tu as dû terriblement souffrir. J'étais jeune, je ne me rendais pas compte – tout ce que je savais, c'est que ça me faisait mal.

— Je suis désolée, Laura. Je sais qu'il est un peu tard, mais je t'en

demande pardon.

— Merci de me dire ça, maman. Je te demande pardon, moi aussi. » Elle rit. « C'est marrant, que ça doive aboutir à cela. Après toutes ces années. Juste à quelques mots. »

Sa mère retira ses lunettes, s'épongea les yeux. « Ta grand-mère avait compris… On n'a jamais eu beaucoup de chance, Laura. Mais tu sais, je crois bien qu'on va s'en sortir ! Ce n'est plus comme avant, mais c'est déjà un début. Que sont les familles nucléaires, après tout ? Un phénomène préindustriel.

— Peut-être qu'on pourra s'en tirer mieux ce coup-ci, dit Laura. Je suis allée tellement plus loin que toi dans le gâchis que peut-être que ça ne la marquera pas autant.

— J'aurais dû plus m'occuper de toi quand tu étais petite, reprit sa mère. Mais il y avait le travail et puis… oh ! ma chérie, ça me gêne d'avoir à le dire, mais le monde est plein d'hommes. » Elle hésita. « Je sais que tu n'as pas envie d'y songer pour l'instant mais, crois-moi, c'est un truc qui revient.

— C'est réconfortant à savoir, je suppose… » Elle regarda le sapin de Noël qui clignotait entre deux tapisseries japonaises. « Mais pour l'heure, les seuls hommes que je vois sont des journalistes. Rien de bien folichon. Depuis que Vienne leur a laissé la bride sur le cou, ils sont devenus fous furieux.

— Nakamura était journaliste, observa sa mère, songeuse. Tu sais, je n'ai jamais été à franchement parler heureuse avec lui, mais ce fut certainement une relation intense. »

Elles soupèrent ensemble ce soir-là, dans l'élégant petit coin-cuisine de sa mère. Il y avait du vin, du jambon de Noël et une petite tranche de cette nouvelle variété de prom britannique qui avait un goût de pâté. Elles auraient pu en manger des kilos.

« C'est bon mais ça ne ressemble guère à du pâté, se plaignit sa mère. On dirait plutôt, hum… de la mousse de saumon.

— C'est trop cher, observa Laura. Ça doit revenir dans les dix cents pièce à la fabrication.

— Eh bien, fit sa mère, tolérante, il faudra qu'ils se rattrapent sur les frais de recherche.

— Ce sera meilleur marché quand Loretta sera grande.

— D'ici là, ils auront inventé de la prom au goût de tout ce qu'on veut, ou de n'importe quoi, ou de rien de connu. »

La perspective avait quelque chose d'horrifiant. Je me fais vieille, songea Laura. Même le changement commence à me flanquer la trouille.

Elle préféra n'y pas penser. Elles jouèrent avec Loretta jusqu'à ce qu'il soit l'heure de la coucher. Puis elles parlèrent encore une heure ou deux, buvant du vin, mangeant du fromage, entre femmes

civilisées. Laura n'était pas à proprement parler heureuse mais les angles étaient arrondis, et elle éprouvait quelque chose d'assez proche du contentement. Personne ne savait où elle se trouvait et ça, c'était une bénédiction. Elle dormit bien.

Au matin, elles échangèrent des cadeaux.

Le comité central s'était réuni dans la Retraite de Rizome de Stone Mountain. Cynthia Wu, le nouveau CEO était là. Et le comité proprement dit, suffisamment nombreux pour atteindre le quorum : Garcia-Meza, McIntyre, Kauffmann et de Valera. Gauss et Salazar étaient ailleurs, à un sommet, tandis que Saïto, qui se faisait vieux, était parti en cure quelque part. Et bien entendu, Suvendra était là, ravie de voir Laura, mâchant de la gomme à la nicotine d'un air frustré.

L'exil à la campagne. C'était devenu du dernier chic. Atlanta était une ville importante. Le bruit courait toujours qu'elle pouvait éventuellement faire une cible.

La chère était typiquement comité central : soupe aux lentilles, salade et pain complet. Une simplicité voulue – tous mastiquaient consciencieusement, chacun en tâchant d'avoir l'air plus inspiré que son voisin.

Le bureau des télécoms était de style néo-Frank Lloyd Wright, un bloc de béton armé percé de baies vitrées, découpé en tranches nervurées d'une sévère élégance géométrique. L'édifice semblait convenir à Mme Wu, une Anglo à l'allure d'institutrice, la soixantaine, issue de la section génie maritime. Elle rouvrit la réunion.

« Grâce à nos contacts, leur dit-elle, nous avons obtenu cette bande avec trois jours d'avance et avant que le réseau ne la diffuse. Je vois ce documentaire comme un couronnement à l'œuvre politique poursuivie du temps de mon prédécesseur. Je propose que nous mettions à profit l'occasion qui nous est offerte ce soir pour réaffirmer notre politique. Rétrospectivement, nos plans initiaux semblent naïfs, et d'ailleurs ils ont sérieusement dérivé. » Elle avisa la main levée de de Valera. « Un commentaire ?

— Quelle est, au juste, votre définition du succès ?

— Si je me souviens bien, notre stratégie initiale était d'encourager les planques de données à fusionner. Les poussant de la sorte à former une structure de *Gesellschaft,* bureaucratique, plus facile à manœuvrer – à assimiler, si vous voulez. Pacifiquement. Y a-t-il quelqu'un, ici, qui estime que cette politique a marché ? »

Kauffmann prit la parole. « Elle a marché contre l'EFT Commerzbank – bien que je reconnaisse que nous n'y avons pas été pour grand-chose. Toujours est-il qu'ils sont désormais légalement entravés. Inoffensifs.

— Uniquement par peur de se faire tuer, dit Suvendra. L'ire du Réseau est devenue une force redoutable !

— Voyons les choses en face, intervint de Valera. Si nous avions su dès le début la nature véritable du FAIT, jamais nous n'aurions osé nous impliquer ! D'un autre côté, les pirates ont bel et bien perdu la partie, non ? Et nous, nous avons gagné. Même notre naïveté a marché à notre avantage – au moins, personne ne peut accuser Rizome d'avoir jamais soutenu le FAIT, malgré toutes les allégations des planques de données.

— En d'autres termes, notre succès a tenu essentiellement à la chance, remarqua sèchement Mme Wu. Je suis d'accord… la fortune nous a souri. Si l'on excepte les associés de Rizome qui ont dû payer le prix de notre aventurisme. » Elle n'eut pas besoin de regarder Laura pour se faire comprendre.

« Parfaitement exact, dit de Valera, mais nos motifs étaient valables et notre combat le bon combat. »

Sourire de Mme Wu. « J'en suis aussi fière que n'importe lequel d'entre nous. Mais je puis espérer que nous ferons mieux dans la situation politique actuelle. Maintenant que la vérité a été révélée – et que nous pouvons prendre ce que nous appelons, risiblement, des décisions fondées. » Elle se rassit, effleura son multiphone. « Regardons la bande. »

Les lumières baissèrent et l'écran au bout de la table s'illumina. « Ici Dianne Arbright de *3N-News,* qui vous parle de Tanger. L'entretien exclusif que vous allez voir a été réalisé dans des conditions extrêmement risquées pour notre équipe de reportage. Dans le désert des montagnes de l'Aïr algérien, isolés, sans aide, nous étions quasiment des otages aux mains de la désormais célèbre Révolution culturelle inadine…

— Elle se prend pas pour une merde, grommela Garcia-Meza.

— Ouais », dit McIntyre, depuis la confortable *Gemeinschaft* de la pénombre. « J'aimerais bien connaître le nom de son coiffeur. »

Suivirent des images, commentées par Arbright : des jeeps blanches qui tressautaient prudemment au milieu d'un paysage rocailleux. L'équipe de tournage, fringante dans sa tenue de safari, chapeau, foulard et bottes montantes.

Une foule soudaine de Touaregs, jaillis de nulle part sur leurs buggies. La jeep encerclée. Les armes dressées. Inquiétude réelle sur le visage des journalistes, images qui sautent, cinéma-vérité. Les caméras bloquées par des mains calleuses.

Retour sur Arbright, quelque part à Tanger. « On nous a fouillés, à la recherche d'éventuelles balises émettrices, puis on nous a bandé les yeux. Ignorant nos protestations, ils nous ont ligoté les mains et les pieds puis embarqués tous les quatre dans un de leurs véhicules,

comme du bétail. Nous avons été trimbalés pendant des heures à travers l'une des régions les plus rudes et les plus désolées d'Afrique. La prochaine séquence que vous allez voir a été tournée dans les profondeurs d'une zone "libérée" par la RCI. Dans cette forteresse secrète extrêmement gardée, en pleine montagne, nous avons finalement rencontré en tête à tête le prétendu génie stratégique de la RCI – l'ex-colonel des Forces spéciales, Jonathan Gresham. »

Nouvelles images. Tous retinrent leur souffle. Une caverne, aux parois nues, creusées à l'explosif à même la roche, des ampoules qui pendent du haut plafond. Arbright, assise en tailleur sur le tapis, le dos tourné à la caméra.

Devant elle est assis Gresham, voilé, enturbanné et vêtu de sa cape ; la tête et les épaules massives encadrées par le haut dossier rond d'un grand fauteuil d'osier. Debout derrière lui, de part et d'autre, deux lieutenants touaregs, fusil automatique en bandoulière, cartouchières noires, sabre cérémoniel à pommeau incrusté de pierreries dans son fourreau à glands, couteau de combat, grenades, pistolets.

« Vous pouvez y aller », annonça Gresham.

Mme Wu arrêta l'image. « Laura, c'est vous notre expert de la situation. Est-ce lui ?

— C'est lui, confirma Laura. Il est passé à la blanchisserie, mais c'est Gresham, sans problème.

— Est-ce qu'ils ont toujours cette dégaine ? » s'enquit de Valera.

Rire de Laura. « Ils ne tiendraient pas cinq minutes avec cet attirail, en cours d'opération. Ces épées idiotes, toute cette quincaillerie… ne leur manque plus que les chasse-mouches. Gresham essaie de lui en mettre plein la vue.

— Je n'ai jamais contemplé de personnage aussi terrifiant, dit Mme Wu, tout à fait sincère. Pourquoi dissimule-t-il son visage ? Sa photo doit être fichée quelque part, de toute façon.

— Il porte le *tagelmoust,* expliqua Laura. Ce voile et ce turban – c'est une tradition chez les hommes touaregs. Une sorte de *tchador* masculin.

— C'est une tante ! » s'exclama McIntyre, avec une légèreté forcée. Elle était terrifiée, elle aussi.

« Merci, colonel Gresham. » Arbright était ébranlée mais elle allait reprendre le dessus. En professionnelle. « Laissez-moi d'abord vous poser la question : pourquoi avez-vous accepté cette interview ?

— Vous voulez dire pourquoi avec vous précisément – ou pourquoi tout court ?

— Commençons par pourquoi tout court.

— Je sais ce qui s'est passé dans votre monde, dit Gresham. Nous avons mis au jour les manœuvres de Vienne, et maintenant le Réseau

veut savoir pourquoi. Quel est l'intérêt pour nous ? Qui sommes-nous, qu'est-ce que nous voulons ? Quand le Réseau veut savoir, il dépêche son armée : des journalistes. Aussi suis-je prêt à en rencontrer exactement un seul : vous. Je compte sur vous pour dissuader les autres.

— Je ne suis pas sûre de vous suivre, colonel. Je ne peux pas parler au nom de mes collègues des médias, mais je ne suis certainement pas une militaire.

— Le régime malien a mené contre nous une guerre d'extermination. Cela, nous le comprenons. Nous comprenons également la menace bien plus insidieuse que vous représentez, vous et votre armée de cameramen. Nous ne voulons pas de votre univers. Nous ne respectons pas vos valeurs et nous n'avons pas l'intention de nous laisser toucher. Nous ne sommes pas une attraction pour touristes – nous sommes une révolution, pas un zoo. Nous ne nous laisserons pas domestiquer ou assimiler. Par votre seule nature, par votre seule présence, vous nous menacez d'assimilation forcée. Cela ne sera pas.

— Colonel, vous-même avez été journaliste, en même temps que soldat et que… théoricien culturel. Vous devez être conscient de l'intérêt populaire considérable soulevé par votre personnage et vos activités.

— Absolument. C'est bien pour cela que j'ai la ferme intention de joncher ce désert des ossements de vos collègues dans les années à venir. Quand nos ennemis – vos collègues – se feront tuer dans nos zones libérées, ils mourront en sachant pourquoi. À supposer, évidemment, que je puisse compter sur vous pour transmettre le message.

— Je ne vous censurerai pas, colonel. Je ne suis pas non plus un agent de Vienne.

— Non, je le sais. Je sais que vous avez assuré la couverture de l'attaque terroriste sur la Grenade bien au-delà des limites assignées par Vienne, en prenant certains risques pour votre carrière. C'est bien pourquoi je vous ai choisie – vous faites preuve de caractère. »

Le second cadreur, qui s'était mis à tourner, prit un plan de coupe en contre-champ : Arbright souriait à Gresham. Montrant ses fossettes. Laura savait ce qu'elle ressentait. Elle était devenue très proche de la jeune femme. Elle avait fait une interview avec elle, une bonne. Elle connaissait même le nom de son coiffeur.

« Colonel, saviez-vous que votre livre sur la doctrine de Lawrence est aujourd'hui un best-seller ?

— Il a été piraté, dit Gresham. Et expurgé.

— Pourriez-vous expliquer quelque peu la doctrine à nos téléspectateurs ?

— Je suppose qu'il est préférable de les inciter à la lire », dit Gresham, avec réticence. Une réticence feinte, estima Laura « Il y a plus d'un siècle, Lawrence… c'était un Britannique, durant la Première Guerre mondiale… Lawrence découvrit comment une société tribale pouvait se défendre contre l'impérialisme industriel… La Révolte arabe a stoppé l'avance culturelle des Turcs, littéralement sur place. En opérant des attaques de guérilla contre les voies ferrées et les lignes télégraphiques, contre le dispositif de contrôle de l'industrie turque. Pour parvenir au succès, toutefois, les Arabes avaient été forcés de recourir à des produits industriels – essentiellement le fulmicoton, la dynamite et la nourriture en conserve. Pour nous, c'est l'énergie solaire, le plastic et la protéine monocellulaire. »

Il marqua un temps d'arrêt, « Les Arabes ont commis l'erreur de faire confiance aux Britanniques, qui n'étaient que des Turcs sous un autre nom. La Première Guerre mondiale a été une guerre civile proto-Réseau et les Arabes se trouvèrent mis sur la touche. Jusqu'à l'arrivée du pétrole – à ce moment, ils se sont fait assimiler. Les efforts courageux comme ceux des Iraniens en 1979 étaient trop limités et trop tardifs… ils se battaient déjà pour la télévision.

— Colonel, vous parlez comme si vous ne cherchiez pas à vous attirer de sympathies.

— Je n'en cherche pas. Vous vivez selon votre système. Vienne, le Mali, l'Azanie… tout cela, c'est la même quincaillerie impérialiste, seuls changent les noms de marque.

— Irwin Craighead, l'expert britannique en sciences politiques, vous a décrit comme le "premier intellectuel de droite crédible depuis T. E. Lawrence". »

Gresham toucha son voile. « Je suis un anarchiste tribal postindustriel. Est-ce considéré comme être "de droite" de nos jours ? Faudra que vous interrogiez Craighead.

— Je suis sûre que sir Irwin serait ravi de débattre de définitions.

— Je n'ai pas l'intention d'aller en Angleterre – et s'il essaie d'envahir nos territoires, il sera pris en embuscade comme les autres. »

Mme Wu arrêta la bande. « Cette litanie de menaces de mort est vraiment lassante.

— Arbright l'a coincé, se rengorgea de Valera. Le discours typique de l'extrême droite – un tissu de conneries !

— Hé ! objecta Garcia-Meza. Vous pouvez parler, de Valera… vous et votre système monétaire intérieur socialiste !

— Je vous en prie, ne remettez pas ça, intervint Kauffmann. D'ailleurs, il est quand même intéressant, non ? Voici un bonhomme qui pourrait être un héros planétaire – pas pour tout le monde, j'en conviens, mais pour bon nombre d'entre nous – et non seulement il est allé s'exiler dans cet enfer perdu, mais en plus il a réussi à persuader

ces pauvres diables de le rejoindre !

— Son idéologie est puante, persista de Valera. S'il a envie de jouer les ermites du désert, il pourrait aller s'installer dans l'Arizona et cesser de payer ses quittances de télécoms. Il n'a pas besoin pour ça de lance-roquettes et de tout ce baratin.

— Là-dessus, je suis d'accord avec de Valera, intervint McIntyre. Et je ne vois toujours pas où intervient là-dedans la station spatiale russe.

— Il est perplexe, dit Laura. Il n'est plus sûr du bien-fondé de ses actes. C'est comme… comme s'il voulait être le plus possible différent de nous mais sans parvenir à se libérer de notre influence. Il est rempli d'une sorte de haine de lui-même que je n'arrive pas à comprendre.

— Laissons-le s'exprimer », dit Garcia-Meza.

Ils poursuivirent la lecture. Arbright interrogea Gresham sur le FAIT. « Le régime malien est fini, répondit celui-ci. Le sous-marin n'est qu'un simple détail », et il partit sur l'« impérialisme » azanien. Expliquant comment ils allaient miner les routes, attaquer les convois, couper les lignes de communication, jusqu'à ce que l'« expansionnisme » azanien ne soit « plus tenable économiquement ».

Puis, sans transition, il se mit à exposer ses plans pour soigner le désert. « L'agriculture est la biotechnologie la plus ancienne et la plus vicieuse de l'humanité. Au lieu de paysans déracinés dans les camps de stérilisation azaniens, on devrait voir plutôt des tribus errantes d'activistes écodécentralisés…

— Il est complètement allumé, commenta de Valera.

— Je crois que nous sommes tous d'accord là-dessus », dit Mme Wu. Elle baissa le ton. « La question reste : quelle est notre politique ? Gresham est-il pour nous moins menaçant que la Grenade ou Singapour ? Il cultive sans aucun doute cette image de bravache agressif.

— La Grenade et Singapour étaient des pirates et des parasites, dit Laura. Accordez-lui au moins cela : il veut seulement qu'on lui fiche la paix.

— Allons donc, fit de Valera. Et qu'est-ce que vous faites de tout son matériel de haute technologie ? Il ne l'a sûrement pas obtenu en vendant des bijoux artisanaux.

— Ah ah ! s'exclama Garcia-Meza. Alors, c'est par là qu'il est vulnérable.

— Mais pourquoi devrait-on nuire à quelqu'un qui a combattu le FAIT ? demanda Suvendra. Et d'abord, si même eux ont été incapables de terroriser ou de vaincre son peuple, alors en sommes-nous capables ?

— Bon point, ça ! » dit Mme Wu. Ils regardèrent Gresham s'adosser brièvement dans son fauteuil en osier pour chuchoter un

ordre à son lieutenant de gauche. Le Targui salua promptement et sortit du champ.

« Il est dans un désert dont personne ne veut, dit Suvendra. Pourquoi le forcer à nous tomber dessus ?

— Oui, mais qu'est-ce qu'il pourrait bien nous faire ? intervint de Valera. C'est un Luddite. »

Laura les coupa brusquement. « Pouvez-vous rembobiner la cassette ? J'ai l'impression que l'homme qui vient de sortir du champ était Sticky Thompson. »

Grosse émotion. Mme Wu repassa la séquence. « Ouais, dit Laura. Cette démarche, ce salut. Sous ce voile, c'est bien lui, aucun doute. Sticky – Nesta Stubbs. Bien sûr – où aurait-il pu aller ? Je me demandais ce qu'il était devenu.

— C'est horrible, dit de Valera.

— Non, pas du tout, lui répondit Laura. Il est là-bas dans le désert avec Gresham. Ça évite de l'avoir ici.

— Ô mon Dieu ! fit McIntyre. Et dire que je passe des nuits blanches à m'inquiéter d'une attaque atomique. On ferait mieux de prévenir Vienne illico. »

Tout le monde la regarda. « Pas bête, dit enfin de Valera. Vienne. Waouh ! Ça va vraiment lui flanquer la trouille. »

Mme Wu se massa le front. « Bon, que fait-on maintenant ?

— Je pense à un truc, dit Laura. On peut protéger ses canaux d'approvisionnement, de sorte que personne d'autre ne vienne l'embêter ! Et je connais un article qui a plus de valeur pour lui que tout autre. Les Chameaux de Fer que fabrique la GoMotion Unlimited de Santa Clara, en Californie. On devrait se renseigner.

— Rizome-GoMotion, fit McIntyre. Ça sonne plutôt bien.

— Bien, dit Garcia-Meza. Il est vulnérable, comme j'ai dit. Les moyens de transport – ça pourrait nous donner de l'influence sur lui.

— On serait peut-être mieux inspirés de l'oublier complètement, dit de Valera. Ça chauffe, dans le Sahara. Qui sait, ils vont peut-être tous se volatiliser…

— Plus personne ne risque d'oublier Gresham désormais, observa Laura. On n'oublie jamais ce qu'on ne peut avoir… Non, nous ferions mieux de mettre le grappin sur cette entreprise. » D'un regard circulaire, elle examina ses collègues, assis autour de la table dans la pénombre papillotante de l'écran de télévision. « Vous ne voyez donc pas ? Les Chameaux de Fer… le style Jonathan Gresham. Tous les faux durs, tous les individualistes forcenés, tous les fondus de moto de cette planète vont en vouloir un eux aussi. D'ici six mois, l'Arizona sera plein de mecs en *tagelmousts* de nylon en train de se rompre le cou. » Elle posa le menton sur ses mains croisées. « Et ça, il ne peut foutrement rien y faire.

— C'est une affaire qui pourrait rapporter des millions, fit de Valera, songeur. Merde, moi, je parie dessus. » Il leva les yeux. « Quand la diffusion de ce truc est-elle prévue ?

— Dans trois jours.

— Peut-on faire quelque chose dans ce délai ?

— En Californie ? Bien sûr, dit Mme Wu. Si on s'y met tout de suite. »

Ils s'y mirent donc tout de suite.

Laura nettoyait la cuisine quand son multiphone sonna. Elle effleura une touche et la porte s'ouvrit, Charles Cullen, ancien CEO de Rizome, se tenait dans le couloir, en combinaison de toile.

« Monsieur Cullen ! fit-elle, surprise. Je ne savais pas que vous étiez revenu à Atlanta.

— Je passais juste voir quelques vieux amis. Désolé de n'avoir pas appelé, mais avec vos nouvelles procédures d'appel téléphonique… J'espère que je ne vous dérange pas.

— Non, non, je suis contente de vous voir, entrez donc. » Il traversa le séjour et elle quitta la cuisine. Ils s'étreignirent brièvement, s'embrassèrent sur la joue. Il la regarda et sourit tout d'un coup. « Je parie que vous n'êtes pas au courant, hein ?

— Au courant de quoi ?

— Vous n'avez pas regardé les infos ?

— Pas ces jours-ci », dit Laura, débarrassant le divan des magazines posés dessus. « Je ne supporte pas – trop déprimant, trop tordu. »

Cullen rit de bon cœur. « Ils ont bombardé Hiroshima ! »

Laura devint livide et saisit le bras du canapé.

« On se calme… Ils ont merdé ! Ça a foiré. » Il roula le fauteuil derrière elle. « Tenez, Laura, asseyez-vous, désolé… Elle n'a pas explosé ! À l'heure qu'il est, elle est plantée dans un jardin à thé, en plein centre d'Hiroshima. Inerte, inutile. Elle est tombée du ciel – en tournoyant, disent les témoins – pour s'écraser au fond du jardin où elle s'est enfouie dans la terre. En plusieurs morceaux.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a deux heures. Allumez la télé. »

Elle obéit. Il était dix heures du matin à Hiroshima. Une claire matinée d'hiver. Le secteur avait été bouclé. Combinaisons jaunes, masques, compteurs Geiger. Bonne vue d'hélicoptère du site. Parcelle exiguë, bois et céramique, dans un quartier de petits restaurants.

Les restes du missile gisaient au beau milieu. On aurait dit une épave tombée d'une barge de détritus. On distinguait surtout un moteur, des tuyauteries de cuivre éclatées, des fragments de tôle ondulée.

Elle coupa le bla-bla du commentateur. « Il n'est pas bourré d'uranium ?

— Oh ! la première chose qu'ils ont faite a été de récupérer la charge nucléaire. Intacte. Ils pensent à une panne de détonateur. Un explosif classique. Ils sont en train de l'examiner.

— Les salauds ! » hurla soudain Laura en écrasant son poing sur la table basse. « Comment ont-ils pu choisir *Hiroshima ? »*

Cullen s'assit dans le canapé. Il semblait incapable de se retenir de sourire. Moitié d'amusement, moitié de terreur nerveuse. Jamais elle ne l'avait vu sourire autant. La crise était en train de révéler les côtés bizarres de tout un chacun. « Le choix parfait, expliqua-t-il. Assez important pour montrer qu'on est sérieux – mais pas trop, pour montrer qu'on se domine. En ce moment, ils sont en train d'évacuer Nagasaki.

— Mon Dieu, Cullen…

— Oh ! appelez-moi donc Charlie. Vous avez quelque chose à boire ?

— Hein ? Euh, bien sûr. Bonne idée. » Elle appela le bar roulant.

« Vous avez du Drambuie ! » Il prit deux verres à liqueur. « Buvez donc un coup. » Il la servit, renversant quelques gouttes sirupeuses sur la table basse. « Oups !

— Seigneur, pauvre Japon. » Elle but une gorgée. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à haute voix. « Je suppose que c'est pour dire qu'ils peuvent nous atteindre, nous.

— Ils ne vont atteindre personne, dit-il tout en buvant. Le monde entier est à leurs trousses. Détecteurs acoustiques, sonars, avec tout ce qui flotte. Merde, toute l'aviation singapourienne est en alerte au-dessus de la mer de Chine orientale. Ils ont pu relever la trajectoire d'entrée de la bombe… » Ses yeux étincelaient. « Ce sous-marin est foutu. Je le sens. »

Elle remplit leurs verres. « Désolée, il n'en reste plus beaucoup.

— Qu'est-ce qu'il y a d'autre ?

— Euh… » Elle grimaça. « Un peu de vin de prune. Et une bonne réserve de saké.

— Super ! » fit-il, machinalement. Il fixait l'écran de télévision. « Peux pas envoyer chercher de l'alcool. C'est d'un calme, ici, chez vous… mais croyez-moi, ça devient vraiment curieux, là-bas dans ces corridors.

— J'ai bien des cigarettes, confessa-t-elle.

— Des cigarettes ! Waouh ! Je crois bien ne pas en avoir fumé une depuis ma petite enfance. »

Elle prit le paquet au fond du cabinet à liqueurs et sortit son antique cendrier.

Il quitta la télévision des yeux – elle diffusait à présent une

déclaration publique du premier ministre nippon. Personnage falot. « Désolé, dit-il. Je n'avais pas l'intention de vous tomber dessus de la sorte. J'étais dans votre immeuble avant d'apprendre la nouvelle et… À vrai dire, j'espérais simplement que nous pourrions… enfin, vous comprenez… avoir une bonne conversation.

— Eh bien, parlez-moi quand même. Parce que sinon, je crois bien que je vais faire une crise de nerfs. » Elle frissonna. « Je suis bien contente de vous avoir là, Charlie. Je n'aurais pas aimé regarder ça toute seule.

— Ouais – pareil pour moi. Merci de dire ça.

— Je suppose que vous aimeriez être auprès de Doris.

— Doris ?

— C'est bien le nom de votre épouse, n'est-ce pas ? Aurais-je oublié ? »

Il haussa les sourcils. « Laura, Doris et moi sommes séparés depuis deux mois, maintenant. Si nous étions encore ensemble, je l'aurais amenée avec moi. » Il regarda la télévision. « Éteignez-la, dit-il soudain. Je ne puis aborder qu'une seule crise à la fois.

— Mais…

— Merde, c'est des histoires de *Gesellschaft*. Ça ne dépend pas de nous. »

Elle éteignit le récepteur. Soudain elle ressentait l'absence du Réseau comme si on lui avait retiré un gros morceau de cervelle.

« Calmez-vous, dit-il. Respirez profondément. D'ailleurs, la cigarette, ce n'est pas conseillé.

— Je n'étais pas au courant pour Doris. Pardon.

— C'est ma rétrogradation. Tout allait bien tant que j'étais CEO mais elle n'a pu supporter la Retraite. Je veux dire, elle savait que c'était inéluctable, que c'est la tradition, mais… »

Elle regarda sa combinaison de toile. Elle était usée aux genoux. « Je trouve qu'ils poussent quand même un peu loin le rituel de rétrogradation… Qu'est-ce qu'ils vous font faire, à présent ?

— Oh ! je m'occupe des foyers de vieux. Changer les draps – raconter les souvenirs – rentrer les foins, parfois… Pas si mal. Ça vous remet plus ou moins les choses en perspective.

— C'est une attitude très correcte, Charlie.

— Non, je suis sincère. Cette crise de la bombe a rendu les gens complètement obsédés, mais la perspective à long terme est toujours là, si l'on prend suffisamment de recul pour la voir. La Grenade et Singapour… Ces gens-là avaient des idées folles, insouciantes, mais si nous sommes malins, et très prudents, nous pourrions utiliser intelligemment ce genre de potentiel radical. Il y a tout un monde de souffrance à remettre sur pied, pour commencer… et bien plus encore peut-être, si ces salauds nous bombardent… Mais un jour…

— Un jour quoi ?

— Je ne sais pas vraiment quel terme employer… Je pressens une sorte d'amélioration profonde, authentique, de la condition humaine.

— Ce ne serait pas du luxe », observa Laura. Elle lui sourit. Ça ne lui déplaisait pas. Elle l'aimait bien, pour lui avoir offert cette vision à long terme, au moment même où tout explosait. C'était le moment idéal, en fait. « Ça me plaît bien, dit-elle. Le boulot paraît intéressant. On pourrait en discuter un de ces jours. En réseau.

— Je ne dis pas non. Quand je me serai remis dans le bain. » Il avait l'air gêné. « Mais ça ne me gêne pas de rester un peu à l'écart. Je ne m'étais pas trop bien débrouillé. Le pouvoir… vous devez connaître, Laura. Mieux que quiconque.

— Vous vous êtes très bien débrouillé – tout le monde le dit. Vous n'êtes pas responsable de ce qui m'est arrivé. Je m'y suis jetée en toute connaissance de cause.

— Seigneur, ça fait du bien de vous entendre dire ça. » Il regarda par terre. « Je redoutais cette rencontre… Je veux dire, vous aviez été sympa les quelques fois où l'on s'était rencontrés mais je ne savais pas comment vous le prendriez.

— Eh bien, c'est notre boulot ! C'est ce que nous faisons, ce que nous sommes.

— Vous y croyez vraiment, hein ? La communauté.

— Il faut bien. C'est tout ce qui me reste.

— Ouais, dit-il. À moi aussi. » Il sourit. « Ça ne peut pas être une mauvaise chose. Je veux dire, on est tous les deux dans le même bain. Au pied du mur. La solidarité, Laura.

— Solidarité. » Ils trinquèrent et burent le reste de Drambuie.

« C'est bon. » Il regarda autour de lui. « Chouette appart.

— Ouais… À l'abri des journaleux… Et j'ai un balcon super. Vous aimez l'altitude ?

— Ouais, ça fait quoi, comme hauteur, ici, le quarantième ? Jamais été foutu de distinguer tous ces grands machins d'Atlanta. » Il se leva. « Je prendrais bien un peu l'air.

— D'accord. » Elle se dirigea vers le balcon ; les portes-fenêtres s'ouvrirent automatiquement. Ils se retrouvèrent au-dessus d'une rue qui paraissait bien lointaine.

« Impressionnant. » Ils pouvaient voir en face d'eux une autre tour, ses étages successifs, les rideaux tirés ici et là, la lueur du journal télévisé. Le balcon du dessus était ouvert et ils entendirent un murmure de conversation. Qui montait.

« C'est bien d'être ici, dit-il. Je me souviendrai de cet instant. Où j'étais, ce que je faisais. Merde, tout le monde s'en souviendra. Dans des années d'ici. Jusqu'à la fin de nos jours.

— Je crois que vous avez raison. Je le sais.

— Ça va être soit le pire absolu, soit la fin définitive de quelque chose.

— Ouais… J'aurais dû amener la bouteille de saké. » Elle se pencha par-dessus la balustrade. « Vous ne m'en voudriez pas, Charlie, n'est-ce pas ? Si c'était le pire ? Parce que j'y ai bel et bien joué un rôle.

— L'idée ne m'est jamais venue.

— Je veux dire, je ne suis qu'un simple individu mais j'ai fait ce qu'un simple individu pouvait faire.

— On ne peut pas en demander plus. »

Il y eut un cri bestial à l'étage supérieur. De joie, de rage, de douleur, difficile à dire. « Ça y est », dit-il.

Les gens se déversaient dans les rues. Descendaient des véhicules. Pour courir. Se précipiter les uns vers les autres. Fragments lointains d'anonymat bondissants : la foule.

Concert d'avertisseurs. On s'embrassait. Des étrangers, qui s'embrassaient. Des gens se jetaient dans les bras les uns des autres. En face, des fenêtres s'ouvraient à la volée.

« Ils les ont eus », dit-il.

Laura considéra la foule en dessous. « Tout le monde est si heureux. »

Il eut le bon sens de ne rien dire. Il lui tendit simplement la main.

notes

Notes

1

Sorte de panade relevée avec de l'ail. *(N.d.T.)*

2

Pâte pressée riche en protéines obtenue à partir de haricots de soya. Nature, elle ressemble à du fromage caillé. On l'utilise pour préparer des farces, des croquettes, des galettes végétariennes. *(N.d.T.)*

3

Conception et fabrication assistée par ordinateur. *(N.d.T.)*

4

Note de l'édition numérique. Le texte tel que présent dans le livre papier est « Les domestiques débarrassèreur de petites dessertes en bois de rose. ». Le texte en anglais est « And no dishes to wash. The servants cleared everything, stacking it onto little rosewood trolleys. They brought brandy and offered Cuban cigars. ». La phrase étant incompréhensible, suite à une probable erreur d'édition, elle a été retraduite en « Il n'y avait pas de vaisselle à laver. Les domestiques débarrassèrent tout, empilant les plats sur de petites dessertes en bois de rose. »

5

Note de l’édition numérique : Le texte tel que dans le livre papier est « La casseavait coupé le son. ». Le texte anglais est « The tape spooled on; David had muted the sound. ». La phrase étant incompréhensible, due à une probable erreur d’édition, le texte a été retraduit en « La cassette rembobina ; David avait coupé le son. ».

6

N’est pas, comme on pourrait le croire, une spécialité culinaire de pêcheurs asiatiques : le lion mariné, ou *merlion* en anglais (sur le modèle de la *mermaid,* la sirène, littéralement « fille de mer » et du *merman,* le triton, littéralement « homme de mer ») est une figure héraldique classique, adoptée comme emblème par Singapour au temps de la colonisation britannique. *(N.d.T.)*

7

Le sâti est le rite hindou d'immolation des veuves sur le bûcher funéraire de leur mari ; il était encore pratiqué parfois au XXe siècle, malgré son abolition en 1819. *(N.d.T.)*

8

Note de l'édition numérique : la traduction originale est « Elle ne pouvait pas mourir ici. Réduite en charpie, perdue au milieu d'un bilan… Non. David, le bébé… ». La VO est « She couldn't die out here. No, not blown to shreds out here, killed like a statistic… David, the baby. ». La traduction étant assez imprécise, elle a été corrigée en « Elle ne pouvait pas mourir ici. Réduite en charpie, simple statistique… Non. David, le bébé… »

9

La VO est « You could slaughter them by the hundreds, even win new little forts to fire thingslasers? Bombs? – but you always died in the end » ce qui semble être une référence aux jeux de type tower-defense.

10

La traduction originale est « Katje tressauta à peine quand la couture la traversa de part en part », la VO est « Katje jumped just a bit as the line of stitching crossed her ». La phrase étant incompréhensible, elle a été corrigée en « Katje tressauta à peine quand le projectile la traversa de part en part. »